This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06731077 5

ŒUVRES
DE LA HARPE.

TOME VIII.

LA LUSIADE DE CAMOENS.

NKE
~~1014a~~

ŒUVRES

DE LA HARPE.

TOME VIII.

LA LUSIADE DE CAMOENS.

NKE
~~101~~ a

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
PÈRE ET FILS, IMPRIMEURS DU ROI, DE L'INSTITUT ET
DE LA MARINE, RUE JACOB, N° 24.

ŒUVRES

DE LA HARPE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

ACCOMPAGNÉES D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SUR SES OUVRAGES.

TOME VIII.

ASTOR LIBRARY
NEW-YORK.

A PARIS,
CHEZ VERDIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 25.

1820.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

AVERTISSEMENT

DU LIBRAIRE (ÉDITION DE 1776.)

Cette nouvelle traduction de Camoëns, dont on peut en général garantir la fidélité, est l'ouvrage d'un écrivain très-connu : elle a été faite sur une version littérale du texte portugais; version composée, avec tout le soin et toute l'exactitude possible, par un homme très-versé dans la langue de Camoëns. Le nouveau traducteur s'est proposé d'animer du feu de la poésie cette version scrupuleusement fidèle. Il ne s'est permis d'autre liberté que celle de resserrer quelques endroits un peu longs, mais rarement; et cette diminution du texte est très-peu de chose. Il y a joint des notes historiques et critiques, nécessaires pour l'intelligence du poëme, et nous a donné aussi le morceau suivant sur la vie et les ouvrages de Camoëns.

LA LUSIADE

DE

LOUIS CAMOENS,

POËME HÉROÏQUE EN DIX CHANTS,

TRADUIT DU PORTUGAIS, AVEC DES NOTES ET LA VIE DE L'AUTEUR.

NOTICE

SUR CAMOENS.

Les biographes ne s'accordent pas sur le lieu de sa naissance. Ce n'est pas qu'il fût, comme Homère, d'une famille obscure et pauvre. Il était d'une ancienne noblesse : sa maison, originaire de Galice, s'était attachée au service d'un roi de Portugal en 1370; mais l'ayant quitté pour celui du roi de Castille, qui fut battu à la journée d'Albujarrote, cette maison perdit la plus grande partie de ses biens. La branche cadette, sur-tout, fut la plus maltraitée, et c'est d'elle que descendait Camoëns.

Il naquit l'an 1517, selon les uns, à Coimbre; selon d'autres, à Santarein. Nous suivrons l'opinion du licencié Manuel Correa, l'un des historiens de sa vie, et de ses plus intimes amis, qui le fait naître à Lisbonne de Simon-Vas de Camoëns, et d'Anne de Macédo. Sa mère était aussi de famille noble.

Il y a des hommes dont la malheureuse destinée

s'annonce dès les premiers moments de leur vie : tel fut Camoëns. L'époque de sa naissance fut marquée par une disgrace qui prépara toutes les autres. Son père, capitaine de vaisseau, fit naufrage auprès de Goa, et périt avec tout ce qu'il possédait. Ainsi Camoëns naquit sans fortune ; malheur réel que le talent ne peut pas toujours réparer.

Il étudia dans l'université de Coimbre, c'est-à-dire qu'il apprit la mauvaise philosophie de ces temps-là, capable de corrompre les meilleurs esprits, et qui ne gâta pas le sien. Le goût des belles-lettres lui servit de préservatif contre la scolastique. Son talent poétique, qui se manifesta de bonne heure, les agréments de sa physionomie et de sa conversation le firent recevoir (*) à la cour. L'amour lui inspira ses premiers vers, et causa ses premières infortunes. Ses galanteries,

(*) Duperron de Castéra, qui nous a donné la seule traduction connue de *la Lusiade*, a tracé le portrait de Camoens dans le goût de nos anciens romanciers, et précisément comme s'il l'avait vu. « Ses yeux, dit-il, étaient grands, vifs « et d'un regard qui ne respirait qu'amour et volupté, il avait « les cheveux blonds, le front noble, le nez aquilin, la bouche bien meublée, les lèvres plus rouges que du corail, le

qui offensaient des hommes puissants, le firent exiler. On sait combien l'amour coûta cher au Tasse. On croit qu'il causa en partie les malheurs d'Ovide. Cette fatale passion qui a fait tant de victimes illustres, est inséparable d'une imagination ardente qu'un grand talent suppose toujours.

La guerre entre les Portugais et les Maures fit naître dans l'esprit de Camoëns le désir de passer en Afrique, pour y combattre les ennemis de sa patrie. Il s'y distingua par sa bravoure, et on le compte parmi ceux qui ont joint les qualités guerrières aux talents de l'esprit. Mais son malheur le suivait par-tout, et il fallait que la gloire qu'il acquit fût expiée. Il perdit l'œil droit dans un combat naval. Ses services lui obtinrent la permission de retourner à la cour, mais de nouveaux chagrins l'en éloignèrent. Duperron de

---

« visage plein, le teint blanc et relevé d'un vermillon qui ré-
« pandait sur sa physionomie une fleur de santé charmante;
« la taille moyenne, mais prise avec justesse; autant d'em-
« bonpoint qu'il en fallait pour n'être pas maigre; la démar-
« che aisée, l'abord riant et gracieux; tout cela faisait un
« homme qui pouvait se présenter sans autres lettres de re
« commandation que celles de sa bonne mine. »

Castéra remarque *que la perte de son œil droit ne l'empêchait pas de faire des jaloux*. Ce qui est certain, c'est qu'il sortit de Lisbonne dans le dessein de n'y jamais revenir. On dit qu'en s'embarquant pour les Indes, il prononça les paroles que le grand Scipion fit mettre sur son tombeau : *Ingrate patrie ! tu n'auras pas même ma cendre* (*).

Il fit la guerre dans les Indes, et y signala le même courage qu'il avait montré en Afrique. Il fut employé dans une expédition au golfe de la Mecque, dont il parle dans une de ses pièces. Il revint à Goa où il vécut quelque temps paisible. Mais cette inquiétude d'un esprit aigri, que de longues traverses portaient à la vengeance, ne lui permit pas de dissimuler quelques injures qu'il reçut de personnes assez considérables pour espérer l'impunité. Il les livra au ridicule dans des chansons satiriques. Le vice-roi de Goa l'envoya en exil à Macao où les Portugais avaient un comptoir. Il ne laissa pas d'y trouver de la protection, puisqu'il fut revêtu de la charge de commissaire-major. Il y amassa même quelque bien. C'est là qu'il acheva sa *Lusiade* commencée en Portugal

(*) *Ingrata patria, ne ossa quidem habes.*

quelques années auparavant. Le vice-roi qui l'avait exilé venait d'être remplacé. Camoëns se flattant d'être favorablement reçu du nouveau gouverneur, Constantin de Bragance, et voulant jouir du fruit de son travail dans la capitale des établissements portugais, monta sur un vaisseau qui retournait à Goa. Une tempête l'assaillit à la hauteur des côtes de Cambaye. Il semblait que la destinée qui avait fait périr son père dans ces climats, y attendît son fils pour consommer ses disgraces. Le vaisseau fut submergé. Camoëns perdit tout, excepté son poëme. Il se sauva le tenant à la main, comme on dit que César tenait ses mémoires. On a prétendu, avec raison, qu'il était difficile de tenir des papiers en nageant dans la mer. Quoi qu'il en soit, il conserva sa *Lusiade;* et, puisqu'il était poëte, il avait dérobé au naufrage ce qu'il avait de plus précieux. Il fait mention de cette aventure d'une manière très-intéressante dans son dixième chant. Il fut assez bien traité par Constantin de Bragance; mais le successeur de ce vice-roi prêta l'oreille aux calomnies des ennemis de Camoëns qui l'accusaient de malversation dans son emploi de commissaire. Il fut mis en prison. Il se disculpa cependant;

mais lorsque son innocence reconnue allait lui rendre sa liberté, il fut retenu pour dettes.

Sorti de prison, il rencontra un de ces grands qui sont persuadés qu'un homme de talent est trop heureux de les amuser, et bien payé quand il a pu leur plaire. Cet homme qui se nommait Barretto, et qui était gouverneur de la forteresse de Sofala, engagea l'auteur de *la Lusiade* à le suivre. Mais, quand il l'eut mené en Afrique, il ne lui tint aucune des promesses qu'il lui avait faites. Camoëns, rebuté de ses mauvais traitements, allait reprendre la route du Portugal avec plusieurs jeunes seigneurs qui l'avaient pressé d'être le compagnon de leur voyage. Barretto prétendit le retenir, et exigea de lui deux cents écus que Camoens lui devait, disait-il, pour sa traversée. Il menaçait même de le mettre en prison. Il y a peu d'exemples d'une pareille bassesse. Ceux qui voulaient emmener Camoens furent obligés de payer pour lui.

De retour à Lisbonne, il trouva sur le trône le jeune D. Sébastien qui, sensible aux talents, comme tous les princes nés pour la gloire, l'accueillit avec les plus grandes marques d'honneur, et lui donna une pension de quatre mille réales,

à condition qu'il ne quitterait plus la cour. C'était mettre bien de la grace dans un bienfait, et c'est ainsi qu'il est si facile aux princes d'ajouter un prix inestimable à tous les dons qu'ils accordent.

Mais la fortune ne pouvait pas être fidèle à Camoëns. D. Sébastien périt dans sa funeste expédition d'Afrique. Le trouble et la désolation du Portugal, après sa mort, ne permirent pas que l'on s'occupât de l'auteur de *la Lusiade*. Sa pension cessa d'être payée. Il fallait qu'une vieillesse indigente et une mort déplorable terminassent une vie orageuse et persécutée. Il mourut dans un hôpital, en reprochant à ses concitoyens leur ingratitude. Il était âgé de soixante-deux ans. Il fut enterré à la porte de l'église de Sainte-Anne. On mit sur son tombeau cette inscription : *Ci gît Louis Camoëns, prince des poëtes de son temps : il vécut pauvre et malheureux, et mourut de même.* Cette épitaphe, d'un homme appelé *le prince des poëtes*, montre quel sort doivent attendre ceux qui sacrifient tout à la gloire des talents. Mais tel est le prix de cette gloire aux yeux de ceux qui peuvent la sentir et la mériter, qu'il n'y en a pas un, peut-être, qui ne voulût, aux mêmes conditions que Camoëns, avoir le même titre sur son tombeau.

On dit qu'il était d'une société douce et aimable; que son courage d'esprit égalait celui qu'il fit voir dans les combats, et qu'il supportait les malheurs comme il avait bravé les dangers.

Il était, comme on l'a vu, enclin au plaisir et à l'amour; plus libéral qu'il ne convient de l'être, lorsqu'on n'a qu'une fortune précaire; porté à la raillerie et à la satire, qu'on ne pardonne jamais moins qu'à ceux qui ont une supériorité réelle.

Il nous reste à dire un mot de ses ouvrages.

DE LA LUSIADE.

C'était sans doute un beau sujet de poëme que l'expédition de Gama, quoiqu'il fût moins heureux que celui de la découverte de l'Amérique, qui offrait des scènes plus nouvelles, et un champ plus vaste à la fiction : cependant les Indes, jusque alors inconnues aux peuples de l'Europe, et les dangers d'une navigation dont il n'y avait pas d'exemple, et à laquelle rien ne pouvait être comparé, semblaient devoir élever assez l'ame et l'imagination du poëte pour le soutenir dans la longue carrière de l'épopée. Mais Camoëns est bien loin

de la remplir : il n'y a dans son poëme ni action, ni caractères, et par conséquent point d'intérêt. C'est toute l'histoire du Portugal, amenée en épisodes qui se succèdent ennuyeusement, et qui souvent sont mal fondées. Il n'y a ni d'assez grands dangers, ni des situations assez attachantes, ni des personnages assez héroïques pour former la fable d'un poëme. Il manque de l'imagination qui invente, mais il a l'imagination qui peint, et c'est par-là qu'il est poëte. Son style est orné d'images et animé d'une éloquence naturelle, fort éloignée de la déclamation espagnole et de l'afféterie italienne. Quelques morceaux frappants, épars dans *la Lusiade*, tels que l'apparition du génie de l'Océan près du cap de Bonne-Espérance, et l'épisode d'Inès sur-tout; des détails heureux, semés dans tous les chants de son poëme : voilà ses titres dans la postérité, voilà les beautés qui ont fait vivre son ouvrage. J'avoue que je préfère ce seul morceau d'Inès à tout ce qu'on peut admirer dans le *Paradis perdu* de Milton, qui, à quelques endroits près, me paraît un ouvrage extravagant et digne d'un siècle de barbarie.

Un défaut bien palpable de *la Lusiade*, c'est que le poëme est fini au septième chant, quand

Gama est arrivé à Calicut; et cette faute n'est pas réparée à beaucoup près par les récits historiques qui remplissent les derniers livres.

On peut observer que Camoëns finit tous ses chants par des morceaux de morale, comme les tragiques anglais finissent tous leurs actes par des sentences. Ces morceaux de morale sont quelquefois relatifs à l'auteur lui-même; alors ils acquièrent plus d'intérêt. Les retours que fait le chantre de Gama sur ses malheurs et sur l'ingratitude de sa patrie, sont très-touchants. C'est aux grands talents qu'il appartient de parler d'eux-mêmes avec intérêt et noblesse. L'égoïsme des écrivains vulgaires n'est jamais que de la vanité.

Camoëns a laissé des poésies diverses, qui ne sont pas dignes de sa réputation, et qui ne méritent pas d'être traduites. A l'égard de sa *Lusiade*, nous en avons une traduction par Duperron de Castéra, qui n'est qu'une paraphrase froidement ampoulée et prolixement périodique. Tout l'esprit poétique de Camoëns y est absolument évaporé.

Duperron de Castéra, rhéteur sans goût, dénature à tout moment son original, en se croyant fait pour l'embellir. On ose assurer que cette nouvelle version est infiniment plus rapprochée du

texte et plus analogue à la simplicité élégante et sagement ornée, que l'auteur de *la Lusiade* semble vouloir imiter des anciens, quoiqu'il n'ait ni la richesse d'Homère, ni les mouvements et le pathétique de Virgile. Duperron a surchargé son ouvrage d'une foule de notes inutiles, le plus souvent employées à développer de prétendues allégories de *la Lusiade*, qui ne sont que des rêveries du traducteur, exposées avec un ton de persuasion quelquefois très-plaisant. Le lecteur peut en prendre une idée dans les deux morceaux suivants. Il s'agit dans le premier de Bacchus, qui joue un fort grand rôle dans *la Lusiade*; et dans le second, du jugement de Pâris dont on nous donne une explication absolument neuve.

« Bacchus joue dans tout le poëme le rôle du « démon, qui s'oppose au voyage des Portugais, « prévoyant que leur arrivée dans les Indes lui « sera funeste, et qu'ils détruiront le culte que « les Orientaux lui rendent. On trouvera peut-être « mauvais que le démon paraisse dans une assem- « blée des dieux; le Camoëns n'a pourtant fait en « cela que suivre l'exemple de l'Écriture, comme « on le voit dans ces paroles du premier chapitre « de Job : *Quádam autem die cum venissent*, etc.

« Un jour que les enfants du Seigneur s'étaient as-
« semblés devant son trône, Satan y vint aussi, etc.
« Au reste si l'on demande pourquoi le Camoens
« préfère Bacchus à toutes les autres divinités de
« la fable pour représenter le démon, je réponds
« que plusieurs raisons de convenance l'y ont
« obligé, et que cette fiction n'est pas le fruit
« d'un vain caprice. L'idée de Bacchus sympa-
« thise beaucoup avec celle du démon : le démon
« obscurcit les lumieres de l'ame en la séduisant
« par les attraits du plaisir ; Bacchus en fait au-
« tant par la douceur du vin : l'ivresse de l'un
« et de l'autre mene droit au crime. On peignait
« Bacchus avec des cornes ; nous en peignons aussi
« sur la tête du démon. Le démon fut créé dans
« le ciel, dont les spheres sortirent du néant au
« son de la voix du créateur. Bacchus naquit dans
« Thebes, dont les murailles s'éleverent d'elles-
« mêmes aux accords de la lyre d'Amphion. Enfin,
« je ne dois pas taire que Orphée, Saint-Clement
« d'Alexandrie, et plusieurs mythologues an-
« ciens, ont assuré que Bacchus était le dieu des
« enfers. . . .

« Pâris, comme chacun sait, fut fils de Priam,
« roi de Troie ; il passa les premieres années de

« sa vie à la campagne, où il faisait le métier de « berger : pendant ce temps-là Junon, Minerve « et Vénus se disputèrent la pomme d'or qui était « destinée pour la plus belle de toutes les déesses. « Il s'agissait de choisir un juge. Pâris fut élu ; son « équité lui mérita cet honneur. Il les considéra « toutes nues dans sa solitude, et, peu touché des « richesses et des sciences que Junon et Minerve « lui promettaient, il décida en faveur de Vénus « qui, de son côté, lui promettait la plus belle « femme de l'univers. Cette fable est un trait de « lumière que la philosophie païenne nous a laissé « pour nous conduire dans le monde. Pâris repré- « sente un homme studieux qui, à l'ombre du « silence et de la retraite, cherche l'objet le plus « capable de faire son bonheur. Junon est l'em- « blême des richesses et des dignités ; Minerve « est celui des sciences purement humaines ; et « Vénus celui de la religion, qui embrasse les « sciences divines et humaines : la charmante « femme qu'elle promet au berger troyen, c'est « la sagesse, c'est la tranquillité du cœur ; il n'est « pas étonnant que Pâris soit tenté d'acquérir un « bien si doux. Tout juge raisonnable doit don- « ner la pomme d'or à ce prix. »

LA LUSIADE

DE CAMOENS.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

Les dieux tiennent conseil dans l'Olympe. Bacchus se déclare contre la nation portugaise. Vénus et Mars la favorisent. Les Portugais jettent l'ancre à Mozambique. Attaqués par les Maures, ils les mettent en fuite et détruisent la ville. Ils reprennent la route de l'Orient et arrivent à Montbassa.

Je vais chanter (1) et confier à la Renommée, si mon génie ne trompe point mes efforts, les exploits de ces hommes fameux qui, partis des rives de la Lusitanie et des bords de l'Occident, s'avancèrent au-delà de Taprobane (*) dans des mers immenses, que nulle flotte n'avait encore sillonnées (2); et qui, bravant la guerre et les

(*) L'île de Ceylan.

dangers avec un courage au-dessus de l'humain, fonderent chez des nations lointaines un nouvel empire, que leurs victoires ont rendu à jamais célèbre. Je chanterai la gloire immortelle de ces princes qui renversèrent le trône des despotes barbares d'Afrique et d'Asie, et sur ses ruines établirent le règne de la foi. Qu'on ne parle plus des courses du sage Ulysse et du pieux Enée, ni de la gloire d'Alexandre et de Trajan portée sur les bords du Gange. Je chante la grandeur d'un peuple qui vit Mars et Neptune asservis à ses lois. Tout ce qu'ont vanté les muses antiques, cede aux exploits qui sont l'objet de mes chants.

Et vous, dont je sens l'inspiration, muses du Tage, si jamais j'ai célébré vos ondes par des vers dignes de vous, donnez aujourd'hui à ma voix un ton plus sublime; que les sons bruyants de la trompette guerriere remplacent les douces modulations de la flûte champetre; que mon ame s'eleve jusqu'à la gloire de la nation que vous protegez et que Mars favorise; que mes chants la fassent connaître dans toutes les contrées de l'univers, s'il est possible qu'elle doive à l'art des vers cette immortalité, la premiere des recompenses. O muses! ainsi puissent désormais vos ondes, au gré d'Apollon, ne le céder en rien aux flots de l'Hippocrene!

Et vous [3], l'honneur et l'espoir de ma patrie; vous, terreur des musulmans et prodige de nos jours; vous, par qui Dieu veut ramener à lui les

nations égarées, roi puissant, qui voyez le soleil naître et mourir dans les bornes de votre empire; vous, destiné à soumettre les enfants d'Ismaël, l'ottoman féroce et l'idolâtre qui profane encore les eaux du Jourdain, jouissez d'avance des présages de votre grandeur. Jetez un regard de bonté sur le poëte qui vous les présente. Écoutez la gloire de vos sujets, et vous jugerez s'il vaut mieux leur commander que d'être le roi du monde. Écoutez, et vous n'entendrez pas de vaines fables et des récits fantastiques. Vous verrez une grandeur réelle, supérieure à toutes ces fictions, et des exploits qui l'emportent sur ceux de Roger et de Roland. A la place de ces héros chimériques, vous verrez le brave Pachéco (4), les deux Almeydes que le Portugal pleure encore, le terrible Albukerque, l'intrépide Castro, et tant d'autres échappés à l'oubli de la tombe. Pendant que je chante tous ces grands hommes, et que le sentiment de ma faiblesse m'oblige à garder le silence sur vous, monarque auguste, prenez les rênes de votre empire, et fournissez matière à des chants tels qu'on n'en a jamais entendu. L'ame de vos illustres aïeux respire en vous. Ils vous regardent du haut des cieux; et tandis que vous avancez trop lentement pour nos vœux vers l'époque fortunée où vous occuperez leur place, daignez favoriser ma hardiesse et mes vers; suivez des yeux vos Argonautes sur les flots; qu'ils sachent que vous êtes le témoin de leurs

exploits, et accoutumez-vous des-à-présent à être invoqué (*).

Déja les enfants de Lusus (5) voguaient sur le vaste Océan : le vent favorable enflait les voiles la rame fendait les eaux écumantes où se jouaient les troupeaux de Protée, lorsque dans le lumineux Olympe, d'où partent les arrêts qui règlent les destinées humaines, les dieux tinrent conseil sur le sort à venir des peuples de l'Orient. Convoqués par le fils de Maia, au nom du dieu du tonnerre, ils se rendent près de lui par la voie lactée, en foulant aux pieds un ciel de crystal. Ils abandonnent les sept cieux où ils exerçaient un pouvoir, émanation de la puissance première, qui régit par la pensée les cieux, la terre et les mers. Là, se trouvent rassemblés ceux qui regnent sur les glaces du pôle arctique (6), ceux qui gouvernent le midi, et les dieux protecteurs des climats où naît l'aurore, et les gardiens des contrées où le soleil finit son cours. Là, s'élevant dans sa majesté sévère, sur un trône brillant d'étoiles, le dieu souverain qui lance la foudre. De sa bouche s'exhalait un souffle divin, capable de communiquer la divinité aux êtres mortels qui l'auraient ressenti. Sa couronne et son sceptre étaient d'une matière plus précieuse que le diamant. Au-dessous de lui, et suivant l'ordre des rangs, étaient assis les autres dieux sur des siéges

* Et vous, jeunes enfants de l'océan. Vinc.

resplendissants d'or et de perles. Alors le grand Jupiter, élevant sa voix impérieuse dans l'assemblée immortelle, leur parla ainsi : « Éternels habi-
« tants de l'empyrée, si l'étonnante valeur des
« peuples de la Lusitanie est présente à votre
« souvenir, vous devez voir qu'il leur est donné
« par les destins d'effacer les exploits des an-
« ciennes nations conquérantes. Vous vous rap-
« pelez qu'avec peu de forces ils enlevèrent à la
« puissante domination des Maures ces belles con-
« trées qu'arrose le Tage. La protection du ciel
« les a maintenus contre le Castillan redoutable,
« et depuis long-temps leur trône s'élève sur des
« trophées. Je ne vous parle point des affronts
« que firent jadis à l'orgueil de Rome les victoires
« de Viriatus. Je ne dirai rien de la réputation
« qu'ils se sont acquise sous les enseignes de ce
« fameux proscrit (*) qui bravait la tyrannie de
« Sylla. Ils tentent aujourd'hui de plus grandes
« choses. Ils affrontent sur un bois fragile tous
« les hasards d'une mer inconnue. Ils se fraient
« des routes nouvelles dans l'étendue de l'immense
« Océan. Peu satisfaits d'avoir vu l'Afrique et les
« régions que le soleil rencontre au milieu de son
« cours, ils veulent reconnaître celles qu'il éclaire
« de ses premiers feux. Les décrets des destins,
« dont l'exécution est infaillible, annoncent que
« les Portugais doivent être long-temps les domi-

(*) Sertorius.

« nateurs de ces mers que le soleil rougit de ses « clartés naissantes. Ils ont flotté pendant l'hiver « sur le sein de Thétis. Il est temps de leur mon- « trer la route qu'ils désirent. Ils ont essuyé assez « de fatigues, bravé assez de dangers, assez essuyé « la fureur des vents et les influences des climats « Je veux qu'ils trouvent des secours sur les côtes « de l'Afrique, et qu'après avoir réparé leur flotte, « ils reprennent leur route triomphante. »

Après que Jupiter eut prononcé ces mots, les dieux se partagèrent en différents avis qu'ils appuyèrent de raisons diverses. Bacchus s'opposait ouvertement aux entreprises des Portugais. Il craignait, s'ils arrivaient en Orient, d'y voir ses hauts faits surpassés par leur triomphe. Les livres des destins lui avaient appris qu'un peuple belliqueux, venu d'Espagne par la grande mer, devait soumettre les Indes et effacer la gloire de leurs premiers conquérants. Il tremblait de voir obscurcir l'éclat de ses trophées dont Nysa garde encore la mémoire. Il se rappelle que jamais les élèves du dieu du Permesse n'ont consacré ses exploits dans leurs chants. Privé de cette précieuse faveur de la fortune, il craint, si les Portugais entrent dans le champ de ses victoires, que le souvenir n'en soit effacé par un injurieux oubli. Mais Bacchus était contredit par la belle Vénus. Vénus chérissait les Portugais : elle croyait voir revivre en eux ces anciens Romains qu'elle avait tant aimés. Elle se rappelle leurs

succès dans la Tingitane, autrefois soumise par les Romains. Elle croit retrouver dans leur langue celle des maîtres du Capitole. Un motif plus puissant l'anime encore : elle sait que le règne de cette nation sera le sien, et que Vénus sera honorée par-tout où les Portugais seront vainqueurs. Ainsi Bacchus et la déesse, excités tous deux, l'un par la crainte des affronts qu'il prévoit, l'autre par l'espérance des nouveaux honneurs qu'on lui promet, soutiennent leur avis avec opiniâtreté, et chacun d'eux est appuyé par les dieux de son parti. Quand la fureur impétueuse de Borée, déchaînée dans la sombre épaisseur d'une forêt, déracine les arbres et sème au loin leurs branches arrachées, un bruit affreux se fait entendre, toute la montagne retentit, et les cavernes voisines poussent un long murmure. C'est ainsi que le tumulte de la discorde s'élevait dans l'Olympe. Mars, qui soutenait l'avis de Vénus, soit que l'amour qu'il eut jadis pour elle ne fût pas encore éteint, soit que la valeur des Portugais lui fût chère, Mars se lève de son siége, et paraît debout au milieu des dieux : fier et courroucé, il rejette derrière son dos son bouclier formidable, et levant la visière de son casque de diamant, il va se placer devant Jupiter, prêt à donner son avis. Il frappe du bout de sa lance le parquet de l'Olympe. Tout le ciel en trembla, et Apollon vit s'obscurcir un moment les rayons qui environnaient sa tête. Adressant ensuite la

parole à Jupiter, il lui dit : « Père des dieux et « des hommes, à qui seul est soumis tout ce qui « est créé, si tu ne veux pas qu'une nation que « tu chéris depuis long-temps, et qui va cher- « cher de nouvelles contrées, devienne l'objet du « mépris, résiste à la voix de l'envie qui s'élève « contre elle. Bacchus, sans cette envie secrète « qui l'anime, serait le premier à défendre les « descendants de Lusus, qui fut jadis son ami « Tu ne dois aucun égard à son opposition jalouse « Il ne faut pas que les passions ravissent à la « vertu les récompenses qui lui sont destinées. « Ce que tu as arrêté, dieu puissant, ne doit pas « éprouver un moment de retard. Ordonne, et « que Mercure, plus léger que les vents, vole au « secours des Portugais, leur montre le pays où « la Renommée pourra les instruire de tout ce « qui regarde les Indes, et dans lequel ils pour- « ront trouver de quoi subvenir à leurs besoins. »

Quand Mars eut cessé de parler, le monarque de l'Olympe souscrivit d'un signe de tête à ce qu'il avait dit, et chacun des dieux alla se rendre au séjour qui lui était assigné.

Pendant que ce conseil se tenait dans le magnifique palais des cieux, les nouveaux Argonautes dirigeaient leur route vers les côtes d'Éthiopie et de Madagascar. — Le soleil s'approchait alors des dieux qui, jadis épouvantés par le géant Typhée, se changèrent en poissons. 8 L'air était serein ; l'horizon n'était obscurci par aucun nuage.

et l'on sentait à la douceur des vents qui soufflaient, qu'ils étaient envoyés par les dieux. On avait déja passé le promontoire Prasso, lorsque l'on vit de nouvelles îles s'élever du sein de la mer. Comme elles paraissaient désertes, l'intrépide Gama, le favori de la fortune, était résolu de ne s'y pas arrêter. Il allait les ranger dans sa route; mais il fut trompé dans son attente et dans ses projets. On vit de la plus proche de ces îles des bateaux s'avancer à pleines voiles. Tout l'équipage portugais est transporté de joie. Leurs regards se tournent avidement sur cet objet. Quels sont ces hommes? disaient-ils. Quelles sont leurs mœurs, leurs lois? Quel est leur souverain? Les barques étaient légères, étroites et longues. Les voiles qu'elles déployaient étaient des feuille de palmier artistement tissues. Les hommes qui les montaient avaient la couleur à jamais imprimée aux habitants des régions que Phaéton avait brûlées, lorsqu'il tomba du haut des cieux dans l'Éridan (9). Leurs vêtements étaient des étoffes de coton blanc rayées de différentes couleurs, qui tombaient aux uns jusqu'aux genoux et que d'autres retroussaient sous le bras. Ils étaient nus de la ceinture en haut. Leur tête était couverte d'un turban. Pour armes ils avaient des dagues et des cimeterres, et ils naviguaient au son des trompettes. Ils faisaient signe de loin aux Portugais par des gestes de la main, ou avec des morceaux d'étoffes, et les invitaient à les at-

tendre. Mais déja les proues des vaisseaux étaient dirigées vers ces îles. L'équipage travaillait avec autant d'ardeur que s'il eût cru voir le terme de ses travaux. On plie les voiles; on amene la grande vergue, et les eaux de la mer frappées par l'ancre jaillissent en écumant. A peine les vaisseaux sont-ils arrêtés, que les insulaires montent par les cordages, et arrivent d'un air joyeux. l'amiral les reçoit avec humanité. On fait à l'instant dresser des tables, on remplit des verres de la liqueur de Bacchus: enfin l'on n'épargne rien de tout ce qui peut plaire aux habitants de cette zône brûlante. Pendant le repas, ces insulaires demandaient aux Portugais, en langue arabe, d'où ils venaient, quelle était leur patrie, ce qu'ils cherchaient, et quels endroits de la mer ils avaient parcourus? Ceux-ci répondirent avec simplicité: « Nous sommes Portugais; venus « des terres occidentales, nous allons chercher les « contrées de l'Orient. Nous avons traversé en « partie cette grande mer qui s'étend vers le pôle « antarctique. Nous avons suivi jusqu'ici les côtes « d'Afrique. Nous avons vu de nouveaux cieux « et de nouvelles terres, et tel est l'amour que « nous portons au roi puissant qui nous envoie, « que pour lui nous affronterions avec joie non « seulement ces vastes mers, mais les ondes in- « fernales de l'Acheron. C'est par l'ordre de ce « prince que nous cherchons les terres que bai- « gne l'Indus, et que nous nous emparons par

« une navigation hardie de ces mers éloignées « dont les destins ennemis nous avaient jusque ici « refusé l'accès. Il est juste à-présent, si l'on aime « la vérité parmi vous, que vous nous disiez qui « vous êtes, quel est le pays que vous habitez, « et si vous avez quelque connaissance des Indes? » « Nous sommes, leur répondit un des insulaires, « étrangers nous-mêmes en ce pays. Nous sui- « vons une loi fort différente de celle de ses ha- « bitants qui sont des hommes encore sauvages et « grossiers. La nôtre a été apportée sur la terre « par ce descendant (*) d'Abraham, adoré aujour- « d'hui dans tout le monde, et qui naquit d'une « mère juive et d'un père idolâtre. Cette petite « île que nous habitons est un abri et un entrepôt « sûr pour tous tant que nous sommes de secta- « teurs de Mahomet, qui fréquentons les mers de « Quilloa, de Montbassa, de Sofala. Nous y éta- « blissons notre demeure parmi les naturels du « pays. Cette île s'appelle *Mozambique*. Puisque « vous avez déja fait une si longue route pour « chercher les bords de l'Hydaspe et la terre du « soleil, vous ferez sagement de vous rafraîchir « dans ce port. Vous trouverez ici un savant pilote « qui dirigera votre navigation vers l'Orient. Vous « verrez le souverain du pays, et vous en rece- « vrez tous les secours qui vous seront néces- « saires. »

(*) Mahomet.

Apres cette conversation, le Maure et les siens retournèrent sur leurs bateaux, et laisserent le commandant portugais très-satisfait de leur politesse. En ce moment Phébus plongeait son char dans le sein des mers, laissant à sa sœur le soin d'éclairer le monde, pendant qu'il se reposerait. On passa la nuit sur la flotte dans une joie inexprimable, que nulle inquiétude ne troublait. On avait acquis les lumieres que l'on cherchait depuis si long-temps sur cette lointaine contrée des Indes. Chacun réfléchissait en lui même sur l'établissement des Maures en ces parages, et sur les progrès de la secte de Mahomet répandue par toute la terre. Les rayons de Phébe se réfléchissaient dans les ondes, qui semblaient de couleur argentine. Les cieux parsemés d'étoiles ressemblaient à des champs émaillés de fleurs. Les vents reposaient en silence dans leurs antres profonds. On veillait sur la flotte portugaise suivant la coutume. Mais, dès que l'Aurore eut déployé dans les cieux les tresses de sa blonde chevelure et ouvert la barrière au céleste Hyperion *, on arbora de tous côtés les pavillons ornés de banderolles, en signe de joie, et pour faire honneur au gouvernement des îles qui venait visiter la flotte et apporter des rafraîchissements. Il croyait que ces étrangers étaient de ces peuples inhumains qui, sortis des bords de la mer Caspienne, étaient venus,

* Nom poétique du soleil.

suivant les ordres du destin, conquérir les terres asiatiques, et enlever l'empire aux successeurs de Constantin (10). Le commandant portugais reçoit avec joie le Maure et toute sa suite. Il lui fait présent de riches étoffes qu'il avait apportées d'Europe à ce dessein. Il lui donne des fruits de l'occident, et de cette liqueur brûlante inconnue dans les climats du midi et de l'orient, et qui rend la force et la gaieté aux habitants du nord. Le Maure reçoit avec plaisir les présents, les mets et les breuvages qu'on lui offre. Les Portugais ne se lassent point d'admirer les manières et les singuliers usages de ces insulaires, et leur langage dur et barbare (11) Le Maure n'est pas moins étonné de la couleur et de l'habillement des descendants de Lusus et de leurs puissants vaisseaux. Il interroge le commandant sur tous ces objets. Il lui demande s'il ne vient pas de la Turquie. Il témoigne un extrême désir de voir les livres des Portugais pour juger si leur croyance est conforme à la sienne, s'ils sont chrétiens ou mahométans. Il veut tout voir, tout observer. Il prie sur-tout qu'on lui montre les armes dont les Portugais se servent pour combattre leurs ennemis.

Le valeureux Gama, instruit dans la langue arabe, répondit à ces questions. « Je vais, seigneur, dit-il au Maure, vous satisfaire sur ce qui regarde ma personne, la loi que je professe, et les armes que je porte. Je ne suis ni du pays,

« ni de la race des peuples odieux de la Turquie;
« mais de la puissante et belliqueuse Europe, et
« je cherche le fameux pays des Indes. La loi que
« je suis a été donnée au monde par celui qui a
« tout fait et à qui tout obéit; qui a été déshon-
« noré et outragé par ses créatures, et qui, des-
« cendu des cieux pour y faire monter les hu-
« mains, a souffert une mort cruelle et injuste.
« Je n'apporte point les livres que tu me demandes,
« dictés par cet Homme-Dieu. Je n'ai pas besoin
« de lire sur du papier ce qui est gravé dans mon
« cœur. Quant à mes armes, si tu es curieux de
« les voir, tu vas être satisfait; tu les verras
« comme ami, et je souhaite du fond du cœur
« que jamais tu ne les voies comme ennemi. »
Aussitôt il fait signe à ses officiers, et l'on étale
les armures, les cuirasses luisantes, les cottes de
maille, les lames de fine trempe, les boucliers
peints de diverses couleurs, les piques, les ar-
quebuses de pur acier, les arcs, les carquois
garnis de flèches, les lances pointues et les dards
acérés. On fait voir aussi au Maure ces bombes
terribles, et ces pots à feu remplis de soufre qui
portent la mort. Mais on défend aux ministres
de Vulcain de mettre le feu à ces formidables
machines. Les hommes généreux ne montrent
pas leur force devant l'impuissante faiblesse, et
le lion ne rugit pas devant de timides troupeaux.
Le Maure regarde tout d'un œil attentif, et tout
ce qu'il voit fait naître en lui la haine, la de-

fiance et la jalousie. Mais il se garde bien de laisser entrevoir ses sentiments. Il se contraint jusqu'à montrer un air affable et doux, et attend le moment de se faire mieux connaître. Cependant Gama lui demande un pilote qui puisse le conduire aux Indes, offrant de donner une récompense considérable. Le Maure le promet; mais, au fond de son cœur, il désirait de donner la mort aux Portugais plutôt qu'un pilote.

Telle fut la haine que conçurent pour nous ces cruels insulaires, dès qu'ils apprirent que nous suivions la loi du fils de David. O décrets éternels qu'aucun jugement ne peut pénétrer! faut-il que les amis de Dieu trouvent par-tout des ennemis perfides? L'artificieux Maure quitte les vaisseaux avec sa suite, et prend congé des Portugais, affecte de les combler de caresses, et s'efforce de les tromper par les témoignages d'une sincère amitié. Il eut bientôt franchi le court espace qui le séparait de son île. Il fut reçu par les siens sur le rivage, et se retira chez lui.

Le dieu que l'on adorait dans Thèbes et à Nisa, fixait alors ses regards du haut des cieux sur la flotte portugaise. Il lit dans le cœur du Maure: il voit que ces étrangers lui sont en horreur. Il conçoit le projet de leur perte; et, la méditant dans son ame, il se parle ainsi: « Il est donc décidé par les destins, que les Portugais triompheront dans les Indes; et moi qui suis le fils de Jupiter, je souffrirais qu'il favorise ceux qui

« vont ternir ma gloire ! Les dieux ont déja per-
« mis que le fils de Philippe dominât dans ces
« contrées, réduites sous son joug par le secours
« de Mars. Souffrirai-je encore qu'une poignée
« d'Européens y fasse de plus grandes conquêtes,
« et que le héros de Macédoine, les Romains et
« moi nous soyons vaincus par le peuple de Lu-
« sitanie ? Non, il n'en sera pas ainsi. Leur capi-
« taine tombera dans le piége et ne verra jamais
« les régions de l'orient. Je descendrai à terre ; je
« soufflerai la fureur dans le cœur des Maures.
« Ils saisiront l'occasion favorable et détruiront
« mes ennemis. »

En disant ces mots, animé de colère, il descend sur le rivage d'Afrique, et, caché sous une forme humaine, il se rend au Prasso. Là, pour mieux conduire son dessein, il prend l'air et les traits d'un vieillard maure, connu par sa sagesse dans Mozambique, et ami du gouverneur. Il va trouver celui-ci, et lui peint les Portugais comme des pirates (121), qui, sous les apparences de la paix, viennent piller les nations maritimes. « Je
« sais, ajoute-t-il, que ces chrétiens sanguinaires
« ont désolé toutes ces côtes et ont tout reduit
« en cendres ; que depuis long-temps ils ont formé
« des projets contre nous, et qu'ils ne se propo-
« sent rien moins que de nous massacrer et d'em-
« mener en captivité nos femmes et nos enfants.
« Bientôt leur commandant doit venir à terre,
« accompagné des siens ; car la crainte suit tou-

« jours la perfidie. Arme-toi, arme ton peuple.
« Va l'attendre dans quelque embuscade, il y
« donnera facilement. S'ils n'y succombent pas
« tous, il se présente un autre moyen pour les
« perdre. Donne-leur un pilote déterminé à servir
« tes desseins, qui les conduise sur des écueils où
« ils puissent trouver la mort. »

A peine eut-il achevé ces mots, que le Maure, toujours prêt à la perfidie, l'embrassa avec transport, et lui rendit graces de son conseil. Au même instant il se prépare à la guerre, et brûle de verser le sang des Portugais. Il cherche un pilote instruit dans l'art de tromper, et le charge de conduire les Lusitaniens sur des côtes où la destruction de la flotte soit inévitable. Déja les rayons du jour naissant doraient les montagnes nabathéennes (13). Gama se disposait à descendre à terre bien armé, pour y faire ses provisions d'eau. Les Portugais entrent dans les bateaux avec autant de précaution que s'ils eussent déja été instruits du piége qu'on leur tendait. En effet ils soupçonnaient déja la perfidie, et plusieurs indices avaient confirmé leurs pressentiments. Lorsque Gama avait envoyé à terre demander le pilote dont il avait besoin et qu'on lui avait promis, un bruit de guerre s'était fait entendre. Saisi de justes alarmes, le héros qui connaît tous les dangers d'une aveugle confiance, se tient sur ses gardes autant qu'il le peut, et dispose ses soldats dans les trois bateaux qui les portaient.

Les Maures étaient sur la plage, armés les uns de boucliers et de zagaies, les autres d'arcs recourbés et de flèches empoisonnées. Ils attendaient que Gama descendît avec sa suite. Le plus grand nombre se tenait en embuscade, et le reste prêt à s'opposer au débarquement ne devait faire qu'une faible résistance propre à attirer les Portugais dans le piége. Les Maures se présentent donc sur le sable du rivage, le bouclier dans une main et le dard dans l'autre, en défiant leurs adversaires. Les Portugais, irrités par le péril, s'élancent à terre d'un transport si unanime, qu'il est impossible de dire lequel y a touché le premier. Les machines d'airain, dont les bateaux sont chargés, tonnent contre la rive. Une grêle de plomb tombe sur les Maures. L'air frappé retentit, et les échos répètent le cri de l'épouvante. Les Maures perdent courage. La crainte fait fuir ceux qui se tenaient cachés dans l'embuscade, et ceux qui osent combattre tombent sous les coups du vainqueur. Ainsi dans nos fêtes guerrieres l'amant intrépide, animé par la vue de sa maîtresse, cherche le taureau menaçant, se présente devant lui avec de grands cris, saute, bondit, le harcelle et l'irrite. Le terrible animal mugit et, les cornes baissées, les yeux fermés, s'avance avec fureur, et terrasse et foule sous ses pieds le téméraire assaillant.

L'ardeur des Portugais ne se ralentit pas; ils poursuivent leur victoire. Ils marchent à la ville qu'ils trouvent sans muraille et sans défense. Les

maisons sont livrées aux flammes et les habitants au tranchant de l'épée. Le Maure se repent de sa funeste entreprise, et maudit la guerre après l'avoir cherchée. Il lance ses flèches en fuyant. Il abandonne l'île, et, franchissant le bras de mer qui l'entoure, il cherche à gagner le continent. On voit les barques chargées de fuyards, d'autres se sauvant à la nage, ou périssant dans les flots. Les globes d'airain lancés des bateaux portugais brisent et coulent à fond ces faibles almadies (14), ces impuissants canots, grossières inventions de ces peuples; et le Portugais vainqueur est pleinement vengé de leur lâche perfidie. Il retourne à la flotte, chargé de riches dépouilles. On ne trouve plus ni obstacles ni résistance. Mais la haine des Maures s'accroît par leur défaite, et ne pouvant vaincre leurs ennemis, ils cherchent du moins à les tromper. Le gouverneur, feignant de se repentir de sa faute, fait proposer la paix, et envoie le pilote que les Portugais avaient demandé. Ce témoignage de soumission dissipa leurs défiances. Gama, que les vents favorables invitaient à reprendre sa route, pressé d'aller chercher les Indes, premier objet de ses désirs, reçut le pilote avec joie, le combla de caresses, fit remercier celui qui l'envoyait, et mit à la voile. La flotte part et les filles de Nérée, fendant les ondes autour des vaisseaux portugais, leur forment un cortége triomphal. Gama qui ne se méfiait pas de l'affreuse trahison que méditait le pilote, lui faisait à tout moment

de nouvelles questions sur les Indes et sur les côtes devant lesquelles on passait. Le Maure, que Mercure lui-même, ennemi des Portugais, instruisait au mensonge et à l'artifice, cachait avec art les pernicieux desseins qui l'occupaient. Il satisfaisait avec tranquillité à toutes les demandes, et entretenait la confiance des Portugais. Sinon ne mit pas autrefois plus d'adresse à tromper les Phrygiens. Près d'ici, dit-il à Gama, est une île habitée de tout temps par un peuple chrétien. Le héros se réjouit à cette nouvelle, fait de nouveaux présents au pilote, et veut être conduit à cette île. C'était Quiloa (15), île renommée, supérieure en forces et en puissance à Mozambique, mais habitée de même par les disciples de Mahomet. Le Maure imposteur se flattait que les Portugais y trouveraient leur perte. La flotte voguait avec joie; mais la déesse adorée dans Cythère, voyant le peuple qu'elle protége quitter une route certaine pour aller chercher des périls qu'il ne soupçonnait pas, ne veut point qu'il aille périr dans cette terre ennemie. Elle ordonne aux vents de les en éloigner. Le fourbe pilote, trompé dans ses desseins, ne laisse pas d'y persister. « Puisque « les courants nous emportent en avant malgré « nous, dit-il à Gama, vous trouverez près d'ici « une autre île, dont les habitants sont en partie « mahométans, en partie chrétiens. » C'était encore une imposture. Dans cette île, nommée *Montbassa*, la secte de Mahomet était dominante, et

n n'y connaissait aucun disciple du Christ. Le mmandant, qui croyait en tout le pilote, fit urner la proue vers l'île; mais la déesse qui ille sur lui empêche qu'il n'entre dans le port. mouille à la rade. L'île n'était séparée du conent que par un petit détroit. La ville, du côté la mer, offrait à la vue de très-beaux édifices: le était gouvernée par un vieux roi. Gama qui ttend à voir des chrétiens, sur la parole du lot imposteur, vit avec joie des bateaux venir terre avec un message du roi de la contrée. Ce i savait déja quels étaient ces étrangers. Merre, sous la figure d'un Maure, était venu l'en struire. Les infidèles s'approchent comme amis, ais ils cachent dans leur cœur le poison de la aine, qui bientôt se manifesta. O pénible carère de la vie humaine! ô dangers toujours reissants! trompeuse illusion des espérances! Est-donc là ce que les hommes vont chercher? Quoi! r mer tant de tourments et tant de maux; la ort toujours présente de tous côtés! Sur terre, guerre, l'artifice, et la pauvreté si redoutée! ibles humains! où se refugier? où mettre en reté ce rapide instant de l'existence? Est-ce nc contre l'enfant de la poussière que le ciel me sa puissance et son courroux?

FIN DU CHANT PREMIER.

NOTES

DU PREMIER CHANT.

Note 1. Dans l'Essai sur la poésie épique, M. de Voltaire, qui embellit tout ce qu'il touche, a imité ainsi l'exorde de ce premier chant. « Je chante ces hommes au-dessus du vulgaire, qui, des rives occidentales de la Lusitanie, portés sur des mers qui n'avaient point encore vu de vaisseaux, allèrent étonner la Trapobane de leur audace; eux dont le courage patient à souffrir des travaux au-delà des forces humaines, établit un nouvel empire sous un ciel inconnu et sous d'autres étoiles. Qu'on ne vante plus les voyages du fameux Troyen qui porta ses dieux en Italie; ni ceux du sage Grec qui revit Ithaque après vingt ans d'absence; ni ceux d'*Alexandre*, cet impétueux conquérant. Disparaissez, drapeaux que *Trajan* déployait sur les frontières de l'Inde : voici un homme à qui *Neptune* a abandonné son trident : voici des travaux qui surpassent tous les vôtres.

« Et vous, nymphes du Tage, si jamais vous m'avez inspiré des sons doux et touchants, si j'ai chanté les rives de votre aimable fleuve, donnez-moi aujourd'hui des accents fiers et hardis, qu'ils aient la force et la clarté de votre cours, qu'ils soient purs comme vos ondes, et que désormais le dieu des vers préfère vos eaux à celles de la fontaine sacrée. »

Traduire ainsi, c'est refaire et faire mieux. Mais cette imitation très-libre ne peut pas servir de modèle pour une traduction.

Note 2. *Des mers immenses que nulle flotte n'avait encore sillonnées.* On a remarqué que cette expression n'est pas entièrement conforme à la vérité historique. On sait que les Phéniciens franchirent d'un côté le détroit de Gibraltar, et de l'autre s'ouvrirent le commerce d'Afrique et d'Asie par la mer Rouge. Les pilotes d'Hyram, roi de Tyr, enseignèrent la navigation aux Hébreux, et commandèrent les flottes qu'avait Salomon dans les ports d'Élath et d'Ésiongaber. Les Tyriens allèrent dans le pays d'Ophir, et en rapportèrent des richesses considérables en or, en bois précieux, et en pierreries. Il passe pour certain que Hannon, amiral carthaginois, fit le tour de l'Afrique depuis Gibraltar jusqu'au golfe arabique. Il n'est donc pas vrai que les vaisseaux portugais fussent les premiers qui eussent entré dans ces mers. Mais il suffit, pour la justification de Camoëns, que la flotte de Vasco de Gama fût la première flotte européenne qui eût navigué dans la mer du Sud au-delà des tropiques; et c'est une vérité que l'on ne saurait contester.

Note 3. *Et vous l'honneur et l'espoir de ma patrie.* C'est au roi Sébastien, encore très-jeune, que le poëte s'adresse ici. La Lusiade, commencée long-temps auparavant en Portugal, et achevée dans le voyage de Camoëns aux Indes orientales, ne fut publiée que sous le règne de ce prince. Le poëte lui présage ici les plus belles destinées. Mais il prouva que les poëtes, appelés *prophètes* par les anciens, ne l'étaient pas toujours. La vie de Sébastien fut courte et sa fin malheureuse. On sait qu'il périt à vingt-cinq ans, dans sa funeste expédition d'Afrique, à la bataille d'Alkazer, donnée contre les Maures en 1578.

Note 4. *Pachéco, les deux Almeyde, Albukerque, Castro,* etc. Ce sont les noms des héros portugais qui assujettirent les Indes, et fondèrent cette prodigieuse puissance dont il ne subsiste aujourd'hui que de faibles restes. Almeyde fut

le premier Portugais qui ait porté dans l'Inde le titre de vice-roi. Le nom d'Albuquerque est fameux dans cette contrée. C'est lui qui prit Goa et Ormuz. Castro, célèbre par sa défense de Diu contre les Turcs, laissa une renommée encore supérieure à celle d'Albuquerque, s'il est vrai que la réputation d'un commandant vertueux, humain et incorruptible, soit au-dessus du titre de conquérant.

Note 5. *Déja les enfants de Lusus.* Lusus ou Lyssa est le nom d'un compagnon de Bacchus, dont on fait descendre les Portugais, parce qu'autrefois ils s'appelaient Lusitaniens (*Lusitani*). Le poete adopte cette vieille tradition, aussi incertaine que beaucoup d'autres.

Note 6. *Là se trouvent rassemblés ceux qui règnent sur les glaces du pôle arctique; ceux qui gouvernent le midi, et les dieux protecteurs des climats où naît l'aurore, et les gardiens des contrées où le soleil finit son cours.* On a commencé avec raison cet emploi des divinités du paganisme dans un poeme dont le sujet, comme l'auteur l'annonce lui-même dans son exorde, est principalement le triomphe et l'établissement de la religion chrétienne dans des contrées idolâtres. Il est étrange sans doute de voir Bacchus et Mars disputer devant Jupiter, pour savoir si un capitaine chrétien ira porter la foi de Jésus-Christ, aux sectateurs de Mahomet et aux adorateurs de Brama. Il est encore plus étonnant qu'un traducteur de Camoens ait voulu justifier cette absurdité monstrueuse. Le Tasse, à qui on a reproché sa magie, a été beaucoup plus conséquent. Il arme les démons contre les anges, et ces agents secondaires sont reçus dans la foi chrétienne. Le magicien Ismen et l'enchanteresse Armide n'avaient rien qui répugnât aux notions religieuses du seizième siècle. Tout ce qu'on peut dire sur cette faute de Camoëns, c'est qu'il est bien difficile de se passer de fictions dans un poeme. Il a senti cette difficulté; mais il ne s'en est pas tiré heureuse-

ment. Le Tasse et M. de Voltaire ont substitué aux fables anciennes, l'un les sortiléges et la magie, dont il a peut-être abusé; l'autre des êtres allégoriques, tels que la Discorde, le Fanatisme, etc., dont l'action n'est peut-être pas assez forte ni assez variée. Mais, quoi qu'il en soit, ces fictions sont fort supérieures aux imitations maladroites des fables d'Homère et de Virgile, qu'on trouve dans Camoëns.

Note 7. *Madagascar*. L'une des plus grandes îles de l'Asie et du monde entier. Elle est située dans l'Océan Éthiopique. Les Portugais lui donnent le nom de Saint-Laurent, parce qu'ils la découvrirent le jour de la fête de ce saint.

Note 8. *Le soleil s'approchait alors des dieux qui, jadis épouvantés par le géant Typhée, se changèrent en poissons.* Cette phrase poétique, qui signifie que le soleil entrait alors dans le signe des Poissons, est encore fondée sur la mythologie. Dans le temps de la guerre des dieux contre les géants, Vénus et son fils, poursuivis par Typhée, fils de la Terre, se jetèrent dans l'Euphrate, et se métamorphosèrent en poissons. En mémoire de cette aventure, ils mirent au nombre des signes célestes deux des poissons dont ils avaient emprunté la forme.

Note 9. *Les hommes qui les montaient avaient la couleur à jamais imprimée aux habitants des régions que Phaéton avait brûlées, lorsqu'il tomba du haut des cieux dans l'Éridan.* Cette tradition mythologique, dont les poëtes se sont servis pour expliquer la couleur des peuples voisins de la ligne, prouve qu'en général les anciens attribuaient cette couleur à l'ardeur du soleil. On sait que les naturalistes modernes croient en voir la véritable cause dans le tissu réticulaire, attribut spécifique des races nègres.

Note 10. *Il croyait que ces étrangers étaient de ces peu-*

ples inhumains qui, sortis des bords de la mer Caspienne étaient venus, suivant les ordres du destin, conquérir les terres asiatiques, et enlever l'empire aux successeurs de Constantin. Non-seulement les Maures, à qui Gama parle ici, étaient venus par la mer Rouge s'établir sur les côtes orientales d'Afrique, et commercer dans les ports de l'Inde, mais les Turcs même commençaient à faire connaître leur puissance dans ces mers. Ils étaient les maîtres de l'Arabie et d'Aden, l'une des clefs de la mer Rouge. Mais le peu d'industrie de cette nation l'a empêchée de profiter, pour le commerce, des avantages qu'elle pourrait tirer de l'étendue de ses possessions, de leur situation heureuse, et des ports qu'elle a sur toutes les mers.

Note 11. *Les Portugais ne se lassent point d'admirer les manières et les singuliers usages de ces insulaires, et leur langage dur et barbare.* Il était très-naturel que les Maures de Mozambique et les Portugais fussent les uns pour les autres un objet d'étonnement. Mais on ne voit pas pourquoi Camoens parle de la langue arabe qu'assurément il ne savait pas, comme d'un idiôme *dur et barbare*. Sans [illegible] l'autorité des savants en Arabie qui en parlent comme d'une langue riche et harmonieuse, il n'est point du tout probable qu'une langue que parlait de toute antiquité une nation puissante, lettrée et victorieuse, fût un jargon *dur et barbare*. Cependant il était possible que les Maures de Mozambique se fussent composé un langage mêlé d'arabe et d'indien, qui ne fût qu'une corruption de ces deux langues.

Note 12. *Il va trouver celui [illegible], et lui point [illegible] l'Portugais comme des pirates.* C'est en effet le titre que les négociants maures donnaient aux Portugais, lorsqu'ils s'efforcèrent de soulever contre eux les monarques de l'Inde, et il faut avouer que les brigandages et la tyrannie que ces conquérants euro

péens exercèrent sur les bords du Gange, ne justifièrent que trop les imputations des Maures.

Note 13. *Déja les rayons du jour naissant doraient les montagnes Nabathéennes.* Montagnes d'Arabie, ainsi nommées des Nabathéens, que l'on fait descendre de Nabath, fils aîné d'Ismaël.

Note 14. *Almadies.* C'est ainsi que les Indiens appelaient leurs barques légères, dont un seul vaisseau portugais foudroyait une multitude.

Note 15. *Quiloa.* Mozambique, Quiloa, Montbassa, Mélinde étaient, à l'arrivée des Portugais, autant de petits royaumes africains, et forment ce qu'on appelle la côte de Zanguebar.

FIN DES NOTES DU PREMIER CHANT.

LA LUSIADE

DE CAMOENS.

CHANT II.

ARGUMENT.

Complot du roi de Montbassa contre l'amiral portugais. Vénus descend sur la mer et prend la flotte sous sa protection. Elle remonte dans l'Olympe et s'adresse à Jupiter qui lui révèle les secrets des destinées. Apparition de Mercure à Gama. La flotte aborde à Mélinde, et le roi du pays la reçoit avec joie dans son port.

Déja l'astre qui dans sa marche mesurée distingue les heures du jour, dérobait sa lumière aux mortels, et le palais de Téthys s'ouvrait pour le recevoir, quand les envoyés du roi de Montbassa vinrent à bord des vaisseaux portugais qui avaient à peine jeté l'ancre. Le chef des infidèles, ministre et confident des trahisons de son roi, parla ainsi : « Brave capitaine, qui as sillonné les « plaines liquides et franchi l'étendue des mers, « mon maître instruit de ton arrivée, brûle d'im-

« patience de te voir. L'admiration que tu lui « inspires te répond de sa bienveillance. Il est « prêt à te donner tous les secours dont tu peux « avoir besoin. Entre sans crainte dans le port « avec toute ta flotte, et donne à tes compagnons « épuisés par de longs travaux, le temps de se re- « mettre de leurs fatigues et de réparer leurs forces. « Si le désir d'enlever les riches productions de « l'Orient, est le motif qui t'a conduit ici ; si tu « cherches la canelle, le girofle, les épices bri- « lantes, les plantes salutaires, l'étincelant rubis, « le diamant aussi brillant que solide, et les pierres « précieuses, ces trésors te seront prodigués ici « avec tant d'abondance, que tu n'auras plus de « désirs à former. »

L'amiral répond à l'envoyé, en le remerciant des offres du roi, que le jour prêt à finir ne lui permet pas d'entrer dans le port, qu'il s'y présentera avec confiance dès que la lumière renaissante lui montrera la route qu'il peut prendre, et les écueils qu'il doit éviter. Il demande ensuite à l'envoyé s'il y a des chrétiens dans le pays, comme le pilote le lui avait dit. Le Maure rusé qui ne cherche qu'à dissiper toute ombre de soupçon, répond que la plupart des habitants sont adorateurs de Jésus. Il y avait sur la flotte quelques hommes condamnés pour leurs crimes que l'on avait embarqués pour les employer aux découvertes périlleuses. Gama en fait partir deux des plus intelligents, avec ordre de reconnaître la ville

et la puissance des Maures, et sur-tout de voir les chrétiens qu'il souhaite si ardemment de rencontrer. Il les charge de présents pour le roi, ne soupçonnant pas encore d'artifice dans les assurances d'amitié qu'il en avait reçues. Les infidèles s'éloignent, et les deux Portugais sont reçus à terre avec de feintes caresses et des témoignages d'une joie trompeuse. Après avoir paru à l'audience du roi, et lui avoir remis les présents qu'ils apportaient, ils parcoururent la ville avec un œil observateur. Mais les Maures qui les accompagnaient se gardèrent bien de leur donner aucune lumière. Ils croyaient que le cœur des Portugais recélait autant de méchanceté qu'eux-mêmes en avaient dans l'ame.

Cependant le dieu (*) qui porte sur le visage une immortelle jeunesse, le fils de Sémélé continuait à dresser des embûches aux compagnons de Gama. Caché dans une maison de la ville sous la figure d'un homme et sous les vêtements d'un chrétien, il avait élevé un autel superbe, où il adressait de fausses adorations. Il avait peint sur un tableau la colombe adorable qui représente l'Esprit divin : elle planait au-dessus de la Vierge pure (1). Là, était peinte aussi l'assemblée des apôtres, avec cet air d'inspiration qu'ils devaient avoir quand l'Esprit céleste se répandit sur eux en sillons de feu. Les deux Portugais conduits devant

(*) Bacchus.

cet autel, fléchirent les genoux devant le Créa
du monde. Bacchus, pour mieux les abuser,
lait à côté d'eux les différents parfums que
duit l'odoriférante Arabie ; et c'est ainsi qu
dieu de l'erreur adorait le dieu de la vérité. A
caressés et séduits par ces trompeuses apparen
les deux chrétiens retournerent à leur flotte
les Maures, dès que l'épouse de Tithon eut é
son front de pourpre sur l'horizon vermeil.
dirent à Gama qu'ils avaient vu des autels sac
un saint pontife; qu'ils n'avaient remarqué d
le roi et ses sujets que de l'empressement et
l'allégresse, et qu'il n'était pas possible de su
conner la fidélité de ces témoignages. Rassuré
un tel rapport et flatté de ces douces espéranc
l'amiral accueillait avec joie les Maures qui
naient du rivage. Quel esprit ne se laisse pas tr
per par les apparences de la bonne foi ? Le v
seau se remplissant de ces hommes perfides
abordaient de tous cotés sur des barques, et ple
d'une allégresse cruelle jetaient des yeux av
sur une proie qui semblait ne devoir pas l
échapper. Pendant ce temps tout se preparait d
le port pour assaillir les vaisseaux portugais,
qu'ils auraient jeté l'ancre, et deja l'on se p
mettait que leur sang allait expier les rava
commis à Mozambique. Les Portugais leve
l'ancre en poussant des cris et dirigeant la pro
vers le rivage

Mais la belle Erycine qui ne detournait p

s yeux vigilants du peuple qu'elle chérissait, ɔit le piége horrible où il va tomber. Emportée ans les airs avec la rapidité d'une flèche, elle escend vers l'empire de Neptune, elle appelle es filles charmantes de Nérée, et toutes les di-inités du domaine d'Amphitrite, toujours prêtes . obéir à la fille de la mer. Elle leur expose le lessein qui l'amène, et les exhorte à se joindre à :lle, pour empêcher que la flotte portugaise n'entre lans ce port funeste, dont elle ne sortirait plus; ı sa voix cette troupe divine nage avec légèreté, :t l'onde écume sous les queues argentées des ritons. Doto repousse les vagues avec sa poi-trine, et s'avance plus agile qu'on ne l'avait en-ɔore vue. Nyse et Nérine bondissent et s'élancent sur la surface des flots. La mer obéissante ouvre un passage aux néréïdes. Un triton porte avec ɔrgueil sur son dos écaillé la belle Dionée, dont les yeux, quoique enflammés de colère, n'ont rien perdu de leurs charmes. Il se courbe avec joie sous ce glorieux fardeau. Le poids est si léger qu'il ne le sent pas. Enfin, les déesses arrivent près de l'endroit où les vents enflaient les voiles portu-gaises. Là, elles se séparent, et toujours invisibles, elles entourent la flotte. Vénus se place devant la proue du vaisseau amiral, et de concert avec les néréïdes, elle s'efforce de lui fermer l'entrée du port (2), et lutte contre les vents qui l'y poussent. Elles pressent de leur gorge d'ivoire le bois dur de la proue, et obligent le navire à re-

culer : d'autres répandues autour le soulevent et le détournent du rivage. Telles on voit les fourmis diligentes, prévoyant l'hiver ennemi, traîner avec effort dans leurs demeures souterraines le pesant butin qu'elles ont enlevé, n'épargner ni travaux ni fatigues, et suppléer à la faiblesse par la patience et le courage. Ainsi les nymphes faisaient leurs efforts pour seconder Vénus et sauver les Portugais. Le vaisseau de Gama est contraint de retourner en arrière. L'équipage pousse des cris de douleur. On s'agite, on s'empresse. Le gouvernail tourne sous les mains qui le tourmentent. Le pilote qui voit devant lui dans la mer un rocher qui le menace, crie en vain de la poupe que le vaisseau va s'y briser. Les matelots ne répondent que par des clameurs confuses. A la vue de ce désordre, les Maures saisis de terreur croient que leurs projets sont découverts et qu'ils vont être punis. Les uns s'élancent avec précipitation dans les bateaux qui les avaient apportés. D'autres se précipitent dans la mer, et tâchant de se sauver à la nage, aiment mieux exposer leur vie dans les flots, que de la perdre par des mains ennemies. Ainsi ces insectes aquatiques qui furent jadis des habitants de la Lycie, avant que la vengeance de Latone les eût transformés, si par hasard, au moment où ils reposent près d'un marécage, ils entendent un bruit qui les alarme, bondissent et, en croassant d'effroi, se plongent dans le marais qui retentit sous leur

chûte, et leur tête reparaît encore au-dessus de leur humide retraite. C'est ainsi que fuyaient les Maures, et, plus coupable qu'eux encore, le pilote qui avait conduit dans le piége les vaisseaux portugais, se dérobe aussi par la fuite (4) à la punition qui l'attend, et se jette à la merci des flots. Alors Gama pour ne pas se briser contre l'écueil qu'il aperçoit près de lui, fait jeter l'ancre, et le reste de la flotte amène les voiles et se range autour de lui. A la vue de cette fuite inopinée des Maures et du pilote, Gama comprit le danger qu'il venait de courir et la trahison que préparaient ces barbares. Il avait vu son vaisseau s'arrêter tout-à-coup, sans que les vents contraires ni les courants rapides missent aucun obstacle à sa route. « O surprise! ô miracle! s'écria-t-il. Tra-
« hison détestable et inattendue! ennemis fourbes
« et perfides! O Dieu! quelle sagesse humaine peut
« se passer de tes secours? Quelle force n'est pas
« faible sans toi? Comment percer la nuit des com-
« plots criminels, si l'on n'est éclairé par ta lumière?
« Il n'y a point pour nous de sûreté dans ces ports.
« De tous côtés les piéges nous environnent. Com-
« ment n'y pas tomber, si tu ne prends soin de
« nous les montrer toi-même. Les hommes nous
« trompent, c'est à toi de nous conduire. Nous
« voguons par tes ordres et pour ton service. Toi
« seul désormais es le guide et le pilote qui doit
« marquer notre route. »

Vénus entendit cette prière et en fut attendrie.

Elle quitte les nymphes consternées de son départ, et s'élève dans les airs. Elle franchit l'espace où les astres décrivent leurs éternelles révolutions. Elle passe dans la troisième sphère qui est la sienne; et montant au sixième ciel, elle paraît devant le trône du maître de la nature. La rapidité de son vol et l'émotion qu'elle ressentait avaient donné plus d'éclat aux couleurs de son visage; sa beauté naturelle en était encore relevée. A son aspect, les habitants de tous les mondes et de tous les cieux ressentirent l'amour 5. Les feux qui sortaient de ses yeux enflammèrent les glaces du pôle. Pour plaire à Jupiter, elle se présenta devant lui telle qu'elle parut autrefois devant le berger troyen sur le mont Ida. Si le chasseur infortuné qui, pour avoir vu Diane dans l'onde, fut privé de la forme humaine, avait vu la belle Dionée, telle qu'elle était en ce moment, sa fin n'aurait pas été si cruelle; il ne serait mort que d'amour et de désir. La chevelure de la déesse tombait en boucles ondoyantes sur un cou d'albâtre. Elle s'avançait dans l'Olympe; et dans sa démarche agile, on voyait palpiter une gorge enchanteresse. L'Amour qui folâtrait alentour, en précipitait les mouvements; il en approchait ses flèches, et c'est de là qu'elles partaient pour allumer dans les âmes des feux que rien ne peut éteindre. Les désirs s'attachent à ses jambes d'ivoire et les couvrent de baisers. Sa ceinture voile ses charmes et ne

les cache pas. L'œil les entrevoit, et l'imagination ardente y ajoute encore. C'est en cet état qu'elle s'offre aux regards de la cour céleste. L'amour se réveille dans le cœur de Mars, et le malheureux Vulcain sent qu'il sera toujours jaloux. La déesse tempère par les graces de son sourire la tristesse qu'elle porte sur son visage; semblable à la femme sensible qui, pressée par un amant que le désir anime, mêle de temps en temps à ses plaintes et à ses reproches un sourire aimable qui lui défend de les croire. Vénus, que nulle autre n'égale dans l'art de séduire, ne laisse voir dans ses traits qu'une douce langueur, et s'adresse en ces mots au souverain des cieux.

« O Dieu tout-puissant! ô mon père! j'ai cru « jusqu'ici que Vénus vous était assez chère pour « que votre bonté daignât souscrire aux vœux « qu'elle pouvait former. J'ai cru que vous préfé- « reriez votre fille à ses ennemis; mais, puisque « je vous vois irrité contre moi, sans que je l'aie « mérité, ni que je sache quelle faute j'ai com- « mise, vous voulez sans doute céder aux désirs « de Bacchus. C'est à moi de me soumettre. Je « reconnais combien je m'étais trompée, quand « j'ai compté sur votre tendresse. Je vois que ma « protection, loin d'être utile à un peuple qui « m'est dévoué, lui devient funeste. C'est pour lui « un crime à vos yeux d'être aimé de Vénus. Mes « larmes sont inutiles. Je cède, et puisque je le « sers si mal auprès de vous, il faut enfin l'aban-

« donner; il faut consentir qu'il périsse par les « mains des nations barbares. Peut-être sera-t-il « mieux traité de vous, quand je n'y prendrai « plus aucun intérêt, puisque c'est moi seule..... » Ici la douleur arrête sa voix, et son visage se couvre de pleurs. Elle se tait un moment, comme malgré elle, et s'efforce de poursuivre. Mais Jupiter la prévient : il ne peut résister au pouvoir séduisant de Vénus, à sa douleur touchante. Jamais la déesse n'avait paru plus belle. L'incarnat de ses joues baignées de larmes ressemblait au coloris de la rose embellie par les pleurs de l'aurore. Son père lui sourit avec douceur, et jette sur elle un de ces regards qui rendent la sérénité au ciel, quand les orages l'ont obscurci. Il essuie les larmes de sa fille. Il l'embrasse avec tendresse et presse son visage contre le sien. La déesse redouble ses sanglots, semblable à un enfant qui pleure dans les bras de sa mere et paraît s'affliger encore davantage au milieu des baisers et des caresses qu'on lui prodigue. Jupiter, pour la consoler, lui dévoile les secrets de l'avenir. Il ouvre à ses yeux le livre des destins, et lui parle en ces termes :

« Cesse, ma chere fille, de te livrer aux craintes « qui t'affligent. Ne crois pas que personne ait « sur moi plus de pouvoir que toi. Tes yeux re- « gnent quand ils répandent des larmes. Sois tran- « quille sur le sort de tes Lusitaniens. Les ex- « ploits de cette heureuse nation dans les contrées

« de l'Orient l'emporteront sur ceux de la Grèce
« et de Rome. Que l'adroit et éloquent Ulysse,
« échappé des chaînes de Calypso, ait retrouvé
« son Ithaque; que le courageux Anténor ait pé-
« nétré dans l'Illyrie, jusqu'aux sources du Timave;
« que le pieux Enée ait affronté les gouffres de
« Carybde et de Scylla; tout ce qu'ont fait ces
« grands hommes s'évanouit devant les entreprises
« du peuple que tu protéges. Il fera connaître à
« l'ancien monde des mondes nouveaux. De puis-
« santes forteresses, des murs imprenables s'éle-
« veront sous ses mains. Les Turcs belliqueux
« et infatigables au travail, céderont à ses efforts.
« Les monarques de l'Inde, aujourd'hui fiers et
« paisibles, tomberont sous le joug. Tu verras le
« héros du Tage qui va chercher les rives de
« l'Indus à travers tant de dangers, régner sur
« le vaste empire de Neptune. O prodige inoui!
« ô mortels supérieurs à la nature et maîtres des
« éléments! Tu verras la mer trembler et s'agiter
« dans le silence des vents, et les flots tressaillir
« sous leurs puissants dominateurs (6). Tu verras
« ce pays qui aujourd'hui leur refuse de l'eau,
« devenir pour eux un port commode et un abri
« sûr et tranquille, où les navigateurs venus d'Oc-
« cident oublieront leurs fatigues et leurs travaux,
« et répareront leurs navires. Enfin, toute cette
« côte, où l'on trame aujourd'hui leur perte, sera
« bientôt réduite à la soumission, et ses peuples
« reconnaissant qu'il est impossible de résister

« aux descendants de Lusus, consentiront à payer « le tribut à leurs vainqueurs.

« Tu verras la mer Rouge captive, et le su- « perbe Ormus assujetti. Tu verras les remparts « de Diu, défendus deux fois par tes invincibles « Portugais, braver toutes les attaques du Maure « C'est là que Mars lui-même sera jaloux de leur « valeur, et que l'infidèle expirant vomira les « imprécations de sa rage impuissante contre son « prophète qui l'aura trompé.

« Tu verras Goa [7], enlevée aux Maures, de- « venir le boulevard des Portugais et la souve- « raine de l'Orient. Célèbre par ses triomphes, « elle mettra un frein aux entreprises des nations « idolâtres Tu verras Cananor défendu par un « petit nombre de Lusitaniens, et la puissante « Calicut recevoir leur joug. Tu verras dans Co- « chin un héros magnanime se signaler par des « actions telles que la voix des enfants d'Apollon « n'en aura jamais célébré de plus glorieuses « Jamais Mars n'aura versé plus de sang et al- « lumé plus de fureur, non pas même quand les « torches sanglantes de Bellone embrâsaient « Lemcate, le jour que l'heureux Octave vainquit « près d'Actium ce fameux Romain qui, chargé « des dépouilles de l'Euphrate et du Nil, s'était « rendu l'esclave d'une femme perfide et d'une « beauté déshonorée Tu verras les flottes de « l'Inde consumées par les feux lancés des vais- « seaux portugais, et la surface des mers éclairée

« au loin par les flammes de ce vaste incendie.

« Tu verras la Chersonèse d'or (8) soumise à « la couronne de Portugal, les guerriers de ce « pays pénétrer jusqu'à la Chine et jusqu'aux ex- « trémités les plus reculées de l'Archipel oriental, « et régner enfin dans toute l'étendue de l'Océan. « Ainsi, ma chère fille, telle sera la gloire de tes « Portugais, que depuis le Gange jusqu'aux co- « lonnes d'Hercule, et depuis la mer du Nord « jusqu'au détroit de Cadix, nul ne pourra leur « disputer la palme du courage, quand même « tous les héros des siècles passés, sortant de « leur tombe, réuniraient tous leurs triomphes « pour les opposer à la gloire du Portugal. »

A peine a-t-il achevé ces mots, qu'il donne ordre au fils de Maïa de descendre sur la terre, et de procurer aux Portugais un port sûr et paisible où leur flotte puisse entrer sans crainte et se reposer sans danger. Il défend que leur brave capitaine reste plus long-temps exposé aux embûches des habitants de Montbassa; et Mercure est chargé de lui indiquer en songe l'endroit où il pourra trouver plus de sûreté. Mercure obéit. Il part d'un vol rapide, portant dans sa main la baguette puissante (9) qui endort la paupière appesantie des mortels fatigués, évoque les mânes de l'Erèbe et commande aux tyrans des airs. Il arrive à Mélinde. La Renommée le suit, la Renommée qui prône les vertus et les exploits, et fait aimer ceux dont elle publie les louanges. Sa

soin. Mais aucun de ces Maures ne peut lui dire sous quelle partie des cieux étaient situées les Indes. Tout ce qu'ils lui apprennent, c'est qu'il est proche de Mélinde où il ne manquera pas de bons pilotes. Ils vantent la générosité du monarque de cette contrée, sa bonne foi, sa magnificence, son humanité. Gama les en croit d'autant plus volontiers que leur récit s'accorde avec les avis de Mercure. Il poursuit sa route. On était alors dans la saison riante où le char de Phébus entre dans la constellation du ravisseur d'Europe (*), tandis que Flore renverse la corne d'Amalthée sur la terre embellie. C'était le jour qui rappelle la mémoire de ce jour où l'auteur de la nature se reposa du travail de la création. La flotte ornée de banderolles, en signe de réjouissance, était déja à la hauteur d'où l'on découvrait Mélinde. La banniere de pourpre déployée dans les airs, s'agite sous le souffle des vents. Les tambours, les timbales, les instruments guerriers, retentissent au loin. Les Portugais entrent dans la rade avec une pompe guerrière et l'appareil d'un triomphe. Toute la plage se couvre d'un peuple qui porte sur le visage plus de douceur et d'humanité que ceux qu'on avait rencontrés jusqu'alors. La flotte mouille en leur présence. On attache les ancres et l'on dépêche au roi un des Maures qu'on avait faits prisonniers. Ce prince déja prévenu en faveur des

(*) Le Taureau

magnanimes Portugais, les presse d'entrer dans son port et de descendre à terre. Il leur offre tout ce que ses états peuvent fournir, et bientôt ses procédés généreux prouvent la candeur de ses paroles. Il fait porter sur la flotte ce qu'il y avait de plus beau dans ces contrées en fruits et en troupeaux. Gama, sensible à cette libéralité, lui envoie à son tour des présents de son pays, des étoffes d'écarlate, et des ouvrages du plus beau corail, de cette plante merveilleuse, qui, molle et flexible sous les eaux, s'endurcit sous l'impression de l'air (10). L'amiral ordonne à l'envoyé chargé de ces présents de proposer au roi de Mélinde un traité de paix, et fait prier ce prince de l'excuser, s'il ne sort pas à l'instant de ses vaisseaux. L'envoyé part sur-le-champ, et, admis à l'audience du roi, il prononce cette harangue que Minerve lui inspire.

« Puissant monarque, qui règnes par la justice « sur un peuple puissant, toi qui fais craindre ton « pouvoir et chérir tes lois, nous venons avec « confiance dans ton port, dont la force et la sû- « reté sont connues de tout l'Orient, et nous « cherchons auprès de toi tous les secours que « nous devons attendre de ta bonté. Nous ne « sommes point des brigands (11) avides de pil- « lage, qui cherchent à s'emparer par surprise des « pays faibles et sans défense, y portent le fer et « le feu et enlèvent les dépouilles des habitants. « Nous venons de la superbe Europe, et nous

« allons, par l'ordre de notre illustre souverain,
« chercher les magnifiques contrées de l'Inde.
« Quels sont les hommes assez durs et assez bar-
« bares (1), quelle est la race inhospitaliere et
« sauvage qui nous refuserait un abri dans ses
« ports, et nous defendrait de toucher le sable
« de son rivage? quel crime avons-nous commis?
« quels complots pernicieux avons-nous formés?
« que peut-on craindre de notre petit nombre?
« et pourquoi nous tendrait-on des embûches
« pour nous detruire? Nous esperons, ô roi cle-
« ment, trouver en toi des dispositions plus fa-
« vorables et plus humaines. Tu nous accueil-
« leras comme Alcinous accueillit le malheureux
« Ulysse. C'est par un ordre exprès d'un mes-
« sager des cieux que nous sommes venus sur
« cette plage; et puisqu'il nous envoie vers toi,
« son ordre est un temoignage de tes vertus. Ne
« pense pas, ô grand roi, si notre brave capi-
« taine n'est pas encore descendu sur la rive pour
« se presenter devant ton trone, qu'il entre au-
« cune defiance dans son cœur, ni qu'il te croie
« capable de le tromper ou de vouloir lui nuire.
« Il se conforme en tout aux ordres de son sou-
« verain, qui lui a defendu de quitter ses vais-
« seaux. Tu connais l'obeissance qu'un sujet doit
« à son maître; et puisque le ciel t'a fait asseoir
« sur le trone, tu n'exigeras pas que l'on blesse
« le respect dû à la souveraine puissance. Dans
« toute autre chose tu peux disposer de lui et des

« siens; et tant que les fleuves iront porter à l'o-
« céan le tribut de leurs ondes, la reconnaissance
« de tes bienfaits restera gravée dans notre ame. »

Tel fut le discours de l'envoyé des Lusitaniens. Tous ceux qui entouraient le roi de Mélinde admirèrent la constance et le courage de ces hommes qui ont traversé tant de mers. Le respect qu'ils ont pour les ordres de leur prince et le zèle qu'ils font paraître pour son service donnent à ces peuples une haute idée de la puissance et de la sagesse du roi de Lusitanie. Celui de Mélinde jeta sur l'envoyé et sur les siens un regard plein d'affection : « Éloignez, dit-il, toute « défiance et toute crainte. Vos actions vous as- « surent l'estime de tous les justes appréciateurs « du mérite; et il suffit de suivre les lois de l'é- « quité pour s'abstenir envers vous de tous mau- « vais traitements. Je suis fâché sans doute que « votre chef ne vienne pas avec tous les siens « s'assurer par lui-même de la bonne volonté de « mes sujets et de la mienne; mais je ne puis « qu'approuver les motifs de sa conduite, et je « n'exige pas qu'il contrevienne aux ordres de « son roi pour satisfaire mes désirs. Demain, au « retour de l'aurore, j'irai sur mes almadies vi- « siter sa flotte, que je suis impatient de voir; et « si elle a souffert d'une longue navigation ou « de la violence des vents, on vous donnera ici « tous les moyens de la réparer; des pilotes, des « munitions et des vivres. »

Ainsi parla le roi de Mélinde, et, le jour étant sur son déclin, l'envoyé partit très-satisfait de son ambassade et rejoignit sa flotte. A son retour tous les cœurs s'ouvrent à la joie. On veut célébrer dans la nuit même cet heureux événement. Le salpêtre enflammé lance dans les airs des rayons artificiels, dont la clarté fugitive imite la lumière tremblante des cometes. Le ciel, la terre et les ondes retentissent de l'éclat des bombes. Les soldats mêlent leurs voix au son des instruments guerriers. On répond du rivage par les mêmes témoignages d'allégresse (13). Tout l'horizon paraît en feu. Des roues embrasées tournent dans les airs, et la même fête est célébrée à-la-fois sur les vaisseaux et sur la rive.

Le jour naissant rappelait les hommes aux travaux. La mere de Memnon faisait tomber de leurs paupieres entr'ouvertes les pavots du sommeil. Les ténèbres en se dissipant semblaient se résoudre en vapeurs humides qui se répandaient sur les fleurs, lorsque le roi de Mélinde monta sur une barque pour aller voir la flotte de Lusitanie. La côte était couverte d'une foule de spectateurs qu'attirait la curiosité. Le cortége du roi de Mélinde paraît tout brillant de pourpre, d'or et de soie. Au lieu de leurs zagaies et de leurs arcs recourbés, ils portent les branches du palmier dont on couronne les vainqueurs. Une longue barque couverte d'étoffes de diverses couleurs porte le souverain accompagné des nobles

de sa cour. Le tissu de son turban de soie est entremêlé de fil d'or. Son manteau est d'un damas pourpre. Son cou est entouré d'un carcan d'or, dont le travail surpasse la matière. A sa ceinture étincelle une dague enrichie de diamants, et le velours de sa chaussure est recouvert de perles éclatantes. Au-dessus de sa tête s'élève au bout d'une pique dorée un voile de soie porté par un des seigneurs de sa cour, et qui le garantit des ardeurs du soleil. Des instruments placés sur la proue font entendre une musique gaie, vive et bizarre.

Gama part de son côté sur des barques pour aller recevoir le roi de Mélinde, et son brillant cortége ne le cède en rien à celui du monarque. L'éclat de l'or relève son habillement espagnol. Un panache superbe flotte sur sa tête. Les chefs de sa suite étalaient sur leurs vêtements une variété de couleurs qui ressemble à l'écharpe lumineuse de la céleste Iris. L'air retentissait du son des trompettes. Les banderolles flottaient dans les airs. Les cris d'allégresse poussés de tous côtés se confondaient avec le bruit des machines guerrières. Le roi de Mélinde entra dans la barque de l'amiral et l'embrassa. Le Portugais répondait à ses civilités avec le respect dû à la dignité royale. Le prince l'observait avec une surprise mêlée de satisfaction, et semblait charmé de voir des étrangers venus de si loin. Il lui renouvelle les offres généreuses de tout ce que ses états

peuvent fournir. Il ajoute que la Renommée lui a déja fait connaître la nation portugaise, qu'il a entendu parler des guerres qu'elle a soutenues, et que l'Afrique a retenti du bruit des exploits de ce peuple triomphant, lorsqu'il a conquis le royaume des Hespérides. Il s'étend même sur les victoires des Portugais, et n'oublie rien de tout ce qu'il en a appris.

« Généreux monarque, répond Gama, toi qui « daignes avoir pitié d'un peuple accablé de maux « et de fatigues, que le Tout-Puissant paie les « bienfaits que nous recevons de toi, puisqu'il « n'est pas en notre pouvoir de t'en offrir un « autre prix. De tous les princes de cette contrée « tu es le seul qui aies daigné nous faire un ac- « cueil favorable. C'est chez toi seul que nous « avons trouvé un asyle et des secours; et tant « que le soleil éclairera le monde, par-tout où je « porterai mes pas, je publierai ta gloire et tes « vertus. »

Pendant qu'il parlait, les Maures portés sur leurs barques s'approchent des vaisseaux, en font le tour et les considèrent d'un regard curieux et surpris. Les foudres d'airain dont la flotte était armée tonnaient à l'approche du roi de Mélinde; mais ce prince fatigué d'un bruit auquel ses oreilles n'étaient point accoutumées, et ne pouvant se défendre d'une sorte de terreur, demanda qu'on le fît cesser. Il fit mettre son bateau à

l'ancre pour s'entretenir plus à loisir avec le brave Gama. Il se plaisait à converser avec lui, et l'interrogeait sur les guerres du Portugal avec les disciples de Mahomet, sur les habitants du pays des Hespérides, sur leurs voisins, sur leur navigation. « Enfin, dit-il, valeureux capitaine, expose-moi « avec clarté quel est le climat de ton pays et la « région du monde que tu habites. Raconte-moi « l'origine de ta nation et celle de ce puissant « royaume, et le succès des guerres qu'il a eues à « soutenir dans ses commencements. Instruis-« moi des longs détours que tu as parcourus sur « la mer, et qui t'ont mis à portée de connaître « les mœurs des nations de l'Afrique. Parle, et « ne me refuse pas le récit que je désire. Le char « de l'aurore nous ramène une nouvelle journée. « Le vent dort, les ondes sont calmes. Le soleil « ne nous voit pas d'un regard si peu complai-« sant (14), et nous n'avons pas un cœur si gros-« sier que tu puisses nous croire insensibles aux « grandes actions. Si l'on se souvient avec éton-« nement de la guerre que les Géants déclarèrent « aux habitants de l'Olympe, et de l'audace de « Thésée et Pyrithoüs qui affrontèrent le royaume « de la Nuit, on ne doit pas être moins étonné « de votre courage, et l'empire de Neptune n'est « pas moins redoutable que l'Olympe et les En-« fers. Érostrate est connu dans le monde pour « avoir embrâsé le temple de Diane, ouvrage du

. . . . . .

Et come a l'orlo de l'acqua d'un fosso
Stan'li ranocchi pur col muso fuori,
Su che celano i piedi, l'altro grosso. (Chant XXII.)

Note 4. *Le pilote, qui avait conduit dans le piège les vaisseaux portugais, se dérobe aussi par la fuite.* Tout ceci est conforme à l'histoire. Deux pilotes envoyés de Monthasa, et qui étaient du complot avec le roi de cette île pour faire périr les vaisseaux portugais, se jetèrent dans la mer, et regagnèrent le bord à la nage. Gama, étonné, fit mettre à la torture deux autres Maures qui étaient restés sur la flotte, et ils avouèrent la trahison que méditaient les deux pilotes qui n'avaient pris la fuite que dans la crainte d'être découverts.

Note 5. *A son aspect, les habitants de tous les mondes et de tous les cieux ressentirent l'amour.* Ce tableau charmant, plein de grace et de volupté, est digne du pinceau d'un grand maître, et ce sont sans doute de pareilles beautés qui ont fait vivre l'ouvrage dans la mémoire des hommes, malgré les défauts du plan et le peu d'art et d'intérêt du poème dont le sujet semble heureux et fécond. Au surplus, on a pu remarquer que le poète a fait du troisième ciel la demeure de Vénus, et du sixième, celle de Jupiter, par analogie avec le rang qu'occupent les noms de ces deux divinités dans le système planétaire.

Note 6. *Tu verras la mer trembler et s'agiter dans la violence des vents, et les flots tressaillir sous les puissants efforts des manateurs.* C'est une tradition historique rapportée dans la troisième décade de Barros. Lorsque Gama alla pour la seconde fois, aux Indes avec le titre d'amiral, il fut surpris par un calme près des côtes de Cambaye, puis tout à coup, et sans aucune apparence de changement de temps, la mer parut agitée d'un mouvement extraordinaire, cause sans

NOTES

DU SECOND CHANT.

Note 1. *Il avait peint sur un tableau la colombe adorable qui représente l'Esprit divin. Elle planait au-dessus de la Vierge pure.* Cette fiction a un fondement historique. Les Portugais trouvèrent en effet dans l'île de Montbassa quelques chrétiens abyssins, dont la religion était un mélange du rit grec et du judaïsme, et qui avaient dans leurs maisons un autel et des images chrétiennes.

Note 2. *Vénus se place devant la proue du vaisseau amiral.* Le traducteur de Camoëns, dont nous avons parlé, prétend que Vénus et les Néréides sont des vertus divines et humaines. Ce qu'on peut remarquer avec plus de fondement, c'est qu'en passant à l'auteur ce mélange d'inventions mythologiques, avec un sujet chrétien, on ne peut s'empêcher de trouver ce morceau plein d'une imagination poétique.

Note 3. *Ainsi ces insectes aquatiques, qui furent jadis des habitants de la Lycie.* Ce sont des grenouilles. On sait que, selon la fable, une troupe de paysans lyciens insulta Latone, qui voulait boire de l'eau dans un étang où ils coupaient du jonc. Ils lui dirent des injures et troublèrent l'eau avec leurs pieds. La déesse les changea en grenouilles. Au reste, cette comparaison est une imitation de deux endroits du Dante, que Camoëns a réunis.

Come le ranne innanzi a la nemica
Biscia por l'acqua si deleguan' tutte
Fin che a la terra ciascuna s'abbica. (Chant IX.)

. . . . . .

Et come a l'orlo de l'acqua d'un fosso
Stan'li ranocchi pur col muso fuori,
Si che celano i piedi, l'altro grosso. (Chant XXII.)

Note 4. *Le pilote, qui avait conduit dans le piège les vaisseaux portugais, se dérobe aussi par la fuite.* Tout ceci est conforme à l'histoire. Deux pilotes envoyés de Monthasa, et qui étaient du complot avec le roi de cette île pour faire périr les vaisseaux portugais, se jetèrent dans la mer, et regagnèrent le bord à la nage. Gama, étonné, fit mettre à la torture deux autres Maures qui étaient restés sur la flotte, et ils avouèrent la trahison que méditaient les deux pilotes qui n'avaient pris la fuite que dans la crainte d'être découverts.

Note 5. *A son aspect, les habitants de tous les mondes et de tous les cieux ressentirent l'amour.* Ce tableau charmant, plein de grace et de volupté, est digne du pinceau d'un grand maître, et ce sont sans doute de pareilles beautés qui ont fait vivre l'ouvrage dans la mémoire des hommes, malgré les défauts du plan et le peu d'art et d'intérêt du poème dont le sujet semble heureux et fécond. Au surplus, on a pu remarquer que le poete a fait du troisième ciel la demeure de Vénus, et du sixieme, celle de Jupiter, par analogie avec le rang qu'occupent les noms de ces deux divinités dans le système planétaire.

Note 6. *Tu verras la mer trembler et s'agiter dans le silence des vents, et les flots tressaillir sous leurs puissants dominateurs.* C'est une tradition historique rapportée dans la troisième décade de Barros. Lorsque Gama alla, pour la seconde fois, aux Indes avec le titre d'amiral, il fut surpris par un calme près des côtes de Cambaye; puis tout-à-coup, et sans aucune apparence de changement de temps, la mer parut agitée d'un mouvement extraordinaire, causé sans

doute par un tremblement de terre. Gama vit les matelots saisis de surprise et de frayeur. *Qu'appréhendez-vous*, leur dit-il; *ne voyez-vous pas que la mer tremble sous ses maîtres? Elle reconnaît notre souveraineté.* C'est ainsi que, dans tous les temps, les hommes habiles ont tiré parti de l'ignorance du vulgaire. Les Portugais, très-portés à croire aux prodiges, adoptèrent celui-ci d'autant plus avidement, qu'il intéressait leur gloire, et un historien qui l'aurait révoqué en doute, aurait été fort mal venu de ses concitoyens.

Note 7. *Tu verras Goa enlevée aux Maures.* C'est aujourd'hui, comme on le sait, le centre de la domination portugaise, et le faible reste de cette vaste puissance qu'ils ont eue dans les Indes pendant un siècle.

Note 8. *La Chersonnèse d'or.* C'est la presqu'île de Malaca, dans l'océan oriental : elle est riche en mines d'or, et c'est là l'origine de son surnom. Albukerque s'en rendit maître l'an 1511. Les Hollandais l'ont enlevée aux Portugais en 1640. Au surplus, ce discours de Vénus à Jupiter, pour implorer son secours en faveur des Portugais, et la réponse du dieu qui prédit leur grandeur future, sont des imitations de Virgile. Vénus, dans le premier livre de l'Énéide, fait la même démarche en faveur des Troyens, et Jupiter lui répond de même, en lui faisant voir dans l'avenir leur puissance et leurs exploits.

Note 9. *Mercure obéit. Il part d'un vol rapide, portant dans sa main la baguette puissante.* Autre imitation de Virgile. Mercure va de même disposer la reine de Carthage en faveur des Troyens. Les détails sont empruntés du quatrième livre de l'*Énéide*.

Tùm virgam capit : hâc animas ille evocat Orco
Pallentes, alias sub tristia Tartara mittit ;
Dat somnos adimitque, et lumina morte resignat. (Virg.)

Note 10. *Du corail, plante merveilleuse qui, molle et flexible sous les eaux, s'endurcit sous l'impression de l'air.* Cette observation des naturalistes est exprimée dans ces deux vers d'Ovide.

Sic et coralium, quo primùm contigit auras,
Tempore durescit, mollis fuit herba sub undis.

Note 11. *Nous ne sommes point des brigands avides de pillage.*

Non nos aut ferro Libycos populare Penates
Venimus, aut raptas ad littora vertere prædas. (Virg.)

Note 12. *Quels sont les hommes assez durs et assez barbares?*

Quod genus hoc hominum? quæve hunc tam barbara morem
Permittit patria? Hospitio prohibemur arenæ:
Bella cient, primâque vetant consistere terrâ. (Virg.)

Note 13. *On répond du rivage par les mêmes témoignages d'allégresse.* Il paraît que les Maures et les Indiens, ainsi que les Chinois, ont connu de bonne heure l'usage de la poudre inflammable, mais ne s'en servaient que dans des fêtes et des réjouissances publiques. Ce que dit ici Camoëns servirait à confirmer cette opinion. On voit que les peuples de Mélinde imitent les feux d'artifices des Portugais, et que leur roi paraît surpris et épouvanté du bruit du canon. Quoi qu'il en soit, on voit dans les historiens portugais que, peu de temps après l'arrivée des Européens dans les Indes, les peuples de Malabar avaient de l'artillerie dans leurs armées. Mais ils s'en servaient si mal, qu'ils préféraient l'usage des flèches, et c'est la principale cause de l'étonnante supériorité d'un petit nombre de Portugais sur des multitudes d'Indiens. En général, la science meurtrière de l'artillerie n'a été perfectionnée que dans notre Occident, parce qu'elle tient à

des connaissances mathématiques, beaucoup plus cultivées parmi nous que chez les Orientaux. D'ailleurs, les guerres continuelles entre des peuples à-peu-près égaux en lumières et en puissance ont dû produire beaucoup d'émulation et de progrès dans les études militaires. L'activité européenne a dû les avancer beaucoup, et l'indolence asiatique les a retardées. Quand le Mogol combattit avec un million d'hommes contre Thamas-Koulikan, il traînait à sa suite une prodigieuse quantité de canons énormes qui le défendirent fort mal. Les Turcs, plus voisins de nous, et accoutumés à nous combattre, n'ont fait que des progrès très-lents dans cette partie de l'art militaire. Ils ont été très-long-temps à se servir de très-grosses pièces d'artillerie et de boulets de pierre d'une pesanteur excessive, qui n'avaient aucun effet. Il a fallu que des canonniers et des ingénieurs d'Europe leur donnassent quelques leçons dont ils commencent à profiter.

NOTE 14. *Le soleil ne nous voit pas d'un regard si peu complaisant, et nous n'avons pas un cœur si grossier.*

Non obtusa adeò gestamus pectora Pœni;
Nec tam aversus equos Tyriâ sol jungit ab urbe. (VIRG.)

FIN DES NOTES DU SECOND CHANT.

LA LUSIADE
DE CAMOENS.

CHANT III.

ARGUMENT.

Gama commence son récit devant le roi de Mélinde. Description de l'Europe. Origine des rois de Portugal. Leur accroissement et leurs conquêtes sur les Maures. Apparition de Jésus-Christ au roi Alphonse. Aventure de la malheureuse Inès.

Redis-moi, maintenant, ô Calliope, les grandes choses que l'illustre amiral raconta devant le roi de Mélinde. Daigne mettre dans la bouche d'un mortel qui t'aime les accents de ta voix divine faits pour l'immortalité. Qu'ainsi le père du jour et des beaux-arts ne te donne jamais de rivale; et que jamais Daphné, Clitie ou Leucothoé n'effacent de son cœur, ô belle déesse, l'amour qu'il a pour toi. Sois-moi propice, ô nymphe, en faveur de la nation lusitanienne. Fais voir à l'univers que les eaux d'Aganippe peuvent découler des sources du Tage. Abandonne les sommets du Pinde pour

le fleuve sacré de Lisbonne; car Apollon vient y baigner quelquefois sa chevelure dorée. Exauce-moi, muse, ou je croirai que tu as quelque crainte que les chants du fils de tes amours, de ton cher Orphée, ne soient surpassés par les miens.

On attendait en silence que Gama commençât son récit. Il prit la parole avec une contenance assurée : Vous m'ordonnez, dit-il, puissant roi, de vous raconter l'origine de ma nation. Vous voulez que je parle de la gloire de ma patrie : c'est flatter le cœur d'un citoyen. Je ne crains pas que mon intérêt me rende suspect à vos yeux, et je veux vous obéir en tout. Je ne dirai rien qui ne soit appuyé sur des témoignages irréprochables, content si le récit que j'ai à faire ne lasse point votre attention et ne blesse en rien la vérité. Mais, avant de vous entretenir de nos guerres, je dois vous faire connaître la partie du monde que nous habitons.

Entre les feux de ce tropique, à qui l'étoile du cancer a donné son nom, et les glaces de la zône boréale, s'étend sous un ciel tempéré la superbe Europe, qu'environne au couchant et au nord l'orageux océan, et que borne au midi la mer qui baigne les colonnes d'Alcide. Du côté où le soleil se lève, elle confine à l'Asie, dont elle est séparée par le tortueux Tanaïs, qui, descendu des monts Riphées, va se perdre dans les Palus-Méotides, et par la mer soumise autrefois aux Grecs, où le navigateur cherche en vain sur les côtes les

restes de la fameuse Troie. Du côté le plus voisin du pôle, s'élèvent les montagnes hyperboréennes, où la nature languit sous l'empire destructeur des enfants d'Éole. C'est là que viennent expirer les rayons du jour sur des sommets couverts de neige et sur une mer glacée. Là sont situées la froide Laponie, la Norwége inculte et l'île guerrière de Scandinavie, encore enorgueillie des victoires que ses enfants remportèrent autrefois dans les campagnes italiques. Là, tant que le souffle des hivers n'enchaîne pas le cours des ondes, le Prussien, le Suédois, le Danois naviguent sur un bras de l'océan sarmatique. Entre cette mer et le Tanaïs, habitent plusieurs grandes nations, telles que les Russes, les peuples de Moscou, les Livoniens, nommés autrefois Sarmates. Là les Marcomans vivent dans les forêts d'Ercinie; et les Bohémiens, les Saxons, les Pannoniens, tous soumis à l'aigle germanique, cultivent les contrées qu'arrosent le Rhin, le Danube, l'Ems et l'Elbe. Entre l'Ister et le détroit d'Hellé sont les robustes et courageux habitants de la Thrace, pays cher à Mars, où l'Ottoman impérieux domine sur le Rhodope et sur l'Hémus, et foule dans Byzance le trône de Constantin. Vous trouvez, auprès, la Macédoine baignée par les froides eaux de l'Axius, et toi, contrée à jamais célèbre, patrie de l'éloquence, de la liberté et du génie, berceau des arts, ô Grèce vénérable! aussi renommée dans le monde par les monuments de l'esprit que par les

trophées militaires! Viennent ensuite les Dalmates; et dans le golfe où pénétra Antenor, échappé des ruines de Troie, naît du milieu des eaux l'orgueilleuse Venise, si faible dans sa naissance et devenue si puissante. Une langue de terre s'avance dans les flots; c'est l'Italie qui a porté les vainqueurs du monde et produit tant de héros. D'un côté, le royaume de Neptune lui sert de rempart, et de l'autre, elle est coupée vers le milieu par les monts Apennins. Autrefois théâtre des fureurs de Bellone, elle est aujourd'hui soumise au sceptre pacifique du pontife et du père des chrétiens. A l'Italie touche la Gaule, qui garde encore le souvenir des triomphes de César, la Gaule arrosée par la Seine et le Rhône, et où la Garonne et le Rhin se creusent un lit profond. Près de là s'élèvent les montagnes où la nymphe Pyrène fut ensevelie par Hercule, montagnes autrefois embrasées, d'où coulaient, si l'on en croit des traditions antiques, des rivières d'or et d'argent. C'est de là que l'on découvre la noble Espagne, qui semble la capitale de l'Europe. Sa gloire et sa puissance ont éprouvé de nombreuses révolutions, mais jamais la fortune ne pourra la renverser, à moins qu'elle n'arrache la valeur et la hardiesse des vaillants guerriers que produit cette contrée. L'Espagne, s'avançant en pointe vers l'Afrique lingitane, semble vouloir fermer le détroit qui fut le dernier travail d'Alcide. Elle nourrit dans son sein plusieurs nations voisines de

l'Océan, toutes rivales en noblesse et en valeur, et qui toutes produisent leurs titres de préférence. On y trouve le Tarragonais, qui s'est illustré par la conquête de l'inquiète Parthénope (2), le Navarrois et l'Asturien, qui résistèrent aux efforts et à la puissance des Maures, le Gallicien rusé, le respectable Castillan, restaurateur et maître de l'Espagne, les peuples de la Bétique, de Léon et de Grenade. Enfin paraît, comme le sommet de l'Europe, le royaume lusitanien, où la terre finit et la mer commence, et qui voit le soleil descendre dans l'Océan. Le ciel a permis qu'il ait chassé de de son sein le Maure oppresseur, et depuis il a porté sa vengeance sur les rives brûlantes de l'Afrique. C'est là mon heureuse et chère patrie. Là j'espère finir mes jours, s'il m'est donné par les décrets du ciel de la revoir encore après avoir consommé le grand ouvrage que j'ai entrepris pour elle. Cette contrée chérie tire son nom de Lusus ou Lisas, enfant ou compagnon de l'ancien Bacchus, et l'un des premiers habitants du pays. Elle donna le jour à ce pasteur mémorable (3), à ce grand Viriatus, qui justifia son nom par sa force et son courage, et dont la renommée durera autant que la mémoire de Rome qu'il combattit. Je dois vous dire maintenant comment le temps et la victoire ont fait de la Lusitanie un royaume puissant et illustre.

Un roi d'Espagne nommé Alphonse, redoutable ennemi des Maures, s'était rendu fameux par des

triomphes qu'il avait remportés sur ces perfides ennemis. Sa main victorieuse en avait moissonné une multitude, et avait arraché à leur domination une grande étendue de pays. Sa renommée s'étendait depuis les rochers de Calpé jusqu'au sommet du Taurus. Une foule de jeunes guerriers encore plus enflammés du zèle de la religion que de l'amour de la gloire, et brûlant de se signaler sous les enseignes de ce héros, abandonnèrent leur patrie pour venir sous ses ordres faire l'apprentissage de la guerre. Ils partagèrent l'honneur de ses exploits, et le monarque reconnaissant voulut leur donner une digne récompense de leurs services. Parmi eux était Henri [illegible], second fils d'un roi de Hongrie. Alphonse le créa comte de Portugal, pays qui n'avait pas encore dans le monde l'éclat qu'il s'est acquis dans la suite. Le roi d'Espagne joignit à ce don la main de la princesse Thérèse, sa fille, et le comte Henri prit avec elle possession de ses nouveaux domaines. Il l'agrandit par ses victoires sur les peuples descendants d'Ismaël. Dieu couronna ses exploits en lui donnant un fils capable de les égaler. Henri revenant des bords du Jourdain où il avait suivi les drapeaux du magnanime Godefroi devant les remparts de Jérusalem, lorsque la mort étendit sur lui sa faux inexorable. Son fils n'était pas encore sorti de l'enfance, et la cruelle marâtre, avide de son héritage, et formant les nœuds coupables d'un second hyménée, s'empara

de la souveraineté d'un pays qu'elle prétendait être sa dot, et déshérita le malheureux orphelin. Cependant le jeune Alphonse (car il avait pris le nom de son illustre aïeul), dépouillé par sa mère et persécuté par un tyran, nourrissait dans son cœur des projets de vengeance. Le moment arriva de les exécuter. Les champs de Guimaraëns furent le théâtre de la guerre civile, de cette guerre impie où une mère dénaturée voulait ravir l'héritage de son fils. En vain l'amour maternel, en vain la voix de Dieu et de la justice soulèvent les remords dans son cœur. Malheureuse! l'ambition l'emporte, et une passion impure l'égare et l'entraîne. Cruelle Progné, perfide épouse de Jason, qui avez trempé vos mains dans le sang de vos enfants; et toi, Scylla, qui as plongé la tienne dans le sein de ton père, vous trouvez dans Thérèse une rivale barbare, une imitatrice de vos forfaits! Mais enfin l'innocence triomphe. Le prince est vainqueur, et le Portugal se range sous son obéissance. Hélas! aveuglé par la colère, il charge sa mère de liens; il usurpe sur Dieu le droit de la punir, et Dieu ne tarde pas à la venger, tant il prend soin de conserver les droits que les parents, quoi qu'ils aient fait, conservent sur ceux qui leur doivent le jour. Le roi de Castille prend les armes pour défendre la princesse sa fille (5). Le Lusitanien, quoique inférieur en forces, triomphe de la multitude, et le Castillan vaincu se hâte de réparer sa défaite. Bientôt une nom-

breuse armée revient assiéger Henri dans Guimaraéns. Le courage devient inutile contre la puissance; et le prince était perdu, s'il ne s'était trouvé un sujet dont la fidélité le sauva. Egaz Moniz, voyant qu'il ne reste plus à son souverain aucun moyen de défense, va trouver le monarque castillan, et lui promet que, s'il veut lever le siége, le comte Henri se reconnaîtra son vassal. Sur sa parole, le Castillan s'éloigne. Henri est délivré. Mais lorsqu'il apprend à quel prix, sa fierté n'y peut consentir. Le terme prescrit arrive où le roi de Castille doit recevoir son hommage et ses serments. Egaz Moniz ne peut supporter le reproche et la honte d'en avoir imposé au Castillan, qui se fiait à sa parole. Il se résout à donner sa vie en expiation. Il part avec sa femme et ses enfants pour s'offrir avec eux en sacrifice. Ils se présentent pieds nus devant le monarque castillan, et dans un état plus fait pour exciter la pitié que la colère. « Vengez-vous, lui dit Egaz, punissez moi de ma téméraire confiance. Je vous apporte ma tête. Ma « femme et mes enfants n'ont point partagé ma faute. Mais vous pouvez disposer de leur vie, « s'il est possible que le sang de ces victimes vous « tienne lieu de ce que je vous ai promis, et si « la mort de l'innocence est un tribut qui puisse « plaire à un grand cœur. » Semblable à un criminel condamné qui, la tête sur le billot, semble avoir à moitié perdu la vie, et sous le glaive de l'exécuteur attend le coup fatal qui doit achever

sa mort, Egaz, prêt à subir son sort, attendait que le prince l'eût prononcé. Mais son courage et sa générosité touchèrent le monarque, et le courroux fit place à la clémence. Fidélité vraiment admirable, et digne d'être comparée à ce prodige de l'antiquité, au zèle de ce magnanime Zopire (7), de qui Darius disait qu'un seul sujet tel que lui valait mieux pour son maître que vingt Babylones.

Cependant le prince Alphonse, délivré du danger, tourne ses armes contre les Maures qui habitaient au-delà du Tage. Ses drapeaux sont déployés dans la plaine d'Origue; il y assied son camp faible et peu nombreux, mais défendu par des héros. Sa confiance est dans le Dieu qu'il sert et qui le conduit. Il ne se cache pas le danger. Il voit la disproportion des forces, et cent Maures contre un chrétien. Les ennemis sont commandés par cinq rois. Ismar est le plus puissant; mais tous ont une grande expérience de la guerre. Ils mènent sur leurs pas de belliqueuses Amazones (8), dignes rivales des guerrières de Termodon, et de cette courageuse Penthésilée, qui vint combattre les Grecs sur les rives du Scamandre. La lumière du jour faisait pâlir les étoiles, lorsque le divin Fils de Marie se montra tout-à-coup aux yeux d'Alphonse, sur la croix dont l'image brillait au milieu des étendards du Portugal. Le prince, embrâsé d'un feu céleste, adore l'Homme-Dieu qui lui apparaît, et s'écrie : Montrez-vous, Seigneur.

montrez-vous aux infidèles. C'est à eux qu'il faut vous manifester, et non à moi qui crois tout ce que vous pouvez. A la vue de ce miracle, les troupes portugaises, enflammées d'ardeur, proclament Alphonse pour leur roi, et couronnent en lui l'objet de leur amour et de leur admiration. Leurs cris se font entendre de l'armée ennemie, et mille voix élevées jusqu'aux cieux répètent : Vive, vive Alphonse, le grand Alphonse, roi de Portugal !

Tel qu'un dogue furieux excité par les cris des chasseurs, et lancé sur une montagne contre un taureau sauvage qui se confie dans la force de ses cornes redoutables, l'attaque, le presse, le mord, et s'attache tantôt à son oreille, tantôt à son flanc, montrant plus de légèreté que de vigueur, jusqu'à ce qu'enfin l'animal féroce tombe le cou brisé et perde la vie avec son sang, tel le nouveau roi de Lusitanie, plein d'amour pour son peuple et de confiance dans son Dieu, fond avec les siens sur les barbares qui ne l'attendaient pas. L'air retentit de cris confus. On sonne la charge. Les Maures se mettent en mouvement, saisissent leurs arcs et leurs lances. Le son des trompettes et des instruments de guerre imite le bruit de la foudre. Quand le feu pétillant qui brûle les chaumes d'une campagne aride est porté par le souffle de Borée sur une antique forêt qu'il dévore à grand bruit, une famille rustique, qui goûtait dans sa cabane un sommeil paisible,

illée par l'embrâsement, s'enfuit épouvantée, ortant au prochain village les meubles de son gence. Ainsi le Maure, étonné d'une attaque révue, s'avance aveuglément au combat. Les es portugaises enfoncent sa cavalerie et la ersent; les uns tombent demi-morts, les au- invoquent leur prophète; les coursiers belli- ux courent de tous côtés. On se porte des ps terribles. On se pousse, on se presse au eu des horreurs du carnage. Le Lusitanien bras vigoureux perce les cuirasses, fend les ques, brise les cottes de maille. Les têtes sé- es de leur tronc couvrent la plaine ensan- tée. On marche sur les membres mutilés et itants. La terre est jonchée de cadavres, et la t pâle et hideuse se montre et se multiplie toutes les formes. Les infidèles cèdent enfin rennent la fuite; ils tombent de toutes parts s des ruisseaux de sang. Le Portugais vainqueur sse des richesses immenses, et élève des tro- es sur le champ de bataille. Alphonse y de- ra trois jours; et, voulant éterniser la mé- re de son triomphe, il fit graver sur l'argent es armes cinq écussons d'azur, emblème des rois vaincus. Bientôt il saisit les fruits de sa oire. Il s'empare de Liria, d'Arronchez et de tarein, où le Tage se plaît à rouler ses eaux. int à ces conquêtes, Mafra, et cette ville char- te, située sur la montagne de la Lune (10). tra, qui voit les naïades chercher dans la frai-

cheur de ses fontaines un remède aux ardeurs de l'amour. Et toi, Lisbonne, souveraine du monde, ouvrage immortel de l'éloquent Ulysse (11), toi à qui la mer obéit, tu te rends toi-même aux armes portugaises. Le ciel envoie contre toi au secours des Lusitaniens une flotte puissante, partie des régions boréales, pour aller combattre les Sarrasins. Les guerriers d'Albion et de la Bretagne, conduits dans l'embouchure du Tage, se joignent au grand Alphonse dont la réputation est parvenue jusqu'à eux, et mettent le siége devant la ville d'Ulysse. La lune a renouvelé cinq fois son cercle lumineux, depuis que Lisbonne résiste à ces fiers assiégeants, et oppose à une attaque terrible une défense intrépide. Elle succombe enfin, et, emportée d'assaut, elle devient la proie des vainqueurs. Elle succombe cette ville indomptable qui n'avait pas été renversée par le torrent impétueux de ces barbares du Nord, qui donnerent des noms vandales aux terres arrosées par le Bétis (12). Quand Lisbonne a cédé, quels remparts résisteront à la valeur d'Alphonse? Bientôt toute l'Estramadure est rangée sous ses lois. Il soumet Obidos, Torres-Vedras, Alenquer renommée par la fraicheur de ses sources murmurantes qui jaillissent entre des rochers et roulent leurs eaux sur un lit de cailloux. Et vous, campagnes fertiles arrosées par le Tage, désormais vos moissons augmenteront les richesses d'Alphonse. Les villes qui vous couvrent lui ont

déja ouvert leurs portes et présenté leurs clefs. Tu n'enlèveras plus, ô Maure, les trésors de ces belles contrées. Elvès, Serpa, Moura, Alcazer, se rendent au vainqueur. Le vaillant Giralde soumet au pouvoir de son roi cette ville antique, autrefois l'asyle de Sertorius, Evora qui conserve encore de pompeux monuments de l'industrie romaine (13). C'est là que des eaux argentines, conduites sous cent arcades, s'élèvent dans les airs et, roulant sur le marbre et le porphyre, viennent abreuver les habitants. L'infatigable Alphonse, ennemi du repos, et amoureux de la gloire qui étend notre durée au-delà des bornes de notre vie, se venge de la perte de Francose sur la ville de Béja, qu'il livre à la fureur du soldat victorieux. Palmella et la poissonneuse Cyzimbre tombent en sa puissance. C'est auprès de Cyzimbre que la fortune, qui ne cesse de le seconder, amène une puissante armée des enfants d'Agar, qui, se flattant de secourir la ville, payèrent chèrement leur inutile entreprise. C'était le puissant roi de Badajoz qui marchait à la tête d'une multitude de soldats aguerris et couverts d'or. Il passait plein de confiance au pied des montagnes, se croyant encore loin de tout danger. Mais tel qu'un taureau jaloux, dès qu'il entend marcher dans les pâturages dont il est maître, s'élance sur l'imprudent voyageur qui ne s'en défie pas; tel Alphonse, paraissant tout-à-coup, fond sur les troupes ennemies, y porte le dés-

ordre et l'épouvante, frappe, tue tout ce qu'il rencontre. Le roi maure s'enfuit, trop heureux de sauver sa vie aux dépens de sa gloire, et toute son armée saisie d'une terreur aveugle accompagne sa fuite. Un escadron de soixante hommes qui le croirait! remporte cette grande victoire. Alphonse ne veut pas en perdre le fruit. Il conduit devant Badajoz ses troupes encouragées par tant de succès et devenues invincibles sous ses ordres. L'art et la valeur dirigent le siége, et bientôt la ville est au nombre de ses conquêtes.

La bonté du Tout-Puissant diffère quelquefois la punition d'une faute, soit pour laisser au coupable le temps du repentir, soit par des vues secrètes qu'il n'est pas permis à l'homme de pénétrer. Il avait garanti jusqu'alors le magnanime Alphonse des dangers où il s'exposait. Mais enfin les cris de sa mère (1), toujours retenue dans les fers par les ordres de son fils, montèrent jusqu'au trône de Dieu, et la malédiction qu'elle avait prononcée devait avoir son effet. Il est assiégé dans Badajoz par les peuples de Léon qui réclament leurs droits sur cette conquête, et sortant des remparts pour aller combattre, il est poussé par la fougue de son coursier contre les ferrures dont les portes sont armées. Il se brise une jambe, et son ardeur n'en est pas ralentie. Mais le ciel ne le protégeait plus. Il tombe entre les mains de ses ennemis. O Pompée! si l'impitoyable Némésis ordonne que ton beau-père em

porte sur toi une indigne victoire, si les lauriers que tu as cueillis sur les bords du Phase et dans les campagnes brûlantes de Syène, si tes aigles victorieuses portées dans l'opulente Arabie, dans la fabuleuse Colchide, dans la Judée adoratrice d'un seul Dieu, chez les féroces habitants de Cilicie et dans les vastes campagnes que baignent le Tigre et l'Euphrate, si tant de victoires qui ont fait voler ton nom du mont Atlas aux rochers de la Scythie, n'ont pu détourner de toi le revers qui t'attendait à Pharsale, ne rougis plus de ta défaite : si tu es vaincu par ton beau-père, l'invincible Alphonse est vaincu par son gendre. Regarde sa disgrace, et pardonne la tienne aux Destins.

Cependant la justice divine met des bornes au châtiment. Le roi qu'elle a puni retourne dans ses états. Il repousse dans Santarein les attaques impuissantes du Maure. Il charge son digne fils, le jeune Sanche, de les poursuivre dans leurs possessions au-delà du Tage. Plein d'ardeur et de courage, le prince rougit du sang infidèle les eaux du fleuve qui lave les murs de Séville. Il court à une autre victoire et les Sarrasins mordent la poussière sous les remparts de Béja. Indignés de tant de pertes, ils rassemblent leurs forces pour assurer leur vengeance. Le Miramolin appelle sous ses enseignes les habitants du mont Atlas qui soutient la voûte des cieux, ceux du promontoire d'Ampéluse (15) et les

peuples de Tanger qui fut jadis la demeure d'Antée (16). Ceux d'Abyla quittent leurs rochers au son de la trompette maure qui retentit dans toute l'étendue de l'ancien empire de Juba. Suivi de cette multitude et secondé de treize rois ses vassaux, le Miramolin fond sur le Portugal, portant le ravage et la mort par-tout où il ne trouve point de résistance. Il assiége le jeune Sancho dans les murs de Santarein. Il multiplie les attaques et les assauts. Tous les stratagèmes de guerre sont employés; toutes les machines de Bellone sont mises en œuvre. L'horrible baliste ébranle les murs; l'impétueux bélier les sape; les mines en préparent la chûte. L'intrépide Sancho résiste à tout. Son père, que les travaux et les années enchainaient dans un repos involontaire, était alors dans la ville de Conimbre, entourée de vertes prairies qu'arrose le Mondégo. La Renommée lui apprend le danger où est son fils. A cette nouvelle sa vieillesse se ranime encore. Il marche au secours du prince. Sous deux chefs si grands, la valeur des Portugais ne trouve plus rien qui l'arrête. Les Maures sont mis en déroute, et la campagne est couverte au loin de turbans, de chevaux, de tous les débris de la puissance infidèle, devenus le butin des Portugais. La Lusitanie est délivrée de tant d'ennemis; mais le Miramolin ne peut les suivre; la mort l'arrête, et les Destins avaient décidé que ses cendres demeureraient parmi nous. Le Portugal éleve au ciel un can-

tique d'allégresse et de reconnaissance : car la gloire de tant de triomphes ne pouvait appartenir qu'au Dieu des armées.

Le grand âge vainquit enfin celui qui avait tant de fois vaincu. La pâle maladie toucha de ses mains glacées le corps affaibli du grand Alphonse. Il succomba au poids de ses années, et les cheveux blancs de sa vieillesse glorieuse descendirent au tombeau. Le cri de la douleur s'étendit sur les montagnes. Les promontoires se couvrirent de deuil. Les larmes grossirent les sources qui fécondaient les campagnes, et le nom d'Alphonse fut répété par un écho lamentable jusqu'aux extrémités de la Lusitanie.

Sanche, qui, marchant sur les traces de son père, avait fait plus d'une fois sentir sa valeur aux enfants d'Ismaël, et sur les bords du Bétis, et sur les remparts de Béja ; Sanche ne parut que plus animé à suivre ses exemples lorsqu'il eut hérité de sa couronne. Il alla mettre le siége devant Sylves, secondé des troupes d'une flotte germanique (17) qu'il semblait que le ciel envoyât à son secours. Sous les ordres de Frédéric, elle portait une puissante armée, qui devait secourir la ville sainte et venger la défaite de Lusignan, de ce héros malheureux que le ciel parut abandonner, lorsque, pressé par la soif, il fut obligé de se remettre au pouvoir de Saladin. Frédéric avait été poussé par les vents contraires sur les côtes de Lusitanie, et il employa au service de Sanche

des armées destinées contre les infidèles. Sylves fut prise comme l'avait été Lisbonne, et c'est ainsi que les Portugais triomphèrent deux fois par les secours des Germains.

En humiliant d'une main les sectateurs de Mahomet, il terrassait de l'autre les peuples de Léon, toujours rivaux de sa puissance; il réduisait sous le joug la superbe Tuy. Mais, au milieu de ces conquêtes, la mort l'enleva avant le temps. Son fils Alphonse II se couvrit de gloire en réunissant à sa couronne Alcazer, reprise peu auparavant par les Sarrasins. Sanche lui succéda, prince indolent et efféminé, dont les favoris gouvernaient à leur gré la faiblesse. Cet indigne roi fut privé du trône, non qu'il eût imité les débauches abominables et les caprices inhumains de Néron, ni les voluptés de Sardanapale, ni les cruautés recherchées de Phalaris. Mais un royaume accoutumé à n'avoir que des héros pour maîtres ne voulait obéir qu'à un monarque supérieur aux autres rois. Le comte de Boulogne fut choisi pour gouverner à sa place, et fut proclamé roi, lorsque Sanche eut terminé une vie consacrée à l'oisiveté. Ce prince, qui régna sous le nom d'Alphonse III, ne songea qu'à s'agrandir. Son courage se trouvait gêné dans ses étroites possessions. Il chasse les Maures du pays des Algarves qui lui avait été donné en dot. C'est par lui que la Lusitanie, délivrée de ses éternels ennemis, se vit enfin libre et indépendante. L'Infidèle n'habita plus dans son

sein, et cessa de partager l'héritage des descendants de Lusus.

Après lui vient Dionis, digne rejeton d'Alphonse, noble imitateur de la libéralité d'Alexandre. La paix est établie dans son royaume. Il y fait fleurir les lois, les mœurs et les arts. Conimbre devient le sanctuaire de Minerve, et les nymphes de l'Hélicon viennent fouler l'herbe fertile du Mondégo. Le Portugal orne sa tête des couronnes de la Grèce, et Apollon y distribue le laurier et le baccharis (18). Sous les auspices du monarque s'élèvent de tous côtés de majestueux édifices, et le royaume est défendu par de nombreuses forteresses. Son successeur, Alphonse IV, brava toujours l'orgueil des Castillans, malgré la supériorité de leurs forces, et eut la générosité de les secourir contre l'infidèle Africain. Jamais Sémiramis ne compta tant de guerriers sous ses drapeaux, jamais le ministre des vengeances célestes, Attila, ne mena au pillage une si prodigieuse multitude de brigands, qu'il se rassembla de Sarrasins de Grenade et d'Afrique dans les campagnes de Tartèze. A la vue de tant d'ennemis, l'on craint que l'Espagne ne soit réduite une seconde fois sous le joug des Maures. Le roi de Castille implore le secours du Lusitanien, son beau-père. Il envoie pour le fléchir la charmante Marie. Elle entre dans le palais de ses aïeux, sa beauté attire tous les regards; mais la tristesse est peinte sur son visage. Ses yeux baissés sont remplis de larmes. Ses che-

veux flottent en désordre sur ses épaules d'ivoire. Elle arrive devant le trône de son père, et lui adresse ces paroles de supplication : « L'empereur « de Maroc (19) est descendu sur nos côtes, suivi « de tous les peuples que l'Afrique nourrit dans « son vaste sein. Il vient avec ces hommes cruels « et barbares pour subjuguer l'Espagne, et jamais « conquérant n'a mené avec lui des forces si nom- « breuses. Les ravages qu'exerce sa fureur épou- « vantent nos provinces, et troublent le repos des « morts. Celui que vous m'avez donné pour époux « est exposé à la furie des infidèles, et le peu de « soldats qu'il a pu rassembler ne peut suffire à « sa défense. Si vous ne le secourez, il va perdre « la couronne et la vie ; et moi, veuve infortunée, « je traînerai une vie obscure, sans époux et sans « états. Vous seul, ô grand roi ! vous qui êtes la « terreur des peuples de Muluca (20), pouvez sau- « ver les tristes habitants de la Castille. Si la pitié « que je lis dans vos regards m'annonce les sen- « timents d'un père, venez, ne tardez pas. Si vous « ne hâtez vos secours, ils viendront trop tard « pour prévenir notre perte. »

Ainsi parla la timide Marie. Telle autrefois la triste Vénus implorait Jupiter en faveur d'Énée son fils, tourmenté sur la mer orageuse. Le père des dieux en fut ému. Le foudre redoutable tomba de ses mains, et il exauça les prières de sa fille.

Bientôt les plaines d'Évora sont couvertes d'escadrons. Les lances et les épées brillent sous les

rayons du soleil. Les chevaux hennissent, la trompette sonne, et les échos répètent dans le creux des rochers ces sons menaçants qui inspirent la fureur de la guerre. Au milieu de ses soldats, précédé de son étendard royal, s'avance le valeureux Alphonse; sa tête s'élève au-dessus de toutes les autres. La confiance qu'il porte sur son front et dans ses regards, rassure les cœurs les plus timides. C'est dans cet appareil qu'il entre sur les terres d'Espagne, suivi de sa fille, et marchant au secours de son gendre. Les deux Alphonses se réunissent dans les champs de Tarife. Ils sont bientôt en présence de l'armée africaine. Les plaines et les montagnes ne suffisent pas pour porter cette multitude. Les barbares regardent avec un rire de mépris la faible armée des chrétiens. Ils se partagent d'avance leurs dépouilles. Tel fut autrefois l'orgueil de cet énorme géant, qui fit trembler Saül dans la vallée de Térébinte. Fier de sa taille et de sa force, il méprisa le jeune berger qui s'avançait vers lui, armé de sa fronde et de son courage, et il le défiait encore avec des paroles outrageantes, lorsqu'il tomba sous ses coups. Telle est la confiance aveugle des Maures; ils méprisent le petit nombre des chrétiens, ne songeant pas qu'ils ont pour appui la force toute-puissante à laquelle l'enfer même se soumet. C'est avec ce secours que le Castillan attaque le tyran de Maroc, pendant que le Portugais marche contre le roi de Grenade. Les armures fracassées reten-

tissent sous les coups des lances et des épées. Le saint nom du Fils de Dieu, le nom sacrilége du prophète de la Mecque sont invoqués dans le carnage. Les plaintes des blessés, les cris des mourants, forment un murmure lamentable. On nage, on meurt dans le sang. Enfin le Lusitanien l'emporte. Les cuirasses d'acier ne peuvent résister à ses coups. Il voit fuir les guerriers de Grenade, et vole aussitôt au secours du Castillan, qui combattait encore contre le roi de Maroc. Le soleil allait descendre dans la demeure de Téthys, et mettre fin à cette journée mémorable, quand la déroute des infidèles devint générale. Alors tomba toute la puissance de ces deux rois qui avaient causé tant d'épouvante. Jamais victoire ne fut signalée par un si grand nombre de victimes. Jamais Bellone n'avait vu répandre tant de sang. Marius n'avait pas immolé une si grande multitude de barbares, quand il fit boire à son armée, pressée de la soif, des eaux teintes du sang de leurs ennemis. Le Carthaginois, si fatal à Rome, Annibal, n'avait pas fait tomber tant de Romains dans les plaines de Cannes, lorsqu'il envoya au sénat de Carthage les anneaux d'or, dépouilles des défenseurs du Capitole. Toi seul, ô Titus! as pu envoyer autant d'âmes au royaume des morts, lorsque ton bras, conduit par le Tout-Puissant, enleva la ville sainte au peuple malheureux qui la défendait en vain, et accomplit sans le savoir les oracles des prophètes.

De retour dans ses états, l'heureux Alphonse ne pensait plus qu'à goûter les douceurs d'une paix embellie par la victoire. Mais sa tranquillité devait être troublée par un évènement déplorable qui ne mourra pas dans la mémoire des hommes. Ce désastre fut ton ouvrage, cruel amour, toi, qui traites tes adorateurs comme on traite des ennemis. O tyran! les larmes que tu fais répandre ne sont pas un tribut qui te suffise (21). Tu veux que tes autels soient baignés de sang. La belle Inès goûtait tranquillement les doux fruits de ses naissantes années; elle passait ses jours dans ces délices d'une ame amoureuse, dans cette ivresse aveugle et charmante, dans cet état de bonheur dont la fortune ne nous laisse pas jouir longtemps. Elle habitait les campagnes salubres et riantes du Mondégo, dont les eaux pures se plaisaient à réfléchir les attraits de l'aimable Inès. C'est là qu'elle apprenait aux échos des montagnes le nom de don Pèdre, ce nom que l'amour avait gravé dans son cœur. Les tendres souvenirs qui remplissaient celui du prince, répondaient à la tendresse de son amante. Sans cesse elle était présente à ses yeux. Éloigné de ceux d'Inès, il la retrouvait la nuit dans la douce illusion des songes. Le jour, ses pensées ardentes volaient après elle. Tout ce qui s'offrait à lui, tout ce qu'il entendait, tous ses pas, tous ses plaisirs, s'il en est loin de ce qu'on aime, lui rappelaient Inès. Il rejetait toute alliance. Nulle beauté, nulle prin-

cesse ne pouvait toucher son cœur. Amour, ceux que tu possèdes méprisent tout ce qui n'est pas toi! Son père voit avec douleur une passion qui éloigne le prince des nœuds de l'hyménée. L'obstination de son fils et les murmures du peuple augmentent sa colère. L'arrêt est porté. Il jure de faire périr Inès. Il se flatte d'éteindre dans son sang l'amour qu'elle inspire à don Pèdre. Comment le ciel a-t-il permis que la même main qui avait triomphé des Maures, ait pu s'armer contre une faible et malheureuse amante! Les bourreaux la mènent en présence du roi. Il se sent ému de pitié. Mais les clameurs du peuple et les conseils d'une politique cruelle le portent à la rigueur. La triste Inès jette des cris de douleur et d'effroi, non qu'elle craigne pour elle-même, mais elle tremble pour le prince qu'elle adore, pour les enfants qu'elle lui laisse, gages précieux de leurs amours. Elle élève vers le ciel ses yeux baignés de larmes, ses yeux!.... Hélas! le poids des fers chargeait ses mains innocentes. Elle reporte ses regards sur ses enfants qu'elle va laisser orphelins, et adresse ces paroles à leur inflexible aïeul : « Si l'on a vu des bêtes féroces accoutu-
« mées au carnage, et des oiseaux nourris de ra-
« pine se laisser toucher de compassion pour de
« faibles créatures, les secourir, les allaiter, comme
« on le raconte des deux frères qui ont fondé
« Rome; ô vous, qui avez la figure et le cœur
« d'un homme (si l'on est tel pourtant en faisant

« mourir une femme qui n'a de défense que ses « larmes et d'autre crime que d'avoir touché le « cœur qu'avait choisi le sien), ayez pitié de ces « malheureux enfants. Soyez sensible à leur dou- « leur, puisque vous ne l'êtes pas à la mienne. « Vous avez triomphé des barbares, vous avez su « donner la mort à vos ennemis; sachez aussi ac- « corder la vie à l'innocence. Je n'ai pas mérité « la mort. Mais si vous avez résolu de me punir, « reléguez-moi dans les déserts glacés de la Scy- « thie, ou dans les sables brûlants de l'Afrique, « au milieu des lions et des tigres. Je trouverai « parmi ces monstres la pitié qu'on me refuse ici. « J'y traînerai dans les pleurs ma vie languissante. « Mon unique soin, ma seule consolation sera de « veiller sur les jours de ces infortunés. Je nour- « rirai, j'éleverai leur enfance, le cœur tout plein « de l'objet pour qui je souffre tant de maux, et « j'aurai du moins pour dernier soutien la vue « de mes enfants et le souvenir de leur père. »

A ce discours, à ces plaintes touchantes, la vieillesse sévère du monarque se laissait émouvoir par la pitié. Mais le peuple et les destins, également inexorables, demandaient leur victime. Les barbares conseillers d'Alphonse, les auteurs de l'arrêt porté contre Inès, voyant le roi ébranlé, n'ont pas honte de tirer leurs épées contre une femme. Cruels! vous êtes des chevaliers, et vous devenez des bourreaux! Livrés à leur aveugle rage, sans remords de leur lâcheté, sans crainte

du châtiment, ils plongent le fer dans ce cou d'albâtre; ils déchirent ce sein inondé de larmes, chef-d'œuvre de la nature et de l'amour, idolâtré par le malheureux don Pèdre. C'est ainsi qu'autrefois le féroce Pyrrhus leva le glaive sur la belle Polyxène. Elle était l'unique consolation d'une mère accablée d'années. Mais l'ombre d'Achille la condamnait. Elle tourna ses yeux mourants vers sa mère évanouie de douleur; et, semblable à la brebis timide qui tombe en sacrifice, elle reçut le coup mortel. Soleil, qui te détournas avec horreur de la table sacrilége où Thyeste fut abreuvé du sang de ses enfants, présenté par le barbare Atrée; soleil, peux-tu éclairer aujourd'hui un spectacle non moins horrible! Le meurtre de l'innocente Inès a souillé ta lumière; et vous, témoins de sa mort, lieux funestes, qui avez entendu sortir de sa bouche, avec un dernier gémissement, le nom de son fidele don Pedre, répétez long-temps ce nom et les plaintes de la mourante Ines. Ines meurt; et comme on voit la fleur moissonnée avant le temps se sécher et se flétrir sous les mains qui l'ont abattue, ainsi la mort vient obscurcir les attraits de cette malheureuse amante. Les couleurs de la vie et de la beauté s'effacent sur son visage expirant, et ses roses disparaissent sous la pâleur du trepas. Les nymphes du Mondégo la pleurerent long-temps. Les larmes qu'elles repandirent se changerent en une fontaine, que l'on appelle encore aujourd'hui

la Fontaine des Amours, monument lugubre qui rappellera à la dernière postérité la mémoire d'Inès et de son amant (22).

Mais ses lâches assassins n'échappèrent pas au châtiment. La vengeance de don Pèdre les poursuivit dès qu'il fut sur le trône. En vain se flattèrent-ils de trouver un asyle chez Pierre de Castille. Les deux rois, également terribles aux méchants (23), s'accordèrent pour les punir. Une rigueur inflexible fut le caractère de don Pèdre, et lui fit donner le surnom de Cruel. Rigide amateur de la justice, il semblait trop se plaire aux supplices qu'elle ordonne contre le crime. Mais sa sévérité rigoureuse fut utile au Portugal. Imitateur d'Alcide et de Thésée, il purgea le royaume des brigands qui l'infestaient. Le vol, l'adultère et le meurtre ne furent plus impunis. Ce roi si juste et si sévère eut pour fils et pour héritier (qui le croirait!) l'indolent et faible Ferdinand, qui pensa perdre le royaume. Sous son règne, le Castillan vint ravager impunément la Lusitanie, sans trouver de résistance; tant un roi faible et sans courage peut amollir celui de ses sujets! Sans doute le ciel voulait punir dans ce prince le rapt de Léonore (24), enlevée à son mari par le conseil de lâches flatteurs; ou bien l'habitude des vices et des voluptés avait efféminé et corrompu sans ressource le cœur de Ferdinand. Un amour lâche et coupable flétrit l'ame et le courage, attire le courroux du ciel, et précipite dans les plus

grands malheurs. Le ravisseur de Lucrèce et celui de Virginie, la punition de Pharaon et des peuples de Sichem, celle de David, la destruction de l'infortunée tribu de Benjamin, sont autant d'exemples des désastres produits par une passion funeste. La mémoire du fils d'Alcmène, celle de l'amant de Cléopâtre est à jamais ternie par cette faiblesse qui déshonore les grands cœurs; et toi, vainqueur de Cannes, ton courage et ta fortune changèrent lorsque l'amour t'eut soumis à la jeune esclave d'Apulie [25]. Mais, hélas! qui peut se garantir des piéges de l'amour! qui peut lui résister, lorsqu'il prend pour armes les roses d'un teint brillant et l'or d'une belle chevelure? A l'aspect de la beauté, notre ame tout entière n'est plus qu'amour et désir. Le charme d'un regard, l'attrait d'un doux sourire, les graces d'une taille enchanteresse, voilà les dieux qui commandent aux cœurs; et Ferdinand ne paraîtra inexcusable qu'au mortel, s'il en est, qui n'aura jamais aimé.

FIN DU CHANT TROISIÈME.

NOTES

DU CHANT TROISIÈME.

Note 1. *Près de là s'élèvent les montagnes où la nymphe Pyrène fut ensevelie par Hercule.* Pyrène, fille de Bébrix, roi de cette partie de l'Espagne qui confine à la France, fut enlevée par Hercule. S'étant un jour éloigné d'elle, il la retrouva morte et déchirée par les bêtes sauvages. Il l'ensevelit sur une des montagnes qu'on appela depuis Pyrénées. Diodore de Sicile donne une autre origine à ce nom. Il le fait venir du mot πῦρ qui signifie feu; et, pour autoriser cette étymologie, il raconte qu'une troupe de pasteurs ayant un jour allumé du feu sur ces montagnes, il s'y forma un incendie qui consuma de vastes forêts, et que l'embrasement fut tel que les métaux fondus dans le sein de la terre jaillirent et coulèrent de toutes parts. Camoëns usant du privilége de la poésie, qui s'enrichit de tout, a réuni ces deux traditions.

Note 2. *L'inquiète Parthénope.* C'est la ville de Naples, nommée Parthénope (Chant de la Vierge) par les anciens, du nom d'une Syrène qui mourut sur cette côte du désespoir de n'avoir pu séduire Ulysse par ses chansons. Cette ville réparée depuis par Phalaris, tyran de Sicile, ou selon d'autres par Hercule, fut nommée *Néapolis,* mot grec qui signifie *ville nouvelle,* dont nous avons fait Naples. Camoëns lui donne avec raison l'épithète d'inquiète, fondée sur les fréquentes révolutions dont cette ville a été le théâtre.

Note 3. *Au pasteur mémorable, à ce grand Viriatus qui justifia son nom par sa force et son courage.* De berger et de

chasseur, il devint capitaine d'une troupe de brigands, puis général d'une armée, avec laquelle il défendit le Portugal pendant quatorze ans contre les Romains. Le poëte dit qu'il justifia son nom, parce que *vir* signifie en latin homme de courage.

Note 4. *Parmi eux était Henri, second fils d'un roi de Hongrie.* L'origine que le poëte donne ici aux rois de Portugal, est contraire à celle qui a été depuis le plus généralement adoptée parmi plusieurs opinions diverses qui ont partagé les savants sur ce point d'histoire; la mieux démontrée est celle de Théodore Godefroi, qui vivait peu de temps après Camoëns. Il prouve dans son Traité de l'origine des rois de Portugal, que ces princes descendent en ligne directe de l'auguste maison des rois de France; que Robert, duc de Bourgogne, petit-fils de Hugues Capet, eut un fils nommé Henri, qui fut père du comte Henri dont il s'agit ici; que ce dernier passa en Espagne avec plusieurs seigneurs français, et mérita par ses exploits contre les infidèles les bienfaits d'Alphonse, roi de Castille.

Note 5. *Le roi de Castille prend les armes pour défendre la princesse sa fille.* Les historiens ne s'accordent pas sur le second mariage de Thérèse. Il y en a qui prétendent que ce mariage n'eut point lieu. Ce qui paraît certain, c'est que l'amant que l'on crut son mari, s'appelait don Fernand de Trava, comte de Transtamare. On trouve aussi de grandes discussions chez les historiens sur le mariage de Chiméne de Gusman, mère de Thérèse, avec Alphonse de Castille. On a prétendu long-temps que ce mariage ne fut jamais constaté. Quoi qu'il en soit, Thérèse, fille légitime ou naturelle d'Alphonse, eut en dot le Portugal. Les Maures en possédaient alors la moitié, et en furent chassés successivement, comme le dit Vasco dans la suite de son récit.

Note 6. *Égaz-Moniz.* Il avait été gouverneur du jeune prince, et il crut devoir hasarder tout pour le tirer du danger. Sa conduite fut telle que le poëte la raconte ici.

Note 7. *Zopire.* On connaît ce trait historique. Il est si extraordinaire, qu'on l'a révoqué en doute, ainsi que plusieurs traits de l'histoire ancienne; mais, quand il ne serait pas vrai que Zopire se soit coupé le nez et les oreilles pour tromper les habitants de Babylone et livrer cette ville au pouvoir de Darius, il faudrait rappeler souvent les paroles de ce prince à l'occasion de Zopire. Un jour qu'il mangeait une grenade, on lui demanda quelle chose il voudrait avoir en aussi grand nombre qu'il voyait de pépins dans ce fruit. Il répondit, donnez-moi autant de Zopire, et je serai le premier roi du monde.

Note 8. *Ils mènent sur leurs pas de belliqueuses amazones.* Il n'était pas rare de voir des femmes dans les armées des Maures. La passion de l'amour a toujours fait des prodiges chez ces peuples. Les histoires portugaises en font souvent mention. Don Fernand d'Atayde avait battu une troupe d'Africains auprès de Tanger : leur capitaine menait avec lui sa maîtresse : elle le vit fuir, et lui cria : Est-ce là ce que tu fais pour moi? donne-moi la mort, plutôt que de me laisser esclave. L'amour et la honte ranimèrent le capitaine Maure. Célinde, dit-il à sa maîtresse, le jour n'est pas achevé; la victoire vient du ciel : la force est dans mon bras et tes charmes sont dans mon cœur. Il se retourne, s'élance contre don Fernand et le tue d'un coup de javelot.

Note 9. *A la vue de ce miracle.* Toutes les histoires d'Espagne attestent ce prodige, Alphonse lui-même en a fait le récit et le confirme par un serment. Voici les paroles de ce prince, fidèlement traduites du portugais : *La frayeur avait saisi mes troupes à l'aspect de la multitude innombrable des*

Maures; j'étais accablé de tristesse et de mélancolie, lorsque j'aperçus tout-à-coup vers l'orient un rayon de lumière, dont la splendeur augmentait de moment en moment; ayant fixé mes regards sur cette lumière, je vis au milieu d'elle une croix plus brillante que le soleil; Jésus-Christ y était attaché, plusieurs jeunes enfants d'une beauté merveilleuse l'environnaient, il me parut que c'était des anges; le seigneur daigna me consoler, en me disant d'une voix douce : Alonze, rassure-toi, car tu remporteras la victoire, non-seulement ici, mais encore dans toutes les batailles que tu livreras aux ennemis de mon culte : tu trouveras dans ton peuple des ressources de force et de courage que tu n'attendais pas; il t'offrira le titre de roi, n'hésite pas à l'accepter, etc. C'est depuis cette miraculeuse journée que les comtes de Portugal ont pris le titre de roi.

Note 10. *Cette ville charmante, située sur la montagne de la Lune, Sintra.* Cette ville, dont les environs sont très-riants, est située sur une montagne qui porte le même nom, et où l'on dit qu'il y eut autrefois un temple dédié au soleil et à la lune.

Note 11. *Ouvrage immortel de l'éloquent Ulysse.* Les chroniques portugaises assurent que Lisbonne fut fondée par Ulysse près de trois siècles avant Rome. Ils se fondent sur le nom d'Ulyssipo donné de temps immémorial à la ville de Lisbonne, et que l'on prétend signifier ville d'Ulysse. On s'appuie encore de l'autorité de Strabon, qui parle d'une ville d'Espagne nommée Ulyssée, où l'on conservait dans un temple consacré à Minerve des proues de navires et des boucliers grecs, regardés comme des monuments des voyages d'Ulysse. Quelques écrivains font Lisbonne encore plus ancienne : ils lui donnent pour fondateur un des petits-fils de Noé, qui s'appelait Élyssa. On a déja remarqué que, s'il faut en croire beaucoup d'étymologies fort accréditées, les petits-

fils de Noé ont voyagé dans toutes les parties de la terre habitable. Duperron de Castera prétend que Pline dit en termes formels que Lisbonne fut bâtie par les Romains. Duperron se trompe. Pline, dans la description géographique de l'Espagne et du Portugal, parle seulement de la ville nommée Ulyssipo, comme d'une cité qui jouissait du droit de bourgeoisie romaine, *municipium Romanum*, à laquelle les Romains donnèrent le surnom de *Felicitas Julia*. Cela ne signifie point du tout que les Romains aient fondé Lisbonne. On a même soutenu qu'Ulyssipo ne pouvait être Lisbonne, mais la ville de Tavora. A l'égard de ce nom d'Ulyssipo, il a pu désigner par corruption la ville de Lisas ou de Lusus. Au surplus, les lecteurs raisonnables savent bien quel degré de croyance il faut donner à toutes ces étymologies presque toujours arbitraires et incertaines.

Note 12. *De ces barbares du Nord qui donnèrent des noms vandales aux terres arrosées par le Bétis.* Le Bétis est un des plus beaux fleuves du monde : il coule dans l'Andalousie. Les Arabes lui ont donné le nom de Guadalquivir qu'il a conservé, et qui signifie grande rivière. A l'égard de ce que le poëte dit de Lisbonne, qu'elle a résisté à l'inondation des barbares, il ne faut pas en conclure qu'elle ne fut point enveloppée dans la conquête que les Goths et les Vandales firent autrefois de toute l'Espagne. Herménégile s'en rendit maître, non pas à la vérité par la force, mais par la trahison de quelques-uns de ses habitants, ce qui suffit pour justifier le poëte, qui d'ailleurs est autorisé à rechercher tout ce qui peut être à la gloire de son pays. Quant aux noms vandales dont il parle, l'Andalousie en est un exemple, c'est une corruption du mot de Vandalousie ou Vandalie.

Note 13. *Cette ville antique, autrefois l'asyle de Sertorius, Évora, qui conserve encore de pompeux monuments de l'industrie romaine.* L'aquéduc d'Évora est un des plus beaux

qui nous restent des Romains. Sertorius le fit construire lorsque les Portugais l'élurent pour général, et le roi Jean III l'a réparé.

Note 14. *Mais enfin les cris de sa mère toujours retenue dans les fers par les ordres de son fils.* Alphonse avait fait emprisonner sa mère, et ce pouvait être une triste nécessité. Il lui fit mettre les fers aux pieds, et c'était une barbarie odieuse. Elle souhaita, dit-on, que les fers fussent l'instrument de la punition de son fils et lui rompissent les jambes. Cette malédiction fut accomplie, et les historiens remarquent qu'Alphonse, blessé trois fois dans différentes occasions, le fut toujours aux jambes.

Note 15. *Ceux du promontoire d'Ampelase.* Ce mot d'Ampélase est grec : il vient d'ἀμπελος, vigne, apparemment parce qu'autrefois ce promontoire en était couvert. C'est aujourd'hui le cap Spartel, ou la pointe d'Alcazer, entre Tanger et Ceuta.

Note 16. *Qui fut rabattu la démence d'Antée.* La fable d'Antée étouffé par Hercule est trop connue pour qu'on la rapporte ici, mais l'explication qu'en donne Duperron de Castera, dans ses notes sur la Lusiade, mérite d'être remarquée. *Antée*, dit-il, *est le plaisir criminel. On le tient fils de Neptune et de la Terre, c'est-à-dire enfant tumultueux du trouble de nos sens et de la bassesse de notre cœur. La raison se présentée par Hercule renverse trois fois cet ennemi terrassé, premièrement par les regrets du temps passé, en se ressouvenant bien par la considération du temps présent, enfin par la crainte de l'avenir. Mais tous ces efforts sont inutiles tant que nous demeurons attachés à la terre, elle ranime tout ses forces dès que nous abattons. Il faut que notre esprit s'élève au dessus de la matière pour se vaincre entièrement, etc.*

Note 17. *Il alla mettre le siége devant Sylves, secondé des troupes d'une flotte germanique.* Sanche et son père Alphonse furent tous deux servis bien heureusement par le hasard. Personne ne tira plus de profit que ces deux princes, des croisades, le plus souvent inutiles ou funestes à ceux qui les avaient entreprises. Le père avait été redevable de la prise de Lisbonne à Guillaume Longue-Épée, duc de Normandie, et Frédéric Barberousse aida le fils à prendre la ville de Sylves. Frédéric et Guillaume s'étaient embarqués pour la Syrie, et passant sur les côtes de Portugal, ils consentirent à se détourner de leur route pour donner du secours au roi Alphonse et à son fils contre les Maures, satisfaits pourvu qu'ils trouvassent à combattre les infidèles.

Note 18. *Apollon y distribue le laurier et le baccharis.* Le baccharis est une herbe appelée vulgairement *Gant de Notre-Dame*. Les anciens lui attribuaient une vertu salutaire contre les enchantements. Camoëns s'en sert pour couronner les gens de lettres, à l'exemple de Virgile :

Baccare frontem
Cingite, ne vati noceat mala lingua futuro.

Note 19. *L'empereur de Maroc.* Les Arabes le nommaient Emir-Almoumini, dont les historiens d'Europe ont fait Miramolin. Ce titre signifie empereur des Fidèles. Au surplus, il faut rabattre beaucoup de cette prodigieuse multitude de soldats dont le poëte parle ici. Les historiens ont toujours exagéré le nombre de ces barbares qui portaient la désolation et la terreur dans l'Europe, et les poëtes sont autorisés à exagérer encore plus. Le Miramolin dont il est ici question fut vaincu en effet dans les plaines de Tarife, et tué d'un coup de javelot en passant le Tage.

Note 20. *Des peuples de Muluca.* C'est un fleuve de Mauritanie, qui prend sa source dans le Mont-Atlas.

NOTE 21. *Les larmes que tu fais répandre ne sont pas un tribut qui te suffise*, etc. Le cavalier Marin a traduit cet endroit dans son poème d'*Adonis*,

Et non ti basta ogn' hor' d'un nostro lume,
Lagrimosi stillar ruscelli et mari,
Ma spesso vuoi che l'infelice amante
Spargano il sangue, ove non scorsi i pianti!

NOTE 22. *Monument lugubre qui rappellera à la dernière postérité la mémoire d'Inès et de son amant.* On voit encore aujourd'hui dans une ancienne maison royale voisine du Mondégo, *la Fontaine des Amours*. C'est une tradition vulgaire que cette fontaine était le rendez-vous de don Pédre et d'Inès. Cet épisode est un des plus beaux morceaux de la *Lusiade*, il est d'une éloquence touchante, et le poète n'a rien écrit de plus pathétique. On y trouve des beautés dignes de Virgile. On sait que M. de la Motte a tiré de cet épisode l'intéressante tragédie d'Inès, à laquelle il ne manque que le style pour être un ouvrage de génie. Un sujet heureux et vraiment théâtral est rare, mais l'éloquence poétique est plus rare encore. L'aventure d'Inès est conforme à la vérité historique. Elle fut mariée secrètement au prince don Pédre qui en eut plusieurs enfants. La famille d'Inès avait des ennemis qui animèrent le roi contre elle, et firent regarder cette alliance secrète comme un crime. Elle fut massacrée comme l'on sait, avec une férocité digne d'un roi de Lacédémone. Lorsque don Pédre fut monté sur le trône, fit tirer du tombeau le corps de sa malheureuse amante, la plaça sur un trône magnifique et la fit couronner reine. Il jura qu'elle avait été son épouse légitime, et voulut que sa mémoire fût honorée comme si elle avait porté la couronne pendant sa vie. Il obligea même les principaux seigneurs de la cour à baiser avec respect ces dépouilles et les restes de la beauté qu'il avait adorée.

NOTE 23. *Les [illegible] qui ont [illegible]*

L'un était Pierre de Castille, surnommé le Cruel, et l'autre était don Pèdre de Portugal, qui eut le même surnom. C'est une chose remarquable dans l'histoire que ces deux princes contemporains aient eu tous les deux également le nom de Cruel, et paraissent n'avoir fait que des actions d'une justice rigide, ou d'une vengeance légitime. Pierre de Castille, obligé de défendre son trône contre sept bâtards de son père et d'Éléonore de Gusman, qui excitaient une guerre civile dans ses états, vainquit les rebelles et ne leur pardonna pas. Sa femme, Blanche de Bourbon, liée avec la faction des bâtards, avait pour amant l'un d'eux qui était grand-maître de Saint-Jacques. Pierre enferma dans un château son épouse infidèle, et fit tuer le grand-maître. Ces vengeances sévères sans doute, mais que les droits d'un monarque et d'un époux peuvent rendre excusables, lui firent donner le surnom de Cruel qui semble n'être fait que pour les tyrans.

A l'égard de don Pèdre de Portugal, on ne peut non plus lui reprocher que d'avoir peut-être poussé trop loin la vengeance dans la punition du meurtre abominable d'Inès. A son avènement au trône, les assassins s'étaient enfuis dans les états de Pierre de Castille; mais par un traité secret entre les deux rois, on convint qu'ils seraient livrés à don Pèdre. L'un d'eux nommé Diégo, averti du traité, se déroba par la fuite au supplice qui l'attendait. Les deux autres, Alvare et Coëllo, furent amenés en Portugal. Les uns disent qu'ils furent brûlés vifs, les autres qu'on leur arracha le cœur. Ils furent exécutés sous les fenêtres du palais, pendant que le roi était à table. On raconte que, lorsqu'on lui présenta Coëllo, il le frappa au visage avec un fouet qu'il tenait à la main, tant la fureur qu'il ressentit lui faisait oublier ce qu'il devait à la dignité royale. Toute sa conduite prouve que le meurtre d'Inès avait fait sur son ame une impression terrible que le temps n'effaça jamais. Une mélancolie profonde que rien ne put dissiper, contribua sans doute à la sévérité qui le fit nommer Justicier. Jamais il ne pardonna le crime. On rap-

porte de lui un trait qui prouve qu'il avait des idées exactes de l'équité. Un prêtre portugais avait commis un assassinat dont les circonstances étaient inexcusables. Les juges ecclésiastiques se contentèrent de lui interdire les fonctions sacerdotales. Ils étaient trop puissants pour que le roi osât réformer leur arrêt. Il commanda secrètement à un maçon de tuer cet indigne prêtre, ce qui fut exécuté. Le maçon fut pris et allait être condamné à la mort : don Pèdre intervint et ordonna qu'on lui défendît l'exercice de son métier.

Note 24. *Sans doute le ciel voulut punir dans ce prince le rapt de Léonore.* Elle était fille d'Alphonse Tellès, et femme de Laurent d'Acugna. Le roi Ferdinand, qui en devint amoureux, fit casser son mariage, sous prétexte d'affinité, et l'épousa. On dit qu'après ce divorce, le mari, qui s'était retiré en Galice, portait ordinairement à son chapeau des cornes d'argent.

Note 25. *Et toi, vainqueur de Cannes, ton courage et ta fortune changèrent lorsque l'amour t'eut soumis à la jeune esclave d'Apulie.* Annibal, retiré à Capoue, devint amoureux d'une jeune esclave, native de Sipoute. Mais on ne voit pas que cette passion ait jamais nui à son courage ni à son activité. On a beaucoup parlé des délices de Capoue, qui purent en effet amollir ses troupes, du moins pour quelque temps. On a dit que le séjour de Capoue avait été pour lui, ce que la journée de Cannes avait été pour les Romains. Mais ce sont des exagérations morales. Ce qui perdit Annibal, c'est la faction d'Hannon dans le sénat de Carthage, la fermeté du sénat de Rome, et la prodigieuse différence entre Varron et Flaminius qu'il avait battus en Italie, et le jeune Scipion qui le vainquit en Afrique.

FIN DES NOTES DU TROISIÈME CHANT.

LA LUSIADE

DE CAMOENS.

CHANT IV.

ARGUMENT.

Suite du récit de Gama. Léonore appelle les Castillans en Portugal. Victoire des Portugais. Règne de Jean II. Projet conçu par ce prince de chercher un passage aux Indes par les mers d'Afrique. Songe prophétique qui annonce l'empire des Indes à Emmanuel son successeur. Départ de Vasco de Gama. Discours d'un vieillard contre l'entreprise ambitieuse des Portugais.

Après les horreurs d'une nuit orageuse, la riante Aurore ramène avec elle la paix et la clarté : elle dissipe les ténèbres et l'épouvante, et conduit dans le port les vaisseaux fatigués de la tempête. Ainsi respira le Portugal après la mort de Ferdinand. Il fallait à ce royaume un prince qui le vengeât des outrages que la négligence de son faible monarque avait laissés impunis. Le ciel lui donne enfin ce vengeur. L'illustre don Jean (1),

le fruit des amours de don Pédre et de la belle Dulaurens, est reconnu pour le véritable héritier du trône. Un prodige avait annoncé sa grandeur future, lorsque dans Évora un enfant, dont les organes naissants ne pouvaient encore articuler des paroles, se soulevant dans son berceau, et levant ses mains vers le ciel, s'était écrié : le Portugal est au roi don Jean.

La nation long-temps opprimée par Léonore ne respirait que la vengeance. Le peuple déchaîné laisse par-tout des traces de sa fureur. Il massacre les parents et les amis de la reine, et ceux du coupable Fernandez (2), objet de ses amours adultères. C'est dans les bras de ce comte qu'elle outrageait les mânes de son mari. Il est égorgé sous les yeux de Léonore, et mille autres victimes accompagnent son ombre criminelle. Un ministre des autels est précipité du haut d'une tour, comme le fut jadis Astyanax (3), traîné par les rues sans respect pour la dignité de son caractère, et mis en pièces par une multitude forcenée. Triste Lusitanie, laisse, s'il se peut, dans un éternel oubli les scènes sanglantes dont tu étais alors le théâtre. Efface de tes annales ces jours affreux qui rappellent ceux du féroce Marius et du sanguinaire Sylla. Léonore désespérée, pleurant ses injures et la mort du comte, atteste à grands cris les droits de sa fille dont on ravit l'héritage, de la fille de Ferdinand, Béatrix que les nœuds de l'hyménée attachent au roi de Cas-

tille. Ce monarque soutient les droits de son épouse. Il rassemble ses forces des différentes régions de son empire. A sa voix vingt peuples se rangent sous ses enseignes; ceux des contrées que l'invincible Ruidias (4) a délivrées du joug des Maures; les peuples de Léon également habiles à manier le soc de la charrue et le glaive des combats, et qui d'une main terrassaient les infidèles, et de l'autre fertilisaient leurs campagnes; les Andalous, fiers de descendre de ces fameux Vandales qui asservirent les bords du Bétis; ceux de Cadix, l'ancien empire des Tyriens, qui portent les colonnes d'Hercule peintes sur leurs drapeaux. D'autres guerriers viennent des remparts de Tolède, noble et antique cité qui voit le Tage dans son cours paisible tourner autour de ses murs en descendant des montagnes de Cuença. L'indigent Galicien (5) vient se mesurer encore contre les Portugais dont il a plus d'une fois éprouvé la valeur. La trompette de Bellone appelle le Biscayen grossier et infatigable, toujours impatient du joug étranger. Les habitants des Asturies s'arment du fer arraché du sein des mines qui rendent leur pays célèbre. Tous ces peuples viennent en foule se réunir sous les étendards de Castille.

Jean, dont toute la force réside dans le cœur, comme celle de Samson résidait dans sa chevelure, s'inquiète peu de ce grand appareil, il se prépare à faire tête à l'ennemi avec le petit nombre

de soldats qui défendent son royaume. Cependant il a besoin de s'assurer du zele et des secours des principaux seigneurs vassaux de sa couronne. Il les assemble pour recueillir leurs avis et réclamer leur fidélité ; mais la crainte a glacé leur courage. Dégénérant de leurs nobles ancêtres, ils sont prêts à abandonner leur roi, leur patrie, leur Dieu. Alors l'intrépide Alvare Nugno se lève au milieu de l'assemblée : la terreur qui s'est communiquée même au cœur de ses frères n'a point passé dans le sien : il met la main sur son épée, avec laquelle il est prêt à défier tous les guerriers du monde, et ne pouvant contenir son indignation, il fait entendre ces foudroyants reprochés.

« Quoi, la noblesse portugaise n'a plus de bras « pour défendre la patrie ! cette nation, regardée « comme l'une des plus braves du monde, peut « nourrir dans son sein des enfants ingrats qui « refusent de s'armer pour elle ! Ils consentent « que leur patrie soit subjuguée ! Ils se dévouent « à la honte et à l'esclavage ! Où sont donc les « descendants de ces guerriers, qui sous les en- « seignes du grand Henri triomphèrent de ces « formidables Castillans, les mirent en fuite, en- « levèrent leurs drapeaux et leurs dépouilles, et « ramenèrent avec eux ses chefs chargés de fers ! « Quels bras ont remporté tant de victoires sous « les ordres de Dyonis et de son fils ! Ne sont ce « pas ceux de vos braves aïeux ! Ce sont ceux qui

« renversèrent ces mêmes ennemis qui vous in-
« spirent aujourd'hui tant de terreur. Ah! si le
« lâche Ferdinand endormit votre valeur, ré-
« veillez-vous, Portugais, sous un roi plein de
« courage. S'il est vrai que le souverain, par ses
« exemples, change et forme à son gré ses sujets,
« jetez les yeux sur le héros que vous venez d'é-
« lever sur le trône. Imitez sa valeur, et la vôtre
« ne trouvera rien d'invincible. Vous vaincrez
« ceux que vous êtes accoutumés de vaincre.
« Mais si la peur enchaîne vos bras, si vous
« refusez de marcher à l'ennemi, je marcherai
« seul à lui. J'irai avec mes vassaux, j'irai avec
« cette épée (et en disant ces mots la sienne étin-
« cela dans sa main); je défendrai contre l'inso-
« lent étranger cette terre qui ne doit pas souf-
« frir le joug, et armé pour la patrie que vous
« abjurez, je triompherai à-la-fois et des ennemis
« qui la menacent et des sujets qui la trahis-
« sent. »

Le jeune Scipion ne parut pas plus grand et plus terrible lorsque après le désastre de Cannes il se présenta devant cette jeunesse timide qui était prête à se rendre aux Carthaginois, et le fer à la main la fit jurer de mourir pour la république. C'est avec la même fierté que le héros portugais ranime les esprits abattus. La terreur s'enfuit à sa voix, et l'honneur revient avec le courage. Rappelés à eux-mêmes, ces hommes qui tremblaient un moment auparavant à la seule

idée du péril, ne demandent qu'à l'affronter. Ils montent à cheval, et saisissent la lance d'une main assurée, criant à haute voix : Vive le souverain vengeur de notre liberté. Tout le peuple paraît animé de la même ardeur. Les uns s'occupent à réparer les armes qu'une longue paix a rouillées ; ils garnissent les casques, éprouvent les cuirasses ; d'autres attachent et entrelacent dans leurs habits et dans leur armure les chiffres et les devises, emblèmes de leurs amours (6). A la tête de cette brillante armée, Jean part de la ville d'Abrantès, dont les habitants s'abreuvent dans les froides sources du Tage. L'avant-garde s'avance sous un commandant digne d'avoir à ses ordres les nombreuses troupes dont Xerxès couvrit jadis l'Hellespont. C'était Alvare Nugno, l'effroi des Castillans, comme Attila le fut jadis de la France et de l'Italie. L'aile droite est confiée au sage Vasconcellos, digne de commander à des Portugais. La gauche a pour capitaine Vasquez d'Almeida, depuis comte d'Abrantes. On voit briller à l'arrière-garde les armoiries de la couronne de Portugal. C'est Jean lui-même qui la conduit, Jean qui ne le cède pas en bravoure au dieu Mars. On voit sur les remparts de la ville, les mères, les sœurs, les épouses, les amantes, saisies d'une crainte mêlée d'espérance et de joie, élevant les bras vers le ciel et lui recommandant leurs défenseurs. On arrive bientôt en présence de l'ennemi, et de part et d'autre on

attend avec inquiétude le sort de la bataille. Au bruit des trompettes et des tambours se mêle le cri plus terrible des deux armées : le mouvement des étendards varie leurs couleurs sous les feux du soleil. Jamais cet astre n'avait éclairé un plus beau jour : il entrait alors dans la constellation d'Astrée, et colorait les fruits de Bacchus. Au signal épouvantable qui se fait entendre en même-temps des deux partis opposés, le mont Artabre est ébranlé (7), la Guadiane saisie de frayeur recule vers sa source, le Duéro en frémit, le Tage précipite vers l'Océan ses ondes épouvantées ; et les mères, glacées de crainte au bruit du combat, pressent leurs enfants contre leur sein. C'est dans ce premier instant de péril que la pâleur couvre le front des guerriers. Le sang se retire vers le cœur, et la crainte exagère le danger. Mais bientôt le désir de vaincre et la fureur du carnage l'emportent sur l'amour de la vie. Le combat s'engage de tout côté : on s'ébranle, on se heurte. Les uns sont enflammés de l'ardeur de conquérir, les autres sont animés par la nécessité de se défendre. Alvare est le premier à se signaler en enfonçant les rangs espagnols : il frappe tout ce qui s'offre devant lui, et le Castillan mord, en expirant, cette terre qu'il voulait asservir. Les flèches fendent, en sifflant, l'air que la poussière obscurcit. La terre tremble sous les pieds des chevaux. Les vallées voisines retentissent d'un bruit semblable au tonnerre. Les lances se brisent contre les

lances, les armes sont fracassées sur les armes. L'aile que commandait Nugno voit se renouveler sans cesse les nombreux assaillants qui semblent renaître sous les mains qui les moissonnent. C'est là qu'il voit, ô crime! ses frères s'avancer contre lui; ces ennemis de leur roi et de leur patrie n'auraient pas d'horreur du sang de leur frère. Autour d'eux sont les perfides déserteurs des enseignes du Portugal, armés contre leur pays et leurs parents. Malheureux Coriolan, coupable Catilina 8, vous tous qui avez porté les armes contre votre patrie, si vous éprouvez dans le royaume de Pluton les châtiments dus à la perfidie, dites au roi des ténèbres que le Portugal a produit aussi des traîtres. Enfin nos premiers rangs sont forcés de céder à la multitude. Nugno qui les commande, est semblable au lion terrible assiégé sur les collines de Ceuta par les chasseurs qui courent les campagnes de Tetuan. Ils l'environnent d'un rempart de lances, et l'animal intrépide s'y précipite avec fureur. Tel est Alvare au milieu des ennemis, il rougit la terre de leur sang, mais tous les siens tombent à ses côtés, et le nombre accable la valeur. Jean qui voit et anime tout d'un regard, s'aperçoit du péril où est exposé ce brave chevalier. Semblable à la bonne courageuse à qui le Massylien a enlevé ses petits pendant qu'elle leur cherchait de la nourriture, elle court furieuse, elle rugit, et fait retentir les sept montagnes de Dara 9;

Jean vole au secours d'Alvare, suivi de l'élite de ses sujets. Allons, s'écriait-il, braves camarades, la patrie et la liberté sont dans vos mains. Votre roi court le premier au péril, suivez-le et combattez en dignes Portugais. En disant ces mots, il se jette, la lance à la main, au milieu des ennemis, et plus d'un guerrier tombe sous ses coups. On se dispute la gloire de le suivre. Le danger disparaît, et l'on ne voit plus que la gloire et la vengeance. Les Portugais portent par-tout la mort. Le grand-maître de Saint-Jacques, celui de Calatrava expirent en vendant cher leur vie. Les traîtres Péreyras (10) meurent en reniant le ciel et maudissant leur destinée. Une foule de guerriers sans nom est précipitée dans les abymes où hurle le chien formidable, dont les trois gueules béantes épouvantent les ombres. L'étendard de Castille est renversé devant celui de Portugal, affront cruel à l'orgueil espagnol. Alors redouble l'horreur du carnage. Les plaines jonchées de morts perdent leur couleur sous les flots du sang qui les inondent. L'Espagnol cède et prend la fuite. Le superbe roi de Castille abandonne le champ de bataille, suivi du peu des siens que Bellone a épargnés. L'épouvante leur donne des aîles. Ils fuient, emportant au fond du cœur la honte d'être vaincus, le regret de la perte de leurs parents et de leurs amis qu'ils laissent parmi les morts, et des dépouilles livrées aux mains des vainqueurs. Quelques-uns chargent

renversées devant lui; et dans ces expéditions héroïques, la valeur portugaise se signala par des prodiges dignes d'être chantés sur la lyre d'Apollon. Mais entraîné par l'ambition, égaré par une fausse gloire, il va disputer à Ferdinand d'Arragon le royaume de Castille. Ferdinand rassemble ses troupes des contrées qui lui obéissent depuis Cadix jusqu'aux Pyrénées. Le jeune fils d'Alphonse, Jean, rougirait de rester oisif, tandis que son père va combattre. Il le suit sur le champ de bataille; et l'aile qu'il commandait demeure victorieuse, pendant que celle où combat son père est vaincue par Ferdinand. Ainsi jadis dans les plaines de Philippes, Antoine battit les meurtriers de César, tandis qu'Octave était en déroute.

Le successeur d'Alphonse, Jean II (16), fut le treizième roi qui monta sur le trône de Portugal. C'est lui qui, pour immortaliser son nom, entreprit ce qu'aucun mortel n'avait encore osé tenter. Il essaya de découvrir la route des climats où naît l'aurore et des contrées que je cherche aujourd'hui. Par ses ordres, six de ses sujets traversent l'Espagne, la France, l'Italie, et s'embarquent dans le port où Parténope ensevelie a donné son nom à la ville de Naples, à cette ville que les destins ont agitée par tant de révolutions pour la rendre ensuite plus illustre sous la superbe domination des Espagnols. Ils s'avancent dans la mer de Sicile, visitent les plages sablonneuses de Rhodes, et vont relâcher sur les ri-

pour le Portugal un boulevard capable de le garantir des désastres où l'Espagne fut exposée jadis par la perfidie du comte Julien (13). La mort enleva trop tôt à la Lusitanie le héros qui la défendait. Il alla prendre sa place dans le ciel parmi les protecteurs de ce royaume. Il laissa une postérité nombreuse et un successeur digne de lui. Mais ce successeur, Édouard, n'hérita pas de sa fortune. La prospérité a ses retours. Quel bonheur n'est pas suivi de revers? et quel mortel est toujours heureux? Ce monarque eut la douleur de voir son frère Ferdinand, trompé par les destins dans des entreprises dignes de son courage, se livrer aux infidèles pour sauver son peuple assiégé. L'amour de la patrie le fit consentir à porter des fers (14). Il finit sa vie dans l'esclavage, plutôt que de souffrir que Ceuta fût donnée pour sa rançon. Il préféra l'intérêt de son pays à celui de ses jours et de sa liberté. Codrus et le généreux Décius ont-ils fait davantage?

L'héritier de la couronne, Alphonse, nom fortuné pour le Portugal, abattit la puissance des barbares voisins de ses états; heureux si l'amour des conquêtes ne l'eût jamais conduit dans l'Ibérie (15)! Mais si l'on interroge les rivages d'Afrique, il passera pour invincible. C'est à lui qu'il fut donné de cueillir les pommes d'or enlevées jadis par Alcide : Alcazer, Arzile, Tanger, n'ont point encore secoué le joug qu'il leur imposa. Leurs murailles, impénétrables comme le diamant, furent

son ame le souvenir de ses ancêtres, qui avaient toujours paru jaloux d'étendre leur domination, il roulait dans son esprit de vastes desseins qui l'agitaient même dans les bras du sommeil. Une nuit, pendant que ses yeux étaient appesantis sous les pavots de Morphée, le ciel lui découvrit dans un songe prophétique les présages de sa future grandeur. Il lui sembla que sa tête touchait aux sphères célestes. De cette étonnante élévation il abaissait ses yeux sur des mondes inconnus. En portant ses regards au loin, il vit jaillir du sein des montagnes deux sources abondantes et limpides. Les bois impénétrables qui couvraient ces monts incultes, la multitude d'oiseaux sauvages et d'animaux ignorés qu'on y remarquait, faisaient assez connaître que depuis la création jamais le pied des mortels n'avait foulé ces sommets inaccessibles. Emmanuel vit sortir des eaux deux vieillards qui s'avançaient vers lui d'un pas majestueux. Leur aspect était vénérable, quoique sauvage; l'eau qui dégouttait de leurs cheveux leur tombait sur tout le corps. La couleur de leur peau rembrunie approchait de celle de l'ébène, et leur barbe longue et touffue descendait sur leur poitrine. Tous deux avaient le front couronné de plantes inconnues à l'Europe. L'un d'eux semblait plus fatigué que l'autre, comme s'il était venu d'un lieu plus éloigné que la source dont il avait paru sortir, ainsi qu'Alphée accourt de l'Arcadie pour mêler son onde amoureuse aux

flots de sa chère Aréthuse. C'était celui des deux qui avait la contenance la plus auguste. Il s'arrêta à quelque distance du roi, et lui cria d'une voix forte et imposante : « O toi, à qui la possession d'une grande partie de la terre est réservée, nous venons t'avertir qu'ils sont arrivés « ces temps marqués par les destins, où tu dois « imposer des tributs à nos ondes, qui n'ont jamais encore été domptées. Je suis l'illustre « Gange (19), si renommé dans le monde, qui ai « mon berceau dans la demeure céleste où habita « le premier homme. Ce vieillard qui m'accompagne est l'Indus, dont l'origine est dans ces « montagnes élevées que tu aperçois dans l'éloignement. Il t'en coûtera, pour nous assujétir, « des travaux longs et pénibles : il faudra soutenir des guerres cruelles. Mais ne perds point « courage, et sois sûr que tu soumettras toute « l'étendue des pays qui sont maintenant sous tes « yeux. »

Le vieillard n'en dit pas davantage, et tous deux disparurent et se perdirent dans les sources sacrées dont ils étaient sortis. Le roi s'éveille, encore agité de ce songe mystérieux. Le ciel, en ce même instant, commençait à se colorer de la pourpre naissante de l'aurore. Emmanuel assemble son conseil, raconte le songe que le ciel lui a envoyé, et les promesses du vieillard. Tous les cœurs sont remplis d'admiration et d'espérance, et l'on décide d'une voix unanime qu'il

faut, sans perdre de temps, armer une flotte chargée d'hommes entreprenants et hardis qui aillent chercher à travers les mers les nouvelles régions promises par le ciel. Quoique depuis longtemps toute l'ardeur de mes désirs se portât vers ces expéditions brillantes et hasardeuses, j'avouerai que je ne m'attendais pas à l'honneur que je reçus, et je ne sais encore comment j'ai pu le mériter. Le roi daigna me confier cette grande entreprise. J'ignore encore s'il crut lire sur mon front d'heureux présages de succès. Mais il me dit avec cet air de bonté qui de la part du souverain est si flatteur pour un sujet : « Gama, il faut essuyer de « grands travaux pour réussir dans les grandes « choses. Le mépris de la vie est le premier degré « pour aller à la gloire; et quand on l'expose avec « courage, plus on abrége sa durée, plus on étend « sa mémoire dans les âges à venir. Je vous ai « choisi entre tous pour un emploi digne de vous. « L'entreprise est pénible, mais éclatante, et je « sais que pour mon service rien ne vous paraîtra « difficile. »

Je lui répondis : « O grand roi, je n'ai qu'un « seul regret, c'est de ne pouvoir consacrer à votre « service qu'une vie dont la carrière est si bornée. « Ordonnez-moi des travaux pareils à ceux d'Her« cule, je saurai les supporter. Exposez-moi à des « périls plus grands, s'il est possible, que ceux « qu'il a courus, et je suis prêt à les braver. »

Le monarque loue mon zèle et me prodigue

es applaudissements qui encouragent la vertu et roduisent les grandes actions. Mon frère Paul e Gama offre de m'accompagner. Sa tendresse our moi et son amour pour la gloire ne lui permettent pas de se séparer de moi. Le brave Coëllo, ue rien n'effraie, se joint à nous. Tous deux ont accoutumés au métier des armes et aguerris ux dangers. Une jeunesse brillante s'empresse de e nous suivre. Tous brûlent du désir de se signaer, et la grandeur de leur courage est égale à elle de l'entreprise. Emmanuel les anime encore ar ses louanges et par ses bienfaits. Ainsi jadis es héros armés pour la conquête de la Toison e rassemblèrent sur le vaisseau fatidique (20) qui nt lancé le premier sur la mer de la Colchide. Déja les navires sont préparés dans le port de Lisbonne, où le Tage mêle l'or de ses eaux avec e sable de Neptune. On voit éclater parmi nous la confiance et l'allégresse; et de tous ceux qui se disposent à me suivre, nul ne donne la moindre apparence de crainte. Les soldats accourent sur la plage. La variété des couleurs relève leur parure. Tous sont prêts à voguer aux extrémités du monde; les vents paisibles agitent doucement les pavillons et les banderolles flottantes; et l'on dirait que nos vaisseaux, prêts à s'élancer sur les mers, se promettent, comme le navire Argo, d'avoir un jour une place dans l'Olympe parmi les astres. Pourvus de tout ce qu'exige un si long voyage, notre dernier soin est de nous préparer

à la mort, que des navigateurs doivent toujours avoir devant les yeux, et d'implorer les faveurs du Tout-Puissant, qui seul peut la détourner de nous. Enfin nous sortons du temple de Bélem (21), et le moment arrive où il faut monter sur nos vaisseaux. O grand roi! quand je me rappelle cet instant, j'ai peine encore à retenir mes larmes. Nous marchions vers le rivage, accompagnés d'une foule de saints prêtres qui adressaient au ciel des cantiques. Nos parents, nos amis, tous les citoyens en foule accoururent à ce spectacle. La consternation était sur leur visage : il semblait qu'on nous crût déja perdus. Les femmes jetaient des cris de douleur, et les hommes répandaient des larmes. Les mères, les épouses, les sœurs, en qui l'amour ajoute à la crainte, paraissaient désespérer de revoir jamais les objets de leur tendresse. La mère disait à son fils : « Toi, qui devais être la consolation de ma « vieillesse, pourquoi l'abandonnes-tu ? Pourquoi « laisses-tu mes derniers jours s'écouler dans les « chagrins et les regrets ? Où vas-tu, mon cher « fils ? où vas tu, pour être la pâture des monstres « de la mer ? » L'épouse éplorée et les cheveux épars s'écriait : « O mon bien-aimé, sans qui l'a- « mour ne veut pas que je vive, pourquoi vas-tu « hasarder sur la mer en courroux des jours qui « m'appartiennent ? Comment préfères-tu les dan- « gers d'un tel voyage aux douceurs de notre « union ? Tu me quittes, et les vents vont empor- « ter loin de moi nos amours et nos plaisirs. » Les

vieillards et les enfants, dont le courage est amolli par la faiblesse de l'âge, exprimaient les mêmes sentiments. Sensibles à leurs plaintes et à leurs regrets, nous n'osions lever les yeux, de peur que le spectacle de leurs douleurs n'attendrît notre ame et n'ébranlât notre résolution. Je pressai l'embarquement, et j'interrompis des adieux qui affligent toujours plus qu'ils ne consolent et celui qui s'éloigne et celui qui demeure.

Mais un vieillard (22) d'un visage sombre et chagrin, jetant les yeux sur nous au moment où nous quittions la terre, secoua trois fois la tête; et élevant sa voix grave et imposante, que nous pouvions encore entendre, il tira du fond de son cœur ces tristes paroles que semblait lui dicter l'expérience qui est le fruit d'une longue vie : « O « gloire de commander! vaine soif de ce rien que « l'on nomme renommée! désir trompeur excité « par les flatteries du vulgaire! que tu exerces un « pouvoir funeste sur les cœurs que tu possèdes! « Dans quels dangers tu précipites les mortels! à « combien de morts tu les exposes! Inquiétude « étrange du cœur humain, source d'égarements « et de crimes! on t'honore du nom de gloire, et « tu n'es digne que d'opprobre. Tu en imposes « aux peuples ignorants, et c'est toi qui fais leurs « malheurs. Dans quel nouveau désastre vas-tu « plonger ce royaume? De quel vain fantôme viens-« tu nous éblouir? Quels trésors imaginaires, « quelles palmes chimériques nous offres-tu?

« Hélas! le premier des humains a été banni d'un « séjour de délices, et sa postérité a perdu le « bonheur et l'innocence. Nation insensée! puis- « que tu cours après la gloire, puisque tu affectes « tant de mépris pour la vie, n'as-tu pas près de « toi les descendants d'Agar, tes éternels ennemis? « Si tu combats pour la loi de Jésus-Christ, ils « suivent celle de leur prophète imposteur. Si tu « désires des richesses, ils possèdent un terrain « immense. Si tu recherches une victoire glorieuse, « ils combattent en braves guerriers. Pourquoi « laisses-tu s'agrandir l'ennemi qui est à ta porte, « pour en aller chercher un si loin? Que veux-tu, « peuple ambitieux, si ce n'est que la renommée « s'entretienne de tes exploits, et te donne les « vains titres de dominateur de l'Inde, de la Perse « et des mers d'Arabie et d'Éthiopie? Ah! maudit « soit le premier qui abandonna au souffle des « vents une voile attachée à un bois fragile! qu'il « éprouve dans l'abyme des enfers une punition « éternelle; qu'il ne soit jamais loué par les sages, « ni chanté par les poetes; que sa funeste inven- « tion ne soit jamais célébrée sur la lyre, et que « son nom meure avec lui. Le fils de Japhet a mis « dans le cœur humain une étincelle du feu dé- « robé dans les cieux, et ce feu a repandu dans « le monde l'embrâsement de la guerre et de la « discorde. O Prométhée! plût au ciel que ta fa- « tale statue n'eût jamais été animée! Jamais l'im- « prudent Phaeton n'eût tenté de tenir les rênes

ı char enflammé dont il fut précipité par la udre. Jamais l'architecte du labyrinthe, essayant ıns les airs ses ailes impuissantes, n'eût péri 'ec le malheureux fils, imitateur de sa hardiesse compagnon de sa chûte. Il n'y a rien de si fficile que l'audace des mortels n'ait tenté. Le u, le fer, les eaux, rien ne les épouvante, et ur sort est d'être à jamais les instruments de urs maux. »

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

NOTES

DU QUATRIÈME CHANT.

Note 1. *L'illustre don Jean, le fruit des amours de don Pèdre et de la belle Dulaurens, est reconnu pour le véritable héritier du trône.* Après la mort de Ferdinand, qui ne laissa point d'enfants mâles, trois dons Juans ou dons Jeans prétendirent à la couronne; le premier, fils légitime d'Inès et de don Pèdre, était alors détenu prisonnier en Espagne; le second, Jean, roi de Castille, tirait ses droits de son mariage avec Béatrix, fille de Ferdinand et de Léonore, et qui devait, par une clause expresse de ce mariage, être reine après son père, s'il ne laissait point d'héritiers. Enfin le troisième était fils naturel du même don Pedre dont nous venons de parler, et de Thérèse Dulaurens. Son droit d'héritage n'était pas le mieux établi; mais il eut les suffrages de la nation. Tous les historiens portugais attestent ce prodige que raconte Camoens. Ils ajoutent que le père de don Jean rêva qu'il voyait le Portugal embrasé et don Jean qui éteignait l'incendie. Ce qu'on ne peut nier, c'est qu'il regna avec gloire. C'est lui qui remporta sur les Castillans la bataille d'Aljubarrote, dont on voit peu après la description.

Note 2. *Fernandez.* C'était un seigneur castillan, titre qui suffisait pour le rendre odieux aux Portugais. Il était fort aimé de la reine Léonore. Quand elle le vit mort, elle s'écria qu'il était innocent ainsi qu'elle, et promit d'allumer un bûcher dans son palais et de passer au travers des flammes, ce

que l'on appelait alors subir le jugement de Dieu. Mais cette résolution n'eut pas lieu.

Note 3. *Un ministre des autels est précipité du haut d'une tour, comme le fut jadis Astyanax.* C'était Martin, évêque de Lisbonne, prélat vénérable et digne d'un meilleur sort. Le peuple furieux voulait qu'il fît sonner les cloches de son église en signe d'allégresse, pendant qu'on remplissait la ville de meurtres et de carnage. Voyant qu'il se refusait à leur emportement féroce, ils le précipitèrent du haut d'une tour où il s'était réfugié.

Note 4. *L'invincible Ruydias.* C'est ce fameux Cid Rodrigue, le héros de la tragédie de Corneille et l'un des héros de l'ancienne Espagne. Il prit Valence, Calahorre, Arience, etc.

Note 5. La Galice est un des pays les plus pauvres de l'Espagne. Ses habitants le quittent en foule pour aller servir en Castille et dans les contrées opulentes du royaume. C'est une manière de parler commune en Espagne, que le dire, *He sido tradado como si fuera un Gallego.* On m'a traité comme si j'étais un Galicien. Cette phrase prouve le mépris où ils sont, et leur pauvreté fait présumer que les pélerinages à Saint-Jacques de Compostelle en Galice ne les enrichissent pas.

Note 6. *Les chiffres et les devises, emblêmes de leurs amours.* On connaît cette coutume galante, dont on fait remonter l'origine jusqu'aux chevaliers français du temps de Charlemagne. Mais les historiens assurent aussi qu'il y avait dans l'armée portugaise une troupe semblable à celle que l'on appelait à Lacédémone la troupe des amants, et que c'est sur-tout à elle que don Jean fut redevable de sa victoire.

Note 7. *Le mont Ariabre est ébranlé*, etc. Cet endroi imité de Lucain, dans le septième livre de la Pharsale, le poëte essaie d'imiter en vers sonores le signal donné les deux armées :

Excepit resonis clamorem vallibus Hemus,
Peliacisque dedit rursùs geminare cavernis :
Pindus agit fremitus. Pangæaque saxa resultant,
Æteæque gemunt rupes.

Note 8. *Malheureux Coriolan, coupable Catilina.* poëte n'aurait pas dû mettre ainsi sur la même ligne ces d hommes, dont l'un était beaucoup plus excusable que l' tre. Le traducteur a tâché de les distinguer par les différe épithètes qu'il leur donne. Mais non content de ce rapp chement déplacé, Camoëns joint à ces deux noms celui Sertorius, qui, à la vérité, combattit très-courageusem contre la tyrannie de Sylla, mais qui ne porta point les ar contre sa patrie. Cette injustice du poëte est d'autant étrange que le nom de Sertorius devait être en vénéra dans le Portugal, dont les peuples devinrent des héros les ordres de ce brave Romain.

Note 9. *Les sept montagnes de Dara.* C'est l'ancie Massylie, vaste province d'Afrique, où se trouve une ch de sept montagnes, presque toutes d'égale grandeur, et les Portugais qui ont fréquenté cette côte nomment ce *montes irmanos*; les sept monts frères. Duperron de Cas les appelle *les sept montagnes jumelles*.

Note 10. *Les traîtres Pereyras.* C'étaient les frères et parents d'Alvare Nugno, qui peut-être ne méritaient d'être appelés traîtres pour s'être attachés à la cause du de Castille, dont les droits valaient bien ceux de don Je Mais celui-ci est vainqueur, et l'on se range du parti heureux.

Note 11. *Jean resta les jours accoutumés dans les plaines où il avait vaincu.* C'était la coutume de rester trois jours sur le champ de bataille pour constater la victoire, et c'était souvent le moyen d'en perdre les fruits. Cette coutume était une suite de l'esprit de ces siècles de chevalerie, où l'on faisait tout pour la gloire. Aujourd'hui que la guerre est une science, et que le calcul des intérêts est un plus grand objet d'attention, ce qu'on admire, avec raison, c'est la conduite du héros qui, après avoir vaincu à Rosbac, va gagner à cent lieues de là une autre bataille en Silésie, et rentre vainqueur dans Schweidnitz et dans Breslaw.

Note 12. *Lorsque deux sœurs charmantes vinrent de l'île d'Albion.* Ces deux princesses étaient petites-filles d'Édouard IV, roi d'Angleterre. La première, qui s'appelait Philippine, épousa le roi de Portugal. L'autre, qui se nommait Catherine, fut mariée, non pas au roi de Castille, comme le dit Camoëns, mais à son fils Henri, qui monta sur le trône deux ans après. Cette méprise est assez indifférente dans une narration poétique.

Note 13. *Comte Julien.* L'auteur rappelle ici l'histoire du comte Julien, qui, pour venger sa fille Florinde enlevée par le roi Rodrigue, appela les Maures en Espagne.

Note 14. *L'amour de la patrie le fit consentir à porter des fers.* Ferdinand assiégea la ville de Tanger. Il se vit lui-même investi par une armée nombreuse de Maures. Il fallut capituler, et Ferdinand se constitua prisonnier jusqu'à ce qu'on eût rendu Ceuta pour sa rançon. Mais lorsque les Portugais furent hors de danger, il fut le premier à s'opposer à la reddition de cette ville, et préféra de rester entre les mains des Maures, exposé aux traitements les plus cruels qui le firent bientôt périr dans sa prison.

Note 15. *Heureux si l'amour des conquêtes ne l'eût jamais conduit dans l'Ibérie!* Après la mort de Henri IV, roi de Castille, Alphonse disputa cette couronne à Ferdinand le Catholique, comme le dit Vasconcelos, la suite de l'histoire. Le jeune se donna pour de Toro, et fut [illegible] regardé comme une singularité de cette journée qu'il [illegible] Castillans qui plia, défit commandée par Ferdinand en personne, et que le roi Alphonse combattit à la droite des Portugais, qui fut rompue.

Note 16. *Le successeur d'Alphonse, Jean II.* Ce prince fut en effet le premier qui conçut le dessein de pénétrer dans les Indes par la mer d'Afrique, projet exécuté par Vasco de Gama, le héros de ce poème, sous le règne d'Emmanuel.

Note 17. *Et les côtes odoriférantes de Saba, qui doit à parfumer la mère d'Adonis.* L'un des plus beaux morceaux des *Métamorphoses d'Ovide*, est celui où il raconte les amours incestueux de Cinyras et de Myrrha sa fille, dont naquit Adonis. Myrrha s'enfuit après son crime dans les forêts d'Arabie où les dieux lui ôtèrent la figure humaine et lui donnèrent celle de l'arbre qui porte son nom. La gomme qui découle de cet arbre, et que l'on appelle la myrrhe, s'appelle dans le pays *adane*.

Note 18. *Ils entrent dans le golfe persique, où se conserve encore le souvenir de la tour de confusion, l'orgueilleux Babel.* Cette tour fut bâtie, dit-on, dans les plaines de Senaar en Chaldée. Il y a loin de là au golfe Persique. Peut-être l'auteur fait-il allusion au détroit de *Babel Mandel*, qui est à l'entrée de la mer Rouge. Mais *Babel Mandel* signifie en Arabe *Porte de la mer*, parce que ce passage est très-dangereux.

elle du fleuve Indus sort du mont Paropamise.

10. *Le vaisseau fatidique.* C'est le navire Argo, qui, able, rendait des oracles et donna son nom à une ion, comme le dit plus bas Camoëns.

11. *Enfin nous sortons du temple de Bélem.* Bélem rt sur le Tage, à deux lieues de Lisbonne, ainsi ar corruption du mot Bethléem, parce que l'infant ri y bâtit un hermitage consacré à Jésus-Christ qui est devenu aujourd'hui un magnifique couvent mites. C'est de ce port que partit Gama, et que ommunément les vaisseaux équipés pour les Indes.

12. *Mais un vieillard.* Le discours que le poëte met a bouche de ce vieillard, est l'expression fidèle de pensait en Portugal de l'expédition de Gama. On ralement persuadé qu'il n'en reviendrait pas. L'in- n de ce personnage, qui annonce des malheurs, urs une idée heureuse : elle répand plus d'intérêt yage de Gama et de ses compagnons. En général stre prophétie du vieillard, le départ de Gama pour , peint des couleurs les plus touchantes, l'appari- ange et de l'Indus, sont des beautés poétiques qui le génie de Camoëns.

LA LUSIADE

DE CAMOENS.

CHANT V.

ARGUMENT.

Suite du récit de Gama. Passage sous l'équateur. Phénomènes. Les Portugais abordent à différents endroits des côtes de l'Afrique. Apparition du géant Adamastor près du cap de Bonne-Espérance. Le scorbut désole la flotte portugaise, qui se répare à Mélinde. Fin du récit de Gama.

PENDANT que le vieillard continuait ses plaintes sinistres, le vent s'éleva et nous sortîmes du port, les voiles déployées, en faisant retentir le ciel de nos cris, et formant des vœux pour le succès de notre voyage. L'astre qui dispense les saisons et la lumière s'approchait alors du monstre de Némée, et depuis le sixième âge du monde vieillissant (1), il y avait déja près de quinze siècles que cet astre bienfaisant recommençait en faveur des humains sa révolution annuelle, quand notre flotte se mit en mer. Nous commençons à perdre

de vue la terre natale et les rives chéries du Tage. La patrie s'éloigne de nos yeux, et notre cœur y habitait encore. Les montagnes de Sintra fuient dans l'éloignement et disparaissent à notre vue. Enfin nous ne voyons plus autour de nous que le ciel et les eaux. Nous voguons sur ces mers nouvelles, et déja nous apercevons les îles découvertes par les ordres et sous les auspices de l'illustre prince Henri (2). Nous laissons sur la gauche les montagnes de Mauritanie. On soupçonne qu'il y a des terres sur la droite (3); mais l'existence n'en est pas encore assurée. Nous rangeons la grande île de Madère (4) qui tire son nom de la quantité d'arbres dont elle est couverte. C'est la première que nous ayons peuplée; et quoique située à une extrémité du monde, elle ne le cède pas aux îles chéries de Vénus. Nous laissons les côtes où le Massylien fait paître ses troupeaux, terres désertes et stériles, dont les habitants se nourrissent d'herbages que la rosée ne rafraîchit jamais. C'est là qu'habite l'autruche vorace et terrible qui digère le fer. Les limites de ces déserts incultes touchent d'un côté à la Barbarie, et de l'autre au pays des nègres. Nous franchissons les Canaries (5), nommées autrefois îles Fortunées, bornes que la nature a prescrites à la course du soleil, lorsqu'il dirige son char vers les sept étoiles de l'Ourse. De là nous voguons vers les filles d'Hespérus (6), appelées Hespérides du nom de leur père. Les flottes

portugaises avaient déja découvert de nouvelles merveilles dans ces îles qui s'élèvent vis-à-vis le promontoire d'Arsine, que nous avons nommé Cap-Verd. Là sont les nations barbares qui boivent les eaux du Sénégal. Nous mouillâmes à cette île à qui l'on a donné le nom de l'apôtre (7) protecteur des Espagnols, qui leur a fait remporter tant de victoires sur les Maures. Après nous y être rafraîchis, nous remîmes à la voile, appelés par un vent favorable; et nous cotoyâmes cette partie de l'Afrique où habitent les Jalofs, le vaste pays de Mandinga (8), dont les habitants tirent l'or du sein de la terre et qu'arrose dans son cours tortueux le fleuve Gambra qui va porter ses eaux dans la mer Atlantique. Nous passons les Dorcades, séjour antique des trois filles de Phorcus (9), dont la plus belle, qui avait enflammé le cœur de l'amoureux Neptune, fut changée, par la jalousie de Pallas, en un monstre difforme qui peupla de vipères les sables de l'Afrique. Enfin nous dirigeons vers le midi la proue de nos vaisseaux, laissant derrière nous les montagnes mugissantes de Sierra-Léona (10), le cap des Palmiers (11) et l'île appelée du nom de cet apôtre incrédule qui toucha de sa main les plaies de Jésus-Christ. Nous découvrons le grand royaume de Congo que traverse le Zaïre (12), fleuve inconnu aux anciens, royaume où nous avons déja porté la loi de notre Dieu. Après avoir franchi la ligne brûlante qui partage le monde,

et ces climats où le soleil, allant d'un pôle à l'autre, donne un double été et un double hiver; au milieu des calmes et des tourmentes qui se succédent sur les plaines de Neptune, nous perdîmes de vue l'étoile de Calisto (13), qui se plongeait dans la mer en dépit de la jalouse Junon, et nous découvrîmes alors une nouvelle constellation qui penche vers le pôle austral. Nous vîmes un ciel nouveau moins étoilé que le nôtre. Les régions qu'il éclaire sont encore inconnues aux humains (14); et l'on ne sait pas si cette partie de l'hémisphère est entièrement abandonnée à Neptune, ou si son empire y est borné par des terres nouvelles.

Je n'entreprendrai point de vous détailler tous les dangers que nous avons courus sur le vaste sein des mers, tous ces fléaux dont la cause échappe à notre ignorance, ces bourrasques subites et effrayantes, ces météores qui embrâsent les airs, ces nuées noires et épaisses qui vomissent des flammes, ces nuits ténébreuses d'où jaillissent de longs éclairs, ces tonnerres épouvantables qui ébranlent le monde, en un mot tout ce qu'une navigation plus longue qu'aucun mortel n'en avait encore entreprise, peut fournir d'evenements et de prodiges. J'ai vu de ces phenomenes que les nautonniers credules, trompés par une expérience aveugle, prennent pour des miracles, et que nous explique la science qui pénetre les secrets de la nature. J'ai vu cette lumiere que les

matelots appellent sainte (15), qui s'allume dans les cieux au milieu de la tempête, et annonce un calme prochain. J'ai vu la trombe menaçante (16), qui d'abord n'est qu'une vapeur légère, rassemblée par les vents, mais qui bientôt devient une colonne immense qui surpasse en grosseur les plus grands mâts, et dont la base paraît appuyée sur les ondes, tandis que le faîte touche aux cieux. Je l'ai vue s'élever et s'abaisser en suivant le mouvement des vagues. Au-dessus d'elle était un nuage qui semblait s'étendre et se grossir à mesure qu'elle lui portait les eaux de la mer : comme l'on voit la sangsue avide qui s'est attachée aux lèvres d'un animal, tandis qu'il se désaltérait dans une fontaine, croître et se gonfler par degrés, jusqu'à ce qu'elle tombe enfin pleine du sang qu'elle a sucé : ainsi s'augmentait le nuage en pompant les eaux, jusqu'à ce qu'enfin, la colonne nourricière retirant le pied qu'elle a dans la mer, le nuage fondit en pluie, rendant au sein d'Amphitrite des eaux qui étaient chargées de sels, lorsqu'il les avait pompées, et qui en retombant avaient perdu leur amertume. Que les savants qui interrogent la nature lui demandent la cause de ces phénomènes. Si les anciens sages, qui pour découvrir ses secrets ont parcouru tant de pays, avaient pu voir les mêmes merveilles que nous, quelle carrière immense se serait ouverte à leurs observations ! que d'heureuses découvertes ils nous auraient laissées, et combien

de vérités utiles auraient pris la place des erreurs brillantes qui remplissent leurs écrits.

La planète la plus voisine de la terre avait déja commencé et rempli cinq fois son croissant, depuis que nous parcourions les plaines humides, lorque du haut d'un mât un matelot à la vue perçante cria de toute sa force : Terre ! terre ! Aussitôt tout l'équipage monte avec empressement sur le tillac, et fixe ses regards sur l'horizon du côté de l'orient. On commence à découvrir des montagnes, qui dans l'éloignement ressemblent à des nuages. Nous y dirigeons notre route. On apprête les ancres, et bientôt approchant du rivage, nous amenons les voiles. Mon premier soin est de chercher à reconnaître quelle est cette région éloignée où nul mortel n'avait abordé avant nous ; et tandis que les miens se répandent de tous côtés sur une rive spacieuse, je cherche à prendre la hauteur du soleil, à l'aide de l'astrolabe (17), instrument admirable inventé depuis peu parmi nous par un génie ami de l'humanité. Mes observations m'apprennent que nous avons déja passé le cercle du Capricorne, et que nous sommes entre ce tropique et le pôle austral, partie la moins connue de l'univers.

Cependant je vois revenir à moi quelques-uns de mes compagnons qui m'amenèrent un nègre qu'ils avaient pris de force, pendant qu'il recueillait quelques rayons de miel sur une montagne. Il paraissait troublé, et son étonnement

était sans égal de se voir au milieu de nous. Nous ne pouvions entendre son langage, et il ne pouvait entendre le nôtre. Son air était plus sauvage que celui du cruel Polyphême. Je lui montrai de l'or, de l'argent, des épices : rien de tout cela ne parut le tenter. J'ordonnai qu'on lui fit voir quelques bagatelles de l'Europe, des grains de cristal, des sonnettes, une toque rouge. Il fit entendre par ses signes que toutes ces choses lui plaisaient fort. Je les lui donnai, et le laissai libre de retourner à son habitation. Le lendemain des sauvages, aussi noirs et aussi nus que lui, descendirent des montagnes, et vinrent chercher les mêmes présents que leur camarade avait emportés. Bientôt ils parurent s'apprivoiser avec nous et se familiariser, tellement que Fernand Vellos, curieux de connaître leur pays, se hasarda à les suivre dans leurs montagnes. Il croyait n'avoir rien à craindre, et il se fiait dans son courage et dans la force de son bras. Nous l'avions déja perdu de vue, lorsque tournant les yeux avec inquiétude vers le chemin que je lui avais vu prendre, je le vis reparaître tout-à-coup, descendant de la montagne et courant vers la mer beaucoup plus vîte qu'il n'était parti. Je fis avancer un bateau pour le recevoir. Mais avant qu'il y arrivât, les sauvages qui le poursuivaient l'environnèrent. Nous faisons force de rames pour aller à son secours. Les nègres font pleuvoir sur nous une grêle de flèches qui ne furent pas lan-

cées en vain : j'en fus atteint à la jambe. Nos mousquets répondirent à cette attaque, et Vellos fut dégagé de leurs mains. Nous regagnâmes notre flotte, indignés de la perfidie de ces barbares, et abandonnant ces côtes sans avoir pu rien apprendre du pays que nous cherchions, si ce n'est que nous en étions encore très-éloignés. Vellos essuya quelques railleries de ses camarades. Cette montagne, lui dit-on, est meilleure à descendre qu'à monter. Oui, répondit l'audacieux aventurier, je suis revenu un peu vîte. Je me suis rappelé que vous étiez sans moi. Ensuite il raconta que les nègres n'avaient pas voulu le laisser aller plus loin que la colline qui l'avait dérobé à nos regards; que le menaçant de le tuer, s'il ne s'en retournait pas, ils l'avaient forcé à rebrousser chemin, et que plusieurs l'avaient poursuivi, tandis que d'autres se mettaient en embuscade, à dessein de fondre sur nous, si nous allions à son secours, et d'enlever nos dépouilles.

La lumière du soleil avait déja reparu cinq fois depuis que nous avions quitté cette côte; et portés par un vent favorable, nos vaisseaux foulaient impérieusement les mers, lorsqu'au milieu de la nuit un nuage effrayant parut tout-à-coup sur nos têtes, et répandit l'épouvante parmi nous. Les ondes noires grondaient avec un bruit horrible, et il semblait qu'elles se brisassent au loin sur des rochers. Puissance suprême! m'écriai-je,

de quoi nous menaces-tu? quel nouveau prodige vas-tu nous offrir? Je n'avais pas fini de parler, que nous vîmes s'élever du sein des flots un fantôme épouvantable (18). Sa taille était gigantesque. Ses membres égalaient en grosseur l'énorme colosse de Rhodes, l'une des merveilles du monde. Son front était sombre et menaçant, sa barbe était hérissée, ses yeux caves et étincelants, son regard horrible, sa chevelure épaisse et fangeuse, son teint pâle et couleur de terre, ses lèvres noires et ses dents livides. L'effroyable son de sa voix parut sortir du plus profond des abymes. Nous frissonnons tous d'épouvante, nos cheveux se dressent d'horreur, et le spectre fait entendre ces mots : « O peuple, le plus téméraire de tous les peu-« ples! puisque tu as franchi les bornes jusques « alors inaccessibles aux mortels; puisque tu oses « insulter ces mers que je garde depuis si long-« temps, et qui n'avaient encore jamais porté de « vaisseaux; puisque tu as forcé les portes du « sanctuaire où se cachait la nature, et que tu « as voulu pénétrer les secrets de l'abyme qu'il « n'a été donné à aucun mortel de visiter, ap-« prends de moi les maux qui te sont réservés « pour prix de ton audace. Tous les navires qui « parcourront après toi la route que tu viens de « frayer, me rencontreront ici comme un ennemi « implacable qui déchaînera contre eux les vents « et armera les tempêtes. Je ferai un exemple à « jamais terrible de la première flotte (19) qui

« passera près de ces rochers, et je signalerai ma « vengeance sur celui qui le premier (20) m'est « venu braver dans ma demeure. Si mes yeux « savent lire dans le livre des destins, chaque « année ramènera pour vous de nouveaux nau- « frages et de nouveaux désastres. Il est décidé, « par un jugement suprême, qu'un héros con- « quérant des Indes, le destructeur de Quiloa « et de Montbassa, le vengeur des Turcs et des « Égyptiens, déposera ici ses trophées et y trou- « vera sa sépulture (21). Un guerrier, sensible à « l'amour et à la gloire, amènera ici la beauté « qu'aura choisie son cœur (22). Une affreuse des- « tinée les attend tous deux sur mes rivages, et « le naufrage sera le moindre de leurs maux. « Leurs malheureux enfants expireront de faim « sous leurs yeux. Leur mère infortunée, dé- « pouillée par les Cafres féroces et avares, expo- « sée à l'inclémence des airs, foulant de ses pieds « délicats les sables brûlants de ces contrées, « fuira dans l'épaisseur des forêts, suivie de son « déplorable époux. Ils mourront en s'embras- « sant, leurs ames s'exhaleront ensemble, et le « récit de leurs maux fera frémir d'horreur les « habitants des bords du Tage ».

Le monstre allait continuer ses menaces. Je me levai et lui dis : Qui es-tu ? Il me répondit en poussant un profond soupir, et comme indigné que j'eusse l'audace de l'interroger : « Je suis le « génie de ces mers, le grand cap des tempêtes (23).

« Ptolémée, Strabon, Pline et Méla ne m'ont ja-
« mais connu. C'est moi qui termine ici la terre
« africaine; et mon promontoire, qui n'avait ja-
« mais été vu des humains, et que votre audace
« a profané, s'étend vers le pôle antarctique. Je
« suis un des fils de la terre, frère d'Encelade et
« d'Égéon aux cent bras. Mon nom est Adamas-
« tor. Je me joignis aux Titans contre le maître
« du tonnerre; et tandis qu'ils élevaient des mon-
« tagnes contre le ciel, je méditai la conquête de
« l'Océan, et voulus ravir l'empire à Neptune.
« L'amour m'animait encore dans ce grand des-
« sein. J'adorais l'épouse de Pélée, la belle Thé-
« tis. Je la vis un jour sortir nue du sein des
« flots, environnée des filles de Nérée et folâtrant
« avec elles; je devins épris de ses charmes. J'au-
« rais méprisé pour elle toutes les déesses du ciel,
« et mon amour est éternel comme mes malheurs.
« Ma taille effrayante et difforme ne la prévint
« pas en ma faveur. Je résolus de l'enlever de
« force, et annonçai mon dessein à la nymphe
« Doris. Elle en avertit la déesse, qui, méprisant
« mon amour, feignit d'y répondre, afin de m'at-
« tirer dans le piége. Hélas! il ne fut pas difficile
« de m'y faire tomber; j'aimais, et l'amour aveugle
« est conduit par le désir et l'espérance. Une nuit
« que Doris avait fixée pour mon bonheur, je
« crus apercevoir de loin la figure charmante que
« j'idolâtrais. Je cours pour l'embrasser. O rage!
« ô désespoir! je n'embrasse qu'une montagne

« dure et hérissée. L'étonnement me fit rester
« mobile comme elle. O déesse! la plus belle
« la plus inhumaine de l'Océan! si mon amour
« te touchait pas, que ne me laissais-tu du me
« la douceur de l'illusion! Pénétré de honte et
« douleur, je m'éloigne et je veux rejoindre
« frères. Ils venaient d'être vaincus. La fo
« les avait renversés. Leurs cent bras les ava
« mal servis contre les dieux. Plusieurs éta
« ensevelis sous des montagnes, et je ne ta
« pas moi-même à partager leur châtiment.
« mes membres changés en rochers, les di
« formèrent ce vaste promontoire qui s'ava
« vers cette côte; et, pour mettre le comb
« mes peines, je suis sans cesse outragé par
« thys, qui m'environne de ses flots. » Il dit et
parut avec un murmure sourd et plaintif.
nuage se dissipa, et la mer fit entendre au
un long mugissement. J'élevai mes mains s
pliantes vers le ciel qui m'avait conduit, et j
conjurai de détourner loin de nous les fune
menaces d'Adamastor.

Cependant les coursiers du soleil, Phlegon
Pyroïs, élevaient déja dans les airs son char
dieux, lorsque nous aperçûmes le promont
que le géant nous avait annoncé. Quand nous
eûmes doublé la pointe, nous commençâme
entrer dans les mers du Levant; et, après av
suivi quelque temps la côte, nous primes te
pour la troisième fois. Les habitants du pays n

parurent d'un commerce plus humain que ceux chez qui nous avions abordé auparavant. Ils vinrent à nous jusques sur la plage sablonneuse, en formant des danses, et avec de grands témoignages de joie. Ils amenaient avec eux des troupeaux qui paraissaient nourris d'excellents pâturages. Leurs femmes, noircies par le soleil, étaient montées sur des bœufs, animaux aussi robustes que paisibles, dont ils font grand cas dans ce pays. Ils accompagnaient leurs chants du son de la flûte champêtre. Le traitement qu'ils nous firent répondit à ces apparences d'humanité. Nous reçûmes d'eux toutes les provisions qu'ils pouvaient fournir, et nous leur fîmes d'autres présents en échange. Mais n'en pouvant tirer aucun indice du pays que nous cherchions, il fallut lever l'ancre et remettre à la voile.

Nous avions déja fait un long circuit autour des côtes d'Afrique, et nous dirigions la proue vers l'ardent équateur qu'il fallait passer une seconde fois, laissant derrière nous le pôle antarctique. Nous dépassons une petite île où était venue une autre flotte qui nous avait devancés (24); mais qui, après avoir découvert le cap des Tempêtes, crut avoir atteint le terme de sa course, et retourna en Europe. Pour nous, toujours guidés par des espérances incertaines, nous continuons à nous frayer de nouvelles routes sur les flots, tantôt battus par les tempêtes, tantôt enchaînés par des calmes. Nous luttâmes long-temps

contre l'inconstance de cet élément, repo
par des courants qui nous fermaient le pas
et dont la violence l'emportait sur le ven
midi qui nous était favorable. Mais enfin le
rible Auster, indigné de la résistance qu'il ép
vait, souffla du fond de ses cavernes avec ta
furie, qu'il força tous les obstacles. L'anné
menait ce jour solennel où trois rois vinren
contrées orientales adorer un Dieu naissant.
entrâmes dans un grand fleuve, qui fut ap
du nom de cette solennité, *los Reyes*, ou le f
des rois. Nous trouvâmes sur ses bords des
ples aussi hospitaliers que ceux que nous a
déja rencontrés. Ils nous fournirent des r
chissements, et nous fîmes provision d'eau
le fleuve. Mais il ne fut pas possible de tir
ce peuple, qui ne pouvait point nous enter
aucune lumiere sur l'objet de notre voyage. J
grand roi, quelle devait être notre impat
d'avoir parcouru tant de côtes sans jamais
contrer que des hommes grossiers qui ne
vaient nous être d'aucun secours dans la recha
qui nous occupait depuis si long-temps. Imag
quelle devait être notre consternation, et si
avoir tant souffert de la faim, de la soif,
fatigue, des dangers d'une mer inconnue,
la température d'un ciel étranger et d'un c
dévorant, nous ne devions pas être rebutés
attente si longue et de tant d'efforts inutiles.
vivres étaient corrompus et nos forces affai

l'espérance même ne les soutenait plus. L'amour du devoir et l'obéissance au prince pouvaient seuls les ranimer. Mais quels autres hommes que des Portugais auraient été capables de tant de constance et de fidélité? Quels autres ne se seraient pas révoltés contre leur chef, et ne l'auraient pas forcé d'abandonner une entreprise qui semblait impossible, pour chercher dans la piraterie et le brigandage un remède à tant de maux? Il n'est rien que je ne doive attendre désormais des hommes rares qui m'ont suivi, puisque leur courage et leur obéissance ont résisté à tant d'épreuves.

Sortis du fleuve des Rois, nous nous écartons un peu de la côte pour n'être pas emportés par les courants (25) dans le golfe où s'élève la riche Sofala. Nous avancions dans la haute mer, nous rapprochant de temps en temps du rivage où nous ramenait l'espérance de quelque heureuse découverte, et cherchant à éviter les écueils, lorsqu'un jour nous découvrîmes des bateaux à voiles sur un fleuve qui se jetait dans la mer. Ce spectacle nous transporta de joie, puisque nous trouvions un peuple instruit dans l'art de la navigation; nous pouvions espérer enfin d'en tirer les connaissances que nous cherchions. Cette terre était habitée par des nègres qui commercent avec des nations plus civilisées et plus polies qu'ils ne le sont eux-mêmes. La toile de leur turban est tissue d'un fin coton, et leur ceinture est cou-

verte de drap bleu céleste. Leur langage est mêlé d'arabe, dont Fernand Martinez, notre interprète, a une intelligence parfaite. Il nous dirent que leur mer était fréquentée par des vaisseaux aussi grands que les nôtres, mais qui venaient d'une contrée de l'Orient (26), où les hommes étaient de la même couleur que nous. Cette nouvelle nous remplit d'allégresse. Charmés de ces heureux présages, nous donnons à cette rivière le nom de *buénos sinays*, ou bons signaux (27), et nous élevons sur la côte une des croix qué nous avions apportées pour marquer nos découvertes. Là nous réparons nos navires endommagés par une longue navigation, et les habitants pleins de zèle nous aident dans nos travaux. Mais ce premier bonheur que nous goûtions ne fut pas exempt d'amertume; une maladie cruelle (*) et plus affreuse que je n'en avais encore vue, vint frapper plusieurs d'entre nous, et leurs os demeurerent ensevelis dans une terre etrangere. Cette plaie mortelle s'annonçait par l'enflure des gencives, qui se corrompaient et exhalaient une odeur insupportable. Tous les secours de l'art nous manquaient; et ne sachant quels remedes employer, nous coupions les chairs infectes; mais cette précaution ne détournait pas la mort qui venait bientôt saisir ces malheureuses victimes. Nous eûmes

(*) Scorbut.

la douleur de voir périr ainsi ceux qui avaient partagé avec nous les fatigues d'un si long voyage, qui avaient couru les mêmes hasards et devaient attendre la même récompense. Hélas! que les restes des misérables humains trouvent aisément leur dernière demeure! Le gouffre des flots, les collines incultes, reçoivent indistinctement les os d'un soldat obscur ou d'un héros renommé.

Nous nous remîmes en mer, emportant de ces rives de l'espérance et de la tristesse. Nous ne perdions pas de vue les côtes, cherchant à nous procurer encore des lumières plus certaines et des secours plus assurés. Enfin nous abordons à Mozambique. Vous avez su, grand roi, la perfidie de ces peuples et celle des habitants de Montbassa. Mais la clémence divine, en nous amenant ici, a réparé tous nos maux.

Je vous ai raconté tout ce que vous désiriez de savoir. Jugez maintenant s'il y a dans le monde des hommes qui aient fait des voyages semblables aux nôtres. Ceux d'Énée et du fameux Ulysse (28) peuvent-ils leur être comparés! Quelqu'un a-t-il jamais vu autant de mers que j'en ai parcouru? Que l'homme divin inspiré par les muses, à qui sept villes se disputent l'honneur d'avoir donné la naissance; que le chantre harmonieux qui endormait au son de sa flûte les nymphes du Mincio, et qui fit retentir les bords enorgueillis du Tibre des sons de la trompette héroïque; que ces deux génies immortels érigent en demi-dieux les

héros qu'ils ont chantés; qu'ils les fassent triompher des Circés, des Polyphèmes, des Syrènes, enfants de l'imagination brillante; qu'ils les conduisent sur les côtes fabuleuses où le Lotos fait perdre la mémoire; qu'ils déchaînent contre eux les vents sortis des outres d'Éole, la vengeance de Calypso et la faim vorace des harpies; toutes ces merveilles de la fable cèdent ici à la simple vérité.

Gama finit son récit. Tous les assistants écoutaient avec une attention avide ces étonnantes aventures. Ils se redisent l'un à l'autre les traits qui les ont le plus frappés. Ils ne se lassent point de contempler ces hommes extraordinaires qui ont fait de si grandes choses. Le roi loua le courage de l'amiral et de ses compagnons; et, comme le dieu du jour allait plonger dans les eaux le char que gouverna si mal l'infortuné Phaëton, le prince quitta la flotte portugaise, et retourna dans son palais.

O que la louange est douce! qu'il est doux de raconter ses hauts faits, quand ils ne peuvent être démentis par l'envie, et qu'ils sont avoués par la voix de l'univers! c'est le désir de la louange, c'est la noble émulation, c'est le spectacle de la gloire d'autrui qui enflamme un grand cœur, et qui l'avertit de sa force. Alexandre n'était pas si jaloux des exploits d'Achille que de l'éclat que les vers d'Homère avaient répandu sur sa renom-

mée. C'était là le bonheur qu'il lui enviait : c'étaient les trophées de Miltiade qui réveillaient Thémistocle, et qui lui faisaient dire que rien n'est si doux à nos oreilles que la voix qui célèbre nos actions. Gama ne veut pas qu'on lui compare le héros de Virgile. Mais il aimait, il estimait sans doute le souverain qui par ses dons et ses faveurs encouragea le poëte de Mantoue à travailler pour la gloire de Rome. La Lusitanie a ses Scipions, ses Césars, ses Alexandres, ses Augustes. Mais Auguste composait des vers, César maniait la plume aussi bien que la lance; Scipion, le favori de Mars, ne dédaignait pas la muse du théâtre; Alexandre conservait dans sa mémoire les vers du chantre d'Ilion. Le Portugal seul (je rougis de l'avouer), content de la gloire des armes, méprise la gloire des lettres et des arts. Le son de la lyre des muses n'a point d'attrait pour ses oreilles, et les charmes de la poésie ne disent rien à son cœur. Il dédaigne un art divin, parce qu'il ne le connaît pas. Aussi nul héros portugais n'a trouvé de poëte pour le chanter. Ce n'est pas que dans cette contrée la nature ne puisse faire naître le génie; mais cette nation farouche et grossière le rejetterait avec mépris. Que Gama rende grace à l'amour de la patrie qui m'a fait prendre la lyre pour publier ses travaux. Le plaisir de louer mes concitoyens a seul animé ma voix. Les insensibles descendants de Gama et cette patrie

ingrate ne méritaient pas que les filles du T
quittassent les retraites sacrées où leurs ma
travaillent à des tissus d'or, pour mettre dans
miennes une trompette dont ce peuple n'éco
pas les accents.

FIN DU CINQUIÈME CHANT.

NOTES

DU CINQUIÈME CHANT.

Note 1. *Et depuis le sixième âge du monde vieillissant, il y avait déja près de quinze siècles que cet astre bienfaiteur recommençait, en faveur des humains, sa révolution annuelle.* On sait que les chronologistes ont marqué six grandes époques historiques ou six âges du monde. Le sixième et le dernier est l'avènement de Jésus-Christ, l'ère chrétienne; et c'est en datant de cette époque que Camoëns exprime poétiquement près de quinze siècles écoulés, Gama étant parti de Lisbonne en 1497.

Note 2. *Les îles découvertes par les ordres et sous les auspices de l'illustre prince Henri.* L'infant don Henri, l'un des fils du roi Jean I, fut le mobile et l'instigateur des premières expéditions portugaises le long des côtes occidentales de l'Afrique. Des vaisseaux armés par ses ordres et commandés par des officiers de sa maison, découvrirent Madère, les Canaries, les îles du cap Vert, etc., et avancèrent depuis le cap Boyador que nul navigateur européen n'avait encore osé passer, jusqu'à Sierra-Léona.

Note 3. *On soupçonne qu'il y a des terres sur la droite; mais l'existence n'en est pas encore assurée.* Elle le fut bientôt après par les découvertes de Colomb. Cette terre, dont on soupçonnait l'existence, était l'Amérique, que l'on devait apercevoir en voguant toujours vers l'occident. Alvarès Cabral allant aux Indes après Gama, fut poussé si loin par les vents du côté opposé, qu'il toucha la terre du Brésil sans la

connaître, et sans se douter qu'il fût abordé dans une partie d'un nouvel hémisphère.

Note 4. *Madère qui tire son nom de la quantité d'arbres dont elle est couverte. Madéra* en espagnol signifie bois, d'où nous est venu le mot de madrier. L'infant don Henri y avait envoyé quelques colons qui, pour se faire jour dans l'épaisseur des forêts, y mirent le feu. On ne fut plus maître de l'éteindre, et l'on dit que l'embrâsement dura sept ans.

Note 5. *Nous franchissons les Canaries, nommées autrefois îles Fortunées, bornes que la nature a prescrites à la course du soleil.* Les Canaries sont situées vers le tropique du Cancer, bornes septentrionales de la course apparente du soleil.

Note 6. *De là nous voguons vers les filles d'Hespérus, appelées Hespérides du nom de leur père.* Ce sont les îles du cap Vert, habitées autrefois, selon des traditions fabuleuses, par les filles d'Hesperus, frère d'Atlas et fils de Japhet. Hesperus et Atlas étaient tous deux occupés de l'étude de l'astronomie, et vivaient sur les montagnes pour mieux observer les astres. De-là les poètes ont feint qu'Atlas avait été changé en une montagne qui porte le ciel, et de son frère Hespérus ils ont fait l'étoile du soir ou du couchant. Les Hespérides ses filles cultivaient de beaux jardins où naissaient des pommes d'or, emblême qui doit signifier ou la possession des riches métaux communs dans la terre d'Afrique, ou les troupeaux à laine de couleur d'or. On ne s'accorde pas sur ce séjour des Hesperides. Selon les uns c'étaient les Canaries, et selon les autres les îles du cap Vert. Le poète adopte ici cette dernière opinion. On croit que le cap Vert était appelé par les anciens *Arsinarium promontorium* ou *Arsinaréum*, le promontoire d'Arsine.

Note 7. *Nous mouillâmes à cette île à qui l'on a donné le nom de l'apôtre protecteur des Espagnols.* C'est une des îles du cap Vert, nommée par les Portugais *San-Jago* ou *Yago*, Saint-Jacques, patron d'Espagne.

Note 8. *Nous cotoyâmes cette partie de l'Afrique où habitent les Jalofs, le vaste pays de Mandinga.* Le pays des Jalofs est entre le Sénégal et la Gambra; un peu plus loin sont les Mandingos, ou peuples de Mandinga, qui font un grand commerce d'or, soit qu'ils le tirent de leur pays, soit qu'il leur soit apporté par les peuples de l'intérieur d'Afrique.

Note 9. *Nous passons les Dorcades, séjour antique des trois filles de Phorcus.* Ces trois filles étaient Euriale, Sténone et Méduse. Cette dernière, qui était très-belle, excita la colère de Junon, qui la rendit très-difforme et changea ses cheveux en serpents. De-là naquit, dit-on, cette prodigieuse multitude de serpents dont l'Afrique est couverte. On croit que les Dorcades sont l'île Saint-Thomas et l'île du Prince.

Note 10. *Les montagnes rugissantes de Sierra-Léona.* Montagne des Lions, nom qui leur a été donné pour exprimer le bruit affreux que font entendre de loin les écueils battus par les flots, et qui ressemble à des rugissements.

Note 11. *Le cap des Palmiers.* C'est le cap nommé par les Portugais *las Palmas*.

Note 12. *Le Zaïre, fleuve inconnu aux anciens.* Il prend sa source dans le lac de Zambre, et se jette dans l'Océan occidental avec tant d'impétuosité, que l'on sent, dit-on, le reflux des eaux en pleine mer à cinq ou six lieues de la côte. C'est ce qu'a exprimé avec la plus heureuse énergie l'au-

teur du poëme immortel des *Saisons*, dans ces deux beaux vers :

> L'Orellane et l'Indus, le Gange et le Zaïre,
> Repoussent l'Océan, qui gronde et se retire.

Note 13. *Nous perdîmes de vue l'étoile de Calisto qui se plongeait dans la mer en dépit de la jalouse Junon.* Les Portugais ayant passé l'équateur devaient voir décliner le pôle du nord et s'élever celui du sud. Les anciens, qui n'avaient pas étendu leur navigation au-delà du tropique, ne perdaient jamais de vue l'étoile du nord, qu'ils appelaient Calisto ou la grande Ourse; et de-là les poëtes ont feint que Junon avait obtenu de Téthys que jamais Calisto ne pourrait se plonger dans la mer.

Note 14. *Les régions qu'il éclaire sont encore inconnues aux humains.* Ces régions sont l'hémisphère austral, dont l'existence est aujourd'hui démontrée, sur-tout par les dernières découvertes des navigateurs anglais dans la mer du Sud. Le poëte ajoute que le ciel austral est moins étoilé que le nôtre; et en effet, on n'y découvre guère pendant la nuit que les sept étoiles appelées par les mariniers la constellation de la croix, parce qu'elles semblent former une croix; ces sept étoiles guident les navigateurs lorsque l'on a passé la ligne.

Note 15. *J'ai vu cette lumière que les matelots appellent sainte.* C'est une ancienne superstition des mariniers. On sait que ces feux follets,

> Ces feux amis des matelots,

comme le dit le lyrique Rousseau, sont des vapeurs sulphureuses qui s'embrâsent après une longue agitation et annoncent la fin de la tempête, parce qu'elles ne peuvent s'allumer que quand l'air commence à se dégager de l'humide épaisseur des nuages et des brouillards.

Note 16. *J'ai vu la trombe menaçante.* Ce phénomène, qui est en effet tel que le poëte le décrit, et que nous appelons trombe ou trompe, s'appelle autrement *siphon*, apparemment à cause de sa ressemblance avec le vase de ce nom. Ces trombes ou siphons, souvent accompagnés de courants d'air effroyables, mettent les vaisseaux dans le plus grand danger, lorsqu'on n'a pas pris assez promptement la précaution de plier toutes les voiles.

Note 17. *L'astrolabe, inventé depuis peu parmi nous par un génie ami de l'humanité.* L'astrolabe fut inventé en Portugal sous le règne de Jean II, par deux médecins juifs, aidés du fameux mathématicien Martin Behem ou de Bohême. Ce sont eux qui rédigèrent les premières tables des déclinaisons du soleil.

Note 18. *Un fantôme épouvantable.* L'apparition de ce fantôme est regardée, avec raison, comme une fiction sublime et vraiment épique. Peut-être peut-on reprocher au poëte de faire parler ce génie Adamastor un peu trop longtemps, et de finir ce morceau, qui s'annonçait avec grandeur, par la fable peu intéressante de l'amour du géant pour la déesse Téthys. Cet endroit de la *Lusiade* a été imité depuis peu dans l'ode de la navigation, couronnée à l'académie française en 1773. Les lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de trouver ici cette imitation à côté de l'original.

Ce hardi Portugais, *Gama*, dont le courage
D'un nouvel Océan nous ouvrit le passage,
De l'Afrique déja voyait fuir les rochers;
Un fantôme, du sein de ces mers inconnues
S'élevant jusqu'aux nues,
D'un prodige sinistre effraya les nochers.

Il étendait son bras sur l'élément terrible;
Des nuages épais chargeaient son front horrible,

Autour de lui grondaient le tonnerre et les vents;
Il ébranla d'un cri les demeures profondes,
Et sa voix sur les ondes
Fit retentir au loin ces funestes accents :

« Arrête, disait-il, arrête, peuple impie;
« Reconnais de ces bords le souverain génie,
« Le dieu de l'Océan, dont tu foules les flots.
« Crois-tu qu'impunément, ô race sacrilège!
« Ta fureur qui m'assiége
« Ait sillonné ces mers qu'ignoraient tes vaisseaux?

« Tremble, tu vas porter ton audace profane
« Aux rives du Mélinde, aux bords de Taprobane,
« Qu'en vain si loin de toi placèrent les destins,
« Vingt peuples t'y suivront; mais ce nouvel empire
« Où tu vas les conduire,
« N'est qu'un tombeau de plus creusé pour les humains.

« J'entends des cris de guerre au milieu des naufrages,
« Et les sons de l'airain se mêlant aux orages,
« Et les foudres de l'homme aux tonnerres des cieux,
« Les vainqueurs, les vaincus deviendront mes victimes
« Au fond de mes abymes
« Leurs coupables trésors descendront avec eux. »

Il dit, et se courbant sur les eaux écumantes,
Il se plonges soudain dans ces roches bruyantes,
Où le flot va se perdre et mugit renfermé
L'air parut s'embrasser et le roc se dissoudre,
Et les traits de la foudre
Éclatèrent trois fois sur l'écueil enflammé.

Note 19. *Je ferai un exemple à jamais terrible de la p[illegible] mière flotte qui passera près de ces rochers.* Cette flotte [illegible] celle d'Alvares Cabral, qu'un orage épouvantable a[illegible] près du cap de Bonne-Espérance. La tempête dura vi[illegible] deux jours. De treize vaisseaux qui composaient la flo[illegible]

six périrent avec tout l'équipage; les sept autres, dans l'état le plus triste, arrivèrent à peine au port de Sofala.

Note 20. *Et je signalerai ma vengeance sur celui qui le premier m'est venu braver dans ma demeure.* Ce fut Barthélemi Diaz qui, sous le règne de Jean II, passa le premier le cap de Bonne-Espérance, mais sans l'apercevoir qu'à son retour. C'est lui qui l'appela le cap de la Tourmente ou des Tempêtes, *cabo Tormentoso,* parce qu'il en avait essuyé une très-violente. Jean II le nomma cap de Bonne-Espérance, persuadé que ce passage devait ouvrir la route des Indes. Barthélemi se rembarqua sur la flotte d'Alvarès Cabral, et périt dans le désastre de cette flotte.

Note 21. *Un héros conquérant des Indes... trouvera ici sa sépulture.* C'est François d'Almeyde, premier vice-roi des Indes. Il détruisit Quiloa et Montbassa, battit la flotte du soudan d'Égypte, et fut un des premiers fondateurs de la puissance portugaise dans l'Inde. Les magiciens de cette contrée lui prédirent qu'il ne repasserait pas le cap de Bonne-Espérance. Il le repassa pourtant; mais, ayant relâché à quelque distance dans la baie de Saldagna, il se mêla dans une querelle que quelques-uns de ses gens prirent avec des naturels du pays, et fut tué.

Note 22. *Un guerrier, sensible à l'amour et à la gloire, amenera ici la beauté qu'aura choisie son cœur.* Cet endroit rappelle la touchante histoire de Manuel de Souza et de son épouse, sujet malheureusement trop véritable d'un poëme portugais de Jérôme Cortéréal. Manuel avait été gouverneur de Diu : il revenait en Europe avec sa femme Léonore de Sa, l'une des plus belles personnes de son temps, et rapportait des richesses immenses. La tempête brisa son vaisseau contre les écueils du cap de Bonne-Espérance. Une partie de son équipage périt dans les flots; le reste se trouva sans se-

...t sans ressource dans un pays ignoré et inculte.
moururent de faim, les autres furent massacrés par
sauvages, ou dévorés par des bêtes féroces. Manuel,
épouse, ses trois enfants et quelques-uns des siens gagn
une bourgade, dont le chef était un brigand qui les dépo
de leurs habits et de leurs armes, et les laissa nus au
lieu de la campagne. L'infortunée Léonore, après avoir l
temps marché dans cet état, les jambes enflées, les p
déchirés et sanglants, et tourmentée encore plus de sa
dité qui l'exposait aux regards et aux insultes des barba
sentit enfin défaillir ses forces et son courage, et s'en
dans le sable jusqu'au cou. Dans cette affreuse situation
vit expirer deux de ses enfants qu'elle avait soutenus
qu'à ce moment des secours qu'elle se refusait à elle-m
Elle ne tarda pas à les suivre. Son mari reçut ses der
soupirs, et saisi du plus affreux désespoir, il prit dans
bras le dernier de ses enfants, près de mourir comme
frères, et poussant des cris et des hurlements lamental
il s'enfonça dans les bois, où sans doute il devint la p
des tigres et des lions. Vingt-six Portugais survécurent
enchaînement des plus horribles disgraces : ils arrivere
un village d'Éthiopie qui entretenait commerce avec
marchands portugais, habitués sur les bords de la mer Ro
Ils trouvèrent des vaisseaux qui les ramenèrent en Eu
contre toute espérance, et ce sont eux qui racontèrent
horribles aventures, dont la seule idée fait frémir

Note 23. *Je suis le génie de ces mers, le grand Cap*
Tempêtes. Duperron de Castéra, possédé d'une passion
extraordinaire pour l'allégorie, veut absolument que ce g
qui apparaît à Gama ne soit autre chose que Mahom
soutient que telle est l'idée de Camoens : *Ceux*, dit-il,
mer un préjugé peu raisonnable, ne prient les interpréta
triques, ne manqueront pas sans doute de prendre c
une chimère enfantée par un commentateur. L

sons-les en proie au faux goût qui les flatte, et montrons que le Camoëns pensait réellement à Mahomet en nous peignant Adamastor. Duperron de Castéra veut que l'on trouve dans les fables de l'auteur de la *Lusiade un sens historique, un sens physique, et un sens moral. Le sens physique* de la fable d'Adamastor, ce sont les orages fréquents autour du Cap. Il convient que *le sens historique et le sens moral* sont *un peu plus difficiles à démêler. Mais la récompense suit le travail qu'il en coûte pour nous éclaircir.* Ce détail est trop curieux pour ne pas en remettre au moins une partie sous les yeux de nos lecteurs. D'abord *la description du corps, des yeux et de la voix d'Adamastor ne s'accorde-t-elle pas entièrement avec ces paroles de Jean Caspinien, au sujet de Mahomet?* Trux aspectus et vox terribilis corpusque gladiatorio robore metuendum. *Le géant dit que les mers orientales lui appartenaient. Mahomet lui-même en aurait dit autant à Gama. Ses disciples étaient les seuls qui connussent alors la navigation des Indes. Adamastor prophétise. Mahomet se vantait d'avoir le don de prophétie. Les Arabes rapportent plusieurs de ses prédictions : on me dira qu'elles sont fausses; je réponds que l'auteur a pris soin de mettre un mensonge dans la bouche d'Adamastor, afin de rendre son tableau plus fidèle; ce mensonge concerne la mort de Manuel de Souza, qui n'expira pas en embrassant sa femme, comme le géant l'avait prédit; mais loin d'elle dans un bois, où il fut dévoré par les bêtes féroces. Adamastor fait des contorsions et des grimaces épouvantables, quand Gama l'interroge : la même chose arrivait souvent à Mahomet, parce qu'il était sujet au mal caduc. Adamastor se dit fils de la terre; Mahomet était d'une naissance si basse qu'aucun titre ne lui convient mieux.... Enfin la métamorphose d'Adamastor en un vaste assemblage de terre et de rochers lavés par les ondes, nous désigne la mort et le tombeau de Mahomet : il mourut hydropique, voilà les eaux qui l'entourent : on a mis son corps dans un tombeau qui est extrêmement élevé; voilà la hauteur du promon-*

toire. Duperron de Castéra trouve encore un bien plu
nombre de rapports de la même force, qu'il a ras
pour l'instruction des lecteurs. Mais en voilà assez po
amusement. Ajoutons-y seulement sa conclusion, q
bien le reste. *On me demandera peut-être pourquoi*
prend plaisir à se voiler de la sorte; je réponds que l'a
est une source inépuisable de richesses et de beautés
poëme épique. Homère, Virgile, le Camoëns et le Ta
presque toujours mystérieux; leurs ouvrages ressembl
grenade, dont l'écorce est belle, et le dedans encore m

Note 24. *Nous dépassions une petite île où était ve*
autre flotte qui nous avait devancés. C'est l'île de Saint
où s'arrêta Barthélemi Diaz, à soixante-deux lieues
de Bonne-Espérance.

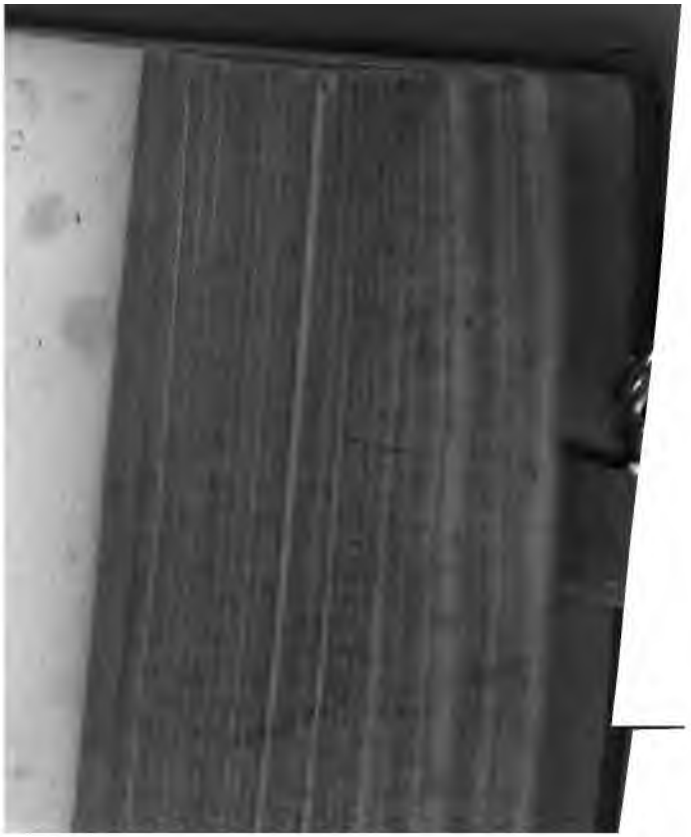
Note 25. *Pour n'être pas emportés par les cour*
furent ces courants qui empêchèrent Barthélemi
pousser plus loin : ils sont extrêmement dangereux.
pelle cet endroit le Cap-des-Courants, que l'on renco
peu avant Sofala. Gama ne put le doubler qu'à la
d'un vent très-favorable, qui, soufflant du nord, le
sait de la côte.

Note 26. *Ils nous dirent que leur mer était fréquen*
des vaisseaux aussi grands que les nôtres, mais qu'e
d'une contrée de l'Orient. Ces vaisseaux appartenai
marchands de la Mecque et des ports de la mer Rou
allaient d'abord dans les Indes, et descendaient à Sofal
de retourner dans leur pays.

Note 27. *Buenos sinays, ou bons signaux.* On
cet endroit la rivière de Bonnes-Nouvelles. On crou
sort, ainsi que plusieurs autres rivières, du grand
Cuama.

OTE 28. *Ceux d'Énée et du fameux Ulysse.* C'est à l'oc-
on de cet endroit de *la Lusiade* que Duperron de Castéra
ve avec indignation contre M. de Voltaire, qui observe
l'Essai sur la poésie épique qu'il est assez extraordinaire
l'on parle d'Ulysse et d'Énée à un barbare des côtes de
guebar. Il est vrai qu'il est possible à toute force que ce
ce, qui commerçait avec les Maures et les Arabes, na-
s lettrées, ne fût pas dépourvu d'instruction. Mais il se
rait aussi qu'il n'eût pas une grande connaissance de la
hologie grecque, et la critique de M. de Voltaire n'est
assez dénuée de fondement, pour que le traducteur de
oëns fasse éclater tant de colère. Il revient plusieurs fois
réfutation et très-longuement; et, comme il aime à tirer
out de grandes et importantes maximes, il finit son ex-
ion par cette phrase : *Quels écueils n'a-t-on pas lieu de*
ndre sur l'océan de la critique, lorsqu'on y voit le naufrage
si bon vaisseau !

FIN DES NOTES DU CINQUIÈME CHANT.



ductions de ces climats inconnues à notre Europe. Souvent on goûtait sur le rivage le plaisir de la pêche, où chacun cherchait à se signaler à l'envi. Tel autrefois, sur les bords du Nil, Marc-Antoine variait les plaisirs et les amusements qu'il partageait avec sa chère et trompeuse Égyptienne.

Mais l'amiral s'apercevant qu'un plus long séjour lui ferait perdre des moments précieux, ne songe qu'à profiter de la faveur des vents qui l'invitent à partir. Résolu de ne pas s'arrêter davantage, et prêt à reprendre sa route, il se pourvoit de vivres et de pilotes, et prend congé du monarque africain. Le roi de Mélinde lui marque le désir qu'il a de revoir les vaisseaux portugais dans ses ports, et ses côtes fréquentées par des hommes si braves. Il jure que tant qu'il respirera, il sera l'ami du roi de Lusitanie et de ses sujets. Gama répond à ces protestations avec la reconnaissance qu'elles méritaient. Il met à la voile et part pour les climats de l'Aurore, conduit par un fidèle pilote. La flotte vogue avec confiance et sûreté sur les mers orientales; et déja elle découvrait le palais du soleil, d'où ce dieu sort chaque jour la tête couronnée de rayons. Déja elle croyait toucher au terme de ses désirs; mais l'implacable Bacchus, toujours opposé au bonheur des Portugais, tente un dernier effort pour leur ravir la gloire qui leur est préparée : sa fureur s'exhale en menaces; il voit que les destins ont résolu de faire de Lisbonne la rivale de Rome, et qu'il n'est pas

en son pouvoir d'anéantir ce décret d'une puissance suprême. N'espérant rien de l'Olympe, il le quitte, la rage dans le cœur, descend dans les royaumes humides, et va chercher le palais du dieu à qui le sort a confié le sceptre des mers.

Dans le plus profond des cavernes de l'Océan, inaccessible berceau des ondes, d'où s'élancent les flots amoncelés par le souffle impétueux des enfants d'Éole, est la demeure de Neptune, des filles de Nérée, et des autres divinités qui composent sa cour. C'est là que les eaux laissent un vaste espace pour le palais de leur souverain, séjour que n'a jamais contemplé l'œil des mortels. Sur une terre semée d'un sable d'argent, s'élèvent de hautes tours de crystal, qui ont l'éclat du diamant. Les portes sont d'or, marquetées de perles, brillants coquillages de la mer, et recouvertes de sculpture. On y a ciselé l'antique chaos et les quatre éléments qui le composent. On voit chacun d'eux prendre la place qui lui est assignée. Au-dessus de tous s'élève le feu subtil et léger (1) qui n'admet aucun aliment impur, et qui nourrit et anime tout ce qui vit depuis le larcin de Prométhée. Au-dessous de lui circule l'air, dont la force est invincible, et qui remplit tout. Vient ensuite la terre couronnée de montagnes, couverte de verdure et de fleurs, mère nourricière et inépuisable des animaux innombrables répandus sur sa surface. L'eau qui coule dans son sein nourrit une prodigieuse multitude de poissons, et

porte et insinue par-tout un fluide producteur. Ailleurs était représentée la guerre des dieux contre les géants : on voyait Typhée terrassé sous l'Etna, et vomissant des tourbillons de flamme. On voyait dans un autre endroit le coursier superbe sortant de la terre frappée du trident de Neptune, et l'olivier naissant de la pacifique Minerve.

Bacchus, plein de ses ressentiments, ne s'amuse pas à considérer ces merveilleux ouvrages. Il se hâte d'arriver au séjour de Neptune. Le dieu, instruit de son arrivée, l'attendait aux portes, et le reçut accompagné de ses nymphes (2). « Souverain des mers, lui dit Bacchus, ne sois pas « surpris de me voir dans tes états : les dieux « mêmes ne sont pas à l'abri des injures du destin. « Mais avant que je t'en dise davantage, convoque « les divinités de la mer, et qu'elles apprennent « ainsi que toi les affronts qui vous menacent. » Aussitôt Neptune ordonne à Triton d'appeler tous les dieux de son empire. Triton est fils du roi des eaux et de la nymphe Solacie. Ce jeune dieu, noir et difforme, est le messager de son père, et, la trompette à la bouche, va porter ses ordres souverains. Sa taille est gigantesque; sa barbe et ses cheveux sont chargés de limon, et portent une immense quantité de coquillages. Sa coiffure est une coquille de langouste. Pour nager plus facilement, il est nu : seulement sa ceinture est recouverte de cancres. Il embouche avec force et

fait résonner au loin sa conque tortueuse. Ses sons perçants furent entendus jusqu'aux extrémités des mers, et toutes les divinités des royaumes humides s'empressèrent de se rendre auprès de leur souverain. Là s'avançait le vieil Océan, suivi de sa nombreuse postérité; Nérée et son épouse Doris, qui ont peuplé de nymphes l'empire de la mer; Protée, qui laissa pour quelques moments le soin de ses troupeaux marins. Les destins n'ont point de secrets pour lui, et il savait déja tout ce qu'allait dire Bacchus. Téthys, la souveraine des ondes, s'avançait d'un air noble et majestueux. Sa beauté est si éclatante, que les flots s'arrêtent d'étonnement en la voyant passer. La gaze transparente qui la couvre laisse voir tous ses charmes, qu'elle ne veut pas dérober à l'œil des dieux. Amphitrite venait embellir l'assemblée : son teint efface l'éclat des fleurs, et ses regards sont brillants comme les rayons du soleil : elle est suivie du dauphin (3), qui lui conseilla jadis de céder aux désirs de l'amoureux Neptune. Téthis et cette déesse se tiennent par la main, et marchent d'un pas égal, étant toutes deux épouses du même dieu. Ino (4), élevée au rang des divinités, amène son fils, qu'elle a dérobé aux fureurs d'Athamas : elle badine avec cet enfant et la nymphe Panope; elle joue avec des coquillages, et l'on voit qu'elle a oublié ses malheurs. Glaucus, au contraire, semble pleurer encore les siens, et l'honneur d'être placé parmi les dieux ne peut le consoler

de la perte de Scylla [5] et de la perfidie de Circé. Enfin, l'assemblée s'étant rendue dans un grand et magnifique salon, Neptune fit asseoir Bacchus à côté de lui sur le même trône. Les déesses se placèrent sur de riches estrades, et les dieux sur des sièges de crystal. L'on brûla des aromates et cette gomme précieuse [6] que la mer produit dans son sein, et qui l'emporte sur les parfums d'Arabie : la fumée odoriférante remplit le palais. On fait silence, Bacchus prend la parole d'un air sombre et menaçant ; et, poursuivant son projet d'armer les dieux de la mer contre les descendants de Lusus, il parle ainsi :

« Puissant Neptune, qui seul as droit de do-
« miner d'un pôle à l'autre sur toute l'étendue
« des eaux, et de marquer aux nations les limites
« qu'il leur est défendu de passer, toi, respec-
« table Océan, dont les flots embrassent l'enceinte
« de l'univers, et vous, divinités de l'humide em-
« pire, qui ne souffrez pas qu'on vous outrage
« dans votre séjour, sans que la punition suive de
« près l'offense, quelle est donc l'indifférence que
« vous faites voir aujourd'hui ? Qui a pu vous
« rendre si complaisants pour les audacieux hu-
« mains ? Vous les avez déja vus attaquer le ciel
« avec une témérité sacrilége. Ils ont affronté la
« mer avec des voiles et des rames, et, s'ils con-
« tinuent leurs entreprises, bientôt ils prendront

« notre place et seront les dieux de l'univers.
« Maintenant un peuple qui s'enorgueillit de tirer
« son origine et son nom d'un de mes anciens com-
« pagnons, me brave et vous insulte. Il s'avance
« sur les mers bien loin au-delà des bornes de la
« puissance romaine. Il exerce ses brigandages
« dans votre empire. Eh quoi! si Borée, Aquilon
« et ses frères s'opposèrent jadis avec tant de fu-
« rie à l'audace des Argonautes qui osèrent les
« premiers descendre sur les eaux, comment souf-
« frez-vous aujourd'hui une injure qui vous re-
« garde de plus près? Comment différez-vous votre
« vengeance? J'avoue que l'intérêt de la mienne
« se joint au sentiment de vos injures. Je vois des
« mortels prêts à effacer la gloire que je me suis
« acquise autrefois par la conquête des Indes. Ju-
« piter veut leur donner dans votre empire une
« puissance que vous ne leur avez pas accordée.
« Vous voyez qu'on usurpe vos droits. C'est pour
« les défendre, ainsi que les miens, que je suis
« descendu de l'Olympe. J'ai voulu voir si je ne
« trouverais pas parmi vous le crédit que j'ai perdu
« dans le ciel. »

Il s'interrompit en versant des larmes, et la colère qu'il ressentait passa dans le cœur des divinités de la mer. On ne se permit pas un moment de délai ni de réflexions. Neptune envoya sur-le-champ ordonner à Éole de déchaîner tous les vents, et d'empêcher qu'aucun vaisseau pût voguer en sûreté sur les ondes. Protée voulait s'op-

poser à cette violence ; mais le tumulte qui s'éleva dans l'assemblée le força de se taire, et Téthys lui dit avec indignation qu'il n'y avait rien à opposer aux ordres de Neptune. Éole ouvrait déja la prison où sont renfermés les vents, et animait leur furie en les exhortant à punir l'audace entreprenante des mortels. L'air s'obscurcissait, et les vents prenant à chaque pas de nouvelles forces, renversaient, pour prélude de leurs ravages, le faîte des tours les plus élevées et les sommets des maisons.

Pendant que ce conseil se tenait au fond des mers, la flotte portugaise continuait encore sa route sur l'onde paisible et sous l'haleine d'un vent favorable. Elle voguait dans le calme d'une nuit tranquille, et les nautoniers de la seconde veille (6) venaient remplacer leurs camarades. A peine éveillés et regrettant encore le sommeil, ils étendaient sur les antennes leurs membres fatigués. « Que pouvons-nous faire de mieux, dit l'un « d'eux, pour abréger le temps et dissiper le som- « meil, que de nous entretenir de quelque his- « toire amusante. » Léonard, rempli du souvenir de la maîtresse qu'il a quittée, veut que l'on raconte des aventures d'amour. « Non (dit Vellos), « ce n'est pas dans une situation telle que la nôtre, « qu'il faut s'occuper d'idées voluptueuses. Ce n'est « pas à des hommes dévoués aux rudes travaux « de la mer, de parler d'amour et de plaisirs. Il « vaut mieux raconter quelques exploits mémo-

:s tirés de nos annales et propres à ranimer
: courage. Car, si j'en crois mes pressenti-
ts, nos peines ne sont pas près de finir. »
y consentent, et le chargent de faire lui-
le récit qu'il voudra. « Je ne vous conterai
t de fables (dit-il), je vous rappellerai la
e de vos concitoyens et le nom des héros
ıus sous le nom des douze Champions d'An-
rre.
ırsque Jean, fils de don Pèdre, gouvernait
sagesse le royaume de Lusitanie, pacifié
ses soins et délivré de ses ennemis, il s'é-
en Angleterre, sous le ciel ténébreux du
, une querelle qui devait donner un nou-
lustre à la nation portugaise. Plusieurs che-
rs et courtisans anglais se permirent contre
lames de la cour des discours outrageants,
outèrent que, si quelqu'un en prenait le
, ils étaient prêts à le combattre en champ
ɔu en rase campagne, avec la lance ou l'épée.
xe faible et désarmé, d'autant plus sensible
ıtrage, que la force lui manque pour le re-
ser, invoque de tous côtés des défenseurs.
les adversaires étaient si puissants dans le
ume, qu'il n'y eut point de parent, point
i, pas même d'amant qui soutînt, comme
devait, la cause des dames offensées. Elles
raient leur injure impunie; et leurs larmes
elevaient encore leurs appas, semblaient de-
intéresser à leur défense les hommes et

« les dieux. Enfin elles s'adressent au duc de
« castre, qui avait combattu avec les Port
« contre la Castille, et qui avait été plus d
« fois témoin de leur courage intrépide. Il s
« par l'exemple de sa fille, dont le pouvoir
« si grand sur le cœur du roi son époux, com
« notre nation était sensible à l'amour. Il ne
« lut pas lui-même prendre la querelle des da
« de peur d'allumer dans son pays des dissen
« intestines que peut-être il eût été difficile
« paiser; mais il leur conseilla de faire partir
« la Lusitanie un envoyé chargé de leurs
« et de leurs plaintes, et les assura qu'elles y
« verraient des vengeurs. Il leur nomma d
« chevaliers des plus braves de la cour de
« tugal, et engagea les dames, qui étaient
« nombre de douze, à tirer leurs noms au
« afin que chacune d'elles eût son chevalier
« voye part, et le duc lui donne une lettre
« le roi de Portugal; il arrive à Lisbonne. Il
« bientôt informé du sujet qui l'amène, et
« la cour est dans l'agitation. Le roi voudra
« déclarer le premier défenseur d'une
« cause, et s'afflige que la majesté du trône
« chaîne sa valeur. Tous les courtisans br
« d'être au nombre des champions, et l'on
« le bonheur de ceux que le sort a nommés
« fait partir un vaisseau du port de la vill
« dele (7), d'où l'on prétend que le Portuga
l'origine de son nom immortel. Il porte les d

chevaliers élus. Ils s'étaient couverts d'habillements superbes, avaient choisi des armes de la « meilleure trempe et du plus grand éclat, des « chevaux éprouvés et robustes, et leurs chiffres « et leurs devises relevaient encore leur parure. « Ils sont tous d'une valeur et d'une adresse égale; « mais, au moment de leur départ, Magrico, l'un « d'entre eux, dit à ses compagnons qu'il souhaitait « depuis long-temps de visiter quelques contrées « de l'Europe; qu'il était résolu de saisir cette oc- « casion ; qu'il prendrait sa route par terre, et « qu'il les rejoindrait dans le pays d'Albion. Si ce- « pendant, dit-il, Dieu, qui est le maître de tout, « ne me permettait pas de m'y trouver au terme « fixé, je suis bien sûr que vous ne vous apercevrez « pas de mon absence, et que vous vaincrez sans « moi. Mais croyez, si le ciel même ne s'y oppose, « que rien ne m'empêchera de partager votre « gloire. Il les quitte à ces mots, après les avoir « embrassés. Il traverse les royaumes de Léon et « de Castille, où s'offrent à ses yeux des traces de « la valeur portugaise. Il passe par la Navarre, « franchit les Pyrénées, qui s'élèvent entre l'Es- « pagne et la France, admire les merveilles de ce « dernier royaume, et passe dans la province de « Flandre, qui en est une dépendance. Il s'y arrête « quelques jours. Cependant les onze champions « sillonnaient les flots de la mer du Nord. Ils dé- « barquent en Angleterre, et sont accueillis avec « de grands honneurs par le duc de Lancastre et

« par les dames. Le jour du combat est fi
« le roi donne aux champions des deux pa
« sûreté du champ. Ils se couvrent de leurs a
« et leur front guerrier est ombragé d'un c
« menaçant. Les dames regardent avec ja
« vengeurs armés pour elles et brûlant de
« gnaler. Elles s'étaient parées de leurs joya
« plus précieux, et l'or et la soie brillaien
« leurs vêtements; mais Magrico ne paraissait
« encore. Celle dont il était le chevalier, e
« pérée de son absence, avait pris un hal
« deuil, quoique les Portugais l'assurassen
« leur cause n'en serait pas moins victori
« quand même ils seraient encore deux ou
« de moins. Le roi d'Angleterre était assis
« toute sa cour sur un amphithéâtre élev
« champions paraissent à la barrière, et e
« dans la lice. On n'avait point vu de gue
« qui parussent plus forts et plus intrépide
« les douze Anglais qui s'avançaient cont
« onze Lusitaniens. Les chevaux écumants
« geaient avec fierté leur frein d'or, et l'acier
« celant sous les rayons du soleil semblait
« l'éclat du diamant. Les deux partis allai
« heurter malgré l'inégalité du nombre, lo
« s'éleva tout-à-coup un grand bruit dans l'a
« Tous les yeux se tournent vers la bar
« doit entrer un chevalier qui mont
« superbe. Il parle au roi et aux d
« indre à ses onze camarades. (

« Magrico lui-même. Il embrasse ses compagnons;
« et la dame affligée qui l'attendait prit alors un
« visage riant, et quitta ses vêtements de deuil
« pour se couvrir d'une robe de pourpre et d'or.
« On donne le signal, et le son de la trompette pro-
« voque le combat, et enflamme le courage. Les
« combattants partent à-la-fois des deux côtés,
« lâchant la bride et pressant les flancs de leurs
« coursiers. Ils volent la lance en arrêt, et la terre
« tremble sous les pieds des chevaux. Les spec-
« tateurs frémissent, attentifs et muets. Les cœurs
« palpitent dans l'attente de l'évènement. Le com-
« bat s'engage. Les uns, renversés de leurs che-
« vaux, poussent un cri de douleur. Les autres
« voient rouler à terre leur casque enlevé d'un coup
« de lance. Les armes sont teintes de sang et bri-
« sées sous les coups. Plus d'un champion tombe
« expirant, et la mort ferme leurs yeux. La fierté
« anglaise devait être terrassée dans ce jour funeste.
« Plusieurs de leurs tenants sortent de la lice, et
« prennent honteusement la fuite. La victoire de-
« meure enfin aux Portugais, et la cause des dames
« est vengée (8). Le duc de Lancastre amène les
« vainqueurs dans son palais. Les dames leur pro-
« diguent des fêtes, et les comblent de présents
« et de louanges, jusqu'à ce qu'ils retournent dans
« leur patrie. On dit que Magrico se sépara encore
« de ses compagnons, et repassa en Flandre, où
« il eut occasion de rendre service à la princesse
« de ce pays, et tua un Français dans un combat

« singulier. Un autre alla en Allemagne, et com-
« battit contre un Germain perfide qui voulait le
« vaincre par stratagême (9). »

Vellos parlait encore, lorsque le pilote donna par un cri le signal de l'alarme. Tout se réveille à sa voix. Le vent commençait à fraîchir. Il fait abaisser les petites voiles. « Voyez-vous, dit-il, ce « nuage noir? Nous sommes au moment d'une « horrible tempête ». En effet le vent sifflait avec plus de fûrie. On crie d'abaisser la grande voile; mais les matelots n'ont pas le temps d'exécuter cet ordre : elle est déja mise en pièces avec un bruit si terrible qu'on eût dit que le ciel allait s'écrouler. Les nautoniers jettent des cris d'effroi. L'épouvante et le désordre règnent parmi eux. Au moment où la voile avait été déchirée, le vaisseau avait penché d'un côté, et recevait déja par le flanc une grande quantité d'eau. « Je-
« tez, s'écrie vivement le pilote, jetez tout à la
« mer : courez vite à la pompe, et qu'on ne cesse
« de la faire aller jusqu'à ce que nous soyons
« soulagés. » Des soldats veulent éxécuter son ordre : mais ils sont renversés en courant par les violentes secousses que donnait au vaisseau le mouvement des vagues. Trois matelots vigoureux ne suffisaient pas pour assujettir le gouvernail : en vain ils veulent s'en rendre maîtres en l'attachant avec de gros câbles. Ni la force ni l'adresse ne peuvent y réussir. Le vent souffle avec une force si épouvantable, qu'il semble

levoir ébranler les montagnes. Le grand vaisseau amiral est élevé si haut sur la cime des vagues, qu'il n'a plus que l'apparence d'une petite barque. Celui de Paul de Gama voit le grand mât brisé par le milieu; et l'équipage, qui se croit perdu, adresse au ciel des prières, dernier secours de l'impuissance. Le navire de Coëllo n'était pas moins tourmenté, quoiqu'il eût eu l'attention de faire amener les voiles avant que que l'orage fût devenu si violent. Il semblait que les vents des quatre parties du monde se fussent réunis pour sa destruction. Le ciel et les flots étaient couverts d'une nuit affreuse que perçait par intervalles la pâle lueur des éclairs, qui faisaient paraître le pôle tout en feu. L'alcyon (10) fait entendre son cri plaintif sur le sommet des rochers, se rappelant les malheurs que lui causa jadis la fureur des eaux. Les dauphins amoureux se retirent au fond de leurs cavernes, et les flots les y poursuivent. Les noirs forgerons de l'Etna ne fournissaient pas à Jupiter armé contre les Titans des foudres plus terribles que ceux qui retentissaient alors sur la vaste étendue des mers, et le tonnerre ne gronda pas plus souvent dans sa main formidable, lorsqu'il ensevelit le genre humain sous les eaux du déluge. O combien d'arbres antiques furent alors arrachés de la terre où les attachaient leurs profondes racines depuis la naissance du monde! Les rochers roulèrent du faîte des montagnes dans le creux des vallées;

et des sables qui bouillonnent au fond de la mer montèrent à la surface des flots.

Gama se voyait sur le point de périr au moment où il avait cru toucher au terme de ses travaux. Toutes les ressources de l'art, tous les secours humains semblaient désormais inutiles et impuissants. Il s'adresse alors à celui pour qui seul rien n'est impossible. « O toi, dit-il, qui « conduisis jadis Israël au milieu des eaux de « l'abyme ! toi qui sauvas de l'inondation univer- « selle le fidèle Noé, destiné à repeupler le « monde ; ô Dieu ! pourquoi nous abandonnes- « tu ? Tous nos pas, tous nos travaux n'ont « d'autre but que ta gloire. Faudra-t-il perdre « le fruit de tant de peines au moment où nous « allions le recueillir ? O trop heureux ceux de « nos frères qui ont péri dans les sables de l'Afri- « que, et qui sont tombés sous le fer des infi- « dèles ! ils sont morts pour leur patrie. Ils ont « versé leur sang pour la foi de leurs pères. Leur « nom est dans la mémoire de leurs concitoyens, « et leur récompense est dans les demeures « immortelles ».

Tandis qu'il parlait, la violence des vents redoublait encore. Cependant l'étoile avant-courrière du jour, l'astre de Vénus, devant qui s'enfuit Orion (11), commençait à s'élever dans les cieux. La déesse dont elle porte le nom, jette les yeux sur la mer, et voit le danger de la flotte qu'elle protége. « Je reconnais, dit-elle, l'ouvrage de

« Bacchus, mais je saurai le prévenir ». Elle appelle aussitôt ses nymphes, et leur ordonne de parer leur tête de guirlandes de roses. Suivie de cette cour charmante, elle se flatte de désarmer les vents (12). Elle n'avait pas trop présumé de son pouvoir. Les enfants d'Éole n'eurent pas plus tôt aperçu la déesse et ses nymphes, que leur colère expire à la vue de tant de charmes, et la force commence à leur manquer. La belle Orithye, qui dans le fond de son cœur aime l'impétueux Borée, lui adresse de tendres reproches. « Ne te flatte plus, dit-elle, de me faire croire « que tu aies jamais eu pour moi un amour véri- « table. L'amour ne s'annonce point par la fu- « reur, et tu répands devant toi trop d'alarmes « pour m'inspirer de la tendresse ». Galathée tenait le même langage au redoutable Auster. Elle sait bien que depuis long-temps il se plaît à la voir, et qu'il espère de l'attendrir. Quoiqu'il doute encore s'il est aimé, il ne peut contenir la joie qu'il ressent en voyant que la beauté qu'il adore daigne lui donner des ordres. Il ne se souvient plus de ceux de son monarque, et soudain toute sa violence est calmée. Les autres nymphes adoucirent de même leurs adorateurs. Tous déposent leur colère aux pieds de leurs amantes. Vénus promet de leur être favorable; et tous font entre ses mains un serment solennel de ne plus traverser dans leur route les heureux navigateurs dont elle se déclare la protectrice.

La tourmente était cessée, et les ondes s'app
saient en grondant. Le soleil naissant éclairait
montagnes qui voient couler à leurs pieds
eaux du Gange, lorsque du haut de la hune
matelots aperçurent la terre qui s'élevait dev
eux. A cette vue, le pilote de Mélinde, transp
de joie, s'écria : « Voilà la terre du Calicut, v
« la contrée que vous cherchez depuis si lo
« temps! Si les Indes sont le terme de vos t
« vaux, réjouissez-vous, ils sont finis. » Ga
pénétré d'une sainte allégresse, se prosterna
l'instant; et, levant les mains vers le ciel, il
rend grâces de ses faveurs. Un moment aupa
vant il était environné des horreurs de la m
Il était délivré et se voyait en même temps
le rivage de l'Inde, et au comble de ses désir
ressemblait à un homme qui se réveille après
songe affreux.

C'est au milieu de ces alternatives de crain
et d'espérances, c'est par des dangers si mu
plies, c'est par des fatigues si pénibles que
mortels peuvent sauver leur nom de l'oubli
l'on aspire à la gloire, si l'on veut être gr
dans la postérité, il ne faut pas se reposer su
noblesse de ses ancêtres; il ne faut pas s'end
mir sur des lits dorés et sous les précieuses t
sons de Moscovie; il ne faut pas irriter ses a
par la recherche des mets, passer des délices
la table aux charmes amollissants des bocages
l'on respire la volupté, qui énerve le cœur et

le remplit pas. Il faut acquérir par de belles actions une grandeur qui soit à nous. Il faut ceindre l'épée, braver les périls et les tempêtes, supporter les rigueurs des saisons, se nourrir du pain de la douleur et du travail, voir d'un front riant et assuré les menaces de la fortune et de la mort, le sang, les blessures et le carnage. C'est ainsi que l'on entoure son cœur d'une cuirasse impénétrable, et que l'on apprend à mépriser les vains honneurs et les vils trésors, qui sont les présents du hasard et non le prix de la vertu. Alors on voit de la plus haute élévation, et bien au-dessous de soi, les bassesses et les égarements de la vulgaire ambition; et tôt ou tard les récompenses éclatantes viennent chercher le mérite qui ne les briguait pas, et la modestie qui les fuyait.

FIN DU SIXIÈME CHANT.

NOTES

DU SIXIÈME CHANT.

Note 1. *Au-dessus de tous s'élève le feu subtil et léger.* On a beaucoup loué dans une ode de M. de la Motte une distribution des éléments, dont le mérite est d'être contenue en deux vers, et plus remarquable par sa précision que par sa richesse.

> Au-dessous du feu l'air couronne
> La terre qu'embrassent les flots.

Il y en a une plus poétique et peut-être préférable dans une ode de M. Thomas, l'un des écrivains qui ont su joindre le mérite d'une belle poésie à celui d'une prose éloquente.

> Les vents épurent l'air, l'air balance les ondes
> Pour la fertilité l'eau circule en tout lieu
> Les germes sont féconds le feu nourrit les mondes,
> Et tout nourrit le feu

Note 2. *Le dieu instruit de son arrivée l'attendoient aux portes, et le reçut accompagné de ses nymphes.* Il y a dans l'original une pointe basse et triviale, bien indigne de la majesté de l'épopée et du style de Camoens, qui ne tombe guère dans ces fautes ridicules. *Les nymphes*, dit il, *s'étonnoient que le dieu du vin fût descendu dans le royaume de l'eau.* Duperron de Castera, porte à tout excuser dans son auteur, et qui plus d'une fois appelle variété de style ce qui n'est en effet qu'une disparate choquante, a pourtant senti

ce défaut de l'original portugais, et n'a point traduit cette phrase.

Note 3. *Elle est suivie du dauphin, qui lui conseilla jadis de céder aux désirs de l'amoureux Neptune.* C'était une opinion de l'antiquité, que le dauphin avait plus d'intelligence que les autres poissons. Les naturalistes anciens en racontaient des choses merveilleuses; et l'on trouve, dans les lettres de Pline le jeune, l'aventure d'un dauphin et d'un enfant fort agréablement racontée. C'est sans doute d'après ces idées reçues qu'il est dit dans la fable que Neptune amoureux d'Amphitrite, et ne pouvant triompher de ses froideurs, ne put réussir à la toucher que par les conseils et le ministère d'un dauphin, qui pour sa récompense eut depuis le privilége d'être toujours auprès d'elle.

Note 4. *Ino.* L'on doit se rappeler ici l'histoire d'Ino, seconde femme d'Athamas, roi de Thèbes. Elle conçut pour Phryxus, son beau-fils, une passion incestueuse, crime qui revient souvent dans la fable. Ne pouvant réussir à s'en faire aimer, elle voulut le perdre lui et sa sœur. Mais sa passion criminelle fut découverte par Athamas. Il en devint si furieux qu'il massacra un des enfants qu'il avait eus d'elle. Elle s'enfuit avec l'autre, qui s'appelait Mélicerte, et se jeta dans les flots de l'Hellespont. Elle et son fils furent mis au rang des divinités de la mer; honneur qu'assurément Ino ne méritait guère. Il faut convenir que ceux qui veulent à toute force trouver un sens moral dans toutes les fables de l'antiquité, seraient assez embarrassés à justifier celle-ci.

Note 5. *Glaucus au contraire semble pleurer encore les siens, et l'honneur d'être placé parmi les dieux ne peut le consoler de la perte de Scylla et de la perfidie de Circé.* L'apothéose de Glaucus n'est pas si déraisonnable que celle d'Ino. C'était un fameux plongeur. Cependant un jour qu'il se bai

gnait dans la mer, il disparut tout-à-coup, et l'on publia que les dieux de l'Océan l'avaient admis dans leur société pour récompense de ses talents. On sait d'ailleurs que Circé devint amoureuse de lui; et comme il lui préférait Scylla, la magicienne empoisonna une fontaine où sa rivale avait coutume de se baigner, et Scylla fut changée en un monstre qui avait autour de la ceinture plusieurs têtes de chiens et de loups. Elle se jeta dans la mer où les dieux en firent l'écueil redoutable qui s'élève vis-à-vis de Carybde. Duperron de Castéra, grand interprète des fables, ne manque pas d'expliquer celle-ci. *Il y a beaucoup d'apparence*, dit-il, *que Circé, qui connaissait les vertus des plantes, mit dans le bain de Scylla quelque drogue qui lui gâta la peau.*

Note 6. *Et les nautoniers de la seconde veille.* On n'ignore pas la coutume établie sur les vaisseaux de faire veiller tour-à-tour pendant trois heures chaque partie de l'équipage. C'est ce qu'on appelle faire le quart.

Note 7. *La ville fidèle.* C'est la ville de Porto, que les anciens appelaient Cale. De ces deux noms joints ensemble on a fait celui de Portugal.

Note 8. *Et la cause des dames est vengée.* Les historiens font mention de cette aventure. Ils ne disent pas précisément quelle était l'espèce d'insulte que l'on fit aux dames, ni comment il se pouvait que douze femmes d'un rang distingué ne trouvassent pas de vengeurs dans leur famille, et fussent obligées d'en aller chercher dans un pays étranger. Mais, quoi qu'il en soit, ils assurent que les deux rois permirent le combat. Ils nous ont même conservé les noms des champions portugais qui furent vainqueurs. Cette aventure faisait trop d'honneur à la bravoure et à la galanterie portugaise, pour que le poète ne l'insérât pas dans son poème.

Mais, quoi qu'en dise Duperron de Castéra, il l'aurait pu amener avec plus d'art.

Note 9. *Un autre alla en Allemagne, et combattit contre un Germain perfide qui voulait le vaincre par stratagême.* Ce cavalier portugais s'appelait Alvar-Vaz d'Almada. Il reçut un cartel d'un Allemand qui voulut se mesurer avec lui, à condition qu'ils auraient tous deux le côté droit découvert et sans cuirasse. Le Portugais accepta la proposition, sans soupçonner de supercherie. L'Allemand était gaucher, en sorte que se mettant en garde il présentait le côté gauche cuirassé contre le flanc droit désarmé de son ennemi. Alvar voyant son désavantage, se jeta sur l'Allemand et l'étouffa dans ses bras, comme Hercule avait étouffé Antée.

Note 10. *Alcyon.* C'est un oiseau que l'on appelle Martin-Pêcheur, qui habite communément sur les côtes. On assure que, quand la mer est agitée, il chante d'une voix plaintive et lugubre. Les naturalistes vantent beaucoup la tendresse de l'Alcyon femelle pour le mâle. Quand il est vieux, elle le nourrit, le porte au soleil et dans les lieux dont la température lui est salutaire. Quand il est mort, elle lui survit peu. La fable d'Alcyonne et de Céix est fondée sur ces notions. On sait qu'Alcyonne désolée de la mort de son époux, qui avait péri dans un naufrage, se précipita dans la mer, et que les dieux la firent revivre sous la figure de l'oiseau qui porte son nom.

Note 11. *L'astre de Vénus, devant qui s'enfuit Orion.* L'étoile qui précède le matin, appelée Lucifer par les poëtes, est celle à laquelle les astronomes donnent le nom de Vénus. Camoëns dit que l'étoile d'Orion s'enfuit devant elle, se fondant sur l'opinion reçue qu'Orion annonce la tempête comme Vénus annonce le calme.

Note 12. *Elle se flatte de désarmer les vents.* Cette fiction ingénieuse et riante est une de celles qui font le plus d'honneur au génie des modernes. Elle a été très-heureusement imitée dans un ouvrage qui n'est pas encore publié, mais qui est connu de beaucoup d'amateurs et rempli de poésie et de volupté.

FIN DES NOTES DU SIXIÈME CHANT.

LA LUSIADE

DE CAMOENS.

CHANT VII.

ARGUMENT.

Le Maure Mouzaïde vient à bord de la flotte portugaise et donne à Gama des instructions sur les Indes. Entrevue de l'amiral et du Samorin. Ce prince fait un accueil favorable à Gama. Le catual ou ministre de Calicut visite les Portugais sur leur flotte.

Enfin l'on approchait de cette contrée, depuis si long-temps l'objet de tant d'ambition, de désirs et de travaux, de cette terre arrosée par le Gange, dont les sources sacrées jaillissent dans la demeure céleste du premier homme. Vous voilà donc arrivés au terme de tous vos vœux, mortels intrépides, dont les mains savent cueillir les palmes de la gloire. La voilà devant vous cette terre si abondante en richesses. C'est le prix de votre courage, héros descendants de Lusus, peuple choisi, distingué des autres nations du monde et favorisé

du ciel, vous que nul danger n'épouvante,
qu'il faut renverser la domination des infid
et étendre l'empire de la foi. Portugais invinci
votre valeur supplée à votre petit nombre.
avez peu de forces, mais vous méprisez la
et vous savez la prodiguer pour des intérêts
nels. Vos exploits sont écrits dans les cieux
Dieu, en élevant si haut une des nations les n
considérables de l'Europe, donne une grand
çon et un grand exemple aux peuples qu
savent pas vous imiter. Voyez les Germains
occupent de si vastes possessions; ils se sont
voltés contre le divin successeur de Pierre
Ils suivent les drapeaux des sectaires. Avec
qu'ils sont, ils s'arment pour une querelle s
lége; ils tournent contre leur souverain ces m
bras qui devraient briser le joug des Ottom
Considérez l'Anglais qui s'est arrogé le titre d
de la sainte Église. Qu'ils soient [illegible]
de ce titre usurpé! Il s'occupe [illegible]
du nord à fabriquer [illegible]
velle, élevée sur les débris de [illegible]
lom d'aller soutenir ses prétentions [illegible]
du Jourdain, il tourne ses armes contre les
ciples de Jésus-Christ. Ah! qu'il ne règne
dans la Jérusalem terrestre [illegible]

mettre ta gloire à le défendre et à lui obéir? Si ce n'est pas assez pour toi de tant d'états que tu possèdes, de domaines si riches et si étendus, pourquoi veux-tu envahir l'héritage des princes chrétiens? Va porter tes armes sur les bords du Nil; c'est là que doit briller ton épée formidable. Tu as hérité de Charles et de Louis la gloire et la puissance, mais non pas une guerre juste et légitime.

Que dirai-je de ces peuples qui, dégénérés de leur ancienne valeur, amollis par les délices de leur climat, vivent dans une lâche oisiveté, qui n'est troublée que par les honteuses querelles que produit la tyrannie. C'est à toi que je parle, ô nation ennemie de toi-même! Italie, si longtemps célèbre, autrefois le théâtre de la gloire, aujourd'hui le séjour de tous les vices! O malheureux chrétiens! quoi! vous êtes tous les enfants d'une même mère, et vous vous égorgez les uns les autres! Seriez-vous sortis de cette fatale semence que Cadmus répandit autrefois sur la terre? Êtes-vous nés pour la guerre et la discorde? Ne voyez-vous pas le tombeau du Christ profané par d'infâmes usurpateurs? Des barbares foulent aux pieds le berceau de la religion sainte. Leurs exploits font votre honte. Leur puissance vous brave et vous insulte. Leur glaive toujours levé sur vous ne cesse de vous menacer, et rien ne peut vous distraire de vos détestables querelles! Vos yeux sont également fermés sur vos dangers et sur vos

intérêts. Si l'ambition vous tourmente, si la soif des trésors vous brûle et vous consume, ignorez-vous que le Pactole et l'Hermus roulent un sable d'or avec leurs eaux? L'or est tissé par les mains des peuples de Lydie et d'Assyrie; l'or est caché dans les veines de la terre d'Afrique. Allez le ravir : tournez contre les murs de Byzance ces tonnerres d'airain, prodiges effrayants d'un art destructeur et nouveau; lancez sur les fiers Ottomans ces foudres que vous savez allumer, et forcez ces peuples déprédateurs à rentrer dans les antres sauvages des monts Caspiens et dans les cavernes de la Scythie. Les Grecs, les Thraces, les habitants de l'Arménie, de la Géorgie, vous appellent à leur secours : ils vous crient que leurs enfants, enlevés par l'oppresseur infidèle, sont élevés dans sa croyance impie, et nourris des poisons de l'infâme Alcoran. Voilà les outrages qu'il faut laver dans le sang des barbares. Allez châtier des tyrans sacriléges : c'est contre eux que vous illustrerez vos armes; vous les déshonorez en les tournant contre les nations qui suivent la même loi que vous. Mais tandis qu'altérés de votre propre sang, vous le répandez dans vos guerres funestes, une race faible et peu nombreuse se signale par des exploits vraiment chrétiens. La postérité de Lusus règne sur les côtes de l'Afrique; elle étend sa domination dans l'Asie; et, s'il y avait un autre monde à conquérir, son courage l'y conduirait.

En approchant du rivage, Gama rencontre des

barques de pêcheurs qui lui montrent la route de Calicut. A l'instant la proue est dirigée vers cette ville, la plus puissante du Malabar, et la demeure du souverain de ces contrées. Entre le Gange et l'Indus s'étend un pays vaste et renommé, borné au midi par la mer, et au nord par les montagnes Émodiennes (4). Il est partagé entre plusieurs rois et assujetti à des cultes différents. Les uns suivent les dogmes de Mahomet; d'autres adorent des idoles et même des animaux nés dans leur pays. C'est dans cette longue chaîne de montagnes qui embrasse l'Asie sous des noms différents, que sont cachées les sources des deux fleuves qui, formant de l'Inde une presqu'île, vont se jeter dans l'Océan, après avoir baigné dans leur circuit ces délicieuses contrées. La terre contenue entre ces deux fleuves s'avance dans la mer en pointe pyramidale vis-à-vis de l'île de Ceylan; et, si l'on en veut croire la renommée, les peuples voisins des sources du Gange se nourrissent du suc des fleurs (5). Les noms des habitants de cette région diffèrent comme leurs usages. Les Dellis, les Patânes possèdent le plus de terrain et sont les plus nombreux. Les Décaniens, les Orias attendent leur salut et leur bonheur de leurs pieuses ablutions dans les eaux du Gange. Ceux de Bengale cultivent la terre la plus fertile que le soleil éclaire dans sa course. Le royaume de Cambaye s'enorgueillit encore d'avoir été autrefois sous les lois du grand Porus.

Celui de Narsingue est plus renommé par l'or et les pierreries qu'il produit dans son sein, que par le courage de ses habitants. De hautes montagnes, que l'on aperçoit de loin en mer, défendent le Malabar des incursions des peuples de Canada. Au pied de ces montagnes appelées Gâtes, s'étend une langue de terre sans cesse battue par les flots; c'est là qu'est situé Calicut, cité souveraine qui s'élève au-dessus des autres villes par sa richesse et sa puissance. Son roi porte le titre de Samorin. Dès que la flotte eut jeté l'ancre, un député part à l'instant pour aller informer le roi de la venue des Portugais sur ses côtes. Porté sur un esquif, il entre dans le fleuve qui confond ses eaux avec celles de la mer. La nouveauté de son équipage, sa couleur, son air étranger, son habillement extraordinaire, attirent sur la rive une foule de peuple empressée de le voir. Parmi ceux qui accourent à ce spectacle, il se trouva un Maure né dans le pays que nous nommons Barbarie, et que le sort avait relégué dans ces contrées lointaines : il connaissait la nation portugaise, soit que le voisinage lui eût permis d'entretenir commerce avec elle, soit qu'il eût été témoin de leurs exploits dans l'Afrique. Dès qu'il eut aperçu le député, il s'avança vers lui avec un visage riant, et lui dit en espagnol : « Qu'est-ce « qui t'amène en ce pays, si loin du Portugal, ta « patrie ? » Le Lusitanien lui répond : « Nous nous « sommes frayé sur la mer une route inconnue

« avant nous à tous les humains, et nous sommes « venus chercher le rivage de l'Inde, où les ordres « et les intérêts du ciel nous ont conduits. » Mouzaïde (c'était le nom du Maure) demeura dans l'étonnement d'un pareil voyage, sur-tout lorsqu'il eut entendu le récit des peines et des fatigues qu'avaient essuyées les Portugais dans leur périlleuse traversée. Mais, voyant que le messager avait ordre de s'adresser au roi, il lui dit que ce prince n'était pas alors dans la ville; qu'il était à quelque distance de Calicut; et, en attendant qu'on lui eût annoncé la venue de ces hôtes extraordinaires qui allaient lui causer tant de surprise, le Maure invita le député à se reposer dans sa demeure simple et pauvre, et à y prendre un repas frugal. « Lorsque vous aurez pris quelque délassement, ajouta-t-il, nous irons ensemble sur votre flotte; car « rien n'égale le plaisir de retrouver des voisins « dans des contrées éloignées et étrangères. »

Le Portugais accepte volontiers les offres de Mouzaïde. Il s'assied à sa table, comme s'ils eussent été liés depuis long-temps. Ensuite tous deux prennent le chemin de la flotte. Le Maure n'est point surpris de la forme et de la grandeur des vaisseaux. Il monte au navire amiral, et tout l'équipage le reçoit avec allégresse. Gama l'embrasse; et, charmé de trouver un étranger qui entende la langue espagnole, il le fait asseoir près de lui, et s'empresse de lui faire différentes questions sur le pays et sur ses habitants. Les soldats et les ma-

telots se rassemblent autour de lui pour l'entendre, comme autrefois, sur les sommets du Rhodope, les arbres inclinaient leur cime vers l'amant d'Eurydice, lorsqu'il touchait sa lyre d'or.

Mouzaïde prend la parole. « Peuples magnanimes, dit-il, que le ciel a fait naître voisins de « ma patrie, comment avez-vous pu tenter un « pareil voyage? Sans doute ce n'est pas sans un « ordre exprès des cieux, que, traversant tant de « mers inconnues, vous venez des bords du Tage « chercher des royaumes que la nature a placés « si loin de vous? Sans doute c'est Dieu lui-même « qui vous a conduits. Il faut qu'il ait de grands « desseins sur vous, puisque sa protection seule « a pu vous préserver des dangers de la mer et « de la fureur des vents. Vous êtes dans les Indes « habitées par des nations opulentes et heureuses. « Ici vous trouverez en abondance l'or brillant, « les pierreries étincelantes, les doux aromates, « les piquantes épiceries. Le pays où vous êtes « abordés s'appelle Malabar. On y adore les idoles, « et ce culte antique est ici répandu par-tout. Le « Malabar, aujourd'hui partagé entre différents « rois, autrefois appartenait à un seul. Si l'on en « croit d'anciennes traditions, Samora Périmal « fut le dernier qui posséda ce royaume dans son « entier. C'est de son temps qu'il vint du golfe « d'Arabie des étrangers qui apportèrent ici la loi « de Mahomet dans laquelle je suis né. Converti « par leurs leçons, Périmal embrassa leur croyance

« avec tant de ferveur, qu'il résolut d'abdiquer sa « couronne pour aller passer ses jours sur le tom- « beau du prophète. Il chargea sur des vaisseaux « ses trésors les plus précieux; et, n'ayant point « d'héritier naturel, il partagea ses états entre ses « favoris. De sujets qu'ils étaient, ils devinrent « rois. Il donna à l'un la souveraineté de Cochin, « à un autre celle de Cananor, à celui-ci Chaul, « à celui-là Coulan. D'autres eurent pour apanage « Cranganor et l'île de Pimante. Un jeune homme « qu'il chérissait avec tendresse vint se présenter « à lui, lorsqu'il ne lui restait plus à donner que « Calicut, ville déja riche et importante par son « commerce. Périmal la mit en son pouvoir avec « le titre d'empereur et une autorité absolue sur « tous les autres souverains destinés dès-lors à « être ses vassaux. Après cette distribution, Pé- « rimal vécut dans la retraite sacrée où il acheva « sa carrière. C'est de là que le nom de Samorin « est resté à celui qui occupe le trône impérial. « La religion de ces peuples est un composé de « fables. Ils vont nus, et couverts seulement à la « ceinture d'un morceau d'étoffe. On les divise « en deux tribus, l'une des nobles, qui s'appellent « Naïres, l'autre des gens du peuple, qu'on nomme « Poléons. Ceux-ci sont tenus d'exercer toujours « la même profession que leurs pères. Ils ne peu- « vent s'unir par les nœuds du mariage qu'à des « femmes de leur tribu. Les Naïres ont pour eux « un si grand mépris, qu'ils regardent comme un

« affront et comme un malheur d'être touchés par « un Poléon; et, quand ils n'ont pu s'en garantir, « ils se lavent et se purifient, semblables en ce « préjugé aux anciens Juifs qui ne voulaient pas « toucher un Samaritain. Vous verrez en ce pays « d'autres coutumes non moins singulières. Les « Naïres sont les seuls qui s'exposent aux dan- « gers de la guerre. Ils sont chargés seuls de veiller « sur la personne du roi; et de là vient qu'ils ont « toujours au bras gauche un bouclier et l'épée « nue dans la main droite. Les prêtres s'appellent « Bramines (7), nom antique et respecté dans « l'Orient. Ils suivent les préceptes de ce fameux « Pythagore, qui donna le premier à la science le « nom de philosophie. Ils ne mangent rien de ce « qui a vie. Ils ont horreur du meurtre et de la « chair des animaux; mais l'austérité de leur doc- « trine ne les écarte pas des douceurs de l'amour. « Les femmes de ce pays peuvent violer la foi con- « jugale, pourvu qu'elles choisissent leurs amants « dans la famille de leurs époux. Heureuse nation « qui n'éprouve pas les tourments cruels de la « jalousie! Telles sont les mœurs et les coutumes « des peuples du Malabar. La terre y est très-fer- « tile; et aux richesses qu'elle prodigue, le com- « merce ajoute encore les productions de tous les « climats depuis le Nil jusqu'à la Chine. »

Tandis que le Maure entretenait ainsi les Portugais, la renommée avait publié dans la ville la venue de ces étrangers. Le Samorin, assuré de

a vérité de ces récits, dépêche à l'instant les principaux de sa cour pour aller chercher le commandant de la flotte. Ils partent suivis et entourés d'une foule de citoyens de tout âge et de tout sexe. Gama n'eut pas plus tôt appris que le roi lui permettait de débarquer, qu'il se couvrit sans délai de ses plus riches habillements. Il s'avance accompagné de nobles Portugais. Sa chaloupe vogue vers le rivage dans un appareil superbe. Les rames fendent les ondes d'un mouvement réglé et majestueux. Le principal ministre du Samorin, appelé Catual en langue indienne, attendait Gama sur le bord, environné de ses Naïres, et avec de grands témoignages de joie. Il le reçut dans ses bras au moment où il touchait la terre, et le fit entrer dans un riche palanquin que des esclaves portaient sur leurs épaules. Le Catual est porté comme lui dans une litière de même espèce, et tous deux vont à l'endroit où le roi les attend. Les Portugais qui les suivent d'un air fier et martial, forment autour d'eux un cortége imposant qui excite l'admiration du peuple. Chacun brûle de leur faire des questions; mais la diversité des langages est un obstacle à la curiosité. Gama et le Catual s'entretiennent en chemin, et Mouzaïde qui entend les deux langues, leur sert d'interprète. Ils traversent ainsi la ville, et arrivent à un temple fameux, d'une structure remarquable. Les portes en étaient ouvertes. Ils y entrent tous deux. Là

sont représentées en bois et en pierres les figures des divinités du pays sous différentes formes et diverses attitudes, ouvrage fantastique de l'esprit de ténèbres. Ces sculptures abominables, aussi variées et aussi bizarres que la fabuleuse Chimère, frappent d'étonnement et d'horreur des yeux chrétiens, accoutumés à voir Dieu sous une figure naturelle. L'une avait des cornes à la tête, comme le Jupiter Ammon adoré dans la Libye; une autre ressemblait à l'ancien Janus, qui avait un double visage sur un seul corps. Celle-ci était armée d'une multitude de bras, comme le géant Briarée; celle-là présentait une tête de chien pareille à celle d'Anubis, adoré autrefois dans la superstitieuse Égypte.

Après que le ministre indien eut rendu son hommage à ses idoles, on se remit en marche. La foule grossissait à chaque pas. Tout le monde voulait voir ces étrangers. Les fenêtres et les terrasses étaient couvertes de vieillards, de femmes et d'enfants. Enfin l'on arrive au palais du Samorin, situé au milieu de jardins superbes. La structure en est somptueuse, quoiqu'il ne soit pas entouré de hautes tours comme nos châteaux européens. Les grands de ce pays ont leurs maisons dans des forêts délicieuses, et les souverains de Calicut réunissent dans leur séjour les agréments de la ville et les délices de la campagne. Les portes de ce palais sont enrichies de sculptures qui semblent l'ouvrage d'un nouveau Dédale. Les mo-

numents des antiquités indiennes y sont fidèlement représentés. On voit une nombreuse armée sur les bords de l'Hydaspe. On remarque l'air assuré et martial du guerrier qui la commande, et ses armes couvertes de lierre. C'est le Dieu qui bâtit la ville de Nisa. Ses traits sont si bien saisis, qu'il semble respirer sur le métal, et Sémèle en les voyant s'écrierait que c'est là son fils. Plus loin on aperçoit une multitude de guerriers d'Assyrie. Ils tarissent le fleuve en étanchant leur soif dans ses eaux. A leur tête paraît une princesse également célèbre par sa beauté et par ses forfaits (8). A ses côtés marche un coursier ardent et fougueux. Elle fixe sur lui des yeux passionnés, pleins de cette flamme incestueuse dont elle brûla depuis pour son fils. A quelque distance de là flottaient les drapeaux de la Grèce, la troisième puissance qui étendit ses conquêtes jusqu'aux rives du Gange. Les Grecs s'avançaient sur les pas d'un jeune héros, dont le front brillait des lauriers de la victoire et annonçait le fils de Jupiter. Les Portugais admiraient ces monuments de l'antiquité, lorsque le Catual dit à Gama: « Bientôt il doit venir « un temps où ces victoires qui fixent à-présent vos « regards, seront effacées par d'autres triomphes. « Des étrangers qui doivent venir dans ces con- « trées, feront oublier les grands évènements dont « elles ont été le théâtre. Ainsi nous l'annoncent « nos mages (9), dont les regards percent la nuit de « l'avenir. Ils ont lu dans les livres des Destins, que

« rien ne peut nous garantir de la domination « qui nous menace, parce que toute la puissance « des hommes ne peut rien contre les ordres « du ciel. Ils nous apprennent que ces étrangers « s'illustreront également dans la paix et dans « la guerre, que leur valeur doit soumettre les « Indes, et que leur gloire doit remplir le « monde ».

En s'entretenant ainsi, ils entrèrent dans la salle où le puissant empereur du Malabar attendait Gama. Il était couché sur un lit de repos, dont rien n'égalait la richesse et le prix. Dans son attitude tranquille, il avait un air respectable et satisfait. Sa ceinture était couverte d'une étoffe d'or, et sa tête de pierres précieuses. Près de lui un vieillard vénérable lui présentait à genoux des feuilles de bétel, suivant la coutume des Indiens, qui sucent continuellement cette herbe aromatique. Un bramine vint à pas lents au devant de Gama, et le présenta au monarque, qui lui fit signe de s'asseoir pres de lui. Tous les autres Portugais se tenaient à quelque distance. Le Samorin fixait des regards étonnés sur l'habillement de ces étrangers. Il n'avait jamais rien vu qui leur ressemblât. Alors le sage capitaine prit la parole avec une gravité modeste, propre à lui concilier l'estime et l'attention de ceux qui l'écoutaient, et parla en ces termes au Samorin.

« Un grand roi des régions de l'Occident, in- « struit par la renommée du rang suprême que

« vous occupez parmi les souverains de l'Inde,
« désire de faire alliance avec vous. C'est par ses
« ordres que j'ai traversé des mers immenses qui
« séparent ses états de votre empire. Je viens
« vous annoncer de sa part que son royaume
« abonde en productions de toute espèce qui
« peuvent se transporter sur les mers, depuis le
« Tage jusqu'au Nil, et depuis les froides régions
« du nord jusqu'aux climats brûlants où les jours
« sont égaux aux nuits. Si par une alliance sin-
« cèrement jurée vous consentez à l'échange
« des richesses de ses états et des vôtres, vous
« augmenterez l'un et l'autre votre puissance
« et vos trésors. Vous vous procurerez la jouis-
« sance des biens que la nature a distribués dans
« différents climats, et qu'elle destine au bonheur
« et à la consolation des humains. Cette amitié
« une fois établie, il vous regardera comme son
« frère, et si vos ennemis vous déclarent la guerre,
« il promet d'employer pour votre défense ses
« armes, ses soldats et ses vaisseaux. Je dois in-
« struire mon maître de votre réponse, et lui
« rendre compte de vos dispositions. »

Tel fut le discours de l'amiral. Le Samorin lui répondit qu'il était glorieux pour lui de recevoir des ambassadeurs d'une nation si éloignée, mais qu'avant tout il voulait prendre l'avis de son conseil, et s'instruire pleinement de ce qu'étaient le roi et la nation dont on lui parlait; que Gama pouvait cependant se reposer des fatigues qu'il

avait essuyées, et qu'il recevrait bientôt une réponse qui satisferait son souverain. La nuit en ce moment venait répandre sur la terre les faveurs consolantes du sommeil. Gama et les siens furent traités avec magnificence dans la maison du Catual, chargé de les recevoir. Attentif à remplir les ordres de son maître, ce ministre cherchait à se procurer des lumières sur ces étrangers. Il voulait savoir quel était leur pays, quelles étaient leurs mœurs, leurs lois, leur croyance. Dès que ses yeux furent frappés des premiers rayons du jour, il fit appeler Mouzaïde. Impatient de s'instruire, il lui demande s'il connaît bien la nation portugaise, et s'il est sûr que leur pays soit voisin du sien. Il l'invite à lui découvrir en détail tout ce qu'il sait, l'assurant que c'était rendre un grand service au Samorin, qui se déciderait par ses avis. Mouzaïde lui répondit : « Je ne vous cacherai « rien de ce que je sais. Ils habitent une partie « de l'Espagne, pays voisin de l'Afrique, et bai- « gné comme le mien des flots où le soleil se « précipite en achevant sa carrière. Ils suivent « la loi d'un prophète né d'une Vierge, et à qui « Dieu a donné le gouvernement de l'univers. « J'ai souvent entendu les vieillards de mon pays « rendre témoignage à leur valeur, que les Maures « n'ont que trop éprouvée. C'est cette valeur qui « a chassé les Africains des fertiles campagnes ar- « rosées par le Tage et par la Guadiane. Non « contents de ces glorieux avantages, ils nous

« poursuivent jusques dans l'Afrique, et, traver-
« sant la mer qui nous sépare, ils viennent ren-
« verser nos murailles et désoler nos cités. Ils
« n'ont pas signalé moins de courage et moins d'in-
« trépidité dans les guerres qu'ils ont soutenues
« contre les peuples de la belliqueuse Espagne,
« et contre les nations qui habitent au-delà des
« Pyrénées. Enfin on n'a jamais entendu dire
« qu'ils aient été vaincus par leurs ennemis. Leurs
« Annibals n'ont jamais trouvé de Scipions. Si ce
« que je viens de vous dire ne satisfait pas plei-
« nement votre curiosité, interrogez-les vous-
« même. Ce sont des hommes ennemis du men-
« songe, incapables de détours et d'artifice. Allez
« visiter leur flotte, leurs armes et ce tonnerre
« artificiel qui soumet tout. Vous serez charmé
« de leur accueil, et vous vous applaudirez de
« leur commerce. »

Le ministre indien, pressé de reconnaître la vérité de ce qu'il entend, fait équiper des barques pour aller visiter les vaisseaux portugais. Il part avec Mouzaïde et une suite de Naïres. Il monte au vaisseau amiral, et Paul de Gama le reçoit à bord. Le vaisseau était orné de tapis de pourpre et de bannières de soie qui représentent par l'illusion des couleurs les exploits guerriers des Portugais, des batailles, des combats, des assauts. L'Indien en y jetant les yeux en demande l'explication. Mais Gama le presse avant tout de se mettre à table et d'agréer un festin préparé

pour lui. On lui offre un vin qui pétille dans des vases. Mais le Catual refuse les mets des Européens, que sa religion lui défend de toucher. Cependant les trompettes et les instruments font entendre une harmonie guerrière. Le bruit des foudres d'airain retentit au loin sur l'étendue des mers. Le Catual observait tout avec attention; mais ses yeux se reportaient toujours sur les faits héroïques retracés sur la toile et resserrés dans un petit espace par la magie du pinceau. Il se lève, et Gama, Coëllo et Mouzaïde se lèvent en même temps. Ils attachent d'abord leurs regards sur un vieillard au visage martial, dont les traits ont quelque chose de divin. Il était habillé à la grecque, et sa main droite tenait pour sceptre un rameau. Mais que fais-je, insensé? quelle entreprise téméraire! Muses du Tage, chastes nymphes du Mondégo, osé-je m'engager dans une carrière si longue et si pénible, sans invoquer encore votre nom? Venez à mon secours, ô déités propices! défendez ma frêle barque emportée par des vents contraires et près d'être submergée. Hélas! depuis que je chante votre Tage et vos Lusitaniens, la fortune ne se lasse point de me persécuter. Errant de disgrace en disgrace, tantôt je suis en butte aux fureurs de Neptune; tantôt exposé aux dangers de la guerre, et semblable à Canacée près de mourir, je tiens d'une main la plume et de l'autre le glaive. Aujourd'hui proscrit et rejeté, je languis dans la

:e qui produit l'abandon et le mépris; de-
flatté d'un espoir séducteur, je retombe
ɔuveau dans l'abyme et l'infortune, et les
ux de la parque menacent la trame fragile
ıes jours. Ce n'était pas assez de tant de
:, ô muses! il fallait que ceux-mêmes que
élébrés dans mes chants devinssent les ar-
; de mes malheurs. Telle est donc leur
ınaissance et tel est mon salaire! Au lieu
:pos que j'espérais et des lauriers où je
ais prétendre, j'éprouve la persécution
le et les dédains plus cruels encore. Tel est
ıitement que je reçois des héros du Tage!
sont les faveurs qu'ils prodiguent à celui
les vers leur assurent l'immortalité! Quel
ple pour les écrivains à venir! quel attrait
les génies qui voudraient transmettre à la
rité les faits dignes de mémoire! Au milieu
nt de peines, j'ai besoin de vos secours, ô
s! je vous ai juré de ne point prostituer ma
à la flatterie, ni mes louanges à des grands
nes de leurs titres. Je l'ai juré, et je me suis
amné d'avance au mépris, si je violais mes
ents. Non, ne croyez pas que je célèbre
is l'ambition qui rampe pour s'élever, ni le
oir qui opprime, ni le courtisan qui em-
te toutes les formes de Protée, ni le lâche
crite qui sous un maintien grave et un habit
: cache le cœur d'un brigand, ni les tyrans
ares qui, réclamant ce qui appartient aux

rois, ravissent ce qui appartient aux peuples. Je ne parlerai que de ces dignes citoyens qui ont exposé leur vie pour leur Dieu et pour leur patrie. Muses, vous êtes les dépositaires de leur renommée. C'est par ma voix que vous voulez l'étendre. Vous continuerez à m'inspirer, et, sûr de vos faveurs, je vais déposer un moment ma lyre, pour la reprendre bientôt avec plus de force et de courage.

FIN DU CHANT SEPTIÈME.

NOTES

DU SEPTIÈME CHANT.

Note 1. *Voyez les Germains qui occupent de si vastes possessions. Ils se sont révoltés contre le divin successeur de Pierre.* L'Allemagne était alors troublée par les querelles du luthéranisme; et les guerres que Charles-Quint eut à soutenir contre les protestants, l'empêchèrent de tourner ses armes contre Soliman qui menaçait la chrétienté. L'heureuse et brillante expédition de Charles-Quint dans l'Afrique, doit faire penser que le sultan aurait trouvé dans ce prince un adversaire digne de lui.

Note 2. *Considérez l'Anglais qui s'est arrogé le titre de roi de la sainte cité.* Les rois d'Angleterre avaient pris ce titre de roi de Jérusalem. Le prince dont parle ici le poëte, est Henri VIII. Il avait d'abord écrit contre Luther en faveur de l'église de Rome, et finit par rompre entièrement avec le saint-siége et par se déclarer le chef de l'église anglicane.

Note 3. *Mais que dirai-je de toi, François?* Camoëns apostrophe en cet endroit François premier. Il n'est pas vrai que ses prétentions sur le Milanais fussent dénuées de fondement; mais il est incontestable que les guerres d'Italie furent très-funestes à la France.

Note 4. *Montagnes Emodiennes.* C'est une branche du mont Immaüs ou Caucase. On sait que cette chaîne de montagnes, qui traverse l'Asie, prend différents noms dans différentes contrées.

NOTE 5. *Les peuples voisins des sources du Gange se nourrissent du suc des fleurs.* C'est une fable que Pline paraît avoir adoptée sur la foi des naturalistes grecs, et dont nos voyageurs modernes ont découvert la fausseté.

NOTE 6. *Il se trouva un Maure.* Ce récit est conforme à l'histoire. Ce Maure, nommé Mouzaïde, rendit en effet de grands services aux Portugais; et, lorsqu'ils se brouillèrent avec le Samorin, il devint suspect à ce prince, qui le crut d'intelligence avec eux. Il se refugia sur leur flotte, et se fit chrétien.

NOTE 7. *Les prêtres s'appellent Bramines.* Ce sont les successeurs des anciens Bracmanes. On ne voit pas pourquoi le poëte en fait des disciples de Pythagore. Il voyagea en effet dans les Indes pour y étudier la doctrine des sages de cette contrée. Il en emprunta les principaux dogmes, qu'il transmit à ses sectateurs, comme la métempsycose, l'abstinence des viandes, la contemplation, etc. Mais il n'y a pas d'apparence qu'il leur ait rien appris. Il n'y a que nos missionnaires qui aient pris la peine de voyager pour enseigner les hommes. Les philosophes de l'antiquité ne voyageaient que pour s'instruire eux-mêmes; et l'on sait d'ailleurs que les connaissances philosophiques étaient répandues dans l'Inde longtemps avant de parvenir chez les Grecs et dans l'Italie.

NOTE 8. *A leur tête paraît une princesse également célèbre par sa beauté et ses forfaits.* C'est Sémiramis. Les fables grecques l'ont faite amoureuse d'un cheval, ce qui n'est ni commun ni probable, et les historiens l'accusent d'un amour incestueux pour son fils, dont il y a plus d'un exemple.

NOTE 9. *Ainsi nous l'annoncent nos mages.* Les écrivains portugais ont prétendu que cette prophétie était répandue dans les Indes lorsqu'ils y arrivèrent, et les Espagnols ont écrit la même chose de la monarchie des Incas.

FIN DES NOTES DU SEPTIÈME CHANT.

LA LUSIADE

DE CAMOENS.

CHANT VIII.

ARGUMENT.

cation des figures représentées sur les bannières des seaux portugais. Précis des principaux évènements de stoire de cette nation. Le Catual est corrompu par les ures et devient ennemi des Portugais. Il retient Gama sonnier pendant quelque temps et le laisse enfin retour- à sa flotte.

Catual avait fixé ses regards sur la ban- e où était représenté ce vieillard dont les s l'avaient frappé. Il demande à Paul de a quelle est cette figure, et pourquoi on lonne pour attribut un rameau dans la main. Portugais, à qui Mouzaïde sert d'interprète, fait à ses questions en ces termes : « Vous yez sur cette toile les anciens héros du Por- gal (1). Il y a long-temps que la sépulture a uvert leurs cendres; mais la grandeur de leurs

parts. Autour de lui que d'étendards déchirés! que de couronnes brisées à ses pieds! « C'est Al-« phonse Ier, répond Gama, qui enlève le Por-« tugal aux Maures. C'est le favori des cieux. « Dieu se sert de son bras pour dompter les « peuples infidèles qu'il a réprouvés, et pour as-« surer l'héritage de ses successeurs. Je n'entre-« prendrai pas de vous raconter tous ses ex-« ploits. Mais j'oserai vous dire que, si Alexandre « et César avaient eu aussi peu de soldats que « lui et un aussi grand nombre d'ennemis, peut-« être n'auraient-ils point passé pour invincibles.

« Considérez ce vieillard qui regarde d'un œil « sévère le jeune prince qu'il a élevé. Indigné de « le voir vaincu, il l'exhorte à rassembler ses « troupes dispersées et à retourner au combat. « Il y marche avec lui et le ramène triomphant. « Ce brave homme s'appelle Égaz Moniz, modèle « à jamais respectable de la fidélité la plus hé-« roïque. Voyez-le ici nu et la corde au cou, se « présentant avec ses enfants devant le roi de « Castille. Il vient dégager la parole qu'il a don-« née pour sauver son maître assiégé par ses en-« nemis. Ce prince a refusé de consentir au traité « qui a fait son salut. Égaz en est le garant, et « se dévoue à la mort lui et les siens. Le consul « qui passa sous le joug aux fourches Caudines, « et qui vint se remettre entre les mains des « Samnites, ne montra pas tant de générosité. Il « n'exposait que sa vie. Égaz offre avec lui ses

« enfants à la mort, ses enfants qui lui sont bien « plus chers que le jour.

« Suivez des yeux cet autre guerrier. Voyez-le « sortir d'une embuscade et fondre sur un roi « maure qui assiége une forteresse. L'infidèle est « déja prisonnier, et la place est délivrée. Le « Portugais poursuit les Agaréniens sur leur flotte, « rougit de leur sang les eaux d'Amphitrite, en- « lève ou coule à fond leurs vaisseaux et rem- « porte l'honneur de la première victoire mari- « time. C'est don Fuas de Roupinho. Les feux « dont il a embrâsé la flotte des Maures éclairent « au loin les montagnes d'Abyla; mais il meurt « au milieu de ses triomphes. Frappé par le glaive « des fils d'Agar, il tombe sur ses trophées, et « son ame s'élève triomphante dans les cieux.

« Observez la parure étrangère de ces guer- « riers qui descendent de leurs vaisseaux; ce « sont les Germains, qui viennent aider notre « premier roi à s'emparer de Lisbonne. Distin- « guez parmi eux le généreux Henri (2). Il trouve « une mort glorieuse au milieu des combats, et « ce palmier miraculeux qui naît près de son « tombeau annonce les faveurs dont le ciel ho- « nore sa cendre.

« Cet homme revêtu d'ornements sacerdotaux « et qui marche le fer à la main, c'est le digne « prêtre Théotonio. Il enlève aux Maures Arron- « chez, et venge ainsi sur eux la perte de Lyria. « Ici Santaron est assiégé par les peuples d'Afri-

« que. Remarquez ce guerrier qui monte le pre-
« mier sur les remparts, un drapeau à la main,
« et repousse les assaillants. Voyez-le dans cette
« bataille où le prince don Sanche met en fuite
« les Maures de l'Andalousie, rompre les esca-
« drons ennemis et fouler à ses pieds l'étendard
« de Séville, après avoir fait mordre la poussière au
« guerrier qui le portait. C'est Memmonez, le brave
« fils d'Egaz, digne d'être représenté dans sa gloire
« sur les bannières de sa patrie, puisqu'il a su
« renverser celles de ses ennemis.

« Un autre héros doit attirer ici vos regards,
« l'intrépide Giralde (3), surnommé le chevalier
« sans peur. Il tient les têtes de deux sentinelles
« tombées sous le tranchant de son épée. Voyez-
« le descendre, appuyé sur sa lance, du haut
« des remparts d'Evora. Il s'empare de cette ville
« qu'il a surprise, et qui depuis ce temps porte
« dans l'écusson de ses armes les deux têtes qui
« rappellent cette étonnante aventure.

« J'aperçois ce Castillan qui, outragé par son
« roi Alphonse IX (4), a passé chez les Maures,
« et s'est déclaré l'ennemi du Portugal. Il s'avance
« à la tête des infidèles et s'empare de la ville
« Abrantès; mais Martin Lappes le combat avec
« poignée de monde et le fait prisonnier
« les yeux sur ce pontife de Lisbonne (5),
« arme ses mains sacrées pour la défense de
« sa religion et de sa patrie. Ceux qui le suivent
« paraissent chanceler; mais il les ranime et les

« rappelle au combat contre les audacieux enfants « d'Agar. Voyez le signe qui lui apparaît dans « les cieux. A la vue de ce miracle, ses soldats « reprennent courage. Les rois de Cordoue et de « Séville tombent sous leurs coups, victimes frap- « pées par la main du Tout-Puissant, et la ville « d'Alcazer est le prix de la victoire.

« Là c'est le grand-maître de Castille, Corréa « (6), né dans la Lusitanie et le conquérant des « Algarves. Son bonheur est égal à son courage; « il n'est point d'ennemis qu'il ne mette en fuite, « point de murailles qu'il n'emporte d'assaut. Il « enlève Tavila aux Maures, en punition du « meurtre des sept chasseurs portugais lâchement « assassinés. Il prend par stratagème la ville de « Silves qui avait coûté aux infidèles tant d'efforts « et de combats. Par-tout il triomphe, et ses vic- « toires excitent l'admiration et l'envie.

« Regardez ces trois chevaliers (7), l'honneur « du Portugal; ils passent leur vie à chercher dans « la France, dans l'Espagne, et dans les autres « contrées de l'Europe, les occasions de signaler « leur bravoure. Les défis, les joûtes, les tour- « nois, sont leurs jeux et leurs délices. Ils rem- « portent en Castille le prix de ces fêtes militaires. « Il en coûte la vie à plusieurs chevaliers. Vous « les voyez étendus aux pieds du chef des trois « Portugais, le brave Gonzale Ribéiro, dont le « nom ne mourra jamais.

« Mais attachez votre attention sur ce héros,

« que la renommée élève au-dessus de tous ceux
« qui l'ont précédé. Son bras est l'inébranlable
« soutien du Portugal envahi par les Castillans.
« Voyez de quel front noblement courroucé il
« reproche à ses concitoyens leur abattement et
« leur faiblesse; comme il leur inspire l'aversion
« du joug étranger et l'amour de leur souverain.
« Il semble que Dieu l'ait choisi pour être le
« rempart de la Lusitanie. Ce royaume est en
« proie aux troupes innombrables de la Castille,
« à ces nations féroces qui habitent sur les bords
« du Bétis. Les enfants de Lusus succombent de
« tous côtés. On vient chercher le héros qui seul
« peut être leur sauveur; on le trouve à genoux,
« adressant au ciel sa prière. Il répond sans se
« troubler qu'il n'est pas encore temps. Il conti-
« nue d'implorer le secours du ciel; et tout-à-
« coup, rempli d'une ardeur divine, il vole à la
« tête des Portugais épouvantés. Il leur annonce
« la victoire au nom du dieu qui l'inspire; il en
« est l'instrument comme il en fut le prophète.
« A sa voix la gloire et le courage rentrent dans
« le cœur des Lusitaniens; la terreur passe dans
« les bataillons ennemis. Le superbe Espagnol
« voit échapper de ses mains un triomphe qu'il
« croyait sûr. Il fuit, et le Portugal est délivré.
« Ainsi jadis lorsqu'on vint chercher au pied
« des autels le pieux Numa Pompilius, et lui an-
« noncer les ravages des ennemis qui s'appro-
« chaient, il répondit avec tranquillité : J'irai

« quand j'aurai achevé mon sacrifice. Si vous me « demandez le nom de ce guerrier, je vous dirai « que l'on devrait l'appeler le Scipion du Portu- « gal. Mais Alvar Nugno est son nom, et la Lusi- « tanie s'applaudit de cet enfant magnanime. Que « dis-je? il en fut le père; et, tant que le soleil « décrira sa carrière lumineuse, le Portugal se « rappellera avec reconnaissance le nom de ce « guerrier son libérateur.

« Cet autre capitaine est le vaillant Rodrigue « de Landroal, l'effroi des Espagnols. Il arrache « le butin qu'ils avaient enlevé dans les campa- « gnes du Tage. L'intérêt de l'amitié anime encore « sa valeur. Il trempe sa lance dans le sang des « ennemis qui emmenaient son ami en captivité. « Je reconnais près de lui Fernand d'Elves, qui « venge le Portugal d'un citoyen parjure qui « l'avait trahi. Il ravage les plaines de Xérès, et « revient couvert des dépouilles de la Castille. « Celui-ci qui paraît servir de rempart aux galères « portugaises, et qui seul fait tête aux Espagnols, « c'est l'intrépide Ruy Péréira (8), qui se dévoue « à la mort pour le salut de sa patrie.

« Je vois d'un autre côté dix-sept Portugais « (9) postés sur une montagne. Là ils se défen- « dent contre quatre cents Castillans qui les ont « enveloppés de toutes parts et veulent les pren- « dre prisonniers; mais ils s'ouvrent un passage et « se montrent les dignes imitateurs des trois cents « Portugais qui, du temps de Viriatus, se défen-

« dirent contre mille Romains. Ainsi dans tou
« temps nous avons fait voir que nous ne c
« gnons pas la supériorité du nombre, et
« notre valeur sait triompher de la multitud

« Tournez les yeux sur ces deux princes,
« Pedre et don Henri, illustres enfants du
« Jean premier. L'un a laissé dans l'Allema
« des traces immortelles de son courage
« L'autre est à jamais célèbre pour avoir ete
« la navigation portugaise au-delà des bo
« connues. Il joignit à cette gloire celle d
« monté le premier l'épée à la main sur les
« parts de Ceuta. Voyez l'illustre comte Men
« qui soutient deux siéges contre toutes les fo
« des peuples de Barbarie Voyez don Duar
« Vianne II, son digne fils, le Mars de
« siecle. C'est peu de défendre Alcazer contre
« multitude de Maures Il sert de bouclier
« roi, et lui sauve la vie, il lui sacrifie la si
« sans regret

« Vous pourriez en voir ici beaucoup d'a
« qui ont été l'honneur du Portugal, et qui
« raient dignes d'occuper une place parmi
« de héros, mais les princes et les conseils
« manque au peintre, ou, pour mieux dire, ceux
« les honneurs, les récompenses, les trésors

« de leurs ancêtres, qui avaient cru leur trans-
« mettre l'exemple des vertus, et qui n'ont fait
« que leur assurer un rang où ils s'endorment
« dans une lâche oisiveté, sous l'abri des titres
« et des noms qu'ils déshonorent. Ce n'est pas
« qu'il n'y ait encore (12) de dignes enfants de
« nos premiers héros. Ils soutiennent la gloire de
« leurs ancêtres, c'est à la postérité à leur décer-
« ner des récompenses. »

Ainsi Gama se plaisait à étaler aux yeux du Malabare les grandes actions qui honoraient le Portugal, et que la main savante de l'ouvrier avait su peindre des plus brillantes couleurs. Le Catual ne se lassait point de les considérer et d'en entendre le récit. Cependant le jour baissait, et le ministre indien partit avec ses Naïres, et s'éloigna de la flotte. Pendant qu'il s'entretenait sur le vaisseau, le Samorin avait rassemblé les devins de son pays, ces mages, ces aruspices, organes de l'erreur et du mensonge, qui se flattaient vainement de soumettre l'avenir à leur art imposteur et criminel. Ils avaient commencé leurs évocations magiques et leurs cérémonies superstitieuses, persuadés que la venue de ces étrangers devait être le présage de quelque grand évènement. L'enfer les éclaira pour cette fois, et ne rendit point des oracles trompeurs. Il leur montra dans les Portugais des conquérants invincibles (13) qui allaient leur imposer un joug qu'ils ne pourraient plus secouer. Effrayés de ces me-

naces, ils courent chez le Samorin, et lui an
cent les réponses sinistres de leurs divinité
D'un autre côté, Bacchus, toujours animé
haine implacable contre les Lusitaniens, p
la figure du prophète de la Mecque, et app
en songe à un prêtre mahométan, dont le
infecté du venin de l'erreur est ouvert à t
les séductions. « Prévenez, dit-il, le dange
« vous menace. Craignez tout de ces hôtes
« veaux que les flots ont apportés sur vos bo
Le Maure se réveille, épouvanté de cette ap
tion. Mais bientôt, persuadé que ce n'est
songe, il se rejette dans les bras du som
Alors Bacchus reparaît devant lui. « Ne r
« nais-tu pas, lui dit-il, le grand législateu
« a enseigné à tes ancêtres la loi que tu
« et sans laquelle vous seriez tous livrés au
« de l'erreur? Je veille pour toi pendant q
« sommeilles. Apprends donc que ces ho
« qui sont arrivés en ces murs sont les en
« de la loi que j'ai apportée au genre huma
« qu'ils ne cherchent qu'à la détruire. Pe
« qu'ils sont encore faibles et en petit nom
« suscite-leur toutes sortes de traverses et
« stacles. Quand les premiers rayons du
« éclairent l'horizon, on peut le regarder
« peine et sans danger; mais lorsque mo
« vers son midi il étincelle de tous ses feux,
« malheur à qui ose fixer sur lui des regar
« méraires. L'aveuglement couvre bientôt

les paupières; et tel est le sort qui te me-
e, si tu n'empêches pas ces étrangers de
ıblir dans ce pays. »
lisparaît à ces mots. Frappé de surprise et
ɔi, le Maure se réveille. Il saute de son lit,
ı qu'il voit les premières clartés de l'aurore,
ıvoque les principaux de sa secte et leur
ıunique les avis du prophète. D'abord cette
ıblée tumultueuse se partage en différents
On propose toutes les espèces d'artifices,
ıhison, de perfidie; enfin l'on convient que
e la plus sûre pour préparer la ruine des
gais, c'est de gagner par des présents les
tres du Samorin. L'intérêt de leur secte rend
garéniens prodigues, et ils n'épargnent ni
ı les séductions. Ils cherchent à prévenir
incipaux du pays contre ces étrangers qu'ils
nt perdre. Ils les représentent comme des
ıes dangereux, inquiets, avides, qui par-
nt les mers pour y exercer la piraterie et
gandage; qui ne vivent que de rapines, et
connaissent aucune loi divine et humaine.
ıien il importe à un roi de s'assurer de
élité et de la vertu de ses ministres! Placé
on élévation à une grande distance de la
, comment pourra-t-il l'apercevoir, si ceux
doivent la lui faire connaître se placent
elle et lui? Il est sans cesse entre deux
ls, et il doit se défier également de l'ambi-
artificieuse qui veut le tromper, ou de la

probité simple et ignorante que l'on abus
ment.

Les ministres du Samorin, corrompus
présents des Maures, faisaient différer la r
que ce prince devait rendre aux Portugais.
sans défiance et sans inquiétude, ignor
qu'on tramait contre lui, ne songeait qu'à
à son roi un témoignage certain de la déc
des Indes. C'est là l'unique soin qui l'occ
est sûr que dès qu'Emmanuel sera inst
succès de son voyage, il enverra des va
et des troupes pour établir sa puissance d
nouvelles contrées. Pour lui, il était sati
les avoir trouvées, et cette découverte su
sa gloire. Impatient de parler au Samorin
obtenir une réponse, il commence à s'ap
des délais et des obstacles qu'on lui opp
prince, plein d'un respect crédule pour l
sions de ses augures, trompé par ses m
et par les Maures, flottant dans l'irrésolu
l'inquiétude. L'intérêt lui parle en fav
Portugais. Il sent tous les avantages que p
procurer une alliance avec leur roi. Sa c
combattait ses alarmes. Les avis étaient p
dans son conseil, et dictés par la corr
Enfin il prend le parti de faire appeler
portugais et lui dit : « Si ta bouche ver
« fesser la vérité, tu dois être sûr d'obt
« grace. Je sais que cette ambassade au r
« ton roi, dont tu prétendais m'abuser, e

et supposée. Je sais que tu n'as ni roi ni patrie, et que tu erres sur les flots en pirate vagabond. En effet, quel roi, quel prince serait assez peu sage pour envoyer, des extrémités de l'Espagne, des vaisseaux et des flottes dans des contrées si éloignées, et pour des expéditions si dangereuses et si incertaines? Si ton roi d'ailleurs est maître d'un puissant empire, quels présents m'apportes-tu de sa part (14) qui puissent m'attester la vérité de ta mission? C'est par des dons magnifiques, c'est par des libéralités dignes du trône, que les souverains cimentent leurs traités et leurs alliances. Mais les paroles d'un aventurier, d'un navigateur errant, ne peuvent être un garant qui me suffise. Si vous êtes bannis injustement de votre pays natal, comme l'a été plus d'un grand homme, vous serez accueillis dans mon royaume : car il est juste que de braves gens trouvent par-tout leur patrie. Si vous êtes accoutumés au métier de pirate, avouez-le moi, et ne craignez ni l'infamie ni la mort. Je sais que les besoins et les malheurs peuvent égarer le courage, et ce courage peut m'être utile. »

A ce discours du Samorin, Gama reconnut les pernicieuses trames que la haine ourdissait contre lui. Il prend la parole avec confiance, et Vénus avait mis sur ses lèvres la douce persuasion. « Prince, dit-il, si la fraude et le mensonge, « suites fatales de la faute du premier homme,

« ne résidaient pas dans le cœur des p
« Mahométans qui trompent votre confi
« vous n'auriez pas conçu contre nous un
« çon si injuste et si outrageant. Dans to
« évènements humains, la crainte est p
« l'espérance, et frappé des grands avantag
« vous offre l'alliance de mon maître, vous
« tez que je sois en effet envoyé par lui
« vous les proposer. Mais si je n'étais qu'
« pirate, ou un malheureux banni, pourq
« rais-je venu de si loin dans une région i
« nue? Quel intérêt aurait pu me déterm
« braver les glaces du pôle et les feux de l'
« teur? Vous voulez que des présents magni
« confirment la vérité de mon message.
« l'unique objet de mon entreprise était l
« couverte de ces climats. Il n'était pas sû
« je pusse y parvenir. Aujourd'hui que la fo
« m'a fait aborder dans vos états, si cette
« fortune continue à me favoriser, si elle me
« met de retourner dans ma patrie, vous
« verrez revenir avec des présents digne
« mon souverain et de vous, et qui justifi
« tout ce que j'avance. Vous êtes étonné
« mon roi m'ait envoyé vers vous du fond
« l'Hespérie. Je connois votre étonnement.
« treprise est grande en effet, et il faut conn
« les Portugais pour savoir de quoi leur co
« est capable. Sachez donc qu'il y a déjà
« temps que nos rois se sont proposé de

r jusqu'à l'extrémité des mers, et de visiter dernières plages que baigne l'Océan. Ce grand ojet était digne d'occuper l'illustre fils de n Ier, de ce roi fameux qui franchit les barres de Neptune pour aller combattre les ricains dans leurs demeures. C'est le génie ce jeune prince qui enhardit nos navigaurs, et leur inspira l'assurance de pénétrer qu'aux régions éclairées par les signes d'Ar-, de l'Hydre, du Lièvre et de l'Autel (15). couragés par leurs premiers succès, nous ons découvert par degrés des routes qui vaient pas encore été fréquentées; et, nous cédant les uns aux autres, nous sommes parnus jusqu'à cette extrémité de l'Afrique qui arde le pôle antarctique. Laissant derrière us toutes les nations situées entre les deux troques, nous avons pénétré jusqu'aux régions nt les habitants n'ont jamais vu les sept iles du nord. C'est par ce courage et cette olution que rien n'a pu ébranler, que nous ons mérité de nous rendre la fortune proe. Après avoir triomphé des vents et des npêtes, nous sommes enfin arrivés dans vos its, terme heureux de notre voyage, et nous ttendons plus de vous qu'un témoignage du ccès de notre entreprise, et que nous puisns porter à notre roi. Telle est, ô grand emreur! telle est la simple vérité que je n'ai l intérêt à déguiser. Je ne suis pas venu

« dans votre cour pour vous tromper. La si
« des pirates est sur les mers et non pas dan
« palais des rois. Si vous m'honorez de que
« confiance daignez me donner au plutôt
« réponse. La mienne a dû dissiper tou
« nuages dont on s'efforce d'obscurcir à vos
« la vérité que je vous présente. Il est facil
« la distinguer du mensonge, et j'espère
« vous ne me priverez pas plus long-temp
« plaisir de revoir ma patrie. »

Pendant qu'il parlait, le Samorin observai
visage. L'air d'assurance que l'on remarqu
le front de l'amiral, et le caractère de can
qui paraît dans ses discours, dissipent les soup
et les alarmes du Samorin. Il commence à c
que ses ministres se sont trompés, et qu
Portugais sont plus dignes de sa confiance
les Maures. Il ordonne à Gama de retourner
flotte, et lui permet de débarquer ses marc
dises pour être échangées contre les rich
de l'Inde. Il lui demande sur-tout les produc
de l'occident, s'il en est que la nature ait
sées aux royaumes du Gange. Gama prend c
de lui. Il va trouver le Catual, et les chalo
portugaises étant alors éloignées du rivage, i
demande une barque indienne pour regagn
flotte et ordonner le transport des marchand
Mais le ministre qu'il presse en vain fait m
sans cesse de nouveaux obstacles et de nouv
délais. Cherchant à l'éloigner du palais de l'

pereur pour exécuter plus facilement ses pernicieux desseins, il le conduit loin de la ville sur de faux prétextes, et lui déclare alors qu'il ne peut lui donner une barque que le lendemain au jour naissant. En vain l'amiral lui rappelle les ordres de son monarque. Le Catual est inflexible. Le perfide était vendu aux Maures. Il avait formé, de concert avec ces barbares, l'horrible projet de tremper ses mains dans le sang de Gama et des Portugais, et de réduire en cendres leurs vaisseaux. Ces infidèles ne voulaient pas que les Lusitaniens, retournant en Europe, enseignassent à leur roi la route des Indes. Le Catual persiste à refuser les barques de transport. Aux cris et aux plaintes de l'amiral il répond que Gama n'a point d'autre parti à prendre que de faire approcher de terre ses vaisseaux. Il consent de donner une almadie pour aller porter cet ordre. Il prétend que c'est agir en corsaire de tenir ainsi sa flotte au large, et que l'extrême défiance manifeste de mauvais desseins. Mais Gama pénétrait ceux du Catual. Sa conduite avait fait naître dans le cœur du Portugais de justes soupçons. Il ne doute pas que l'on ne veuille faire approcher la flotte pour l'assaillir avec le fer et le feu. Il cherche dans son esprit les moyens de se tirer de cette périlleuse situation. Il voit les dangers et délibère sur les ressources. Il craint tout et veut tout prévenir. Comme on voit au gré des caprices d'un enfant l'acier poli ou le crystal

transparent d'un miroir frappé des rayons du
leil, promener tantôt sur une muraille, ta
sur le toit d'une maison, la lumière réfléchie
tremblante qui suit tous les mouvements d'
main incertaine et folâtre; ainsi flottaient
résolutions de Gama détenu prisonnier entre
mains du Catual. Il se rappelle qu'il a ordonn
Coëllo de venir le recevoir près du rivage,
que peut-être il y attend ses ordres. Il frémit
danger où la flotte peut être exposée, et il v
à bout de faire parvenir à Coëllo l'ordre de
loigner promptement et de se tenir en g
contre les entreprises des Maures. C'est ainsi
l'homme né pour commander sait tout pré
Celui qui ne saura pas pénétrer tous les des
de ses ennemis, ne sera jamais un grand c
taine, et les éloges de la renommée n'appart
dront pas à sa mémoire.

Le Malabare s'obstine à retenir Gama pri
nier, s'il ne consent pas à faire approche
flotte. Mais l'amiral, armé de constance et pén
d'indignation, brave ses menaces et méprise
offres. Il est résolu de tout souffrir plutôt
d'exposer la flotte de son roi. Il se dévoue
avance à tout ce que la cruauté et la perfidi
ses ennemis peuvent lui faire souffrir. Toute la
et une partie du jour suivant s'étaient passées
ces cruelles perplexités. Vainement l'amiral
lait retourner vers l'empereur. Une garde n
breuse l'en empêchait. Enfin le Catual le vo

branlable, craignit, s'il le retenait plus long-
ıps, de s'attirer la colère du Samorin, et d'en-
ırir le châtiment dû à son infidélité. Il lui
ıpose un autre parti. « Quiconque ne veut pas
e commerce, lui dit-il, veut la guerre. Donnez
rdre qu'on transporte sur le rivage vos mar-
handises et tous les objets d'échange qui peu-
ent se trafiquer ici. Je vous fournirai des bar-
ques pour le transport, et vous serez libre à
e prix. » L'amiral consent à risquer ses ri-
esses pour recouvrer sa liberté, et pourvoir à
sûreté de sa flotte et à son retour. Il écrit à
ı frère. Les almadies partent et reviennent
ırgées des productions de l'Espagne et de deux
rtugais, Diégo et Alvar, qui ont ordre de
ésider aux échanges et à la sûreté du com-
rce, s'il peut y en avoir dans une terre enne-
e. A cette vue le Catual laisse éclater sa joie.
s marchandises qu'il regarde comme une proie
urée, lui paraissent un prix suffisant de sa
rfidie, et les deux Portugais sont pour lui des
ıges qui semblent devoir lui répondre de Ga-
ı. L'amiral retourne à son bord pour y at-
ndre l'évènement. Il est résolu de ne plus re-
urner à terre, et de n'avoir plus aucune con-
ınce dans les promesses d'un ministre vendu
ıx ennemis des Portugais, et que l'or des in-
dèles a corrompu. O fatal pouvoir de l'or! quels
rimes n'as-tu pas produits! C'est pour ravir les
ichesses du jeune Polydore, que le roi de Thrace

viole par un lâche assassinat les droits de l'hospitalité. L'or séduit les gardes de Danaé et triomphe de sa pudeur. L'or engage Tarpéia à la plus infâme trahison, et sa mort en devient le prix. L'or renverse les forteresses et brise les nœuds de l'amitié. Il dégrade le courage des guerriers et séduit la vertu des vierges. Il fait les lois et les détruit. Il change les rois en tyrans, place le crime jusque dans le sanctuaire, et profane la pureté des autels.

FIN DU HUITIÈME CHANT.

NOTES

DU HUITIÈME CHANT.

NOTE I. *Vous voyez sur cette toile les héros du Portugal.* Cet endroit est une imitation du bouclier d'Énée que Vénus fait forger par Vulcain, et qui devient sous le pinceau de Virgile un tableau prophétique de la grandeur de Rome. Mais cette imitation n'est pas heureuse. On sent en lisant le poëte latin combien il y a d'intérêt et d'art à présenter à Énée par les mains d'une déesse, et sur une armure divine, l'histoire de ses descendants. Énée doit dévorer avidement ces peintures brillantes de la gloire de ses neveux, et il existe un rapport heureux et nécessaire entre les merveilles qu'on représente et le personnage qui les regarde. Toutes ces convenances sont manquées par le poëte portugais. Tous ces secrets de l'art lui échappent. Il suit toujours le projet de faire entrer dans son poëme toute l'histoire de son pays, et ce projet avait ses avantages. Mais il y a bien peu d'adresse à placer sur des tapis et sur des bannières de vaisseaux une foule d'événements historiques, qui ne doivent pas exciter beaucoup la curiosité d'un Malabare. Ce moyen n'est ni noble ni vraisemblable. Il n'est pas naturel qu'un Indien écoute avec tant d'empressement les exploits de trente héros portugais qui doivent lui être très-indifférents, ni qu'il s'embarrasse beaucoup de toutes ces représentations de combats qui n'ont rien que de fort ordinaire, et qui ne doivent pas attirer son attention. C'est là le cas de dire avec Horace :

Unus et alter
Assuitur pannus.

Si Camoëns est loin de Virgile dans le plan de cet épisode, il ne lui est pas moins inférieur dans l'exécution. Virgile saisit les principaux traits de l'histoire romaine, et chaque coup de pinceau est de la main d'un maître. Il a senti que l'ouvrage d'un Dieu ne devait offrir rien que de grand et de sublime. Au contraire, l'explication des figures que le poëte met dans la bouche de Paul de Gama, n'est qu'un narré fort prolixe de choses qu'il a déja dites, du moins en partie, et dans lequel rien ne frappe, n'émeut ni n'étonne le lecteur. Cet épisode ainsi exécuté ne fait que ralentir la marche du poëme, et n'ajoute rien ni à l'intérêt de l'action, ni à la grandeur des personnages. Il est bien vrai que le bouclier d'Enée n'est lui-même qu'une imitation du bouclier d'Achille. Mais quelle différence! Virgile est en cet endroit au-dessus d'Homère, presque autant que Camoëns est au-dessous de Virgile.

Note 2. *Le généreux Henri.* Ce Henri était un brave Allemand, né à Bonneville, près de Cologne. Les chroniques portugaises rapportent les miracles que le poëte lui attribue. On voit encore aujourd'hui son tombeau dans le monastère de Saint-Vincent, mais on n'y voit point de palmier.

Note 3. *L'intrépide Giralde.* Giralde, ainsi que plus d'un héros de ces temps barbares, ne fut d'abord qu'un brigand. Il était de condition noble. Mais s'étant rendu coupable de plusieurs crimes, pour échapper aux poursuites de la justice, il se mit à la tête d'une troupe de voleurs qui se rendirent redoutables. Cependant il ne perdit pas de vue le projet de se réconcilier avec son roi par quelque action d'éclat. Il essaya de s'emparer d'Évora qui appartenait aux Maures. Il surprend les sentinelles endormies, les égorge, taille la garnison en pièces, et se rend maître de la ville qu'il remet au roi Alphonse Ier. Ce service fit oublier ses fautes et lui rendit les bonnes graces du souverain. On le fit gouverneur d'Évora.

qui depuis ce temps porte dans l'écusson de ses armes un cavalier tenant d'une main un sabre et de l'autre deux têtes.

Note 4. *J'aperçois ce Castillan qui, outragé par son roi Alphonse IX.* C'était don Pèdre Fernandès de Castro, de l'une des plus illustres familles d'Espagne. Il avait reçu un outrage des comtes de Lara, et n'en pouvant pas tirer raison, parce que le roi les protégeait, il se retira chez les Maures, et fit indifféremment la guerre aux Espagnols et aux Portugais.

Note 5. *Jetez les yeux sur ce pontife de Lisbonne.* C'est don Matthieu, évêque de Lisbonne, qui, sous le roi Alphonse Ier, se mit à la tête de quelques troupes pour enlever Alcazer aux Maures, beaucoup moins louable d'avoir oublié les fonctions paisibles de son ministère dans une entreprise où rien ne l'obligeait, que le vénérable évêque Gozelin, lorsqu'il monta sur les remparts de Paris pour repousser les Normands. Les historiens portugais ont écrit que, les soldats de don Matthieu étant prêts à prendre la fuite, l'évêque se mit en prière, et qu'à l'instant même on vit dans les airs un vieillard vêtu de blanc, qui portait une croix rouge sur son estomac. Duperron de Castéra avoue qu'*il ne faut pas exiger qu'un auteur se rende garant de pareils miracles*, mais il prétend qu'un poëte peut les raconter, et il a raison.

Note 6. *Corréa.* C'était un des plus vaillants hommes de son siècle, grand-maître de l'ordre de Saint-Jacques. Pendant le temps d'une trève qu'il fit avec les Maures, quelques chevaliers de son ordre qui chassaient dans la campagne furent attaqués à l'improviste par une nombreuse troupe d'ennemis. Ils se défendirent vaillamment et vendirent cher leur vie. Corréa vengea le meurtre de ces braves gens par la prise de Tavila, où il mit tout à feu et à sang.

Note 7. *Regardez ces trois chevaliers.* C'étaient, à ce qu'on

prétend, Gonzalès Ribéiro, que l'auteur nomme un peu plus bas, Vasco Anez, et Fernand Martinez de Santaron. Une pièce de chevalerie errante dont ils faisaient profession était encore fort commune dans leur siècle. Mais qu'importe au ministre du Samorin que Gonzalès Ribéiro ait remporté le prix des joûtes de Castille? On n'a fait cette note sur ces trois noms, aussi indifférents dans l'histoire que dans la poésie, que pour rappeler aux lecteurs l'observation que l'on a dû voir ci-dessus.

Note 8. *C'est l'intrépide Ruy Péréira.* Si le poëte avait fait en cet endroit un tableau digne du sujet, l'action de ce brave homme méritait d'être rapportée. Une flotte nombreuse de Castillans cinglait vers le port de Lisbonne et venait investir cette ville. Les galères portugaises qui la couvraient, fort inégales en nombre et en force, ne pouvaient manquer d'être prises, si l'ennemi les approchait. Ruy Péréira s'avança seul contre le vaisseau amiral qu'il accrocha. Il combattit long-temps en homme qui a renoncé à la vie. Il périt, mais il donna le temps aux galères portugaises de se mettre en sûreté.

Note 9. *Dix-sept Portugais.* Les Castillans assiégeaient la ville d'Almada, située sur une montagne dans le voisinage de Lisbonne. La garnison manquait d'eau. Il fallait en aller chercher au pied de la montagne, et l'entreprise était dangereuse. Dix-sept soldats descendirent pour en prendre, et furent découverts par les Espagnols, qui fondirent sur eux en nombre de quatre cents. Les Portugais se défendirent vaillamment et furent assez heureux pour se retirer dans la ville.

Note 10. *L'un a laissé dans l'Allemagne des traces immortelles de son courage.* Don Pedre, fils de Jean premier, parcourut presque toutes les cours de l'Europe, et se dis-

ingua principalement en Allemagne, où il combattit contre es Turcs sous les drapeaux de l'empereur Sigismond.

Note 11. *Voyez don Duart de Vianne.* Alphonse V étant un jour sorti de Ceuta, fut attaqué par un parti nombreux l'Africains. Il eut beaucoup de peine à se retirer dans la ille, et n'aurait pas échappé à ses ennemis, sans la valeur ntrépide de don Duart de Vianne et de quelques chevaliers le sa suite qui firent tête à la foule des Maures. Vianne, acablé sous le nombre, fut la victime de son zèle héroïque.

Note 12. *Ce n'est pas qu'il n'y ait encore de dignes enants de nos premiers héros.* On a retranché en cet endroit eux strophes où l'auteur mettait dans la bouche de Gama s plaintes et des accusations très-légitimes et très-natulles dans l'ame du poëte mécontent de ses concitoyens, ais fort déplacées dans un moment où il fallait donner ix Indiens une opinion avantageuse des Portugais.

Note 13. *Il leur montra dans les Portugais des conquéants invincibles.* Le poëte suit fidèlement les traditions hisriques. Barros raconte dans sa première décade qu'un devin ontra au Samorin de Calicut, dans un vase rempli d'eau, es vaisseaux qui venaient de loin dans les Indes, et lui dit ue ceux qui les montaient détruiraient l'empire des Maures ans l'Orient.

Note 14. *Quels présents m'apportes-tu de sa part?* Il en portait; mais ils n'étaient pas faits pour donner à un souerain des Indes une grande idée du roi de Portugal. C'éient des manteaux d'écarlate, des chapeaux garnis de lumes, des chapelets de corail, du cuivre, du sucre, de huile et du miel. Les possesseurs de l'or, des perles, des iamants et des rubis, ne devaient pas être éblouis de cette pèce de magnificence. Aussi le commentateur Duperron

tatet. Quatre constellations méridionales qui domin
Nigritie, le Cap-Vert et la Guinée. Quant à l'explicati
leur nom poétique, on connaît le navire Argo et l
étouffée par Hercule. L'origine du nom de Lièvre de
un assemblage de treize étoiles de différentes grandeurs
venir de ce que la position de ces étoiles ressemble a
gure de cet animal, comme les étoiles du chariot de
tite ourse ressemblent à quatre roues et à un attelage. I.
était, selon les poètes, celui sur lequel les dieux pré
serment à Jupiter après la guerre des géants, et que c
mit dans le ciel après sa victoire.

FIN DES NOTES DU MILITIEME CHANT

LA LUSIADE

DE CAMOENS.

CHANT IX.

ARGUMENT.

Départ de Gama et des Portugais. Il s'éloigne de Calicut, emportant les productions de l'Inde. Vénus, secondée par son fils, fait paraître au milieu de la mer une île délicieuse, où abordent les Portugais. Les nymphes de l'Océan et Téthys à leur tête, inspirées par Cupidon et conduites par sa mère, se rendent dans cette île, où les Portugais se livrent à l'amour et à la volupté.

Alvare et Diaz, long-temps arrêtés dans Calicut, demeuraient exposés aux manœuvres adroites et perfides des Maures qui traversaient les progrès de leur commerce et la vente de leurs marchandises. Ces Infidèles n'avaient d'autre but que de retenir les Portugais jusqu'à l'arrivée des vaisseaux de la Mecque. Dans le sein de la mer Rouge, non loin de cet isthme fameux où le monarque égyptien, Ptolémée, fonda la ville appelée d'abord

Arsinoé, du nom de la sœur de ce princ
aujourd'hui Suez, s'élève la Mecque [illegible], qu
superstitions orientales et les fabuleuses ablu
de la fontaine de Mahomet ont rendue si ce
dans l'univers. Jedda est le nom de son por
fleurit et se rassemble l'immense et opulent
merce de la mer Arabique, source des rich
et de l'orgueil du Soudan, alors dominate
l'Egypte. C'est de là que partent tous les an
flottes superbes qui descendent dans la me
Indes, et vont chercher sur les côtes du Ma
les précieuses épiceries qui enrichissent ces
trées. La grandeur et la force de ces vais
faisaient espérer aux Maures que ceux des I
péens ne pourraient leur résister. Pleins de
confiance, ils bornaient tous leurs vœux et
leurs efforts à ce que les navigateurs port
demeurassent dans le pays jusqu'à l'arrivée
Egyptiens, et de ceux-ci ils croyaient voir le fi
Gama en proie aux flammes dévorantes.

Mais celui qui dans sa prescience éternelle
secrets de toutes les destinées, celui qui est
tout et qui peut tout, avait réservé le maure
zaide pour servir au salut des Lusitanien
avait versé dans son cœur le zèle et l'affection
pour leur illustre chef. Les indigènes nous av

Il avertit Gama qu'il vient tous les ans une flotte de la Mecque, et que les Maures du Malabar l'attendent avec impatience comme l'instrument de la perte des Portugais; que ces vaisseaux d'Égypte sont chargés de soldats et portent les foudres de Vulcain; qu'enfin Gama, dans le mauvais état où étaient ses navires, avait tout à craindre de ces nouveaux ennemis. Gama, que la saison favorable invitait à partir, et qui d'ailleurs n'attendait plus rien du Samorin entièrement dévoué aux Maures, fait porter à ses deux députés l'ordre de se retirer à bord et de cacher dans l'ombre les apprêts de leur départ, de peur que l'on essayât d'y mettre obstacle. Mais, sur un faux bruit de l'approche des vaisseaux égyptiens, Alvare et Diaz sont arrêtés au moment où ils allaient sortir des remparts. La nouvelle de cette violence parvient bientôt à l'amiral, et sur-le-champ usant de représailles, il fait saisir quelques marchands de Calicut qui étaient venus apporter des pierreries sur sa flotte. Ils étaient riches et considérés dans la ville. Les principaux citoyens furent pénétrés de douleur en apprenant leur désastre. Mais déja les matelots tournaient le cabestan d'une main robuste, tiraient les câbles qui attachent l'ancre, et déployaient les voiles. L'air retentissait de leurs cris. C'est alors que les femmes et les enfants des prisonniers arrêtés sur sa flotte font entendre au Samorin leurs plaintes et leurs clameurs. Ils demandent qu'on leur rende leurs pères, leurs époux.

Le monarque pour délivrer ses sujets est f
de rendre la liberté aux députés de Gama
retournent à leur flotte avec leurs trésors, e
infidèles, en les voyant partir, soupirent de
et de douleur. Le Samorin tente même de
cuser auprès de Gama; mais l'amiral mépr
ses excuses ne songe qu'au plaisir de revoi
compatriotes. Il met à la voile et s'éloign
rangeant les côtes. Il s'éloigne, triomphant
climats de l'aurore, rapportant dans sa patr
gloire de ses découvertes et les témoignage
ses heureux travaux. Il emporte sur ses vaiss
la fleur de l'arbuste de Banda, les clous odor
des Moluques, l'épice brûlante et la cannelle,
sors de Ceylan. C'est au généreux Mouzaide
est redevable de ces précieuses dépouilles,
ciel récompense cet Africain en l'arrachant
erreurs de son enfance, et en devoilant à
yeux les vérites éternelles.

Deja loin de ces côtes brûlantes la flott
Lusitanie voguait vers le cap d'Adamastor.
joie mêlée de crainte remplit tous les cœurs
milieu des dangers et des menaces d'une
inconstante, ils se representent de loin leur d
patrie, leurs parents, leurs pénates, le séjou
leur enfance, et ce plaisir qui les attend a
une si longue route, de raconter leur navigat
leurs aventures, leurs succes, les cieux nouve
qu'ils ont observés, les nouveaux peuples q
ont vus, enfin cette gloire réservée aux lo

travaux et aux entreprises extraordinaires. Pressés à-la-fois de tous ces sentiments, leur ame peut à peine les contenir.

Cependant leur constante protectrice, le génie tutélaire qui les guide, Vénus voulait hâter pour eux le moment où ils devaient jouir de la récompense qui leur était due. Elle voulait la leur assurer par avance, et que le sein orageux d'Amphitrite devînt pour eux le séjour du repos et le théâtre des plaisirs. Elle voulait les dédommager des traverses que leur avait suscitées la haine de Bacchus, et des maux qu'ils avaient endurés sur le vaste Océan. Elle croit devoir confier ses projets à son fils, à ce fils dont la puissance rapproche les dieux et les mortels. La déesse, tout occupée du bonheur qu'elle prépare aux Portugais, a résolu de les recevoir dans une des îles de l'Orient soumises à son culte. C'est là que les nymphes des eaux, divinités aux regards charmants, attendent ces hommes valeureux. C'est là qu'au milieu des danses et des fêtes Vénus allumera dans le cœur des nymphes ces flammes amoureuses qui promettent aux héros de la Lusitanie toute l'ivresse de la volupté. Ainsi jadis elle enflamma le cœur de Didon en faveur du fils d'Anchise, lorsqu'elle fit trouver un asyle dans le port de Carthage au héros troyen battu par la tempête. Elle va donc comme autrefois chercher son fils, dans qui réside sa puissance. Elle attelle à son char ses oiseaux harmonieux qui an-

noncent leur mort par un chant de doul
Autour d'elle voltige cet autre oiseau qui r
pelle le malheur et la métamorphose de la n
phe Pérystère (2). Les colombes se caressent d
l'air, et par-tout où elle passe le ciel s'emb
et les vents se taisent. Elle arrive sur le som
des monts idaliens. Là elle trouve son fils en
ronné de la foule des amours. Il méditait
vengeances, et s'occupait à ramener sous
pouvoir les hommes insensés et coupables
voyait les uns livrés comme Actéon (3) à
passion folle et bruyante qui les emportait d
les forêts, et les éloignait de la société et
leurs devoirs; les autres recherchant la grand
dans le palais des rois, et apportant au pied
trône l'adulation insidieuse et la bassesse ra
pante. Il voyait par-tout l'oubli des vertus,
mépris pour les malheureux, la tyrannie et l'o
pression. Il charge les amours de travailler av
lui à reformer l'univers. Tous s'empressent à
voix. Ils mêlent à leur travail des chants mé
dieux soumis aux lois d'une harmonie divin
et faits pour célébrer les triomphes de l'amo
Les uns aiguisaient la pointe de leurs flech
les autres en forgeaient de nouvelles. Leurs fo
naises immortelles sont allumées par le feu d
désirs, flamme incorruptible qui brûle sans ces
et ne se consume jamais. Ils trempent leurs tra
acérés dans les larmes des amants malheureu
Quelques-uns s'essayaient à percer des cœu

durs et grossiers, qui soudain faisaient entendre leurs plaintes, et des nymphes indulgentes venaient guérir leurs blessures. Toutes n'étaient pas belles, car souvent un breuvage vulgaire et peu agréable repousse le venin répandu dans les veines. De tous ces traits lancés au hasard naissaient quelquefois des penchants bizarres et monstrueux, tels que celui des filles de Milet et de la fille de Cynire. Puissants du monde, vous brûlez quelquefois pour des bergères, et vous, princesses orgueilleuses, vous abaissez quelquefois vos regards sur des hommes placés au dernier rang. Tels sont les jeux de l'amour, et la nuit les couvre de ses voiles.

Déja les cygnes de Vénus déposaient son char sur la verdure. La déesse au visage de rose se hâte d'en descendre. Tous les amours viennent l'entourer et baisent la main de leur souveraine. Elle embrasse son fils : « Cher enfant, dit-elle, « toi qui fais toute ma puissance, toi dont les « dieux redoutent les traits, et qui ne crains « point ceux de la foudre ; je viens implorer ton « secours. Tu vois tout ce qu'a souffert ce peuple « que je favorise, ce peuple imitateur de ces Ro- « mains qui m'ont été si chers, ce peuple qui doit « être à jamais l'un des soutiens de mon culte ; « je veux leur donner toute mon assistance et « leur prodiguer toutes mes faveurs. Ils ont été « dans l'Inde en proie aux persécutions de l'odieux « Bacchus, et les fureurs de Neptune ont long-

« temps accumulé tous les fléaux sur leurs têtes. Je veux que sur cette mer qui leur a toujours été si formidable, ils trouvent la paix, les dé- s et toutes les récompenses de la gloire. Pour mplir mes desseins, fais que les filles de Néréé ent de tous tes feux pour ces illustres na- urs qui ont découvert de nouvelles con- qu'elles se rassemblent toutes dans une que mon pouvoir fera sortir du sein de éan, et qu'embelliront les présents de Flore s caresses des zéphyrs; que ces nymphes reçoivent dans des palais de crystal, et leur uent les mets délicieux et les vins odo- « nts; qu'elles couvrent de fleurs des lits « magnifiques, moins brillants que leurs appas; « enfin qu'embrasées des plus tendres ardeurs, « elles étalent aux regards de mes Lusitaniens « toutes les beautés que dévore l'œil du désir, « qu'elles les conduisent de plaisirs en plaisirs et « leur fassent parcourir la brûlante carrière des « voluptés. Je veux que dans le royaume de « Neptune, qui a été mon berceau, naisse une « belle et puissante génération; que ceux qui « méprisent ou combattent ta puissance apprennent par cet exemple que tu fais tomber devant « toi les murailles de diamants et les barrières « de l'hypocrisie, et que, maître sur tous les élé- « ments, tu ne connais rien qui puisse échapper « à ton pouvoir. »

Vénus dit, et Cupidon se dispose à lui obéir.

se fait apporter son arc d'ivoire, d'où partent s flèches dorées. Il monte dans le char de sa ère. La déesse l'y reçoit d'un air joyeux et cassant, et les oiseaux qui dans leurs chants médieusement lugubres ont tant pleuré la chûte : Phaéton, enlèvent le char au-dessus des nuas. Cupidon veut avoir pour compagne et pour utien cette bruyante déesse qui trop souvent divulgué ses mystères, mais qui peut aujourhui servir ses desseins, la Renommée, nymphe la taille gigantesque, à la voix indiscrète et méraire, organe de la vérité et du mensonge, ui voit avec cent yeux et parle avec cent bouches, qui vole d'un bout du monde à l'autre et conte par-tout ce qu'elle a vu. Ils vont la chercher, et soudain cette avant-courrière infatigable publier en tous lieux les merveilles qui doient immortaliser les Portugais. Elle parcourt nivers, et la crédulité la suit. Au bruit de ces cits flatteurs, les dieux de la mer se laissent bjuguer. Ils dépouillent cette haine que Bacchus ur avait inspirée. Les déesses, toujours portées prendre le parti de la bravoure, accusent de uauté et d'injustice quiconque se déclarerait nnemi des Portugais. En même temps le formible enfant décoche ses flèches. La mer gémit us les coups qu'elle reçoit. Les traits pénètrent travers les ondes, et les nymphes font entendre es soupirs enflammés. Il n'en est pas une qui e cède à l'amour, et pas une ne connaît l'objet

lésire. Le jeune dieu rassemblant toutes
s, et rapprochant les extrémités de son
fait un dernier effort pour percer le cœur
s. C'est à elle sur-tout qu'il en veut ; c'est
qui lui résiste le plus. Mais bientôt son triom-
est complet. Il n'y a plus de flèches dans
carquois, ni de repos dans le cœur des nym-
Toutes blessées au fond du cœur ne respi-
plus que pour l'amour. Ouvrez-vous, ondes
es, faites place à la fille de la mer : elle
soulager ces nymphes languissantes. A sa
r s'allume, et la pudeur s'enfuit. Tout
ir des néréides s'avance vers l'île où les
co it la déesse. Elle leur promet la fin de leurs
s, les invite à suivre ses exemples et à
co itre un pouvoir qu'elle a éprouvé tant
de fois.

Cependant la flotte de Lusitanie voguait sur les vastes mers. Pressés par le besoin d'eau, les Portugais souhaitaient de rencontrer un rivage paisible qui pût leur en fournir. Tout-à-coup, au moment où la mere de Memnon, la riante Aurore, s'élevait dans les cieux, ils aperçoivent l'île qui les attendait. Un pouvoir immortel la faisait flotter sur les ondes du côté où le vent dirigeait les voiles de Portugal. Mais dès que les Lusitaniens l'eurent aperçue, Vénus la rendit immobile, comme autrefois Délos, lorsque Latone y donna le jour à la déesse des forêts et au dieu des vers. Soudain tous les vaisseaux tournent la proue

vers cette île, dont la rive tranquille leur offre un abri. La côte est couverte d'un sable blanc et parsemée de coquillages colorés. Trois collines couvertes de verdure s'élèvent en amphithéâtre; et de leur sommet descendent des eaux murmurantes qui coulant entre des roches blanches comme le marbre, vont se réunir dans un vallon délicieux et y forment un bassin transparent. Des arbres plantés autour inclinent doucement leur tête, comme s'ils se plaisaient à voir leurs superbes feuillages répétés dans le crystal liquide. D'autres élèvent leurs têtes chargées de fruits odoriférants. L'orange étale cette belle couleur dont brillait la chevelure de Daphné. Accablé sous le poids de son fruit jaunissant, le citronnier se penche vers la terre; et les limons semblables à ces monts ravissants arrondis sur le sein des vierges, exhalent leur parfum dans l'air embaumé. Une foule d'arbres champêtres répandus de tous côtés couvrent les collines de leur épaisse chevelure, et offrent sous leur ombrage une fraîcheur voluptueuse. Là croissent les peupliers d'Alcide, les lauriers d'Apollon, les myrtes de Vénus, les pins de Cybèle. Là le cyprès dirige vers le ciel sa tête pyramidale. Là Pomone prodigue ses fruits d'autant plus savoureux qu'ils sont nés sans culture. La cerise vêtue de pourpre; la mûre (4) qui doit sa couleur noire au malheur de deux amants; la pomme de Perse, meilleure lorsqu'elle est transplantée; la grenade qui montre en s'ou-

vrant les rubis de son sein, et ces fruits de forme ovale dont les oiseaux attestent la bonté en les blessant avec leur bec; toutes ces richesses de la nature étonnent et enchantent les Portugais. Flore, qui dispute à Pomone le soin d'embellir ce séjour, y couvre la terre d'un vêtement plus beau que les tapis de Perse. Le narcisse cherche son image dans les eaux. Auprès de lui fleurissent l'anémone (5), objet des soupirs de Vénus, le lys arrosé des pleurs du matin, la fraîche violette, la rose, frêle et brillant emblême de la beauté virginale, l'odorante marjolaine, l'hyacinthe qui porte encore les caractères que grava sur ses feuilles la douleur d'Apollon (6), toutes ces fleurs et mille autres encore émaillent et embellissent la prairie; et l'on ne sait si c'est l'aurore qui leur donne tant d'éclat ou si elles-mêmes relèvent la beauté du jour (7). Le cygne chante au bord des eaux; le rossignol lui répond sur le feuillage; l'inconstant moineau porte dans son bec la nourriture de ses petits. Ces beaux lieux ne sont peuplés que d'animaux paisibles. Le cerf, sans crainte et sans danger, contemple la beauté de son bois dans le miroir des fontaines, et près de lui le lièvre et la gazelle timides viennent se désaltérer.

C'est dans ces lieux de délices qu'abordèrent les nouveaux Argonautes. Les nymphes se promenaient dans les bocages avec un air d'indifférence et comme sans dessein. Les unes jouaient

de la guitare, d'autres de la flûte sonore. Plusieurs, un arc d'or à la main, feignent de poursuivre des animaux fugitifs. Quelques-unes, sûres de l'effet de leurs charmes, dépouillent leur parure et s'élancent nues dans les eaux transparentes. Instruites par Vénus, elles voulaient au premier moment où elles paraîtraient aux regards des Portugais, allumer dans leurs veines le feu du désir. Déja les impatients navigateurs avaient sauté sur le rivage, et, se dispersant dans les bois, l'arquebuse à la main, ils y cherchaient la proie qui attire l'avide chasseur. Ils ne pensaient pas qu'une proie plus délicieuse leur fût préparée par une divinité bienfaisante. Tout-à-coup ils aperçoivent au travers des branches les couleurs qui brillent sur l'habillement des nymphes, et ces parures charmantes qui, en couvrant la beauté sans lui nuire, enflamment encore dans les cœurs le désir et l'amour. Vellos le premier pousse un cri de surprise et de joie : « Mes amis, dit-il, où « sommes-nous ? est-ce ici le séjour des déesses ? « Jamais des yeux humains n'ont découvert tant « de merveilles. O que l'on a bien raison de dire « que les hommes ne connaissent pas tous les « prodiges de la nature ! Suivons ces beautés. « Voyons si ce sont des objets réels ou des fan- « tômes séducteurs. » Il dit, et d'une course légère et rapide tous s'élancent à la poursuite de ces nymphes. Elles fuient en poussant des cris et ralentissant peu-à-peu leur course : elles fuient,

et le vent agite leur chevelure et soulève leurs vêtements, et leur fuite favorise ainsi l'amour et la beauté. L'une tombe et feint de vouloir se relever, en montrant plus de douceur que de courroux, et soudain se laisse retomber près de celui qui la poursuit. L'autre, surprise au milieu des eaux, et feignant d'être épouvantée, se sauve toute nue dans les bocages, offrant ainsi aux regards les charmes qu'elle semble refuser à l'amour. Plusieurs affectant la pudeur de Diane, se plongent dans l'eau trop claire et trop limpide pour cacher leurs appas. Quelques-unes se hâtent, mais en vain, de reprendre leurs habits. Aucune n'échappe à l'ardeur impétueuse des jeunes adorateurs qui les poursuivent de tout côté. Il en est plus d'un qui se précipite dans l'eau tout habillé, emporté par cette soif de jouir qui ne souffre aucun délai. Tel l'animal dressé pour la chasse, au moment où son maître dirige le tube menaçant vers l'oiseau qui plane au-dessus d'une riviere ou d'un étang, se jette aussitôt à la nage et court au-devant de la proie avant qu'elle soit tombée.

Le brave Léonard avait toujours été devoué à l'amour, et n'en avait éprouvé que les rigueurs. Persuadé qu'il était de son destin d'être toujours malheureux, il n'avait pas perdu le courage en perdant l'espérance, et il tentait sans cesse de nouveaux efforts. Le hasard avait offert à ses yeux la jeune Ephire, le modele de la beauté.

plus légère que ses compagnes, elle fuyait avec plus de vîtesse et annonçait plus de résistance. Léonard lui criait en courant après elle : « O beauté « trop cruelle, quoique vous paraissiez si peu « faite pour l'être, vous me fuyez, et vous em- « portez mon ame. Vos compagnes en ce moment « cèdent à leurs heureux vainqueurs, et vous « seule vous vous enfoncez dans l'épaisseur des « bois. Hélas ! c'est moi que vous fuyez. Le mau- « vais génie qui m'accompagne vous a révélé qui « j'étais. Il vous a dit que j'étais un infortuné « qu'il ne fallait pas écouter; mais ne le croyez « pas : il vous trompe. Il m'a trompé moi-même « mille fois. Vous vous fatiguez à courir et vous « me fatiguez moi-même, quand peut-être..... « Mais non, tel est mon mauvais sort que si vous « vous arrêtiez en ce moment pour m'attendre, « quelque obstacle fatal me séparerait encore « de vous. Vous me tendriez vos bras, et il me « serait impossible de m'y jeter. Ne me craignez « point. Ne me fuyez plus, je vous en conjure. « Ainsi puisse le temps ne jamais outrager vos « charmes, et puisse l'amour ne vous faire jamais « que d'heureuses blessures ! »

A la voix du triste Léonard, la belle nymphe attendrie suspend sa course, comme pour entendre ses plaintes amoureuses. Elle tourne la tête, lui sourit avec grace, et tombe aux pieds de son vainqueur. O de combien de baisers retentirent les bocages ! de combien de douces ca-

NOTES

DU NEUVIÈME CHANT.

Note 1. *La Mecque, que les superstitions orientales et les fabuleuses ablutions de la fontaine de Mahomet, ont rendue si célèbre dans l'univers.* Les dévots pélerins de la Mecque y révèrent une fontaine où ses disciples prétendent qu'il s'est baigné plus d'une fois. Les Mahométans attribuent à cette eau la vertu d'effacer les péchés et de guérir les maladies.

Note 2. *Autour d'elle voltige cet autre oiseau qui rappelle le malheur et la métamorphose de la nymphe Pérystère.* Vénus et l'amour étant dans un bocage très-couvert et parsemé de fleurs, gagèrent ensemble à qui en cueillerait le plus dans un espace de temps marqué, et s'éloignant l'un de l'autre, ils se mirent à en ramasser. L'Amour se fiait à la légèreté de ses ailes, qui le portaient rapidement de fleur en fleur. Mais la nymphe Pérystère se joignit à Vénus, sans être aperçue, et toutes deux cueillirent une si grande quantité de fleurs que l'Amour fut vaincu. Piqué de la supercherie, il changea la nymphe en colombe.

Note 3. *Il voyait les uns livrés comme Actéon à une passion folle et bruyante qui les emportait dans les forêts.* Des commentateurs ont prétendu que, sous le nom d'Actéon, le poëte désigne ici le roi Sébastien, et veut lui reprocher sa passion pour la chasse. Sans doute tout ce qui est extrême est blâmable; mais de tous les goûts que peut avoir un prince,

ss. Imitez ces exemples, vous qui aspirez à la oire. Fuyez la mollesse qui rend le cœur es-ve, l'indolence qui le flétrit, les vices qui le gradent. Haïssez la tyrannie, le plus grand de us les crimes. Soyez dans la paix les protecteurs a peuple, et dans la guerre la terreur de vos nemis; alors vous serez placés au nombre des ros, et vous recevrez les honneurs dont je viens e vous offrir l'emblême dans cette île volup-euse, ouvrage fantastique de Vénus.

FIN DU NEUVIÈME CHANT.

tracés sur les feuilles. Il s'en faut bien que la fable s'accorde toujours avec la physique. Mais en traduisant un poëte, c'est la fable qu'il faut préférer.

Note 7. *Et l'on ne sait si c'est l'Aurore qui leur donne tant d'éclat, ou si elles-mêmes relèvent la beauté du jour.* Cette pensée se trouve dans l'Idylle d'Ausonne sur la rose,

Ambigeres raperetne rosis Aurora ruborem,
An daret, et flores tingeret orta dies.

Elle a été assez heureusement rendue dans ces vers :

On pouvait douter si l'Aurore
Tirait ses charmantes couleurs
Des roses qui venaient d'éclore,
Ou bien si ses regards embellissaient les fleurs.

Note 8. *Ces nymphes de l'Océan, Téthys, et cette île délicieuse ne sont que les images des honneurs, de la gloire, de l'immortalité qui attendent les grands hommes.* On prétend que l'île Anchédive, pays fertile et délicieux où relâchèrent les Portugais en revenant des Indes, a fourni au poëte l'idée de son île fabuleuse et allégorique. Cet épisode ne tient en rien à l'action du poëme, qui est finie quand l'Inde est découverte, et il ne produit rien que de nouvelles prédictions qui remplissent tout le dixième chant, quoiqu'il y en ait déja trop dans le cours du poëme. C'est un grand défaut sans doute, et Camoëns l'augmente au lieu de le réparer, quand il s'avise de nous avertir à la fin du neuvième chant que tout ce qu'il vient de dire n'est qu'un emblême et une image des honneurs et de la gloire qui attendent la vertu. Qu'est-ce qu'une allégorie dont personne ne devine le sens et dont on ne peut même soupçonner l'intention? Qui jamais s'est avisé de représenter la gloire par l'amour, et l'immortalité par le plaisir? Mais ce qui est curieux, ce sont les efforts de Duperron de Castéra pour justifier cette allégorie. Il commence

par traiter fort mal M. de Voltaire qui l'avait blâmée. Il faut voir ensuite les peines incroyables qu'il se donne pour prouver que rien n'est plus clair, plus évident, plus palpable que les bizarres emblêmes de Camoëns. Il faut voir l'importance et la gravité qu'il met dans ces frivoles recherches et le mépris qu'il témoigne pour tous ceux qui n'ont pas la même sagacité. Cet endroit mérite d'être mis sous les yeux du lecteur. Il est assez amusant de retrouver de nos jours un écrivain qui ne le cède pas au plus déterminé commentateur du quinzième siècle.

« Cette fiction n'a pas trouvé grace devant les yeux de « M. de Voltaire : je ne lui dispute point son goût; mais je « me flatte que le public décidera en faveur du Camoëns. « Vénus va conduire les Portugais dans une île délicieuse : « les plaisirs qu'ils y goûteront, quoique dépeints avec toutes « les couleurs de la plus vive galanterie, ne seront pourtant « que cette volupté spirituelle, cette satisfaction intérieure « qui fait la récompense des grands hommes lorsqu'ils ont « réussi dans leurs nobles projets; les nymphes marines re- « présenteront les vertus, comme elles les ont déja repré- « sentées dans d'autres conjonctures : quelque chose que « puisse dire M. de Voltaire, je ne vois en cela rien de cho- « quant : la poésie eut toujours le droit d'employer des « images corporelles pour nous élever à des connaissances « purement métaphysiques ou morales; non-seulement des « auteurs grecs et latins, mais encore les psaumes de David, « les cantiques de Salomon, et tous les livres de l'Écriture « sont pleins de semblables allégories; on y voit à chaque « page les plaisirs de l'ame exprimés par ceux du corps : « n'est-ce pas une témérité de croire que le Camoëns se soit « égaré en marchant sur les traces de pareils guides? »

On le croirait embarrassé, lorsqu'il s'agit de justifier la comparaison qu'établit l'auteur entre la conduite de Vénus à l'égard des Portugais, et celle qu'elle tint à l'égard de Didon lorsqu'elle lui inspira tant d'amour pour Énée. Il est clair

tracés sur les feuilles. Il s'en faut bien que la fable s'accorde toujours avec la physique. Mais en traduisant un poëte, c'est la fable qu'il faut préférer.

Note 7. *Et l'on ne sait si c'est l'Aurore qui leur donne tant d'éclat, ou si elles-mêmes relèvent la beauté du jour.* Cette pensée se trouve dans l'Idylle d'Ausonne sur la rose :

Ambigeres rapuerint rosis Aurora rubores,
An daret, et flores tingeret orta dies.

Elle a été assez heureusement rendue dans ces vers :

On pouvait douter si l'Aurore
Tirait ses charmantes couleurs
Des roses qui venaient d'éclore,
Ou bien si ses regards embellissaient les fleurs.

Note 8. *Ces nymphes de l'Océan, Téthys, et cette île délicieuse ne sont que les images des honneurs, de la gloire, de l'immortalité qui attendent les grands hommes.* On prétend que l'île Anchédive, pays fertile et délicieux où relâchèrent les Portugais en revenant des Indes, a fourni au poëte l'idée de son île fabuleuse et allégorique. Cet épisode ne tient en rien à l'action du poeme, qui est finie quand l'Inde est découverte, et il ne produit rien que de nouvelles prédictions qui remplissent tout le dixième chant, quoiqu'il y en ait déja trop dans le cours du poeme. C'est un grand défaut sans doute, et Camoens l'augmente au lieu de le réparer, quand il s'avise de nous avertir à la fin du neuvieme chant que tout ce qu'il vient de dire n'est qu'un emblême et une image des honneurs et de la gloire qui attendent la vertu. Qu'est-ce qu'une allégorie dont personne ne devine le sens et dont on ne peut même soupçonner l'intention ? Qui jamais s'est avisé de représenter la gloire par l'amour, et l'immortalité par le plaisir ? Mais ce qui est curieux, ce sont les efforts de Duperron de Castéra pour justifier cette allégorie. Il commence

« Cupidon, dans l'allégorie de cet ouvrage, représente « l'amour de Dieu, le Saint-Esprit qui n'est autre chose que « Dieu même; or la divinité n'admet point de distinction des « temps, un seul de ses regards embrasse le passé, le présent « et l'avenir; tout est présent pour elle.....

« J'entends les critiques s'écrier : Mais si vos Néréides re- « présentent les vertus, certainement elles n'ont pas con- « spiré la perte des voyageurs portugais, que votre poëte « nous dépeint si vertueux; ainsi elles ne doivent pas se re- « pentir de cette conspiration dont elles ne sont point cou- « pables. Pour résoudre cette objection, il faut distinguer « avec les théologiens deux espèces de vertus, les unes sur- « naturelles, qui nous viennent immédiatement de Dieu; sa- « voir, la foi, l'espérance et la charité : en personnifiant « celles-ci, un auteur ne doit jamais les faire tomber dans « aucune faute, leur caractère tout divin ne le leur permet « pas : les autres sont des vertus humaines, des vertus ac- « quises par la réflexion et par l'habitude, telles que la pru- « dence, la valeur, etc. Elles se sentent toujours de leur « origine; on les voit sujettes à l'erreur et à la prévention, « s'écarter souvent du sentier qu'elles doivent suivre. Les ver- « tus surnaturelles et quelques-unes des humaines ont tra- « vaillé dans tout le poëme en faveur des Portugais : rien « n'empêche l'auteur de supposer que d'autres vertus du se- « cond ordre se sont déclarées contre eux, et qu'elles ont « prêté leur ministère aux tempêtes et aux persécutions qu'ils « viennent d'essuyer : d'ailleurs, j'ai remarqué touchant l'en- « droit où les dieux marins soulèvent les ondes pour sub- « merger la flotte; j'ai remarqué, dis-je, qu'ils ne forment « là qu'une riche peinture de plusieurs causes physiques ras- « semblées par le démon, à dessein d'exciter un grand orage : « ainsi ces Néréides, dont il s'agissait alors, ne sont pas les « mêmes que celles d'à-présent; et si l'auteur paraît les con- « fondre, c'est pour donner plus de liaison au merveilleux

n'est plus opposé au sens allégorique que Ca
mer à sa fable. Mais rien n'arrête Duperron de
voici ce qu'il *maintient* puissamment.

ci l'un des endroits du Camoëns où les lecteurs
tre le plus en garde contre la précipitation qui p
gner dans leurs jugements : au premier coup-d
comparaison semble démentir l'allégorie de la
car la Vénus qui inspira tant d'amour à Didon
, n'avait rien de commun avec la Vénus céleste,
« les fruits de cet amour furent criminels : ainsi
it conclure, ou que notre Portugais n'a pas re
religion chrétienne sous le personnage de Vé
u que, s'il a voulu le faire, il manque de pru
comparant sa déesse avec celle qui suborna le co
l'objection paraît forte, c'est un labyrinthe;
» ut on en peut sortir sans le fil d'Ariane. Il
» que Virgile fait tantôt agir la Vénus du ciel, et
» tôt la terrestre; c'était la coutume des anciens : ils all
» souvent les plus sublimes idées de leur théologie av
» fables vulgaires, et ils avaient leurs raisons pour
» comme l'a remarqué l'illustre pere Thomassin, dans m
» thode d'étudier les belles lettres, part. III, liv. 1, ch
» Je maintiens que c'est la Vénus céleste qui, dans le
» mier livre de l'*Enéide*, prépare les Carthaginois et
» reine à traiter favorablement les Troyens échappés du
» frage; mais dans la suite, lorsqu'il s'agit de corrompre
» nocence de Didon, c'est la Vénus terrestre qui s'en
» c'en est assez pour justifier la comparaison de notre au
» et pour montrer qu'il mérite l'éloge qu'Horace don
» Homère. »

Nil molitur inepte.

Il ne se permet pas la moindre négligence,
Par-tout on voit briller son art et sa prudence

Et ailleurs,

« Cupidon, dans l'allégorie de cet ouvrage, représente l'amour de Dieu, le Saint-Esprit qui n'est autre chose que Dieu même; or la divinité n'admet point de distinction des temps, un seul de ses regards embrasse le passé, le présent et l'avenir; tout est présent pour elle.....

« J'entends les critiques s'écrier : Mais si vos Néréides représentent les vertus, certainement elles n'ont pas conspiré la perte des voyageurs portugais, que votre poëte nous dépeint si vertueux; ainsi elles ne doivent pas se repentir de cette conspiration dont elles ne sont point coupables. Pour résoudre cette objection, il faut distinguer avec les théologiens deux espèces de vertus, les unes surnaturelles, qui nous viennent immédiatement de Dieu; savoir, la foi, l'espérance et la charité : en personnifiant celles-ci, un auteur ne doit jamais les faire tomber dans aucune faute, leur caractère tout divin ne le leur permet pas : les autres sont des vertus humaines, des vertus acquises par la réflexion et par l'habitude, telles que la prudence, la valeur, etc. Elles se sentent toujours de leur origine; on les voit sujettes à l'erreur et à la prévention, s'écarter souvent du sentier qu'elles doivent suivre. Les vertus surnaturelles et quelques-unes des humaines ont travaillé dans tout le poëme en faveur des Portugais : rien n'empêche l'auteur de supposer que d'autres vertus du second ordre se sont déclarées contre eux, et qu'elles ont prêté leur ministère aux tempêtes et aux persécutions qu'ils viennent d'essuyer : d'ailleurs, j'ai remarqué touchant l'endroit où les dieux marins soulèvent les ondes pour submerger la flotte; j'ai remarqué, dis-je, qu'ils ne forment là qu'une riche peinture de plusieurs causes physiques rassemblées par le démon, à dessein d'exciter un grand orage : ainsi ces Néréides, dont il s'agissait alors, ne sont pas les mêmes que celles d'à-présent; et si l'auteur paraît les confondre, c'est pour donner plus de liaison au merveilleux

« de sa fable : la fable est un champ libre où les poètes peu-
« vent prendre toutes leurs commodités. »

Il faut bien que l'érudition vienne au secours des preuves morales, et le nom de la nymphe Éphire fournit à Duperron de Castéra de nouvelles démonstrations qui doivent subjuguer l'incrédulité la plus décidée.

« Autre attention de l'auteur pour nous faire entendre « qu'il n'est ici question que de voluptés pures, et que les « Néréides représentent les Vertus : dans le sixième chant il « dépeint Léonard d'un caractère entièrement opposé à celui « de Fernand Vellos ; c'est un jeune homme qui ne respire « que l'amour, un cœur sensuel que son tempérament porte « au plaisir : lorsque enfin il se tourne vers la vertu, elle lui « résiste long-temps, elle le fuit avec plus de légèreté que « toutes ses compagnes ne fuient les autres Portugais, parce « qu'elle veut le punir d'avoir tant tardé à lui rendre hom- « mage, et de s'être livré aux folles passions qui égarent la « jeunesse : l'orthographe dont l'auteur se sert dans le nom « d'Éphire, prouve encore que cette nymphe est une vertu, « car il ne l'écrit point par un *y*, comme fait Virgile, Géorg. « liv. 4.

Atque Ephyre, atque Opis et Asia Deiopeia.

« Dans ce sens le nom d'*Éphyre* dérive de Φύρω, *j'arrose*, « et pour lors il ne signifie qu'une naïade fabuleuse, ou pour « mieux dire une qualité de l'eau : mais en l'écrivant par un « *i* simple, comme en use notre poète, il vient du mot ἐφέσις, « *consécration*, ou *aspiration aux choses sacrées*. Ainsi lors- « que le Camoëns nous dit que Léonard courait après la « belle Éphire, c'est la même chose que s'il nous disait, que « ce cavalier détestant ses premières erreurs, et voulant me- « ner désormais une vie plus sage, consacra ses travaux à « Dieu dans l'île d'Anchédive. Effectivement Barros et Casta- « guéda racontent que Gama et ses compagnons, en revenant

« de Calicut, firent célébrer les mystères de notre religion « sur les bords de cette île; rien n'empêche de croire que « dans cette solennité, le bon exemple des autres Portugais « toucha le cœur de Léonard. »

FIN DES NOTES DU NEUVIÈME CHANT.

des siéges de crystal. La déesse des eaux et l'illustre Gama s'étaient placés sur des siéges d'or. Les mets succulents et délicieux étaient servis dans des plats d'or, tirés des trésors de la mer Atlantique. Tout ce que la renommée raconte des festins de Cléopâtre n'approche pas de la magnificence de ce repas céleste. Les vins, dont l'odeur égale celle de l'ambroisie (1), pétillent dans des vases de crystal incorruptible, et la fraîcheur de l'eau qu'on y mêle ajoute encore à la douceur de ce breuvage divin. La gaieté, la saillie brillante, les propos enjoués et flatteurs régnent parmi ces heureux convives. Autour d'eux retentissent des concerts harmonieux, pareils à ceux que fit entendre Orphée dans les enfers, et qui suspendirent les tourments des ombres criminelles. Une sirène accorde sa voix mélodieuse au son de ces instruments. Elle chante, et les vents se taisent, les eaux n'ont plus qu'un léger murmure, et les habitants des forêts s'endorment dans leurs demeures. Sa voix charmante élève jusqu'aux cieux les héros que doit enfanter la Lusitanie. Protée avait vu ces grandes destinées dans un globe diaphane qu'il avait reçu en songe de Jupiter. Les habitants de la mer avaient entendu ses prédictions. La sirène les avait retenues dans sa mémoire, et les répétait dans ses chants. Ces chants, dignes du cothurne, surpassaient ceux que Démodocus fit entendre chez les Phéaciens, et Iopas à Carthage. Je t'invoque ici, Calliope, daigne me pré-

ter ton secours dans ce dernier de mes travaux. Ranime mes forces et mon courage; car mon génie m'abandonne, et je m'efforce en vain de le rappeler. Mes années s'accumulent, mes beaux jours se sont éloignés, mon esprit est affaissé sous le poids de l'infortune, et j'ai perdu jusqu'au désir de le ranimer. Je n'attends plus rien de lui. Mes chagrins me conduisent au fleuve du noir oubli et au sommeil éternel. Soutiens-moi donc, ô reine des muses! et donne-moi la force de payer ce dernier tribut à la gloire de ma nation.

La belle sirène annonce dans ses chants que des bords du Tage il viendra dans ses mers dont la route a été ouverte par Gama, des flottes formidables qui subjugueront les rivages que baigne l'océan indien, et humilieront la tête des rois idolâtres sous le joug du Portugal. Un des souverains du Malabar (2), qui joint le sacerdoce à l'empire, s'unira par une étroite alliance avec les Lusitaniens; et plutôt que de consentir à la violer, il verra ses villes détruites par le fer et par le feu, et s'exposera aux fureurs et aux cruautés du Samorin. Du port de Bélem partira le grand Pachéco, l'Achille du Portugal, Pachéco, qui semble ignorer lui-même tout ce qu'il vaut et tout ce qu'il peut; mais la mer, en le recevant sur son sein, connaîtra le dépôt qu'on lui confie; elle sentira le poids du héros (3), quand le vaisseau qui le porte s'affaissera en gémissant jusqu'à la surface des ondes. Arrivé dans les Indes, au secours du

roi de Cochin, de ce fidèle allié, il dissipera devant lui les Naires de Cambaye. Il jettera la terreur dans tout l'Orient, et glacera le courage de cette foule d'ennemis conjurés contre le Portugal. En vain le Samorin rassemblera de nouvelles forces; en vain les rois de Visapour et de Tanor descendront des montagnes de Narsingue; et deux nations opposées dans leur croyance, les Mahométans et les Indiens idolâtres, rapprochées par la même haine se réuniront entre Calicut et Cananor, et couvriront la terre et les flots; l'intrépide Pachéco terrassera toute cette multitude impuissante, aux yeux du Malabar étonné, et le Samorin au désespoir adressera des plaintes et des reproches inutiles à ses dieux, qui ne l'entendront pas. Indigné de voir ses places brûlées et ses temples renversés, il appellera de nouvelles troupes pour environner ces guerriers infatigables. Mais la victoire volera devant eux, et fera tomber à leurs pieds leurs innombrables ennemis. Le Samorin lui-même, descendu sur le champ de bataille pour encourager les siens par sa présence, se verra couvert de sang dans son magnifique palanquin, et s'enfuira épouvanté du bruit des foudres portugaises. Au défaut de la force, il aura recours à la trahison; mais la protection du ciel confondra ses trames perfides. Il retournera au combat pour la septième fois, et cherchant la vengeance, il ne trouvera que la honte. Ses énormes machines de guerre, ses navires enflammés [illegible], ne pourront rien

ıtre le génie de Pachéco, et tout ce grand ap-
eil retombera sur ses inventeurs. Grèce mémo-
le, et toi, Rome victorieuse des nations, par-
ınez-moi toutes deux! Mais quel est celui de
héros qui puisse s'égaler à Pachéco? Ni la
ltitude des Perses dissipés dans les champs de
rathon, ni les Thermopyles défendues par trois
ts Spartiates contre une armée entière, ni ce
ıt où Coclès arrêta toutes les forces d'Étrurie,
e peuvent comparer à tant de batailles gagnées
c cent soldats contre toutes les nations de
de, et les exploits de Pachéco paraîtront à la
térité, ou des fables enfantées par l'imagina-
ı, ou des miracles opérés par la puissance
rnelle.

5) Ici la nymphe abaissant sa voix, couverte
le bruit des instruments, prend un ton faible
laintif, comme si elle eût eu honte de chanter
gratitude. « O toi! poursuit-elle, illustre et
alheureux Bélisaire, qui seras toujours célébré
ıns les chants des Filles de Mémoire, vois
ıns Pachéco ton égal en gloire et en infortune.
ous avez tous deux conquis des royaumes, et
ıus mourez tous deux sur le lit de la misère
de l'indigence. Voilà ce qu'on doit attendre
s rois lorsqu'ils écoutent des flatteurs. Les dis-
urs séduisants d'Ulysse obtiennent les récom-
nses dues à la valeur d'Ajax. Mais que la vertu
console, ce n'est pas à elle d'envier les fa-
urs prodiguées à la bassesse, elles coûtent

« trop à ce prix. Pour toi qui traitas si indig
« ment un grand homme, roi qui ne fus inja
« que cette fois, la postérité se souviendra t
« jours que Pachéco t'avait donné des états,
« que tu le laissas mourir dans un cachot.

« Un autre héros (6) vient après lui sur les bo
« du Gange, décoré du titre de vice-roi. Il am
« avec lui son fils, son digne fils, qui signaler
« valeur et son nom sur les mers; tous deux c
« tieront les perfidies du tyran de Quiloa, et
« ront asseoir sur le trône un souverain p
« digne de l'être. Montbase, victime de leur ju
« vengeance, verra tomber en cendres ses
« perbes édifices. Les mers de l'Inde, couver
« d'un appareil formidable qui menacera les P
« tugais, seront le théâtre de la gloire du je
« Laurenzo : elles retentiront du bruit des t
« nerres d'airain lancés des vaisseaux de ce jeu
« guerrier sur les vaisseaux ennemis, et les mâ
« les voiles, les gouvernails, voleront en éclâ
« Lui-même sautera dans la capitane, et l'épé
« la main moissonnera quatre cents Maures. M
« enfin arrivera le moment fatal determiné p
« les décrets divins, ou ni la force ni la prude
« ne pourront le défendre contre les flottes d
« gypte et de Cambaye. Il tombera pres de Cha
« et les flots seront teints de son sang. Reven
« héros des siecles antiques, voyez un nouv
« Scéva qui, percé de coups et déchiré de bl
« sures, ne saurait consentir à être vaincu. Mu

« par la foudre, et perdant ses membres l'un après « l'autre, il se défend avec son seul courage, jus- « qu'à ce qu'enfin la mort vienne rompre les « liens qui attachent son ame indomptable aux « débris de son corps sanglant. Il meurt, et cette « ame s'envole victorieuse. Va dans le séjour de « la paix, ame héroïque; éloigne-toi d'un champ « de carnage; emporte l'espoir d'une prompte « vengeance. Le cadavre mis en pièces, dont tu « viens d'être séparée, est pour tes concitoyens le « gage certain de la victoire. Déja gronde sur les « guerriers de Cambaye et sur les cruels Mamelus « l'horrible tempête des pierriers, des canons et « de toutes les machines destructives qui servent « la fureur des humains. Déja s'avance l'infor- « tuné père de Laurenzo. La rage et la douleur « sont dans son ame. Des larmes brûlantes tom- « bent de ses yeux. Le sang va ruisseler sous ses « coups. Le Gange entend le bruit de ses me- « naces, l'Inde en frémit, le Nil en est épouvanté. « Semblable au taureau jaloux et furieux qui pré- « lude au combat en essayant ses cornes mena- « çantes contre le tronc d'un chêne noueux ou « d'un robuste hêtre, Alméide, avant de se jeter « dans le golfe de Cambaye, essaie sa fureur sur « l'opulente ville de Daboul, dont il humilie l'or- « gueil. C'est de là qu'il vole aux rives du Diu, que « tant de siéges et de combats doivent rendre à « jamais mémorable. Il disperse la flotte de Cali- « cut, qui s'enfuit avec ses rames brisées et son

« artillerie détruite. Il ensevelit dans la profon-
« deur des eaux les vaisseaux de Maleck-azz. Ceux
« de Mirhussein qui osent l'attendre sont bientôt
« couverts de débris. Des yeux des Portugais, ani-
« més par la vengeance, sortent des étincelles. La
« flamme des vaisseaux embrâsés éclaire au loin
« les mers qui retentissent de cris et de gémisse-
« ments, et d'épais tourbillons de fumée roulent
« dans les airs. Mais, hélas! il ne jouira pas long-
« temps de sa gloire. Il ne la portera pas dans sa
« patrie. C'est en vain qu'il se flatte de revoir les
« bords du Tage (7). Le cap des Tempêtes doit re-
« cevoir ses cendres, et les sabres noircis au feu
« du Cafre grossier et sauvage, pourront ce que
« n'ont pu les armes de l'Inde et de l'Égypte. O
« impénétrables jugements du Très-Haut! des
« hommes vains et trompés vous appellent mau-
« vais destin, fortune ennemie, et vous êtes la
« sagesse éternelle.

« Mais quelle nouvelle lumiere vient me frap-
« per, dit la nymphe en élevant la voix? Quel
« astre nouveau brille sur les côtes sanglantes de
« Mélinde? C'est ce guerrier vainqueur de Lamo,
« d'Oja et de Brava, le valeureux Tristan d'Acu-
« gna, dont le nom vivra toujours sur les rives de
« Madagascar et dans les îles du Midi. Je vois
« étinceler les armes du grand Albuquerque, le
« conquérant d'Ormus, le favori du Tout-Puis-
« sant. Les flèches parties de l'arc des Perses re-
« tournent en sifflant sur ceux qui les ont lancées:

t l'Éternel se plaît à protéger ceux qui com-
tent pour lui! Les rivages de Calayat et de
scate seront jonchés de morts, jusqu'à ce que
Perse s'abaisse sous le joug et promette en
ut les perles de Baharem. Que de palmes
relacées par la victoire ornent le front de ce
nd homme! Forcé d'abandonner Goa qu'il
it de soumettre, il y retourne plus terrible,
once la lance à la main les bataillons des in-
les. Ses soldats, semblables à des lions affa-
; ou à des taureaux furieux, renversent tout
qui se présente. Goa cède au vainqueur, et
it pour jamais la domination portugaise. Et
, Malaca, cité fière et opulente, qui t'élèves
milieu des mers de l'Orient, tu n'éviteras pas
oug du grand Albuquerque; ni tes flèches
poisonnées, ni tes crics (8) meurtriers, ni les
eterres des Malais et des Javans, ne pour-
t te garantir. Tu céderas à la fortune du Por-
al. »

nymphe aurait poussé plus loin les louanges
uquerque; mais elle se souvint qu'une co-
aveugle, une sévérité injuste, avait terni la
mmée de cet illustre capitaine. La valeur, le
, les succès, ne suffisent pas à la gloire d'un
ral : il faut qu'il soit le père plutôt que le
de ses soldats; et, lorsqu'ils sont exposés sans
à tous les maux, à toutes les fatigues, à la
, à la soif, aux rigueurs des saisons, aux in-
ces des climats, aux menaces de la mort, il

est trop dur et trop inhumain de punir
dernier supplice, non un abominable incest
un viol infâme, mais une faute, une faible
que l'amour rend excusable. Alexandre
générosité envers Apelles (10), amoureux d
paspe. Apelles obtint la beauté qu'il idolâtra
rus ne traita pas avec moins de douceur l
raire amant de Panthée (11), qui se vantait
au-dessus du pouvoir de l'amour; et le pèr
belle Judith (12), le roi Charles, la mit d
bras de son amant Baudouin.

La sirène, continuant ses chants, célé
exploits de Soarez, qui devait planter l
peaux portugais sur les rives de l'Arabie.
et la Mecque en trembleront. Jedda, Bar
les dernières plages de l'Abyssinie craindr
voir s'étendre jusques sur elles les flamm
dévorent Zéïla. Alors Ceylan, l'antique Trap
nom si célèbre autrefois, aujourd'hui famet
cette plante odoriférante qui enrichit ses for
posera ses richesses entre les mains des Por
ses nouveaux dominateurs. Séguéira fend
ondes Erythrées, ouvrira une route nouvel
cet empire, qui se glorifie du nom de Candac
de Saba. Il découvrira Mazua, qui reçoit l'
ciel dans des citernes, et le port d'Arguim
en est voisin, et d'autres îles éloignées,
freut aux humains des merveilles et des ric
jusque alors inconnues. Ménézès, dont le br
déja signalé dans l'Afrique, doit punir Orm

rebellion orgueilleuse, et lui imposera un ıble tribut. Et toi, Gama, aujourd'hui si éloi- : de ta patrie, tu reviendras avec de nouveaux es et de nouveaux honneurs (13) commander ıs ces pays que tu as découverts, jusqu'au mo- nt où l'inévitable nécessité, la mort, viendra ttre un terme à toutes les illusions de la gloire de la vie. Un second Ménézès, distingué par prudence dans l'âge de la témérité, viendra ndre les rênes du gouvernement. Il vaincra Malabares et détruira les murs de Panane et Coulet. Mais il remportera une victoire encore ıs belle sur les passions et les voluptés, les ıs dangereux ennemis de l'ardente et impé- use jeunesse.

Quand les cieux auront rappelé ce vertueux nmandant, tu lui succéderas, intrépide Mas- énas; et si l'injustice te ravit le commande- nt (14), on ne te ravira pas ta gloire : je la olierai pour confondre tes ennemis. C'est toi ı venges Malaca des maux que lui ont faits les ıples de Bantam pendant dix siècles. Les dan- s multipliés, les boulevards menaçants, les ssages, les détroits dangereux à franchir, les ıces, les flèches, les canons, rien ne pourra rrêter. Il t'est donné de tout braver et de tout incre. L'envie, qui ne pourra nuire à ta re- ommée, te suscitera des chagrins. Mais quoi de lus méprisable que le pouvoir de faire du mal? e n'est pas là un vrai triomphe, il n'y a de

victoire que dans la justice. Cependant Sai
qui usurpera ton rang, ne laissera pas de s
trer par sa valeur. Il fera périr des milliers
nemis. Il portera la terreur et le carnage
Bacanor, et détruira la flotte du Maure C
pendant que sous ses auspices Hector de Sil
nommé le fléau des Guzarates, comme aut
l'Hector troyen l'était des Grecs, submerge
navires innombrables qui, sortis du port de
venaient porter dans Chaul le ravage et l'
vante.

Le successeur de Sampayo, le généreux d
gna (15), tiendra le gouvernail d'une main
et triomphante; il élevera les hautes tour
domineront les peuples de Chaul. Il s'emp
de Bacaïm, en forçant les retranchement
fendus par le fier Maleck-azz. Après lui Noi
chasse les féroces Rumiens (16) loin des rem
de Diu, Diu qu'Antoine de Silvéira doit déf
avec tant de courage et de bonheur. Il sera
placé par ton fils Étienne, ô magnanime G
ses talents brilleront dans le gouvernemen
son nom répandra la terreur dans la m
l'Arabie. Un homme aussi grand dans la gu
que dans la paix, le fameux Alonze, vie
prendre des mains d'Étienne les rênes de l
pire. La défaite des pirates français sur les c
du Brésil a été le premier essai de sa val
Commandant des mers de l'Inde, il escalade
man, ville opulente et forte; il l'emporte d'ass

ınchit le premier les remparts au milieu des
:s et du fer. C'est à lui que le roi de Cam-
donnera la forteresse de Diu pour obtenir
'on défende ses états contre la puissance du
ıl. Il ira s'opposer au passage du Samorin,
e retirera vaincu et couvert de sang, en-
ınt tous les siens dans sa fuite. Il détruira
le de Répélim, et fera essuyer à la flotte de
ıt la honte d'une nouvelle défaite près du
le Comorin. Ainsi vainqueur de tous côtés
ıvernera l'Inde pacifiée, et tiendra les en-
ı du Portugal dans la crainte et la soumis-

ı successeur sera digne de lui : c'est Jean
ıstro. Alonze avait donné une forteresse à
Castro saura la sauver dans ce siége qui ne
amais oublié (17). Là se rassemblent mille
ıs barbares, différentes de mœurs, de figure
habillement; les Persans, les Abyssins, les
ens s'indignent qu'une poignée d'hommes
dent les remparts de Diu contre une si
le multitude d'assaillants. Dans la fureur qui
ansporte, ils jurent d'ensevelir tous les Por-
ı sous les ruines sanglantes de leur ville. Les
ıs, les pierriers et les coulevrines tonnent
cesse. On allume ces feux souterrains, in-
ıents d'une destruction inévitable. Mais rien
anle le brave commandant de Diu, Masca-
. Ses compagnons et lui se dévouent à une
qn'ils regardent comme certaine. Castro fait

victoire que dans la justice. Cependant Sam
qui usurpera ton rang, ne laissera pas de s'
trer par sa valeur. Il fera périr des milliers
nemis. Il portera la terreur et le carnage
Bacanor, et détruira la flotte du Maure Co
pendant que sous ses auspices Hector de Silv
nommé le fléau des Guzarates, comme autr
l'Hector troyen l'était des Grecs, submerger
navires innombrables qui, sortis du port de
venaient porter dans Chaul le ravage et l'é
vante.

Le successeur de Sampayo, le généreux d'
gna (15), tiendra le gouvernail d'une main fe
et triomphante; il élevera les hautes tours
domineront les peuples de Chaul. Il s'empa
de Bacaim, en forçant les retranchements
fendus par le fier Maleck-azz. Après lui Noro
chasse les féroces Rumens (16) loin des remp
de Diu, Diu qu'Antoine de Silveira dont defen
avec tant de courage et de bonheur. Il sera r
placé par ton fils Etienne, o magnanime Ga
ses talents brilleront dans le gouvernement
son nom répandra la terreur dans la mer
l'Arabie. Un homme aussi grand dans la gu
que dans la paix, le fameux Alonze, vien
prendre des mains d'Etienne les rênes de l'
pire. La défaite des pirates français sur les co
du Brésil a été le premier essai de sa val
Commandant des mers de l'Inde, il escalade l
man, ville opulente et forte; il l'emporte d'ass

et franchit le premier les remparts au milieu des flèches et du fer. C'est à lui que le roi de Cambaye donnera la forteresse de Diu pour obtenir que l'on défende ses états contre la puissance du Mogol. Il ira s'opposer au passage du Samorin, qui se retirera vaincu et couvert de sang, entraînant tous les siens dans sa fuite. Il détruira la ville de Répélim, et fera essuyer à la flotte de Calicut la honte d'une nouvelle défaite près du cap de Comorin. Ainsi vainqueur de tous côtés il gouvernera l'Inde pacifiée, et tiendra les ennemis du Portugal dans la crainte et la soumission.

Son successeur sera digne de lui : c'est Jean de Castro. Alonze avait donné une forteresse à Diu; Castro saura la sauver dans ce siége qui ne sera jamais oublié (17). Là se rassemblent mille nations barbares, différentes de mœurs, de figure et d'habillement; les Persans, les Abyssins, les Rumiens s'indignent qu'une poignée d'hommes défendent les remparts de Diu contre une si grande multitude d'assaillants. Dans la fureur qui les transporte, ils jurent d'ensevelir tous les Portugais sous les ruines sanglantes de leur ville. Les canons, les pierriers et les coulevrines tonnent sans cesse. On allume ces feux souterrains, instruments d'une destruction inévitable. Mais rien n'ébranle le brave commandant de Diu, Mascarénas. Ses compagnons et lui se dévouent à une mort qu'ils regardent comme certaine. Castro fait

ué les limites; et qui seul en embrasse
ie. On peut vous expliquer cet ouvrage,
nul ne peut expliquer son auteur. Ce pre-
orbe qui contient tous les autres, et qui
une lumière si vive que l'œil humain n'en
upporter l'éclat, c'est le ciel empyrée;
là que les ames innocentes jouissent de
r que dispense le Dieu qui en est la
ce. Au-dessous du ciel empyrée, qui n'a
de mouvement, roule sans cesse, avec
extrême vitesse, l'orbe qui emporte tous
tres cieux et que l'on nomme le premier
. C'est en suivant ce mouvement qu'on
rime, que le soleil marque les jours et
ts. Sous cet orbe si léger et si rapide
« tourne lentement le ciel crystallin qui ne fait
« qu'une révolution, pendant que l'astre qui pro-
« digue la lumière renouvelle deux cents fois son
« cours. Regardez au-dessous le firmament émaillé
« d'étoiles. Voyez-le revêtu d'une large ceinture
« d'or, où les douze maisons du soleil et une
« foule d'autres constellations sont représentées
« sous la figure de différents animaux. Voici les
« deux Ourses du nord, Andromede et son pere,
« le Dragon des Hespérides, l'orgueilleuse Cassio-
« pée, le turbulent Orion, le Cygne amoureux de
« Léda, le lievre favorisé par Mercure 19, le vais-
« seau des Argonautes et la lyre d'Orphée. Sous
« son vaste dôme le firmament voit tourner l'an-
« tique Saturne; ensuite Jupiter; ensuite Mars, le

« génie des batailles; puis l'astre éclatant qui est
« le flambeau du monde; après lui Vénus, la mère
« des amours; plus bas Mercure, le père de l'élo-
« quence, et enfin la divinité qui a trois noms et
« trois visages. Toutes ces sphères célestes marchent
« d'un pas différent, tantôt plus lent, tantôt plus
« rapide, s'éloignant tour-à-tour et se rappro-
« chant du centre, suivant les lois immuables de
« l'arbitre de la nature. Il a placé au milieu de
« tous ces globes la demeure des humains, la terre
« qui les nourrit, et la mer dont ils osent braver
« l'inconstance. Vous pouvez voir d'ici les diffé-
« rentes régions qu'ils habitent et les barrières
« qui les séparent. Chacune a ses souverains, ses
« mœurs et ses lois. Vous voyez l'Europe, la pre-
« mière contrée de l'univers, et qui l'emporte sur
« toutes les autres par la religion, la politique et
« la valeur. Voici l'Afrique pauvre et inculte, et
« ce cap que vous n'aviez pas encore vu, et cette
« vaste étendue de terres stériles peuplées de na-
« tions barbares. Mesurez de l'œil le grand em-
« pire de Monomotapa, dont les habitants sont
« noirs et nus. Leurs maisons n'ont point de portes.
« Eux et leurs enfants se confient dans la protec-
« tion de leur roi et dans la probité de leurs voi-
« sins. C'est là que germe le métal brillant et fu-
« neste dont tous les peuples sont avides. Là
« s'étend le grand lac de Zembre, d'où sort le Nil,
« dont les sources ont été inconnues aux anciens.
« Ce fleuve superbe qu'habite le crocodile, arrose

des Abyssins, adorateurs de Jésus, qui
urailles et sans remparts savent repousser
ennemis. C'est dans ces régions que Gon-
recevra la couronne du martyre. C'est là
le vaillant Pèdre Annaya défendra la forte-
de Sofala, que les barbares viendront en-
er en foule, semblables à une nuée noire
aux de rapine. Vous voyez l'île de Méroé,
e dans l'antiquité, et que les habitants de
ellent aujourd'hui Néba. Vers ces con-
ontaines, un de vos fils, cher Gama,
istoval, s'acquerra un nom immortel
nbattant contre le roi de Zéyla. Mais on
it éviter sa destinée, et dans ces mêmes
remplis de sa gloire, hélas! il trouvera
la mort.

« Ici s'élève sur la côte d'Afrique Melinde, où
« vous avez reçu un accueil si favorable. Plus loin
« le cap d'Aromate, aujourd'hui Guardafou, placé
« à l'entrée du golfe Arabique, semble la borne
« posée par la nature pour séparer l'Afrique de
« l'Asie. Au fond de cette mer qui doit son nom
« à la couleur de ses eaux, voyez Suez, autrefois
« la ville des héros, le centre de la puissance ma-
« ritime de l'Égypte. Voyez les flots au travers
« desquels Moïse s'ouvrit autrefois une route mer-
« veilleuse; le mont Sinaï, tombeau de la vierge
« Catherine; Tor et Jedda que ne rafraîchit jamais
« l'eau du ciel, et les portes du détroit fermé
« par le port d'Aden, près des arides montagnes

« d'Arzire; les trois Arabies, fertiles pépinières
« d'hommes belliqueux et de chevaux guerriers,
« si légers à la course, s'étendent jusqu'au pro-
« montoire de Fartaque. Dofar fournit le parfum
« précieux qui fume sur les autels. Jetez les yeux
« sur la côte d'Ormus qui sera découverte lorsque
« le vaillant Castelbranco dissipera les flottes ot-
« tomanes; l'île stérile de Géron; celle de Baha-
« rem, renommée pour la pêche des perles; le
« cap de Mozande, nommé par les anciens Aza-
« bore; le Tigre et l'Euphrate qui viennent se
« jeter dans le golfe Persique; enfin ce noble em-
« pire de Perse, dont les habitants exercés à la
« guerre et toujours à cheval, dédaignent encore
« l'usage des foudres de l'Europe. Là Philippe de
« Menezès signalera sa valeur, lorsque avec un petit
« nombre de Portugais il triomphera d'une mul-
« titude de Persans. Là les habitants de Lare tom-
« beront sous le tranchant de l'épée du brave don
« Pèdre de Souza, déja vainqueur des peuples d'Am-
« paza et du Zanguebar. Passez le promontoire de
« Carpelle, peu favorisé de la nature, nommé au-
« trefois Caramanie. Arrêtez vos yeux sur l'Indus
« et sur les montagnes où ce beau fleuve prend
« sa source, voisine de la source du Gange. Entre
« ces deux fleuves sont placées des nations nom-
« breuses, les unes livrées au culte des idoles, les
« autres soumises à la loi de Mahomet. Voyez le
« royaume de Narsingue qui possède les précieux
« restes de l'apôtre Thomas. Là s'élevait la grande

« donnée à la vertu, à la science et à la bra-
« voure. Jetez les yeux sur ces îles éparses dans
« l'Océan, lieux où la nature a signalé le plus de
« merveilles. La mienne où vous êtes aujourd'hui
« et que vous ne connaissez pas, regarde les ri-
« vages de la Chine : c'est le Japon (25) qui pro-
« duit des mines d'argent, et qu'un jour éclairera
« la foi des chrétiens. Voyez les Moluques, Tidor,
« Ternate et ses volcans qui vomissent des tour-
« billons de flamme, et ses arbres précieux qui
« portent le girofle acheté au prix du sang des
« Portugais, et ces oiseaux de couleur d'or, qui
« ne descendent jamais des régions de l'air (26)
« et ne touchent la terre qu'après leur mort.
« Voyez les îles de Banda émaillées des différentes
« couleurs dont brillent les fruits de leurs ar-
« bres, et le plumage de leurs oiseaux qui, sau-
« tant sur les branches, viennent piller la noix
« muscade; Bornéo, qui tire ses richesses de ces
« précieuses larmes que distille l'arbre qui produit
« le camphre; Timor d'où vient le bois salubre
« et odoriférant de sandal; la Sonde où coule
« cette fontaine miraculeuse (27) qui (si l'on en
« croit les habitants du pays) pétrifie le bois qui
« tombe dans ses eaux; Sumatra dont les mon-
« tagnes ont aussi des volcans, mais qui se glo-
« rifie de son huile bienfaisante (28) et du ben-
« join dont le parfum l'emporte sur celui qu'ex-
« hale en Arabie la fille de Cynire; Sumatra qui
« joint à ces riches productions la soie blanche

« ose demander à Dieu d'interrompre les lois de « la nature pour lui en susciter un. Il fait ap- « porter devant lui le corps du jeune Indien, lui « ordonne de revivre et de déclarer quel est son « assassin. Le jeune homme obéit à sa voix. Il « se lève, rend graces à Thomas qui lui a rendu « la vie, et au Dieu qui a donné ce pouvoir à ses « fidèles disciples. Enfin il déclare que c'est son « père qui lui a ôté le jour. Frappés de ce mi- « racle, le prince et un grand nombre de ses su- « jets, demandent à être régénérés dans l'eau « sainte. Les uns baisent les vêtements de Tho- « mas; les autres chantent les louanges du Dieu « qui l'envoie. La rage des bramins monte à son « comble. Ils profitent de leur empire sur un « peuple grossier et crédule pour préparer la « perte du saint apôtre, et Dieu qui lui réservait « la gloire du martyre, ne s'opposa point à leur « dessein. Un jour que Thomas parlait au peuple, « une troupe de furieux, animée par des prêtres, « fit voler sur lui des pierres et des traits, et l'un « d'eux mit fin à son supplice en lui perçant le « cœur d'un coup de lance. Sage Thomas, le Gange « et l'Indus te pleurèrent. Le deuil remplit toutes « les régions que tu avais parcourues. Les ames « que tu avais amenées à la foi te payèrent un tri- « but de douleurs, tandis que les anges te rece- « vaient dans les cieux en chantant des hymnes « de joie. Du haut des demeures célestes, sois « notre protecteur, ô Thomas! et favorise tou- « jours le royaume de Lusitanie.

« née à la vertu, à la science et à la
« voure. Jetez les yeux sur ces îles éparses
« l'Océan, lieux où la nature a signalé le pl
« merveilles. La mienne où vous êtes aujour
« et que vous ne connaissez pas, regarde le
« vages de la Chine : c'est le Japon (25) qui
« duit des mines d'argent, et qu'un jour écl
« la foi des chrétiens. Voyez les Moluques,
« Ternate et ses volcans qui vomissent des
« billons de flamme, et ses arbres précieu
« portent le girofle acheté au prix du san
« Portugais, et ces oiseaux de couleur d'o
« ne descendent jamais des régions de l'ai
« et ne touchent la terre qu'après leur
« Voyez les îles de Banda émaillées des diffé
« couleurs dont brillent les fruits de leu
« bres, et le plumage de leurs oiseaux qui
« tant sur les branches, viennent piller la
« muscade ; Borneo, qui tire ses richesses
« précieuses larmes que distille l'arbre qui p
« le camphre ; Timor d'où vient le bois s
« et odoriférant de sandal ; la Sonde où
« cette fontaine miraculeuse (27) qui si l'
« croit les habitants du pays pétrifie le bo
« tombe dans ses eaux ; Sumatra dont les
« tagnes ont aussi des volcans, mais qui s
« rifie de son huile bienfaisante (28) et du
« join dont le parfum l'emporte sur celui
« hale en Arabie la fille de Cynire ; Sumatr
« joint à ces riches productions la soie bl

l'or pur; Ceylan et cette montagne qui s'é-
'e au-dessus des nues, que les habitants révè-
ıt comme sainte, parce qu'on y voit la trace
pied d'un homme (29) empreinte sur un ro-
er; les Maldives, où la nature fait éclore du
n des eaux une plante regardée comme un
issant antidote (30) contre les poisons les
ıs violents et les plus dangereux; Zocotora,
ıée vis-à-vis le détroit de la mer Rouge et
ıommée par son aloës, et toutes ces îles ré-
ıdues sur les côtes sablonneuses de l'Afri-
e, qui subiront un jour les lois du Portu-
, et lui enverront en tribut l'ambre que
ptune jette sur leur rivage.

Ce sont là les portes de l'aurore, et c'est
ıs qui les avez ouvertes au monde. Un autre
rtugais (31), qui, mécontent de son souve-
n, offrira ses services à la couronne de Cas-
e, ouvrira la route de l'hémisphère occiden-
. Voyez ce vaste pays qui s'étend depuis
ɔurse jusqu'au pôle antarctique et qu'enri-
issent les mines de ce métal précieux qui
ite la couleur de la chevelure d'Apollon, il
mbera sous la domination espagnole; mais
ı Portugais y posséderont aussi une grande
endue de terrain, et le pays où naissent ces
bres (32) dont le bois a la couleur de la
ɔurpre. C'est le long de cette côte que navi-
ıera votre illustre concitoyen, Magellan; et
ı milieu de cet espace qui s'étend entre l'é-

riers de Maroc et de Tarudant, alors je répandrai vos louanges dans l'univers, et vous serez un autre Alexandre qui n'enviera pas le bonheur d'Achille.

FIN DU DIXIÈME ET DERNIER CHANT.

: insensible aux louanges! Pourquoi mes con-
›yens n'ont-ils point cet orgueil des grands
urs, qui se plaisent à entendre les récits de
r gloire! Pourquoi dédaignent-ils le talent qui
célèbre! C'est donc à vous que je m'adresse,
nce que le ciel a placé sur le trône de Por-
ɣal. Considérez ce que vous êtes, et ce que
ıt vos sujets. Ils sont prêts à se dévouer pour
ıs à tous les périls et à tous les maux. Sur vos
ı ils iraient combattre les démons et vous ren-
ıient vainqueur de l'enfer. C'est à vous d'ho-
rer tant de zèle et de fidélité. Accordez les
ndes places à la sagesse et à l'expérience, et
protection à tous vos sujets. Distinguez cette
eureuse noblesse qui va prodiguer son sang
ır vous dans les climats les plus éloignés.
ssez aux ministres des autels le soin de prier
ciel pour la félicité de votre empire; car un
ne prêtre de Dieu ne recherche ni le pouvoir
les trésors. Pour moi, quoique le moindre de
sujets, j'ai pour vous servir un bras exercé
'usage des armes, et pour vous chanter un
rit livré aux travaux des muses. Il ne manque
ıes talents que vos regards propices, qui doi-
ıt les encourager. Accordez-moi cette grace,
quand vous aurez tenté quelque noble entre-
se digne d'être transmise aux races futures,
telle qu'on doit l'attendre de votre courage et
votre puissance, quand l'Atlas du haut de
ı sommets verra fuir devant vous les guer-

.....Simul accipit alveo
Ingentem AEneas : gemuit sub pondere cimba.

Ces exagérations poétiques devaient naturellement appartenir à des siècles où la grandeur et la force du corps étaient des qualités essentielles à l'héroïsme. Mais on peut observer que dans tous les temps la poésie a flatté l'imagination en agrandissant les objets ou en exprimant des idées morales par des images physiques. On sent bien que le vaisseau de Pachéco ne s'affaissa point réellement sous lui ; mais on aime à voir dans ce mensonge poétique le caractère de la domination que le conquérant portugais venait exercer sur les mers d'Orient. L'éloquence même, moins audacieuse que la poésie, s'est emparée plus d'une fois de cette espèce de figure. Bossuet, dans l'oraison funèbre de la rèine d'Angleterre, a peint magnifiquement l'Océan *courbant toutes ses ondes sous la dominatrice des mers*.

Note 4. *Ses navires enflammés*. Après avoir perdu six batailles, le Samorin, *jouant de son reste*, à ce que dit Duperron de Castéra, vint attaquer Pachéco avec deux ou trois cents barques qui ne valaient pas trois de nos vaisseaux de guerre. Des bateaux plats liés ensemble portaient de grands châteaux armés d'une grosse artillerie qu'on ne savait ni placer ni diriger, et qui n'avait point d'effet. Enfin l'on avait mis sur d'autres bâtiments des piles de bois enduit de goudron et de bitume. On poussait contre les vaisseaux portugais ces pyramides enflammées, dont l'effet dépendait absolument de la direction du vent, et qui pouvaient faire autant de mal aux Indiens qu'aux Portugais. Pachéco dissipa tout cet appareil, plus imposant que formidable, avec cent vingt soldats, deux vaisseaux et quelques chaloupes. Il y avait cependant un grand courage à braver avec si peu de force cette multitude qui, à la vérité, manquait d'art, d'expérience et d'armes, mais qui se battait avec fureur. Les Maures qui

ıt cette flotte étaient beaucoup plus braves que les

5. *Ici la nymphe, abaissant sa voix couverte par le instruments, prend un ton faible et plaintif, comme 't eu honte de chanter l'ingratitude.* C'est dans ces ents naturels et intéressants qu'on trouve l'ame d'un ette tournure amène très-heureusement la disgrace éco, qui ne fut pas en effet plus heureux que Béli- ɔrès tant de conquêtes dont il n'avait retiré qu'une liocre fortune, ses ennemis l'accusèrent de concus- rès du roi Emmanuel. Il mourut selon les uns dans al, et selon les autres dans un cachot. Son petit- ıit à une extrême indigence sous le règne de Cathe- la trouver le premier ministre de cette princesse, Gillianès d'Acosta. Il lui représenta sa pauvreté et ces de son grand-père. Le ministre, homme sensible ux, alla sur-le-champ se jeter aux pieds de la reine, emandant une grace. Quand il en eut obtenu la pro- madame, lui dit-il, je vous demande pour le petit- des héros du Portugal la commanderie que vous ıccordée pour mon fils. La reine voulut d'abord exi- le fils du ministre gardât la commanderie, et promit ère vacante pour le petit-fils de Pachéco. Madame, le ministre, mon fils peut attendre, et le petit-fils uérant des Indes n'est pas en état de supporter le délai. La reine se rendit à ses prières. Nous avons ıir remettre ici ce trait de générosité, que Duperron ıa a emprunté des historiens du Portugal, et qu'il a s ses notes. Elles vaudraient beaucoup mieux, s'il ıvent substitué des morceaux de ce genre à ses dis- ıs froides ou ridicules.

6. *Un autre héros vient après lui sur les bords du décoré du titre de vice-roi.* C'est don Francisco d'Al-

méide. Il fut le premier vice-roi portugais dans les I
et ce fut l'un des plus braves et des plus vertueux.

Note 7. *C'est en vain qu'il se flatte de revoir les bo*
Tage. Cette mort d'Alméide est déja prédite dans le cinq
chant par le géant Adamastor, mais avec moins de
qu'ici. On a pu voir dans les notes de ce cinquième
que le vice-roi, à qui des devins du pays avaient prédi
ne passerait pas le cap de Bonne-Espérance, fut tué p
ce cap, dans la baie de Saldagna, par des Caffres av
les Portugais prirent querelle. Un des gens de la su
vice-roi avait insulté fort mal-à-propos les habitants
côte qui le maltraitèrent. Il vint demander vengeance
camarades, qui prirent aussitôt les armes, malgré les
les remontrances du vice-roi. Ils l'entraînèrent lui-mê
combat, où il fut tué d'un coup de flèche. Il semblait
y allant il prévit sa destinée. Eh! mes amis, leur disa
où menez-vous un homme de soixante ans, qui a défai
de flottes et tant d'armées?

Son fils Laurenzo, dont le poëte décrit la mort
geuse, était un jeune homme de la plus grande espéra
fut attaqué près de Chaul par une flotte de douze vaus
égyptiens que commandait Mirhussen, amiral du
d'Égypte. Cette flotte était tout autrement redoutable
les almadies indiennes. Elle était réunie avec la flot
Cambaye, composée de quarante navires, sous la com
d'un Maure plein de courage et d'esprit, nommé Malech
l'un des plus dangereux ennemis des Portugais. Lau
fut obligé de se battre dans une position désavantageu
avec le vent contraire. Un boulet de canon lui empor
cuisse. Il se fit attacher au mât de son vaisseau, et là
toujours son épée, il donnait ses ordres et exhortait les
au combat. Un autre boulet lui fracassa l'épaule et a
sa mort. C'est dans le temps où ces grandes actions é
communes parmi les Portugais, qu'ils se rendirent m

des Indes. Le poëte compare avec raison l'indomptable Laurenzo au centurion Scéva, dont la mort est décrite dans *la Pharsale* de Lucain, et suffisamment connue par le récit de plusieurs historiens.

Note 8. *Tes crics meurtriers.* C'est ainsi qu'on appelle une espèce de poignard dont se servent les Malais. Il s'allonge en serpentant, et les blessures en sont très-dangereuses. Avec cette arme terrible, trente de ces Malais, les plus féroces de tous les insulaires des mers d'Orient, vont dans une barque attaquer un vaisseau à l'improviste avec une fureur inconcevable, et quelquefois poignardent tout l'équipage avant qu'on ait songé à les repousser.

Note 9. *Non un viol infâme, mais une faute, une faiblesse que l'amour rend excusable.* Albukerque avait dans son palais une fort belle esclave indienne; un soldat portugais eut la hardiesse d'entrer dans l'appartement du général, et de force ou de gré il obtint les faveurs de cette femme. Albukerque instruit de cet attentat, fit pendre sur-le-champ le téméraire Portugais. Peu de gens croiront avec Camoëns que cette action flétrisse la gloire d'Albukerque. C'est à ceux qui ont commandé les armées à juger s'il fut trop sévère.

Note 10. *Alexandre usa de générosité envers Apelles.* L'histoire d'Apelles et de Campaspe est très-connue : elle a été embellie de tous les charmes de la poésie dans une pièce de M. de Saint-Lambert, intitulée, *le Triomphe d'Alexandre.* Campaspe servit de modèle à son amant dans le tableau qui a passé pour son plus bel ouvrage : c'était une Vénus sortant des flots. Mais le peintre en avait conçu l'idée en voyant la célèbre Phryné, le jour de la fête de Vénus, se baigner sur le rivage en présence de tous les Grecs et sortir toute nue de la mer en pressant de ses deux mains sa belle chevelure.

Note 11. *Cyrus ne traita pas avec moins de douceur le téméraire amant de Panthée.* C'est une des histoires morales de la Cyropédie de Xénophon. Cyrus craignait de voir Panthée, veuve du roi de la Susiane, dont la beauté était célèbre. Un de ses courtisans nommé Araspe se moqua de ses craintes, et se vanta d'être à l'épreuve de tous les charmes de cette reine. Il consentit même à être condamné à la mort, s'il succombait à la séduction. Il vit Panthée, en devint amoureux, et Cyrus lui pardonna.

Note 12. *Et le père de la belle Judith, le roi Charles, la mit dans les bras de son amant Baudouin.* Baudouin, surnommé Bras-de-Fer, grand forestier de Flandre, enleva Judith, fille de Charles-le-Chauve. Ce prince en témoigna d'abord un vif ressentiment, et finit par consentir à leur mariage.

Note 13. *Tu reviendras avec de nouveaux titres et de nouveaux honneurs.* Vasco de Gama fut le sixième gouverneur des Indes, et ne jouit de cette dignité que pendant trois mois.

Note 14. *Et si l'injustice te ravit le commandement.* Mascarénas avait été nommé successeur de Ménézès. En son absence on confia l'administration des affaires à un officier nommé Sampayo, qui jura de se démettre dès que Mascarénas paraîtrait. Mais loin de tenir sa parole, il le fit emprisonner; exemple d'oppression assez commun parmi les vice-rois portugais.

Note 15. *Le généreux d'Acugna.* Il était de la famille de cet illustre Tristan d'Acugna, dont le poëte a déja fait un si grand éloge, et il méritait d'en être. Ce nom est un des plus fameux dans l'histoire des vice-rois dans l'Inde.

Note 16. *Les féroces Rumiens.* Nom qui désigne les Égyptiens.

Note 17. *Siége qui ne sera jamais oublié.* La ville de Diu soutint deux siéges également célèbres dans l'histoire de Portugal. Dans le premier, elle fut défendue par Silveyra, et dans le second, par Mascarénas. C'est à ce dernier que Jean de Castro vint apporter du secours, après avoir défait les assiégeants sur terre et sur mer.

Note 18. *Un globe immense.* Une fiction à-peu-près pareille se trouve dans le poëme de Milton. L'ange Michel mène Adam sur la plus haute montagne du paradis terrestre, et lui fait voir toutes les contrées de l'univers. Voici le morceau de Milton littéralement traduit. « L'ange Michel et Adam « montèrent dans la vision de Dieu; c'était la plus haute « montagne du paradis terrestre, du haut de laquelle l'hémi- « sphère de la terre s'étendait dans l'aspect le plus ample « et le plus clair. Elle n'était pas plus haute, ni ne présen- « tait pas un aspect plus grand que celle sur laquelle le diable « emporta le second Adam dans le désert pour lui montrer tous les royaumes de la terre et leur gloire. Les yeux d'Adam pouvaient commander de là sur toutes les villes d'ancienne et de moderne renommée; sur le siége du plus puissant empire, depuis les futures murailles de Combalu, capitale du grand Kan du Catai et de Samarcande sur l'Oxus, trône de Tamerlan, à Pékin, des rois de la Chine; et de là à Agra, et de là à Lahor du grand Mogol, jusqu'à la Chersonèse d'or, ou jusqu'au siége du Persan dans Ecbatane et depuis dans Ispahan, ou jusqu'au czar russe dans Moscou, ou au sultan venu de Turquestan dans Byzance. Ses yeux pouvaient voir l'empire du Négus jusqu'à son dernier port, Ercoco, et les royaumes maritimes, Monbaza, Quiloa et Mélinde, et Sofala, qu'on croit Ophir, jusqu'au royaume de Congo et Angola plus au sud. Ou

toute la terre du haut d'une montagne, il faut absolument supposer une représentation fantastique d'un globe qui tournant sur lui-même découvre successivement toutes ses faces. Au reste dans toute cette description des corps célestes, de leur disposition et de leur mouvement, Camoëns a suivi l'ancien système des péripatéticiens qui admettaient onze globes et la terre au milieu. Le dixième ciel, qu'ils appelaient le premier mobile, tournait sans cesse d'orient en occident et entraînait dans son mouvement tous les autres cieux. Cette doctrine était reçue du temps de Camoëns dans l'université de Coimbre, à ce que dit Duperron de Castéra pour justifier les erreurs physiques de Camoëns, qui n'a pas besoin qu'on le justifie d'avoir ignoré avec toute la terre les vérités éternelles que Newton nous a depuis enseignées.

Note 19. *Le Lièvre favorisé par Mercure.* C'est le lièvre qu'Orion poursuivit à la chasse et qui lui échappa par le secours de Mercure. Les anciens le placèrent dans les cieux. L'histoire des autres constellations dont parle ici le poëte est généralement connue.

Note 20. *Méliapour.* C'est la ville que les Européens nomment Saint-Thomé, d'après les traditions adoptées en cet endroit par le poëte portugais. C'est une opinion reçue que l'apôtre saint Thomas prêcha la foi dans l'Orient, et reçut la couronne de martyr dans le Coromandel. Les Portugais prétendent avoir trouvé son corps au milieu des ruines de l'ancienne ville de Méliapour. Cette ville qui était à douze lieues de la mer fut cependant inondée. On avait bâti plus loin la nouvelle Méliapour, dont les Portugais s'emparèrent. On sait d'ailleurs que nos historiens appelèrent chrétiens de Saint-Thomas tous ceux de l'Égypte et de l'Afrique qui professaient une espèce de rit grec mêlé de judaïsme.

Note 21. *Les força par une loi de porter un grelot de fer.*

Les voyageurs racontent que les peuples du Pégu étai
clins à la sodomie, une de leurs reines établit chez eu
sage de leur attacher entre le prépuce et la chair u
morceau de fer rond, qui a la forme et le bruit d'un
Il faut concevoir comment ce grelot qui était un obs
l'union antiphysique n'en était pas un à l'amour nat
légitime. Les voyageurs ne s'expliquent pas là-dessus,
nous en rapportons sur ce point aux conjectures d
teurs.

Note 22. *On dit que l'impétueux Océan s'ouvrant*
sage entre cette ville et l'île de Sumatra, sépara ces deux
tres, qui réunies ensemble formèrent la fameuse Che
d'or. Cette opinion, qui est très-vraisemblable, est la
qu'avaient les anciens sur l'Italie et la Sicile, et qui
primée dans ces beaux vers de Virgile, dont ceux de Ca
semblent imités.

Hæc loca vi quondam et vastâ convulsa ruinâ
Diduisse ferunt: quum protinùs utraque tellus
Una fuit, venit medio vi pontus, et undis
Hesperium siculo latus abscidit, arvaque et urbes
Litore divorsas angusto interflusit æstu.

Note 23. *Fleuve secourable, tu recevrais sur tes bo*
chantre du Portugal. Camoëns, toujours intéressant qu
parle de lui-même, trouve ici une occasion fort heure
rappeler son naufrage sur les côtes de Cambaye, lorsqu
vint de la Chine, où il avait été exilé par le vice-r
Indes.

Note 24. *Là les enfants du monarque ne succédaient*
à leur père. Cette erreur historique, une des plus gro
que l'on puisse commettre, prouve l'ignorance ou l'o
encore des mœurs de ce vaste empire de la Chine, qu
reçu quelques négociants d'Europe sur ses côtes. Il es

i que les empereurs chinois sont maîtres de nommer leur cesseur; mais ils le choisissent toujours parmi leurs ents : ainsi les droits naturels sont respectés; si l'ordre de la géniture ne l'est pas. Mais il ne fallait qu'un seul fait l interprété pour abuser des hommes qui n'avaient jamais étré dans l'intérieur de la Chine.

Note 25. *C'est le Japon.* Apparemment l'auteur aura choisi e île comme l'une des moins connues de l'Orient, pour faire le rendez-vous fabuleux de Téthys et des Néles.

Note 26. *Et ces oiseaux de couleur d'or qui ne descendent mais des régions de l'air et ne touchent la terre qu'après mort.* On les appelle oiseaux de paradis. Leur plumage mélangé d'or, de pourpre et d'azur. Ils font leurs nids s des endroits élevés et presque inaccessibles; et, comme e laissaient rarement approcher, et qu'il était très-diffi- de les prendre, l'opinion s'était répandue qu'ils ne se aient jamais à terre.

Note 27. *La Sonde où coule cette fontaine miraculeuse , si l'on en croit les habitants du pays, pétrifie le bois qui be dans ses eaux.* Les naturalistes nous assurent que s avons aussi en Europe des fontaines qui ont cette pro- été attribuée à l'excessive froideur de leurs eaux.

Note 28. *Sumatra, qui se glorifie de son huile bienfaisante.* st une espèce de liqueur sulfureuse, dont on trouve des rces dans les campagnes, et qui sert de remède contre sieurs maladies.

Note 29. *On y voit la trace d'un pied d'un homme.* Dans le de Ceylan s'élève une montagne haute de sept lieues. r sa cime on trouve une pierre plate qui porte l'empreinte

du pied d'un homme. Les Orientaux disent que c'est un vestige d'Adam. D'autres prétendent que c'est la trace d'un solitaire indien. Mais tous ont un profond respect pour cette montagne, où l'on fait beaucoup de pélerinages.

Note 30. *Une plante regardée comme un puissant antidote.* C'est le coco des Maldives, espèce d'arbre qui par sa forme et son feuillage ressemble assez au palmier. Il s'élève du fond des eaux jusque au-dessus de leur superficie. Son fruit est revêtu d'une écorce dure, dont on fait des vases fort estimés, parce qu'ils émoussent la force des poisons que l'on y met.

Note 31. *Un autre Portugais, qui, mécontent de son souverain, offrira ses services à la couronne de Castille, ouvrira la route de l'hémisphère occidental.* C'est Ferdinand Magallaëns, que nous nommons Magellan, gentilhomme portugais. Le roi Emmanuel refusa d'augmenter ses appointements de cinq réales par mois. Il se retira auprès de Charles-Quint, et se fit même naturaliser espagnol. Personne n'ignore qu'il découvrit, vers la pointe méridionale de l'Amérique, la terre de Feu et le détroit qui porte encore le nom de Magellan.

Note 32. *Et le pays où naissent ces arbres dont le bois a la couleur de la pourpre.* C'est ce qu'on appelle le bois du Brésil. Alvarès Cabral découvrit le premier la côte du Brésil, où il fut jeté par la tempête, en 1501, ne sachant pas qu'il avait touché le continent de l'Amérique. Les Portugais ne laissèrent pas de s'y établir dans la suite, malgré les Espagnols devenus les maîtres du nouveau monde.

FIN.

ŒUVRES

E LA HARPE.

TOME VIII.

ISALEM DÉLIVRÉE ET LA PHARSALE.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
PÈRE ET FILS, IMPRIMEURS DU ROI, DE L'INSTITUT ET
DE LA MARINE, RUE JACOB, N° 24.

ŒUVRES

DE LA HARPE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

COMPAGNÉES D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SUR SES OUVRAGES.

TOME VIII.

A PARIS,

CHEZ VERDIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 25.

1820.

JÉRUSALEM
DÉLIVRÉE.

LES HUIT PREMIERS CHANTS.

JÉRUSALEM
DÉLIVRÉE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

ge Gabriel, envoyé par le Très-Haut, ordonne à Godefroi de presser le siége de Jérusalem. Godefroi assemble et rangue le conseil des princes croisés, qui le proclame néral, d'après l'avis de Pierre l'Hermite, suivi d'un suffrage unanime. Revue et dénombrement de l'armée et de chefs. Marche de l'armée chrétienne vers Jérusalem. armes et préparatifs du soudan Aladin.

hante ce héros qui par de saints combats,
alant pour le ciel son armée et son bras,
quit du Rédempteur la tombe délivrée.
enfers contre lui la fureur conjurée
vendit son triomphe au prix de longs travaux,
'Afrique et d'Asie appela les drapeaux,
aina dans son camp la discorde rebelle.
efroi, soutenu d'une main immortelle,
ena ses guerriers des routes de l'erreur,
l'étendard sacré qui le rendit vainqueur.

Toi qui n'as point cueilli, près du berceau des fables,
Du profane Hélicon les palmes périssables,
Mais qui ceins à jamais ton front religieux
De l'or pur des rayons qui sont le jour des cieux;
Toi, dont la voix se mêle aux chœurs de l'empyrée,
Parle, muse céleste, à mon ame inspirée.
Viens, de tes feux sur moi fais briller la clarté,
Et pardonne à mes vers d'orner ta vérité.
Oui, quoique ses attraits doivent seuls lui suffire,
La douce poésie à leur sévère empire
Ajoute un charme heureux, dont la séduction
N'est qu'un art innocent, quand il sert la raison.
Ainsi nous présentons à l'enfance abusée
Des breuvages amers la coupe déguisée,
Dont les bords teints de miel lui dérobent l'aigreur,
Et l'enfant boit la vie, en savourant l'erreur.

Et toi qui m'as sauvé, dont l'étoile puissante
Guida jusques au port ma fortune flottante,
Lorsque battu des flots, et d'écueils entouré,
Je n'attendais plus rien qu'un naufrage assuré,
O magnanime Alphonse! accueille cet ouvrage,
Dont mes vœux dès-long-temps te promettaient l'hommage
Peut-être quelque jour, plein de la même ardeur,
(Et ma muse n'est pas un augure trompeur)
Tout ce que dans ses chants elle daigne m'apprendre,
Ma voix en ton honneur pourra le faire entendre.
Ah! si jamais le ciel, au gré de nos souhaits,
Dans l'empire chrétien fait renaître la paix,
De ses peuples rivaux si la puissance unie
Dispute au Musulman sa conquête impunie,
Tu dois être leur chef: c'est alors que ton bras

orter devant eux le sceptre des combats;
e ce présage, et soit qu'en Idumée
nduises un jour leur flotte ou leur armée,
le Godefroi, souris à mes concerts,
lude à ta gloire en écoutant mes vers.

epuis cinq ans l'Orient en alarmes,
osait aux croisés que d'impuissantes armes.
he surprise avait reçu leurs lois:
était le prix de leurs sanglants exploits.
e succomba : de sa vaste ruine
mbrable Persan couvrit la Palestine.
hiver suspendait ces succès éclatants,
victoire oisive attendait le printemps;
l l'Éternel, assis au trône de lumière,
élève au-dessus de la céleste sphère
t que le ciel même au-dessus des enfers,
de, et d'un coup-d'œil embrasse l'univers.
te ses yeux aux champs de la Syrie,
us ces fiers croisés qui, loin de leur patrie,
renus relever les autels avilis :
être les cœurs dans leurs derniers replis.
pris des honneurs, l'ambition sublime
nger les lieux saints, de délivrer Solyme,
ce qui remplit le cœur de Godefroi :
laigne la gloire et combat pour la foi.
voit d'autres desseins dans le cœur de son frère:
uin est épris des grandeurs de la terre.
fol amour Tancrède a ressenti les traits;
guit, et pour lui le jour n'a plus d'attraits;
ine en vain le joug, et n'en voit pas la honte.
le Boëmond, sur les bords de l'Oronte,

Y médite à loisir un empire nouveau,
De son règne naissant caresse le berceau,
Et d'Antioche enfin il a fait sa patrie.
Il appelle en ses murs les arts et l'industrie,
Et du culte et des lois prépare la splendeur :
Occupé tout entier des soins de sa grandeur,
Il paraît oublier le reste de la terre.
Mais le bouillant Renaud, plein du feu de la guerre,
Impatient de vaincre, ennemi du repos,
Amoureux seulement du plaisir des héros,
Ne veut que des combats, ne voit rien que la gloire.
Guelfe, de ses aïeux lui racontait l'histoire;
Et Renaud, le suivant de l'oreille et des yeux.
Palpitait au récit de ces faits glorieux.

Le Tout-Puissant alors près de son trône appelle
De ses secrets desseins le ministre fidèle;
Gabriel, l'ornement des célestes lambris,
Qui siége au premier rang des immortels esprits.
Interprète docile, et messager propice,
Il apporte aux humains des ordres de justice,
Vient parler aux cœurs purs, et de la terre aux cieux
Reporte incessamment notre hommage et nos vœux.
« Va, dis à Godefroi : Qui te retient encore?
Jérusalem gémit, et c'est toi qu'elle implore.
N'as-tu pas entendu les soupirs de Sion?
C'est à toi de finir les jours d'oppression.
Rassemble tous les chefs, et pour ce grand ouvrage.
Fais cesser les délais où s'endort leur courage.
Va, sois leur général : leur choix suivra mon choix :
Ils marchaient tes égaux; qu'ils marchent sous tes lois.
Dieu dit : de ses décrets le ministre invisible,

vêt son être pur d'une forme sensible.
n corps aërien semble être d'un mortel,
is resplendit encor de tout l'éclat du ciel.
ut respire en ses traits la fraîche adolescence,
nt le charme est mêlé de jeunesse et d'enfance.
chevelure d'or rayonne en voltigeant;
r reluit aux deux bouts de ses ailes d'argent;
ailes, dont le vol insensible et rapide,
divisant des airs la carrière fluide,
nd les vents et la nue, et traverse les mers (1).
nge élancé des cieux plane sur l'univers.
x sommets du Liban il s'arrête : sa vue
s pavillons chrétiens mesure l'étendue;
reprenant son vol vers la terre porté,
x plaines de Tortose il s'est précipité.

'heure où du soleil attendu sur la terre,
disque à peine éclos aux bords de l'hémisphère,
nble encore à moitié se cacher sous les flots,
nillon à l'Éternel consacrant ses travaux,
sait monter vers lui l'encens de la prière;
rsque de l'orient, source de la lumière,
nge, avec le soleil qui renaît dans les cieux,
is plus brillant encore, apparaît à ses yeux.

odefroi, le printemps aux combats te rappelle.
lyme assujettie au joug de l'infidèle,
attend que le secours d'un bras libérateur.
, des princes croisés réveille la lenteur.
semble le conseil : tous ils vont y paraître,
pour leur général tous vont te reconnaître.
est Dieu qui t'a choisi : je te parle en son nom.

Appelé par lui-même à délivrer Sion,
Juge quelle victoire à ton zèle est promise,
Et ce que peut l'armée à tes ordres soumise. »
Il dit, et disparaît dans des flots de clarté.
Bouillon est quelque temps interdit, agité;
Son œil est ébloui, son ame est étonnée.
Mais bientôt admirant sa haute destinée,
Le message d'un ange, et l'oracle d'un Dieu,
Son cœur est tout entier rempli d'un nouveau feu:
Il brûle d'accomplir la parole divine,
D'achever les exploits que le ciel lui destine;
Non que d'un choix si grand ce héros honoré,
S'enivre de l'orgueil de se voir préféré;
Mais dans la volonté de l'arbitre suprême,
Sa volonté s'enflamme, et l'enlève à lui-même (2).

Aussitôt invités au nom de Godefroi,
Ses nobles compagnons, les soutiens de la foi,
Sous les murs de Tortose auprès de lui se rendent,
Aux plus lointains quartiers ses messages s'étendent.
Il exhorte, il conjure, il presse, il parle au cœur:
Ses avis sont par-tout les ordres de l'honneur.
Il plaît en subjuguant, et le ciel qui l'inspire,
Aux cœurs qu'il lui soumet fait aimer son empire.
Tous les grands de l'armée, au conseil appelés,
Hors le seul Boémond, déja sont rassemblés.
De ce senat guerrier, Bouillon, l'ame et l'attente,
Se lève, et d'une voix assurée, éclatante,
Plus grand et plus auguste en ce jour solennel:
« Soldats de Jesus-Christ, dit-il, que l'Éternel
A choisis pour venger son culte et sa puissance,
Et rendre l'Orient à son obéissance;

Tout ce qui nous entoure est armé contre nous;
Le Grec, vous le savez, est perfide et jaloux:
Des secours de l'Europe il ne faut rien attendre;
Nos conquêtes déja nous coûtent à défendre;
Chaque jour, chaque instant en accroît le fardeau,
Et nos propres exploits nous creusent un tombeau.
Mais les Turcs terrassés, Antioche réduite,
Soliman détrôné, les Persans mis en fuite....
Ces titres sont brillants, ces succès glorieux;
Mais sont-ils notre ouvrage, ou bien celui des cieux?
Ce sont là les bienfaits de l'arbitre suprême;
Et si nous les tournons contre leur auteur même,
S'il faut que par lui seul jusque ici protégés,
Nous trompions le devoir dont il nous a chargés,
S'il retire sa main, notre nom formidable,
La terreur de l'Asie, en deviendra la fable.
Faisons tout pour le ciel; il fera tout pour nous.
Marchons au terme heureux où nous aspirons tous.
C'est à Jérusalem que la palme promise
Doit couronner enfin notre sainte entreprise.
Les chemins sont ouverts, et la saison nous rit:
Marchons, l'honneur l'exige, et le ciel le prescrit.
Princes qui m'entendez, c'est vous que j'en atteste,
Et j'atteste avec vous la puissance céleste,
L'Europe, l'univers, et la postérité:
Pour frapper ce grand coup si long-temps médité,
Tout est mûr; tout promet une victoire entière;
Mais tout est hasardé, pour peu que l'on diffère.
Saisissez cet instant, et songez qu'à la fin
L'Égypte peut venir au secours du Jourdain.»

L'assemblée à ces mots, par un léger murmure,

'un triomphe nouveau semble accueillir l'augure;
orsqu'on voit se lever ce prêtre du Très-Haut,
es combats du Seigneur l'apôtre et le héraut,
ui, la croix à la main, fit armer cent provinces,
lustre solitaire, assis parmi les princes,
e vénérable Pierre : « Oui, je dois le premier
le ranger à l'avis de ce sage guerrier,
it-il, et qui de nous en peut avoir un autre ?
et avis, je le vois, est devenu le vôtre.
a vérité vous frappe, et nul n'a balancé.
e n'ajoute qu'un mot : lorsque dans le passé
'aperçois nos erreurs, nos délais, nos traverses,
Nos projets avortés, nos fortunes diverses,
'en recherche la cause; et pourquoi se flatter ?
l n'en est qu'une enfin; vous n'en pouvez douter.
'est cette autorité partagée, affaiblie,
e choc des volontés que rien ne concilie.
'il n'existe un pouvoir fait pour les réunir,
Fait pour diriger tout, récompenser, punir.
le le répète encor, l'autorité flottante
Est égale dans tous, et dans tous impuissante.
Ah! qu'une seule main en règle les ressorts,
Et les membres unis ne feront qu'un seul corps.
Il faut qu'un seul commande, et que tous obéissent.
Que pour nommer un chef vos voix se réunissent;
Et qu'il ait dans ses droits et dans sa dignité
Du suprême pouvoir toute la majesté. »
Pierre n'en dit pas plus : ô puissance invisible!
O du cœur des humains moteur irrésistible,
Esprit dont le vieillard vient de dicter les lois.
Tu rendis tous les cœurs dociles à sa voix,
Étouffas de l'orgueil la jalouse semence,

Et des pouvoirs rivaux la sombre concurrence!
Guelfe, Raymond, Guillaume, et Dudon, les premiers,
Proclament Godefroi: les plus grands chevaliers,
Et Tancrède et Renaud y joignent leur suffrage.
Tous à leur général déja rendent hommage.
Tous se sont écriés: « Qu'il règle tous nos pas,
Le travail, le repos, les marches, les combats.
Que lui seul à son choix agisse et délibère,
Qu'il décide en quels lieux on doit porter la guerre.
Tous à ses volontés sont prêts à concourir:
Nous jurâmes de vaincre, et jurons d'obéir. »

De ce choix éclatant la nouvelle est semée.
Bouillon sort du conseil, et se montre à l'armée.
Il paraît digne à tous de ce rang glorieux.
Au milieu des soldats, calme et majestueux,
Il reçoit sans fierté les honneurs militaires,
Accueille d'un souris ces tributs volontaires,
Payés par le respect bien moins que par l'amour.
Il donne l'ordre aux chefs; il veut qu'avec le jour,
Son armée, à leur voix, dans les champs étendue,
Se range à ses drapeaux, et défile à sa vue.

Jamais l'astre du jour s'élevant dans les cieux,
Ne fit voir à la terre un front plus radieux.
Déja vingt nations, à ce signal dociles,
En bataillons serrés, en escadrons agiles,
Développent leur rang aux yeux de Godefroi.
O combien d'étendards arborés sous sa loi!
Toi qui perces des temps la nuit injurieuse,
O toi du noir oubli toujours victorieuse,
Mémoire! ouvre pour moi tes antiques dépôts.

edis-moi tous les noms des chefs et des héros,
'ous ces peuples divers ne formant qu'une armée.
arle, et que désormais leur longue renommée,
ar l'outrage des ans ne pouvant se ternir,
rrive entière et pure aux siècles à venir.
es Français les premiers, sous le brave Clotaire,
'ortaient du lys royal l'enseigne héréditaire.
'enus des champs heureux qu'embrassent de leurs eaux
Quatre fleuves unis par de nombreux canaux (3),
Iugues que moissonna cette guerre homicide,
e frère de leur roi, fut autrefois leur guide.
Clotaire le remplace, et né du même sang,
'orte le nom des rois s'il n'en a pas le rang.
Mille guerriers chargés d'une armure pesante,
Accompagnent des lys la bannière imposante;
Et semblables de traits, et d'armes et d'habits,
Suivent en nombre égal les escadrons hardis
Que Robert amena des rives de Neustrie.
Adhémar et Guillaume, honneur de leur patrie,
Tous deux du Dieu vivant pontifes et soldats,
Attachés aux autels, exercés aux combats,
Annoncent sa parole et vengent son injure.
Un casque a recouvert leur longue chevelure.
Tous deux devant Bouillon précèdent aujourd'hui,
L'un les guerriers d'Orange, et l'autre ceux du Puy.
Baudouin vient ensuite, et conduit dans la guerre
Les Boulonais, accrus des troupes de son frère;
Et le comte de Chartre avance sur ses pas:
On prise ses conseils, on redoute son bras.
Guelfe paraît: son cœur digne de sa naissance,
Rehausse encore en lui l'éclat de la puissance.
Des héros du sang d'Este illustre rejeton,

Des Guelfes non moins grands l'heureuse adoption
A joint à ses états tout ce vaste héritage
Du belliqueux Suève autrefois le partage,
Qui s'étend sur les bords du Danube et du Rhin,
De Guelfe et de son nom domaine souverain.
Les peuples qu'il régit, robustes sous les armes,
Aux travaux, aux dangers se livrent sans alarmes,
Quoique dans la longueur de leurs âpres hivers,
La chaleur des foyers, les vins et les concerts,
Aux loisirs indolents abandonnent leur vie.
Cinq mille ont suivi Guelfe aux champs de la Syrie:
A peine un tiers en reste aux combats échappé.

Le Belge aux blonds cheveux, de commerce occupé,
Qui couvre de troupeaux les campagnes fécondes,
Que la Sambre et la Meuse arrosent de leurs ondes,
Inquiet dans ses murs, et prompt dans les hasards,
Sous un autre Robert marche; et ses étendards
Flottent associés à ceux des insulaires
Dont le sol entouré de digues tutélaires,
Conquis sur l'élément qui brise les cités,
Insulte au vain effort de ses flots irrités.
Le Batave est assis sur la mer menaçante.

Des enfants d'Albion la troupe plus puissante
Se grossit des secours d'un peuple reculé,
Du sauvage habitant des glaces de Thulé,
Lieux où l'antique erreur vit les bornes du monde.
L'Anglais, habile archer que l'Islandais seconde,
S'applaudit de marcher sous le fils de son roi.

Mais des jeunes héros, défenseurs de la foi,

l n'est plus fier, plus beau, plus vaillant que Tancrède:
naud seul le surpasse, et tout autre lui cède.
quelque ombre se mêle à ces traits éclatants,
st l'amour, l'amour seul, erreur de son printemps;
tale passion dont il n'est pas le maître,
l'au milieu des combats un seul regard fit naître,
ii vit de ses chagrins, se nourrit de ses pleurs.
ı dit qu'en ce grand jour où les chrétiens vainqueurs
essaient de tous côtés le Persan mis en fuite,
ncrède fatigué d'une longue poursuite,
s et brûlant de soif, passa près d'un berceau,
ı l'attirait le bruit et la fraîcheur de l'eau.
entre, il aperçoit sous une riche armure,
iis sans casque, et penché sur un lit de verdure,
ı jeune objet, un front et des yeux pleins d'appas,
ɛins du feu de son ame et du feu des combats.
mobile et ravi, Tancrède considère
s traits et le maintien de la belle guerrière.
admire, il adore; il prolonge, insensé!
funeste regard dont son cœur est blessé (4).
a reçu le trait: le trait est sans remède.
ja le casque en tête, elle fond sur Tancrède;
iis le chrétien vainqueur accourt de tout côté:
le est seule, elle cède à la nécessité,
loigne; elle a vaincu par sa seule présence.
ncrède incessamment rappelle en son absence
lieu, l'instant, la place, et cet objet charmant
ı'il aime pour jamais et n'a vu qu'un moment.
npreinte au fond du cœur, il porte son image,
mortel aliment du feu qui le ravage;
son front abattu dit à qui le peut voir:
las! Tancrède brûle, et brûle sans espoir.

Tel il paraît ici dans l'appareil des armes,
Triste, sombre, oppressé de soupirs et de larmes.
Un nombreux escadron, pour le suivre aux combats,
Abandonna Capoue, et ces riants climats
Où la nature ensemble, et l'art et le génie,
Étalent les trésors de la belle Ausonie.

Le carquois sur l'épaule, et leur arc à la main,
Deux cents Grecs sont rangés aux ordres de Tazin.
Leurs chevaux sont légers, laborieux, dociles,
A conduire, à nourrir également faciles.
Leur sabre se recourbe, et pend à leurs côtés.
Le Grec, tel que jadis les Parthes indomptés,
Attaque et fuit, revient et s'échappe à la vue,
Et décoche en courant la flèche inattendue.
Leur chef les amena des remparts byzantins :
Tazin est venu seul au secours des Latins.
O honte! ô crime! ô Grèce ainsi dégénérée!
La croix brille à tes yeux; l'Europe conjurée
Combat sur tes confins, combat tes ennemis;
Et tes lâches enfants dans la paix endormis,
Se cachent dans leurs murs! Tu demeures tranquille,
Et de l'évènement spectatrice immobile!
Ah! si tu sers enfin, si l'on voit dans nos jours
L'impérieux croissant arboré sur tes tours,
N'en accuse que toi : vois dans ton esclavage
Un châtiment trop juste, et non pas un outrage.

Devant le général vous passez les derniers,
Mais aux champs de l'honneur vous êtes les premiers,
Vous, de ce camp fameux élite redoutée,
Et dont le nom remplit l'Asie épouvantée,

'obles aventuriers (5)! qu'on ne nous vante plus
a fable de Jason, la chimère d'Artus,
:ux de l'antiquité, grandeurs imaginaires,
rivoles aliments des erreurs populaires.
oici les vrais héros à qui tout doit céder.
[ais qui donc est entre eux digne de commander?
ans ce choix difficile on rend honneur à l'âge.
leur tête est placé celui dont le courage
vieilli plus long-temps dans les travaux de Mars,
vu plus d'ennemis, couru plus de hasards.
'est Dudon: de ses ans la sage expérience
'a point encore en lui refroidi la vaillance.
ous ses cheveux blanchis il garde sa vigueur;
n sang qu'il prodigua réchauffe encor son cœur,
t des marques du fer sa vieillesse est parée.
n distingue parmi cette élite admirée,
ustache, le dernier des frères de Bouillon,
ont la valeur déja soutient un si beau nom;
t Gernand, l'héritier du trône de Norvége,
es rangs et des grandeurs vantant le privilége;
oger, les deux Gérard, Enguerrand et Gaston,
aimbaud, le sage Ubalde, et vous, brave Obizon,
t vous, Lancastre, issu de tant d'aïeux célèbres,
os noms ne seront plus perdus dans les ténèbres (6).
'rois frères à mes yeux brillent au même rang,
'nis par les exploits autant que par le sang,
e jeune Achille, Sforce, et sur-tout Palamède.
e valeureux Othon suit Rodolphe et Salcède,
)thon qui s'empara du fameux écusson,
)ù sort un enfant nu des griffes d'un dragon:
:e guerrier fut nourri dans les climats de l'Ourse.
Iais où m'entraînez-vous, haletant dans ma course (7),

Odoart et Gildippe, ô vertueux époux,
Couple rare, assorti par des liens si doux,
En valeur, en amour l'un à l'autre semblables,
Et jusques dans la mort toujours inséparables?
Oh! que n'enseignent point les leçons de l'amour?
Gildippe, loin des jeux d'un paisible séjour,
Vint braver le trépas : sur un coursier rapide,
A côté d'un époux elle vole intrépide.
Du coup qui blesse l'un, l'autre se sent mourir :
Si l'une perd son sang, l'autre est prêt à périr.
En eux une même ame à deux corps est unie;
En eux au même fil tient une double vie.
Tels on voyait ces chefs à leur rang s'avancer;
Mais le jeune Renaud semble tout éclipser.
Il courut aux combats au sortir de l'enfance,
Et devance déja son âge et l'espérance.
Redoutable et charmant, fier et doux tour-à-tour,
Armé, c'est le dieu Mars : désarmé, c'est l'Amour (8
Il lève un front orné de jeunesse et de gloire,
Qui fixe les regards, et montre la victoire.
Fils du puissant Berthold, qui régnait sur les bords
Dont l'Adige épanché féconde les trésors.
De la belle Sophie il reçut la naissance,
Et l'auguste Mathilde éleva son enfance.
Il apprit sous ses yeux, entendit de sa voix
Tout ce que le devoir commande aux fils des rois.
Mais, lorsque des climats où l'aurore s'éveille
La trompette guerrière eut frappé son oreille,
Par ces sons imprévus tout-à-coup animé,
(Et son troisième lustre à peine était fermé),
Il fuit seul, il parcourt une route inconnue,
Il traverse des mers l'orageuse étendue,

Franchit la Grèce, et vole aux tentes des chrétiens.
Fuite héroïque, et digne en effet qu'un des tiens,
Renaud, imite un jour cet élan magnanime :
Renaud toujours fidèle à cet instinct sublime,
Combat depuis trois ans, et d'un duvet léger
A peine son menton commence à s'ombrager.

Après les escadrons, et leurs lignes brillantes,
Suivent du fantassin les phalanges pesantes.
A leur tête est Raymond, chevalier plein d'honneur,
En qui l'âge et la guerre ont mûri la valeur.
Souverain des pays où roule la Garonne,
Que baigne l'Océan, que Pyrène couronne,
Sa bannière commande à sept mille soldats,
Patients au travail, avides de combats,
Ardents, disciplinés : des côteaux de Touraine,
Que réfléchit la Loire en son onde incertaine,
Viennent aussi nombreux, mais bien moins redoutés,
Ceux de Blois et de Tours, indolentes cités.
Amboise les conduit : leurs vergers, leurs ombrages,
Ont amolli chez eux les corps et les courages.
L'armure qui les couvre épuise leur vigueur;
Et, prompts au premier choc, ils tombent de langueur.
Mais Alcaste, entouré d'une lourde cuirasse,
La visière haussée, et l'œil armé d'audace,
D'un épais bouclier porte le triple airain :
Tel parut Capanée, effrayant le Thébain.
Avec lui descendus de leurs Alpes antiques,
Les durs Helvétiens, ses compagnons rustiques,
Ont appris à forger d'un bras déterminé,
Et le coutre et le soc en glaive façonné.
Leurs mains, qu'endurcissait un grossier labourage,

Des Guelfes non moins grands l'heureuse adoption
A joint à ses états tout ce vaste héritage
Du belliqueux Suève autrefois le partage,
Qui s'étend sur les bords du Danube et du Rhin,
De Guelfe et de son nom domaine souverain.
Les peuples qu'il régit, robustes sous les armes,
Aux travaux, aux dangers se livrent sans alarmes,
Quoique dans la longueur de leurs âpres hivers,
La chaleur des foyers, les vins et les concerts,
Aux loisirs indolents abandonnent leur vie.
Cinq mille ont suivi Guelfe aux champs de la Syrie
A peine un tiers en reste aux combats échappé.

Le Belge aux blonds cheveux, de commerce occupé
Qui couvre de troupeaux les campagnes fécondes,
Que la Sambre et la Meuse arrosent de leurs ondes
Inquiet dans ses murs, et prompt dans les hasards
Sous un autre Robert marche; et ses étendards
Flottent associés à ceux des insulaires
Dont le sol entoure de dignes tutélaires,
Conquis sur l'élement qui brise les cités,
Insulte au vain effort de ses flots irrités.
Le Batave est assis sur la mer menaçante

Des enfants d'Albion la troupe plus puissante
Se grossit des secours d'un peuple reculé,
Du sauvage habitant des glaces de Thule,
Lieux où l'antique erreur vit les bornes du monde.
L'Anglais, habile archer que l'Islandais seconde,
S'applaudit de marcher sous le fils de son roi.

Mais des jeunes héros, défenseurs de la foi,

'ul n'est plus fier, plus beau, plus vaillant que Tancrède:
enaud seul le surpasse, et tout autre lui cède.
i quelque ombre se mêle à ces traits éclatants,
'est l'amour, l'amour seul, erreur de son printemps;
'atale passion dont il n'est pas le maître,
Qu'au milieu des combats un seul regard fit naître,
Qui vit de ses chagrins, se nourrit de ses pleurs.
On dit qu'en ce grand jour où les chrétiens vainqueurs
Pressaient de tous côtés le Persan mis en fuite,
Tancrède fatigué d'une longue poursuite,
Las et brûlant de soif, passa près d'un berceau,
Où l'attirait le bruit et la fraîcheur de l'eau.
Il entre, il aperçoit sous une riche armure,
Mais sans casque, et penché sur un lit de verdure,
Un jeune objet, un front et des yeux pleins d'appas,
Pleins du feu de son ame et du feu des combats.
Immobile et ravi, Tancrède considère
Les traits et le maintien de la belle guerrière.
Il admire, il adore; il prolonge, insensé!
Le funeste regard dont son cœur est blessé (4).
Il a reçu le trait: le trait est sans remède.
Déja le casque en tête, elle fond sur Tancrède;
Mais le chrétien vainqueur accourt de tout côté:
Elle est seule, elle cède à la nécessité,
S'éloigne; elle a vaincu par sa seule présence.
Tancrède incessamment rappelle en son absence
Le lieu, l'instant, la place, et cet objet charmant
Qu'il aime pour jamais et n'a vu qu'un moment.
Empreinte au fond du cœur, il porte son image,
Immortel aliment du feu qui le ravage;
Et son front abattu dit à qui le peut voir:
Hélas! Tancrède brûle, et brûle sans espoir.

Cours, les moments sont chers. » Il part, et le héros
Donne quelques instants au besoin du repos.

Mais aux premiers rayons de l'aurore naissante,
Le clairon belliqueux, la trompette éclatante,
Font retentir le camp de leurs sons répétés.
Jamais dans les ardeurs des plus brûlants étés,
Un orage attendu qu'annonce le tonnerre,
Et qui vient en grondant désaltérer la terre,
N'apporta plus de joie au laboureur charmé,
Que de l'airain sonnant le bruit accoutumé
N'en inspire aux soldats que le repos irrite :
On s'arme, et vers ses rangs chacun se précipite.
Bientôt les bataillons, l'un sur l'autre appuyés,
Sous leurs drapeaux divers en ordre déployés,
Marchent, et devant eux l'enseigne impériale
Élève vers le ciel une croix triomphale.

Cependant le soleil en son cours radieux,
Montait sur l'horizon couronné de ses feux.
Alors sous les rayons qui frappent sur l'armée,
Étincelle du fer la lumière enflammée,
Et, jaillissant au loin, d'innombrables éclairs,
Comme un vaste incendie, ont embrâsé les airs.
De l'acier, de l'airain le choc et le murmure,
Les coursiers hennissants sous leur bruyante armure,
Forment des sons confus de menace et d'effroi.
Par les soins vigilants du sage Godefroi,
Une troupe légère, en avant détachée,
Prévient de l'ennemi toute embûche cachée,
Court à la découverte, et trace le chemin :
Par-tout des travailleurs l'infatigable main

les aventuriers (5)! qu'on ne nous vante plus
ıble de Jason, la chimère d'Artus,
de l'antiquité, grandeurs imaginaires,
ɔles aliments des erreurs populaires.
i les vrais héros à qui tout doit céder.
qui donc est entre eux digne de commander?
ı ce choix difficile on rend honneur à l'âge.
ur tête est placé celui dont le courage
ɛilli plus long-temps dans les travaux de Mars,
ı plus d'ennemis, couru plus de hasards.
. Dudon: de ses ans la sage expérience
point encore en lui refroidi la vaillance.
, ses cheveux blanchis il garde sa vigueur;
sang qu'il prodigua réchauffe encor son cœur,
es marques du fer sa vieillesse est parée.
listingue parmi cette élite admirée,
ache, le dernier des frères de Bouillon,
t la valeur déja soutient un si beau nom;
Gernand, l'héritier du trône de Norvége,
rangs et des grandeurs vantant le privilége;
er, les deux Gérard, Enguerrand et Gaston,
ıbaud, le sage Ubalde, et vous, brave Obizon,
ous, Lancastre, issu de tant d'aïeux célèbres,
noms ne seront plus perdus dans les ténèbres (6).
s frères à mes yeux brillent au même rang,
, par les exploits autant que par le sang,
ɛune Achille, Sforce, et sur-tout Palamède.
aleureux Othon suit Rodolphe et Salcède,
ɔn qui s'empara du fameux écusson,
ıort un enfant nu des griffes d'un dragon:
guerrier fut nourri dans les climats de l'Ourse.
ı où m'entraînez-vous, haletant dans ma course (7),

Peuvent seuls de son camp prévenir les besoins.
Dans les îles des Grecs pour lui les blés jaunissent;
Des raisins de Chio pour lui les sucs mûrissent.
Des pavillons chrétiens l'Archipel est couvert,
Et pour ceux du croissant n'a plus d'asyle ouvert.
Le Génois apportant des armes et des tentes,
Et du Vénitien les flottes opulentes,
Et celles de Sicile, échangeant leurs trésors,
Entassent sur les flots la richesse des ports,
Tout ce qui peut nourrir les soldats et la guerre;
Et laissant à leur course une libre carrière,
L'ennemi, sans troubler leur ligue et leurs efforts,
A de la Palestine abandonné les bords.

Cependant cette voix si prompte et si légère,
Du faux comme du vrai bruyante messagère (9),
Éclate, et va conter de climats en climats,
Godefroi vers Solyme avançant à grands pas,
Les forces des croisés qu'elle grossit encore,
Les triomphes nombreux dont l'éclat les décore;
Redit les faits, les noms, les titres et les rangs,
Et déja de Sion menace les tyrans.
Toujours dans ses effets la terreur est extrême,
Et l'attente du mal pire que le mal même.
Les sinistres rapports, l'erreur et les vains bruits,
Courent dans les remparts, et troublent les esprits.
Au-dehors, au-dedans, l'alarme est répandue;
Aux plus vagues rumeurs l'oreille est suspendue;
Et le vieux roi, parmi ses conseillers tremblants,
Ne roule dans son cœur que des projets sanglants.
Aladin est son nom : né cruel et féroce,
L'âge avait tempéré son naturel atroce.

nchit la Grèce, et vole aux tentes des chrétiens.
te héroïque, et digne en effet qu'un des tiens,
aud, imite un jour cet élan magnanime :
aud toujours fidèle à cet instinct sublime,
nbat depuis trois ans, et d'un duvet léger
eine son menton commence à s'ombrager.

ès les escadrons, et leurs lignes brillantes,
ent du fantassin les phalanges pesantes.
ur tête est Raymond, chevalier plein d'honneur,
qui l'âge et la guerre ont mûri la valeur.
verain des pays où roule la Garonne,
baigne l'Océan, que Pyrène couronne,
bannière commande à sept mille soldats,
ents au travail, avides de combats,
ents, disciplinés : des côteaux de Touraine,
réfléchit la Loire en son onde incertaine,
nent aussi nombreux, mais bien moins redoutés,
x de Blois et de Tours, indolentes cités.
oise les conduit : leurs vergers, leurs ombrages,
amolli chez eux les corps et les courages.
mure qui les couvre épuise leur vigueur;
prompts au premier choc, ils tombent de langueur.
s Alcaste, entouré d'une lourde cuirasse,
visière haussée, et l'œil armé d'audace,
n épais bouclier porte le triple airain :
parut Capanée, effrayant le Thébain.
e lui descendus de leurs Alpes antiques,
durs Helvétiens, ses compagnons rustiques,
t appris à forger d'un bras déterminé,
le coutre et le soc en glaive façonné.
ars mains, qu'endurcissait un grossier labourage.

A nos vils ennemis qu'elle appelle ses frères.
Non, non, je préviendrai leur coupable dessein:
Le glaive auparavant déchirera leur sein.
Dans les bras maternels j'égorgerai l'enfance;
J'éteindrai dans le sang le feu de ma vengeance.
Ils auront pour bûchers leurs temples embrâés;
Et devant l'autel même où leurs vœux abusés
Offrent un culte impie et digne de ces traîtres,
Au tombeau de leur Dieu j'immolerai leurs prêtres.
Tel rugissait ce monstre au fond de son palais.
S'il n'exécute pas ses barbares projets,
Ce n'est pas sa pitié qui sauve l'innocence;
Non; sa lâcheté seule enchaîne sa vengeance.
Les maîtres des tyrans, la peur et l'intérêt,
Dictèrent la menace, et révoquent l'arrêt.
Aladin n'ose pas, par ce coup exécrable,
Rendre à jamais pour lui la victoire implacable.
Malgré lui de sa rage il réprime l'excès,
Mais pour en faire ailleurs retomber les effets.
Par-tout où l'ennemi peut trouver un passage.
Il fait porter soudain la flamme et le ravage.
Toute sa prévoyance est de la cruauté:
Dans la destruction il met sa sûreté,
Et couvre son pays de ruines fumantes.
Il détruit des guérets les promesses naissantes,
Les travaux, la culture, espoir d'un peuple entier.
Brûle du laboureur le chaume hospitalier,
Et de poisons mortels infecte les eaux pures.
Il veille sur Solyme où d'énormes structures
Doivent des assaillants déconcerter l'effort.
Forte de trois côtés, mais faible vers le nord,
C'est par-là qu'aux assauts la ville était ouverte:

r un nouveau rempart cette enceinte est couverte.
r ses ordres pressants en foule est rassemblé
:tranger mercenaire aux citoyens mêlé,
dans l'ombre caché, le tyran ne confie
l'à des murs, à des tours sa fortune et sa vie (10).

FIN DU PREMIER CHANT.

NOTES

SUR LE PREMIER CHANT.

Page 327, *vers* 8.

(1) Ses ailes dont le vol insensible et rapide,
En divisant des airs la carrière fluide,
Fend les vents et la nue, et traverse les mers.

.....*Quæ sublimem alis, sive aquæ per aqua,*
Sive terram, rapido pariter cum flamine portant. (Vi

Page 328, *vers* 14.

(2) Mais dans la volonté de l'Arbitre suprême,
Sa volonté s'enflamme, et l'enlève à lui-même

Le poete italien ajoute ici, *comme l'étincelle de flamme, come favilla in fiamma.* Ce rapport m'a paru et même faux l'étincelle ne s'embrase point dans la fl elle en vient et s'y consume, ou se perd dans l'air. Da cette petite similitude n'ajoute rien a la pensee.

Page 333, *vers* 8

(3) Venus des champs heureux qu'embrassent de leurs e
Quatre fleuves unis par de nombreux canaux

L'Isle de France arrosée par la Seine, la Marne

Page 335, *vers* 19

4 Il prolonge, insensé
Le funeste regard dont son cœur est blessé

Il y a ici deux vers que sûrement personne ne regrettera.

O maraviglia! amor ch' appena è nato,
Già grande vola e trionfa armato.

« O merveille! l'Amour à peine né, vole déjà grand, et triomphe d'un guerrier. »

C'est ce malheureux esprit des sonnets italiens, insupportable dans le style sérieux, et ridicule dans l'épopée, qui donnait de l'humeur à Boileau, et non sans raison. Mais il ne fallait pas oublier que les beautés prédominent partout; et, par exemple, ici l'on peut observer que dans ce chant de plus de sept cents vers, où la diction d'ailleurs est assez souvent faible, ce *concetto* est du moins le seul que l'on rencontre.

Page 337, *premier vers.*

(5) Nobles aventuriers!

On dirait aujourd'hui les volontaires, mot qui par lui-même n'est pas assez noble pour notre poésie, mais qu'elle pourrait aisément relever par l'accompagnement. J'ai préféré le mot de l'original, aventuriers (*aventurieri*), bien plus difficile à ennoblir, et qu'il a fallu faire attendre pendant quatre vers qui en donnent une haute idée, et disposent l'imagination et l'oreille à le recevoir; car aujourd'hui le mot d'*aventurier* est une injure, tant les mots changent quelquefois de valeur avec le temps! Mais c'est que le temps change aussi les choses : depuis que tous les genres de mérite sont classés dans l'ordre social, hors de cet ordre il n'y a rien de grand, ce qui n'était pas si général avant que les grandeurs souveraines fussent assez affermies et assez étendues pour se subordonner toutes les autres.

Je me suis cru obligé de conserver ce mot d'*aventuriers* dans l'acception qu'il avait alors, par respect pour ce qu'il y a de plus essentiel dans l'épopée, la fidélité des couleurs locales qui doivent toujours vous reporter à l'époque de l'ac-

tion; or alors un brave guerrier, quel qu'il fût, de
illustre *aventurier*, si ses exploits le faisaient rech
redouter. D'ailleurs cette troupe des *aventuriers* e
heureuse invention dans le poëme; c'est l'élite de
et la valeur, qui alors consistait en grande partie
force du corps, faisait marcher de pair dans cette t
simples particuliers avec les fils de souverain. Rien
conforme aux mœurs du XIIe siècle et de la chev
seul nom de Tancrède rappelle ici la fortune extra
qu'avaient faite trois gentilshommes de ce nom qui
une très-belle souveraineté de ce qui fait aujourd
partie du royaume de Naples. C'est d'eux que des
Tancrède du Tasse, qui par conséquent était alors m
aussi a-t-il sous ses ordres un corps considérable,
de Campaniens et de Toscans. On verra dans la s
parti le poëte a tiré de cette troupe des *aventuriers*, q
aucun commandement dans l'armée, mais qui sont
de toutes les attaques, et déterminent tous les succ

Page 337, *vers* 24.

6) Vos noms ne seront point perdus dans les ténèbres
Nec tu carmin hui nostri indulges [illegible] Virg.

Page 337, *dernier vers*.

7) Mais où m'entraînez vous, haletant dans ma course
Quò fessum rapitis, Bubu Virg.

Page 338, *vers* 18.

8) Arme, c'est le dieu Mars, désarme, c'est l'Amour

Ce vers remarquable par son heureuse précision, rend deux de l'italien, est de Voltaire, et je n'ai pas c fût même permis d'essayer une autre version. Volta ce vers dans l'opera de *Samson*, et il pouvait être placé; car il s'en faut de beaucoup qu'il convienne a

ıe à Renaud. Jamais on ne se représentera Samson sous
uits de l'Amour; mais le vers est parfaitement tourné,
ue les connaisseurs, ceux qui sont dans le secret de la
:, sachent très-bien que ce ne sont pas là les vers les
difficiles à faire.

n'y a dans ce beau portrait de la jeunesse de Renaud
ı trait que je n'ai pas cru pouvoir mettre en usage de
re à le faire valoir : « A peine dans la saison des fleurs,
il fait paraître des fruits. » Cette opposition *des fleurs*
fruits était déja vieille au temps du Tasse : aujourd'hui
it presque triviale. De plus, *les fruits* ne vont pas à une
ıre de ce genre.

Page 344, *vers* 15.

Du faux comme du vrai bruyante messagère.

Tam ficti pravique tenax quàm nuncia veri. (VIRG.)

.taire a traduit dans *la Henriade :*

Du vrai comme du faux la prompte messagère.

traduisant le Tasse qui a pris aussi ce vers à Virgile,
écessairement retrouvé celui de Voltaire, qui en est la
:tion fidèle et facile, et n'y ai fait d'autre changement
elui de l'épithète. Il y en a une meilleure version, mais
le mérite tient exclusivement au rhythme lyrique, celle
ɔusseau :

Et messagère indifférente
Des vérités et de l'erreur.

agère indifférente est excellent, et rend supérieurement
du *tam quàm* de Virgile, mais ne pouvait entrer en
ne manière dans un vers alexandrin, parce que le mot
agère est le seul propre, et ne peut être suppléé : *trom-*
, *courrière*, etc. ne vaudraient rien. On ne peut pas dire
urrière du vrai, ni *du faux*, et *trompette indifférente*
t ridicule. C'est ainsi que chaque mesure de vers, cha-

re de poésie a des beautés propres, que le tal
, et que le goût défend de déplacer.

Page 347, dernier vers.

(10) La marche de ce chant est très-régulière, et co
en tout aux principes. Les premiers personnages y so
reusement annoncés, et celui de Godefroi est déja
action par Dieu même, ce qui en caractérise l'impor
la supériorité. Comme le sujet est une entreprise rel
il convenait que le héros de l'ouvrage le fût de la r
Son élévation est du choix de Dieu même, et sa p
rend digne, sans ôter rien aux qualités d'un guerri
lui concilient les suffrages des plus fameux de ces cro
qui est fait pour donner de lui la plus haute idée.

Il y a de l'adresse à montrer d'abord les divers ca
sous le regard de celui qui voit tout, à y revenir
conde fois au milieu des détails du dénombrement
mée, pour en diversifier la couleur généralement des
C'est là que des récits rapidement épisodiques, tels q
des amours de Tancrède, de l'union d'Odoart et de G
des premières années de Renaud, sont des modèles
position et d'exécution : la mesure en est parfaite
exposé de la première rencontre de Tancrède et de
a déja de l'intérêt, et déja aussi l'héroïsme partic
Renaud, qui est celui d'une valeur bouillante et d'u
impétueuse, comme dans Achille, attire l'attention
sans que ces deux morceaux, quoique placés au mil
revue générale de l'armée, soient de nature à détour
l'attention de l'objet principal.

Le dénombrement en lui même est ce qu'il doit ê
fisamment varié pour le fond, il ne laissant à desire
peu plus d'expression poétique, ce que j'ai tâché de
dans la version : il est d'ailleurs dans le goût antiq
un des endroits où l'on s'aperçoit que le Tasse avait
sur *l'Iliade* et *l'Enéide*

Le discours de Godefroi est d'une éloquence convenable, oujours inspirée par l'esprit religieux, et faite pour répandre le l'intérêt sur sa cause et sur lui. Au contraire, les fureurs l'Aladin, et les mesures atroces qu'il médite, jettent de l'odieux sur le parti musulman; et c'était une précaution importante, que le Tasse n'a jamais oubliée dans tout le cours de son poëme, où il fallait que l'intérêt se portât sur les agresseurs, ce qui n'est pas dans l'ordre commun. Cet art a manqué à Virgile, qui, dans des circonstances à-peu-près semblables, puisque Énée aussi est agresseur, a laissé dériver l'intérêt sur le jeune Turnus : c'est une des fautes de son plan, et ce n'est pas la moindre.

La poésie de style brille particulièrement dans le portrait de Gabriel, dans la marche et l'approvisionnement de l'armée chrétienne, dans les ravages d'Aladin autour de Jérusalem, etc. Le premier morceau sur-tout est d'un coloris neuf : c'est une peinture dont il n'existait point de modèle dans la poésie ancienne, et qui fait honneur à la belle imagination du Tasse. Ce n'est pas qu'à la fin de son tableau, il n'ait profité du vol de Mercure dans *l'Énéide;* mais aucun poëte de l'antiquité n'a peint un ange, et c'est un ange qu'il fallait peindre : le poëte y a réussi.

FIN DES NOTES DU PREMIER CHANT.

CHANT II.

ARGUMENT.

[illegible] magiques d'Ismen sur une image de la Vie[illegible] par le conseil du magicien, a fait transp[illegible] temple chrétien dans une mosquée. La sainte i[illegible] est enlevée pendant la nuit, et le Soudan, pour s'en ve[illegible] ordonne le massacre de tous les chrétiens. La jeune [illegible] phronie se dévoue pour les sauver, et s'accuse de l'en[illegible] ment de l'image. Olinde, son amant, lui en disp[illegible] gloire, et tous deux sont condamnés au feu. Clorind[illegible] tient leur grace pour prix de ses services qu'elle [illegible] offrir au sultan, et l'hymen unit Olinde et Sophronie. [illegible] bassade du roi d'Égypte vers Godefroi. Harangue d'A[illegible] l'un des députés. Réponse de Godefroi. Le compa[illegible] d'Alète, le Circassien Argant, déclare la guerre, et [illegible] aussitôt à Jérusalem au service d'Aladin.

Tandis que le soudan voit l'orage approcher,
Seul, et dans le secret, Ismen vient le chercher.
Ismen, dont tant de fois la magique puissance
De l'Érèbe effrayé força l'obéissance,
Dont la voix fait trembler le trône des enfers,
Donne aux démons soumis des ordres ou des fers
Entr'ouvre les tombeaux, et par un art impie,
Rend aux morts évoqués la parole et la vie
De la foi des chrétiens déserteur abhorré,

Il se souvient encor de ce culte sacré,
Mais pour le profaner; et des deux lois contraires
Ses noirs enchantements confondant les mystères,
De l'enfer et du ciel font un mélange affreux.
Des antres, confidents de son art ténébreux,
Ismen vient de quitter l'obscurité profonde,
Et tout plein des forfaits qu'il cache aux yeux du monde,
Conseiller d'un tyran et plus méchant que lui,
A son maître en ces mots il offre son appui.
« Il approche, seigneur, ce conquérant terrible;
Mais ne redoutons rien : il n'est rien d'invincible.
Qu'à remplir son devoir chacun soit décidé :
De la terre et du ciel le brave est secondé.
Comme roi, comme chef, tes soins et ta prudence
Ont fait tous les apprêts d'une juste défense;
Et si nous suivons tous un exemple si beau,
Cette terre aux chrétiens n'ouvrira qu'un tombeau.
Je puis aussi, je puis, si tu daignes m'en croire,
Aider à tes travaux, en partager la gloire.
J'offre, pour te servir dans tes dangers pressants,
Tout ce que m'ont appris et mon art et mes ans.
De mes enchantements le ministre fidèle,
L'enfer sera forcé de prendre ta querelle.
Fais le premier essai de mon art souverain.
Dans un temple du Christ, un autel souterrain
Présente sous un voile un objet qu'on vénère,
Celle qu'ils ont nommée et leur reine et leur mère,
Qu'ils appellent encore, en leur crédulité,
La mère de leur Dieu mort et ressuscité.
Devant l'image sainte, et d'encens parfumée,
Veille une lampe d'or, nuit et jour allumée;
Et d'un peuple dévot les présents assidus

Sont autour de l'autel en ordre suspendus.
Que, par toi cette image, à son temple arrachée,
Dans celui du prophète aujourd'hui soit cachée;
Et j'y vais attacher un charme si puissant,
Que, désormais liée aux destins du croissant,
Tant que tu garderas cette image ravie,
Elle doit assurer ton empire et ta vie. »

Il dit et persuade : Aladin forcené
Vole, et malgré les cris du prêtre consterné,
D'une profane main saisit l'auguste image,
L'emporte en sa mosquée, où d'un impur hommage
Dieu détourne sans cesse un regard plein d'horreur.
C'est là, c'est dans l'asyle où triomphe l'erreur,
Qu'Ismen, croyant en vain commander au ciel même,
Sur le dépôt sacré murmure le blasphême.

Mais à peine le jour à la terre est rendu,
Que par-tout, d'un regard inquiet, éperdu,
On cherche en vain l'image en ce lieu solitaire,
L'image a disparu : l'iman dépositaire
De ce coup imprévu court instruire Aladin :
Tous deux aux chrétiens seuls imputent ce larcin.
De leur zèle en effet ce coup fut-il l'ouvrage?
Ou le Très-Haut lui-même, indigné de l'outrage,
Confondait-il ainsi la folle impiété?
Sous le rideau du temps ce secret est resté :
Mais au pouvoir divin le fidèle aime à croire;
Et, sans chercher plus loin, la foi peut rendre gloire
Au Dieu qui déroba, par des soins protecteurs,
L'image de sa mère à ses profanateurs.

Aladin, pour trouver le vol et le coupable,
Ordonne une recherche active, inexorable.
L'asyle domestique, à chaque instant troublé,
Par l'œil inquisiteur est par-tout violé.
Le soupçon va cherchant des traces, des indices,
Invite un délateur, menace les complices :
Ismen s'épuise en vain : son art est confondu :
On interroge tout, et rien n'a répondu.
Le tyran s'abandonne aux transports de sa haine.
« Non, je n'aurai point fait une menace vaine,
Et le coupable encor ne m'est pas échappé :
Que dans la mort de tous il meure enveloppé ;
Et, puisqu'on l'ose ainsi soustraire à ma justice,
Avec le criminel que l'innocent périsse.
Que dis-je l'innocent ? Dans ce peuple odieux,
Qui donc peut être encore innocent à nos yeux ?
Avons-nous un ami parmi ces infidèles ?
Si tous n'ont pas trempé dans ces trames nouvelles,
Leurs attentats passés m'ont trop justifié.
Courez ; que dans son sang ce peuple soit noyé ;
Portez chez eux le fer, la flamme et le ravage,
Et vengez votre maître à force de carnage. »

L'arrêt de sa fureur est bientôt annoncé.
Tout ce peuple proscrit, d'épouvante glacé,
N'ose ni supplier, ni fuir, ni se défendre ;
Et quelle voix pour lui pourrait se faire entendre ?
Mais, lorsqu'aux assassins il se croyait livré,
Il trouva son salut sans l'avoir espéré.
Au printemps de ses jours, modeste et retirée,
Mais des regards du ciel en secret honorée,
Une vierge vivait dans l'humble piété ;

Belle, et vouant à Dieu l'oubli de sa beauté;
Étrangère aux erreurs de la foule mondaine,
Elle a les traits d'un ange et l'ame d'une reine.
Dans un asyle obscur, loin d'un monde imposteur,
Elle fuit la louange et l'œil adorateur.
Mais elle fuit en vain, et sa retraite encore
A ses touchants attraits donne un prix qu'elle ignore.
Ah! la beauté jamais peut-elle se cacher?
Nos yeux sont-ils en vain ardents à la chercher?
Tu ne le permis pas, amour! d'une main sûre,
Tu sais ouvrir pour toi la plus chaste clôture,
Et dans l'ombre des murs fermés à tout danger,
Introduis les larcins d'un regard étranger.
Argus aux yeux voilés, il n'est rien sur la terre,
Que ton bandeau ne couvre, ou que ton feu n'éclaire:
Toi seul au jeune Olinde un jour as révélé
Ce trésor que long-temps la retraite a celé.
Il a vu Sophronie, et l'adore en silence;
Sa bouche d'un aveu craint de risquer l'offense;
Et devant sa vertu toujours intimidé,
S'il a désiré tout, il n'a rien demandé (1).
Pour exprimer sa flamme, il n'a d'autre langage
Que des soupirs perdus, et qu'un muet hommage;
Et jusqu'à ce moment Olinde infortuné,
A caché son amour, ou l'a vu dédaigné.
Aux cris de mort, au bruit des édits sanguinaires,
Sophronie a frémi, mais du sort de ses frères;
Et le zèle héroïque, allumé dans son sein,
Conçoit de les sauver le généreux dessein.
Cette haute pensée élève son courage.
Elle hésite pourtant, et son sexe et son âge,
Des devoirs de tous deux l'étroite austérité,

ourtant, cessons d'appeler vol ou crime
ue justement mes mains ont entrepris :
t usurpé devait être repris. »

u tyran est enfin déchaînée ;
ıble des éclats de sa voix forcenée.
oir de pardon : la beauté, la candeur,
œur innocent la naïve grandeur ;
eut plus sauver l'aimable Sophronie.
ui-même en vain contre la tyrannie
de tant d'attraits lui faire un bouclier :
e Aladin va la sacrifier.
feux d'un bûcher que la coupable expire. »
la saisit, on arrache, on déchire
s vêtements qui voilaient ses appas ;
ids des fers meurtrit ses faibles bras.
t ; son cœur ne connaît point la crainte,
rouble des sens laisse voir quelque atteinte.
garde ses lys en perdant ses couleurs,
int de la mort les livides pâleurs.

il, au bruit de cet affreux spectacle,
uement unique et qui semble un miracle,
vers la place en foule s'est porté.
ots de ce peuple Olinde épouvanté
victime encor ne s'est point fait connaître ;
cher s'élève, et c'est elle peut-être !...
e pour l'amour ! De moment en moment,
dans son cœur devient pressentiment.
e, il voit.... Ciel ! il voit l'infortunée,
des bourreaux l'innocence enchaînée,
ires hâtant ces apprêts détestés.

r surprise ou plaisir, Aladin s'attendrit.
« Déclare tout, dit-il; et d'un peuple proscrit
Je vais en ta faveur révoquer la sentence.
— Punis donc la coupable; elle est en ta présence
C'est moi que tu poursuis, qui dois subir mon sort,
Qui dérobai l'image, et viens chercher la mort. »

Artifice inspiré par la vertu suprême!
O mensonge plus beau que la vérité même!
ns le péril commun, seule, loin de trembler,
Tout entier sur sa tête elle veut l'appeler.
Aladin quelque temps s'arrête et délibère;
Dans son étonnement, il suspend sa colère,
Et veut savoir d'abord quel conseil, quelle main
La guida, la servit dans ce hardi dessein.
« Je n'eus point de conseil, point de secours, dit-el
J'ai craint de partager une gloire si belle.
J'ai tout médité seule, et seule j'ai tout fait.
— Et sur toi seule aussi doit tomber le forfait
Seule tu porteras le poids de ma vengeance
— Moi-même à cet arrêt j'ai souscrit par avance
Tout l'honneur est à moi : la peine m'appartient. »
Le dépit du tyran s'irrite et se contient.
« Et dans quel lieu l'image est-elle renfermée ?
Réponds. — Elle n'est plus : le feu l'a consumée
La mettant à l'abri de toute impiété,
J'ai cru de notre Dieu suivre la volonté.
ne reverras plus cet objet vénérable,
a religion dut rendre inviolable.
que cherches-tu ? le vol ? le criminel ?
devant tes yeux : l'autre, grâces au ciel,
de ton pouvoir ; je reste ta victime

ssons pourtant, cessons d'appeler vol ou crime
ut ce que justement mes mains ont entrepris :
qui fut usurpé devait être repris. »

rage du tyran est enfin déchaînée ;
ut tremble des éclats de sa voix forcenée.
ıs d'espoir de pardon : la beauté, la candeur,
d'un cœur innocent la naïve grandeur ;
n ne peut plus sauver l'aimable Sophronie.
mour lui-même en vain contre la tyrannie
udrait de tant d'attraits lui faire un bouclier :
barbare Aladin va la sacrifier.
lans les feux d'un bûcher que la coupable expire. »
lit : on la saisit, on arrache, on déchire
chastes vêtements qui voilaient ses appas ;
ja le poids des fers meurtrit ses faibles bras.
e se tait ; son cœur ne connaît point la crainte,
is du trouble des sens laisse voir quelque atteinte.
n teint garde ses lys en perdant ses couleurs,
n'a point de la mort les livides pâleurs.

appareil, au bruit de cet affreux spectacle,
ın dévouement unique et qui semble un miracle,
peuple vers la place en foule s'est porté.
ns les flots de ce peuple Olinde épouvanté
urt... La victime encor ne s'est point fait connaître ;
ıis le bûcher s'élève, et c'est elle peut-être !...
ıel doute pour l'amour ! De moment en moment,
doute dans son cœur devient pressentiment.
approche, il voit.... Ciel ! il voit l'infortunée,
milieu des bourreaux l'innocence enchaînée,
s barbares hâtant ces apprêts détestés.

Il pousse, presse, heurte; il s'élance : « Arrêtez,
Arrêtez : quelle erreur!... Elle n'est point coupable
Comment d'un si grand coup la croyez-vous capa
Une fille!... à cet âge!... un sexe faible!... hélas!
Elle vous abusait.... Non, ne la croyez pas.
Comment seule et sans aide, et de son bras débil
A-t-elle pu charger un fardeau difficile?
Quels moyens, quelle route a-t-on su lui marque
Tout ce qu'elle eût pu faire, elle peut l'expliquer
Qu'elle parle.... Mais non, vous voyez son silenc
C'est moi, sultan, c'est moi qui t'ai fait cette off
Qui conçus ce projet, et qui l'ai consommé.... »
(Tant il aimait, hélas! même sans être aimé!)
Il étonne, il émeut, on se tait : il ajoute :
« Je suis monté de nuit jusques à cette voûte,
Par où dans ta mosquée entrent l'air et le jour,
Et de là, descendu dans cet obscur séjour,
Et la force et l'adresse aidant à mon courage,
J'ai vaincu tout obstacle, et j'ai ravi l'image
Par les mêmes chemins le ciel m'a ramené
Que l'innocent objet par ta voix condamné
Me rende le trépas que me doit ta justice;
Qu'il cesse d'usurper mon crime et mon supplice
Je réclame ces fers, ces feux et ce bûcher :
C'est à moi d'y périr et de l'en arracher

Sophronie un moment leve sur lui la vue,
Et d'une pitié tendre au fond du cœur émue
« Que viens-tu faire, hélas! quel aveugle transport
Peut te rendre jaloux des honneurs de ma mort
Crains-tu que sans appui ma fermeté se lasse,
Et ne puisse d'un roi soutenir la menace?

ce cœur saura bien suffire à mon trépas,
; ce triste secours qu'il ne demande pas. »
ɩ elle parle en vain : il ne veut rien entendre,
cuse et la défend : lutte sublime et tendre,
la vertu, l'amour, combattent pour périr,
le vaincu doit vivre et le vainqueur mourir !
oi ne peut souffrir leur audace rivale :
généreux combat l'outrage et le ravale :
oit qu'on l'avilit en bravant ses bourreaux.
faut donc les en croire, et que tous deux égaux,
obtiennent, dit-il, ce que tous deux demandent :
: la mort soit pour eux la palme qu'ils prétendent. »

funeste poteau dos-à-dos attachés,
és de ces regards que leur cœur eût cherchés,
e est la cruauté du sort qui les rassemble,
ls ne pourront se voir en expirant ensemble.
dresse le bûcher qui s'enflamme autour d'eux.
de éclate alors en sanglots douloureux :
mit : « Est-ce ainsi, trop chère Sophronie,
ce ainsi qu'avec moi tu devais être unie ?
el ! était-ce là les liens et les feux,
ton amant croyait réservés pour tous deux ?
l'amour à mon cœur en avait promis d'autres.
l retour ! quels destins plus cruels que les nôtres !
iel a jusque ici séparé notre sort,
e nous a rejoints, hélas ! que dans la mort !
dis-je ? heureux du moins, et trop heureux encore,
mourant pour toi seule, Olinde qui t'adore,
de que de toi rien n'a pu détacher,
ieu du lit d'hymen partage ton bûcher !
'est point mon trépas, c'est le tien que je pleure.

Que j'aimerai le mien, combien ma dernière heure
Me sera douce encor, si je puis obtenir
Que l'amour, rapprochant notre dernier souper,
Sur ta bouche mourante appelle enfin la mienne,
Et recueille mon ame en exhalant la tienne. »

Sophronie à sa plainte, à ses gémissements,
Répond avec douceur : « Ami, de tels moments
Veulent d'autres regrets, de plus nobles pensées.
Ah! songe, il en est temps, à tes erreurs passées,
A ce prix glorieux qu'un Dieu garde pour nous :
Offre-lui tes tourments : tu les trouveras doux.
Lève les yeux, et vois ce soleil son ouvrage :
Comme il est beau (4)! Ce jour n'est que la faible i
De ce jour éternel qui va luire pour toi,
Et qui semble déja se découvrir à moi. »

Tout le peuple, témoin d'un entretien si tendre,
D'une juste pitié ne saurait se défendre.
Le musulman tout haut déplore leur trépas,
Le chrétien désolé pleure aussi, mais tout bas
Le tyran est ému ; jusqu'à son ame dure
Pénètre malgré lui je ne sais quel murmure,
Un secret mouvement qui semble l'indigner,
Et que sa cruauté ne peut lui pardonner
Il détourne les yeux, se trouble, et se retire
Au milieu des regrets que ton malheur inspire.
Toi seule, Sophronie, attendant le trépas,
Fais couler tant de pleurs, et tu n'en verses pas

En ce terrible instant dans l'enceinte s'avance

guerrier (si du moins on en croit l'apparence):
habit étranger, ses armes, son coursier,
ent les regards; mais au fameux cimier,
casque surmonté d'un tigre qui menace,
reconnaît Clorinde, et déja dans la place
nom de la guerrière a par-tout retenti.

rinde a méprisé d'un sexe assujetti
travaux délicats, la molle et vaine adresse;
guille et les fuseaux offensaient sa jeunesse,
les jeux, la parure, objet de ses dédains,
semblaient avilir son courage et ses mains.
orgueil héroïque arme son front sévère;
is ce front est charmant, et son orgueil sait plaire;
quand sous les drapeaux Clorinde a combattu,
licence des camps respecta sa vertu.
ses plus jeunes ans déja sa main habile
ait soumettre au mors un coursier indocile.
a lutte pénible elle endurcit ses bras,
a course légère elle assouplit ses pas,
prit à manier et la lance et l'épée.
jeux hardis, sanglants, sa vaillance occupée,
ursuit dans les forêts les tigres et les ours:
x combats, à la gloire, elle a voué ses jours,
bravant tout danger, cette amazone altière
a chasse est un homme, un lion dans la guerre:
s confins de la Perse, elle venait alors
son bras aux chrétiens opposer les efforts.
en ont fait souvent la rude expérience;
vit plus d'une fois leur sang rougir sa lance.
orinde, en approchant de ce théâtre affreux,
it d'un œil attentif ce couple malheureux,

espoir de l'un, et le calme de l'autre,
e son sexe est ici plus ferme que le nôtre.
observe pourtant dans ce jeune homme en pei
Que l'intérêt d'un autre attendrit ses douleurs,
Et qu'il plaint sa compagne encor plus que lui-mêm
Que gardant le silence en ce moment suprême,
Sophronie, immobile, au ciel fixant les yeux,
Semble loin de la terre, et déja dans les cieux.
Clorinde les regarde, et répand quelques larmes;
Mais sur-tout Sophronie, et son âge, et ses charm
Parlent plus puissamment à ce cœur généreux:
Toujours la fermeté plaît dans les malheureux.
Plus que les pleurs d'Olinde elle aime ce silence;
Et croyant sur leur front lire leur innocence,
Interroge un vieillard: « Ces deux infortunés,
Qui sont-ils? et pourquoi les a-t-on condamnés?
Qu'ont-ils fait? » Elle apprend leur étonnante hist
Et n'y voit de certain que ce qui fait leur gloire.
Son cœur n'a pas de peine à les justifier,
Et croit en leur faveur devoir tout employer.
Elle avance, menace, écarte, et fait éteindre
Ces feux cruels, déja tout près de les atteindre.
Et parlant aux soldats avec autorité,
« Qu'aucun de vous ici n'ait la témérité,
Dit-elle, d'achever ce barbare supplice.
Clorinde va du prince éclairer la justice.
N'en craignez nul reproche, et je prends tout sur m
Son aspect et son nom font respecter sa loi.
Elle part, en laissant tous les cœurs dans l'attent
Mais bientôt sur sa route Aladin se présente.
Instruit que dans Solyme elle venait d'entrer,
Par ses empressements il la veut honorer.

eigneur, je suis Clorinde, et puis croire peut-être.
-elle, que mon nom me fait assez connaître.
viens défendre ici notre loi, tes états,
tu peux à ton gré disposer de mon bras.
t qu'il faille combattre au sein de ces murailles,
chercher l'ennemi dans le champ des batailles,
elque poste qu'on m'offre en ce péril commun,
-le, je n'en redoute et n'en dédaigne aucun. »

Quel pays, dit le roi, quelle terre ignorée,
s regards du soleil est si loin retirée,
ie le nom de Clorinde y puisse être inconnu,
que de tes exploits le bruit n'y soit venu?
secours de ton bras, guerrière renommée,
ssure mon empire et vaut plus qu'une armée.
ja ce Godefroi, que tu sauras punir,
ur mon impatience est trop lent à venir.
-il emploi trop haut pour un si grand courage?
dois seule du tien déterminer l'usage.
mmande à mes soldats, et prescris leur devoir,
ar monarque sur eux te donne son pouvoir. »

orinde lui rend grace : « Il est peu de justice
vouloir que le prix précède le service,
prend-elle aussitôt; mais ta bonté, seigneur,
hardit ma demande : une seule faveur
mon zèle pour toi me paiera par avance.
ur deux infortunés j'implore ta clémence.
corde-moi leur vie à titre de présent;
couple condamné, que je crois innocent,
peut-être sans cause attiré ta colère;
je ne prétends pas pénétrer ce mystère.

suis loin aussi de la commune erreur,
contre ces chrétiens arme un peuple en fureur.
vois par notre loi cette erreur expliquée.
st ton Ismen qui seul profana la mosquée.
prophète défend, comme une impiété,
l entre aucune image en ce lieu redouté (5).
le sais, et combien l'ont souillé plus encore
es étrangers que notre culte abhorre!
na ils ont disparu de son temple outragé,
s doute Mahomet s'est lui-même vengé.
s qu'Ismen à son gré s'exerce à de vains charmes
A ces enchantements qui pour lui sont des armes;
us, regardons toujours comme un appui meilleur
armes des guerriers, le fer et la valeur. »
roi, quoique son ame implacable, inhumaine,
puisse à pardonner se résoudre sans peine,
int pourtant qu'un refus ne le prive aujourd'hui
D un si puissant soutien qui vient s'offrir à lui.
Jaloux de s'attacher cette illustre étrangère,
Il cede a ses raisons, et plus a sa priere.
« Qu'ils te doivent, dit-il, leurs jours, leur liberte
Un tel interesseur serait-il rebute ?
Qu'ils vivent : Aladin, qui te les abandonne,
Innocents, les absout, coupables, te les donne. »

Tous deux furent ainsi delivres de la mort.
Heureux danger ! d'Olinde il a change le sort
Sophronie a ses vœux cesse d'être inflexible,
Elle etait genereuse; elle devient sensible.
Il mourait pour la suivre, il vivra pour l'aimer,
Et du bûcher fatal qui dut les consumer,
L'amour les appelant aux autels d'hymenee.

conduit la vertu, par ses mains couronnée.
ais toujours des tyrans elle blesse les yeux;
ı craignent son pouvoir; Aladin soupçonneux
ınnit de ses états ce couple qu'on admire.
enchaîne, ou relègue aux confins de l'empire,
e ses sujets chrétiens ceux qu'il peut redouter.
: mérite en ses murs n'a plus droit d'habiter;
: pour mieux s'assurer contre ceux qu'il outrage,
:urs femmes, leurs enfants, sont gardés en ôtage.
faut s'en séparer: quels adieux! quels moments!
ombien de pleurs mêlés à leurs embrassements!
:s uns vont aux déserts errer dans les alarmes;
ardis dans le malheur, d'autres prennent les armes,
ıus les drapeaux chrétiens sont en foule accourus,
ı moment où l'armée entrait dans Emmaüs.
ı distance est d'un jour, d'Emmaüs à Solyme.
odefroi, quelque ardeur dont le soldat s'anime,
oit loin de son midi le soleil descendu:
s'arrête, et le camp par son ordre est tendu.
éja la nuit approche, alors que près des tentes,
eux étrangers, chargés du luxe de leurs mantes,
:ints d'un riche turban, et traînant après eux
e pages, d'écuyers, un cortége pompeux,
ı général chrétien demandent audience.
'un message de paix tout porte l'apparence.
u monarque d'Égypte ils sont ambassadeurs.

ète, l'un des deux, est né loin des grandeurs.
: talent de flatter le tira de sa fange.
abile à feindre, il sait, par un adroit mélange,
laire à-la-fois au maître, et nuire au courtisan.
e mensonge et d'intrigue invisible artisan,

hant sous un air doux son perfide génie,
emble encor louer alors qu'il calomnie.
Son éloquence enfin, et sa dextérité,
Jusqu'aux premiers emplois par degrés l'ont porté.
L'autre, le fier Argant, soldat de Circassie,
sa seule bravoure est connu dans l'Asie.
milices d'Égypte il porta ses lauriers;
pe de l'empire, il commande aux guerriers.
nt dans les combats est terrible, indomptable;
se et brave tout; mais farouche, intraitable,
ciel et des humains superbe contempteur,
lant aux pieds les lois, le devoir et l'honneur,
effréné soldat ne connaît sur la terre
loi que son épée, et de droit que la guerre.

Tous deux sont introduits, et d'un œil curieux,
Semblent d'abord chercher ce Godefroi fameux.
Sans appareil, sans faste, et sur un humble siége,
Les chefs, les chevaliers, forment tout son cortége.
De sa propre grandeur il est environné.
Le dédaigneux Argant s'est à peine incliné.
Alete, prodiguant un politique hommage,
Lui rend tous les honneurs commandés par l'usage.
La main sur sa poitrine, et sans lever les yeux,
Il courbe devant lui son front respectueux.
La persuasion flatteuse, insinuante,
Coule comme le miel de sa bouche éloquente.
Son langage, celui des peuples syriens,
N'était plus des-long-temps étranger aux chrétiens.

« Chef de tant de héros, qui dans ce rang insigne,
Sait honorer un choix dont toi seul parus digne,

Le bruit de ton grand nom ne se renferme pas
Dans les vastes pays qu'a subjugués ton bras.
De la puissante Égypte il a franchi les rives;
Il tient les nations à tes pas attentives.
Jusqu'à mon maître enfin tes exploits sont portés:
Sa bouche avec plaisir souvent les a contés.
Le premier il les range au nombre des merveilles,
Et la gloire jamais n'offensa ses oreilles.
La valeur qui fait naître ou l'envie ou l'effroi,
Il l'admire par-tout, et la chérit dans toi.
Oui, quoique séparés de culte et de croyance,
Il veut que l'amitié forme votre alliance,
Que l'accord entre vous par l'honneur soit tracé.
Mais aujourd'hui qu'enfin vers Solyme avancé,
D'un roi son allié tu menaces l'empire,
Il croit de ses desseins devoir ici t'instruire.
Il souhaite, seigneur, que bornant tes projets,
Et content des états acquis par tes succès,
Tes armes désormais respectent les contrées,
De l'appui de son sceptre à tes yeux honorées;
Et lui-même à ce prix, devenu ton soutien,
Te promet son pouvoir pour affermir le tien.
Des Turcs et des Persans, qui cherchent la vengeance,
Cette seule union détruira l'espérance.
A ce prix, il consent lui-même à cimenter
Un pouvoir que sans doute il peut inquiéter.
C'est ce qu'il a voulu te faire ici connaître,
Pour prévenir les maux qu'un refus ferait naître.

Tes triomphes, seigneur, rapides et nombreux,
Seront l'étonnement de nos derniers neveux.
Que te faut-il de plus? Tu peux par la victoire

Si de les ressentir nous devenions capables :
Si l'un de nous suivait ces mouvements coupables,
Que ce Dieu, de tout bien le principe et l'auteur,
Arrache de son ame un levain corrupteur.
Lui seul fut notre guide, et seul riche en miracles,
Il a de notre route écarté les obstacles.
Sa main peut à son gré courber l'orgueil des monts,
Ou combler ou fermer les abymes profonds,
Tempérer des étés les chaleurs ennemies,
Fondre des durs hivers les glaces affermies,
Amollir les rochers, dessécher les torrents,
Calmer l'onde irritée, ou déchaîner les vents.
Les nombreux bataillons devant lui disparaissent;
Les murs sont ébranlés, et les remparts s'abaissent.
Son nom est notre force, et son bras notre appui.
Nous marchons à sa voix, nous n'espérons qu'en lui,
Et non dans les secours d'Europe ou de Bysance,
Dans ces flottes vers nous apportant l'abondance,
Dans ces glaives enfin, cinq ans victorieux,
Ces armes des humains, impuissantes comme eux,
Celles de notre Dieu sont en effet les nôtres :
Tant qu'il sera pour nous, nous n'en craignons point d'autres
Mais quand même éloigné par nos égarements,
Ou bien pour accomplir ses secrets jugements,
Il cesserait enfin de nous être propice,
Quand il retirerait cette main protectrice,
Qui de nous se plaindrait, en démentant son vœu,
De trouver son tombeau près du tombeau d'un Dieu?
Tous en prenant la croix, tous ont promis leur vie:
A quel autre destin porteraient-ils envie?
Ils mourront, s'il le faut, mais vengés, et leur bras
Saura faire au vainqueur expier leur trépas.

:rois-tu seul arrêter ce torrent dans sa course?
)ù bien espères-tu les secours d'Alexis,
ur la foi des traités qu'il a cent fois trahis?
)ui connaît mieux que toi le Grec avare et traître?
'ar un seul trait du moins tu devrais le connaître.
Car je n'en veux point d'autre, et je ne parle pas
)es piéges que sans cesse il sema sur tes pas.)
.e Grec de ses états t'a fermé le passage:
:st-ce lui qui pour toi viendra braver l'orage?
:e qu'on accorde à tous, il te l'a refusé.
Iais non: jusques ici du sort favorisé,
:odefroi jusqu'au bout compte sur son armée:
'ois qu'elle est par la guerre à demi-consumée,
)ue de tes ennemis le nombre est augmenté.
i le ressentiment et la nécessité,
i le salut commun contre toi les rassemble,
'aincus séparément, le seront-ils ensemble?
:h bien! ils le seront, je le veux; je consens
)ue les Égyptiens, les Turcs et les Persans,
)ue vingt peuples en vain conjurent ta ruine:
'u vaincras tout: eh bien! vaincras-tu la famine?
.egarde autour de toi ce pays dévasté,
'out ce qu'il put produire à Solyme emporté,
.a famine insultant à l'audace trompée:
:ontre cet ennemi tireras-tu l'épée?
'a flotte te rassure!... Et dans tes grands desseins,
.u caprice des vents tu soumets tes destins!
:u crois qu'à tes besoins la mer sera fidèle,
:t qu'aux vœux des humains cet élément rebelle,
'our toi sera docile et recevra des fers,
:t peut-être qu'aussi tu commandes aux mers!
.'Égypte cependant à tes flottes chrétiennes,

Dès qu'elle le voudra, peut opposer les siennes,
Peut tenir le rivage à tes convois fermé,
Et ce secours détruit, ton camp est affamé;
Ou bien si de ce camp la victoire s'exile,
Tu rends de tes vaisseaux l'armement inutile;
Et la terre et la mer, tout menace, et tu dois
Sur les deux éléments triompher à-la-fois.
Voilà dans quel détroit la fortune s'enferme.
La carrière où tu cours, si l'on n'y met un terme,
A conduit trop souvent à des regrets amers,
Et par de grands succès mène à de grands revers.
Pardonne: si, malgré les raisons que j'expose,
Tu rejettes la paix que mon maître propose,
Pardonne à cette voix qui ne sait point flatter;
Mais parmi les vertus qu'en toi j'ai dû vanter,
Je croirai que ce ciel dont la main les dispense,
N'a pas à ton courage égalé ta prudence.
Puisse-t-il t'inspirer de plus doux sentiments!
Puisse l'Asie, après ces longs déchirements,
Reposer dans la paix, en célébrer les fêtes,
Et toi-même goûter le fruit de tes conquêtes!
Et vous dont la vaillance en partagea l'honneur,
Nobles guerriers, gardez qu'un appât suborneur,
Que du sort envers vous la longue complaisance
Ne vous fasse oublier toute son inconstance.
Aux nochers échappés des périls de la mer,
L'asyle heureux du port n'en devient que plus cher.
Vous, quand le même abri vous dérobe aux naufrages,
Ne l'abandonnez pas pour chercher les orages.

Ce discours, que son art apprêta vainement,
N'excite autour de lui qu'un sourd frémissement.

De Bouillon et des chefs l'ame en est offensée.
Trois fois dans leurs regards il cherche leur pensée,
Et trois fois leur maintien, et sombre, et dédaigneux,
N'exprime que l'horreur d'un traité si honteux.
Bouillon lève un œil fier, reporté sur Alète:
« Du soudan qui t'envoie, honorable interprète,
Tu sais de ton emploi dignement t'acquitter,
Avec un art égal menacer et flatter.
C'est d'un ambassadeur remplir le ministère;
Mais n'attends d'un guerrier que la franchise austère.
Si ton roi sait en nous estimer la valeur,
En lui ce sentiment est celui de l'honneur.
Nous en savons le prix, nous y sommes sensibles.
Quant à ces armements, à ces ligues terribles,
Dont tu crois faire ici redouter les effets,
Apprends à nous connaître, et conçois nos projets.
Tout ce que des chrétiens a tenté la vaillance,
Tout ce qu'a surmonté leur force et leur constance,
N'eut pour but que ces murs, promis à leurs travaux,
Dont tu veux détourner leurs pas et leurs drapeaux.
Ils venaient délivrer ces murailles sacrées,
Par un joug odieux long-temps déshonorées,
De leurs frères captifs terminer les malheurs,
Et du ciel à ce prix mériter les faveurs.
Juge avec quel transport un chrétien sacrifie
A ce grand intérêt son repos et sa vie,
Et même cet honneur passager et mortel,
Qu'efface en nous l'espoir d'un triomphe éternel.
L'avide ambition et l'abjecte avarice
N'ont point mis dans nos cœur leur rage usurpatrice.
Que le souverain maître et du ciel et des cœurs
Étouffe en notre sein ces profanes ardeurs,

Ou combler ou fermer les abymes profonds,
Temperer des etes les chaleurs ennemies,
Fondre des durs hivers les glaces affermies,
Amollir les rochers, dessecher les torrents,
Calmer l'onde irritee, ou déchaîner les vents
Les nombreux bataillons devant lui disparaissa
Les murs sont ebranles, et les remparts s abau
Son nom est notre force, et son bras notre a
Nous marchons a sa voix, nous n'esperons qu
Et non dans les secours d'Europe ou de Bysa
Dans ces flottes vers nous apportant l'abondan
Dans ces glaives enfin, cinq ans victorieux,
Ces armes des humains, impuissantes comme
Celles de notre Dieu sont en effet les nôtres :
Tant qu'il sera pour nous, nous n'en craignons pa
Mais quand même eloigne par nos egarements
Ou bien pour accomplir ses secrets jugements
Il cesserait enfin de nous être propice,
Quand il retirerait cette main protectrice,
Qui de nous se plaindrait, en dementant son
De trouver son tombeau pres du tombeau d u
Tous en prenant la croix, tous ont promis les

esse donc de penser qu'un orgueil téméraire,
n haine de la paix nous fait chercher la guerre.
odefroi de ton maître acceptant l'amitié,
vec plaisir en lui peut voir un allié.
Iais se croit-il aussi roi de cette contrée?
De quel droit prétend-il m'en défendre l'entrée?
Non; qu'il gouverne en paix ses tranquilles états,
ans nous dicter des lois dont nous ne voulons pas. »

es mots au cœur d'Argant soudain portent la rage;
lle enflamme son front, ses yeux et son visage;
es lèvres ont pâli, tout son corps a tremblé.
l s'avance, et d'un ton par la fureur troublé:
Tu refuses la paix, dit-il, tu veux la guerre,
Tu la veux, tu l'auras, j'en jure, et sur la terre
es sujets de discorde ont-ils manqué jamais?
Va, c'est montrer assez ton horreur pour la paix. »
l dit, et courbe en pli l'un des pans de sa mante (7),
e referme, à Bouillon fièrement le présente,
Et d'un air, d'un accent encor plus forcenés:
Toi dont rien n'a vaincu les mépris obstinés,
Puisque les grands périls sont en droit de te plaire.
Tiens, ici je t'apporte, ou la paix, ou la guerre;
Choisis l'une des deux, mais choisis à l'instant. »
A ce ton de menace, à ce geste insultant,
Sans même de Bouillon attendre la réponse,
Le conseil indigné d'un même cri prononce,
« Guerre. » A peine dans l'air la parole a volé,
Tombe des mains d'Argant le manteau déroulé.
« Je la déclare donc, cette guerre cruelle,
Je la déclare à tous, et pour vous tous mortelle. »
On eût dit qu'en effet déchaînés par sa main,

re, et les fléaux, son cortége inhumain,
t de s'élancer de la robe fatale;
s ses yeux brûlait une torche infernale.
On eut dit, comme au temps des superstitions,
Que ces monstres sacrés, effroi des nations,
La Haine, la Fureur, la noire Tisiphone,
Secouaient à grand bruit les portes de Bellone.
Tel sans doute parut ce superbe mortel,
Qui voulut autrefois, en élevant Babel,
De ses tours au Très-Haut opposer l'insolence,
Et monter jusqu'aux cieux pour braver leur puiss

« Va donc, poursuit Bouillon, retourne vers ton
La guerre est déclarée : il suffit : Godefroi
L'accepte, et sous les yeux de l'Arbitre suprême,
S'il l'a reçut sans crainte, il la fera de même.
Que ton roi vienne, ou bien, s'il tarde à s'appro
Sur les bords de son Nil nous irons le chercher. »

Il reprend aussitôt un maintien moins severe.
Des honneurs, des presents, dus a leur caractere
Lui-même a leur depart s'acquitte envers tous de
Il choisit pour Alete un casque precieux,
Dépouille d'un soudan, au pillage echappee.
Mais au Circassien il presente une epee,
Chef-d'œuvre ou la richesse est au-dessous de la
Le fier Argant sourit, jette a peine un regard
Sur l'or, les diamants, qui parent la poignee.
Et la trempe du fer est seule examinee.
« Tu verras de tes dons si je sais me servir, »
Dit-il, et dans l'instant se dispose a partir
Alete apprend de lui le dessein qui l'anime.

apparemment par une disposition qui lui est assez naturelle, à faire entrer *l'amour* par-tout. Mais il est ici trop évidemment déplacé : l'auteur devait le réserver pour Armide, et il a oublié que *l'amour* ne devait pas se trouver avec Sophronie. Ce nom seul qui signifie sagesse, et qu'il a très-à-propos donné ici à son héroïne, aurait dû l'avertir de cette méprise.

Page 364, *vers* 13.

(4) Lève les yeux, et vois ce soleil son ouvrage.
Comme il est beau ! etc.

On lit dans les récits de la mort de J.-J. Rousseau (dans ceux du moins qui le font mourir de sa mort naturelle), qu'étendu sur son lit quelques heures avant d'expirer, et regardant la beauté du ciel et du jour, il prononça ces mêmes paroles, et celles qui suivent. On aurait dû remarquer qu'elles étaient du Tasse, l'un de ses auteurs favoris et qu'il lisait le plus souvent; je ne sais même s'il n'en avait pas traduit en prose quelques morceaux, qu'on a trouvés dans ses papiers : je n'ai pas en ce moment ses œuvres sous les yeux.

Page 368, *vers* 6.

(5) Le prophète défend, comme une impiété,
Qu'il entre aucune image en ce lieu redouté.

Rien n'est plus vrai, et les musulmans sont ennemis des images autant que les protestants, et comme eux traitent d'*idolâtrie* le culte parfaitement raisonnable qui honore Dieu dans les saints. Il est fâcheux pour les hérétiques qu'ils aient répété cette absurdité très-digne de l'alcoran et de l'ignorance musulmane, mais bien honteux pour des chrétiens. Il est vrai pourtant que les protestants les plus éclairés ont fini par renoncer à ce reproche d'*idolâtrie*, dont ils ont eu honte, comme du *pape Antechrist*, et de quelques autres impies

r montrer le terme où leur cœur est porté,
esse l'œil ouvert, et l'esprit agité,
ardent si l'aube, effaçant les étoiles,
chasser la nuit sombre, et perce enfin ses voile

FIN DU SECOND CHANT.

ce siècle, le traducteur des *Géorgiques*, qui a traduit aussi les six premiers livres de l'*Énéide;* et cette concurrence est en un sens plus à craindre que celle de Virgile même, parce qu'elle ne laisse pas l'excuse de la différence d'idiome. C'était donc un devoir pour moi de soigner particulièrement ce morceau; mais je ne saurai au juste qu'en penser que quand j'aurai vu celui de M. l'abbé Delille.

Page 380, *dernier vers.*

(9) « On est convenu, il y a long-temps, que l'épisode qui remplit la moitié de ce second chant, pèche contre les règles en deux manières; d'abord, parce qu'il ne faut pas mettre un épisode presqu'au commencement de l'action; ensuite, parce que celui d'Olinde et Sophronie ne tient en rien à celle du poëme. C'est donc un défaut d'ordonnance, et c'est, je crois, le seul de la Jérusalem. Mais si jamais on a pu dire, *tu as tenu hors de propos un très-beau propos*, c'est assurément en cette occasion; car, à quelques vers près, c'est un chef-d'œuvre de narration et d'intérêt, au point que personne au monde ne voudrait que cet épisode ne fût point dans l'ouvrage; et puisqu'il est isolé de sa nature, encore vaut-il mieux qu'il soit placé avant l'action qu'au milieu. C'est aussi, je pense, ce qui a déterminé l'auteur à le mettre à la tête de son second chant; et l'on peut toujours regarder comme une faute heureuse un morceau qui est tel que la critique même ne voudrait pas le retrancher.

Quoique cet épisode soit étranger à la fable du poëme, l'auteur a su pourtant en tirer un avantage précieux, celui d'introduire Clorinde sur la scène de la manière la plus heureuse. Cette femme, la seule de ce poëme qui soit sans faiblesse, et qui n'a d'autre tort que sa croyance, doit finir par l'abjurer et mourir chrétienne : elle ne pouvait s'annoncer mieux que par un acte d'humanité courageuse, qui intéresse tous les cœurs en faisant l'éloge du sien, et qui ne fait attendre d'elle rien que de beau et de grand.

Le contraste d'Alète et d'Argant est très-bien conçu et très-bien rendu : le discours du premier est un modèle d'insinuation, et remplit tout ce que le poëte avait annoncé de son éloquence, et la réponse de Godefroi n'est pas moins belle. La déclaration de guerre par Argant est une scène de la plus grande énergie, et cette énergie se soutiendra jusqu'au bout dans tout ce personnage d'Argant, l'un des plus poétiques qu'on ait inventés.

Quant aux détails, ce qu'il y a de plus neuf est immédiatement tiré du sujet : c'est le tableau de l'émotion religieuse qu'éprouve l'armée chrétienne à la vue de Jérusalem. C'étaient là de ces choses où le Tasse ne pouvait rien tirer des anciens, et ce morceau qui est d'une beauté achevée, est une des preuves du talent original de l'auteur. Quand on veut prouver sa supériorité, il faut faire ce qui n'a pas été fait, et peindre ce qui n'a pas été peint.

FIN DES NOTES DU SECOND CHANT.

CHANT III.

ARGUMENT.

Arrivée des chrétiens devant Jérusalem. Sortie des assiégés, commandée par Clorinde et soutenue par Argant. Aladin monte sur une des tours de la ville pour voir le combat. Entretien de ce prince avec Herminie, qui lui fait connaître les principaux chefs de l'armée chrétienne. Rencontre de Tancrède et de Clorinde. Exploits des héros de l'une et l'autre armée. Les infidèles sont repoussés jusque dans leurs murs. Dudon qui les poursuit est tué par Argant. Funérailles de ce guerrier. Les chrétiens vont couper du bois dans une forêt pour la construction de leurs machines.

L'AURORE cependant d'un éclat doux et pur
A peine avait des cieux blanchi le sombre azur,
Lorsque d'un même cri que tout le camp répète,
Le bruit tumultueux devance la trompette.
Bouillon à ce transport ne veut point résister:
Plus aisément peut-être on pourrait arrêter
Dans Carybde à grand bruit la mer précipitée,
Et du sein de Carybde à grand bruit rejetée,
Ou les vents déchaînés, quand leur courroux soudain
Emporte les débris des forêts d'Apennin.

L'airain sonne, et Bouillon, dirigeant le courage,
Ne songe qu'à régler cette ardeur qu'il partage.
Il place dans leurs rangs les chefs et les soldats,

dont on a fait un terrible bruit pendant deux siècles. Quelle pitié! et comme l'erreur et le mensonge se trahissent toujours eux-mêmes!

Page 372, *vers* 27.

(6) Les peuples réunis sous le fils de Cassan.

Ussum-Cassan, alors roi de Perse : il avait envoyé contre les croisés une armée qui fut défaite.

Page 377, *vers* 17.

(7) Il dit, et courbe en pli l'un des pans de sa manne,
Le referme, à Bouillon fièrement le présente.

Ce beau trait est purement historique, et emprunté de Tite-Live. C'est précisément de cette manière qu'après la prise de Sagonte, Q. Fabius déclara la guerre, au nom de Rome, dans le sénat de Carthage; et c'est ainsi que les grands poètes savent profiter de l'histoire ancienne qui est si souvent poétique. Mais ce que le Tasse n'a pris à personne, c'est la peinture d'Argant dans cette action : le tableau est digne d'Homère.

Page 379, *vers* 14.

(8) L'univers reposait dans le sein de la nuit.

Toute cette octave est traduite à-peu-près du morceau si connu,

Nox erat, et placidum carpebant fessa sopores, etc.

J'ai cru devoir ici, je l'avoue, faire comme le Tasse, et songer moins à me rapprocher du texte littéral de l'original ancien, qu'à lutter, s'il est permis de le dire, contre les effets qu'il tirait de sa langue par ceux que pouvait me fournir la mienne, et à trouver des équivalents en expressions et en harmonie. Je savais d'ailleurs que je devais un jour me trouver ici en concurrence avec un des meilleurs versificateurs de

ce siècle, le traducteur des *Géorgiques*, qui a traduit aussi les six premiers livres de l'*Énéide;* et cette concurrence est en un sens plus à craindre que celle de Virgile même, parce qu'elle ne laisse pas l'excuse de la différence d'idiome. C'était donc un devoir pour moi de soigner particulièrement ce morceau; mais je ne saurai au juste qu'en penser que quand j'aurai vu celui de M. l'abbé Delille.

Page 380, *dernier vers.*

(9) « On est convenu, il y a long-temps, que l'épisode qui remplit la moitié de ce second chant, pèche contre les règles en deux manières; d'abord, parce qu'il ne faut pas mettre un épisode presqu'au commencement de l'action; ensuite, parce que celui d'Olinde et Sophronie ne tient en rien à celle du poëme. C'est donc un défaut d'ordonnance, et c'est, je crois, le seul de la Jérusalem. Mais si jamais on a pu dire, *tu as tenu hors de propos un très-beau propos*, c'est assurément en cette occasion; car, à quelques vers près, c'est un chef-d'œuvre de narration et d'intérêt, au point que personne au monde ne voudrait que cet épisode ne fût point dans l'ouvrage; et puisqu'il est isolé de sa nature, encore vaut-il mieux qu'il soit placé avant l'action qu'au milieu. C'est aussi, je pense, ce qui a déterminé l'auteur à le mettre à la tête de son second chant; et l'on peut toujours regarder comme une faute heureuse un morceau qui est tel que la critique même ne voudrait pas le retrancher.

Quoique cet épisode soit étranger à la fable du poëme, l'auteur a su pourtant en tirer un avantage précieux, celui d'introduire Clorinde sur la scène de la manière la plus heureuse. Cette femme, la seule de ce poëme qui soit sans faiblesse, et qui n'a d'autre tort que sa croyance, doit finir par l'abjurer et mourir chrétienne : elle ne pouvait s'annoncer mieux que par un acte d'humanité courageuse, qui intéresse tous les cœurs en faisant l'éloge du sien, et qui ne fait attendre d'elle rien que de beau et de grand.

Le contraste d'Alète et d'Argant est très-bien co
très-bien rendu : le discours du premier est un modèle
sinuation, et remplit tout ce que le poëte avait annon
son éloquence, et la réponse de Godefroi n'est pas
belle. La déclaration de guerre par Argant est une sor
la plus grande énergie, et cette énergie se soutiendra jus
bout dans tout ce personnage d'Argant, l'un des plus
ques qu'on ait inventés.

Quant aux détails, ce qu'il y a de plus neuf est imm
tement tiré du sujet : c'est le tableau de l'émotion relig
qu'éprouve l'armée chrétienne à la vue de Jérusalem. C'
là de ces choses où le Tasse ne pouvait rien tirer des an
et ce morceau qui est d'une beauté achevée, est un
preuves du talent original de l'auteur. Quand on veut pro
sa supériorité, il faut faire ce qui n'a pas été fait, et pei
ce qui n'a pas été peint.

FIN DES NOTES DU SECOND CHANT.

CHANT III.

ARGUMENT.

Arrivée des chrétiens devant Jérusalem. Sortie des assiégés, commandée par Clorinde et soutenue par Argant. Aladin monte sur une des tours de la ville pour voir le combat. Entretien de ce prince avec Herminie, qui lui fait connaître les principaux chefs de l'armée chrétienne. Rencontre de Tancrède et de Clorinde. Exploits des héros de l'une et l'autre armée. Les infidèles sont repoussés jusque dans leurs murs. Dudon qui les poursuit est tué par Argant. Funérailles de ce guerrier. Les chrétiens vont couper du bois dans une forêt pour la construction de leurs machines.

L'AURORE cependant d'un éclat doux et pur
A peine avait des cieux blanchi le sombre azur,
Lorsque d'un même cri que tout le camp répète,
Le bruit tumultueux devance la trompette.
Bouillon à ce transport ne veut point résister:
Plus aisément peut-être on pourrait arrêter
Dans Carybde à grand bruit la mer précipitée,
Et du sein de Carybde à grand bruit rejetée,
Ou les vents déchaînés, quand leur courroux soudain
Emporte les débris des forêts d'Apennin.

L'airain sonne, et Bouillon, dirigeant le courage,
Ne songe qu'à régler cette ardeur qu'il partage.
Il place dans leurs rangs les chefs et les soldats,

Aux instruments guerriers assujettit leurs pas;
Lui-même il les précède en leur marche rapide;
A tous leurs mouvements sa prudence préside.
Ils volent, et déja semblent chercher des yeux
Ces remparts, si long-temps l'objet de tous leurs vœux.
Ils volent ces guerriers, l'effroi des infidèles;
Le courage et l'espoir leur ont donné des ailes;
Et bientôt le soleil, au plus haut de son cours,
De la sainte cité montre de loin les tours.
Jérusalem enfin se découvre à leur vue;
Pour la première fois, on contemple, on salue
Ces murs, le but, le prix de tant de maux souffert
Jérusalem!... ce nom retentit dans les airs.
Tels des navigateurs, que sur des mers lointaines,
Ont long-temps égarés des courses incertaines,
Qui cherchèrent long-temps, à travers les dangers,
Une plage inconnue, et des bords étrangers,
Du plus loin qu'à leurs yeux la terre s'est montrée,
Signalent par un cri la rive desirée,
La montrent l'un à l'autre, et leurs travaux passés
Sont tous en un moment de leur cœur effacés.

Mais au premier transport que leur ame enivrée
Éprouve au doux aspect de la ville sacrée,
A succède bientôt un autre sentiment.
Une terreur pieuse, un saint recueillement
S'empare de leur ame au repentir rendue.
Confus, humiliés, tous ils baissent la vue
Devant ces murs, qu'un Dieu vint jadis visiter,
Où dans ses jours mortels il voulut habiter,
Qui le virent mourir, victime volontaire,
Et remonter au ciel, pour l'ouvrir à la terre.

lors l'air est frappé d'un sourd gémissement.
es mots entrecoupés qui tombent faiblement,
es sanglots étouffés, les soupirs d'une armée,
a joie et la douleur à-la-fois exprimée,
ont courir dans les rangs un murmure confus.
ous, et chefs et soldats, également émus,
épouillent de concert et casques et chaussures,
ous les vains ornements, pompes de leurs armures.
u souvenir d'un Dieu tout orgueil est tombé.
s marchent les pieds nus, humbles, le front courbé;
eurs vœux entremêlés qui tout bas se répondent,
es sons interrompus, ces voix qui se confondent,
orment un bruit plaintif, tel que ce sifflement
ans la nuit des forêts prolongé tristement,
uand les vents de l'automne en froissent le feuillage;
u tel le flot grondant vient mourir au rivage.
s pleurent, et pourtant leurs trop justes douleurs
eprochent à leurs yeux d'être avares de pleurs.
s en voudraient ouvrir une source féconde.
Hélas! c'est donc ici, maître et sauveur du monde,
'est ici, dit la voix de l'amour désolé,
ue pour nous votre sang à grands flots a coulé!
t lorsque votre mort ôte à l'enfer ses armes;
uis-je pour tout ce sang vous rendre assez de larmes?
œur glacé, cœur de pierre, ah! du moins aujourd'hui
rise-toi, fonds en pleurs qui couleront pour lui.
i pour lui tu n'as pas de ces larmes fidèles,
u mérites, ingrat, d'en verser d'éternelles. »

Dans Sion cependant, du faîte d'une tour,
D'où l'œil peut parcourir les plaines d'alentour,
Déja la sentinelle, à travers la poussière,

Il veut, s'il faut mourir, au moins lui révéler
Quel est cet ennemi qu'elle veut immoler.
Elle saura qu'ici la fureur qui l'anime
D'un captif suppliant va faire une victime.
« Toi qui n'en veux qu'à moi, viens donc, viens à l'écart,
Dit-il, et d'un combat éprouvons le hasard.
C'est là que nous verrons s'il faut que je te cède. »
Elle accepte son offre et déja le précède,
Sans songer si son front d'un casque est revêtu,
Et Tancrède la suit, tremblant, triste, abattu.
Ils viennent en présence; et toujours en furie,
L'héroïne avançait: il demeure, et lui crie:
« Arrête, et du combat réglons d'abord les lois. »
(L'amour enhardissait son courage et sa voix.)
« Ta colère avec moi ne veut ni paix ni trève;
Tu veux percer mon sein; j'y consens; mais achève.
Il est à toi ce cœur que tes coups vont chercher;
C'est peu de le percer; il faut me l'arracher:
C'est la loi d'un combat où je suis sans défense.
Ce cœur que tu poursuis n'est plus en ma puissance;
Tu ne veux plus qu'il vive, il doit mourir.... Eh bien!
Que tardes-tu? Mon bras doit-il aider le tien?
Tes armes, tu le vois, ne sont plus repoussées,
Et déja devant toi les miennes sont baissées.
Faut-il m'en dépouiller, et veux-tu que mon sein
Reçoive sans cuirasse un trépas plus certain?... »
Tancrède eût prolongé son amoureuse plainte;
Mais dans ce même instant, soit épouvante ou feinte,
Les Sarrazins, fuyant devant leurs ennemis,
Vers Clorinde immobile accouraient poursuivis.
Un chrétien dans sa fougue au carnage animée,
Voyant d'un ennemi la tête désarmée,

En achevant ces mots, elle voit dans la plaine
Un parti détaché, qui devant lui ramène
Quelques troupeaux, butin dans les champs enlevé.
Elle court sur leur chef, dont le bras éprouvé
Avait fait de la guerre un long apprentissage:
C'était contre Clorinde un trop faible avantage.
Au-devant de ses coups Gardon s'est avancé:
Ce guerrier sur le sable est soudain renversé.
Les Sarrazins, témoins de sa triste aventure,
En tirent, mais en vain, un favorable augure.
Clorinde dans sa course enfonce l'escadron
Qui, s'avançant trop tard au secours de Gardon,
Ne peut venger son chef, ni défendre sa proie.
Déja les Sarrazins jettent des cris de joie.
Les chrétiens devant eux sont forcés de plier,
Et sur une colline ils vont se rallier.
Mais tel que de la nue éclate et sort la foudre,
Un guerrier part: ses pas ont fait voler la poudre.
C'est Tancrède, au combat d'un coup-d'œil appelé:
Bouillon n'a fait qu'un signe, et Tancrède a volé.
A son élan terrible, à sa fière menace,
A cet ensemble heureux et de force et de grace,
Sur lui l'œil du soudan s'est d'abord arrêté,
Et le cœur d'Herminie a déja palpité.
« Princesse, lui dit-il, dans cette triste guerre,
Trop long-temps des chrétiens illustre prisonnière,
De ces chefs ennemis, auteurs de vos regrets,
Vous avez dû connaître et les noms et les traits.
Celui que j'aperçois, dont la main menaçante
Meut si facilement une lance pesante,
Quel est-il? A son port, à son noble maintien,
Il semble un des héros de l'empire chrétien,

Roule avec son coursier sur l'arène sanglante.
Multipliant ses coups, sa lance étincelante,
Avant de se briser, a bu des flots de sang.
Le cimeterre en main, il court de rang en rang;
Il abat, blesse ou tue; et d'une ardeur égale,
Du fier Circassien l'héroïne rivale,
Immole Ardilion, vétéran des combats,
Défendu par deux fils, trop vain secours, hélas!
Ils n'ont pu garantir la tête paternelle.
L'un reçoit dans le flanc une atteinte mortelle;
L'autre au même trépas est à peine échappé.

Tancrède cependant que sa course a trompé,
Qui levant sur un lâche une main vengeresse,
N'avait pu de sa fuite égaler la vîtesse,
Enfin revient à lui, jette au loin ses regards,
Voit les siens engagés en de nouveaux hasards,
L'infidèle enhardi, reprenant l'avantage.
Il pousse son coursier, part, et sur son passage,
Rejoint ses compagnons, ces fiers aventuriers,
La force de l'armée, et la fleur des guerriers.
Au secours des chrétiens leur enseigne s'avance;
Le vieux Dudon les guide, et Renaud les devance,
Renaud, de ces héros que suivent tous les yeux,
Héros le plus aimable et le plus généreux.

De la tour de Sion, Herminie en alarmes,
Le reconnaît bientôt à son port, à ses armes,
A son aigle éclatant, sur l'azur déployé.
« Le voilà, contre nous par le ciel envoyé,
De tous nos ennemis voilà le plus terrible,
Seigneur, dit-elle au roi, son nom est l'invincible.

Il l'a trop bien acquis : Renaud dans les combats
Compte bien peu d'égaux, ou même n'en a pas;
Et sa jeunesse encore est dans sa fleur première.
Si l'empire chrétien qui porte ici la guerre,
Eût vu naître en son sein trois guerriers tels que lui (5),
L'Orient sous le joug gémirait aujourd'hui,
Et caché vainement aux lointaines contrées,
Le Nil eût révélé ses sources ignorées.
Pour abattre des murs la superbe hauteur,
Le bélier peut bien moins que son bras destructeur.
Vois d'un autre côté ces armes étoilées,
Ces brillantes couleurs de vert et d'or mêlées.
C'est le noble Dudon, chef des aventuriers,
Que distingue sa race, et bien plus ses lauriers,
Cher à tous ces héros qu'il égale en vaillance,
Au-dessus d'eux par l'âge et par l'expérience.
Tourne ailleurs tes regards, vois cet autre guerrier,
Son casque rembruni, son front couvert d'acier,
Et remarque sur-tout sa contenance altière :
Gernand, d'un roi du nord l'héritier et le frère,
S'enivre des grandeurs des princes ses aïeux,
Et de tous les mortels c'est le plus orgueilleux.
Ses exploits et son nom donnent un nouveau lustre;
Mais l'orgueil les ternit.... Là, c'est ce couple illustre,
C'est Gildippe, Odoart, l'un de l'autre adorés,
Deux amants, deux époux, que rien n'a séparés.
Des armes de tous deux la blancheur est la même.
Leur bravoure est égale, et leur tendresse extrême
Jusques dans les combats réunit leur destin. »

Mais tandis qu'Herminie entretient Aladin,
Tancrède sous les murs reportait le carnage.

Renaud à qui son bras fait par-tout un passage,
Forçait le cercle épais qui presse les chrétiens.
Dans les rangs éclaircis, et Dudon et les siens
Suivent des deux héros la route ensanglantée,
Foulent sous leurs chevaux la foule épouvantée.
L'ennemi devant eux est par-tout terrassé.
D'un seul coup de Renaud, étourdi, renversé,
Le redoutable Argant se relève avec peine.
Renaud eût redoublé : d'une chûte soudaine,
Son cheval abattu l'entraîne sous son poids.
Près de lui ses amis se pressant à-la-fois,
Le dégagent, froissé du fardeau de ses armes;
L'infidèle respire, et parmi ces alarmes,
Argant, Clorinde, heureux de saisir ces instants,
Rappellent sous leurs murs les Sarrazins tremblants,
De leur bras, de leur glaive environnent leur fuite;
Ils marchent les derniers, retardent la poursuite,
Cèdent en combattant, et les vainqueurs lassés
Épuisent sur eux seuls leurs efforts repoussés.
Ils laissent des fuyards les plus promptes cohortes,
Se soustraire au danger, et regagner les portes.
Mais Dudon, que sans doute entraînait son destin,
S'acharne, et jusqu'au bout poursuit le Sarrazin.
Du choc de son coursier il écrase Axarète;
D'un revers à Tigrane il fait voler la tête;
Et de cercles d'airain le casque enveloppé,
La cuirasse de fer, et l'acier retrempé,
Ne peuvent garantir Osmin, Corban, Tidore,
Le robuste Morad, et l'adroit Azémore.
Argant lui-même, Argant, sans cesse provoqué,
Ne peut plus faire un pas sans se voir attaqué.
Il frémit, et trompant l'ennemi qu'il attire,

Lève un fer meurtrier, frappe.... « Arrête, cruel,
Arrête; » et le héros pare le coup mortel.
Elle en reçoit pourtant une légère atteinte,
Et de son sang vermeil sa chevelure est teinte.
Tel éclate un rubis d'un or pur entouré (3).
Tancrède à cet aspect, furieux, égaré,
Fond sur cet inhumain; mais la plus prompte fuite
Le dérobe au héros, qui vole à sa poursuite;
Et Clorinde admirant ce transport généreux,
D'un regard étonné long-temps les suit tous deux.

Elle rejoint les siens, protége leur déroute,
Signale en les suivant ce bras que l'on redoute;
Elle fuit, se retourne, et combat tour-à-tour.
Tel, parcourant un cirque en son vaste contour,
Si le taureau farouche, aux meutes élancées,
Présente tout-à-coup ses cornes abaissées;
Tout s'arrête, et s'il fuit, tout revient sur ses pas.
Clorinde, d'une main écartant le trépas,
Se retire, et de l'autre en arrière étendue,
Son épais bouclier couvre sa tête nue.
Tel le Maure en ses jeux, par l'habitude instruit.
Sait parer en fuyant la balle qui le suit (4).

On approchait déja des portes de Solyme,
Lorsque le Sarrazin tout-à-coup se ranime.
Pousse un horrible cri, fait tête aux assaillants,
Se partage, et soudain répandu sur les flancs.
Montre un autre ennemi qui se présente en face:
C'est Argant, transporté de fureur et d'audace,
Comme un noir tourbillon, des hauteurs descendu.
Le premier qu'il atteint, à ses pieds étendu,

vec son coursier sur l'arène sanglante
ant ses coups, sa lance étincelante,
ant e se briser, a bu des flots de sang.
cimeterre en main, il court de rang en rang;
Il abat, blesse ou tue; et d'une ardeur égale,
ier Circassien l'héroïne rivale,
nole Ardiliou, vétéran des combats,
du par deux fils, trop vain secours, hélas!
n'ont pu garantir la tête paternelle.
reçoit dans le flanc une atteinte mortelle;
tre au même trépas est à peine échappé.

ndant que sa course a trompé,
un lâche une main vengeresse,
sa fuite égaler la vitesse,
revient à lui, jette au loin ses regards,
t les siens engagés en de nouveaux hasards,
L'infidèle enhardi, reprenant l'avantage.
Il pousse son coursier, part, et sur son passage,
Rejoint ses compagnons, ces fiers aventuriers,
La force de l'armée, et la fleur des guerriers
Au secours des chrétiens leur enseigne s'avance.
Le vieux Dudon les guide, et Renaud les devance.
Renaud, de ces héros que suivent tous les yeux,
Héros le plus aimable et le plus généreux

De la tour de Sion, Herminie en alarmes,
Le reconnaît bientôt à son port, à ses armes
A son aigle éclatant, sur l'azur déployé
Le voilà, contre nous par le ciel envoyé,
De tous nos ennemis voilà le plus terrible,
Seigneur, dit-elle au roi, son nom est l'invincible

Il l'a trop bien acquis : Renaud dans les combats
Compte bien peu d'égaux, ou même n'en a pas;
Et sa jeunesse encore est dans sa fleur première.
Si l'empire chrétien qui porte ici la guerre,
Eût vu naître en son sein trois guerriers tels que lui (5),
L'Orient sous le joug gémirait aujourd'hui,
Et caché vainement aux lointaines contrées,
Le Nil eût révélé ses sources ignorées.
Pour abattre des murs la superbe hauteur,
Le bélier peut bien moins que son bras destructeur.
Vois d'un autre côté ces armes étoilées,
Ces brillantes couleurs de vert et d'or mêlées.
C'est le noble Dudon, chef des aventuriers,
Que distingue sa race, et bien plus ses lauriers,
Cher à tous ces héros qu'il égale en vaillance,
Au-dessus d'eux par l'âge et par l'expérience.
Tourne ailleurs tes regards, vois cet autre guerrier,
Son casque rembruni, son front couvert d'acier,
Et remarque sur-tout sa contenance altière :
Gernand, d'un roi du nord l'héritier et le frère,
S'enivre des grandeurs des princes ses aïeux,
Et de tous les mortels c'est le plus orgueilleux.
Ses exploits et son nom donnent un nouveau lustre;
Mais l'orgueil les ternit.... Là, c'est ce couple illustre,
C'est Gildippe, Odoart, l'un de l'autre adorés,
Deux amants, deux époux, que rien n'a séparés.
Des armes de tous deux la blancheur est la même.
Leur bravoure est égale, et leur tendresse extrême
Jusques dans les combats réunit leur destin. »

Mais tandis qu'Herminie entretient Aladin,
Tancrède sous les murs reportait le carnage.

Le rang que ses rivaux ont voulu lui céder,
Atteste ses talents dans l'art de commander.
Formé par la nature à cet art difficile,
Valeureux chevalier, et capitaine habile,
De Renaud, de Tancrède aux combats seul rival,
Il n'a dans les conseils que Raymond pour égal. »
« Je le connais trop bien, répond à la princesse
Le monarque attristé : j'ai vu dès sa jeunesse,
De ce guerrier chrétien la naissante grandeur.
De l'Égypte autrefois en France ambassadeur,
J'y connus Godefroi : témoin de sa vaillance,
Aux joûtes d'un tournoi j'ai vu briller sa lance.
Qu'il était jeune alors! et déja son printemps
Montrait dans l'avenir ses destins éclatants.
Présage, hélas! trop sûr! » A ces mots, le monarque
Soupire, et dans ses yeux son trouble se remarque.
« Mais quel est, reprend-il d'un ton plus assuré,
Quel est ce chevalier si richement paré,
Qui près de Godefroi marche avec assurance ?
Les traits de tous les deux ont quelque ressemblance
Mais moins haut de stature, il le cède à Bouillon. »
— « C'est Baudoin son frere, et digne de ce nom
Ses exploits n'en ont pas démenti la noblesse.
Mais regarde un guerrier qu'illustre la sagesse
Il semble au général adresser ses avis :
Jusque ici le succès les a toujours suivis.
C'est Raymond ; il vieillit. Les ans que rien n'arrête
Ont blanchi ses cheveux en passant sur sa tête.
Mais il mérite encor d'attirer tes regards ;
Il prodigua sa vie au milieu des hasards.
Et de tant d'ennemis qui couvrent cette terre,
Nul n'entend mieux que lui les ruses de la guerre.

A l'or de son panache, ici je reconnais
Guillaume, jeune encor, fils du monarque anglais.
Vois près de lui ce prince, issu d'un sang auguste,
A la poitrine haute, à la taille robuste,
C'est Guelfe, des héros émule et successeur.
Mais je n'aperçois point mon fatal oppresseur,
Le cruel Boëmond, dont la main meurtrière
M'a ravi ma couronne et ma famille entière:
Et ma haine et mes yeux ne l'ont point reconnu. »

Pendant cet entretien, vers les siens revenu,
Bouillon voit qu'en effet ses attaques trompées
Insulteraient sans fruit des hauteurs escarpées.
Son camp doit être assis vers la porte du nord.
Ses lignes dans les champs s'avancent jusqu'au fort
Qu'on appelle du nom de sa tour angulaire;
Et sans prétendre en vain ceindre la ville entière (8),
Qu'en son vaste circuit il ne peut embrasser,
Des postes que par-tout il a soin de placer,
De la ville au-dehors ferment toutes les routes.
Il ordonne aux soldats d'élever des redoutes,
Qui regardent la plaine, et menacent les murs;
Et pour mettre son camp sous des abris plus sûrs,
Par un fossé profond son enceinte investie,
De surprise et d'insulte est au loin garantie.

Ces travaux préparés, à lui-même rendu,
Il veut revoir encor l'ami qu'il a perdu,
Rendre un dernier devoir à cette ombre chérie,
A ces restes qu'entoure une foule attendrie.
De fidèles amis ont orné le cercueil,

Qui recevra Dudon, digne objet de leur deuil.
Ils l'ont environné d'une pompe guerrière.
Dès que Bouillon paraît, leur douleur plus amère
Éclate par des cris et des gémissements.
Plus maître de son ame et de ses mouvements,
Triste et calme à-la-fois, les paupières baissées,
Sur ce lugubre objet recueillant ses pensées,
Bouillon sur le cercueil fixe long-temps ses yeux,
Et prononce ces mots qu'entendirent les cieux.

« Non, ce n'est pas sur toi qu'il faut verser des larmes,
Guerrier, notre modèle, et l'honneur de nos armes,
Tu n'es mort ici-bas que pour renaître au ciel.
Cette terre où Dudon laissa ce corps mortel,
Est couverte à jamais des traces de ta gloire.
Dudon, de ses vertus nous léguant la mémoire,
En héros, en chrétien a su vivre et mourir.
Ame heureuse, à-présent tu n'as plus à souffrir.
Tu reçois de ton Dieu la palme qui t'est due,
Dans les cieux à jamais tu jouis de sa vue.
C'est nous qu'il faut pleurer, qui perdons aujourd'hui
Une part de nous-même, un exemple, un appui.
Dudon, si cette mort passagère et rapide
Nous ravit de ton bras le service intrépide,
Dans l'éternelle vie où ton ame a passé,
Sers-nous près de ce Dieu qui t'a récompensé.
Tu nous as secourus de tes forces mortelles.
Immortel aujourd'hui, tes prières fidèles
Peuvent nous obtenir des secours plus certains,
Et ces armes du ciel qui fixent les destins.
Dudon, entends la voix de tes compagnons d'armes.
Sois avec eux encore au milieu des alarmes.

Avec toi triomphants, ils iront aux autels
Présenter au Très-Haut leurs tributs solennels. »

Ainsi parla Bouillon; et déja sur la terre
Les ombres en tombant effaçaient la lumière,
Aux chrétiens affligés apportant le repos:
Leurs yeux ouverts aux pleurs se chargent de pavots.
Mais Bouillon qu'au sommeil arrachent ses pensées,
Ne ferme qu'un instant ses paupières lassées (9).
Par les travaux de l'art, il songe à préparer
Des succès que le fer ne peut seul assurer.
Il médite le plan des machines guerrières,
Qui doivent de Sion renverser les barrières,
Et déja ses besoins demandent aux forêts
Tout ce qui doit servir à ces vastes apprêts.

Lui-même, en revoyant l'astre qui nous éclaire,
Va suivre d'un ami la pompe funéraire.
Un tombeau qu'a formé le cyprès odorant,
Attendait le guerrier, qu'on y porte en pleurant.
Du pied d'une colline étendant son feuillage,
Un palmier protecteur le recouvre et l'ombrage.
Là vont se renfermer ces restes déplorés;
C'est là que répétant les cantiques sacrés,
Des prêtres du Très-Haut la voix religieuse
Semble conduire au ciel son ame glorieuse.
On voit des deux côtés, suspendus aux rameaux,
Les casques étrangers, les glaives, les drapeaux,
En des jours plus heureux dépouilles arrachées,
Sur le tronc du palmier ses armes attachées,
Au-devant sa cuirasse, où sont gravés ces mots:
« Ici Dudon repose: honorez un héros. »

Quand il eut satisfait à ces pieux hommages,
Bouillon songe à presser ces menaçants ouvrages,
D'où s'élance la mort sur les murs ébranlés.
Sous une escorte sûre avancent rassemblés
Les travailleurs du camp, vers l'obscure vallée
Où semble se cacher la forêt reculée,
Qu'un guide syrien est venu découvrir.
Sitôt qu'à leurs regards la forêt peut s'offrir,
Tout s'excite à frapper : ces antiques ombrages
Pour la première fois éprouvent les outrages,
A leur vieillesse encor par le temps épargnés.
La hache abat l'orgueil des cèdres indignés,
La hauteur des sapins, la dureté des chênes.
Le sinistre cyprès, l'if, les pins et les frênes,
L'orme où la vigne monte et va s'entrelaçant,
Sous l'inflexible acier tombent en gémissant.
Ils tombent : si long-temps leurs têtes immobiles,
En vain sous l'épaisseur de leurs ombres tranquilles
Ont tant de fois bravé la foudre et les autans,
Reverdi tant de fois au souffle du printemps !
La forêt voit porter leurs dépouilles pesantes ;
Et, déjà surchargés de leurs masses tremblantes,
Les chars roulent : au cri de l'essieu qui frémit,
Au bruit du fer qui frappe, et du sol qui gémit,
L'oiseau s'envole et fuit de son nid solitaire,
Et les hôtes des bois sortent de leur repaire. 10

FIN DU TROISIÈME CHANT.

NOTES

SUR LE TROISIÈME CHANT.

Page 390, *vers* 19.

(1) Et la belle Herminie accompagne ses pas.

L'idée de cet entretien du soudan avec Herminie sur une des tours de la ville, pendant que l'on combat sous les murs, est empruntée de *l'Iliade*. Elle est heureuse en ce qu'elle présente à l'imagination une double scène; mais l'imitateur a ici un avantage, en ce que la passion secrète d'Herminie ajoute encore à cette scène de la tour un intérêt dramatique : c'est l'art qui enchérit sur le génie inventeur. Il y en a beaucoup et de plus d'une sorte dans cette première conversation : il y en a moins dans les suivantes, qui semblent même répéter en quelque manière ce qui a été dit des différents chefs des croisés dans le premier chant. Mais il faut aussi se souvenir que dans la grande étendue de l'épopée il y a des répétitions qui doivent être permises, pourvu qu'il y ait variété dans l'effet, sans langueur dans les détails; et ce qui sert à faire connaître de plus en plus les personnages dans les premiers chants d'un long poëme, et avant qu'on ait pu les montrer tout entiers dans l'action, ne saurait être regardé comme inutile. Le poëte, qui ne pouvait pas répandre trop d'intérêt sur la cause des croisés agresseurs, pouvait-il faire mieux que de placer leur éloge, avec quelque vraisemblance, dans la bouche de leurs ennemis? De plus, cet entretien plusieurs fois repris, et toujours à propos, diversifie les objets de l'attention, et prévient l'uniformité des descriptions de combats. C'est une adresse particulière au Tasse : il a excellé dans cette

partie de l'art, qui consiste à jeter sur le fond du récit des épisodes rapides et variés. Clorinde lui en fournit ici encore un autre, qui est plein d'agrément et d'intérêt. C'est surtout de Virgile que le Tasse avait appris cet art; mais il me semble l'avoir porté encore plus loin : toutes choses d'ailleurs égales, c'est un progrès naturel, et qui est la suite du temps; on n'en peut rien conclure contre les premiers modèles. Homère, si riche dans ses récits de combats, ne les coupe pas ainsi par des épisodes; mais il a d'autres effets, et d'un ordre supérieur; et que peut-on comparer, par exemple, à cet endroit de *l'Iliade*, où Achille monté sur la poupe de son vaisseau, regarde l'embrâsement de la flotte des Grecs; et à cet autre où les vieillards troyens, en voyant passer Hélène, frappés, malgré leur âge, de son incomparable beauté, ne trouvent pas étonnant que l'Europe et l'Asie combattent pour elle? Il n'est pas possible de mieux peindre d'un côté l'orgueil de la vengeance, et de l'autre le pouvoir de la beauté. Ce sont de ces traits que le génie a dû prendre dans la nature même, en ces temps reculés où elle était à-peu-près le seul modèle, et il ne faut ni les méconnaître ni les envier: il faut, comme Virgile et le Tasse, chercher à mettre d'autres poids dans la balance : c'est l'ambition raisonnable de ceux qui viennent les derniers.

Page 393, vers 21.

(2) Maîtresse de son cœur, poursuit encor ses jours.

Il y a dans l'italien : « elle le menace de deux morts à la fois. »

Fa di due morti in un punto la minaccia.

Il ne faut qu'un *concetto* de cette espèce pour refroidir un morceau charmant, et il me semble voir d'ici le sourcil froncé du satirique français, je crois l'entendre dire, comme il disait en effet dans ses dernières années : Eh bien! dites encore que j'ai tort!

Que ceux qui seraient tentés de croire que ce *clinquant* t un défaut léger, veuillent bien réfléchir un moment, et sentiront tout le faux d'une semblable pensée ; et qu'y a-il de pis que le faux dans les arts d'imitation? Qu'on ne rénde pas, le froid; car rien n'est plus froid que le faux. est-il pas évident qu'ici le poëte se moque de nous, en vouat nous faire croire que Clorinde peut tuer avec ses yeux, mme avec son épée? et ne savons-nous pas que la plus belle mme ne fait mourir personne de son regard? C'est donc e puérilité, et qui fait d'autant plus de peine que le morau entier fait plus de plaisir. Vous ne songiez qu'à Clorinde à Tancrède, car c'est là le mérite du poëte dans de pareils oments; et le voilà qui se montre tout-à-coup pour faire l'esprit et de mauvais esprit. Cela n'a point d'excuse en i; mais la véritable excuse est dans les traits si gracieux et vrais qui abondent dans ce tableau, tels que ceux-ci, que n'ai guère fait que rendre à-peu-près littéralement :

Tancrède, regardant son aimable ennemie,
Se couvre sans combattre, et pare sans frapper :
Le plaisir de la voir suffit pour l'occuper.
Il cherche plus ses yeux qu'il n'évite ses armes, etc.

Voilà du vrai, et quant aux *deux morts*, le vers que j'ai bstitué conserve le fond de l'idée principale, qui ne manie pas de vérité.

Page 395, *vers* 5.

(3) Tel éclate un rubis d'un or pur entouré.
Qualis gemma micat fulvum quæ dividit aurum. (Virg.)

Page 395, *vers* 22.

(4) Tel le Maure en ses jeux, par l'habitude instruit,
Sait parer en fuyant la balle qui le suit.

Cette comparaison, sur-tout après celle du taureau, qui t très-belle et très-épique, peut paraître un peu petite, du

pour l'épopée moderne, plus délicate en ce gen
ne, en raison de la différence des langues et des m
à moi, je ne blâmerais rien de ce qui peut, sa
trop marquée, varier la poésie noble dans l'o
nt la soutenir le plus long-temps. Tout dépend
leurs de l'expression : elle était ici assez difficile pe
ances de notre poésie, et c'est encore ce qui m'a
conserver la comparaison. J'ai craint, je l'ave
e, en la supprimant, céder plus à la difficulté q
e.

Page 397, *vers* 5.

Si l'empire chrétien, qui porte ici la guerre,
Eût vu naître en son sein trois guerriers tels que lui

a *six* dans l'original, c'est trop : les hommes t
renaud ne se comptent pas par demi-douzaine. V
dont cet endroit est imité, fait dire à Diomède, en
d'Énée :

Si duo præterea tales Idæa tulisset
Terra viros, altrò Inachias venisset ad urbes
Dardanus, etc

« Si le pays de Troie eût encore porté deux homm
qu'Énée, etc. Je n'ai réformé l'imitateur que d'après
ite du modèle.

Page 399, *vers* 5

Et d'un sommeil de fer ses yeux s'appesantissent.

C'est de Virgile qu'est empruntée cette énergique
phore du *sommeil de fer*, dont il paraît que le Tasse a
senti la beauté que ceux de ses traducteurs en pro
n'ont pas même osé la conserver en français. Rien n
mieux rendre l'effet que produit l'atteinte subite d'un
mortel ; et tout le reste du tableau, qui appartient en
au Tasse, et en partie aux anciens, est parfait, en

dans la progression des symptômes mortels, qui est d'après nature.

Olli dura quies oculos et ferreus urget
Somnus, etc. (Virg.)

Page 400, *vers* 26.

(7) De leur camp sur ses pas tous reprennent la route.

J'ai cru devoir supprimer ici un vers qui m'a paru tout au moins oiseux :

Non fù il ritorno lor punto turbato.
Leur retraite ne fut pas troublée un moment.

Et comment l'aurait-elle été? Cela ne peut pas même se supposer, après qu'Argant et Clorinde sont rentrés dans la ville. *Omne supervacuum*, etc.

Page 403, *vers* 16.

(8) Et sans prétendre en vain ceindre la ville entière,
Qu'en son vaste circuit il ne peut embrasser.

C'est pourtant ce que fit l'armée romaine commandée par Titus, beaucoup moins nombreuse que l'armée de Godefroi, et l'ancienne Jérusalem était plus grande et plus forte que la moderne; car elle enfermait dans son enceinte la forteresse du Temple, qui ne fut jamais rebâti depuis, et qui fut incendié et entièrement détruit alors, malgré les défenses et les efforts de Titus : il fallait que les prophéties fussent accomplies. Titus avait enfermé la ville dans des lignes de circonvallation si parfaites et si bien gardées, que rien ne pouvait entrer ni sortir, et c'est ce qui produisit cette famine horrible, un des fléaux les plus destructeurs qui tombèrent alors sur cette ville réprouvée. Ces lignes de Titus prouvent que l'art des siéges était bien supérieur chez les Romains à ce qu'il devint, jusqu'à l'invention de l'artillerie chez les nations modernes, et l'observation du Tasse est conforme à l'histoire

mœurs. Il fallait, pour exécuter de pareils tra
naissance de la guerre, une patience et une dis
l'antiquité ne furent guère connues que des Ro
elques exemples fort rares, tirés de l'histoire des
et de celle de Cyrus; et quant aux modernes, l'art des
ne date que du dernier siècle.

Page 405, vers 7.

Mais Bouillon qu'au sommeil arrachent ses pensées,
Ne ferme qu'un instant ses paupières lassées.

Le Tasse paraît s'être souvenu ici de ce beau vers
, lorsque Minerve apparaissant au roi Agamemno
son sommeil, lui dit :

Οὐ δὴ παννύχιον εὕδειν βουληφόρον ἀνδρα.

« Il ne faut pas qu'un homme qui porte le conseil
tête, dorme toute la nuit. » Un seul mot grec (βου
équivaut à ces mots, *qui porte le conseil dans sa tête*,
ce qui rend ce vers intraduisible en un seul vers fran
en faudrait deux, et il y a toujours trop d'infériorité a
en deux vers un vers remarquable : que de plus habi
moi l'essaient. Ces mots, *toute la nuit*, absolument nec
au sens, ne coûtent aussi qu'un seul mot au poète grec
Cet avantage des mots composés est incalculable en p

Page 406, dernier vers.

(10) La distribution de ce chant est remarquable
suite des différents tableaux dont les impressions se
sans secousse ni disparate. La religion, l'amour et les
s'y mêlent continuellement sans se nuire et sans
fondre. L'attendrissement et la prière de l'armée ch
devant les murs de Jérusalem, la rencontre de Tan
de Clorinde, et les incidents qui l'accompagnent, le
nage d'Herminie si heureusement introduit sur la scen

ion secrète qui intéresse, dès qu'elle se découvre, la rt de Dudon, ses funérailles, le beau mouvement du jeune naud, contenu pourtant par la sagesse de Godefroi, au ment où une vengeance, d'ailleurs intéressante et juste, va rendre téméraire; enfin, jusqu'aux détails purement des-ptifs, tels que ceux de la situation de Jérusalem, et de la upe des bois dans la forêt, tout a une couleur vraiment ique, et promène rapidement le lecteur d'un objet à un tre, sans le dérouter ni le fatiguer. Le combat sous les urs est ce qu'il doit être. Ce n'est qu'une première sortie s assiégés, et le poëte y ménage ses ressources et ses forces ur des actions plus considérables; et pourtant chaque guer-r dans les deux partis y figure déja convenablement, et us se font connaître tels qu'on les avait annoncés. Le fu-ux Argant et l'intrépide Clorinde ont l'avantage, tant qu'ils ont pas affaire aux héros de l'armée chrétienne, à Tan-ède, à Renaud, et quand ils sont forcés de se retirer, c'est ujours en combattant; la bravoure et la force d'Argant sont malées dès cette première action par un exploit digne de i, par la mort du valeureux Dudon, tué d'un seul coup. éja aussi la supériorité de Renaud est caractérisée : il ren-rse ce même Argant, et d'un seul coup aussi. Mais le poëte retire habilement du combat par la chûte de son cheval, ont il reste quelque temps froissé et étourdi, ce qui donne temps de montrer sur la scène les autres guerriers que sa ésence eût trop éclipsés. Cet art nécessaire a été enseigné ar les anciens, et personne n'en a mieux profité que le asse.

Il ne fait point encore paraître Godefroi dans cette sortie; le réserve pour des journées plus mémorables, et l'occupe éja comme un général, c'est-à-dire à reconnaître la place, tracer le plan de ses attaques et de son camp, à se procu-er du bois pour les machines de guerre, sans lesquelles on e pouvait rien contre les places fortes avant l'usage du anon.

CHANT IV.

ARGUMENT.

Assemblée des démons, et harangue de Satan qui arme l'enfer contre l'armée chrétienne. Hidraot, roi de Damas, envoie sa nièce, la magicienne Armide, au camp de Godefroi pour séduire les chefs de son armée. Discours d'Armide à Godefroi. Succès de ses artifices et de ses séductions.

Déja les assiégeants hâtaient d'un même effort
Les instruments de guerre et ces apprêts de mort,
Quand sur eux des humains l'implacable adversaire
Tourne ces noirs regards qui menacent la terre.
Il voit leur allégresse, et frémit de la voir (1),
Sure de la troubler, et dans son désespoir,
Tel qu'un taureau blessé qui répand l'épouvante,
Il exhale contre eux sa rage mugissante;
De tous les maux ensemble il veut les accabler.
Dans son affreux palais Satan fait assembler
Le conseil des enfers : insensé, qui conspire
Contre le Tout-Puissant! Il croit dans son délire
S'égaler à son maître, oubliant son malheur,
Et comment du Très-Haut tonne le bras vengeur!

La trompette infernale, au fond des antres sombres,
Va frapper l'habitant des éternelles ombres;
Et ses rauques accents, perçant les soupiraux,

Font retentir l'Érèbe en ses profonds cachots.
Avec moins de fracas le tonnerre au loin gronde;
Moins terrible est le bruit qui trouble l'air et l'onde,
Alors qu'avec les feux sous la terre enfermés,
S'échappe le courroux des volcans enflammés.

En foule, à ce signal, accourent vers les portes
Du peuple de la nuit les nombreuses cohortes.
Que de monstres divers! que de spectres hideux!
Tous ont la peur, la flamme et la mort dans les yeux.
Tous ont l'aspect horrible, et leur forme diffère.
L'un, satyre velu, du pied creuse la terre;
L'autre a pour chevelure un tissu de serpents,
Repliés l'un dans l'autre, et sur son front rampants;
Ceux-là traînent le poids d'une croupe écailleuse,
Qu'appesantit sa queue immense et tortueuse;
Et ceux-ci, retraçant un monstre plus abject,
De l'immonde harpie ont le plumage infect.
Là sont réalisés les fantômes bizarres,
Que l'erreur inventa dans des siècles barbares:
Tous, enfants du mensonge, en peuplent le séjour.
Là, d'une flamme noire obscurcissant le jour,
La chimère vomit des torrents de fumée:
Là d'épouvante encor la Gorgone est armée,
Et le front du cyclope ouvre un œil monstrueux.
Les centaures cruels, les sphinx insidieux,
Et les chiens de Scylla, plus craints que les tempêtes
Briare et ses cent bras, et l'hydre et ses cent têtes,
Mille autres dont l'aspect répand le même effroi,
Siègent aux deux côtés du trône de leur roi.
De sa droite il soutient un sceptre lourd, énorme;
Tout l'orgueil des enfers est sur son front difforme.

Le front encore empreint des traits qui l'ont frappé,
Égale la hauteur d'Atlas et de Calpé.
Une fureur impie en tous ses traits respire :
Il semble enorgueilli de l'horreur qu'il inspire.
Tel que l'astre sinistre aux cieux étincelant,
Son œil roule, chargé d'un feu sombre et sanglant.
Distillant les poisons, le bitume et le soufre,
Sa large bouche écume, et s'ouvre comme un gouffre;
Et tel que le Gibel, dont les flancs entr'ouverts
De mortelles vapeurs empoisonnent les airs,
Tel Satan de sa bouche homicide, irritée,
Lance des tourbillons d'une flamme empestée.
Sa voix tonne; l'enfer tremble; dans ses cachots
Règne un vaste silence, et l'on entend ces mots :

« Dieux du Tartare, ô vous, des royaumes célestes,
Tombés, ainsi que moi, dans ces prisons funestes!
Plus dignes d'être assis au-dessus des soleils,
Au sein du jour natal, créé pour vos pareils;
Je ne veux point ici rappeler la querelle
Dont vous gardez sans doute un souvenir fidèle,
Ni de nos grands desseins tout l'espoir avorté :
Jadis par notre chûte ils ont trop éclaté.
Tranquille maintenant sur la voûte éthérée,
L'Éternel à son gré gouverne l'empyrée;
Et nous, vaincus, et nous, rebelles condamnés,
Dans cette nuit profonde anges emprisonnés,
Le vainqueur nous priva de nos honneurs suprêmes;
Notre front dégradé perdit ses diadèmes.
Bannis de ce ciel pur et des palais du jour,
Du ténébreux abyme il fit notre séjour.
Mais pour nous rendre encor notre sort plus horrible,

(Ah! de tous mes affronts c'est là le plus sensible,
L'affront le plus avant dans mon cœur imprimé!)
L'homme vil, de poussière et de fange formé,
Il l'appelle à ce ciel qui fut notre patrie!
C'est peu: pour cette race infidèle et chérie,
Pour accroître nos maux par son bonheur aigris,
Il a même à la mort abandonné son fils.
Nous l'avons vu ce fils, puissant pour nous défendre,
Ce fils triomphateur entrer dans notre empire,
Enlever nos captifs, libres par son secours;
Et leur ouvrant les cieux, pour nous fermés toujours,
Avec sa riche proie élevé dans les nues,
Déployer de l'enfer les enseignes vaincues.
Mais pourquoi vainement aggraver nos douleurs
Du souvenir amer de nos premiers malheurs?
Quels temps ont vu cesser nos maux et ses vengeances?
Ah! du moins prévenons de nouvelles offenses.
Eh! ne voyez-vous pas ce qu'il tente aujourd'hui
Pour attirer enfin la terre entière à lui?
Notre haine à jamais sera-t-elle impuissante?
Qu'une entreprise au moins signalée, éclatante,
Ranime notre audace et venge nos revers.
Laisserons-nous du Christ ces athlètes si fiers
Triompher dans l'Asie à leurs armes livrée,
Et rentrer sous leur joug Solyme délivrée?
Verrons-nous donc leur nom en tous lieux répandu
Et leur culte ennemi chaque jour étendu?
La croix encor chantée en de nouveaux langages,
Et le marbre étranger retraçant ses images?
Verrons-nous nos autels anéantis par-tout,
Nos temples renversés, et les siens seuls debout?
N'est-ce qu'à ce tyran qu'appartiendra la terre?

Pour lui seul doit fumer un encens tributaire!
Nous étions autrefois les dieux de l'univers :
Les temples pour nous seuls long-temps furent ouverts,
Et bientôt votre roi, privé de tant d'hommages,
A peine gardera quelques déserts sauvages.
Non, Satan jusques-là ne peut être abattu.
Pour l'empire du ciel nous avons combattu.
La foudre du tyran eut sur nous l'avantage;
Le succès nous manqua, mais non pas le courage.
Ce courage nous reste, et ne saurait plier :
L'honneur d'un grand dessein nous reste tout entier.
Que tardons-nous? Volez, et servez ma vengeance;
Vous, mes dignes soutiens, ma gloire, ma puissance,
Portez chez ces chrétiens les fléaux et la mort;
De toutes vos fureurs faites un même effort.
Avant que sous le joug tombe la Palestine,
D'une odieuse armée achevez la ruine.
Adresse, force, ruse, employez tout enfin,
Et que ma volonté soit seule le destin.
Que les uns loin du camp errent et se dispersent;
Que d'autres, du poison que les voluptés versent,
Enivrés et vaincus, esclaves amollis,
Dans les langueurs d'amour s'endorment avilis.
Qu'abandonnés entre eux aux discordes cruelles,
Les soldats sur leurs chefs lèvent des mains rebelles.
Périsse tout le camp, ses honneurs, ses soutiens,
Et périsse avec eux le dernier des chrétiens! »

Satan parlait encore, et toujours prompts au crime,
D'un vol impétueux élancés de l'abyme,
Les anges de la nuit sont montés vers le jour.
Tels, vomis à-la-fois d'un caverneux séjour,

(Ah! de tous mes affronts c'est là le plus sensible,
L'affront le plus avant dans mon cœur imprimé:)
L'homme vil, de poussière et de fange formé,
Il l'appelle à ce ciel qui fut notre patrie!
C'est peu: pour cette race infidèle et chérie,
Pour accroître nos maux par son bonheur aigris,
Il a même à la mort abandonné son fils.
Nous l'avons vu ce fils, puissant pour nous détruire,
Ce fils triomphateur entrer dans notre empire,
Enlever nos captifs, libres par son secours;
Et leur ouvrant les cieux, pour nous fermés toujours.
Avec sa riche proie élevé dans les nues,
Déployer de l'enfer les enseignes vaincues.
Mais pourquoi vainement aggraver nos douleurs
Du souvenir amer de nos premiers malheurs?
Quels temps ont vu cesser nos maux et ses vengeances?
Ah! du moins prévenons de nouvelles offenses.
Eh! ne voyez-vous pas ce qu'il tente aujourd'hui
Pour attirer enfin la terre entière à lui?
Notre haine à jamais sera-t-elle impuissante?
Qu'une entreprise au moins signalée, éclatante,
Ranime notre audace et venge nos revers.
Laisserons-nous du Christ ces athlètes si fiers
Triompher dans l'Asie à leurs armes livrée,
Et rentrer sous leur joug Solyme délivrée?
Verrons-nous donc leur nom en tous lieux répandu,
Et leur culte ennemi chaque jour étendu?
La croix encor chantée en de nouveaux langages,
Et le marbre étranger retraçant ses images?
Verrons-nous nos autels anéantis par-tout,
Nos temples renversés, et les siens seuls debout?
N'est-ce qu'à ce tyran qu'appartiendra la terre?

Une facile proie au fer égyptien.
Tandis qu'il méditait cette trame perfide,
Un esprit infernal, son conseil et son guide,
L'encourageant encor de sa secrète voix,
Des plus affreux moyens lui suggérait le choix.

La nièce d'Hidraot, dans son art élevée,
Auprès de lui croissait, au trône réservée,
Et de tout l'Orient l'objet le plus vanté,
Armide, remportait le prix de la beauté.
Tout ce que peut unir d'adresse ou d'énergie,
D'artifice ou d'appas, son sexe et la magie,
Armide le possède : elle était digne enfin
Qu'Hidraot la choisît pour remplir son dessein.
Il l'appelle et lui dit : « Chère et fidèle Armide,
Qui portes un cœur mâle avec un front timide,
Toi, dans qui la douceur de ces traits délicats
Nous cache un esprit mûr sous de jeunes appas,
Qui creusas plus que moi les sciences profondes;
Un grand projet m'occupe, et si tu me secondes,
Le succès en est sûr, et ne peut nous tromper.
De tes habiles mains il faut développer
La trame insidieuse en mes veilles ourdie :
Prête à mes vieux travaux ta jeunesse hardie.
Armide, il faut te rendre au camp de Godefroi :
Que tout l'art de ton sexe y pénètre avec toi.
Porte-s-y de l'amour et le masque et les armes,
L'amorce des regards, l'imposture des larmes,
La prière plaintive, et les feintes douleurs;
Au charme de ta voix joins celui de tes pleurs.
Que l'on plaigne dans toi la beauté gémissante;
Présente à la pitié l'infortune innocente.

Dans les cœurs les plus durs force la volonté;
Parle, même en trompant, comme la vérité;
Et que sous la pudeur l'audace soit voilée.
Ah! si de Godefroi la sagesse ébranlée
Succombait elle-même à ces regards si doux!...
C'est contre sa vertu qu'il faut les armer tous.
Qu'il soit épris d'Armide, et préfère avec elle
Les douces voluptés à la guerre cruelle:
Son flambeau dans tes mains peut alors s'étouffer.
Mais si de ce héros tu ne peux triompher,
Aux plus vaillants guerriers au moins donne des chaînes
Que pour eux tes désirs soient des lois souveraines;
Qu'ils s'éloignent du camp pour n'y rentrer jamais.
Il trace en même temps la suite et les effets
De ce triomphe heureux dont il la croit capable;
Il y joint des méchants la maxime coupable (4):
« Crois que tout est permis, en toute occasion,
A qui sert son pays et sa religion. »

Fière de sa beauté, des charmes de son âge,
Des dons que sa jeunesse a reçus en partage,
Elle consent à tout, part dès la fin du jour.
Sur ce départ soudain qu'on dérobe à la cour,
Des bruits divers et faux trompent la renommée.
Elle entreprend de vaincre une invincible armée,
Non comme une Clorinde, à l'aide de son bras:
Armide n'a besoin que de ses seuls appas (5).
Elle arrive, entre au camp que Godefroi prépare.
A l'aspect imprévu d'une beauté si rare,
La surprise autour d'elle élève un bruit confus;
Tous les yeux sont fixés, tous les cœurs suspendus.
Tels se portent nos yeux vers la céleste sphère,

; qu'un nouvel astre apparaît à la terre.
:hypre et de Délos jamais les déités
rirent tant d'attraits aux mortels enchantés.
réseau délicat ses blonds cheveux se couvrent,
cacher leur couleur, et ses voiles qui s'ouvrent,
talent aux yeux tout l'or développé.
ous cet arc changeant qu'Iris a détrempé,
oleil réfléchi le rayon luit encore;
dès qu'il a percé le rideau qu'il colore,
splendit soudain, et remplissant les cieux,
e clarté nouvelle il éblouit les yeux.
ngue chevelure, en ondoyante soie,
éroule, et Zéphyre en jouant la déploie.
é sous sa paupière, ou levé tour-à-tour,
œil, où sont gardés tous les trésors d'amour,
les faire envier, en paraît plus avare.
pure blancheur dont un beau lys se pare,
rose y mêlant sa fraîcheur et ses feux,
ncent de son teint l'éclat voluptueux.
seule, et par l'amour la rose préférée,
ellit une bouche à lui seul consacrée,
s'exhale en parfum le souffle du plaisir;
ouffle qui soulève, au-devant du désir,
ein où se partage et s'arrondit l'albâtre,
ormant ces contours que l'amour idolâtre,
de légers tissus dérobent à moitié :
le et vaine barrière! au trésor envié
tre la pensée avide et vagabonde,
prompte que l'œil même; et comme à travers l'onde
ayon passe et court sans diviser les flots,
i perce à travers les voiles, les bandeaux,
oureuse pensée (6); elle erre, elle s'attache

A l'objet irritant qui se montre et se cache,
En surprend le secret, et dans le même instant,
Le raconte au désir qui brûle en l'écoutant.
Au milieu de la foule autour d'elle attirée,
D'un bruit admirateur elle avance entourée,
Et semble ne pas voir l'effet de sa beauté.
Elle en sourit tout bas : son orgueil est flatté
De ce prélude heureux d'une victoire entière.
On veut savoir quelle est cette belle étrangère,
Et jusques dans un camp quel dessein la conduit.
Elle arrête un moment le concours qui la suit,
Et vers le général demande qu'on la guide.
Tel que le papillon, par un instinct perfide,
Vole à l'éclat du feu qui lui cache la mort,
Soudain le jeune Eustache accourt avec transport,
Voit, contemple, et déja brûle au fond de son ame :
Il savoure à longs traits un regard qui l'enflamme.
L'audace de l'amour et de ses jeunes ans
Fait éclater l'ardeur qui trouble tous ses sens.
« Madame, de ce nom s'il faut qu'on vous appelle ;
Car rien ne s'offre en vous qui soit d'une mortelle :
Jamais fille d'Adam n'a porté dans ses yeux
Ces divines splendeurs qui nous ouvrent les cieux.
Ah ! de grace, parlez, dites-nous qui vous êtes.
Quels climats ont produit des beautés si parfaites ?
Quel est votre destin ? de quels lieux venez-vous
Apporter ou chercher le bonheur parmi nous ?
Prevenez nos erreurs : on craint de se méprendre
A l'hommage, aux respects qu'il convient de vous rendre
S'il faut qu'à vos genoux.... » Armide en soupirant
Le relève : « pour moi cet honneur est trop grand,
Il ne m'appartient point, seigneur, et vos hommages

Font trop valoir en moi de faibles avantages,
Qui n'ont pu même encor me faire un sort plus doux.
Celle que le destin amène devant vous,
N'est rien qu'une mortelle et qu'une infortunée,
Fille, hélas! fugitive, aux larmes condamnée;
Qui vient dans Godefroi chercher un protecteur:
Mon malheur m'y réduit. Si votre ame, seigneur,
Est généreuse autant qu'elle paraît sensible,
Daignez le rendre au moins à mes pleurs accessible.
Le bruit de ses vertus m'a conduite vers lui. »
« Et son frère, dit-il, doit être votre appui.
Vous n'aurez pas en vain employé ma prière:
Elle aura quelques droits sur le cœur de mon frère.
C'est moi qui veux, madame, accompagner vos pas:
Comptez sur son pouvoir, ainsi que sur mon bras. »
Il dit, et sur-le-champ la conduit aux demeures,
Où Bouillon et les chefs, en de paisibles heures,
D'un camp tumultueux aimaient à fuir l'aspect.
Armide devant lui s'incline avec respect,
Et garde en rougissant un timide silence.
Godefroi la rassure: elle parle, et commence
Un tissu mensonger de plaintes, de malheurs.
Son organe touchant fait aimer ses douleurs;
Et sa voix, déguisant ses fraudes méditées,
Attache à son récit les ames enchantées.

« Prince, quand l'Orient honore ton grand cœur,
Et semble enorgueilli de t'avoir pour vainqueur,
Telle est aussi par-tout ta vertu célébrée,
Que par tes ennemis tu la vois implorée.
Oui, quoique ma naissance en mon ame ait tracé
Un culte par ton bras déja trop abaissé,

A l'objet irritant qui se montre et se cache,
En surprend le secret, et dans le même instant,
Le raconte au désir qui brûle en l'écoutant.
Au milieu de la foule autour d'elle attirée,
D'un bruit admirateur elle avance entourée,
Et semble ne pas voir l'effet de sa beauté.
Elle en sourit tout bas : son orgueil est flatté
De ce prélude heureux d'une victoire entière.
On veut savoir quelle est cette belle étrangère,
Et jusques dans un camp quel dessein la conduit.
Elle arrête un moment le concours qui la suit,
Et vers le général demande qu'on la guide.
Tel que le papillon, par un instinct perfide,
Vole à l'éclat du feu qui lui cache la mort,
Soudain le jeune Eustache accourt avec transport,
Voit, contemple, et déja brûle au fond de son ame:
Il savoure à longs traits un regard qui l'enflamme.
L'audace de l'amour et de ses jeunes ans
Fait éclater l'ardeur qui trouble tous ses sens.
« Madame, de ce nom s'il faut qu'on vous appelle;
Car rien ne s'offre en vous qui soit d'une mortelle:
Jamais fille d'Adam n'a porté dans ses yeux
Ces divines splendeurs qui nous ouvrent les cieux.
Ah! de grace, parlez, dites-nous qui vous êtes.
Quels climats ont produit des beautés si parfaites?
Quel est votre destin? de quels lieux venez-vous
Apporter ou chercher le bonheur parmi nous?
Prévenez nos erreurs : on craint de se méprendre
A l'hommage, aux respects qu'il convient de vous rendre.
S'il faut qu'à vos genoux.... » Armide en soupirant
Le relève : « pour moi cet honneur est trop grand;
Il ne m'appartient point, seigneur, et vos hommages

Soit que le crime encor ne fût pas dans son sein,
Et qu'il se contentât que de mon héritage
L'hyménée à son fils assurât le partage.
Je croissais, et ce fils croissait auprès de moi;
Mais dès long-temps, objet de mépris et d'effroi,
Il a déshonoré son rang et sa noblesse,
Et ses mœurs et ses goûts respirent la bassesse.
Il dédaigne à-la-fois, dans ses penchants grossiers,
Et les nobles plaisirs, et les travaux guerriers,
Joint au brutal orgueil la sordide avarice,
Et ses difformes traits ont la laideur du vice.
C'est pour ce monstre, hélas! qu'un tuteur inhumain
Osait me demander et mon cœur et ma main.
Mais en vain pour forcer mes vœux et mon suffrage,
Soins, promesses, prière, il mit tout en usage:
Mon dédaigneux silence expliqua mes refus.
Enfin de mes mépris un jour las et confus,
Il s'éloigna de moi d'un air sombre et terrible:
Du crime sur son front je vis l'empreinte horrible,
Et je lus mon arrêt dans ses regards écrit.
Dès ce jour, effrayant mes sens et mon esprit,
Des songes menaçants, de sinistres images,
De mon sort dans la nuit me traçaient les présages.
De ma mère à mes yeux le spectre s'est offert (8),
Morne et pâle, de deuil et de larmes couvert.
Hélas! qu'en cet état elle était différente
De ces portraits chéris, dont la beauté présente
Me rendait tous ses traits, et trompait ma douleur:
Fuis, disait-elle, fuis, et préviens ton malheur,
Ma fille, fuis la mort, la mort qu'on te prépare;
Vois le fer, le poison dans la main d'un barbare....
Mais que servaient alors ces funestes avis?

esse jamais les eût-elle suivis?
faisait trembler, et mon sexe et mon âge
le, m'exiler de mon propre héritage;
itter, ma patrie, et le toit paternel,
emblait un parti si dur et si cruel,
j'aimais mieux encor subir ma destinée,
mourir au moins qu'aux lieux où j'étais née.
itais la mort, et n'osais l'éviter;
int des soupçons qui la pouvaient hâter,
ame incessamment de terreurs poursuivie,
ait dans ce supplice une mourante vie;
ble au criminel qu'un glaive suspendu
ce d'un trépas trop long-temps attendu.

ces troubles affreux, soit clémence divine,
qu'à des maux plus grands mon astre me destin
Un fidèle sujet dans son zèle affermi,
De mon père autrefois le ministre et l'ami,
Aronte enfin m'apprend la sentence portée,
Les ordres qu'il reçoit, et qu'à l'heure arrêtée.
Lui-même il doit m'offrir le vase empoisonné.
Il presse, il enhardit mon courage étonné,
A résoudre un départ nécessaire et facile.
Il s'offre à me guider, me répond d'un asyle;
Il dissipe ma crainte, et m'assure un appui;
Je cède, et je consens à partir avec lui.
Combien de fois, laissant une terre chérie,
Mes regards, retournés vers ma douce patrie,
Y reportaient mon ame, et retardaient mes pas!
Le malheur m'arrachant à ces heureux climats,
Comme un frêle vaisseau, le jouet de l'orage,
Est par un tourbillon enlevé du rivage.

La nuit, favorisant nos vœux et nos projets,
Semblait rendre pour nous son voile plus épais;
Et partageant mon sort, deux femmes de ma suite
Voulurent jusqu'au bout accompagner ma fuite.
Nous marchons, et toujours loin des lieux fréquentés;
Et suivant jour et nuit des chemins écartés,
Nous étions parvenus, en touchant les frontières,
Jusqu'au château qu'Aronte hérita de ses pères.
Mais bientôt le tyran de ma fuite informé,
Redemande sa proie, et de rage animé,
De ses propres forfaits il charge sa victime.
Il répand qu'avec moi réuni par le crime,
Aronte à mes trésors vendant la trahison,
A contre mon tuteur préparé le poison,
Afin que de mon sort désormais la maîtresse,
A mille adorateurs prodiguant ma jeunesse,
Je pusse aux voluptés prostituer mes jours,
Et suivre sans nul frein de coupables amours.
Mais, ô sainte pudeur, pour moi toujours sacrée (9)!
Avant que d'attenter à ta loi révérée,
Puissé-je voir sur moi tonner le ciel vengeur!
Tyran, garde mon trône, et me laisse l'honneur;
Et, puisque de mon sang ta haine est altérée,
Qu'Armide soit proscrite, et non déshonorée.
Le traître! il craint mon peuple, il craint qu'en ma faveur,
Mes sujets soulevés contre un usurpateur,
Ne réclament mes droits et vengent mes injures.
Il colore avec art ses lâches impostures,
Et du peuple, abusé par ses déguisements,
Il enchaîne le bras, et les ressentiments.
Maître de mes trésors et ceint de ma couronne,
Il veut qu'entre ses mains Aronte m'abandonne,

Ma faiblesse jamais les eût-elle suivis?
Tout me faisait trembler, et mon sexe et mon âge.
Fuir seule, m'exiler de mon propre héritage;
Tout quitter, ma patrie, et le toit paternel,
Me semblait un parti si dur et si cruel,
Que j'aimais mieux encor subir ma destinée,
Et ne mourir au moins qu'aux lieux où j'étais née.
Je redoutais la mort, et n'osais l'éviter;
Et cachant des soupçons qui la pouvaient hâter,
Mon ame incessamment de terreurs poursuivie,
Traînait dans ce supplice une mourante vie;
Semblable au criminel qu'un glaive suspendu
Menace d'un trépas trop long-temps attendu.

« Dans ces troubles affreux, soit clémence divine,
Soit qu'à des maux plus grands mon astre me destine,
Un fidèle sujet dans son zèle affermi,
De mon père autrefois le ministre et l'ami,
Aronte enfin m'apprend la sentence portée,
Les ordres qu'il reçoit, et qu'à l'heure arrêtée,
Lui-même il doit m'offrir le vase empoisonné.
Il presse, il enhardit mon courage étonné,
A résoudre un départ nécessaire et facile.
Il s'offre à me guider, me répond d'un asyle;
Il dissipe ma crainte, et m'assure un appui;
Je cède, et je consens à partir avec lui.
Combien de fois, laissant une terre chérie,
Mes regards, retournés vers ma douce patrie,
Y reportaient mon ame, et retardaient mes pas!
Le malheur m'arrachait à ces heureux climats,
Comme un frêle vaisseau, le jouet de l'orage,
Est par un tourbillon enlevé du rivage.

Mais dans un si grand coup il voudrait pour soutiens,
D'intrépides guerriers et tels que sont les tiens;
Et telle est près de lui leur haute renommée,
Qu'il compte sur eux seuls plus que sur une armée. »

Armide semble ici s'arrêter à regret,
Attend une réponse, et soupire, et se tait.
Mais son silence parle, et son maintien supplie.
Quelque temps de Bouillon l'ame en soi recueillie
Se consulte elle-même, et sans rien décider,
Ne sait ce qu'il convient de croire ou d'accorder.
Il craint des musulmans la foi toujours suspecte:
L'infortune pourtant, que la vertu respecte,
La pitié qui toujours agit sur un grand cœur,
Prend la cause d'Armide, et plaide en sa faveur.
Mais la pitié facile, et si souvent séduite,
Ne peut d'un général diriger la conduite.
Il peut considérer de plus grands intérêts:
Damas ouvre un chemin à de nouveaux progrès,
Peut fournir des secours, des armes et des places,
Et balancer enfin l'Égypte et ses menaces.
Ces pensers suspendaient ses esprits agités.
Armide tient sur lui ses regards arrêtés,
Suit tous ses mouvements, observe son visage,
Et de son embarras tire un triste présage.
Il lui répond enfin, et tâche en sa faveur
D'adoucir des refus dont il sent la rigueur.

« Madame, si nos mains, nos ames, nos épées,
Pour la cause du ciel n'étaient pas occupées,
S'il ne nous eût choisis pour ce premier devoir,
Vous auriez pu sur nous fonder un juste espoir.

p peu de vous plaindre : il faudrait vous défen
ez ce qu'ici nous venons entreprendre.
levons avant tout accomplir notre vœu,
mchir et la ville et le peuple de Dieu.
Ce serait mal servir et sa cause et sa gloire,
Que d'affaiblir l'armée avant cette victoire.
is, si nous triomphons en des projets si grands,
Solyme est ravie au joug de ses tyrans,
vous engage ici ma foi toujours sacrée,
e jamais Godefroi n'a vainement jurée,
me, nous irons vous rendre vos états :
pitié trop juste y guidera nos pas.
ntenant à la voix du Dieu qui nous appelle,
erte même pitié me rendrait infidèle. »

Armide à ce discours s'incline tristement :
Vers la terre ses yeux se fixent un moment.
Elle demeure ainsi quelque temps immobile,
Et comme anéantie en sa douleur tranquille
Enfin levant au ciel un visage éploré,
Et poussant du malheur le cri désespéré :
« Malheureuse ! ma perte est donc inévitable !
Est-il une infortune à la mienne semblable ?
Dit-elle, et désormais qui peut la soulager ?
Oui, plutôt que mon sort puisse jamais changer.
Les hommes tout-à-coup changent de caractère,
Et pour moi la pitié s'exile de la terre.
Nul espoir, nul refuge : il n'en est plus pour moi.
Croirai-je que mes pleurs qui n'ont pu rien sur toi
Sauront mieux attendrir le tyran qui m'accable ?
Non, de ces durs refus ton cœur n'est point coupable.
Je ne l'accuse pas : contre moi seule armé,

Le ciel à la clémence aujourd'hui l'a fermé.
Mon destin seul fait tout : c'est lui qui me déclare
D'un secours si léger le refus si barbare.
Eh bien! destin cruel, achève, et dans leur fleur
Moissonne donc ces jours flétris par le malheur.
C'est peu que ton courroux signalé par avance,
Ait frappé mes parents, ravis à mon enfance,
Qu'il m'ait ôté le trône : achève, offre mon sein,
Le sein d'une victime au poignard assassin.
C'en est fait, et déja je vois ma dernière heure.
En ces lieux plus long-temps faut-il que je demeure?
L'honneur me le défend : où fuir? où me cacher?
Quel asyle où la mort ne me vienne chercher?
La terre n'en a point contre la tyrannie.
Il n'est qu'un seul moyen d'y dérober ma vie.
Allons, ma main suffit pour prévenir ses coups. »

Son visage à ces mots s'arme du fier courroux
Qu'inspire d'un grand cœur la royale noblesse :
Tant elle sait tromper! l'adroite enchanteresse
Se détourne, et déja semble prête à partir.
De dépit et de honte on voit son front rougir.
Des pleurs plus abondants dont ses yeux se remplissent,
Inondent dans leur cours son sein qu'ils embellissent;
Ils animent son teint qui brille de ses pleurs,
Dont le crystal se mêle au feu de ses couleurs.
Telle brille au matin sur les roses naissantes
La rosée épandue en gouttes rayonnantes :
L'Aurore dont ces fleurs ont attiré les yeux,
Jalouse et satisfaite, en orne ses cheveux.
Ainsi mêlant sa flamme à ces brûlantes larmes (11),
Pour pénétrer les cœurs, Amour s'en fait des armes.

C'est trop peu de vous plaindre : il faudrait vous défendre;
Mais voyez ce qu'ici nous venons entreprendre.
Nous devons avant tout accomplir notre vœu,
Affranchir et la ville et le peuple de Dieu.
Ce serait mal servir et sa cause et sa gloire,
Que d'affaiblir l'armée avant cette victoire.
Mais, si nous triomphons en des projets si grands,
Si Solyme est ravie au joug de ses tyrans,
Je vous engage ici ma foi toujours sacrée,
Que jamais Godefroi n'a vainement jurée,
Madame, nous irons vous rendre vos états :
Une pitié trop juste y guidera nos pas.
Maintenant à la voix du Dieu qui nous appelle,
Cette même pitié me rendrait infidèle. »

Armide à ce discours s'incline tristement :
Vers la terre ses yeux se fixent un moment.
Elle demeure ainsi quelque temps immobile,
Et comme anéantie en sa douleur tranquille.
Enfin levant au ciel un visage éploré,
Et poussant du malheur le cri désespéré :
« Malheureuse ! ma perte est donc inévitable !
Est-il une infortune à la mienne semblable ?
Dit-elle, et désormais qui peut la soulager ?
Oui, plutôt que mon sort puisse jamais changer,
Les hommes tout-à-coup changent de caractère,
Et pour moi la pitié s'exile de la terre.
Nul espoir, nul refuge : il n'en est plus pour moi.
Croirai-je que mes pleurs qui n'ont pu rien sur toi,
Sauront mieux attendrir le tyran qui m'accable ?...
Non, de ces durs refus ton cœur n'est point coupable,
Je ne l'accuse pas : contre moi seule armé,

Dans ce noble pays où l'honneur est sacré,
Où d'un culte si beau le sexe est entouré,
On dira que pour lui nul de nous n'eut des armes,
Que nul ne prit sa cause, et ne vengea ses larmes!
Non, j'en jure, et plutôt je consens des premiers
A ne chausser jamais les éperons guerriers;
Je dépose à l'instant mon casque, ma cuirasse,
Mon inutile épée, et n'aurai plus l'audace
De me parer d'un nom sans effet, sans pouvoir,
Dont il m'est défendu de remplir le devoir. »

Dès qu'Eustache a parlé, toute cette jeunesse,
Entourant Godefroi, le conjure, le presse,
Applaudit ce discours, et cet avis pour eux
Est le seul à-la-fois utile et généreux.
« Je me rends, dit Bouillon; une si vive instance,
L'accord des volontés force ma résistance.
Qu'Armide obtienne donc ce qu'elle a demandé;
Mais plus qu'à sa prière à vos vœux j'ai cédé.
Si votre général a sur vous quelque empire,
Modérez cependant ces transports qu'elle inspire. »
Ces mots les satisfont: chacun pense en effet,
Qu'il autorise en eux ce qu'il souffre à regret.
Mais que ne pouvait pas Armide gémissante?
Tout lui cède: on dirait qu'à sa bouche charmante,
Comme en des chaînes d'or tous les cœurs arrêtés,
S'attachent sans défense, et restent enchantés (13).
Ravi de son triomphe, Eustache court près d'elle:
« Calmez, dit-il, calmez cette douleur mortelle,
O céleste beauté! vos vœux sont secondés.
Comptez sur les secours qui vous sont accordés.
Vous les aurez, madame. » Armide, à ce langage,

De sa tristesse sombre éclaircit le nuage.
Elle arrête les pleurs qui tombaient de ses yeux,
Les sèche avec son voile, et d'un jour radieux
Ramenant sur son front la sérénité pure,
Paraît en souriant embellir la nature;
Aux rayons de l'espoir son cœur est ranimé;
De l'avenir qui s'ouvre il est déja charmé.
De leurs soins généreux à tous elle rend grace.
Rien d'un si grand bienfait n'effacera la trace.
Il remplira le monde, et ce long souvenir,
Ainsi que dans son cœur, vivra dans l'avenir.
Sa muette éloquence en disait davantage,
Et composait si bien ses gestes, son visage,
Que rien dans les esprits n'éveillait les soupçons.

Elle veut consommer toutes ses trahisons,
Que sa seule beauté, par de nouveaux prodiges,
De Circé, de Médée efface les prestiges,
Et nouvelle syrène, elle espère à sa voix
Endormir la raison des héros et des rois,
Subjuguer les plus fiers, et dompter les plus braves
Pour préparer des fers à de nombreux esclaves.
Elle sait varier les pièges de son art [illegible].
Souvent elle détourne et fait taire un regard
Où le désir ardent lançait un trait rapide
Sévère au plus hardi, facile au plus timide.
Le frein ou l'aiguillon lui servent à son gré.
Voit-elle s'affaiblir l'amour mal assuré,
Ou le respect craintif étouffer la tendresse?
Un sourire portant la plus douce promesse
Rengage le premier, fait parler le second.
Jamais son artifice, en ressources fécond

Ne souffre que la froide et triste défiance
Ote aux désirs glacés toute leur complaisance.
Elle nourrit ensemble et contient tous leurs feux :
S'il faut en arrêter l'essor audacieux,
Son modeste regard où la réserve est peinte,
A la témérité fait succéder la crainte ;
Mais tempérés encor d'une aimable pitié,
Les dédains de son front s'effacent à moitié.
On aime ses refus ; et sa fierté, sa gloire,
Relèvent pour l'amour le prix de la victoire.

Quelquefois à l'écart retirant ses douleurs,
Tout-à-coup son visage est inondé de pleurs.
Elle feint de cacher une atteinte cruelle,
Et ses amants trompés vont pleurer avec elle :
Tant on aime encor plus la beauté que l'on plaint !
Soudain, comme oubliant tous les maux qu'elle craint,
Elle écarte la nuit sur son front imprimée,
Et rejoint en riant la foule accoutumée,
Entretient ses amants, plaît et veut plaire à tous ;
L'allégresse et l'espoir, sous les traits les plus doux,
Passent dans tous les cœurs ; tout renaît à sa vue :
On dirait qu'aucun d'eux ne l'avait encor vue.
Sous l'ombre de Thabé quelques instants perdu,
Tel le jour est plus beau, quand il nous est rendu.

Mais tandis qu'à loisir caressant leur faiblesse,
L'amour les enivrait de sa coupe traîtresse,
Dans ces transports nouveaux qui viennent les saisir,
Où se confond l'excès du trouble et du plaisir,
Il semble que loin d'eux leur ame est emportée :
Elle est tout-à-la-fois ravie et tourmentée,

à succomber à tant de mouvements.
Je se jouait de leurs égarements.
tes jeux, Amour! tel est ton esclavage:
the et le miel composent ton breuvage.
souffre de tes traits; on gémit d'en guérir.

vœux éludés! l'un croyant l'attendrir,
on faible et tremblant la presse de se rendre:
nuité feint de ne pas entendre;
nt coloré d'une fausse pudeur,
de mépris l'injure et la froideur.
est prêt d'avouer le feu qui le tourmente:
it brusquement, et trompe son attente;
elle l'écoute, et son courroux marqué
un crime encor d'un aveu provoqué.
nme un chasseur long-temps égaré sur la voie,
gt fois retrouve et perd sa fugitive proie,
Ainsi tous ces rivaux, dans leurs vœux mal conçus
Sont vingt fois en un jour attirés et déçus

Tel fut l'art séduisant dont l'amorce perfide
Captiva tant de cœurs, pris aux filets d'Armide.
Tel fut, pour dire plus, le joug impérieux
L'inévitable joug qu'elle étendit sur eux.
Faut-il donc s'étonner qu'un Hercule, un Achille
Fût jadis de l'Amour la conquête facile,
Quand des chrétiens, soldats du Dieu de l'univers
Captifs d'une infidèle, ont adoré ses fers?

FIN DU QUATRIÈME CHANT

NOTES

SUR LE QUATRIÈME CHANT.

Page 414, *vers* 5.

(1) Il voit leur allégresse, et frémit de la voir.

Le poëte a employé ici une image commune et petite, que je n'ai pas cru devoir rendre.

Ambo le labbra del furor si morse.

De fureur il se mordit les lèvres.

Il n'y a rien à faire en poésie du diable *se mordant les lèvres:* c'est un mouvement de dépit plutôt que de fureur, et il y a trop loin de là au *taureau blessé* qui vient au vers suivant. Ce sont ces disparates qui prouvent qu'en effet le Tasse n'avait pas un goût assez sûr pour désarmer la critique. Mais il avait une si belle imagination; et comme a si bien dit la Fontaine,

Mais qui peut tout avoir?

Page 300, *vers* 00.

(2) Que de spectres divers! que de monstres hideux!

Je crois devoir ici rendre raison de quelques suppressions ou changements que je me suis permis dans cet enfer du Tasse.

J'ai averti dans la préface (*) que j'avais retranché par-

(*) Cette préface ne s'est pas trouvée dans les manuscrits de la Harpe.

Et prête à succomber à tant de mouvements.
Armide se jouait de leurs égarements.
Tels sont tes jeux, Amour! tel est ton esclavage:
Et l'absinthe et le miel composent ton breuvage.
On souffre de tes traits: on gémit d'en guérir.

Que de vœux éludés! l'un croyant l'attendrir,
D'un ton faible et tremblant la presse de se rendre:
Son ingénuité feint de ne pas entendre;
Ou son front coloré d'une fausse pudeur,
Cache de ses mépris l'injure et la froideur.
L'autre est prêt d'avouer le feu qui le tourmente:
Elle fuit brusquement, et trompe son attente;
Ou bien elle l'écoute, et son courroux marqué
Lui fait un crime encor d'un aveu provoqué.
Comme un chasseur long-temps égaré sur la voie,
Vingt fois retrouve et perd sa fugitive proie,
Ainsi tous ces rivaux, dans leurs vœux mal conçus.
Sont vingt fois en un jour attirés et déçus.

Tel fut l'art séduisant dont l'amorce perfide
Captiva tant de cœurs, pris aux filets d'Armide.
Tel fut, pour dire plus, le joug impérieux,
L'inévitable joug qu'elle étendit sur eux.
Faut-il donc s'étonner qu'un Hercule, un Achille,
Fût jadis de l'Amour la conquête facile,
Quand des chrétiens, soldats du Dieu de l'univers,
Captifs d'une infidèle, ont adoré ses fers!

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

NOTES

SUR LE QUATRIÈME CHANT.

Page 414, *vers* 5.

(1) Il voit leur allégresse, et frémit de la voir.

Le poëte a employé ici une image commune et petite, que je n'ai pas cru devoir rendre.

Ambo le labbra del furor si morse.

De fureur il se mordit les lèvres.

Il n'y a rien à faire en poésie du diable *se mordant les lèvres:* c'est un mouvement de dépit plutôt que de fureur, et il y a trop loin de là au *taureau blessé* qui vient au vers suivant. Ce sont ces disparates qui prouvent qu'en effet le Tasse n'avait pas un goût assez sûr pour désarmer la critique. Mais il avait une si belle imagination; et comme a si bien dit la Fontaine,

Mais qui peut tout avoir?

Page 300, *vers* 00.

(2) Que de spectres divers! que de monstres hideux!

Je crois devoir ici rendre raison de quelques suppressions ou changements que je me suis permis dans cet enfer du Tasse.

J'ai averti dans la préface (*) que j'avais retranché par-

(*) Cette préface ne s'est pas trouvée dans les manuscrits de la Harpe.

tout les noms de Pluton, de Cerbère, etc. Il est reconnu que c'est une disconvenance bien gratuite : ce n'est pas Pluton qui *a combattu contre le Très-Haut pour l'empire du ciel*, comme Satan va le dire dans sa harangue ; et le poëte qui sait très-bien faire agir et parler Satan dans la fable de son poëme, ne pouvait sûrement rien faire de Pluton. L'on ne conçoit pas cette inconséquence ; mais aussi n'y a-t-il pas de faute plus facile à effacer.

Quant aux figures monstrueuses qu'il donne aux démons, et qui toutes sont tirées de la fable, elles sont très-favorables à la poésie descriptive, et n'offrent d'autre difficulté que de rajeunir des images souvent employées : c'est la tâche du talent. Il ne répugne pas d'ailleurs au systême religieux qui doit être celui de l'ouvrage, que les démons, que nous ne connaissons dans notre religion que comme des esprits malfaisants, aient dans les enfers des formes hideuses, et que par la même raison les anges qui sont des esprits purs, soient revêtus de belles formes, quand ils veulent se rendre visibles aux yeux des hommes. L'un et l'autre est conforme aux notions qu'un poëte chrétien peut et doit tirer de l'Écriture. Satan, quand il veut parler à Ève, prend la figure d'un serpent, animal dont la vue est odieuse et repoussante : les anges au contraire se montrent toujours avec toutes les apparences de la beauté. Mais, pour fonder encore davantage la vraisemblance des peintures, j'ai ajouté ces trois vers :

> Là sont réalisés les fantômes bizarres
> Que l'erreur inventa dans des siècles barbares :
> Tous, enfants du mensonge, en peuplent le séjour.

Rien ne m'a paru plus propre à justifier toutes ces inventions mythologiques placées dans l'enfer des chrétiens, ces gorgones, ces chimères, ces cyclopes, etc., etc., dont la poésie sait tirer un si grand parti. Il est naturel de supposer que les démons s'étant réellement fait adorer sous une multitude de formes fantastiques et monstrueuses, et ayant été véritable-

ment les auteurs d'une idolâtrie qui n'en est pas moins un délire honteux pour avoir été embellie par les couleurs poétiques, puissent avoir dans les enfers ces mêmes formes dont ils remplirent long-temps les imaginations égarées. Ce n'était pas, ce me semble, oser trop que de donner trois vers au Tasse pour accorder parfaitement ces rêveries antiques avec le sérieux de nos vérités religieuses.

La peinture de Satan offre chez lui de beaux traits; mais il en est aussi quelques-uns qu'il m'a paru à propos d'écarter dans la traduction. Il lui donne une *majesté horrible, orrida maesta*. L'expression est belle en elle-même; mais je ne crois pas que l'épithète puisse faire passer la *majesté*, quand il s'agit de Satan, qui n'en peut avoir d'aucune espèce. Je suis même persuadé que si le poëte s'est servi de ce mot, c'est qu'il montre ici Pluton, et non pas Satan; mais c'est une faute qui en amène une autre; car tous les autres traits du tableau sont bien de Satan, et nullement de Pluton. *L'horrible majesté* irait très-bien au Pluton de la fable, l'un des trois monarques qui se partagent le monde; mais non pas à Satan, qui n'est dans notre croyance que le chef des esprits rebelles et condamnés. *La majesté* qui offre la plus haute et la plus imposante de toutes les idées de puissance, ne saurait convenir en aucune manière à l'esprit de ténèbres, dont la puissance, dans notre religion, comme dans la raison, est si prodigieusement subordonnée à celle de Dieu, qu'elle ne peut même résister à la voix du moindre des ministres et des serviteurs de Dieu, dès qu'ils parlent en son nom. Ce n'est sûrement pas sous ce rapport de la puissance que le chrétien *a peur du diable*, selon l'expression vulgaire : il n'y a personne au contraire qui le craigne moins : il n'est pas un chrétien qui, avec la foi, ne fasse trembler tous les démons réunis. C'est seulement par la séduction qu'ils sont à craindre pour nous, précisément comme les flatteurs pour les rois. Un roi fait trembler d'un coup-d'œil le plus fier des courtisans; mais si les faiblesses du prince sont d'accord avec les insinuations du courtisan, dès ce moment celui-ci est le maître.

Le poëte s'est contenté d'énoncer la maxime, sans la
lifier : il a cru, non sans quelque raison, qu'il suffisait
l'apprécier, qu'elle fût dans la bouche d'un magicien,
à-dire d'un impie et d'un scélérat. Mais dans les jo
j'écris, où la théorie du crime a été érigée en morale,
suis cru obligé de caractériser la maxime, tant il y a d
disposés à en abuser d'une manière ou d'une autre. Au
du Tasse, on en abusait contre l'esprit de la religion;
abuse aujourd'hui bien plus contre l'esprit du patri
On ne saurait donc redire trop souvent à une génération
rée, que rien, absolument rien n'est permis en aucu
ni *pour la religion*, ni *pour la patrie*, que ce qui l'est
règles invariables de la morale, sanctionnées par la re
Si nous voyons dans l'Écriture quelques exceptions à c
cipe, en lui-même imprescriptible pour nous, telle
exemple, que l'histoire de Judith, elles sont toujours
tées de manière à faire voir qu'on ne les propose mê
à l'imitation; mais qu'au contraire les circonstances
culeuses prouvent une inspiration particulière de l'
souverain, qui seul, quand il lui plaît, peut déro
lois qu'il a faites, par des raisons que lui seul connaît
n'est pas ici le lieu d'expliquer l'esprit de ces exceptions
vant celui de la religion : ceux qui la professent saur
trouver ces explications, nécessaires contre ceux qui
lomnient.

Page 422, *vers* 23

Elle entreprend de vaincre une invincible armée
Non comme une Clorinde, à l'aide de ses bras
Armide n'a besoin que de ses seuls appas

Ce rapprochement d'Armide et de Clorinde, qui le
en opposition, tout naturel qu'il peut paraître ici,
pourtant pas de l'original, et je ne l'aurais point ajout
tuitement; mais il m'a servi à mettre quelque chose à la

ber aussi haut sur les mers, ni sur les montagnes. Calpé et le grand Atlas ne paraîtraient en comparaison que d'humbles collines, tant il porte haut son front et ses cornes. » Cela m'a paru long et froidement exagéré : il faut de la mesure jusques dans l'hyperbole, et puis cette *hauteur de cornes* est plus près du ridicule que de l'effet.

Au moment où l'on fait silence dans les enfers pour entendre Satan, le Tasse n'a pas cru pouvoir mieux faire que de reporter ici tout le tableau que trace Virgile du silence des enfers pour écouter Orphée. Je ne crois pas que cet emprunt soit bien placé : les circonstances sont différentes. Virgile suppose que les chants d'Orphée sont assez puissants pour charmer l'enfer même et en suspendre les supplices : c'est un beau trait d'imagination, et qui va très-bien au sujet. Ici le silence n'est que d'attente et de terreur : j'ai donc laissé de côté *Cerbère et le Cocyte et l'Hydre*, et me suis borné aux effets du rhythme.

Sa voix tonne, l'enfer tremble ; dans ses cachots
Règne un vaste silence, et l'on entend ces mots.

C'est là tout ce que j'ai pris sur moi dans ce morceau justement célèbre : les connaisseurs jugeront si j'ai trop osé, et si l'original a perdu ou gagné dans ma version.

Page 420, *vers* 10.

(3) Toi seule tu le sais, et tu peux le redire,
Muse ; mais de si loin, du sein des temps jaloux
A peine un faible bruit s'échappe jusqu'à nous.

C'est la traduction de ces vers de Virgile :

.....Scitis enim, diva, et memorare potestis ;
At nos vix tenuis famæ perlabitur aura.

Page 422, *vers* 16.

(4) Il y joint des méchants la maxime coupable :
« Tout est permis, sans doute, en toute occasion,
A qui sert son pays et sa religion. »

Le poëte s'est contenté d'énoncer la maxime, sans la qualifier : il a cru, non sans quelque raison, qu'il suffisait, pour l'apprécier, qu'elle fût dans la bouche d'un magicien, c'est-à-dire d'un impie et d'un scélérat. Mais dans les jours où j'écris, où la théorie du crime a été érigée en morale, je me suis cru obligé de caractériser la maxime, tant il y a de gens disposés à en abuser d'une manière ou d'une autre. Au temps du Tasse, on en abusait contre l'esprit de la religion; on en abuse aujourd'hui bien plus contre l'esprit du patriotisme. On ne saurait donc redire trop souvent à une génération égarée, que rien, absolument rien n'est permis en aucun cas, ni *pour la religion*, ni *pour la patrie*, que ce qui l'est par les règles invariables de la morale, sanctionnées par la religion. Si nous voyons dans l'Écriture quelques exceptions à ce principe, en lui-même imprescriptible pour nous, telles, par exemple, que l'histoire de Judith, elles sont toujours racontées de manière à faire voir qu'on ne les propose nullement à l'imitation; mais qu'au contraire les circonstances miraculeuses prouvent une inspiration particulière de l'arbitre souverain, qui seul, quand il lui plaît, peut déroger aux lois qu'il a faites, par des raisons que lui seul connaît. Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer l'esprit de ces exceptions, suivant celui de la religion : ceux qui la professent savent où trouver ces explications, nécessaires contre ceux qui la calomnient.

Page 422, *vers* 23.

(5) Elle entreprend de vaincre une invincible armée,
Non comme une Clorinde, à l'aide de son bras :
Armide n'a besoin que de ses seuls appas.

Ce rapprochement d'Armide et de Clorinde, qui les met en opposition, tout naturel qu'il peut paraître ici, n'est pourtant pas de l'original, et je ne l'aurais point ajouté gratuitement; mais il m'a servi à mettre quelque chose à la place

Page 426, *vers* 21.

) Que lui portait en dot la belle Mohavie.

y a dans l'italien *Cariclée*. Ce nom, si connu par le seul du roman d'Héliodore (*les Amours de Théagène et Ca-e*), est trop purement de l'ancien grec pour appartenir e princesse phénicienne : jamais reine de Damas ne s'est lée *Cariclée*.

Page 427, *vers* 24.

) De ma mère à mes yeux le spectre s'est offert.

e morceau est imité de l'apparition d'Hector à Énée pen- : son sommeil :

In somnis ecce ante oculos mœstissimus Hector
Visus adesse mihi, largosque effundere fletus.
Heu ! fuge, nate deâ, teque his, ait, eripe flammis....
Hei mihi ! qualis erat, quantùm mutatus ab illo, etc.

Page 429, *vers* 19.

) Mais, ô sainte pudeur !

Sed mihi vel tellus optem priùs ima dehiscat....
Antè, pudor, quàm te violo, aut tua jura resolvo. (Virg.)

Page 430, *vers* 15.

o) Par ces pieds que j'embrasse,
Dont tu sais écraser et l'orgueil et l'audace,
Par cette main puissante, appui de l'équité, etc.

poëte ajoute ici :

E per que tempi
Sacri, cui desti, e cui dar cerchi aita.

r ces temples saints que tu t'occupes à relever et à pro- ger. »

ne convient point qu'Armide, qui s'exprime toujours en

bonne musulmane, conjure Godefroi *par les* [illegible] *tiens :* c'est une faute de jugement.

Page 433, *avant dernier vers.*

(11) Ainsi mêlant sa flamme à ces brûlantes larmes,
Pour pénétrer les cœurs Amour s'en fait des armes.

Le poëte ajoute ici :

O miracol d'amor, che le faville
Tragge del pianto, e i cor nel acqua accende !

« O miracle de l'amour ! qui des larmes tire des étincelles
« enflamme les cœurs dans l'eau ! »

Tout ce qui précède a un fond de vérité, fondé sur le
voir et le charme très-réel des larmes d'une belle f
L'auteur y a joint des traits d'une imagination ingé
mais qui seraient peut-être un peu froids à force d'être
si on ne les relevait et ne les réchauffait par une expr
plus poétique et plus animée. Quant à ces *cœurs qu'on a*
dans l'eau, il n'y a plus là que cet abus d'esprit que
suis fait un devoir d'écarter.

Page 434, *vers* [illegible]

(12) Le cruel, à ce point s'il peut être insensible,
Il n'est point de rocher qui soit plus inflexible.

Le Tasse a étendu cette idée en trois vers

Ben fu rabbiosa tigre a' tuoi nemici e,
E' prodi se in mezzo Alpe crudeli pietre
O l'onda, che nel mare si frange e geme.

« Sans doute qu'une tigresse furieuse a été sa nourrice
« qu'il a été enfanté au sein des roches affreuses [illegible]
« l'onde écumante des mers irritées. »

Observez que toutes ces idées, prises de Virgile et
imprécations de Didon, se retrouveront presque

Page 426, *vers* 21.

(7) Que lui portait en dot la belle Mohavie.

Il y a dans l'italien *Cariclée*. Ce nom, si connu par le seul titre du roman d'Héliodore (*les Amours de Théagène et Cariclée*), est trop purement de l'ancien grec pour appartenir à une princesse phénicienne : jamais reine de Damas ne s'est appelée *Cariclée*.

Page 427, *vers* 24.

(8) De ma mère à mes yeux le spectre s'est offert.

Ce morceau est imité de l'apparition d'Hector à Énée pendant son sommeil :

In somnis ecce ante oculos mœstissimus Hector
Visus adesse mihi, largosque effundere fletus.
Heu! fuge, nate deâ, teque his, ait, eripe flammis....
Hei mihi! qualis erat, quantùm mutatus ab illo, etc.

Page 429, *vers* 19.

(9) Mais, ô sainte pudeur!
Sed mihi vel tellus optem priùs ima dehiscat....
Antè, pudor, quàm te violo, aut tua jura resolvo. (VIRG.)

Page 430, *vers* 15.

(10) Par ces pieds que j'embrasse,
Dont tu sais écraser et l'orgueil et l'audace,
Par cette main puissante, appui de l'équité, etc.

Le poëte ajoute ici :

E per que tempi
Sacri, cui desti, e cui dar cerchi uita.

« Par ces temples saints que tu t'occupes à relever et à protéger. »

Il ne convient point qu'Armide, qui s'exprime toujours en

On ne peut pas se dissimuler qu'au fond tout ce mor jusqu'à la fin du chant, n'est autre chose qu'un tablea coquetterie, ennobli par la poésie; et peut-être qu'Ho et Virgile eussent renvoyé cette peinture à Ovide, dan livre *des Amours*, ou à Tibulle et Properce dans leurs gies. Mais je dois le redire encore, c'est le sujet, et Tasse que je n'ai guères fait que suivre fidèlement, a su jours soutenir son style à la hauteur du genre. Ce genre leurs admet certainement des différences en raison des et des mœurs, et il doit être permis au Tasse de peind héroïnes du temps de la chevalerie, sans les faire resse à Pénélope ou à Andromaque. Il y a plus : il a prou qu'avec du génie on pouvait élever la coquetterie jus sublime; car je ne crois pas cet éloge trop fort pour le ceau qui commence par ce vers :

Quelquefois à l'écart retirant ses douleurs, etc.

Certainement ce tableau sera par-tout d'un grand même sur les censeurs les plus rigoristes : tous les tra sont d'un maître. On sent ici la conception d'un perso véritablement extraordinaire, et qui a des moyens mer, donnés à très peu de femmes. Le moment

Ecarte la nuit sur son front imprimée
Et rejoint, en riant, la foule accoutumée

la met en scène avec toute l'illusion dramatique. au génie du seizième siècle de pareils coups de pa parce qu'ils n'ont rien de commun avec les peintures ques, ce ne serait pas diriger le goût, ce serait en talent et retrecir l'art. Cette espèce de critique n'a la mienne, et pourtant je ne crois pas que l'on m complaisance pour le faux goût.

Enfin, s'il faut en dernier résultat recourir encore à torité des anciens, elle ne nous manquera pas autant pourrait le croire. Et qu'est-ce donc au fond que ces

meuse ceinture de Vénus, si justement admirée dans Homère, sinon un composé allégorique de tous ces moyens de plaire naturels au sexe, et que dans notre langue nous nommons coquetterie? Pourra-t-on nier que ces idées, ces images, ne soient toutes du genre d'Anacréon, et d'Horace quand il est Anacréon? Et ce que s'est permis avec tant de succès le plus sévère de tous les poëtes épiques, pourquoi le défendrait-on au plus aimable et au plus gracieux? Le Tasse a-t-il réellement fait autre chose dans le détail des charmes et des séductions d'Armide, que dérouler les tissus qui dans Homère forment la ceinture de Vénus? Et qui donc aurait le courage de les déchirer? S'ils tiennent plus de place ici que dans le grec, cette différence tient à la nature du sujet. Supprimer de pareils morceaux, serait certainement une témérité: c'en est peut-être une autre de les traduire, et je m'estimerai heureux si on ne me la reproche pas.

FIN DES NOTES DU QUATRIÈME CHANT.

CHANT V.

ARGUMENT.

Querelle de Gernand avec Renaud. Renaud insulté par le prince de Norwège, et quitte le camp des chrétiens. Départ d'Armide suivie par une foule de chevaliers. Nouvelle apportée à Godefroi de l'enlèvement de ses convois par les Arabes du désert. Alarmes dans le camp menacé de la famine. Discours de Godefroi, qui rend le courage aux soldats.

C'EST ainsi que d'Armide et la grace et l'adresse
Nourrissaient dans les cœurs une crédule ivresse.
Parmi les dix guerriers à la suivre engagés,
Cent esclaves rivaux brûlaient d'être rangés.
Mais long-temps de Bouillon la prudence indécise
Ne sait à qui remettre une telle entreprise.
Il en voit les hasards; et tant de concurrents,
Pour en briguer l'honneur, se montrent sur les rangs,
Qu'éludant à-la-fois ce choix et leur poursuite,
A remplacer Dudon d'abord il les invite.
Et c'est au nouveau chef qui va les commander,
Qu'il abandonne enfin le droit de décider.
Par-là, sans qu'aucun d'eux ou murmure ou s'offense,
Il leur témoigne à tous sa juste déférence.
« Mes sentiments, dit-il, vous sont assez connus

Ces secours malgré moi par des pleurs obtenus,
Devaient être remis à des temps plus tranquilles.
Peut-être qu'aujourd'hui devenus plus dociles,
Le poids de mes raisons sur vous pourrait agir :
On peut à son erreur renoncer sans rougir (1).
Mais de vos jeunes cœurs si la gloire maîtresse
Dans la précaution voit toujours la faiblesse,
Dans l'oubli du danger voit toujours un devoir,
Je ne vous retiens point : que jamais mon pouvoir
Ne devienne pour vous une chaîne odieuse,
Qui blesse de vos cœurs la fierté généreuse.
Bouillon ne l'a reçu que pour mieux vous servir :
J'ai donné ma parole, et m'y veux asservir.
Partir ou demeurer est en votre puissance ;
Mais j'exige avant tout de votre obéissance,
Que du brave Dudon le successeur nommé,
Soit l'arbitre d'un choix par vous tous réclamé.
Je veux que votre chef à ce concours préside,
Nomme les dix guerriers qui seuls suivront Armide.
C'est le nombre promis : à ce point arrêté,
Je borne vos devoirs, et mon autorité. »

Eustache, au nom de tous, se charge de répondre.
« Nos devoirs et les tiens ne peuvent se confondre,
Mon frère : cette froide et prudente lenteur,
Portant sur l'avenir un œil observateur,
Vertu d'un général, est ton digne partage ;
Mais tant de prévoyance est trop loin de notre âge.
Il lui sied de courir au péril présenté,
Et ta sagesse en nous serait timidité.
Puisque tu le permets, puisqu'un grand avantage
Autorise un parti dicté par le courage.

Dix de nous rempliront ton ordre prononcé,
Et ce nombre prescrit ne sera point passé. »

Ainsi sous les dehors de ce zèle intrépide,
Il déguisait un cœur qui ne cherche qu'Armide,
Et de ses compagnons l'impétueuse ardeur
Cachait aussi l'amour sous les traits de l'honneur.
Eustache qu'en secret un feu jaloux inspire,
Qui déja dans Renaud craint tout ce qu'on admire,
La valeur, les lauriers, et pour dire encor plus,
La beauté qui toujours donne un charme aux vertus,
Va chercher ce héros; il veut, quoi qu'il en coûte,
Écarter l'ascendant d'un rival qu'il redoute,
Et flattant dans son ame une autre ambition,
Il lui tient ce discours : « Renaud, dont le grand nom
De l'illustre Berthold a surpassé la gloire,
Toi que dans ton printemps couronna la victoire,
Quel sera notre chef? Moi, frère de Bouillon,
Moi qui cédais à peine à ce fameux Dudon,
Qui ne me soumettais qu'au seul droit de son âge
A qui dois-je après lui réserver mon suffrage
A qui dois-je obéir? Je ne le cele pas :
A toi seul, ô Renaud! je puis céder le pas.
Il n'est point de noblesse au-dessus de la tienne.
Et ta valeur encor l'emporte sur la mienne. »
Je l'avouerai sans honte, et même Godefroi
Ne peut dans les combats se dire égal à toi.
C'est toi que je préfère, et pour chef et pour guide.
Si Renaud toutefois n'aime mieux suivre Armide.
Mais je ne pense pas qu'il se plaise à courir
A des exploits obscurs que la nuit doit couvrir.
C'est trop peu pour Renaud, et sans doute Solyme

Offre un plus beau théâtre à ta valeur sublime.
De tous nos chevaliers qu'entraînera ma voix,
Je puis en ta faveur déterminer le choix.
Pour moi qui doute encor quel parti je dois prendre,
Je désire, et de toi je crois devoir l'attendre,
Qu'on me laisse à mon gré, sans subir d'autre loi,
Partir avec Armide, ou combattre avec toi. »

Il dit, et sur son front qu'un feu soudain colore,
Renaud lit aisément l'amour qui le dévore.
Il sourit; mais son cœur de lui-même assuré,
Que tous les traits d'Armide ont à peine effleuré,
Aux mouvements jaloux demeure inaccessible.
Au trépas de Dudon ce cœur toujours sensible,
Toujours menace Argant, et se croit outragé
Si du cruel Argant Dudon n'est pas vengé,
Et si le meurtrier survit à sa victime.
Renaud d'ailleurs, touché d'un tribut légitime,
Avec quelque plaisir souscrit à sa grandeur,
Et jouit d'un hommage avoué par son cœur.
Une juste louange est en droit de lui plaire.
« De mes égaux, dit-il, l'estime m'est bien chère.
Renaud, que les honneurs ne peuvent éblouir,
Aime à les mériter plus qu'à les obtenir.
Pour moi le premier rang, si la vertu le donne,
Est d'un prix que n'a pas la plus belle couronne.
Je ne l'ai point brigué, ne l'ai point prétendu;
Mais je l'accepterai, si l'on croit qu'il m'est dû.
Si la commune voix en ma faveur décide,
Tu seras satisfait, et tu suivras Armide. »

Eustache alors le quitte, et s'adressant à tous.

Cherche à concilier des suffrages jaloux.
Mais Gernand, toujours fier des titres de sa race,
Se croit appelé seul à remplir cette place.
Armide vainement l'a soumis d'un coup-d'œil,
Et l'amour cette fois est vaincu par l'orgueil.
Issu de potentats que révérait la terre,
Dont le nord adora le sceptre héréditaire,
Les noms de tant de rois enflent sa vanité.
Renaud, quoique d'un sang de qui la dignité,
Dans la paix, dans la guerre, également illustre,
De cinq siècles de gloire a vu croître son lustre,
Veut compter des exploits, et non pas des aïeux.
Mais le prince qu'aveugle un courroux dédaigneux,
Ne connaît de grandeur que sous le diadème.
Il méprise Renaud, il s'indigne en lui-même
Qu'un simple chevalier ose être son rival.
Des complots de l'enfer un ministre fatal,
Un esprit séducteur qui médite sa perte,
Approfondit sa plaie à chaque instant rouverte,
L'irrite, et dans son cœur abreuve de poison
Allume un noir dépit qui trouble sa raison.
Sans cesse aiguillonnant sa secrète furie,
L'esprit adulateur a son oreille crie :
Renaud s'égale à toi ! qui pourrait le souffrir ?
Quels titres devant toi, quels droits peut-il offrir ?
Que peut-il opposer à tant d'honneurs suprêmes,
A l'antique splendeur de tant de diadèmes
Qu'il nomme les états qui lui sont destinés,
Les peuples, les pays par ses lois gouvernés ?
Quoi ! ne dans l'Italie, en cette terre esclave,
Un obscur chevalier impunément te brave !
Quel que soit le succès de sa témérité

Offre un plus beau théâtre à ta valeur sublime.
De tous nos chevaliers qu'entraînera ma voix,
Je puis en ta faveur déterminer le choix.
Pour moi qui doute encor quel parti je dois prendre,
Je désire, et de toi je crois devoir l'attendre,
Qu'on me laisse à mon gré, sans subir d'autre loi,
Partir avec Armide, ou combattre avec toi. »

Il dit, et sur son front qu'un feu soudain colore,
Renaud lit aisément l'amour qui le dévore.
Il sourit; mais son cœur de lui-même assuré,
Que tous les traits d'Armide ont à peine effleuré,
Aux mouvements jaloux demeure inaccessible.
Au trépas de Dudon ce cœur toujours sensible,
Toujours menace Argant, et se croit outragé
Si du cruel Argant Dudon n'est pas vengé,
Et si le meurtrier survit à sa victime.
Renaud d'ailleurs, touché d'un tribut légitime,
Avec quelque plaisir souscrit à sa grandeur,
Et jouit d'un hommage avoué par son cœur.
Une juste louange est en droit de lui plaire.
« De mes égaux, dit-il, l'estime m'est bien chère.
Renaud, que les honneurs ne peuvent éblouir,
Aime à les mériter plus qu'à les obtenir.
Pour moi le premier rang, si la vertu le donne,
Est d'un prix que n'a pas la plus belle couronne.
Je ne l'ai point brigué, ne l'ai point prétendu;
Mais je l'accepterai, si l'on croit qu'il m'est dû.
Si la commune voix en ma faveur décide,
Tu seras satisfait, et tu suivras Armide. »

Eustache alors le quitte, et s'adressant à tous,

arrête Gernand à sa perte entraîné.
génie infernal dont il est dominé,
En a uisant sa langue, anime son audace.

ns l'enceinte du camp s'étendait une place,
la lutte et l'escrime, en de nobles loisirs,
ient les guerriers à d'utiles plaisirs,
posant des prix à la force, à l'adresse,
uter la palme invitaient la jeunesse.
est a i u du plus nombreux
e Gern erse encor le fiel de ses discours
naud l l'entend, il frémit, il s'écrie :
Insolent, vous mentez, » et, bouillant de furie,
-fer en main, sa voix, son geste, son transport
es pas, et son regard, déja portent la mort.
Son épée est l'éclair qui précède la foudre.
Gernand à l'éviter ne saurait se résoudre :
Tout un camp pour témoin défend de reculer.
L'inévitable mort sur lui semble voler :
Il demeure, il la brave, et, prêt à se défendre
S'il outrage Renaud, il ose au moins l'attendre.
Entre eux au même instant mille glaives tirés
Pour arrêter Renaud mille bras conjurés.
Les cris et les efforts, la foule qui le presse,
Rien ne peut ralentir sa marche vengeresse.
Indigné qu'à ses pas on ferme le chemin,
Il se jette à travers les armes, et sa main
Promène en tourbillon sa foudroyante épée.
Il ouvre, écarte enfin la foule dissipée,
Force toute barrière, et joint son ennemi
Maître alors de lui-même, et d'un bras raffermi.
S'il attaque avec rage, il frappe avec adresse.

erche le cœur, la tête, à-la-fois pare et blesse;
menaçant par-tout, le fer impétueux,
fer multiplié trompe l'art et les yeux.
teinte en est toujours sûre autant qu'imprévue;
redouble les coups, il échappe à la vue,
par un même effort sans cesse dirigé,
sein de l'ennemi deux fois il s'est plongé.
malheureux Gernand la lumière est ravie,
expire, et son sang s'échappe avec sa vie.
naud vainqueur, vengé, retire de son flanc
tte épée homicide, et fumante de sang.
feu de son courroux s'éteint dans sa vengeance,
de ce champ de mort il s'éloigne en silence.

ans ce tumulte affreux, par le bruit attiré,
odefroi vient; il voit ce corps défiguré,
sang qui s'écoulait d'une double blessure,
uillant ses vêtements, son front, sa chevelure,
tous ceux que du prince intéresse le sort,
éplorant à-la-fois sa fortune et sa mort,
ans la tombe avec lui tant de grandeurs éteintes.
ce triste spectacle, à ces lugubres plaintes,
uillon demande alors quel est l'audacieux,
ui, sans crainte des lois, et sans respect des lieux,
'un pareil attentat s'est pu rendre coupable.
u trépas de son maître, Arnol inconsolable,
rnol, que chérissait l'infortuné Gernand,
conte au général ce démêlé sanglant,
ggrave de Renaud la faute et la vengeance,
de son agresseur dissimule l'offense.
Pour un léger sujet, un transport inhumain,
it-il, a de Renaud précipité la main.

pu s'opposer à ses fureurs cruelles.
dont il s'arma contre les infidèles,
ché les jours d'un soldat de la croix,
immolé devant nous le fils de tant de rois,
de ce lieu la dignité publique,
bravé de tes lois la menace authentique.
res tout-à-l'heure en ce camp publiés,
ace du camp, Renaud les foule aux pieds.
e la mort; et si tu lui fais grace,
usque où cet exemple enhardira l'audace,
t la colère et le ressentiment,
un dans sa cause est juge impunément.
n, il n'est plus dès-lors de borne à la licence,
les meurtres suivront la plus légère offense.
ol vante Gernand : le deuil de l'amitié
orise à-la-fois l'éloge et la pitié.
De Tancrède, il est vrai, la voix plus favorable
Parle pour l'accusé; mais juge inexorable,
Et d'un front où des lois est gravé le pouvoir
Bouillon à l'indulgence accorde peu d'espoir.
Tancrède cependant la réclame et l'implore :
« Daignez, seigneur, daignez considérer encore
Quel est Renaud, pour nous ce qu'a fait ce grand ;
Ce qu'au neveu de Guelfe on rend ici d'honneur :
Le châtiment pour tous n'est pas toujours le même.
Sans blesser l'équité, l'autorité suprême
Sait mesurer la peine aux grades différents,
Et punir les délits sans confondre les rangs.
Par-tout de l'homme à l'homme il est quelque intervalle
Et c'est pour les égaux que la peine est égale. »

C'est l'exemple des grands, lui répond Godefroi

ı doit apprendre à tous à respecter la loi.
quel prix en ma main sera donc la puissance,
faut autoriser leur désobéissance,
e vulgaire seul à la règle est soumis?
as me donnez, Tancrède, un dangereux avis.
l'un sceptre impuissant on a fait mon partage,
vois le déshonneur, et n'en vois pas l'usage.
hais d'un tel pouvoir le poids humiliant.
is je l'ai reçu libre, entier, indépendant;
ne permettrai pas qu'en mes mains affaiblie,
moi sa dignité soit jamais avilie.
dois, suivant les temps, en diriger l'emploi,
sais, quand il le faut, tout soumettre à la loi. »

respect à Tancrède impose le silence;
ne réplique pas. Raimond, dont la prudence
ttache à l'ordre antique, à son austérité,
prouve de Bouillon la juste fermeté.
Oui, c'est ainsi, dit-il, qu'un général commande:
nsi l'autorité se montre ferme et grande,
it conduire une armée, ou régir un état.
exemple du pardon provoque l'attentat.
le pouvoir enfin ne produit pas la crainte,
ndulgence lui porte une mortelle atteinte (4).

nsi Raimond s'explique; et Tancrède averti
l'on va de la rigueur embrasser le parti,
perd pas un moment, monte un coursier rapide:
rs Renaud menacé son amitié le guide.
court jusqu'à sa tente, où s'était retiré
ndomptable Renaud, tranquille et rassuré,
s qu'il eut d'une main, dans le sang assouvie,

Abattu de Gernand et l'orgueil et la vie.
Tancrède sans détour croit devoir rapporter
Tout ce qu'il vient d'entendre : « Oui, je n'en puis do
Dit-il, et Godefroi n'a pas voulu s'en taire :
Il prétend te traiter en coupable vulgaire,
Et que tu sois d'abord en son pouvoir remis. »
« Moi ! dit Renaud, d'un fier et dédaigneux sourire
Moi !.. ce n'est qu'à l'esclave, à l'homme né pour l'
A se justifier en présence d'un maître,
A parler dans les fers : je n'en recevrai pas.
Je suis né, j'ai vécu, mourrai libre ; et ces bras,
Accoutumés au glaive et faits pour la victoire,
Refusent des liens dont s'indigne ma gloire.
C'est assez : Godefroi, si tel est aujourd'hui
Tout le prix que Renaud doit attendre de lui,
Comme un obscur soldat s'il veut qu'on m'empoigne
Peut m'envoyer sa garde, ou venir en personne.
Je l'attends : que le fer, seul juge fait pour nous,
Donne à nos ennemis un spectacle bien doux
Un spectacle sanglant s'il a pour lui des charmes
Je dois y consentir, je suis tout prêt [illegible]
Il dit, et dans l'instant se recouvre d'armes
Charge son bras nerveux d'un épais bouclier
D'un casque aux crins flottants sa tête est [illegible]
Et sa fatale épée à son flanc suspendue
Ainsi l'antiquité nous peint Mars en fureur :
Lorsque clamor des cieux, ceint de fer et [illegible]
Respirant le carnage, il courait aux batailles,
Ou, la lance à la main, ébranlant les murailles

Mais Tancrède est bien loin d'approuver ce transport
Sur l'âme du héros il tente un digne effort

Tu dois croire sans doute, ô guerrier invincible!
ı'aux forces de ton bras tout miracle est possible;
je sais que ton cœur, à la crainte étranger,
me à braver le sort, et se plaît au danger.
ıis nous garde le ciel qu'à nous-même fatale,
r le malheur commun cette main se signale,
ıe Renaud, hasardant cet effort criminel,
sse de sa valeur un essai si cruel!
s-moi, que prétends-tu? Quoi! tes mains meurtrières
ınt-elles se plonger dans le sein de tes frères,
chirer, en versant des flots de sang chrétien,
s membres de ce Dieu, notre chef et le tien?
ıoi! pour un vain honneur, simulacre fragile,
ıi paraît, passe et fuit comme le flot mobile,
ux-tu perdre en un jour tous les honneurs du ciel,
s enfants du Très-Haut héritage éternel?
t'en conjure au nom de ce juge suprême,
ımpte ce cœur altier, triomphe de toi-même.
de, non à la crainte, à la nécessité,
ıis au Dieu qui des cœurs soumet la volonté.
der ainsi, c'est vaincre, et ce Dieu te contemple.
ne propose point ma jeunesse en exemple;
ıis j'éprouvai l'injure, et me vis opprimer,
contre des chrétiens ne voulus point m'armer.
urais craint que ma gloire en parût obscurcie.
ıand mon bras eut conquis la riche Cilicie,
ëmond, dont ce cœur trop peu fait au soupçon
ait loin de prévoir l'avare trahison,
ompant mon amitié par ses fraudes surprise,
roba ma conquête entre ses mains remise.
ut-être que le fer m'eût aisément vengé;
ıis j'imposai silence à mon cœur outragé.

Toi, si d'une prison tu redoutes l'injure,
Des rigueurs de la loi si ta fierté murmure;
Si tu suis jusques-là ce préjugé trompeur,
Que l'on a consacré sous le faux nom d'honneur,
Va, près de Boémond hâte-toi de te rendre,
Et je me charge ici du soin de te défendre.
Je soutiendrai ta cause auprès de Godefroi.
Aux premiers mouvements élevés contre toi,
Il suffit d'opposer une sage retraite.
Doutes-tu que bientôt Bouillon ne te regrette?
Bientôt l'Égyptien, ou quelque autre ennemi,
Menacera ce camp sans toi mal affermi.
Va, je l'entends déja qui t'appelle et t'implore;
Et Renaud loin de nous sera plus grand encore.

Guelfe paraît alors, et son autorité
Se joint à ce conseil par Tancrède apporté.
Il veut que sans délai Renaud quitte l'armée.
Renaud, dont l'ame encore est à peine calmée,
Se soumet cependant à leurs vœux réunis.
Près de lui rassemblés, de généreux amis
Veulent l'accompagner, suivre par-tout ses traces.
De leur zèle empressé le héros leur rend graces.
Mais à ce dévouement il ne peut consentir.
Avec deux écuyers, seul, Renaud veut partir.
Il part, déja son cœur, que la gloire aiguillonne,
Aux plus vastes projets tout entier s'abandonne.
Il veut marquer ses pas par des faits inouïs,
Faire adorer la croix aux plus lointains pays,
Cueillir, en étendant son glorieux empire,
La palme des combats, ou celle du martyre.
Courir toute l'Égypte, et les sables déserts,

D'où la brûlante Afrique atteint à d'autres mers;
Et remontant le Nil dans son cours solitaire,
De sa source inconnue arracher le mystère.

Du héros qui s'éloigne à peine séparé,
Guelfe vers Godefroi revole rassuré.
Dès que le général voit Guelfe qui s'avance,
Il élève la voix : « J'attendais ta présence,
Dit-il; tu me préviens, et vers toi dépêché,
Un héros dans le camp t'a vainement cherché. »
Il ordonne aussitôt que chacun se retire,
Et seul, baissant la voix : « Guelfe, je dois le dire,
Et tu dois l'avouer, aux plus affreux excès
Renaud de sa colère a porté les effets.
Je l'aime, et je voudrais lui trouver une excuse;
Mais je la cherche en vain : son attentat l'accuse.
Guelfe, le général doit la justice à tous.
Si, comme on le prétend, Renaud, dans son courroux,
Rompant le frein de l'ordre et de l'obéissance,
Fut en effet contraint à tant de violence,
Pour se justifier, qu'il vienne devant moi;
Qu'il vienne, libre encor, sans garde et sur sa foi.
Lui montrer ces égards, c'est accorder, je pense,
Ce qu'au neveu de Guelfe on doit de déférence.
Mais si son cœur trop haut refuse de plier,
En cédant à mes lois s'il croit s'humilier,
(Et sa fierté peut-être en sera révoltée,)
C'est à toi de guider sa jeunesse indomptée,
D'empêcher qu'aujourd'hui par l'orgueil égaré
Il ne contraigne un chef, et doux et modéré,
A défendre, à venger la discipline austère,
Dont l'intérêt commun m'a fait dépositaire. »

Guelfe répond : « Quel cœur exempt de lâcheté
Peut souffrir le mépris qu'il n'a point mérité,
Peut, sans le repousser, recevoir un outrage?
L'agresseur a péri : quand le combat s'engage,
Qui donc sait maîtriser son bras et son courroux,
Arrêter sa vengeance, et mesurer ses coups?
Sans doute qu'à tes lois Renaud doit se soumettre
Je crois qu'à ta justice on pourrait s'en remettre;
J'en serais le garant; mais il ne le peut pas,
Et déja loin du camp Renaud porte ses pas.
Il est parti : c'est moi qui viens en son absence
Prendre sur moi sa cause, en prouver l'innocence
A ses accusateurs, à tous ceux qu'aujourd'hui
Une même querelle anime contre lui.
Il a pris, quand le sang a lavé son offense,
Du plus indigne affront la plus digne vengeance.
Renaud, dans son honneur devant tous attaqué,
A dû punir Gernand qui l'avait provoqué,
Et j'offre à le prouver.... ce bras et cette épée
Mais je dois l'avouer; trop vivement frappée.
Son ame impetueuse oublia son devoir,
Blessa les lois du camp, méconnut ton pouvoir
Voilà sa faute, hélas! celle que je déplore
Que ne puis-je pour lui la réparer encore! »
« C'est assez, dit Bouillon; nous préservent les cieux
Qu'on renouvelle ici des débats odieux!
Ne va pas en jeter des semences nouvelles.
Que Renaud porte ailleurs le trouble et les querelles
Et puisse la discorde et ses tristes effets,
Avec lui de ce camp s'éloigner pour jamais! »

Armide cependant, trompeuse, suppliante,

Qui des secours promis voit prolonger l'attente,
Pour en hâter l'instant, fait agir tour-à-tour
Ses pleurs et la pitié, ses charmes et l'amour.
Toutefois attentive aux lois de la décence,
Quand la nuit dans le camp ramène le silence,
De ses femmes suivie, elle va retrouver
L'abri des pavillons qu'on lui fit élever.
Bouillon, pour l'honorer, en fait garder l'enceinte (5).
Bouillon n'a pas reçu la plus légère atteinte
De ces yeux qui des cœurs ont troublé le repos,
Conquérants d'une armée, et vainqueurs des héros.
En vain cette beauté ne connaît point d'égale;
En vain même une adresse à tant d'autres fatale
Veut dans un cœur pieux verser des feux trompeurs,
Et de la volupté les mortelles douceurs (6),
Bouillon, pour qui ce monde a des biens trop fragiles,
Suit d'un monde meilleur les routes difficiles.
C'est au ciel qu'il aspire, et l'amour vainement
Des plaisirs qu'il promet lui peint l'enchantement,
Appelle ses regards sur les attraits d'Armide:
Ses regards sont au ciel, où le désir les guide.
A vaincre ses froideurs elle met son orgueil,
Se plaît à prodiguer d'un souris, d'un coup-d'œil
Le flatteur enjouement, la langueur caressante:
A chaque instant nouvelle, et toujours plus charmante,
Les formes que pour plaire elle prend tour-à-tour,
Au fond d'un cœur de glace iraient porter l'amour.
Mais sur un cœur gardé par la grace céleste,
Elle perd tout l'effort de son art si funeste.
Elle qui se prétend faite pour tout dompter,
Qui croit qu'à ses regards rien ne doit résister,
Et s'étonne et gémit de l'affront qu'elle essuie.

Oh! combien son dépit en secret l'humilie!
Et de Tancrède aussi le cœur reste fermé:
Par un premier amour il est contre elle armé;
Comme on voit d'un poison l'atteinte repoussée,
Par un poison plus fort par avance émoussée.
Mais au-devant du joug tant d'autres ont volé!
Leur nombre doit suffire à l'orgueil consolé.
Elle ne songe plus qu'à conduire sa proie
En des lieux où trompant leur espoir et leur joie,
Des fers bien différents de ceux qu'ils ont cherchés
Attendent les captifs à son char attachés.

« Il est passé le jour marqué par ta promesse,
Dit-elle au général; le temps, le danger presse,
Seigneur, et le tyran que nous devons punir,
S'il apprend nos desseins, pourra les prévenir.
Notre attaque imprévue en sera plus aisée,
Et doit par le secret être favorisée:
Avant qu'on la soupçonne, accorde à mes malheurs
Ces dix guerriers choisis pour être mes vengeurs.
Et si le ciel enfin à l'innocent propice,
Daigne de nos efforts seconder la justice,
Bouillon verra mon sceptre entre mes mains remis
Dans la paix, dans la guerre, à ses ordres soumis.

Godefroi ne peut plus rejeter sa prière,
Il y souscrit encore, et pour y satisfaire,
Voudrait fixer le choix dont il reste chargé,
Mais chacun en secret par elle encouragé,
Brigue une préférence à l'envi disputée,
Leur importune ardeur est sans cesse excitée
Pour l'échauffer encore, Armide à chacun d'eux

Fait envier ou craindre un rival plus heureux.
Dans la sécurité bientôt l'amour sommeille,
Et par l'inquiétude il croît et se réveille.
Qui le sait mieux qu'Armide? Elle irrite dans tous
De la rivalité l'empressement jaloux.
Le coursier, s'il est seul, ralentit sa vîtesse;
Mais qu'un autre en courant le devance ou le presse,
L'ambition l'emporte, et lui sert d'aiguillon:
Tels ces rivaux ardents courent près de Bouillon,
Étaler de leurs vœux l'impatience avide,
Dont s'indigne leur chef, et dont jouit Armide;
Bouillon de leurs débats sans cesse environné,
Ne peut voir sans rougir ce concours effréné.
Mais nul à ses avis ne se montre sensible;
Sa voix est impuissante, et l'accord impossible.
Pour tempérer leur fougue, il fait un vain effort.
« Que ce choix, leur dit-il, soit donc remis au sort. »
Par son ordre un héraut écrit et mêle ensemble
Les noms des concurrents; une urne les rassemble.
Il tire: Artémidore est le premier nommé.
Gérard est le second: par le sort proclamé,
Venceslas vient ensuite: en sa froide vieillesse,
Il se livre aux erreurs d'une folle tendresse.
Il fit par sa prudence honorer ses vieux ans,
Et l'amour aujourd'hui flétrit ses cheveux blancs.

Au front des trois élus quelle allégresse est peinte!
Le reste tourmenté d'espérance et de crainte,
Montre d'un tel bonheur un désir envieux.
Agités, palpitants, tous ils fixent leurs yeux
Sur le vase où du sort la sentence est cachée;
Aux lèvres du héraut leur ame est attachée.

Ervard et Boldéric, et Ludolphe et Varnon,
Guy, Melphe, avec transport ont entendu leur nom.
Raimbaud les suit, Raimbaud qui bientôt trop coupable
(De quels égarements l'amour est donc capable!)
Vil transfuge, apostat, consentit à trahir
Son Dieu, ce même Dieu qu'il jura de servir.

Ce nom ferme à-la-fois et l'urne et l'espérance.
Mais, accusant du sort l'injuste préférence,
Tous ceux que vient d'exclure un immuable arrêt,
Contre un aveugle choix murmurent en secret.
Ils s'indignent, Amour, qu'offensant leur délire,
Le sort ait pu donner des lois dans ton empire.
A l'objet défendu toujours l'homme est porté.
Tous veulent suivre Armide, et leur cœur révolté
Ne connaît plus de loi que l'amour qui les guide:
Tous ils jurent de vivre et mourir pour Armide.
De ses remerciements le charme insidieux
Enhardit un dessein qui comble tous ses vœux.
A chacun tour-à-tour elle adresse sa plainte,
D'une loi rigoureuse allègue la contrainte,
S'afflige de partir, et de partir sans lui.

Déja les dix guerriers dont elle obtint l'appui
Pour marcher à sa suite, ont revêtu leurs armes.
Bouillon ne cache pas ses trop justes alarmes.
Il leur parle en secret, au moment du départ,
Et de leur entreprise il leur peint le hasard.
Le musulman trompeur, sa foi légère et vaine,
En lui du nom chrétien l'ineffaçable haine,
Par quelle vigilance ils peuvent éviter
Tous les pièges divers qu'ils doivent redouter.

Conseils perdus, qu'en vain la raison leur adresse!
L'amour a-t-il jamais écouté la sagesse?

De ce camp désormais redoutant le séjour,
Armide du soleil n'attend pas le retour.
Elle part triomphante; à sa suite elle entraîne
Ses esclaves charmés, orgueilleux de leur chaîne,
Et laisse, en s'éloignant, dans la douleur plongés,
Tous ceux que sous ses lois elle tient engagés.
Combien, dès que la nuit peut dérober leur fuite,
S'échappent de leur tente, et volent à sa suite!
Eustache le premier dans sa course égaré,
Suivant dans l'ombre épaisse un chemin ignoré,
Long-temps erre au hasard, et ne rejoint Armide
Qu'au moment où l'aurore et l'éclaire et le guide.
Raimbaud le voit venir, Raimbaud de qui les yeux
N'aperçoivent en lui qu'un rival dangereux,
S'avance à sa rencontre, et d'une voix hautaine,
« Que cherches-tu? dit-il, et quel dessein t'amène?
— Je viens à la princesse offrir ici mon bras.
Armide, si son cœur ne me dédaigne pas,
N'a point de serviteur plus zélé, plus fidèle.
— Et quel titre, quel droit à cet honneur t'appelle?
— L'amour, et si le sort t'a seul conduit ici,
Mon titre est le plus beau. — Non, ne crois pas ainsi
Couvrir d'un faux prétexte un orgueil qui nous brave.
De la plus belle reine illégitime esclave,
Tu ne peux te mêler aux justes défenseurs
Que le ciel a chargés de finir ses malheurs.
— Et qui m'empêchera d'apporter mon hommage?
— Moi qui te le défends; » et d'une égale rage
Ils couraient l'un sur l'autre: Armide avec effroi

Étend ses bras entre eux; elle s'écrie : « Eh quoi!
Raimbaud, à me servir ce guerrier se dispose,
Et c'est vous qui voulez l'éloigner de ma cause!
Pour moi c'est un soutien, un compagnon pour ma
Raimbaud, vous m'offensez. » Sa voix suspend leurs cœ
Arrête dans leurs mains le glaive et la colère;
L'amour les rend soumis, et tremble de déplaire.
Eustache reçoit d'elle un accueil gracieux.
« De votre main, seigneur, l'appui m'est précieux.
Suivez toujours, suivez la généreuse envie
Qui vous porte à défendre et ma gloire et ma vie.
J'y dois être sensible, et sais apprécier
L'aimable empressement d'un noble chevalier. »
En ce même moment de tous côtés arrivent
De nouveaux déserteurs : d'autres bientôt les suivent
Près d'elle un même espoir les a rassemblés tous,
L'un de l'autre à-la-fois étonnés et jaloux.
Armide à leur aspect laisse éclater sa joie;
Elle poursuit sa route, et sourit à sa proie.

Le jour vient à Bouillon apprendre ses malheurs
Ces pertes de l'armée, et ces tristes erreurs.
Il plaint ces insensés, il les voit par avance
Punis par tous les maux qui suivent l'imprudence.
De ces pressentiments son cœur est occupé,
Lorsque, noir de poussière, et de sueur trempé,
Un courrier hors d'haleine, offrant sur son visage
Du malheur qu'il apporte une funeste image,
« Seigneur, puisse le ciel détourner nos revers!
L'Égypte de vaisseaux couvre déjà les mers,
Dit-il, et le Génois, notre allié fidèle,
M'envoyant dans ces lieux en porter la nouvelle.

ais d'un coup plus fatal la douleur me poursuit:
immense convoi sur des chameaux conduit
vançait au travers des sables de Syrie:
n'a pu de l'Arabe éviter la furie.
s tyrans du désert, hardis déprédateurs,
ns la nuit tout-à-coup descendus des hauteurs,
cablant de leur nombre une trop faible escorte,
nt ravi l'aliment que la mer nous apporte.
out a péri. Seigneur, de pillage affamé,
est temps que l'Arabe enfin soit réprimé.
e ce peuple brigand les hordes dévorantes,
ns obstacle et sans frein, de toutes parts errantes,
e la mer à ton camp assiégent les chemins;
t, si pour dissiper ce ramas d'assassins,
e légers escadrons choisis dans ton armée,
e rouvrent une route autour de nous fermée,
is sûr que nos convois, vainement attendus,
nt chargés pour l'Arabe, et pour nous sont perdus.»

tte triste nouvelle aussitôt répandue
nsterne les esprits, et la foule éperdue,
ujours sur ses besoins prompte à s'effaroucher,
it déja la famine à pas lents approcher.
uillon, que n'atteint pas cette frayeur vulgaire,
voit plus éclater l'allégresse ordinaire,
sa sérénité condamnant leur effroi,
leur parle en ces mots, dignes de Godefroi.

uoi donc! n'est-ce pas vous qui, malgré tant d'obstacles,
marchant dans l'Asie au milieu des miracles,
rmi tant d'ennemis de notre sainte loi,
ez su réparer les pertes de la foi?

Quoi! vous, élus du ciel pour un si grand ouvrage,
Vous, dont je n'ai point vu chanceler le courage,
Qui braviez le danger et présent et certain,
Vous craignez un péril et douteux et lointain!
De l'orgueilleux Persan l'immense multitude,
Et la fourbe du Grec, et son ingratitude,
Les flots, les monts, le fer, cent peuples rassemblés,
Vous avez tout vaincu, soldats, et vous tremblez!
Vous tremblez, vous, chrétiens! vous doutez de Dieu!
Tant de fois de son bras la puissance suprême
S'est fait, en vous sauvant, reconnaître à ses coups!
Ce Dieu que vous servez n'est-il plus avec vous?
A-t-il de vos dangers détourné sa clémence?
Il a les yeux sur nous: marchez en sa présence.
Ces travaux, ces hasards que pour lui vous courez,
Un jour avec plaisir vous vous en souviendrez (7).
Vous offrirez l'encens de la reconnaissance.
Aujourd'hui reprenez toute votre assurance,
Et réservez vos cœurs, à la paix ramenés,
Pour les succès nouveaux qui vous sont destinés (8).

L'air tranquille et serein qui soutient ce langage,
Des esprits abattus relève le courage.
Mais, de trop justes soins sans relâche occupé,
Il ne se cache point le coup qui la frappe,
De quels devoirs sur lui tout le fardeau repose,
Qu'il faut dans la disette ou ce revers l'expose
D'un camp déjà troublé rassurer les besoins,
Résister à l'Égypte, et contenir du moins
L'Arabe ravisseur, lâches dont l'insolence,
Avide et fugitive, échappe à la vaillance (9).

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

NOTES

SUR LE CINQUIÈME CHANT.

Page 453, *vers* 5.

(1) On peut à son erreur renoncer sans rougir.

J'ai cru devoir substituer cette maxime à celle-ci qui oc-
ıpe deux vers dans l'original : dans ce monde changeant et
ger, il n'y a souvent « d'autre constance que la variation
es pensées. » C'est à-peu-près la traduction de ce vers
Ovide :

Et tantùm constans mobilitate suâ est.

Elle n'est constante que dans sa mobilité.

Iais ces sortes de généralités qui peuvent convenir à la for-
ıne, à la renommée, non-seulement sont ici un peu froides,
ais même déplacées. Car il ne convient pas à Godefroi de
ıettre sur le compte de l'inconstance humaine ce qui ne doit
re que le retour à la raison et à la prudence. Il faut bien
garder de confondre le repentir avec la légèreté : c'est un
phisme qu'il faut laisser à la fausse philosophie ; de plus,
rs même que les maximes générales sont vraies, il faut que
application en soit naturellement particularisée dans le cas
ont il s'agit, et c'est ce que j'ai tâché de faire.

Page 454, *vers* 10.

(2) La beauté qui toujours donne un charme aux vertus.

i le Tasse a traduit un beau vers de Virgile avec cette fidé-
té littérale, bien moins facile dans notre langue que dans
flexible idiôme des Italiens :

Che'n sì bel corpo più cara venia.

C'est le vers de l'Énéide :

Gratior et pulchro veniens in corpore virtus.

Page 454, vers 24.

(3) Entre eux au même instant mille glaives tirés.

Le récit original ne m'a point paru avoir en cet endr vivacité que comporte l'action, et je me suis cru obl retrancher une octave presque entière. Le poëte s'amu quand *mille glaives sont tirés*, à peindre *la foule des c qui accourent, interrogent sur ce qu'ils n'ont pas vu, le confus de leurs voix*, et puis la comparaison triviale, à d'être répétée, du *bruit des vents et des flots*, etc., ton ne manque point de vérité, mais d'effet, quand déjà le marche *au milieu des épées*. L'action du héros outragé nécessairement trop prompte pour permettre ces détail la narration. C'était là le cas de se souvenir du précepte race :

Et quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

Page 461, vers 22.

(4) Si le pouvoir enfin ne produit pas la crainte,
L'indulgence lui porte une mortelle atteinte.

Voltaire paraît avoir imité cet endroit du Tasse, d deux vers d'*Alzire*, qui sûrement valent mieux que le miens.

Tout pouvoir en un mot perit par l'indulgence,
Et la sévérité produit l'obéissance.

Mais aussi la tournure ferme et précise de ces vers, fait le mérite, tient à des idées absolues qui ne s tout-à-fait et ne devaient pas être celles du poëte qu

is: sans cela j'aurais tout simplement pris les deux vers de l'italien, qui ne peuvent pas être mieux faits. Le sage Raymond ne pouvait parler comme le tyran Gusman; et dire ment et absolument que *tout pouvoir périt par l'indulgence*. C'est s'exprimer en tyran, puisqu'il y a des cas où l'autorité légitime peut très-sagement user d'indulgence. Il y a donc ici beaucoup moins de cette dureté dans les idées qui fait la force d'expression dans les deux vers que dit Gusman, et c'est ce qu'a observé le Tasse. Il dit mot à mot que « le pouvoir qui n'est pas appuyé sur la crainte, périt même par la clémence; » et rien n'est plus vrai: nous en avons vu dans nos jours une terrible et mémorable leçon. La pensée du Tasse est très-juste, en ce que la clémence, dans le pouvoir qui ne se fait pas craindre, ne paraît qu'impuissance et faiblesse, et dès-lors le pouvoir doit périr. C'est cette pensée que j'ai dû rendre, et si je ne l'ai pas mieux rendue, ce n'est pas de cela que je prétends me disculper dans cette note, c'est seulement de n'avoir pas adopté les deux vers qu'on pourrait croire, au premier aspect, avoir dû me dispenser de en faire d'autres.

Page 467, *vers* 6.

(5) De ses femmes suivie, elle va retrouver
L'abri des pavillons qu'on lui fit élever.
Bouillon, pour l'honorer, en fait garder l'enceinte.

Cette dernière circonstance n'est pas dans l'italien: je l'ai crue nécessaire, aux bienséances de toute espèce, dans un endroit où le poëte paraît occupé de les concilier avec le séjour d'une aussi belle femme qu'Armide au milieu d'un camp. Il est certain qu'en ne considérant même que son rang, Godefroi ne pouvait se dispenser de lui donner une garde.

Page 467, *vers* 13.

(6) En vain même une adresse à tant d'autres fatale
Veut dans un cœur pieux verser des feux trompeurs,
Et de la volupté les mortelles douceurs

Après ces vers, se trouve une comparaison que j'ai
chée :

Che qual saturo angel, che non si cali,
Ove il cibo mostrando altri l'invita.

« Semblable à l'oiseau rassasié qui ne se soucie pas
« pât qu'on lui présente, Godefroi, etc. »

Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, parce q
comparaison n'est pas très-noble, que je n'ai pas
faire usage; car elle prêtait beaucoup à cette élégan
tique qui relève les petites choses; mais c'est que l'
tion en est fausse. Ce n'est pas comme un homme
des plaisirs du monde que le poëte doit peindre et
ici Godefroi; c'est comme un chrétien qui n'a point
pour ces plaisirs, parce qu'il leur préfère la félicité
comme le dit le Tasse dans ces deux vers qui suivent
diatement :

Bouillon, pour qui ce monde a des biens trop fr
Suit d'un monde meilleur les routes difficiles.

Cette idée de l'*oiseau rassasié* est donc une
dans le caractère de Godefroi. On sait bien qu
raison poétique peut n'être pas toujours
exacte; mais celle-ci pèche par l'idée essentielle
des endroits où l'on peut reprocher à l'auteur ce que
pelé défaut de jugement dans le style.

Page 174, vers 16.

(7) Un jour avec plaisir vous vous en souviendrez.

C'est le vers si connu et si souvent cité dans les
grace.

Forsan et hæc olim meminisse juvabit. Virg.

L'auteur n'en a retranché que le *peut-être*
judicieusement ce qui n'est dans la bouche d'

ınce humaine, est dans celle de Godefroi une pleine nce en Dieu.

Page 474, *vers* 19.

Et réservez vos cœurs à la paix ramenés
Pour les succès nouveaux qui vous sont destinés.

encore Virgile :

Durate, et vosmet rebus servate secundis.

tait Virgile que j'eusse traduit, il était facile de mettre rs pour un vers. J'en ai mis deux comme le Tasse dans ıdroit où la plénitude de sentiment m'a semblé préfé- à la précision.

Page 474, *dernier vers.*

Lâches dont l'insolence,
Avide et fugitive, échappe à la vaillance.

ıerelle de Gernand et de Renaud est l'action principale chant, action qui influe sur tout le reste du poëme, et la conception me semble parfaite. Elle éloigne pour un s ce jeune guerrier, dont la valeur prédominante pou- rop éclipser les exploits des autres personnages du pre- rang, et l'on a déja vu que ce secret de l'art est un em- t fait à Homère. Mais le Tasse, ainsi qu'Homère, en ant cette grande figure du centre de son tableau, et la ant dans l'éloignement, a su, comme on le verra dans ite, n'en pas détourner l'attention, et lui conserver par- sa supériorité essentielle. Quant à la querelle même, est tracée de manière à ce que toutes les convenances atiques, qui doivent se retrouver dans l'épopée comme la tragédie, soient exactement gardées. Gernand a tous orts de l'agression, et tous les caractères d'un orgueil ux, et pourtant il y a dans ses plaintes et ses reproches ondement qui serait plausible, s'il était le seul motif qui

Après ces vers, se trouve une comparaison que j'ai retranchée :

Che qual saturo augel, che non si cali,
Ove il cibo mostrando altri l'invita.

« Semblable à l'oiseau rassasié qui ne se soucie pas de l'ap-
« pât qu'on lui présente, Godefroi, etc. »

Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, parce que cette comparaison n'est pas très-noble, que je n'ai pas voulu en faire usage; car elle prêtait beaucoup à cette élégance poétique qui relève les petites choses; mais c'est que l'application en est fausse. Ce n'est pas comme un homme *rassasié* des plaisirs du monde que le poëte doit peindre et nous peint ici Godefroi; c'est comme un chrétien qui n'a point de goût pour ces plaisirs, parce qu'il leur préfère la félicité céleste, comme le dit le Tasse dans ces deux vers qui suivent immédiatement :

Bouillon, pour qui ce monde a des biens trop fragiles,
Suit d'un monde meilleur les routes difficiles.

Cette idée de l'*oiseau rassasié* est donc une disconvenance dans le caractère de Godefroi. On sait bien qu'une comparaison poétique peut n'être pas toujours rigoureusement exacte; mais celle-ci pèche par l'idée essentielle, et c'est un des endroits où l'on peut reprocher à l'auteur ce que j'ai appelé défaut de jugement dans le style.

Page 474, *vers* 16.

(7) Un jour avec plaisir vous vous en souviendrez.

C'est le vers si connu et si souvent cité dans les jours de disgrace :

Forsan et hæc olim meminisse juvabit. (Virg.)

L'auteur n'en a retranché que le *peut-être* (*forsan*), et très-judicieusement : ce qui n'est dans la bouche d'Énée qu'une

héros s'y refuse et doit s'y refuser, parce que la colère l'anime encore; mais dans la suite, il reconnaîtra sa faute, et viendra se soumettre au pouvoir de Godefroi. Il n'y a dans tout ce plan rien qui ne soit bien entendu, et qui ne concilie le respect de la morale avec la vérité et l'effet dramatique.

Les suggestions de l'esprit infernal rentrent dans le système établi de l'enfer armé pour semer la discorde dans le camp des chrétiens : c'est, sous un autre nom, l'Alecton de *l'Énéide*, et c'était une raison de plus pour que cette Alecton, très-inutile ici, ne fût pas nommée dans un poëme chrétien.

Le discours de Tancrède à Renaud, et celui de Godefroi à ses soldats, sont excellents, et confirment ce qu'on a dit du talent de l'auteur dans la partie oratoire, toujours importante dans l'épopée, et dont il n'est pas permis au poëte épique d'être dépourvu.

Dans celle des tableaux, la vengeance de Renaud tient le premier rang, et la description du combat est ménagée avec beaucoup d'art : cet art consistait ici à être sobre de détails, pour conserver le trait caractéristique, la rapidité de la vengeance. Cette action est ce qu'il y a de plus pittoresque dans ce chant; mais l'auteur ne laisse pas de se montrer encore peintre dans quelques endroits, comme dans celui où Renaud se revêt de ses armes, dans celui où les soupirants d'Armide attendent leurs noms qui sortent de l'urne, etc. Un détail d'un autre genre, et qui est très-adroit, c'est celui des projets de Renaud, au moment où il quitte le camp. Le poëte a trouvé le moyen de l'agrandir par ses seuls desseins, lors même qu'il semble l'éloigner de l'action.

FIN DES NOTES DU CINQUIÈME CHANT.

CHANT VI.

ARGUMENT.

[illegible]t neoposer un défi aux chevaliers chrétiens; il [illegible]
contre Othon et ensuite contre Tancrède.
[illegible]t mes[illegible] ce dernier combat, et les deux champ[illegible]
retirent blessés, après s'être donné parole à six j[illegible]
là. Herminie se revêt des armes de Clorinde pour s[illegible]
de Jérusalem, dans le dessein d'aller au camp [illegible]
[illegible]s soigner elle-même les blessures de Tanc[illegible]
mais poursuivie à la vue du camp par deux chevalier[illegible]
la prennent pour Clorinde, elle est forcée de s'éloigner
la même erreur fait sortir du camp Tancrède qui [illegible]
suivre les traces de Clorinde.

Dans Sion cependant l'infidele enferme,
Par un espoir meilleur vient d'être ranime.
Des convois que Joppe rassembla sur ses rives,
La nuit a protege les approches furtives.
Ils entrent dans Solyme, et ces secours nouveaux
Ont de son abondance enrichi les depôts.
La defense est par-tout sur les murs appelee,
Et des remparts du nord l'epaisseur redoublee
Peut braver desormais l'insulte du belier.
Sous les bruyants marteaux retentit l'atelier
Dans les eaux, dans les feux l'armure retrempee
Etincelle et gemit sur l'enclume frappee,

héros s'y refuse et doit s'y refuser, parce que la colère l'anime encore; mais dans la suite, il reconnaîtra sa faute, et viendra se soumettre au pouvoir de Godefroi. Il n'y a dans tout ce plan rien qui ne soit bien entendu, et qui ne concilie le respect de la morale avec la vérité et l'effet dramatique.

Les suggestions de l'esprit infernal rentrent dans le systême établi de l'enfer armé pour semer la discorde dans le camp des chrétiens : c'est, sous un autre nom, l'Alecton de *l'Énéide*, et c'était une raison de plus pour que cette Alecton, très-inutile ici, ne fût pas nommée dans un poëme chrétien.

Le discours de Tancrède à Renaud, et celui de Godefroi à ses soldats, sont excellents, et confirment ce qu'on a dit du talent de l'auteur dans la partie oratoire, toujours importante dans l'épopée, et dont il n'est pas permis au poëte épique d'être dépourvu.

Dans celle des tableaux, la vengeance de Renaud tient le premier rang, et la description du combat est ménagée avec beaucoup d'art : cet art consistait ici à être sobre de détails, pour conserver le trait caractéristique, la rapidité de la vengeance. Cette action est ce qu'il y a de plus pittoresque dans ce chant; mais l'auteur ne laisse pas de se montrer encore peintre dans quelques endroits, comme dans celui où Renaud se revêt de ses armes, dans celui où les soupirants d'Armide attendent leurs noms qui sortent de l'urne, etc. Un détail d'un autre genre, et qui est très-adroit, c'est celui des projets de Renaud, au moment où il quitte le camp. Le poëte a trouvé le moyen de l'agrandir par ses seuls desseins, lors même qu'il semble l'éloigner de l'action.

FIN DES NOTES DU CINQUIÈME CHANT.

Marchons et combattons : l'un par l'autre affermis,
Éprouvons nos destins, et ceux des ennemis.
Dans les plus grands périls, j'en ai l'expérience,
L'audace, croyez-moi, vaut mieux que la prudence.
Mais si la vôtre hésite, et ne m'approuve pas,
Si vous voulez ici retenir vos soldats,
Moi, je combattrai seul : que dans cette journée
Cette grande querelle enfin soit terminée :
Que l'on porte aux chrétiens mon défi solennel,
Et si leur général accepte le cartel,
Sur les lois du combat, le lieu, le choix des armes,
Je m'en remets à lui : vous, soyez sans alarmes.
Quel que soit l'ennemi que l'on va m'envoyer,
Quelque haute valeur qu'il puisse déployer,
Puisqu'il n'a comme moi que deux bras, une vie,
Qu'à la vigueur des miens Aladin se confie.
Du triomphe assuré que vous promet Argant,
Cette main qu'il vous offre est le premier garant.
Le soudan lui répond : « Bouillant guerrier, mon âge
N'a pas éteint dans moi la chaleur du courage.
Ce bras, quoique mes ans touchent à leur livre,
N'est pas si faible encore et si lent sous le fer,
Que je puisse aujourd'hui, déshonorant ma vie,
Perdre d'un beau trépas la généreuse envie.
Je saurais y courir, s'il fallait échapper
A l'avenir honteux qui semble te frapper.
Que le ciel loin de nous en détourne l'augure.
Apprends sur quel espoir ma fortune s'assure.
Et connais un secret que je dérobe à tous.
Solimon, ce héros qui, plein d'un long courroux
Brûle de réparer les affronts de Nicée,
De satisfaire enfin à sa gloire offensée,

Prépare un coup hardi qui le venge et nous sert.
Il rassemble l'Arabe aux confins du désert;
Il présente la proie à ces hordes avides;
Et, marchant dans la nuit, leurs escadrons rapides
Chez les chrétiens surpris viendront porter l'effroi,
Et mettre entre eux et nous le camp de Godefroi.
Que nous font jusques-là ses courses inutiles,
Et de quelques châteaux les conquêtes faciles?
Ce siége de l'empire où sa perte l'attend,
Solyme est le rempart dont notre sort dépend.
Veillons à sa défense; et c'est assez de gloire
Que de savoir attendre et saisir la victoire. »

Au nom de Soliman le Sarrazin rougit;
Ce seul nom dans son ame élève un fier dépit.
Soliman fut toujours son rival dans la guerre,
Et le jaloux Argant ne peut voir sans colère
Qu'on se repose encor sur un autre que lui.
« Je ne t'en parle plus, dit-il; dès aujourd'hui
Au gré de Soliman, agis, consulte, ordonne:
Qui perdit ses états défendra ta couronne,
Sans doute, et ce héros, ce monarque puissant
Est envoyé d'en haut pour sauver le croissant.
Moi qui crois me suffire, et ne sais point dépendre,
De Soliman sur-tout je ne veux rien attendre.
Je n'ai pour protecteurs que ce glaive et mon bras.
Puisque ici le repos semble avoir tant d'appas,
Je descends dans la plaine où ma valeur m'appelle,
Non plus pour soutenir l'honneur de ta querelle;
Non, c'est comme soldat, et comme chevalier,
Qu'ennemi des chrétiens, j'irai les défier. »
« Tu devrais, dit le roi, moins ardent et plus sage,

Marchons et combattons : l'un par l'autre affermis,
Éprouvons nos destins, et ceux des ennemis.
Dans les plus grands périls, j'en ai l'expérience,
L'audace, croyez-moi, vaut mieux que la prudence.
Mais si la vôtre hésite, et ne m'approuve pas,
Si vous voulez ici retenir vos soldats,
Moi, je combattrai seul : que dans cette journée
Cette grande querelle enfin soit terminée :
Que l'on porte aux chrétiens mon défi solennel,
Et si leur général accepte le cartel,
Sur les lois du combat, le lieu, le choix des armes,
Je m'en remets à lui : vous, soyez sans alarmes.
Quel que soit l'ennemi que l'on va m'envoyer,
Quelque haute valeur qu'il puisse déployer,
Puisqu'il n'a comme moi que deux bras, une vie,
Qu'à la vigueur des miens Aladin se confie.
Du triomphe assuré que vous promet Argant,
Cette main qu'il vous offre est le premier garant. »
Le soudan lui répond : « Bouillant guerrier, mon âge
N'a pas éteint dans moi la chaleur du courage.
Ce bras, quoique mes ans touchent à leur hiver,
N'est pas si faible encore et si lent sous le fer,
Que je puisse aujourd'hui, déshonorant ma vie,
Perdre d'un beau trépas la généreuse envie.
Je saurais y courir, s'il fallait échapper
A l'avenir honteux qui semble te frapper.
Que le ciel loin de nous en détourne l'augure!
Apprends sur quel espoir ma fortune s'assure!
Et connais un secret que je dérobe à tous.
Soliman, ce héros qui, plein d'un long courroux,
Brûle de réparer les affronts de Nicée,
De satisfaire enfin à sa gloire offensée,

Prépare un coup hardi qui le venge et nous sert.
Il rassemble l'Arabe aux confins du désert;
Il présente la proie à ces hordes avides;
Et, marchant dans la nuit, leurs escadrons rapides
Chez les chrétiens surpris viendront porter l'effroi,
Et mettre entre eux et nous le camp de Godefroi.
Que nous font jusques-là ses courses inutiles,
Et de quelques châteaux les conquêtes faciles?
Ce siége de l'empire où sa perte l'attend,
Solyme est le rempart dont notre sort dépend.
Veillons à sa défense; et c'est assez de gloire
Que de savoir attendre et saisir la victoire. »

Au nom de Soliman le Sarrazin rougit;
Ce seul nom dans son ame élève un fier dépit.
Soliman fut toujours son rival dans la guerre,
Et le jaloux Argant ne peut voir sans colère
Qu'on se repose encor sur un autre que lui.
« Je ne t'en parle plus, dit-il; dès aujourd'hui
Au gré de Soliman, agis, consulte, ordonne:
Qui perdit ses états défendra ta couronne,
Sans doute, et ce héros, ce monarque puissant
Est envoyé d'en haut pour sauver le croissant.
Moi qui crois me suffire, et ne sais point dépendre,
De Soliman sur-tout je ne veux rien attendre.
Je n'ai pour protecteurs que ce glaive et mon bras.
Puisque ici le repos semble avoir tant d'appas,
Je descends dans la plaine où ma valeur m'appelle,
Non plus pour soutenir l'honneur de ta querelle;
Non, c'est comme soldat, et comme chevalier,
Qu'ennemi des chrétiens, j'irai les défier. »
« Tu devrais, dit le roi, moins ardent et plus sage,

Pour des exploits meilleurs réserver ton courage.
Mais contre un ennemi si tu veux t'éprouver,
Aladin d'un combat ne veut point te priver.
Je ne te retiens point. » Sans tarder davantage,
Argant par un héraut fait porter son message.
« Va, rends-toi dans ce camp; va, dis qu'un chevalier
Fatigué d'un repos fait pour l'humilier,
Contre un guerrier chrétien veut mesurer sa lance,
Et faire aux yeux de tous l'essai de sa vaillance;
Qu'il est prêt à paraître au milieu du vallon
Qui sépare de nous les tentes de Bouillon.
Mais loin qu'un seul combat puisse me satisfaire,
Je défie un second, un troisième adversaire (1),
Quiconque à sa valeur croit pouvoir se fier,
Tous, quel que soit leur rang, chef, soldat, écuyer
Il n'importe, pourvu (la guerre ainsi l'ordonne)
Qu'au pouvoir du vainqueur le vaincu s'abandonne.

Il dit, et le héraut revêt au même instant
De la pourpre et de l'or le mélange éclatant;
Prend le sceptre, instrument de son paisible office,
Arrive, et voit Bouillon que sa noble milice,
L'élite des barons, entoure en ce moment.
« Puis-je en ces lieux, dit-il, m'expliquer librement?
— Parle sans nulle crainte, et dis-nous qui t'envoie.
— Que mon message apporte ou le trouble ou la joie,
C'est à vous d'en juger, » a repris le héraut
Du geste le plus fier, et du ton le plus haut.
Il répète d'Argant les paroles altières :
Le courroux s'allumait dans ces ames guerrières.
Le sage Godefroi, sans paraître surpris,
« Ce chevalier, dit-il, a beaucoup entrepris.

Le repentir bientôt peut suivre l'arrogance.
Mais il peut toutefois venir en assurance.
Un champ libre est ouvert à sa témérité.
L'honneur et ma parole en font la sûreté.
Un de mes chevaliers sera son adversaire :
Je doute qu'un second puisse être nécessaire (2). »
Le messager revole : « Arme-toi, brave Argant,
On reçoit ton défi : le champ s'ouvre à l'instant.
Tous montrent à l'envi la même impatience;
Tous veulent avec toi disputer de vaillance.
C'est à qui combattra : j'ai vu de tous côtés
Les regards menaçants, les glaives agités.
Bouillon te garantit l'arène libre et sûre. »
Le Sarrazin charmé demande son armure,
Sa lance, son coursier; il partait; mais le roi,
S'adressant à Clorinde : « Et toi, guerrière, et toi,
Resteras-tu, dit-il, tranquille en ces murailles?
Tu vois Argant courir au-devant des batailles :
Va, sors en même temps : mille de mes soldats,
En le suivant de loin, marcheront sur tes pas.
Observe tout. » Clorinde aux barrières s'avance;
Son escorte la suit; mais Argant la devance,
Et laisse loin de lui les remparts de Sion.

Entre Jérusalem et le camp de Bouillon,
S'étend un long terrain dont la surface unie
Semble offrir aux combats une lice applanie.
C'est là qu'Argant s'arrête, et ses yeux et son cœur,
A l'aspect de ce camp, s'enflamment de fureur.
Sa force, sa fierté, l'orgueil de sa stature,
Ont gravé sur son front la menace et l'injure;
Aux vallons de Juda tel parut le géant (3),

: Philistin que vainquit un enfant.
nt les chrétiens le regardent sans crainte;
s qu'il sait porter peu connaissent l'atten
x du général est encore inconnu;
le vœu de tous il le voit prévenu;
on tous les regards arrêtés sur Tancrède,
oclame avec joie un honneur qu'on lui cède.
ce Sarrazin réprimer la fureur, -
et glorieux d'une telle faveur,
la mériter, Tancrède lui rend grace,
u son casque, sa lance, et revêt sa cuirasse,
; on le suit en foule aux limites du camp.

it pas encore en présence d'Argant;
le tout-à-coup de loin frappe sa vue:
ses yeux encor son cœur l'a reconnue.
La [illegible] e, elle est sur la hauteur;
Ses ar[illegible], son visage, éclatent de blancheur;
Sa taille se découvre en toute sa richesse:
Tancrède est ébloui, Tancrède en son ivresse
Ne songe qu'à la voir, la voir, et ses appas
Font oublier Argant, la gloire et les combats.
Les yeux toujours sur elle, il va d'un pas tranquille
Et pour la contempler enfin reste immobile.
Tel paraît un rocher aux cimes des volcans,
Qui montre un front de glace, et qui brûle au-dessous.
Mais Argant de ses cris remplit au loin la plaine:
Serais-je ici venu dans une attente vaine
Où donc est l'ennemi que j'ai dû rencontrer?
Je viens combattre, et nul n'ose encor se montrer.
Tancrède n'entend point cette bravade altière.
Son ame est dans ses yeux, mais bouillant de rage

ligné qu'un barbare ose les défier,
hon se précipite et vole le premier.
aòn jeune et hardi, que l'honneur seul possède,
i n'a pu qu'à regret céder au seul Tancrède,
qui le voit ailleurs trop long-temps occupé,
saisit un combat de ses mains échappé,
tel qu'un léopard élancé du repaire,
ne course subite il franchit la carrière.
Et à le recevoir, le Sarrazin l'attend:
lance est en arrêt: Tancrède en cet instant,
mme d'un long sommeil sort de sa rêverie;
pousse son cheval, le presse, court, s'écrie:
rrête, c'est à moi... moi seul... » il n'est plus temps;
ja l'un près de l'autre il voit les combattants.
demeure, il frémit de honte et de colère,
reproche trop tard sa faute involontaire.
hon l'a prévenu; mais de son ennemi
casque sous ses coups a vainement gémi.
un bras plus éprouvé repoussant son audace,
gant perce à-la-fois bouclier et cuirasse,
renverse: « Rends-toi, dit-il, pour ton honneur;
en est assez, chrétien, qu'Argant soit ton vainqueur. »
hon se relevant: « Oserais-tu prétendre
l'un chrétien devant toi fût si prompt à se rendre?
on, ma chûte à ce point ne saurait me flétrir:
ns l'excuser, je veux la venger ou mourir.
Quoi! dit le Sarrazin, quand j'épargne ta vie (4),
braves ma clémence! éprouve ma furie. »
ors oubliant tout, jusqu'aux lois que l'honneur
ur un combat égal prescrit à la valeur,
ntre Othon, qui n'a plus qu'un glaive et son courage,
gant de son coursier gardant tout l'avantage,

r lui; le chrétien l'évite, et dans le flanc
porte un coup adroit qui fait couler son sang.
is que sert contre Argant cette atteinte légère?
n'a pas moins de force, et sent plus de colère,
end du champ, et revient d'un vol plus raffermi,
n plus rapide élan heurter son ennemi.
choc irrésistible Othon pâlit, chancelle,
abe, et pour mieux souiller sa victoire cruelle,
corps du vaincu l'impitoyable Argant
epasser deux fois son cheval bondissant;
périsse, dit-il, tout mortel téméraire,
ame ce malheureux foulé sur la poussière. »
erède alors, témoin de tant de lâcheté,
peut plus contenir son grand cœur révolté.
e balance plus, il court la lance haute,
ur reprendre sa place, et réparer sa faute;
Et bientôt près d'Argant, « Barbare, lui dit-il,
Jusques dans la victoire encore infâme et vil,
Quel triomphe attends-tu de ta bassesse atroce,
Et qui peut t'inspirer un transport si feroce?
Les brigands du desert, nourris d'assassinats,
Sans doute t'ont donné les leçons des combats.
Va-t'en vivre avec eux, lâche! fuis la lumiere,
Retourne dans les bois où l'on t'apprit la guerre,
Va-t'en loin des humains, à qui tu fais horreur,
Avec le tigre et l'ours disputer de fureur. »

A ce torrent subit d'injures menaçantes,
Argant s'arrête, il mord ses levres tremissantes,
Veut parler, mais en vain; son organe troublé
Ne rend qu'un son confus, rauque, inarticulé.
Ainsi gronde le cri de l'animal sauvage,

échirement d'un ténébreux nuage,
a foudre le brise et l'ouvre en s'échappant:
on sein gonflé, le furieux Argant
qu'avec effort pousser un cri farouche,
role tonne en sortant de sa bouche.
ınd par ces défis tour-à-tour irrités,
l et le courroux au comble sont montés,
ıent leurs chevaux, dont la course rapide
en préludant au combat homicide.
ınime aussi ma voix et mon ardeur;
's chants, s'il se peut, dignes de leur fureur,
ıis retentir la guerre et les alarmes,
ıons de mes vers soient le bruit de leurs armes.

deux rivaux l'un vers l'autre emportés,
royable choc l'un par l'autre heurtés,
fer fracassé de leurs lances mortelles
r les éclats, jaillir les étincelles.
a retenti, les monts en ont tremblé,
eux combattants aucun n'est ébranlé.
également sous la même tempête,
courbé le front, n'a détourné la tête.
issés à-la-fois d'un si terrible assaut,
oup leurs chevaux s'abattent, et d'un saut
rre élancés, ces guerriers intrépides
n même temps leurs glaives homicides.
ıuvement léger qui ressemble à l'éclair,
nt l'un de l'autre et la main et le fer.
d'eux sait mêler l'attaque à la défense,
se replie, et s'arrête, et s'élance.
ıt pour tromper, le glaive inaperçu
ıer l'ennemi que la feinte a déçu,

d'eux quelquefois, par un art tout consommé
se découvrant un piége à l'adversaire.
adroit Tancrède, en cet art consommé,
e au Sarrazin son flanc droit désarmé.
se précipite, et son impatience
sse du bouclier le côté sans défense.
ncrède abat le fer, et le blesse du sien,
ouvre et l'attend : le fier Circassien
ouler son sang, et jette un cri de rage,
tient de laver son outrage,
ncrède, élevant à-la-fois
un coup formidable et l'épée et la voix.
s de l'épaule au bras découvrant la jointure,
fer qui le prévient il reçoit la blessure.
qu'un ours en courroux dans les Alpes lassé,
Brisant entre ses dents le trait qui l'a percé,
Parmi les pieux, les dards élance sa furie,
Tel Argant désormais, peu soigneux de sa vie,
Et d'une double plaie ardent à se venger.
Ne voit rien que sa honte, et non plus son [illegible]
Son audace s'accroît de sa force indompt[illegible]
Et, redoublant ses coups d'un bras infatigable
Du mouvement rapide à son glaive imprime
Le sol tremble, l'air siffle, autour d'eux [illegible]
Il étincelle, Argant frappe sans perdre haleine
Et Tancrède étonné, ne respirant qu'à peine,
Pare, se garantit, et sous son bouclier
Le héros quelque temps ramasse tout entier,
Oppose à la fureur et l'art et la souplesse
Attend que l'ennemi se fatigue et s'affaisse
Mais l'attaque d'Argant ne se ralentit pas,
Rien n'interrompt ses coups, rien ne lasse son [illegible]

La même fureur Tancrède s'abandonne,
Il déploie à son tour les forces qu'elle donne.
L'un sur l'autre à-la-fois tous deux précipités,
Tous deux d'un même effort frappant de tous côtés,
Ils se portent bientôt de cruelles atteintes;
Du sang qu'ils font couler les cuirasses sont teintes;
La terre en est rougie; autour des deux rivaux,
Le l'airain qui les couvre, emporté par lambeaux,
Les débris dispersés volent et se confondent;
La sueur et le sang tous les deux les inondent (5).

Chrétiens et Sarrazins, tous dans l'étonnement,
Contemplent à loisir ce long acharnement,
Où la force s'épuise et renaît de la rage:
Entre les deux guerriers leur ame se partage.
Mais dans les deux partis règne un silence égal;
Pas un mot, pas un cri: de ce combat fatal
Ils attendent l'issue, incertains, mais tranquilles,
Agités au-dedans, au-dehors immobiles.

Peut-être qu'à la fin ce combat obstiné
Par un même trépas se serait terminé.
Mais déja de la nuit les ombres se répandent,
Sur les deux combattants les ténèbres descendent,
Et dérobent aux yeux les objets effacés.
Des deux côtés alors les hérauts avancés
S'approchent des guerriers qui se chargeaient encore.
L'honorable Aridée, et le grave Pindore,
Pindore qui d'Argant a porté le cartel,
Viennent marquer un terme à leur sanglant duel.
Sûr du respect sacré des usages antiques,
Ils opposent au fer leurs sceptres pacifiques.

« C'est assez, dit Pindore, invincibles guerriers:
La gloire entre vous deux partage ses lauriers.
Cessez, et de la nuit respectez le silence:
C'est aux rayons du jour d'éclairer la vaillance.
L'ombre ensevelirait vos glorieux travaux,
Et la nuit aux mortels doit rendre le repos.
Ma valeur au grand jour aime à briller sans doute,
Répond Argant; mais rien, non, rien, quoi qu'il en coût
Ne saurait m'empêcher d'attendre ici le jour,
Si Tancrède à ma foi ne promet son retour.
J'exige, dit Tancrède, une même assurance.
Si l'on veut que la nuit suspende ma vengeance,
Jure de revenir avec ce chevalier,
Que les lois de la guerre ont fait ton prisonnier. »
Argant à cet accord se soumet sans murmures.
Le délai nécessaire au soin de leurs blessures,
De cet engagement doit retarder le jour:
Pour la sixième aurore on fixe son retour.

D'athlètes si puissants la lutte retracée
Long-temps des deux partis occupe la pensée,
Et produit la surprise ainsi que la terreur.
De ces deux grands rivaux l'audace et la fureur
Font par-tout l'entretien de la foule étonnée;
Entre eux l'opinion flotte indéterminée,
Et pour se décider attend le jour fatal.
Qui des deux restera vainqueur de son rival?
Qui donc l'emportera, la force ou le courage,
Et qui doit triompher, ou l'adresse ou la rage?
Mais parmi tant de cœurs si vivement émus,
Que de l'évènement l'attente a suspendus,
Rien ne peut égaler les troubles d'Herminie:

Au destin du combat tient celui de sa vie.
Reine dans Antioche, et fille de Cassàn,
La guerre la priva d'un empire puissant.
Dans ce fameux Tancrède elle connut un maître,
Elle fut sa captive, et s'applaudit de l'être.
Du plus doux des vainqueurs la noble loyauté
A son sexe, à son rang laissait leur dignité,
Lui rendait tous les soins dont le malheur s'honore,
Et quoique sans états, elle était reine encore.
C'était peu; du héros la générosité
Lui rendit ses trésors avec la liberté.
Il était jeune, aimable; aux yeux de la princesse
Brillaient tant de vertus avec tant de jeunesse,
Que son cœur attendri s'enchaîna sans retour
Des nœuds les plus puissants qu'ait pu former l'amour.
Elle reprit, hélas! sa liberté rendue,
Mais en vain; et son cœur l'a pour jamais perdue.
Quels regrets! et qui peut désormais la charmer,
Que les lieux où ce cœur a commencé d'aimer,
Qu'une prison si chère, une si douce chaîne?
Mais l'honneur commandait; elle est femme, elle est reine;
Elle a suivi sa mère aux rives du Jourdain,
Sur une terre amie, où l'accueil d'Aladin
Lui ménage du moins un asyle honorable.
Là de nouveaux chagrins sa fortune l'accable,
Et son dernier appui, sa mère, est au cercueil.
Mais tant de maux ensemble, et l'exil, et le deuil,
Rien n'a pu dans son ame étouffer la tendresse.
Infortunée! elle aime, elle brûle, et sans cesse
Du feu qu'elle nourrit se laisse consumer,
D'autant plus cher encor qu'il le faut renfermer;
Son amour s'est accru dans les pleurs, dans l'absence,

le souvenir au défaut d'espérance.
ance pourtant vint luire dans son cœur,
s ue sur les pas de Godefroi vainqueur,
de s'avança sous les murs de Solyme,
ce camp redouté l'approche la ranime.
t tremble, elle jouit, et Tancrède aujourd'hu
frir à ses yeux qui ne cherchent que lui.
ouvent son attente est encore trompée;
u héros enfin quand les traits l'ont frappé
st lui-même, et rend grace à l'amour
ce qu'elle aime, elle a choisi la tour
domine le camp, la plaine et les montagnes:
dès qu'un faible jour éclaire les campagnes,
revient s'asseoir, regarde incessamment
villons chéris qu'habite son amant,
Descend quand le jour tombe, et désirant l'aurore
Attend le lendemain pour revenir encore.
Là cette triste amante, ignorant le repos,
Sans cesse avec son cœur s'entretient de ses [illegible]
C'est de là qu'elle a vu quel spectacle pour [illegible]
De Tancrède et d'Argant cette lutte cruelle
Oh! que de fois son sein a palpité d'effroi!
Que de fois elle a dit: Le voilà devant [illegible]
Le voilà, malheureuse! et la mort l'environne
A chaque mouvement elle tremble, frissonne,
S'écrie, étouffe en vain sa voix et sa douleur.
Et tous les coups d'Argant sont tombés sur [illegible]
Mais du combat promis le bruit et la menace
La rend à ses terreurs, et tout son sang se glace
Interdite, éperdue, et prête à défaillir,
On la voit tour-à-tour et pleurer et pâlir,
Et les yeux abattus, la mort sur le visage,

Elle est de l'épouvante une immobile image.
La nuit, si le sommeil ferme ses yeux lassés,
Des spectres effrayants en songe retracés
La tourmentent encor; son repos est terrible;
Elle voit son amant sur cette arène horrible
Tomber percé de coups, et tout son sang fumer;
Dans ses derniers soupirs elle s'entend nommer,
Se réveille, et son sein est baigné de ses larmes.
Des bruits trompeurs, affreux, redoublent ses alarmes.
On répand que Tancrède, épuisé de douleurs,
Succombe, et du trépas sent déja les horreurs.
Si l'amour le pouvait rappeler à la vie!...
Une mère autrefois instruisit Herminie
Dans les heureux secrets de cet art de guérir
Que les filles des rois cultivaient sans rougir.
Elle sait appliquer aux blessures cuisantes
Les sucs des végétaux et les vertus des plantes.
Que ne peut-elle alors, prodiguant leurs secours,
Et soulager Tancrède, et conserver ses jours!
Oh! combien elle envie un soin si cher, si tendre!
C'est au cruel Argant, hélas! qu'il le faut rendre!
Elle se voit contrainte à cet affreux devoir,
En gémit, le déteste, et, dans son désespoir,
Dont son ame égarée elle-même s'effraie,
Elle voudrait plutôt empoisonner la plaie.
Mais elle a trop d'horreur de ce coup inhumain;
Elle refuse au crime une innocente main,
Et souhaite qu'au moins les sucs qu'elle prépare
Soient ici sans pouvoir pour sauver un barbare.

Mais Tancrède, un héros mourant loin de ses yeux,
L'appelle à tout oser: aux projets hasardeux

Elle accoutume enfin son ame moins craintive.
Elle fut dans ce camp étrangère et captive;
Jeune, elle a vu de près les armes, le danger;
D'un sexe à ces objets par lui-même étranger,
Elle peut surmonter la faiblesse ordinaire.
L'amour sur-tout, l'amour, aisément téméraire,
Aurait sa confiance, et dissipe sa peur.
Déja, dans les transports d'un courage trompeur,
Elle se croit capable, en sa course hardie,
D'affranchir, s'il le faut, les monstres de Libye.
Mais un seul frein l'arrête et la retient toujours:
Prête à tous les périls qui menacent ses jours,
Prête à donner sa vie, elle craint pour sa gloire,
Et l'amour et l'honneur disputent la victoire.
L'honneur murmure, il parle à son cœur combattu:
« Toi dont j'ai dans les fers garanti la vertu,
Sous un joug ennemi toujours pure et fidèle,
Libre aujourd'hui, veux-tu devenir criminelle?
Par tes propres erreurs veux-tu voir hasarder
Un trésor jusque ici par le malheur gardé?
Quoi! ta jeune innocence, autrefois si timide,
Prendrait l'amour pour maître et le désir pour guide?
Et quel est ton espoir? qu'attends-tu? de quoi te sers-tu?
Vas-tu chez l'étranger mendier un affront?
Amante aventurière, une reine, Herminie
Va braver du soldat la licence impunie,
Promener dans un camp ses nocturnes amours?
Et quel sera le prix des hasards où tu cours?
Devant Tancrède même abjecte et dégradée
Comment espères-tu d'en être regardée?
Sans doute il ne verra que d'un œil de mépris
Tes charmes prodigués par toi-même avilis.

Et l'errante Herminie, à l'insulte exposée (6),
Du dernier des soldats deviendra la risée. »

Mais conseiller plus doux, plus adroit orateur,
L'amour lui tient tout bas ce langage flatteur.
« Que sert contre ton choix et tes vœux et ta flamme,
Cette âpre austérité qui n'est point dans ton ame?
D'un dessein qui te plaît pourquoi t'effaroucher?
Est-ce du sein d'un monstre, ou des flancs d'un rocher,
Que la tendre Herminie a reçu la naissance,
Pour oser à l'amour disputer sa puissance?
Jeune, belle, et sensible, as-tu honte d'aimer?
Le nom d'amante enfin te doit-il alarmer?
Suis plutôt sans rougir l'attrait qui te commande,
Et vole vers l'objet que ton cœur redemande.
Tu crains de le trouver insensible, inhumain!
As-tu donc oublié combien de fois sa main
S'empressa d'effacer la trace de tes larmes,
Et combien ses bontés consolaient tes alarmes?
Ses pleurs même souvent se mêlaient à tes pleurs;
Et tu tardes encor d'adoucir ses douleurs!
C'est toi qu'il faut nommer insensible, cruelle.
Il gémit loin de toi dans sa langueur mortelle,
Et pour son ennemi tes soins sont réservés!
Poursuis, et que d'Argant les jours soient conservés,
Afin que retrouvant sa force et sa furie,
A ton libérateur il arrache la vie.
Va, donne par ses mains la mort à ton amant,
Ingrate, hâte-toi.... tu frémis! et comment
Ce ministère impie où le sort t'a réduite,
N'a-t-il pas de ces lieux précipité ta fuite?
Ici ton cœur dément des soins trop odieux;

Mais qu'ils te seraient chers, qu'ils seraient glorieux
Si Tancrède voyait tes mains consolatrices
De son généreux sein fermer les cicatrices,
Si les secours puissants par ton art préparés,
Ranimant sous tes yeux ses traits décolorés,
Reporaient dans ses sens la jeunesse et la vie!
Ciel! avec quel plaisir, trop heureuse Herminie,
Tu verrais d'un amant qui te devrait le jour
Renaître la beauté, présent de ton amour!
Ses exploits désormais devenus ton ouvrage,
De sa gloire à toi seule assurent le partage.
C'est alors qu'un hymen, objet de tous tes vœux,
De l'aveu de l'honneur consacrerait tes feux;
Et parmi cent beautés de ton bonheur jalouses,
Triomphante au milieu des mères, des épouses,
Aux reines d'Italie et des peuples latins
Tu feras envier l'éclat de tes destins (7). »

Ainsi l'amour l'abuse, hélas! et l'insensée,
Dans le sein des erreurs innocemment bercée
Aux songes du bonheur s'abandonne à loisir.
Mais l'obstacle est par-tout, et combat le désir.
Comment sortir des murs? une garde assidue,
Du palais aux remparts sans cesse est répandue
La guerre y fait régner ses inflexibles lois,
Et les portes jamais ne s'ouvrent qu'à sa voix.

Déjà depuis un temps la sensible Herminie
D'une amitié fidèle à Clorinde est unie.
On les voit se chercher et se suivre en tous lieux
Souvent un même lit les reçoit toutes deux
Au sein de toutes deux à se plaire empressées

La confidence intime épanche leurs pensées.
A Clorinde sur-tout, plus chère chaque jour,
Herminie a tout dit, excepté son amour.
Vingt fois, prête à s'ouvrir, le secret de sa flamme
S'arrêta sur sa bouche, et rentra dans son ame,
Et lorsque de ses yeux s'échappent quelques pleurs,
Elle accuse toujours sa chûte et ses malheurs.
De Clorinde sensible à ses soins, à son zèle,
La demeure en tout temps est ouverte pour elle.
A toute heure elle y vient, et si durant le jour
Clorinde est appelée au conseil, à la cour,
Dans son appartement Clorinde est attendue.
En son absence un jour chez elle ainsi rendue,
Herminie en son cœur aux alarmes livré
Méditait un départ toujours plus désiré.
L'armure de Clorinde aux lambris suspendue
Arrête en ce moment sa pensée et sa vue.
Elle soupire: « Heureuse, hélas! et mille fois
Trop heureuse guerrière! ah! tes nobles exploits,
Cette beauté qu'on vante, et ce nom qu'on publie,
Ne sont pas les objets de ma secrète envie.
Que d'un autre bonheur tout mon cœur est jaloux!
Maîtresse de toi-même, et libre aux yeux de tous,
Tu vas, viens et reviens sous l'abri d'une armure.
La robe et le long voile, importune parure,
Dans leurs brillants replis n'arrêtent point tes pas;
La crainte et la pudeur ne les enchaînent pas.
La retraite n'est point ton devoir, ton partage:
Ah! que n'ai-je reçu ta force et ton courage!
Que ne puis-je échanger contre un casque pesant
De tous mes vains atours le luxe embarrassant!
Je saurais tout braver, et les feux et les glaces,

Les vents et leur courroux, l'orage et ses menaces,
Sous les rayons du jour, sous l'astre de la nuit,
J'aurais suivi la route où l'amour me conduit.
Dans le champ des combats je serais descendue.
Cruel Argant, ta rage eût été prévenue;
Je t'aurais devancé; peut-être en ce moment
La guerre en mon pouvoir eût remis mon amant.
Peut-être il chérirait les chaînes d'Herminie :
Une amante est toujours une douce ennemie.
Que n'eussé-je point fait pour alléger ses fers!
Il m'eût rendu les miens plus heureux et plus chers
Ou sa main valeureuse, et de ses coups plus sûre,
En me perçant le cœur eût guéri sa blessure.
Je ne gémirais plus des rigueurs de mon sort,
Et goûterais du moins le repos de la mort.
Il eût pleuré peut-être en m'y voyant descendre;
Je devrais à ses soins les honneurs de ma cendre.
Déplorable Herminie, où vas-tu t'égarer?
A tes illusions que sert de te livrer?
Que sert de t'arrêter, faible et vulgaire amante
Aux vœux irrésolus d'une femme tremblante,
De projeter toujours, et toujours t'abuser
Rassure-toi, mon cœur, apprends à tout oser.
Tu connais tant l'amour! connais-en donc l'audace
Quoi! ne puis-je porter le poids d'une cuirasse
Ces bras ne pourront-ils, pour un dessein si beau
Quelques heures du moins soutenir ce fardeau.
Ils sont sans force, hélas! Eh bien! l'amour en donne
Je pourrai tout, on peut tout ce qu'amour ordonne
Vais-je après tout chercher la guerre et les hasards
Je ne veux qu'un moment abuser les regards,
Et passant pour Clorinde, au nom de la guerrière

Voir s'ouvrir devant moi la fatale barrière.
Il n'est que ce moyen pour sortir de ces lieux.
Toi qui me l'inspiras, ô maître ingénieux!
Amour, sers de ce cœur l'innocent stratagême;
Favorise un projet que tu dictas toi-même.
Le jour fuit, et Clorinde est encore au palais:
Saisissons le moment d'accomplir mes projets. »

Elle dit, et la crainte est enfin surmontée.
A son appartement l'armure est emportée;
Elle est proche, elle court, échappe à tous les yeux.
D'ailleurs en sa présence un soin respectueux
Du salon de Glorinde écartant tout le monde,
Elle se voyait seule, et la nuit la seconde.
La nuit toujours propice aux larcins, aux amours,
Plus obscure déja précipitait son cours.
Elle en veut profiter; le temps presse; elle appelle
Une esclave chérie, un écuyer fidèle,
De sa fuite à tous deux déclare le projet,
Et cachant les raisons d'un départ si secret,
Sous des prétextes vains en couvre les mystères.
L'un court hâter soudain les apprêts nécessaires;
L'autre reste auprès d'elle, et d'un cœur alarmé
Lui prête de ses mains l'office accoutumé.
De ses habits pompeux, de sa robe traînante,
La richesse à longs plis jusqu'à ses pieds flottante,
Est bientôt rejetée; un dernier vêtement,
Souple comme sa taille, en fait seul l'ornement,
En marque les contours, et rend à la nature
Tout l'honneur de ses dons cachés sous la parure.
Déja ses blonds cheveux, et son col délicat,
Ont sous le dur acier dérobé leur éclat;

L'airain pèse par-tout sur ses appas qu'il blesse,
Enferme les beautés de son sein qu'il oppresse,
De cercles rigoureux serre et meurtrit ses bras.
Un bouclier épais, fardeau trop rude, hélas!
De sa débile main qui le soulève à peine,
Retombe, et cependant tremblante, hors d'haleine,
Sous cet habit de fer elle veut essayer
Le port et le maintien, et les pas d'un guerrier.
Amour sourit : tel fut son sourire perfide,
Quand il vit des fuseaux entre les mains d'Alcide.

Quels pénibles efforts! sous ce faix accablant
Que sa démarche est lente, et son pas chancelant!
Elle s'attache au bras de sa jeune compagne;
L'espérance l'anime, et l'amour l'accompagne.
Aux lieux qu'elle a marqués son écuyer l'attend;
Tous trois sur leurs chevaux montent au même instant
Et prenant à dessein des routes détournées,
Elle les voit par-tout d'armes environnées.
Le fer sur son chemin brille de toutes parts,
Et l'ombre étincelle de piques et de dards.
Mais le tigre d'argent, l'éclatante cuirasse
Imposent le respect, et le soldat fait place.
Herminie à la feinte encourage son cœur,
Du coup qu'elle a tenté l'audace lui fait peur
Et loin que de sa crainte elle soit revenue,
Sans cesse elle se croit près d'être reconnue.
Elle avance à la porte, et cachant son effroi
Qu'on ouvre, c'est Clorinde, et par lors elle dit
Ce nom, et de la voix l'heureuse ressemblance
Ne laissent point prévoir aucune défiance.
C'est l'accent d'une femme, et du harnois guerrier

Quelle autre que Clorinde endosserait l'acier?
On obéit, on ouvre; Herminie et sa suite
Loin des remparts franchis soudain pressent leur fuite.
Par de sombres détours et des sentiers profonds,
Tous trois vont s'enfoncer dans le creux des vallons.
En des lieux retirés plus calme et moins craintive,
Quand elle a ralenti sa course fugitive,
Elle respire enfin : ses périls sont passés;
Elle ne verra plus ses desseins traversés.
Mais d'embarras nouveaux qui l'avaient peu frappée,
Pour la première fois son ame est occupée.
Le désir complaisant a su les déguiser :
Elle les voit : à quoi se va-t-elle exposer?
Entrer sous l'appareil d'une armure ennemie,
C'est au fer des chrétiens abandonner sa vie.
Se nommer, c'est livrer son secret; et son cœur,
En le cachant à tous, le garde à son vainqueur.
Sa gloire le commande : amante inattendue,
Et de tous ignorée, et de lui seul connue,
Jusqu'à lui sans éclat elle veut arriver :
La prudence un moment lui prescrit d'y rêver.
Elle a besoin ici d'un service fidèle,
Et de son écuyer elle a connu le zèle.
Elle s'adresse à lui : « Je me confie à toi.
Il te faut dans ce camp introduire avant moi;
Il faut que par tes soins à mes vœux tout succède.
Vole, et fais-toi conduire aux tentes de Tancrède.
Dis, mais dis à lui seul, qu'une femme aujourd'hui
Venant sauver ses jours, attend la paix de lui;
Que cette paix (amour, hélas! me l'a ravie!)
Soulagera mes maux en lui rendant la vie;
Que je viens sur sa foi me remettre en ses mains,

Sans craindre de sa part outrages ni dédains;
Qu'en ses nobles vertus telle est ma confiance:
S'il en demande plus, réponds par le silence.
Va, sois prompt et discret: ce tranquille séjour
Permet qu'en sûreté j'attende ton retour.»

Disparu comme un trait, le messager habile
Est bientôt près du camp, s'ouvre un accès facile;
Admis près de Tancrède, il lui parle en secret.
Le héros est sensible à ce tendre intérêt.
Il remet au courrier, confident du mystère,
L'ordre qui doit ouvrir la route à l'étrangère.
Tancrède à tous les yeux promet de la cacher;
Et, tandis qu'en lui-même il s'occupe à chercher
L'objet mystérieux qu'un tel message annonce,
L'écuyer reparti court porter la réponse.

L'inquiète Herminie invoquait son retour,
Et les moments alors sont comptés par l'amour:
Il calcule les pas, le temps et la distance
A-present, disait-elle en son impatience,
Il approche du camp,... il entre,... il en repart
Il devrait revenir... d'où naît ce long retard?»
Elle l'accuse enfin d'une lenteur mortelle.
Elle l'a vu plus prompt, il avait plus de zèle.
Et comme pour hâter un moment souhaité
Jusques sur les hauteurs elle-même a monté
La nuit couvrant les cieux de ses parsil les voiles
En parsemant l'azur du feu de ses étoiles
Phébé développant en naissante blancheur,
De ses premiers rayons répandait la fraîcheur
Seule, sous les regards de cet astre tranquille

vec la nature autour d'elle immobile,
ie au milieu de ces champs en repos
à leur silence, et leur contait ses maux.
amp des croisés, au loin portant sa vue,
ux séjour! dit-elle; oh! que mon ame émue
à votre aspect! Pavillons glorieux,
s des Latins! que vous charmez mes yeux!
là qu'un vent frais autour de moi murmure;
e en vient à moi plus suave et plus pure:
s sont ranimés par un souffle si doux,
e sens revivre en approchant de vous.
uis, si du ciel ma voix est écoutée,
une vie errante et tourmentée.
chercher la paix au séjour des combats.
Herminie; et puisse-t-elle, hélas!
er aujourd'hui cette pitié si chère,
n vainqueur aimé flatta sa prisonnière.
ends point de lui le sceptre et la grandeur:
et le servir suffit à mon bonheur. »

nant ces souhaits, elle est loin de s'attendre
les piéges nouveaux le sort va la surprendre.
t de ces coteaux que la lune a blanchis,
es renvoyaient les rayons réfléchis,
éclat fatal, qui frappe au loin la vue,
aler au camp cette armure connue.
és de ce lieu même, aux postes avancés,
e et Poliferne étaient alors placés,
vois ennemis surveillant le passage;
udent courrier qui porte le message,
urnant sa course avait trompé leurs yeux.
l'aspect subit du casque radieux,

ne Poliferne accourt, frémit, s'écrie,
elle, et des soldats excitant la furie,
lle dont mon père a reçu le trépas;
'est Clorinde; à moi, barbare; tu mourra
et lance un dard d'une main égarée.
e on voit dans les champs une biche abs
nent près du rocher d'où la source jaillit,
s le frais ruisseau dont le pré s'embellit:
roit sur ces bords et dans la solitude
hir en repos sa longue lassitude:
ne, elle fuit, et ses dangers nouveau
oublier la soif, la fatigue et les eaux.
Herminie, au sein d'une attente amoureu
s de voir Tancrède, et par avance heureu
e que du héros l'accueil le plus flatteur,
Sans blesser sa vertu, va répondre à son cœur,
Au bruit inopiné de la guerre et des armes,
Abandonne soudain cet espoir plein de charmes
Ses projets, ses desirs, emportés par les vents
Du destrier docile elle presse les flancs,
Elle fuit; son esclave accompagne sa fuite.
Et Poliferne en vain s'attache à sa poursuite
En ce même moment revenu, mais trop tard:
Son écuyer la cherche, et la suit au hasard
Leur course les sépare, et leur route est [illegible]

Alcandre cependant, plus calme que son frère
N'a point quitté son poste, il ne peut présumer
Qu'au milieu de la nuit Clorinde ait pu s'armer
Sans méditer du moins un dessein digne d'elle
Il faut au général porter cette nouvelle
Attend son ordre, on sait que Clorinde a paru

ruit jusqu'à Tancrède en a déja couru.
es forces à peine il reprenait l'usage (9) :
ruit semble expliquer le secret du message.
rinde, se dit-il, venait à mon secours,
el ! et c'est pour moi qu'elle expose ses jours ! »
voit rien de plus, s'arme en hâte, en silence,
t un javelot, sur un cheval s'élance,
du camp, et cherchant les chemins indiqués,
la trace récente où les pas sont marqués.

FIN DU SIXIÈME CHANT.

NOTES

SUR LE SIXIÈME CHANT

Page 486, vers 13.

Je défie un second, un troisième adversaire.

Le poëte ajoute : *un quatrième*, *un cinquième* [illegible] trop : il faut encore une certaine mesure dans la j[illegible] s le second et le troisième, il doit dire tout [illegible] *ne*, etc. sans quoi l'énumération devient ridi[illegible]

Page 487, vers 6.

(a) Je doute qu'un second puisse être adversaire.

Dans l'original Godefroi dit : *Je crois qu'il n'en [illegible] un cinquième*. C'est la même faute que [illegible] verse. Argant étant trop insolent, et [illegible] deste. La justesse [illegible] opposée à l'arrogance, [illegible] même d'un second. Ce sont là de légères taches [illegible] dans un poëte tel que le Tasse qu'elles sont bonnes [illegible] quer.

Page 488, dernier vers.

13 Aux vallons de Juda tel parut le géant.

Il y a auparavant : *Tel l'Encélade [illegible]* Ce [illegible] chement de la table et de l'Écriture n'est ici que [illegible] venance gratuite et un vers de trop. L'Encélade [illegible] figurer à côté de David et de Goliath, il n'a pas [illegible] comparaison, et ce n'est qu'un grand nom de [illegible]

Page 489, *vers* 27.

Quoi! dit le Sarrazin, quand j'épargne ta vie,
Tu braves ma clémence! éprouve ma furie.

ant de faire ainsi parler Argant, le Tasse, qui prodigue
u les similitudes hors de propos, le représente ici *tel*
ecton et Méduse. D'abord il n'y a pas de quoi mettre ici
on, et jamais Argant ne peut ressembler à *Méduse*. De
Alecton et Méduse ne font ici que retarder une réplique
e saurait être trop prompte, et qu'on attend. Il y a donc
espèces de fautes dans deux mots. Voilà de quelle im-
nce sont les nuances de style: c'est ce qu'on ne saurait
aire observer aux jeunes écrivains.

Page 493, *vers* 10.

La sueur et le sang tous les deux les inondent.

poëte ajoute dans les deux vers suivants que j'ai sup-
és: « Leurs épées flambent comme l'éclair, retentis-
t comme le tonnerre, et frappent comme la foudre. »
ne ces vers ont de l'éclat, je dois dire pourquoi je les ai
achés. D'abord, c'est qu'ils sont hors de place: ce n'est
la fin d'un combat, et lorsqu'il n'y a plus que la fureur
outienne la lassitude, ce n'est pas alors qu'il faut parler
air et de tonnerre. Ensuite ces similitudes doivent être
ant plus ménagées, qu'elles sont plus faciles, plus com-
s, et qu'elles s'affaiblissent par la répétition. J'ai donc
levoir les employer avec réserve et avec choix dans un
e où elles se représentent souvent et trop souvent. Cela
pêche pas que le pinceau du Tasse ne soit admirable
ce combat, et l'espèce de redondance que je viens de
procher n'est qu'un petit abus d'une grande facilité,
mpêche seulement que l'idée de la perfection ne soit
rement remplie. Il faut bien la laisser à Virgile chez les
ns, et à Racine chez les modernes. On peut être grand
s-grand sans être classique en tout.

Page 499, premier vers.

(6) Et l'errante Herminie, à l'insolte exposée,
Du dernier des soldats deviendra la risée.

Il y a ici dans l'italien une faute plus grave, et qu
sité le changement de quelques vers. Le poète fait di
minie : « Veux-tu que ton superbe vainqueur te dé
perdu avec le trône les sentiments d'une reine, tu
digne de moi, et qu'il t'abandonne à d'autres, co
proie vulgaire et rebutée ? » Ici le Tasse a manqué
ment au point de blesser toutes les bienséances. De
avilissantes ne doivent pas être même dans la pens
minie, encore moins sous la plume du poète qui la
ler, et qui ne doit la dégrader en aucune manière.
cru devoir adoucir beaucoup ce tableau d'humil
c'est bien assez qu'Herminie craigne le mépris qu'on
pas trop, sur-tout dans une armée, à une femme q
s'offrir, et qui est rebutée. C'est précisément pa
effet sa démarche est imprudente et très-hasardée,
se garder d'en porter ainsi à l'extrême toutes les
sibles; d'ailleurs elles ne sont pas vraisemblables
mêmes, et malgré toute la passion de Tancrède,
rinde, Herminie nous est représentée avec assez
pour que les dangers qu'elle peut courir dans la ter
crède soient toute autre chose que les rebuts. Au
si judicieux dans sa fable, s'il ne n'est pas toujours
style, n'a eu garde de laisser paroître Herminie
crède : c'eût été compromettre extrêmement ce
chevalier. Nous verrons dans la suite avec quel
quelles circonstances il a si heureusement rapproché
nie et Tancrède, après que Clorinde a perdu la vie
aucun cas Herminie ne doit craindre du Tasse qu
l'excès de brutalité si cruement exprimé dans les
italiens : quand elle ne connaîtrait pas toute la
caractère de Tancrède, il suffirait de la courtoisie

de tout temps dans les chevaliers, pour repousser des idées si flétrissantes. Il est bien vrai que la crainte d'un rebut est ici la raison la plus forte de l'honneur contre l'amour; mais elle ne devait être qu'indiquée, non-seulement pour Herminie, mais pour le lecteur, et c'est ce que j'ai tâché de faire dans les deux vers qui ont donné lieu à cette note.

Page 500, *vers* 17.

(7) Aux reines d'Italie et des peuples latins
Tu feras envier l'éclat de tes destins.

Il y a dans l'original : « Tu seras honorée dans la belle Italie, siége de la vraie valeur *et de la vraie foi.* » Passe pour *la vraie valeur,* quoique assurément les Sarrazins et les Turcs n'en manquassent pas, et que l'Italie n'en ait pas montré plus que les Français, les Espagnols, les Allemands, qui l'ont souvent subjuguée. On pardonne à un poëte d'exagérer les louanges de sa patrie; et, parmi les hyperboles permises à la poésie, celle-là est sûrement aussi excusable que toute autre. A l'égard de la *vraie foi,* c'est sans doute une vérité incontestable pour tout chrétien; mais le poëte a oublié, je ne sais comment, que c'est Herminie qui parle, et qu'elle est musulmane dans tout le cours du poëme, sans qu'il soit nulle part question de sa conversion. Ces mots sont donc une inadvertance fort extraordinaire, et qu'il m'est impossible d'expliquer.

Page 502, *vers* 28.

(8) Ils sont sans force, hélas !... Eh bien ! l'amour en donne.
Je pourrai tout : on peut tout ce qu'amour ordonne.

Au lieu de ces deux vers, il y a dans l'italien : « Aiguillonnés des feux de l'amour, les cerfs timides s'arment d'audace et font la guerre; » ce qui, je l'avoue, pouvait fournir deux vers très-poétiques, mais souverainement déplacés. Est-il possible que le Tasse qui fait parler ici l'Amour si éloquemment, n'ait pas senti combien dans la situation d'Herminie,

et avec le caractère qu'il lui donne, celui de la [illegible] plus tendre et la plus délicate, il importait d'éloigner ce qui tient de trop près aux sens; tout ce dont je [illegible] gré, c'est de n'avoir pas mis du moins *cerve imbelle* [illegible] sait son vers tout de même; car alors il était clair [illegible] Herminie, courant chercher Tancrède, était la biche [illegible] chant le cerf. Mais c'est encore beaucoup trop d'une [illegible] raison qui, en pareil cas, rappelle si naïvement l'[illegible] animal: on ne trouve rien de pareil dans la Didon de [illegible] Cette faute m'afflige, parce qu'elle se trouve au milieu [illegible] épisode qu'on ne saurait trop admirer, et parce qu'elle [illegible] en elle-même aucune excuse. Je voudrais du moins en [illegible] ver une à l'auteur; et peut-être peut-on dire que cet [illegible] oubli des bienséances tient aussi aux mœurs d'un siècle [illegible] pas plus corrompu, mais moins raffiné que le nôtre, [illegible] dans un pays où aujourd'hui même l'amour a, dit-on, [illegible] les femmes, une expression beaucoup moins déguisée [illegible] ne l'est d'ordinaire parmi nous. Au fond, ce n'est pas [illegible] rité qui manque dans ces vers du Tasse, mais seul[illegible] cet art qui choisit le vrai, et qui n'ôte à la nature que [illegible] ne saurait l'embellir. Cet art est le dernier de[illegible] fection; et l'on ne peut douter que nous n'en [illegible] vables, comme de tant d'autres choses, à l'exemple [illegible] la cour de Louis XIV, puisque nous ne voyons [illegible] Racine, personne, pas même Corneille, [illegible] les femmes avec cette décence soutenue, la [illegible] sexe à qui la nature ne pouvait donner que [illegible] cilie avec les graces. Je sais qu'il est si rare [illegible] qu'il peut donner de la grace même au vice; [illegible] jamais celle qui ne se sépare point de la dignité, et [illegible] la femme la plus aimable ne sera jamais qu'au second [illegible] dans son sexe, qui doit avoir sa dignité comme [illegible] qui doit la conserver, même quand la faiblesse [illegible] fher la pudeur. Ce n'est sûrement pas chez mesdames [illegible] Fayette, de Sevigné, de Maintenon, de Montesquieu [illegible]

que Corneille aurait appris à faire dire à son Émilie, *songe que mes faveurs t'attendent.... à toutes les douceurs de ma possession*. Mais c'est chez elles que Racine apprit à faire parler sa Bérénice, qui bien clairement est depuis plusieurs années la maîtresse de Titus, et qui, dans le plus grand désespoir, ne lui dit pas un seul mot qui puisse rappeler le prix qu'elle a mis ou qu'elle peut mettre à l'abandon de ses charmes. Cette réserve d'ailleurs ne nuit pas plus à l'effet dans la réalité que dans l'imitation : dans l'une, parce que les femmes ont en amour l'avantage d'exprimer de mille manières tout ce qu'elles ne disent pas et sans y rien perdre ; dans l'autre, parce qu'on peut toujours s'en rapporter à l'imagination, qui, dans les peintures les plus délicates de l'amour, ne manque jamais de rendre aux sens tout ce qui peut leur appartenir, quelque soin que prenne le peintre de ne faire paraître que le sentiment.

Au reste, une vérité beaucoup plus utile et plus importante, puisqu'elle est toute morale ; une vérité qui résulte évidemment de ces réflexions, qui semblent n'être que de goût et de critique littéraire, c'est qu'il y a donc bien décidément quelque chose d'humiliant dans cette passion, celle de toutes que l'art a le plus embellie (ce qui était assez facile), et qu'il a même à un certain point ennoblie (ce qui était moins aisé), puisqu'il est obligé lui-même, pour le plus grand succès de ses peintures, non pas de faire ressembler parfaitement l'objet, mais de le déguiser autant qu'il est possible dans ce qu'il a de plus réel : d'où il suit que l'objet en lui-même n'est pas beau, et qu'il ne peut se montrer que sous les voiles les plus artistement tissus. Et voyez s'il en est de même des passions vertueuses, des sentiments nobles ! Alors tout l'effort du peintre, tout son génie ne va qu'à s'approcher du modèle. La vertu sera toujours plus belle dans notre pensée que dans l'éloquence et la poésie. C'est qu'elle est le véritable honneur de l'humanité, le vrai beau, dont le modèle original est dans notre ame, à qui l'on ne saurait faire illusion comme

à notre imagination. C'est sur quoi tout lecteur sen
faire des réflexions qui vaudront mieux que cette longu

Page 509, vers 2.

(9) De ses forces à peine il reprenait l'usage.

Ce vers n'est pas dans l'italien : je l'ai cru nécessaire ; c
une omission du poëte de n'avoir rien dit de la convale
de Tancrède, qui monte à cheval au moment où l'on
comme Herminie, le croire dans son lit et encore mal
ses blessures. Pour cela, comme on le voit, un vers su
mais il était de nécessité ; car l'épopée, comme la tra
doit rendre compte de tout, et a sur ce point les même
gations, sans avoir à beaucoup près les mêmes difficul

Il n'y a que des éloges à donner à la construction
chant, dont Herminie seule ferait, comme du suivan
des plus intéressants de tout l'ouvrage, quand il n'
pas d'autres beautés. J'ai dit ailleurs tout ce que je
d'admirable dans cet épisode ; mais l'on peut remarque
core avec quel art il est ici lié à l'action prin
ment la démarche hardie de la reine d'Antioche
par le combat d'Argant et de Tancrède, par les
deux guerriers, dont elle déteste l'un autant
l'autre. Tous les incidents sont ménagés avec
vraisemblance : et les armes de Clorinde devaient
ment produire la méprise qui détruit tous les
minie ; et très-naturellement encore elle n'
poëte n'a pas mis moins d'attention dans le
ments qui caractérisent les personnages. Le
sert à mettre dans tout son jour l'odieuse brut
comme l'étonnante distraction de Tancrède,
rinde, sert à donner la mesure de la passion
elle. Les mœurs sont très bien observées, et les
de Tancrède au Sarrazin sont justes, car il était dans
de la chevalerie que, si l'un des deux champions

armé, mais non pas hors d'état de combattre, l'autre descendît sur-le-champ de cheval et se battît à pied, à moins que l'adversaire n'aimât mieux se rendre : et Othon, qui s'est relevé sur-le-champ sans blessure, ne se rend pas et n'y est pas obligé. Argant est donc inexcusable, et n'est pas digne du titre de chevalier, puisque, s'il est brave, il n'est nullement loyal; et le chevalier devait être l'un et l'autre. Les chevaliers maures étaient là-dessus aussi délicats que les chrétiens; Tancrède a donc raison de traiter Argant avec le dernier mépris : et l'on verra que dans tout le poëme sa conduite est aussi noble, aussi généreuse, que celle d'Argant est féroce et vile. Un contraste si bien soutenu et si bien entendu est une des beautés du plan. Je n'y ai vu qu'une imitation des anciens; c'est le moment où les deux hérauts d'armes interrompent un combat singulier, quand la nuit vient : ce tableau épique est emprunté de *l'Iliade*.

FIN DES NOTES DU SIXIÈME CHANT.

CHANT VII.

ARGUMENT.

Herminie trouve un asyle chez des bergers, sur les rives du Jourdain. Tancrède égaré loin du camp, tombe dans les piéges d'Armide, et se trouve emprisonné avec les chevaliers qui l'ont suivie. Raymond, comte de Toulouse, combat Argant, sous la protection d'un ange. Argant dont il est sur le point de périr. Un trait lancé en trahison par un archer sarrazin, engage un combat général, où les chrétiens ont d'abord l'avantage; mais une tempête affreuse excitée par les esprits infernaux, arrache la victoire des mains de Godefroi, qui fait rentrer ses troupes dans le camp.

A travers la campagne Herminie emportée
Dans la nuit au hasard courait épouvantée,
Sans force, sans haleine, et la mort dans le cœur.
Le frein s'est échappé de sa tremblante main.
Au gré de son coursier elle errait éperdue
D'une antique forêt l'ombre épaisse, et étendue,
De nouveaux sentiers mêlant leurs tortueux détours
Aux ennemis du moins ont dérobé ses jours.
Ils cessent à regret leur poursuite inutile
Tels les chasseurs confus, que d'une course agile
L'animal fugitif éluda tant de fois,
S'il passe de la plaine aux retraites des bois.

Tristes et haletants, perdent enfin sa trace;
Telle aussi des chrétiens la troupe faible et lasse
Se retire, et renonce à des courses sans fruit.
Mais hors d'elle, et sans voir si même on la poursuit,
Herminie, aux frayeurs toujours abandonnée,
Fuit durant cette nuit, et durant la journée,
Sans guide, sans soutien (1); et quand du haut des airs
Le soleil va descendre au vaste sein des mers,
Sur les bords du Jourdain Herminie épuisée
S'arrête, de fatigue et de douleur brisée.
Nul secours autour d'elle, et nul soulagement,
Hélas! et sa tristesse est son seul aliment.
Mais le consolateur des humaines misères,
Le sommeil vient fermer ses humides paupières.
Cet ami du malheur, qui, pour le soulager,
Porte des sens à l'ame un repos passager,
Dérobant Herminie à ses peines cruelles,
La couvre doucement de ses paisibles ailes (2).
Enfin, quand les oiseaux, hôtes de ce séjour,
De leur chant matinal ont salué le jour,
Herminie avec eux s'éveille au doux murmure
Des zéphyrs, se jouant sur l'onde et la verdure,
Dans le léger feuillage et sur les fleurs des champs;
Elle entr'ouvre des yeux étonnés, languissants.
Elle n'aperçoit rien que les simples asyles
Des bergers habitants de ces rives tranquilles.
Il lui semble d'abord que l'onde et les rameaux
Gémissent autour d'elle, et parlent de ses maux.
Elle pleure : bientôt elle croit reconnaître
Les accords rassurants de la flûte champêtre,
La chanson pastorale, et de jeunes accents;
Elle se lève alors et s'avance à pas lents.

Un vieillard, sous l'abri d'un palmier solitaire,
Tressait d'un souple osier la corbeille légère.
Son troupeau l'entourait, et de ses trois enfants,
Assis à ses côtés, il écoutait les chants.
Tous semblent effrayés en voyant une armure;
Mais d'un salut flatteur la douceur les rassure,
Et découvrant son front et l'or de ses cheveux :
« Poursuivez, leur dit-elle, ô mortels trop heureux!
Des travaux que le ciel voit d'un regard propice;
Je n'en viens point troubler l'innocent exercice.
Ces armes, dont l'aspect étonne ici vos yeux,
N'apportent point la guerre au milieu de vos jeux.
La guerre a du Jourdain embrâsé les rivages :
Vous, mon père, comment, voisin de ses ravages,
Avez-vous pu sauver un si riant séjour
Des orages affreux qui grondent alentour?
Mon fils, dit le vieillard, la guerre et sa furie
Ont toujours épargné ma famille chérie,
Mes troupeaux, mes vergers; et même des combats
Dans ces lieux écartés le bruit ne parvient pas
Soit que le ciel, gardien de nos champs sans défense
Veuille en la protégeant honorer l'innocence,
Soit que, semblable en tout aux foudres destructeurs
Qui dans leur fier courroux menacent les hauteurs
La guerre aussi, tonnant sur de superbes têtes,
Laisse l'humble indigence à l'abri des tempêtes.
Jamais du moins l'éclat des glaives étrangers
N'épouvanta la paix de nos heureux vergers
De notre pauvreté tranquille et dédaignée,
Des avides soldats la main s'est éloignée.
Combien, mon fils, combien j'aime ma pauvreté
On la méprise; et moi, dans mon obscurité,

Je suis loin d'envier ni grandeur ni richesse :
J'aime mieux cet enclos qui nourrit ma vieillesse.
L'eau pure est mon breuvage; et de la trahison
Ma coupe, mon ruisseau ne craint pas le poison.
Mes troupeaux, mon jardin, sa facile culture,
Font d'un repas frugal les frais et la parure.
Avec peu de désirs on a peu de besoins.
Je n'ai pour serviteurs que mes enfants; leurs soins
Assurent les loisirs où s'écoule ma vie,
Veillent au pâturage: et moi, dans la prairie,
Je vois bondir le faon, folâtrer les chevreaux;
Les poissons argentés se jouer dans les eaux;
Et les oiseaux, amis d'un paisible rivage,
Déployer dans les airs leur éclatant plumage.
Autrefois, je l'avoue, en ma jeune saison,
Age des vains désirs et de l'illusion,
Je méconnus le prix de mes trésors champêtres,
Et, laissant mes troupeaux, j'allai chercher des maîtres.
Loin du toit paternel je courus à Memphis;
Et, quoiqu'au dernier rang près de la cour admis,
Intendant des jardins, dans ce vulgaire office,
Des cours, quoique de loin, j'ai connu l'injustice.
Courant après des biens à toute heure échappés,
J'éprouvai le dégoût qui suit les vœux trompés.
Enfin, lorsque le temps, dissipant mon ivresse,
Eut avec mes désirs emporté ma jeunesse,
Je pleurai mes erreurs; mon cœur désabusé
Regretta le séjour qu'il avait méprisé.
Je dis, ô paix heureuse imprudemment quittée !
Je dis, adieu palais qui me l'avez ôtée !
Je regagnai mes bois, ma cabane; et mon cœur
A compté de ce jour les jours de son bonheur.

qu'il lui parlait, Herminie attentive
ses récits une oreille captive.
de son cœur commence à se calmer;
ours du vieillard elle se sent charmer;
it par sa bouche entendre la sagesse.
ux lieux, dont la vue adoucit sa tristesse.
ntrent un asyle: elle y veut en repos
un sort meilleur, et la fin de ses maux.
vieillard, oui, le ciel, par d'utiles disgraces,
ai bonheur fait retrouver les traces,
rous montra le port consolateur:
vous, daignez aussi compâtir au malheur.
vez-moi chez vous: près de vous je veux vivre.
-être le chagrin où mon ame se livre,
le calme des champs deviendra plus léger;
ette cabane enfin pourra me soulager.
Si l'or, les diamants, idoles du vulgaire,
Pouvaient tenter vos vœux, je puis les satisfaire.
Mais je n'implore ici que vos soins paternels.
Elle trace à demi ses desastres cruels,
En avouant son sexe, elle cache sa flamme.
Ce secret en tout temps fut celui de son ame.
Des pleurs interrompaient ce recit déchirant,
Et le vieillard aussi la console en pleurant.
Lui montre tout le zele et tout l'amour d'un pere.
Près de sa vieille épouse il conduit l'étrangere.
Le ciel aux deux époux a fait un même cœur.
Tous deux du même accueil prodiguent la faveur.
Leur royale compagne a les soins s'applique.
Et la fille des rois, sous un habit rustique,
Sous de grossiers tissus, obscurcit sa beauté.
Mais son port, son regard, plein de sa dignité

En dépit d'elle encor trahissent son attente :
Non, ce n'est point des bois une simple habitante.
Tout ce déguisement qui couvre ses attraits,
Ne peut de sa grandeur effacer tous les traits;
Et de la majesté l'éclat involontaire
Reluit encore au front d'une reine bergère.
Elle embrasse pourtant les agrestes travaux,
Prend la houlette en main, et conduit les troupeaux,
Les ramène le soir, surveillante fidèle;
Elle exprime le lait qui charge leur mamelle,
Et, pressant de ses flots le nectar épaissi,
Arrondit dans l'osier le laitage endurci.

Souvent dans les ardeurs de la saison brûlante,
Lorsque sur le gazon la brebis indolente
Se repose et s'endort sous l'ombrage des bois,
Sur l'écorce nouvelle elle grave cent fois
Le nom, le nom sacré du héros qu'elle adore,
Sous mille traits divers le reproduit encore;
Les arbres autour d'elle en sont par-tout couverts;
Sa main de ses amours y trace les revers;
Et, quand elle relit ces tristes caractères,
Ses yeux sont inondés de ses larmes amères.
« Arbres aimés, dit-elle, ô mes seuls confidents!
Gardez bien ce dépôt, conservez-le long-temps.
Quelque fidèle amant viendra sous votre ombrage,
Et, voyant de ma main ce douloureux ouvrage,
Il dira : Les destins de trop de cruauté
Ont payé tant d'amour et de fidélité.
Qui sait même (le ciel peut le permettre encore)
Si l'auteur de mes maux, hélas! qui les ignore,
Ne viendra pas un jour visiter ces forêts?

Herminie à son cœur coûtera des regrets.
Ses yeux s'arrêteront sur ma tombe oubliée,
Et ma cendre en ces lieux, de quelques pleurs mouillé
Recevra, mais trop tard, de si justes tributs.
Ah! si tous mes soupirs jusqu'ici sont perdus,
Si l'amour n'eut pour moi qu'une rigueur affreuse
Ah! qu'après moi du moins ma cendre plus heureuse
Puisse entendre Tancrède, et que dans ce moment
Elle sente couler les larmes d'un amant! »

C'est ainsi qu'Herminie, au fond de ces retraites,
S'adresse aux arbres sourds, à ces forêts muettes;
Et cependant Tancrède à sa fougue livré,
En courant sur ses pas, loin d'elle est égaré.

Entré dans la forêt dont les feuillages sombres
De leur voûte touffue épaississent les ombres,
Il perdit toute trace, et, marchant dans la nuit,
D'une oreille inquiète il épiait le bruit.
Si le souffle du vent, si l'animal sauvage,
Si le vol d'un oiseau fait mouvoir le feuillage,
Il y porte ses pas, et les y porte en vain.
Il sort de la forêt, entend dans le lointain
Un bruit sourd; il y vole, et traverse les plaines
Où la lune répand ses clartés incertaines,
Arrive : en ce moment l'aurore de retour
Devançait sur les monts les approches du jour.
Du sommet d'une roche il voit tomber une onde,
Qui, formant un ruisseau, roule, bouillonne et gronde.
Il s'arrête confus, il crie, et des déserts
L'écho seul lui répond : dans ses regrets amers

Il s'accuse, il se plaint que les destins contraires
Trompent de cette nuit les promesses si chères.
O Clorinde! il t'appelle, et jure de venger
Les périls où pour lui tu venais t'engager.
Il gémit vainement: il faut, quoi qu'il en coûte,
Que du camp des chrétiens il reprenne la route.
Il songe malgré lui que le jour n'est pas loin
Où d'un nouveau combat ce camp sera témoin.
Il en cherche aussitôt les chemins qu'il ignore,
Lorsque des sons bruyants se font entendre encore.
Il s'avance, et bientôt, au détour d'un sentier,
Vers lui dans le vallon voit venir un courrier.
De sa droite il tenait sa baguette acérée;
De l'airain de son cor sa gauche est entourée.
« Quel chemin peut conduire au camp de Godefroi?
Dit Tancrède. — « J'y vais, chevalier; suivez-moi.
Je suis à Boëmond; il m'envoie, et mon zèle
De sa part à Bouillon porte un avis fidèle. »
Le chevalier l'en croit; il pense qu'en effet
Boëmond l'a chargé d'un message secret.
Son langage d'ailleurs est celui d'Italie :
A ce guide imposteur Tancrède se confie.
Sur le déclin du jour, ils approchent tous deux
D'un château qu'environne un lac épais, bourbeux.
Le courrier fait sonner son cor : un pont mobile
Descend sur le marais : « Entrons dans cet asyle,
Dit le faux messager; nous y pouvons du jour,
Sans craindre aucun péril, attendre le retour :
Du comte de Cozence et la ruse et l'audace
Depuis peu sur l'Arabe ont conquis cette place.
A tout guerrier latin il en ouvre l'accès. »
Tancrède en l'écoutant observe de plus près

De ce château hardi l'imposante structure :
L'art fit pour sa défense autant que la nature.
Il s'élève en son cœur quelques secrets soupçons :
Ce fort peut recéler les noires trahisons.
Toutefois il ne montre aucune inquiétude ;
Du danger dès long-temps il a trop d'habitude.
Par-tout où l'honneur parle, où le sort le surprend,
Pour lui de son salut son bras seul est garant.
Mais sa parole enfin contre Argant le rappelle ;
Il ne veut point tenter d'entreprise nouvelle.
Son guide presse en vain : il ne l'écoute plus.
Le laisse seul entrer ; ses pas irrésolus
Le mènent vers la pente où le pont, qui s'incline,
Vient rejoindre ses bords à la plaine voisine.
Sur ce pont tout-à-coup paraît un chevalier ;
Il agite en sa main le menaçant acier ;
Son air est arrogant, sa parole hautaine :
« Que le sort ou ton choix jusqu'en ces lieux t'amène,
Qui que tu sois, dit-il, ne crois pas m'échapper :
La puissance d'Armide a su t'envelopper.
C'est ici son séjour : viens, que tes mains désarmées
Échangent pour ses fers leurs armes inutiles.
Obéis à la loi prescrite à ses sujets :
A la clarté du jour renonce pour jamais,
Ou jure que d'Armide embrasant la querelle
Tu feras aux chrétiens une guerre éternelle. »

A l'armure, à la voix de cet audacieux,
Tancrède reconnaît, quelle surprise, ô cieux !
Raimbaud, né dans la France, et son compagnon d'armes
Qui, sur les pas d'Armide, asservi par ses charmes
Et leur sacrifiant son honneur et sa foi,

Soldat des musulmans, suit leur infâme loi.
A son étonnement un saint courroux succède.
« Vil apostat, dit-il, sais-tu que c'est Tancrède,
Qui s'honore du nom de vengeur de la croix?
La vois-tu sur mon cœur? Sais-tu que mille fois
J'ai de ses ennemis terrassé l'insolence?
Toi-même en vas bientôt faire l'expérience.
La justice du ciel m'a conduit en ces lieux,
Pour punir en son nom ton parjure odieux. »
Tancrède en ce moment a fait pâlir le traître;
Mais d'un trouble honteux Raimbaud se rendant maître,
« C'est toi-même, dit-il, qui viens pour ton malheur,
D'un chevalier d'Armide éprouver la valeur:
Superbe, tu mourras; mon bras armé pour elle,
Mon bras fera tomber cette tête rebelle.
Je destine à Bouillon ce don de ma fureur. »
Les ténèbres déja répandaient leur horreur.
Des lampes, des flambeaux, des feux qui s'allumèrent,
Le ciel et le château tout-à-coup s'enflammèrent;
Aux fêtes du théâtre, avec un art pareil,
S'éclaire de ses jeux le nocturne appareil.
A l'ombre des créneaux, Armide sur le faîte,
Peut voir sans se montrer le combat qui s'apprête.
Un combat inégal dégrade le guerrier:
Tancrède sur-le-champ a quitté son coursier.
L'adversaire est à pied, Tancrède à pied s'avance (4);
Dans ses yeux, dans sa main il porte la vengeance.
Il est sans bouclier: moins généreux que lui,
Raimbaud, couvert du sien, et fort de cet appui,
Tourne autour du héros, et, redoublant les feintes,
Il cherche le moment d'assurer ses atteintes.
Mais Tancrède le serre, et le pousse, et du fer

A ce coup foudroyant Raimbaud tremble et s'enfuit,
Il ne peut plus dompter l'effroi qui le possède,
Il remonte le pont, le parcourt, mais Tancrède
Suit et presse ses pas, et, le bras étendu,
Il l'atteignait déja, Raimbaud était perdu.
Inespéré secours! Les clartés disparaissent,
Les flambeaux sont éteints, les ténèbres renaissent,
Tout se noircit, tout rentre en la profonde nuit;
Le ciel est un désert où nul astre ne luit;
Tancrède enveloppé de ces magiques ombres,
Ne voit, n'entend plus rien, il erre en ces lieux sombres.
Dans ce silence affreux s'avançant pas à pas,
Il passe sur un seuil que son pied ne sent pas,
Entre sans le savoir, et sous la voûte obscure
La porte se referme avec un long murmure.
Dans le plus noir cachot il demeure enfermé.
Tel aux rives de Côme, à ce lac renommé,
Le poisson abusé, s'éloignant de l'orage,
Se vient emprisonner au sein du marécage.
Insidieux asyle, et d'un tel art formé
Que l'accès est ouvert, et le retour fermé.
Tel Tancrède attiré dans ce piége funeste,
S'y jette, et d'en sortir nul espoir ne lui reste.
L'obstacle est au-dessus de tout effort humain.
Il tentait d'ébranler d'une puissante main
Ce rempart imprévu, cette porte terrible:
Une voix lui cria: « La fuite est impossible.
D'Armide prisonnier ne crains point pour tes jours:
Au tombeau des vivants tu gémiras toujours. »
Il ne répondit rien: son ame haute et fière
Renfermait dans son sein sa douleur tout entière.
Il accuse tout bas et le sort et l'amour,

Son imprudence, hélas! « Non, la perte du jour,
Dit-il en soupirant, n'est pas la plus amère:
Ah! je perds une vue et plus douce et plus chère.
Et qui sait si jamais je reverrai ces yeux
Qui seuls rendraient la vie à ce cœur malheureux? »
Argant alors, Argant revient à sa pensée,
Et d'un trait douloureux sa grande ame est blessée.
« A quel juste reproche ai-je pu m'exposer!
Dit-il: un Sarrazin peut donc me mépriser!
Il en a trop le droit et je suis trop coupable. »

Tandis que le héros, dans l'ennui qui l'accable,
De regrets différents déchiré tour-à-tour,
Pleure à-la-fois sa faute, et la gloire, et l'amour,
Argant déja s'indigne en son ardeur bouillante
De languir plus long-temps sur la plume indolente.
Ses blessures à peine ont pu se refermer,
Que son farouche instinct le presse de s'armer:
Des combats et du sang tant la soif le dévore!
Du grand jour qu'il attend il invoque l'aurore.
Ses yeux ont cette nuit peu goûté le sommeil:
Il s'agite, et bientôt devançant le soleil,
Demande en se levant ses armes redoutées:
Mais d'autres à son bras en ce jour apportées,
Du soudan de Memphis sont un nouveau présent,
Le fardeau pour tout autre en serait trop pesant;
Leur richesse éblouit, et sur-tout son épée
De l'acier le plus pur avait été trempée.
L'impatient guerrier la ceint à son côté.
Comme on voit dans un ciel rougeâtre, ensanglanté 5),
Apparaître aux humains la sinistre comète,
Des menaces du ciel prophétique interprète,

Phénomène vengeur qui change les états,
Et porte l'épouvante au cœur des potentats;
Tel paraissait Argant dans l'éclat de ses armes.
Son regard sombre et louche imprime les alarmes;
Ses yeux ivres de sang respirent les combats;
Son geste furieux, précurseur du trépas,
Ferait entrer la crainte au cœur le moins timide.
Il tire et fait briller son épée homicide,
L'agite, et frappe en vain les ombres et les airs.
« Bientôt, dit-il, bientôt ce brigand, ce pervers,
Ce Tancrède, l'orgueil de la secte chrétienne,
Qui contre mon épée a mesuré la sienne,
Va périr sous mes coups; je veux fouler aux pieds
Son front et ses cheveux dans la poudre souillés;
Qu'étendu sur l'arène, et respirant encore,
A la honte du Dieu que l'infidèle adore,
Il puisse voir ma main arracher de son flanc
Son armure impuissante et teinte de son sang (6);
Qu'il me demande en vain même la sépulture,
Et ma rage aux vautours le promet pour pâture. »
Tel menace un taureau que dans son fier courroux (7)
Tourmentent de l'amour les aiguillons jaloux;
Par ses mugissements sa fureur excitée
Blesse l'arbre innocent de sa corne irritée.
Il bondit, livré aux airs des assauts impuissants,
Il bat du pied le sable, et fait la guerre aux vents,
Préludes d'une attaque à son rival mortelle.

« Vole au camp, dit Argant au héraut qu'il appelle,
Annonce à l'ennemi le combat et la mort. »
Sans attendre plus rien, et d'un même transport,
Il part, et précédé du captif qu'il emmène,

Sort des murs et franchit la colline prochaine.
Soudain au bruit du cor, à ses sons redoublés,
Auprès de Godefroi les chefs sont rassemblés.
Le défi du héraut à Tancrède s'adresse,
Mais n'exclut aucun autre : une juste tristesse
Au cœur du général s'élève en ce moment.
Ses yeux autour de lui promenés tristement,
Ne rencontrent personne à qui sa confiance
Puisse du nom chrétien remettre la vengeance.
Renaud s'est exilé, Tancrède a disparu,
Et l'élite du camp près d'Armide a couru.
Les autres, moins armés de force et de vaillance,
Contre un tel adversaire ont trop peu d'assurance.
Ils ont vu ce qu'il peut : le silence gardé
Fait trop voir que l'honneur à la crainte a cédé,
Et quel que soit le prix d'une telle victoire,
Nul d'un danger si grand n'ose chercher la gloire.
Bouillon voit de leurs cœurs l'abattement honteux :
Bouillon se lève, et plein d'un courroux généreux
« Ah ! je serais, dit-il, trop indigne de vivre,
Si je souffrais l'opprobre où ce moment nous livre
Si je pouvais encore endurer plus longtemps
D'un barbare impuni les mépris insultants,
Et laisser sous ses pieds l'honneur de ma patrie.
J'irai, j'irai d'Argant affronter la furie.
Que le camp tout entier se repose, et de loin
Des périls où je cours qu'il reste le témoin.
On apportait déjà sa lance et sa cuirasse.
Raymond, quoique charmé d'une si noble audace,
La condamne pourtant : son âge respecté
Fait parler la sagesse avec autorité.
« Non, Godefroi, dit-il, quelque honneur qu'il s'appre-

Exposerait l'armée en exposant sa tête.
Godefroi, sur qui seul repose tout l'état,
Est notre général, et n'est pas un soldat.
L'empire de la foi sur ses destins s'appuie;
Son bras doit des enfers briser le trône impie.
A ce terme promis lui seul doit nous guider,
C'est à nous de combattre, à lui de commander.
Moi-même je m'engage au combat qu'on refuse:
Me préserve le ciel que mon âge m'excuse!
Oh! si j'étais encor tel que dans mon printemps (9),
Si j'avais aujourd'hui la vigueur de vos ans,
Vous de qui la jeunesse accuse ici vos craintes,
Vous qui gardez d'un camp les timides enceintes,
Et qui ne ressentez ni honte ni courroux,
Alors qu'un Sarrazin vient vous outrager tous!
Que n'ai-je cette force autrefois redoutée,
Alors que de Conrad la cour épouvantée
Vit tomber Léopold, dont ce glaive vainqueur
Traversa la cuirasse en lui perçant le cœur!
Et quel guerrier! sa chûte eut plus d'éclat sans doute
Que de cent Sarrazins la facile déroute.
Avec le même bras, déja dans le cercueil
Seul j'aurais fait descendre Argant et son orgueil.
Tel que je suis pourtant, c'est moi qui le défie:
J'ai quelque force encore, et mon cœur s'y confie.
Je pourrai succomber, mais quel que soit mon sort,
Argant paiera du moins sa victoire et ma mort.
Je vais m'armer; je veux, combattant cet impie,
Honorer ma vieillesse, et couronner ma vie. »
A l'exemple, à la voix du courageux vieillard,
La vertu se réveille; on voit de toute part
Se lever contre Argant les glaives qui s'irritent:

Tous craignaient le combat, et tous le sollicitent;
Guelfe, les deux Guidon, Baudouin et Gernier,
Et Pyrrhus, dont l'esprit politique et guerrier
Ouvrit à Boémond Antioche surprise,
Roger, que de son nom le bonheur favorise,
Et Gildippe à côté de son cher Odoart,
Amants plutôt qu'époux, Rosemond, Éberard,
L'un né dans les rochers de la Calédonie,
L'autre qui vit le jour aux rives d'Hibernie,
Tous les deux habitants de ces bords isolés,
Qu'au bout de l'occident les mers ont reculés.

Mais, plus ardent qu'eux tous, le vieillard magnanime
Qui brûle d'achever le dessein qui l'anime,
Déja de son armure a revêtu l'acier :
Le casque seul encor manque à son front guerrier.
Bouillon l'embrasse : « O toi, la gloire de notre âge
O de l'antique honneur noble et vivante image!
Comte, c'est sur toi seul que les yeux sont fixés
Nos devoirs chaque jour nous sont par toi tracés
Et de la discipline, et de l'ordre, et du zèle,
Raymond dans notre armée est le premier modèle.
Tu nous dois tes conseils, tes leçons, tes exemples
Et des exploits plus mûrs, plus dignes de tes [illegible]
Cède à mon amitié : je demande à ce titre
Que tu laisses le sort de ce grand choix [illegible]
Ou plutôt par Dieu seul le choix sera [illegible]
Ce qu'on nomme hasard n'est que sa volonté
Que dans l'urne ces noms mêlés à l'avenir [illegible]
Et le mien y sera, je le veux, je le [illegible],
Dit, en jetant son nom, le vieillard enflammé.
On interroge l'urne, et le ciel l'a nommé.

Son nom est accueilli par des cris d'allégresse.
Le comte semble alors retrouver sa jeunesse,
Le feu luit dans ses yeux, son front a rayonné.
Tel de sa peau nouvelle éclate environné
Un serpent qui laissa ses dépouilles vieillies,
Et rallume au soleil ses couleurs rajeunies (10).

Mais Godefroi sur-tout dans ce décret divin
Croit voir de la victoire un présage certain.
« La vertu par le ciel ne sera point trompée, »
Dit-il, et détachant sa glorieuse épée,
La présente au vieillard : « Long-temps dans les combats
Du rebelle Saxon ce fer arma le bras.
Je l'arrachai jadis à ce guerrier impie,
Et sa mort expia les crimes de sa vie.
Que ce fer, qui jamais n'a trahi ma valeur,
En passant dans ta main, soit encore vainqueur. »

Argant seul, et foulant l'arène abandonnée,
Exhalait de l'orgueil l'insolence effrénée,
Faisait entendre au loin ces cris injurieux :
« Eh bien! peuple invincible, Européens fameux.
Paraissez donc, venez, conquérants de l'Asie,
Venez, Argant est seul et tous il vous défie.
Qu'il vienne donc enfin ce Tancrède indompté.
Quoi! ne compte-t-il plus sur son bras redouté?
Attend-il que la nuit vienne encore à son aide?
Ce héros a-t-il peur?... Mais s'il tremble, s'il cède,
Si même aucun de vous n'ose le remplacer,
Venez tous à-la-fois, vous pouvez avancer.
Cavaliers, fantassins, la carrière est ouverte.

Et la tombe du Christ à vos yeux est offerte.
En voilà le chemin : est-ce en vain qu'en ces lieux
Vous veniez de si loin pour acquitter vos vœux ?

Ces cris dont tout le camp peut entendre l'outrage
Appellent d'un vengeur le bras et le courage.
On amène à Raymond son coursier si vanté,
Qui de l'aigle a le nom et la rapidité,
Le léger Aquilin né sur les bords du Tage.
Là, si nous en croyons les récits du vieil âge (1),
Quand les feux du printemps, le besoin de jouir,
Livrent les animaux aux fureurs du désir,
La cavale erre et brûle, et d'amour dévorée,
Ouvre au souffle des vents une bouche altérée,
Haletante, et boit l'air qui féconde son sein.
On eût dit, il est vrai, que le prompt Aquilin
Était d'air et de feu ; sa course est dans l'espace,
La terre de ses pas ne garde point la trace.
Il va porter Raymond ; et le guerrier pieux,
Élevant vers le ciel sa prière et ses vœux :
« Toi, dit-il, qui jadis contre un peuple impie,
Aux champs de Térébinthe as vengé ta querelle
Quand la fronde d'un pâtre a par un coup sûr
D'un géant dans la poudre humilié le front,
Renouvelle, grand Dieu, ce miracle propice
Que la force succombe, et que l'orgueil périsse
Tu fis de Goliath triompher un enfant
Qu'un vieillard aujourd'hui soit le vainqueur d'Arg

Il dit, et par la foi sa prière inspirée,
En sortant de son cœur alla vers l'empyrée
Comme le feu qui monte et s'élève en son cours

La foi qui vient du ciel y remonte toujours.
L'oreille du Très-Haut entend la voix du juste.
Il appelle, il choisit dans sa milice auguste
L'ange dont aujourd'hui l'invisible secours
Doit protéger Raymond et veiller sur ses jours.
C'est celui que déja la suprême clémence
Pour guide et pour appui lui donna dès l'enfance.
Chargé d'un nouvel ordre, il s'envole aussitôt
Au céleste arsenal, formidable dépôt
De ces armes du ciel que son courroux signale;
Là repose la lance à Satan si fatale;
Là dort le feu vengeur, le foudre dont les traits,
Échappant à nos yeux, ne s'égarent jamais,
Et portent les fléaux dans leur course invisible;
C'est là qu'est suspendu le trident invincible,
Du monde condamné la première terreur,
Dont jadis Noé seul évita la fureur,
Et qui souvent encore, effrayant les deux mondes,
Fait tonner les volcans et déchaîne les ondes.
On voit dans cette enceinte à la voûte briller
Du plus pur diamant un vaste bouclier.
De l'Atlas au Caucase il couvrirait la terre:
Des princes vertueux égide tutélaire,
Rempart des nations dociles à la foi,
Fidèles à leur Dieu, fidèles à leur roi.
L'ange le prend en main, vole au champ des batailles.

Le peuple de Solyme a couvert les murailles.
Clorinde en même temps par l'ordre d'Aladin
Range son escadron sur le coteau voisin.
Les chrétiens, de leur camp occupant la barrière,
Laissent aux combattants une juste carrière.

Argant voit s'avancer un guerrier inconnu.
« Tancrède en cet instant est ailleurs retenu,
Dit le comte; au destin tu peux en rendre grace.
N'en conçois pas pourtant une trop vaine audace.
Je viens le remplacer, et peut-être aujourd'hui
Je me puis contre toi mesurer comme lui.
Je soutiendrai l'honneur qu'on a daigné me faire,
Et crois pouvoir t'offrir un nouvel adversaire. »
Le Sarrazin répond d'un sourire insolent :
« Où s'est donc retiré ce guerrier si vaillant?
Il menace, et déja la fuite est son asyle.
Quoi! Tancrède se cache! ah! ressource inutile.
Oui, quelque part qu'il soit, je saurai l'y trouver;
Le ciel même, le ciel ne pourrait le sauver.
Mes mains l'iraient chercher jusqu'au sein de la terre.
Lui! dit le chevalier rougissant de colère,
Lui se cacher! Tancrède a plus de cœur que toi.
Voyons, répond Argant, voyons si contre moi
Tu sauras soutenir ces bravades si folles,
Et comment les effets répondront aux paroles.
Je t'accepte, il suffit; prends du champ : je veux voir
Sur quel bras les chrétiens ont fondé leur espoir. »
Ils courent, et le comte, au bout de la carrière,
Sans ébranler Argant a frappé la visière.
Le coup du Sarrazin par l'ange détourné
Tombe aussi sans effet, et d'un bras indigné,
Il brise en blasphémant cette lance trompée,
Affront nouveau pour lui : soudain avec l'épée
Il charge, et du fardeau de son pesant coursier (12)
Croit écraser Raymond; mais l'adroit cavalier
Élude, et dans sa course aussi prompte que sûre,
Il lui porte en passant la première blessure.

:vient sur lui, le comte échappe encor.
: seconde; et d'un agile essor
utour d'Argant, se courbe, se replie,
se; on dirait que sa tête assouplie,
nant la main qui doit le diriger,
ennemi, son maître et le danger,
instinct combat et lui donne des ailes.
ces mouvements à Raymond si fidèles,
Sarrazin, et son puissant coursier,
ıt de leur seul poids l'accabler tout entier.
mond tour-à-tour et l'évite et le presse :
un général, près d'une forteresse
:rent des rochers, qu'entourent des marais,
le côté faible, et s'ouvre des accès,
ıond de ses coups marque et choisit la place;
d'Argant la gigantesque masse :
de l'ennemi, qu'il trompe à tout moment,
et le courroux s'épuisent vainement,
ıle pour percer l'airain de son armure,
rche de l'œil la mobile jointure.
ue par trois fois son glaive s'est porté,
ve trois fois en sort ensanglanté.
rre à la fin le vieillard hors d'haleine;
cette fois toute l'adresse est vaine :
ne peut parer ni fuir un tel effort;
bras d'Argant descend avec la mort.
ge oppose alors son égide invisible;
ru le coup; le cimeterre horrible,
ın verre fragile, est venu s'y briser (13).
ın bras mortel, que peut-il opposer
er céleste, impérissable ouvrage?
ın muet de surprise et de rage,

A peine en croit ses yeux; sur ces tronçons épars,
Sur sa main désarmée il fixe ses regards,
Et croit du chevalier l'armure invulnérable.
Du comte à qui le ciel cache un bras secourable,
La cuirasse est intacte, et de son casque entier
Le combat n'a pas même offensé le cimier.
Le généreux Raymond en lui-même balance:
Il a droit d'achever une juste vengeance,
Ou du moins l'ennemi doit s'avouer vaincu (14).
Mais Raymond, qui toujours pour l'honneur a vécu,
Dédaigne une victime impunément frappée;
Il est prêt à crier : Va, prends une autre épée.
A-t-il droit cependant, combattant pour les siens,
De remettre en danger la cause des chrétiens ?
Pendant qu'il doute, Argant, d'une main forcenée,
De son glaive rompu lui lance la poignée,
Fond sur lui, le saisit, veut lutter corps à corps.
Raymond sanglant, meurtri, repoussant ses efforts,
S'en délivre en blessant cette main qui l'embrasse :
D'un vautour affamé la serre est moins tenace.
Cet outrage imprévu lui rend tout son courroux;
Sur le guerrier féroce il redouble ses coups.
Mais rien du Sarrazin ne peut dompter l'audace :
Fort d'une épaisse armure et plus fort de sa masse,
Il résiste toujours, quoique toujours frappé.
Tel, battu par les vents, des flots enveloppé,
Tous ses mâts fracassés, ses voiles emportées,
Un navire aux assauts des ondes irritées,
Oppose de ses flancs taillés dans les forêts,
La structure robuste et les contours épais :
A côté de la mort est encor l'espérance.
Fier Argant, telle était ta superbe assurance;

»ravais le trépas, tu prodiguais tes jours :
Fer prévit ta perte, et vint à ton secours.

démon est sorti du ténébreux royaume.
vapeurs d'une nue il forme un vain fantôme,
donne de Clorinde et la taille et les traits,
ort, la voix, le geste, et même les attraits.
orde Oradin, célèbre archer de Crète (15);
i dont l'arc est si sûr, l'adresse si parfaite,
t les flèches jamais ne trompèrent ta main,
ffriras-tu, dit-elle, intrépide Oradin,
à nos yeux aujourd'hui le brave Argant périsse,
que de sa défaite un chrétien s'applaudisse,
il remporte en son camp un trophée orgueilleux ?
drons-nous de l'état le soutien glorieux ?
nbien à son trépas nous serions tous sensibles !
nale ici plutôt tes flèches infaillibles;
mpe-les dans le sang de ce brigand français.
ge que le soudan à l'honneur du succès
ndra la récompense, et crois que sa justice
r toi réserve un prix égal à ce service. »
docile Oradin, de ce discours flatté,
nd son arc, et le trait sur la corde ajusté,
it, et siffle dans l'air, atteint le comte, et passe
tre les nœuds d'acier qui bouclent la cuirasse,
s sépare, et de sang à peine les rougit :
ciel permit le coup, et l'ange l'amortit.
comte, en arrachant le fer de sa blessure,
end le ciel à témoin de ce lâche parjure.
defroi, qui sur lui fixe un œil vigilant,
uint que le trait fatal n'ait percé plus avant;
gémit du danger de ce vieillard qu'il aime,

La terre s'en ébranle, et les cieux s'obs
Et sur les boucliers les lances retentiss
Les mourants sur les morts tombent, et
Cavaliers et chevaux s'entassent expirar
Ici le coursier meurt, un autre erre sa
Et dans ce chaos subit la mêlée homicid
Confond le sang, les corps, les cris et
Le carnage s'échauffe en son aveugle fu
A ce spectacle affreux qui ranime sa ra
Argant, impatient de s'ouvrir un passag
Prend des mains d'un soldat une masse
D'une main vigoureuse il l'agite dans l'
Elle retombe, écrase, abat dans la mêle
La foible multitude au hasard immolee
C'est Raymond seul qu'il cherche, il veut
Arriver jusqu'à lui par un fleuve de sang,
Il dédaigne ce sang vulgaire, et sa furie
Dans celui de Raymond brûle d'être ass
De plus forts assaillants l'arrêtent, et Ra
Ormand, les deux Gérard, Gaudon et B
Contre lui tous ensemble ont dirigé leu

Les deux Gérard blessés roulent sur la poussièr
Mais le nombre redouble et grossit sur ses pas:
Par-tout un cercle épais l'entoure du trépas;
Il le brave, et tient seul la victoire en balance.
« Baudouin, qu'à l'instant ta réserve s'avance,
Dit Bouillon à son frère, et qu'un nouvel effort
Du combat incertain décide enfin le sort.
Argant prête sa force à cette aile affaiblie:
Que par tes cavaliers elle soit assaillie;
Que la lance baissée ils enfoncent ses flancs. »
Baudouin part; devant ses escadrons bouillants
Tout a plié soudain: ces milices d'Asie
N'ont pu du choc français soutenir la furie (16).
Tous leurs rangs sont rompus, tous leurs chefs terrassés,
Soldats, coursiers, drapeaux sont par-tout renversés.
Tout fuit, Argant demeure, et toujours invincible,
Au péril, à la mort il semble inaccessible.
Il suffit contre tous; frappé de toutes parts
On dirait qu'il ne sent ni les traits ni les dards.
Et que ce Sarrazin, immense, insurmontable,
Fait mouvoir les cent bras du géant de la fable.
Le vêtement d'airain dont il est entouré,
Sur ses membres sanglants ouvert et déchiré,
Sur son front dépouillé son casque qui se brise,
Sa sueur qui l'inonde, et son sang qui s'épuise,
Et de fatigue enfin tout son corps affaissé,
Son bras même, son bras de carnage lassé,
Rien ne pouvait encor le résoudre à la fuite.
La foule qui se presse et qui se précipite,
L'entraîne cependant d'un flot impétueux;
Il cède et ne fuit pas; il cède, mais ses yeux
Sont toujours menaçants, son audace est la même;

Son cœur n'est pas vaincu : dans ce désordre ent
Il voudrait vainement rallier ses soldats ;
Il appelle, il commande, on ne l'écoute pas.
La frayeur ne connaît ni frein ni discipline ;
Et si dans ses décrets la sagesse divine
N'eût marqué des moments qu'on ne peut prévoi
Aujourd'hui d'Aladin le règne allait finir.
Il succombait : sa chûte est encor retardée ;
Solyme par l'enfer peut être secondée.
Du Dieu de Godefroi les démons ennemis
Vont s'armer d'un pouvoir que lui-même a permi

Tout-à-coup rassemblant les plus épais nuages,
Ils font du haut des airs descendre les orages.
Les éclairs enflammés dans un ciel ténébreux
Retracent des enfers et la nuit et les feux.
L'horizon gronde, tonne, et la brume glacée,
Dans les airs endurcie, et par les vents chassée,
Se mêle avec la foudre, et tombe avec fracas
De ce noir ouragan les rapides éclats.
Des arbres, des rochers emportant les ruines
Semblent déraciner les monts et les collines.
Un affreux tourbillon, guidé par les enfers
Pousse aux yeux des chrétiens la grêle et les eaux
Et les vents ennemis leur enlèvent leurs armes.
Ils s'égarent dans l'ombre, errent dans les alarmes
L'un court, l'autre s'arrête, et troublés, égarés,
Ils cherchent leurs drapeaux que l'orage a séparés.
Mais Clorinde saisit ce moment favorable.
Courage, compagnons, oui, le ciel secourable
Combattant l'ennemi se déclare pour nous.
Sur eux seuls de l'orage il dirige les coups.

Il enchaîne leurs bras, les désarme, et nos têtes
Restent, vous le voyez, à l'abri des tempêtes.
Marchons à la victoire où le ciel nous conduit. »
On en croit ce présage, on s'anime, on la suit.
Argant en même temps a retourné la tête :
La vengeance à ses yeux se montre toute prête,
Lui rend encor la force, et joignant leurs fureurs,
Déja Clorinde et lui fondent sur leurs vainqueurs,
Que le fléau poursuit et que leur main terrasse.
Un autre effroi s'est joint au trouble qui les glace;
Tout cède, et des chrétiens le cœur mal affermi,
Par l'orage est vaincu plus que par l'ennemi.
Sous les coups de Clorinde ici Rodolphe tombe;
Là sous le fer d'Argant Bernaville succombe.
Revenus de leur crainte, à leur haine rendus,
Moissonnant des fuyards qui ne résistent plus,
Les cruels Sarrazins s'enivrent de carnage,
Mêlent des flots de sang aux torrents de l'orage.
Toujours inébranlable en ce commun effroi,
Ferme, mais indigné, le triste Godefroi
Accuse en vain la peur des chefs et des cohortes :
Du camp qui les reçoit seul il défend les portes,
Et contre Argant lui-même il pousse son coursier.
Deux fois il arrêta le terrible guerrier;
Il enfonça deux fois les rangs des infidèles.
Les chrétiens, déplorant ces disgraces nouvelles,
Dans leurs retranchements rentrent découragés,
Et Solyme a reçu les Sarrazins vengés :
Mais la tempête encor n'est pas moins courroucée;
Dans ce camp malheureux sa rage est exercée.
Les feux éteints par-tout augmentent la terreur;
Le sol est inondé; les autans en fureur

Déchirent les débris des tentes arrachées;
L'onde roule fangeuse, et couvre les tranchées.
L'enfer rassemblé dans son horrible effort
Les eaux, les vents, la foudre, et la nuit, et la mort (17)

FIN DU SEPTIÈME CHANT.

NOTES

SUR LE SEPTIÈME CHANT.

Page 519, *vers* 7.

(1) Sans guide, sans soutien....

Le poëte ajoute : « Ne voyant et n'entendant autour d'elle « que ses larmes et ses cris. » Cela m'a paru peu naturel : on ne regarde guère ses propres larmes, et l'on n'écoute guère ses cris, sur-tout en courant à cheval. Il y a là de l'affectation : il y en a encore plus, quelques vers après, à dire qu'Herminie n'*a soif que de ses larmes;* et c'est ce que j'ai encore supprimé. Quand le Tasse nous dit qu'Herminie, pendant toute cette journée, ne prend aucun aliment et ne se nourrit que de ses maux,

Cibo non prende già, che de suoi mali
Solo si pasce.

il ne dit rien que de vrai. L'on conçoit parfaitement que dans toute grande agitation, dans toute grande douleur, l'on ne sent pas, pendant un certain temps, le besoin de nourriture; et il est vrai à la lettre qu'alors le chagrin en tient lieu, puisqu'il nous met hors d'état d'en prendre. C'est donc là qu'il fallait se borner; et c'est ce que j'ai rendu en un vers :

Hélas ! et sa tristesse est son seul aliment.

Page 519, *vers* 18.

(2) La couvre doucement de ses paisibles ailes.

Les deux vers suivants disent : « Cependant l'amour [illegible]sse « de troubler la paix de son sommeil par divers fantômes. »

sons m'ont fait écarter ces deux vers : d'abord
ce tableau du sommeil, présenté comme un consol
bien [illegible]ant, et qui est ici le seul pour elle, il ne fau
[illegible]lir l'effet de cette peinture qui nous console nous
nous avons tant de plaisir à voir reposer enfin cette
[illegible]née, que c'est nous contrarier nous-mêmes que de
son sommeil, et même assez hors de propos; car
excessive fatigue de corps et de violentes secousses
le sommeil est d'ordinaire très profond; mais de
ici une de ces répétitions oiseuses où le poëte se
aller : je dis oiseuses, car dans un poëme de cette
il y en a d'inévitables. Le Tasse a déja fait usage d
des songes sinistres, et à propos et avec effet, pa
même Herminie, dans le chant précédent, et pour
dans le quatrième, chaque fois d'une manière diffé
n'y a donc rien à dire. Ici de quoi peuvent servir les
indiqués seulement en deux vers insignifiants, au lieu
leurs ils sont caractérisés avec tout l'intérêt possible,
on a pu le voir? C'est faire rêver Herminie uniquement
l'empêcher de bien dormir. J'ai mieux aimé la
quand il n'en contient que deux vers qui
regrettables, mais quelles petites toutes
foule de beautés, et de quelles beautés
sixième et le septième valent
tous les genres de mérite y sont réunis
épopée.

Pa

[illegible]

[illegible]

[illegible]

a parlé, il est de la justice de le croire au-dessus de cette offre, et de la délicatesse de le lui dire. Herminie, en finissant par les deux vers du Tasse, sans correctif, a un peu l'air de conclure un marché. Avec un seul vers, on évite un petit défaut de bienséance, et il faut avouer aussi que cette espèce de tact est fort aidée par l'habitude du genre dramatique.

Page 527, *vers* 26.

(4) L'adversaire est à pied, Tancrède à pied s'avance.

Ce vers confirme ce qui a été dit ci-dessus de la stricte observation des lois du duel dans la chevalerie. Cette attention de Tancrède, pour un ennemi aussi vil que Raimbaud, pour un apostat, lui fait d'autant plus d'honneur, qu'il y a même ici de la générosité; car il n'est armé qu'à moitié; il n'a pas de bouclier, et Raimbaud en a un; ce qui faisait une différence énorme. Cependant Tancrède ne balance pas à descendre de cheval, dès qu'il voit que Raimbaud n'en a point. Rien n'est plus propre à faire ressortir tout l'odieux de la conduite d'Argant avec Othon.

Page 530, *vers* 29.

(5) Comme on voit dans un ciel rougeâtre, ensanglanté....

Cette comparaison, qui est originairement d'Homère, est imitée ici en partie de Virgile, et en partie de Lucain:

Cometæ
Sanguinei lugubre rubent.... (Virg.)

Crinemque timendi
Sideris, ac terris mutantem regna cometen. (Luc.)

Page 531, *vers* 18.

(6) Qu'étendu sur l'arène, et respirant encore,
Il puisse voir ma main arracher de son flanc

Son armure impuissante et teinte de son sang!

Gemat semineci sibi me rapere arma cruenta,
Victorumque ferant morientia lumina Turni. (Virg.

Page 531, vers 21.

(7) Tel menace un taureau....

Les traits de cette comparaison sont encore empruntés
Virgile, dans la description des amours et de la jalous
taureau :

Irasci in cornua discit

Arboris obstinat truncos, ventosque lacessit
Ictibus, et sparsi ad pugnam proludit arenâ.

Page 532, vers 18.

(8) Bouillon veut de leurs cœurs l'abattement honteux.

Tout cet endroit est calqué sur celui de *l'Iliade*, où
des capitaines grecs n'ose d'abord accepter le défi d'H
et où, ranimés ensuite par les reproches du vieux N
ils se présentent en foule pour donner leurs noms
tirer au sort.

[illegible]

Nestor parle de même dans H[illegible]
cions exploits comme [illegible]
combattre [illegible]
[illegible]
Virgile [illegible]
[illegible]
dire au roi Evandre

[illegible]
[illegible]

Entelle dit aussi de même :

Si mihi quæ quondam fuerat.... foret illa juventa, etc.

Page 535, *vers* 6.

(10) Tel de sa peau nouvelle éclate environné
Un serpent qui laissa ses dépouilles vieillies,
Et rallume au soleil ses couleurs rajeunies.

Nunc positis novus exuviis, nitidusque juventâ....
Arduus ad solem.... (Virg.)

Page 536, *vers* 9.

(11) Là, si nous en croyons les récits du vieil âge...

Cette précaution que le Tasse a omise, et dont les anciens eux-mêmes se servent quelquefois, était, je crois, indispensable dans un poëme de la nature du sien, où l'on ne doit pas paraître adopter sérieusement une tradition aussi fabuleuse que celle des cavales fécondées par les vents. On peut seulement s'en servir pour en tirer de beaux vers : ceux-ci sont imités des *Géorgiques :*

Ore omnes versæ in zephyrum, stant rupibus altis
Exceptantque leves auras ; et sæpè sine ullis
Conjugiis, vento gravidæ (*mirabile dictu !*)

O maraviglia ! dit aussi le Tasse. C'était assez pour Virgile, mais non pas pour un poëte moderne.

Page 538, *vers* 29.

(12) Il charge, et du fardeau de son pesant coursier,
Croit écraser Raymond....

Il y a ici : « Comme un mouton qui baisse la tête pour frapper. » La comparaison est juste, mais trop petite, même quand on mettrait *bélier* au lieu de *mouton*. Il n'y a pas moyen de mettre rien de semblable en parallèle avec Argant.

NOTES

Page 539, vers 29.

(13) Le cimeterre horrible,
Comme un verre fragile, est venu s'y briser.
Forgé d'un bras mortel, que peut-il opposer? etc.

Mortalis mucro, glacies ceu fatilis, ictu
Dissiluit.

Observons en passant la différence des langues. *Mucro* est fort beau, et rend toute l'idée d'une arme d'une main mortelle. Nous ne pouvons en français, [illegible] qu'en italien, garder l'avantage de cette énergique p[illegible] et la périphrase est indispensable. Pourquoi? Parce [illegible] *tel* a chez nous deux sens; il signifie également ce [illegible] sujet à la mort et ce qui peut la donner; *un bras m[illegible]* *glaive mortel*. De là il y aurait amphibologie, si vous [illegible] ici *le glaive mortel:* on ne saurait si c'est le glaive qu[illegible] la mort, ou le glaive d'un mortel. Cette équivoque [illegible] avoir lieu en latin, où *mortalis* signifie uniquement [illegible] est sujet à la mort; et pour ce qui peut le donner. [illegible] *thalis*; aussi le Tasse, en prenant ce trait dans l'E[illegible] Turnus brise de même son épée sur l'armure [illegible] a mis un vers entier pour remplacer le [illegible] *mortelle ne pouvait*, etc. Il n'y a d'ailleurs [illegible] hémistiche. [illegible]

Page [illegible]

[illegible]

En rendant fidèlement d'après le Tasse [illegible] tation de Raymond [illegible] plus grande clarté. Alors, en effet, [illegible] armé devant se rendre, [illegible] est fort loin de penser [illegible] rendre [illegible]

timent naturel à une ame noble qui puisse faire balancer Raymond. Le Tasse a très-bien fait de le lui donner; mais comme nos mœurs sont changées sur ce point, et qu'aujourd'hui celui qui tuerait son adversaire après l'avoir désarmé, serait un assassin, il était, je crois, indispensable de rappeler pour nous ce qui peut faire comprendre et sentir dans la conduite de Raymond une générosité qui ne serait aujourd'hui qu'un devoir; et peut-être n'était-ce pas trop pour cela de deux vers donnés au Tasse dans une de ces descriptions d'ailleurs si belles, mais où ces répétitions fréquentes m'ont autorisé à lui en ôter quelques-uns.

Page 541, *vers* 7.

(15) Il aborde Oradin, célèbre archer de Crète.

Imitation de *l'Iliade*, où l'accord entre les Troyens et les Grecs, qui devait suivre le combat où Pâris venait d'être vaincu par Ménélas, est rompu de même par un trait lancé de la main de Pandarus, à l'instigation de Minerve, qui veut que la guerre recommence. Ici le poëte italien a suivi le grec jusques dans les détails de discours et d'action. Il en a aussi beaucoup profité dans le moment où commence la mêlée.

Page 543, *vers* 13.

(16) Ces milices d'Asie
N'ont pu du choc français soutenir la furie.

L'impeto franco du Tasse, que j'ai tâché de rendre par *le choc* français, était renommé en Italie à l'époque où il écrivait, et dans ce vers:

Nè potè sostener l'impeto franco.

Il répétait la phrase si connue alors dans son pays, *Non possiamo resistere alla furia francese.*

Page 546, *dernier vers.*

(17) L'enfer a rassemblé, dans son horrible effort,
Les eaux, les vents, la foudre, et la nuit, et la mort.

Ce chant est peut-être celui qui renferme la plus grande variété de beautés originales. L'arrivée d'Herminie chez le berger, la situation où se présente à nous ce vieillard au milieu de ses enfants, le récit qu'il fait de ses aventures, si court, si simple et si touchant; la course de Tancrède et les incidents qui l'accompagnent, le combat contre Raimbaud et son issue si singulière en elle-même et si vraisemblable par les circonstances; la férocité guerrière d'Argant, représentée sous des couleurs à tout moment nouvelles et sous tant de jours différents; cette idée si heureuse de lui opposer un vieux chevalier chrétien qui n'a que de l'honneur et du zèle, digne par cela même de la protection divine, qui dès-lors n'est plus une machine gratuite; le plaisir naturel et moral que le poëte a su y attacher, quand il nous montre une force et une bravoure prodigieuses échouant contre un faible vieillard, ce qui est par-tout d'un effet sûr, parce que l'on aime par-tout à voir l'orgueil humilié; l'intrépidité d'Argant, seul au milieu d'une déroute, tenant toujours ferme et avec un courage toujours entier, même quand ses armes sont en lambeaux et que ses forces sont à bout; peinture que l'on peut opposer hardiment à celle d'Ajax défendant seul son vaisseau contre les Troyens, tombant de lassitude sur les bancs des rameurs, et ne pouvant plus même porter son bouclier; enfin les détails purement descriptifs, mais qui ont toute la richesse du genre; l'arsenal céleste, peinture où il n'y a pas un trait qui ne soit choisi et grand; l'orage qui tombe sur l'armée chrétienne, les ravages qu'il fait dans leur camp, tout est tableau d'un bout à l'autre de cet admirable chant, et tous ces tableaux sont différents. Joignez-y les mérites d'invention et d'art; entre autres, Tancrède si adroitement éloigné, afin que les chrétiens ne soient vaincus qu'en son absence, quoi-

ne le soient que par une force surnaturelle, mais par-
rement Aquilin, dont l'instinct extraordinaire, sans
ors de la nature, remet dans la vraisemblance la résis-
de Raymond à la supériorité d'Argant, et rend au poëte
oyens naturels d'un combat qui eût été froid, s'il eût
ut merveilleux. Jamais peut-être le Tasse n'a été plus
t en invention que dans ce combat d'un genre tout par-
r: Raymond est protégé sans le savoir, ce qui lui con-
tout le mérite de son courage et de son dévouement, et
est un progrès de l'art, puisque dans Homère les héros
sés du ciel sont toujours à-peu-près dans le secret. Ici
te a tellement ménagé les effets de cette intervention cé-
que les deux champions peuvent très-naturellement
s s'en apercevoir. Le premier coup de lance de la part
ant est sans effet, et son épée se brise ensuite sur le
er de l'ange; mais il peut attribuer le tout à la trempe
mes du chevalier, et c'est en effet l'idée qu'il a; et Ray-
y est trompé comme lui. D'un autre côté, le poëte a
à la force d'Argant tout l'avantage qu'elle devait avoir
nement; et dès qu'il est parvenu à serrer de près son
aire, c'est alors que l'on voit Raymond perdu, si l'ange
abandonnait à lui-même, tant qu'il pouvait humaine-
résister, ne venait alors à son secours; fidèle emblême
le dire en passant) de la divine Providence, et qui n'a
e saisi que par un poëte chrétien. A ce vers terrible,

Sur lui le bras d'Argant descend avec la mort.

nt que le secours du bouclier est nécessaire, mais on a
oire jusques-là que Raymond pouvait s'en passer. Cette
re de mêler le naturel avec le merveilleux, est ce que
lle une perfection vraiment épique; et dans celle-là le
n'a point d'égal. Je ne nierai pas que je n'aie quelque-
nti le besoin d'ajouter à la couleur; mais plus d'une
ssi je n'ai aspiré qu'à l'égaler, et je n'ai ajouté au des-
u'une seule fois; c'est dans l'endroit où Argant, long-

ludé par l'incroyable agilité d'Aquilin, vien
nt d'ôter au cheval et au cavalier tout moy
r, et il y en a une raison naturelle que le Ta
ne sais comment; car il est manifeste qu'un
e de Raymond ne doit pas, quelque bon écu
sant, soutenir long-temps sans manquer d'haleine,
lutions si rapides, si violentes et si continuelles, et
que dans une lutte de cette nature, c'est là ce qui doi
er à un vieillard, au lieu qu'on a vu dans l
rède, qu'un des grands avantages du robuste
était [illegible] haleine infatigable, ce qui est en effet un
tères de la grande force. C'est ce qui m'a fait dire :

Argant serre à la fin le vieillard *hors d'haleine*;
D'Aquilin cette fois toute l'adresse est vaine, etc.

Ce n'est qu'un mot, mais il est essentiel; le Tasse
et je suis sûr qu'Homère ne l'aurait pas oublié. Ha
il excelle à tout motiver, et c'est un des mérites qu
pardonner le défaut opposé qu'il a trop souvent,
tout dire. Je n'ai observé ce petit oubli si facile à
que comme tenant à une partie de l'art, la vra
des détails. Les anciens y ont excellé, et [illegible]
modèles au Tasse, mais dans l'ensemble [illegible]
que personne l'a égalé.

FIN DES NOTES DU [illegible]

CHANT VIII.

ARGUMENT.

ordonne au démon de la discorde d'exciter une sédi-
ı dans le camp des chrétiens. Un chevalier danois vient
onter à Godefroi la défaite et la mort de Suénon, son
ître, surpris et enveloppé aux confins du désert par So-
an et ses Arabes, et tué avec tous les siens. Échappé
l du carnage par une protection miraculeuse, il ap-
te l'épée du prince de Danemarck, pour la remettre à
naud, que le ciel destine à venger cette mort. Argillan,
piré par l'enfer, accuse Godefroi d'avoir fait périr Re-
ıd, dont on a trouvé dans les champs l'armure ensan-
ntée, et cette calomnie allume dans le camp une sédi-
ı que Godefroi appaise par son courage et sa fermeté.

vents avaient cessé leur guerre et leurs ravages;
éclats du tonnerre, au fracas des orages,
édait le silence, et l'horizon calmé
roses du matin était déja semé.
Satan, dont la haine excita la tempête,
t de plus noirs desseins la trame toute prête.
ı charge soudain celui de ses démons
sait mieux du mensonge apprêter les poisons.
ormer dans les cœurs le plus épais nuage,
onduire un mortel des erreurs à la rage.
t le monstre jadis par la crainte adoré,
ı le nom d'Alecton (1) de serpents entouré.

le vers ce camp l'étranger qui s'avance,
n; l'écarter n'est pas en ma puissance.
Soliman trompé le fer vengeur,
e son prince immolé vient conter le malheur,
réler aux chrétiens de grandes destinées,
r le fils de Bertold par le ciel ordonnées,
Qui vont frapper Bouillon, et sans doute hâter
Le retour d'un héros qu'il nous faut redouter.
trop si Renaud menace notre empire:
l'éloigner que tout l'enfer conspire.
Va, fais tourner contre eux, servir à nos complots
Ce zèle qui va naître en faveur d'un héros.
C'est ici qu'il te faut déployer ton génie,
Répandre l'imposture, armer la calomnie,
Régner par la discorde et par la trahison.
Que l'aveugle fureur, fille du noir soupçon,
Entre au cœur des Latins; que l'Anglais indocile,
L'Helvétien crédule, et le Germain tranquille,
Et l'ombrageux Toscan, soulevés [illegible]
Au cri de la vengeance [illegible]
Remplissent tout ce camp d'horreur [illegible]
Que leur perte s'achève, et soit [illegible]

Il dit, et dans l'instant que le monstre [illegible]
Se hâte d'obéir à cet ordre fatal,
Dans le camp des chrétiens [illegible]
L'étranger qu'[illegible]
Il voulut, sans [illegible] aux pieds [illegible]
Basse [illegible] [illegible]
[illegible]
[illegible]
Lauten, du le Danois, [illegible]

Qu'un si triste devoir m'ait conduit en ces lieux!
J'apporte ici le deuil... » Il s'arrête, soupire;
Dans les pleurs, les sanglots, il commence à décrire
Un désastre assez grand pour les justifier.
« Du monarque danois le fils et l'héritier,
Digne appui de son trône, honneur de sa vieillesse,
Suénon, de la gloire épris avec ivresse,
Brûlait d'associer son bras et ses exploits
A ces guerriers fameux, défenseurs de la croix.
Les travaux, les hasards d'un pénible voyage,
Les plaisirs que son rang promettait à son âge,
Ni la cour, ni la voix d'un père en cheveux blancs,
Rien ne put refroidir ces généreux élans.
Sous un chef tel que toi, sous ta noble bannière,
Il voulait s'essayer au grand art de la guerre.
La gloire de Renaud tourmentait Suénon,
Et quand de ce héros il entendait le nom,
On le voyait rougir de sa jeunesse obscure.
Une autre ambition plus sublime et plus pure,
Pour la cause du ciel une jalouse ardeur,
D'une flamme divine embrâsait son grand cœur.
Son zèle enfin l'emporte; il rassemble à sa suite
De soldats éprouvés une brillante élite.
Dans Byzance avec eux il entre, et l'empereur
Au palais des Césars l'accueille avec honneur.
C'est là qu'en arrivant il reçoit ton message,
Qui d'aiguillons nouveaux vient presser son courage.
Là vos nombreux exploits que Dieu même conduit,
Dont il ne connaissait que l'éclat et le bruit,
De fidèles couleurs sont tracés à sa vue;
La puissante Nicée à vos armes rendue;
Ce Soliman si fier dans ses états dompté,

On lui dit qu'aujourd'hui vers Sion q
Tu portes tes drapeaux ; que le ciel e
A ce dernier triomphe invitent Sueno
Il s'enflamme a l'aspect de ces palmes
Et son epée a soif du sang des infide
Tout delai desormais lui semble injur
Et Solyme et ton camp sont presents
Son ame impatiente en devance l'appr
Et les lauriers d'autrui pour lui sont
En vain à ses regards on prend soin
Les etats ennemis qu'il lui faut traver
On l'exhorte a choisir les routes deto
Qui trompent le peril en perdant des
Il ne voit qu'un danger, c'est celui du
A peine au lendemain il remet son de
Les chemins les plus courts sont les s
Que d'obstacles pourtant s'offrent dan
Les besoins renaissants, la fatigue, La
Ici des ennemis nous fermant le chem
Là des pieges mortels les fraudes prep
Et la ruse et la force ensemble conjur
Mais le courage lutte et triomphe de t

Nous rapportent qu'au loin des pavillons tendus,
De nombreux étendards la campagne semée,
Tout le bruit de la guerre annonçaient une armée.
Sur le front des plus fiers on voit quelque pâleur:
L'indompté Suénon, sans changer de couleur,
« Je touche enfin, dit-il, à la palme où j'aspire,
Celle de la victoire ou celle du martyre.
L'une ou l'autre aujourd'hui se prépare pour nous:
La première est illustre, et j'y compte avec vous;
L'autre est d'un prix plus grand, et n'a pas moins de gloire.
Que ce champ soit le temple où vivra ma mémoire.
Les peuples y viendront, au bruit de nos travaux,
Contempler un trophée, ou bénir nos tombeaux. »
Il ordonne aussitôt que, sans prendre d'alarmes,
Tous durant cette nuit reposent sous les armes,
Qu'autour de nous placés, de vigilants soldats
Donnent au premier bruit le signal des combats.
Lui-même le premier veille sous son armure.
Nous étions à cette heure où dans la nuit obscure
Le calme est plus profond et le sommeil plus doux:
Un hurlement barbare éclate autour de nous;
On dirait qu'il confond et le ciel et l'abyme.
« Aux armes.... » A ce cri, notre chef magnanime
Paraît à notre tête; une nouvelle ardeur
Anime alors sa voix, et son bras, et son cœur.
Des innombrables traits l'orage nous accable;
Des lances et des dards l'enceinte impénétrable
Nous investit dans l'ombre, environne nos pas;
Chacun donne au hasard ou reçoit le trépas.
Des chefs et des soldats la chûte est confondue,
La vaillance ignorée, et la gloire perdue,
Et par-tout de la mort le glaive ensanglanté,

Errant dans cette horrible et vaste obscurité,
Moissonne aveuglément; mais notre jeune maître
Aux grands coups qu'il portait se fait seul reconnaître;
La nuit ne peut couvrir sa marche et ses efforts:
On le voit élevé sur des monceaux de morts,
A des ruisseaux de sang on distingue sa trace,
Et de son bras vainqueur l'infatigable audace.
Les ténèbres long-temps dérobent à-la-fois
Le sort de ce combat, nos pertes, nos exploits.
Mais l'aurore éclairant la scène du carnage,
Montre des ennemis le nombre et l'avantage.
Du jour tant souhaité le retour douloureux
N'étale à nos regards que nos revers affreux,
Le sol au loin jonché de nos débris funestes,
Et de nos frères morts les déplorables restes.
De deux mille guerriers deux cents ont survécu;
Mais de ce corps détruit le chef n'est pas vaincu.
D'une juste douleur s'il a senti l'atteinte,
Il ne montre du moins ni faiblesse ni crainte.
Il élève sa voix: « Suivons, amis, suivons
Dans ce champ glorieux nos braves compagnons.
Ils ont conquis le ciel qui nous attend sans doute;
Le sang de ces martyrs nous en marque la route. »
A ces mots, et d'un front toujours plus affermi,
Suénon avec nous défiant l'ennemi,
S'apprête à signaler sa chûte et sa vengeance,
Et tranquille il sourit à la mort qui s'avance.
Il court au-devant d'elle, il la cherche, et d'abord
De ce bras plus terrible en son dernier effort,
Rien ne peut soutenir les atteintes rapides;
Tout tombe autour de lui sous ses coups homicides (3).
Mais lui-même est bientôt de toute part pressé;

En butte à tous les traits, de tous les dards percé,
Épuisant et sa force, et son sang, et sa vie,
Il vit de son courage, il vit de sa furie.
Invincible en mourant, il combat, et son bras
Repousse en même temps et donne le trépas.
Tant de valeur semblait surpasser la nature.
Enfin un Sarrazin d'une énorme stature
A la tête des siens s'avance furieux,
Et jaloux d'un triomphe encore périlleux,
Achève d'immoler cette grande victime.
Je vous ai vu tomber, prince trop magnanime,
Hélas! et nul de nous n'a pu vous secourir;
Nul ne vous a vengé, tous n'ont pu que mourir.
Mânes de Suénon, mânes brillants de gloire,
O de mon maître auguste immortelle mémoire!
Sang que j'ai vu couler, restes chers et sacrés,
Révérés de la terre et du ciel honorés,
Je vous atteste au moins que sous le fer barbare (4),
De mes jours, de mon sang je ne fus point avare;
Qu'au désespoir alors mon cœur abandonné,
Des glaives ennemis ne s'est point détourné;
Que, si l'ordre du ciel n'eût trompé mon envie.
J'ai dû trouver la mort en prodiguant ma vie.
Il ne l'a pas permis : dans la foule perdu,
Privé de sentiment, sur le sable étendu,
Vivant, parmi les morts je fus laissé sans doute.
J'ignore où nos vainqueurs ont dirigé leur route.
Mais quand mes faibles yeux avec peine rouverts.
Ne virent que la nuit qui couvrait des déserts.
Doutant si je vivais, doutant de ma pensée,
Et laissant retomber ma paupière affaissée,
J'étais dans cet état d'un pénible réveil

le est confuse, et ressemble au sommeil.
us voir un moment sous ce nuage sombre
lueur lointaine et tremblante dans l'ombre;
s, dans l'abattement de mes sens oppressés,
us les objets fuyaient tour-à-tour effacés.
l'air et de la nuit les fraîcheurs pénétrantes
issaient cependant mes blessures cuisantes,
tais sûr de vivre à force de souffrir.
bruit léger, mobile, au loin semblait courir;
ans l'éloignement la lumière aperçue,
rochant par degrés, montre enfin à ma vue
auguste vieillard d'une lampe éclairé (5);
plis d'un long manteau son corps est entouré.
« nds courage, mon fils, et que ton cœur espère
u veille sur le juste, et prévient sa prière. »
Il ne m'en dit pas plus, et regardant les cieux,
Dans le recueillement d'un cœur religieux,
Le vieillard me bénit de ses mains révérées,
Et prononçant tout bas les paroles sacrées,
Leve-toi, me dit-il... O prodige! à ces mots
Déja je ne sens plus ma faiblesse et mes maux
La santé, la vigueur, circulent dans mes veines
Je me leve, rempli de mes forces soudaines
Mais d'abord interdit, muet d'étonnement,
Craignant l'erreur d'un songe ou d'un enchantement
Mes yeux sur le vieillard se fixent en silence.
D'où vient que tout en lui [illegible] et que ta [illegible]
Dit-il, je ne suis point un fantôme imposteur
De Jesus tout-puissant tu vois un serviteur,
Qui, vieilli sous ses yeux dans ce désert sauvage
A fui du monde vain l'attrayant esclavage
C'est Dieu qui dans la mort ici t'a regardé

Lui qui pour ton salut m'a choisi, m'a guidé:
Par la plus faible main il produit ses miracles,
Et te veut par ma voix révéler ses oracles.
Le corps de Suénon, ce corps ensanglanté,
Par une ame si grande un moment habité,
Fait pour s'y réunir dans la céleste gloire,
Perdra-t-il les honneurs qu'on doit à sa mémoire?
Restera-t-il en proie à l'injure des airs,
Cadavre abandonné dans l'oubli des déserts?
Il faut, pour honorer ce sublime courage,
Un monument nouveau qui du ciel soit l'ouvrage.
Lève les yeux, et vois cet astre qui nous luit,
Pour nous tel qu'un soleil allumé dans la nuit:
Ses clartés du héros vont nous montrer les restes.»
A l'instant, détaché de ces splendeurs célestes,
Pur, brillant comme l'or, un rayon lumineux
Descend vers Suénon, et des traits radieux
Frappent de leur éclat son casque, son armure,
Et l'œil pourrait, hélas! compter chaque blessure.
Je reconnais mon maître, et lave de mes pleurs
Ces restes tout sanglants, si chers à mes douleurs.
Son front n'est point couché dans la vile poussière,
Et sa noble attitude est encore guerrière.
Ce front se tourne encor, pâle et défiguré,
Vers le ciel, où son ame a toujours aspiré;
Il serre d'une main étroitement fermée
Son épée en mourant au carnage animée;
L'autre, qui sur son cœur tombe avec abandon,
Paraît en s'accusant invoquer un pardon.
Tandis qu'à le pleurer mon ame est occupée,
Le vieillard de sa main détache cette épée.
« Tu vois, dit-il, ce fer tant de fois éprouvé,

Ce fer de tant de sang ici même abreuvé,
D'une trempe et d'un prix que tu dois bien connaître:
La mort même n'a pu l'arracher à ton maître.
Dieu, qui n'a pas permis que l'on pût le ravir,
Le gardait pour la main digne de s'en servir (6),
Qui doit unir la force, et l'art, et le courage,
Et faire de ce glaive un plus heureux usage.
Dieu veut que cette épée, armant un autre bras,
Immole à Suénon l'auteur de son trépas,
L'auteur de tes regrets, Soliman, ce barbare,
Qui vient d'ôter au monde une vertu si rare.
Du fer de Suénon, Soliman doit périr.
Prends ce fer : à Bouillon c'est à toi de l'offrir.
Va, rends-toi dans son camp, et ne crains point d'obstacle:
Tu vois si l'Éternel est puissant en miracles.
Il te rend à la vie, il m'inspire; et ta voix
Par-tout de Suénon publiant les exploits,
Doit en éterniser l'exemple et la mémoire.
Il faut que, s'enflammant au récit de sa gloire,
Dans les âges futurs de généreux chrétiens
Par de nouveaux exploits se rapprochent des siens.
Et de sa piété suivent l'élan sublime.
Celui qui doit venger ce prince magnanime,
De ce glaive sacré seul et digne héritier,
C'est Renaud, c'est ce jeune et célèbre guerrier,
A qui tous ont cédé le prix de la vaillance.
Va, remets dans ses mains le glaive et la vengeance.

Pendant qu'il me parlait, quel prodige nouveau!
De la terre, qui s'ouvre, un superbe tombeau
S'élève, et de mon maître enfermant ce qui reste,
Le couvre tout entier d'une pompe céleste.

armure de Renaud, sanglante et déchirée,
tirant les regards d'une foule éplorée,
mblait d'un grand désastre un signe trop certain.
es soldats, avec eux ramenant leur butin,
pportaient dans le camp ces dépouilles funestes,
u héros qu'on pleurait seuls et malheureux restes.
n voit, on reconnaît ce large bouclier,
ette vaste cuirasse aux sept lames d'acier;
Mais ce casque sur-tout dont l'artifice étonne,
D'où l'aigle s'élançant au soleil qui rayonne,
A sa race naissante apprend à s'élever
Jusqu'au foyer brûlant que lui seul peut braver.
Au plus fort du danger, ces armes toujours fières
Éclataient autrefois seules ou les premières;
Et qui peut sans horreur voir ce dépôt sacré
Dans la poudre et le sang rouler défiguré?
D'un tel évènement les causes incertaines,
Les soupçons hasardés, et les recherches vaines
Remplissent tout le camp d'un murmure confus,
Et de ce coup affreux tous les cœurs sont émus.
C'est au seul Aliprand que Godefroi s'adresse.
Simple et droit, incapable et d'art et de souplesse,
La libre vérité sur lui régna toujours.
Avec trois cents soldats il dut depuis dix jours,
Des pays Philistins ravageant l'étendue,
Rapporter aux chrétiens l'abondance attendue.
Le succès a payé sa course et ses travaux;
Et, traînant après lui des grains et des troupeaux,
Il a de la famine écarté les menaces.
De ses heureux efforts Godefroi lui rend graces.
« Mais quel est, poursuit-il, ce désastre soudain?
Quel hasard fit tomber ces armes dans ta main?

Aux confins de Gaza s'étend près du
Une plaine riante, où d'un ruisseau
L'eau court sur la verdure, et, sous
Invite les troupeaux aux plus frais pâ
Nous observions ces lieux où de proch
Pouvaient autour de nous cacher des
Quand l'herbe encor rougie offrit à
Un cadavre, une armure, hélas! trop
Chacun de nous parcourt d'un œil ep
Ce tronc poudreux, sanglant, percé
Et la tête et les mains en étaient sepa
Un berger syrien, pâtre de ces contre
Paraît près du ruisseau, nous aperçoi
J'ordonne qu'on l'arrête; on court, on
On l'atteint, et bientôt revenu de sa
Je l'engage à m'instruire, à me parler
Il répond que la veille un escadron m
Est sorti des sentiers de ce bois tenéb
Qu'à leur aspect, saisi d'une terreur
Des taillis à leurs yeux l'ont dérobé
Que l'un d'eux dans sa main portait
Par de longs cheveux blonds tout dégo

L'armure de Renaud, sanglante et déchirée,
Attirant les regards d'une foule éplorée,
Semblait d'un grand désastre un signe trop certain.
Des soldats, avec eux ramenant leur butin,
Apportaient dans le camp ces dépouilles funestes,
Du héros qu'on pleurait seuls et malheureux restes.
On voit, on reconnaît ce large bouclier,
Cette vaste cuirasse aux sept lames d'acier;
Mais ce casque sur-tout dont l'artifice étonne,
D'où l'aigle s'élançant au soleil qui rayonne,
A sa race naissante apprend à s'élever
Jusqu'au foyer brûlant que lui seul peut braver.
Au plus fort du danger, ces armes toujours fières
Éclataient autrefois seules ou les premières;
Et qui peut sans horreur voir ce dépôt sacré
Dans la poudre et le sang rouler défiguré?
D'un tel évènement les causes incertaines,
Les soupçons hasardés, et les recherches vaines
Remplissent tout le camp d'un murmure confus,
Et de ce coup affreux tous les cœurs sont émus.
C'est au seul Aliprand que Godefroi s'adresse.
Simple et droit, incapable et d'art et de souplesse,
La libre vérité sur lui régna toujours.
Avec trois cents soldats il dut depuis dix jours,
Des pays Philistins ravageant l'étendue,
Rapporter aux chrétiens l'abondance attendue.
Le succès a payé sa course et ses travaux;
Et, traînant après lui des grains et des troupeaux,
Il a de la famine écarté les menaces.
De ses heureux efforts Godefroi lui rend graces.
« Mais quel est, poursuit-il, ce désastre soudain?
Quel hasard fit tomber ces armes dans ta main?

Ainsi que ma douleur, ma surprise est extrême.»
« Quand vous aurez appris ce que j'en sais moi-même.
Seigneur, dit Aliprand, ce mystère odieux
N'en demeurera pas moins obscur à vos yeux.
A remplir vos desseins ma troupe destinée,
A peine avait compté la troisième journée.
Aux confins de Gaza s'étend près du chemin
Une plaine riante, où d'un ruisseau voisin
L'eau court sur la verdure, et, sous d'épais ombrages,
Invite les troupeaux aux plus frais pâturages.
Nous observions ces lieux où de profonds taillis
Pouvaient autour de nous cacher des ennemis,
Quand l'herbe encor rougie offrit à notre vue
Un cadavre, une armure, hélas! trop bien connue.
Chacun de nous parcourt d'un œil épouvanté
Ce tronc poudreux, sanglant, percé de tout côté;
Et la tête et les mains en étaient séparées.
Un berger syrien, pâtre de ces contrées,
Paraît près du ruisseau, nous aperçoit et fuit.
J'ordonne qu'on l'arrête; on court, on le poursuit.
On l'atteint, et bientôt revenu de sa crainte,
Je l'engage à m'instruire, à me parler sans feinte.
Il répond que la veille un escadron nombreux
Est sorti des sentiers de ce bois ténébreux;
Qu'à leur aspect, saisi d'une terreur soudaine,
Des taillis à leurs yeux l'ont dérobé sans peine;
Que l'un d'eux dans sa main portait au premier rang
Par de longs cheveux blonds tout dégouttants de sang
Une tête où la mort et sa livide empreinte
Laissaient voir la jeunesse en ses beaux jours éteinte:
Qu'enfin dans ces soldats armés comme les miens,
Il avait aisément reconnu des chrétiens.

Quel récit! quels soupçons! que de sujets d'alarmes!
J'ai pris soin que ce corps, dépouillé de ses armes,
Restât enseveli sur ces bords malheureux.
Mais Renaud, si le crime en ses piéges affreux
A d'un si beau destin fait tomber l'espérance,
Attend une autre tombe, et veut une vengeance. »

A ce triste rapport d'ombres enveloppe,
D'étonnement, d'horreur Bouillon reste frappé.
De si noirs attentats il repousse l'idée;
Il attend que du ciel sa vigilance aidée,
De si noirs attentats perce l'obscurité.
La nuit couvrait des airs la sombre immensité,
Et par-tout le sommeil répandait en silence
Ses dons réparateurs et leur douce influence.
Sous les tentes déja tout repose endormi.
Tu veilles, Argillan; de la paix ennemi,
Agité des fureurs d'un zèle qui t'égare,
Tu jouis, insensé, des forfaits qu'il prépare.
Sur les bords du Tronto ce guerrier élevé,
Orateur factieux, et soldat éprouvé,
Dans les divers partis qui troublaient sa patrie,
Engagea sa jeunesse aux discordes nourrie,
A la haine, à la fourbe accoutuma son cœur.
Et d'un exil trop juste il subit la rigueur.
Ses fiers ressentiments irritant son courage,
Aux lieux de sa naissance il portait le ravage,
Quand la trompette sainte, en arrêtant ses pas,
A des exploits meilleurs vint appeler son bras,
Sans adoucir cette ame inquiète et farouche.
Le sommeil, cette nuit éloigné de sa couche,
Aux approches du jour ferme à peine ses yeux,

(J'en jure son courroux déja prêt à frapper),
M'a voulu révéler l'attentat d'un parjure.
Au moment où le jour remplaçait l'ombre obscu
Oui, j'ai vu de Renaud gémissant, indigné,
Errer autour de moi le spectre infortuné.
Je l'ai vu; ce n'est point l'illusion d'un songe,
Ni d'un réveil confus l'erreur et le mensonge.
Ce lugubre fantôme est encor devant moi,
Et Renaud en pleurant m'a nommé Godefroi.
Ciel! à quelles horreurs nous devons nous atte
Amis, que ferons-nous? quel parti faut-il pren
La main qui dans le sang ose ainsi se baigner,
Vous semble-t-elle encor digne de gouverner?
Séparons-nous plutôt d'une puissance ingrate;
Allons, allons chercher aux rives de l'Euphrat
Ces pays recouverts d'opulentes cités,
Par un peuple sans force en tout temps habité
A peine contre nous saura-t-il les défendre,
Et l'avide Français n'y pourra rien prétendre.
Laissons, si de vos cœurs tout honneur est ba
Et Renaud sans vengeance, et [illegible]
Mais si ce même honneur dont vous sentez [illegible]
Pouvait, tel qu'autrefois, revivre dans vos [illegible]
Le traître, qui pensait ravir impunément
A nos peuples latins leur plus bel ornement,
Servirait en mourant d'exemple à ses sujets
D'oser tout avec moi si vous étiez capables
Lirais percer ce cœur plein de ses noirs complots
D'où le crime est sorti pour frapper un héros.

Ces accents, ces éclats de sa voix forcenée
Ont soulevé la foule à sa suite entraînée.

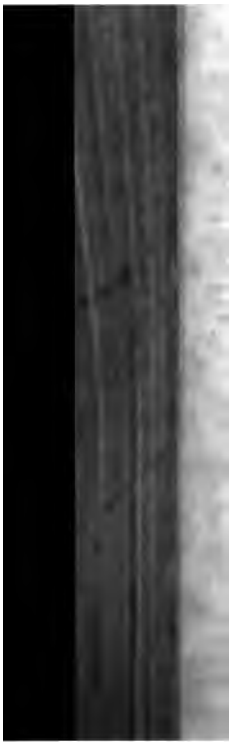
Et nos derniers neveux en rougiront pour nous.
Aurons-nous donc toujours, en vantant nos conquêtes,
Et le frein à la bouche, et le joug sur nos têtes?
Sur nous depuis sept ans que n'a pas attenté
De ce peuple tyran l'altière avidité,
Et combien notre gloire en demeure obscurcie!
Tancrède avait conquis la riche Cilicie:
Un Français en jouit; Baudouin ravisseur,
Par la fraude usurpa le prix de la valeur.
Quand leur haine pour nous sera-t-elle assouvie?
S'il faut dans les dangers précipiter sa vie,
S'il faut pour achever quelque exploit éclatant
Un cœur ferme, un bras sûr, un courage constant,
A travers mille morts c'est là qu'on nous envoie;
Les premiers au péril nous volons avec joie;
Dès qu'il ne reste plus qu'à jouir en repos,
Qu'à disposer en paix du fruit de nos travaux,
On laisse dans l'oubli nos droits et notre ouvrage;
Terres, honneurs, trésors, tout devient leur partage.
Mais quoi! le temps n'est plus où tant d'affronts soufferts,
A des cœurs généreux pouvaient paraître amers:
On a tout effacé par un coup plus terrible.
Ils ont tué Renaud, et ce forfait horrible,
Un tel outrage aux lois du ciel et des humains,
Demeure sans vengeance!... oui, leurs perfides mains
Ont immolé Renaud.... j'atteste cette armure,
Ce corps loin de nos yeux resté sans sépulture.
Où cherchez-vous ailleurs le crime et l'assassin?
Et qui ne sait combien Godefroi, Baudouin,
Portent toujours d'envie à la valeur latine?
Comment douter encor? La justice divine,
Qui nous voit, nous entend, et qu'on ne peut tromper,

J'en jure son courroux déja prêt à frapper),
M'a voulu reveler l'attentat d'un parjure.
Au moment où le jour remplaçait l'ombre obscure,
Oui, j'ai vu de Renaud gémissant, indigné,
Errer autour de moi le spectre infortuné.
Je l'ai vu: ce n'est point l'illusion d'un songe,
Ni d'un réveil confus l'erreur et le mensonge.
Ce lugubre fantôme est encor devant moi,
Et Renaud en pleurant m'a nommé Godefroi.
Ciel! à quelles horreurs nous devons nous attendre!
Amis, que ferons-nous? quel parti faut-il prendre?
La main qui dans le sang ose ainsi se baigner,
Vous semble-t-elle encor digne de gouverner?
Séparons-nous plutôt d'une puissance ingrate;
Allons, allons chercher aux rives de l'Euphrate
Ces pays recouverts d'opulentes cités,
Par un peuple sans force en tout temps habités.
A peine contre nous saura-t-il les défendre,
Et l'avide Français n'y pourra rien prétendre.
Laissons, si de vos cœurs tout honneur est banni,
Et Renaud sans vengeance, et Bouillon impuni.
Mais si ce même honneur dont vous sentiez la flamm
Pouvait, tel qu'autrefois, revivre dans votre ame,
Le traître, qui pensait ravir impunément
A nos peuples latins leur plus bel ornement,
Servirait en mourant d'exemple à ses semblables.
D'oser tout avec moi si vous étiez capables,
J'irais percer ce cœur plein de ses noirs complots.
D'où le crime est sorti pour frapper un héros.

Ces accents, ces éclats de sa voix forcenée,
Ont soulevé la foule à sa suite entraînée.

faveur de Renaud que vous pensiez venger,
Mais grace à l'erreur qui m'osait outrager.
Auteur, le seul auteur d'un projet si coupable,
Argillan, expiera sa fourbe abominable,
La mort doit punir le soldat déloyal
Qui veut ôter l'honneur à votre général. »

On eût dit qu'en parlant il maîtrisait les ames,
Et de ses yeux sortaient des éclairs et des flammes.
Argillan confondu se tait, baisse les yeux.
On l'arrête, on l'enchaîne, et cet audacieux
Se rend sans résistance à cet ordre sévère,
Et d'un front désarmé redoute la colère.
Tous ces séditieux, auparavant si fiers,
A l'aspect d'Argillan que l'on charge de fers
Gardent de la terreur le silence immobile:
Ces rebelles armés sont un peuple docile.
Tel un lion superbe aux yeux étincelants (9),
A la gueule sanglante, aux ongles déchirants,
Rugit dans son courroux; sa crinière agitée
Ondoie en menaçant sur sa tête irritée.
Tout tremble; mais s'il voit celui qui l'a dompté,
Qui nourrit son enfance et soumit sa fierté,
Il reconnaît son maître, il entend sa menace,
Et remet sous le joug sa force et son audace.
On dit qu'en ces moments de désordre et d'effroi,
On avait vu paraître auprès de Godefroi
Un ange le couvrant du bouclier céleste,
Le bras armé du glaive aux méchants si funeste.
Qui, jadis étendu sur des murs détestés,
Livrait au feu du ciel des coupables cités.



Comme il a triomphé de la sédition ;

FIN DU HUITIÈME CH

En faveur de Renaud que vous pensiez venger,
Je fais grace à l'erreur qui m'osait outrager.
L'auteur, le seul auteur d'un projet si coupable,
Argillan, expiera sa fourbe abominable,
Et la mort doit punir le soldat déloyal
Qui veut ôter l'honneur à votre général. »

On eût dit qu'en parlant il maîtrisait les ames,
Et de ses yeux sortaient des éclairs et des flammes.
Argillan confondu se tait, baisse les yeux.
On l'arrête, on l'enchaîne, et cet audacieux
Se rend sans résistance à cet ordre sévère,
Et d'un front désarmé redoute la colère.
Tous ces séditieux, auparavant si fiers,
A l'aspect d'Argillan que l'on charge de fers
Gardent de la terreur le silence immobile:
Ces rebelles armés sont un peuple docile.
Tel un lion superbe aux yeux étincelants (9),
A la gueule sanglante, aux ongles déchirants,
Rugit dans son courroux; sa crinière agitée
Ondoie en menaçant sur sa tête irritée.
Tout tremble; mais s'il voit celui qui l'a dompté,
Qui nourrit son enfance et soumit sa fierté,
Il reconnaît son maître, il entend sa menace,
Et remet sous le joug sa force et son audace.
On dit qu'en ces moments de désordre et d'effroi,
On avait vu paraître auprès de Godefroi
Un ange le couvrant du bouclier céleste,
Le bras armé du glaive aux méchants si funeste,
Qui, jadis étendu sur des murs détestés,
Livrait au feu du ciel des coupables cités.

Egli medesmo sua fortuna affretta,
Fortuna, che sui traggo, e lui conduce.

-même il hâte sa destinée, et il conduit la forte
aire entraîne les hommes. » Ce langage et ces idé
ent à tout moment dans les écrivains du pagan
iennent point à un chevalier chrétien qui vient
des miracles de la Providence, et l'antithèse
rs est froide dans la situation.

Page [illegible] *avant-dernier vers.*

(3) De ce bras plus terri[illegible] en son dernier effort,
Rien ne peut soute[illegible] les atteintes rapides;
Tout tombe autour [illegible] lui sous ses coups homicides.

Immédiatement après les vers italiens qui correspo
à ceux-ci, il s'en trouve un que Racine a traduit
mot dans sa *Phèdre*, et qui forme ici un défaut de gra

E fallo è il corpo suo solo una piaga.

....Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.

Rien n'est mieux dit qu'Hippolyte traîné par [illegible]
et cela peut aussi se dire de Sueno accablé [illegible]
mais non pas dans le premier instant où [illegible]
produit son premier effet. Ce n'est pas [illegible]
endroit le poète, qui continue si des [illegible]
jeune héros combattant toujours et rendant [illegible]
repercuote percosse, expression, pour le [illegible]
d'une énergie que le latin rendrait [illegible]
repercutit, mais que le français ne saurait rendre [illegible]
de suppléer à ce désavantage en graduant [illegible]
en donnant plus de mouvement à toute la [illegible]
pourront en juger ceux qui connaissent [illegible]
sur tout par fait disparaître [illegible]
expression outrée et fausse, qui pourrait [illegible]
sage enchaîné et torturé par ses ennemis, et [illegible]

NOTES

SUR LE HUITIÈME CHANT.

Page 567, *dernier vers.*

(1) C'est le monstre jadis par la crainte adoré,
Sous le nom d'Alecton de serpents entouré.

Le Tasse, par une suite de ce mélange mal entendu de la Bible et de la mythologie, introduit ici *Astaroth qui s'adresse à sa compagne Alecton*. On voit combien ces sortes de fautes coûtent peu à corriger. Mais, de plus, il convenait de mettre ici Satan lui-même en action, et ce qui va se passer à l'instigation du démon de la Discorde, dans le camp des chrétiens, est assez important pour que Satan lui-même l'imagine et le commande. Ce n'est pas là le cas de laisser agir les subalternes: les principaux ressorts doivent toujours être dans la main du chef. Le poëte, il est vrai, a motivé une marche différente par ces deux vers qui terminent le discours d'Astaroth, et que j'ai dû retrancher. « L'œuvre est digne de toi, et tu t'en es déja fait honneur devant le roi des enfers. » Mais en ce cas, à quoi sert qu'Astaroth vienne suggérer à la Discorde ce qu'elle a déja promis de faire, et lui donne des instructions dont elle n'a nul besoin? Au reste, si j'ai soin de justifier toujours ce que j'ai cru devoir prendre sur moi, c'est sur-tout pour faire voir combien le plus souvent les imperfections sont légères et les corrections faciles.

Page 560, *v*[illegible] 20.

(2) Il ne voit qu'un danger, c'est celui du retard.

J'ai supprimé ici deux vers qui m'ont paru manquer de goût et de convenance.

e, et très-inutile même pour la vraisemblance gé
rien n'était moins rare qu'un hermite qui a
e compagnon.

Page 566, vers 5.

(6) La mort même n'a pu l'arracher à ton maître (*).
Dieu, qui n'a pas permis que l'on pût le ravir,
Le gardait pour la main digne de s'en servir, etc.

mployé dans le premier vers une idée toute co
urtant se lie beaucoup plu
de. Il dit :

Onde piace lasù, che s'or la parte
Dal suo primo signor' acerba morte,
Ozïosa non resti, etc.

« Le ciel veut que, si la mort cruelle a ôté ce glai
premier maître, il ne reste pas oisif, etc. » Cela sem
ne manque point de sens; mais dans une aventure où
miraculeusement dirigé par le ciel, n'était-il pas plus à
de profiter de cette circonstance détaillée ci-dessus,
si elle n'est pas sans exemple, n'est pourtant pas com
de cette attitude de Sucnon, qui, plusieurs [illegible]
mort, [illegible]
cette épée étant destinée à de grandes choses par
Dieu même? J'ai trouvé plus convenable de
cette circonstance dans tout le merveilleux de
et c'est ce qui justifie ces vers plus frappants
que ceux du Tasse

La mort même n'a pu l'arracher à ton maître
Dieu qui n'a pas permis que l'on pût le ravir, etc.

Per ambages divinaque ministeria c'est [illegible]
propre

(*) Le glaive de Sucnon.

toujours, mais nullement à un guerrier qui est encore debout, et qui frappe autant qu'il est frappé, ce qui ne peut jamais s'accorder avec l'idée d'un *cadavre*. Cela est dans le goût de Lucain, et ne ressemble pas au vers précédent qui est fort beau :

La vita nò, ma la virtù sostenta.

Il vit de son courage, il vit de sa furie.

Ce n'est que huit vers après, et lorsque Soliman a enfin abattu Suénon, que le poëte dit, *cade il garzone invitto : il tombe ce guerrier invincible;* et ce mot, *il tombe*, achève de prouver qu'il ne fallait pas auparavant l'appeler *cadavre;* car un *cadavre* qui tombe ne forme qu'une image ridicule. C'est ce rapport exact dans les idées, qui est la première loi dans toute espèce de style : que ceux qui veulent apprendre à écrire ne perdent jamais de vue qu'il n'y a point de force aux dépens de la vérité.

Page 563, *vers* 18.

(4) Je vous atteste au moins que sous le fer barbare, etc.

Tout cet endroit n'est qu'une imitation fidèle et très-bien placée dans ce beau mouvement du récit d'Énée, dans le second livre de *l'Énéide :*

Iliaci cineres, et flamma extrema meorum,
Testor, in occasu vestro, nec tela, nec ullas
Vitavisse vices Danaûm; et si fata fuissent
Ut caderem, meruisse manu.

Page 564, *vers* 12.

(5) Un auguste vieillard d'une lampe éclairé.

Je ne sais pourquoi le Tasse a mis ici deux personnages au lieu d'un, le vieux solitaire et son disciple qui ne dit ni ne fait rien, absolument rien. J'ai supprimé, sans qu'il en coûtât un vers, ce très-inutile assistant dans une action si im-

Page 577, vers 17.

(9) **Tel un lion superbe, etc.**

On peut croire que Voltaire se souvenait de cette comparaison, quand il a fait celle-ci, qui est dans la Henr

> Semblable au fier lion qu'un Maure a su dompter,
> Qui docile à son maître, à tout autre terrible,
> A la main qu'il connaît soumet sa tête horrible,
> Le suit d'un air affreux, le flatte en rugissant,
> Et paraît menacer même en obéissant.

Cependant si l'on veut y faire attention, les deux comparaisons, quoique tirées du même objet, n'ont ni le dessein, ni la même marche, et n'offrent point le même tableau. Le Tasse veut peindre la soumission prompte et [illegible] des révoltés, qui, après tout le bruit menaçant d'une [illegible]tion qui avait répandu l'épouvante, demeurent immobiles, muets à l'aspect de leur général; et il représente ce [illegible] contraste dans la fureur et les rugissements d'un lion qui inspire l'effroi à tout le monde, et redevient calme docile dès qu'il voit son maître. Voltaire a [illegible] chose; il s'agissant de peindre d'Aumale [illegible] et de désespoir, veut se faire tuer après la [illegible] se rend pourtant aux ordres de Mayenne, [illegible] de faire retraite. Cet ordre qu'il déteste, [illegible] dans la comparaison qui suit, le poète a [illegible] obéissance forcée et encore furieuse. Ce sont [illegible] très différentes, et dont les traits ne se ressemblent [illegible]

10. L'episode de Sueinon, qui remplit [illegible] chant, est une nouvelle preuve de la fécondité [illegible] du Tasse dans ses inventions épiques, et de [illegible] de ses épisodes. Celui-ci, plus sérieux et plus [illegible] autres, porte le caractère d'un merveilleux [illegible] tout entier dans la religion, et très convenable [illegible] poète a trouvé moyen de concilier avec le [illegible]

Page 568, *vers* 13.

(7) Nous dont la même palme est l'espoir et l'envie,
Qui combattons encor dans le champ de la vie, etc.

Je trouve ici un de ces contre-sens trop fréquents dans cette même traduction dont l'auteur nous vantait bonnement l'exactitude, et où j'ai déja relevé des fautes absurdes.

Ma tu, che alle fatiche, ed al periglio
Nella milizia ancor resti del mondo, etc.

Ces deux vers signifient littéralement: « mais toi qui restes encore *dans la milice de ce monde*, exposé aux fatigues et aux périls. » Ces mots *la milice de ce monde*, sont évidemment pris dans un sens spirituel qui suit naturellement de ce qui précède, par opposition *aux couronnes immortelles* dont Bouillon vient de parler, et ce sens est rendu très-fidèlement dans les deux vers français qu'on lit ci-dessus. C'est une grande méprise d'avoir traduit en prose: mais toi qui *sur cette terre* restes encore exposé aux fatigues et aux périls de la guerre. » On voit bien que le traducteur a cru rendre par ces mots, *sur cette terre*, *nella milizia del mondo*, et ne s'est pas douté de la pensée exprimée dans ce vers et qui est celle du Tasse:

Qui combattons encor dans le champ de la vie.

Page 575, *vers* 15.

(8) Telle on voit dans l'airain, etc.

Comparaison traduite de Virgile:

....Magno veluti cum flamma sonore
Virgea suggeritur costis undantis aheni,
Exsultantque æstu latices: furit intùs aquæ vis,
Fumidus atque altè spumis exuberat amnis:
Nec jam se capit unda: volat vapor ater ad auras.
(AEneid. lib. 7.)

TRADUCTION

LIBRE ET ABRÉGÉE

DES Ier, IIe, VIIe ET Xe LIVRES

DE

LA PHARSALE.

Lucanus of Cornwall.

LA PHARSALE.

CHANT PREMIER.

Je chante les combats et la querelle impie (1)
Où triompha le crime aux champs de Thessalie,
Où Rome, de sa chûte accablant les humains,
Dans ses flancs déchirés plongea ses propres mains;
Guerre affreuse, où s'armaient pour l'intérêt d'un homme,
Et l'aigle contre l'aigle, et Rome contre Rome.

Fallait-il, ô patrie! à cent peuples rivaux,
Étaler en spectacle et tes fers et tes maux?
Babylone arborait, en sa superbe enceinte,
L'injurieux trophée où ta honte est empreinte;
De Crassus, qui du Parthe assouvit la fureur,
L'ombre errait indignée, attendant un vengeur;
Et toi, tu vas chercher, trahissant sa mémoire,
Des combats sans triomphe et des succès sans gloire,
Où, t'abreuvant du sang de tes propres guerriers,
Tu baignes de tes pleurs tes coupables lauriers.
Ah! des bornes de l'Inde, où l'astre qu'elle adore

(1) Dans l'édition de 1778 cette traduction est précédée de réflexions sur Lucain, que la Harpe a reproduites dans le Cours de Littérature, à l'article Lucain.

S'échappe en rayonnant du palais de l'Aurore,
Jusqu'aux sombres climats où, quittant l'univers,
De son char qui s'abaisse il descend dans les mers;
Des champs maurusiens, où les fleuves numides
Roulent des flots brûlants dans des déserts arides,
Jusques aux flancs du nord, par l'aquilon glacés,
Qu'un zéphyr bienfaisant n'a jamais caressés;
Tout serait sous le joug, et les noirs Garamantes,
Et du Scythe indompté les peuplades errantes.
L'Euphrate, de ta gloire et le terme et l'écueil,
Aurait vu de ses flots humilier l'orgueil;
L'Atlas de tes exploits n'eût point borné la course,
Et le Nil n'aurait pu te dérober sa source.

Helas! si l'Italie offre de toutes parts,
Et des murs abattus, et des débris épars;
Si la ronce importune et les herbes stériles
Croissent impunément dans l'enceinte des villes;
Si Cérès, de nos champs pleurant le déshonneur,
Y redemande en vain la main du laboureur,
Qui donc de nos aïeux a flétri l'héritage?
Ce n'est pas toi, Pyrrhus; ce n'est pas toi, Carthage.
De nos fiers ennemis, de nos rivaux jaloux,
Rome n'a point reçu de si funestes coups;
Elle n'eut pas jadis à pleurer tant d'injures:
La main de ses enfants seule a fait ses blessures.

Une immense carrière est ouverte à mes pas:
Je veux suivre le cours de ces fameux débats.
Comment s'est allumée une coupable guerre?
Quel pouvoir a produit les troubles de la terre?
Le sort, dont la faveur, qu'en vain l'on croit fixer,

N'élève les états que pour les renverser,
Qui veut que rien de grand ne puisse être durable;
Rome elle-même enfin que sa grandeur accable.

Crassus, gardant sa place entre les deux rivaux,
Suspendit quelque temps leur fureur et nos maux.
Il mit une barrière à leur haine barbare.
Tel sans cesse battu par les eaux qu'il sépare,
Aux flots amoncelés l'isthme imposant un frein,
S'élève entre deux mers qui mugissent en vain:
Qu'il tombe, et l'on verra se heurter en furie
Les flots de l'Archipel et la mer d'Ionie.
Ainsi lorsqu'en un jour, fatal au nom romain,
Crassus eut succombé sous le Parthe inhumain,
Il laissa par sa mort le champ libre à la guerre.
Plus que vous ne pensiez, ce jour vous fut prospère,
O Parthes! échappés aux traits de leurs vainqueurs,
Les Romains contre eux-même ont tourné leurs fureurs,
Et des deux concurrents aigris par la contrainte
La haine déchaînée éclate enfin sans crainte.
Seul et dernier lien d'une infidèle paix,
Julie a vu trancher les nœuds qu'elle avait faits.
Chez les dieux des enfers, Julie infortunée
Emporta les flambeaux de son triste hyménée.
Malheureuse! ah! du moins si le ciel de tes jours,
Par un trépas si prompt, n'eût abrégé le cours,
Tu pouvais enchaîner la discorde sanglante,
Entre un père, un époux, te jeter suppliante,
Comme on vit autrefois, au milieu des combats,
Les filles des Sabins, leurs enfants dans les bras,
Arrêter de deux camps les fureurs animées,
Et par les nœuds du sang rapprocher deux armées.

Pompée avec chagrin voit ses travaux passés
Par des exploits récents tout près d'être effacés.
César, dont les succès blessent la jalousie,
A trop fait oublier le vainqueur de l'Asie;
Et des braves Gaulois le hardi conquérant
Pour la seconde place est désormais trop grand.
De leurs prétentions la discorde va naître;
L'un ne veut point d'égal, et l'autre point de maît
Le fer doit décider; et ces rivaux fameux
D'un suffrage imposant s'autorisent tous deux.
Les dieux sont pour César, et Caton suit Pompée
L'un contre l'autre enfin, prêts à tirer l'épée,
Dans le champ du combat ils n'entraient pas égaux
Pompée oublia trop la guerre et les travaux.
La voix de ses flatteurs endormit sa vieillesse.
De la faveur publique il savoura l'ivresse;
Et livré tout entier aux vains amusements,
Aux jeux de son théâtre, aux applaudissements,
Il n'a plus les élans de cette ardeur guerrière,
Ce besoin d'ajouter à sa gloire première,
Et fier de son pouvoir, sans crainte et sans [illegible]
Il vieillit en repos à l'ombre d'un grand [illegible]
Tel un vieux chêne, orné de dons et de guirlandes
Et du peuple et des chefs étalant les offrandes
Mine dans sa racine et par les ans flétri
Tient encor par sa masse au sol qui l'a nourri
Ses longs rameaux noircis s'étendent sans [illegible]
Mais son tronc dépouillé répand un vaste [illegible]
D'une forêt pompeuse il s'élève entouré,
Mais seul, près de sa chute, il est encor [illegible]

César a plus qu'un nom, plus que sa renommée

Il n'est point de repos pour cette ame enflammée.
Attaquer et combattre, et vaincre et se venger,
Oser tout, ne rien craindre, et ne rien ménager,
Tel est César. Ardent, terrible, infatigable,
De gloire et de succès toujours insatiable;
Plus il obtient des dieux, plus il demande encor.
Rien ne remplit ses vœux, ne borne son essor.
L'obstacle et le danger plaisent à son courage,
Et c'est par des débris qu'il marque son passage.
Tel échappé du sein d'un nuage brûlant
S'élance avec l'éclair un foudre étincelant.
De sa clarté rapide il éblouit la vue,
Il fait des vastes cieux retentir l'étendue,
Frappe le voyageur, par l'effroi renversé,
Embrâse les autels du dieu qui l'a lancé;
De la destruction laisse par-tout la trace,
Et, rassemblant ses feux, remonte dans l'espace.

Mais n'accusons encor César ni le destin:
Rome, de tes malheurs le germe est dans ton sein,
Et du courroux des dieux, précurseur et ministre,
Le luxe de ta perte est l'instrument sinistre.
Quand des plus grands états, des plus fiers souverains,
La richesse captive eut passé dans ses mains,
De ses mâles aïeux Rome dégénérée,
Apprit à dédaigner la pauvreté sacrée,
L'antique pauvreté, si féconde en héros,
Le soc des Curius, leurs rustiques travaux;
Et, sur le monde esclave exerçant ses caprices,
Du bout de l'univers elle appela les vices.
On porta sans rougir aux plus honteux excès
Le faste de la table et celui des palais,

La pompe efféminée et la molle parure.
L'ardeur d'accumuler sans frein et sans mesure
Peupla de vastes champs par la fraude obtenus
D'esclaves laboureurs à leur maître inconnus.
Se pouvait-il que Rome à ce point infectée
Demeurât toujours libre et toujours respectée?
La brigue audacieuse usurpa tous les droits.
On affecta l'orgueil d'être au-dessus des lois.
Sur la force et le crime on fonda la puissance,
Et plus que les forfaits on craignit l'indigence.
Les tribuns, les consuls, déchirèrent l'état.
Rome, de ses faisceaux avilissant l'éclat,
Se vendit elle-même en vendant son suffrage;
Vingt fois le champ de Mars fut souillé de carnage.
La dévorante usure et la nécessité,
Le besoin du pillage et de l'impunité,
A tant de citoyens sans mœurs et sans asyle,
Ne laissaient d'autre espoir que la guerre civile.

Plein de vastes projets, et roulant dans son [illegible]
Les soins de sa vengeance et ceux de sa grandeur
Déja César menace et Rome et l'Italie.
Des Alpes sous ses pas la cime est applanie
Il vole, il va trancher ce fleuve respecté,
La barrière des lois et de la liberté.
Tout-à-coup dans la nuit s'élève à son passage
De la patrie en pleurs la gémissante image.
La grande ombre de Rome arrête ses regards.
Les bras nus, le front pâle, et les cheveux épars
Désolée, et traînant des vêtements funèbres,
Poussant de longs sanglots dans l'horreur des ténèbres
Que voulez-vous? dit-elle; où portez-vous vos pas

Êtes-vous mes enfants? êtes-vous mes soldats?
Arrêtez. C'est ici que je dois les connaître,
Encore un pas de plus, et vous cessez de l'être. »

Le fantôme à ces mots disparaît dans la nuit.
César frémit, s'arrête, et demeure interdit.
Le remords quelque temps l'enchaîne à ce rivage.
Il se ranime enfin, et bravant ce présage:
« O Jupiter! dit-il, qui daignes habiter
Ce Capitole auguste où je croyais monter!
Et vous, dieux des Troyens apportés par Énée,
Dieux, auteurs de ma race et de ma destinée!
Feux sacrés de Vesta qui brûlez sous leurs yeux!
Et toi, qui pour mon cœur es plus que tous ces dieux,
Rome, reçois César et sois-lui favorable.
Il ne veut point sur toi lever sa main coupable.
De trente nations il revient triomphant.
César, si tu le veux, est encor ton enfant.
Mais de ses ennemis l'injustice l'opprime;
N'impute qu'à leur rage et tes maux et son crime. »
Il dit, et le premier se jette dans les flots:
Il atteint l'autre rive, y plante ses drapeaux.
Ainsi près de Barca, dans l'aride Nubie,
Un lion, à l'aspect d'une troupe ennemie,
S'arrête dans sa course, observe les chasseurs,
Et semble quelque temps recueillir ses fureurs.
Mais dès qu'il a senti sa rage renaissante,
Il agite en grondant sa crinière ondoyante.
Un rugissement sourd dont tremblent les déserts
Sort de sa gueule horrible, et frappe au loin les airs.
Alors si l'Africain le blesse de sa lance,
Plus formidable encore, il bondit, il s'élance,

Et, bravant tous les traits dont il se sent percer,
Déchire l'ennemi qui vient de le blesser.

Le Rubicon naissant, borne de l'Italie (1),
Par les feux de l'été quand son urne est tarie,
Dans le creux des vallons et parmi des roseaux,
Roule en un lit étroit ses indigentes eaux.
Mais alors les torrents et les neiges fondues,
Du haut des Apennins à grand bruit descendues,
Précipitaient sa course et reculaient ses bords.
Les escadrons serrés, unissant leurs efforts,
Repoussent le courant, et le fleuve docile
Au reste de l'armée ouvre un gué plus facile.
« C'est ici que j'abjure et les lois et la paix;
Je te suis, ô fortune! et j'attends tes bienfaits,
Dit César. Il n'est plus ni traité, ni refuge:
Ce fleuve traversé, le glaive est notre juge. »
Il dit, et se livrant au sort qui le conduit,
Il marche avec les siens dans l'ombre de la nuit.
Il s'avance plus prompt que la flèche rapide
Que décoche le Parthe en sa fuite perfide.
Il atteint Rimini vers cette heure où les cieux
S'éclairent par degrés d'un jour pâle et douteux.
Le soldat dans la place arborant l'aigle altière
Fait retentir soudain la trompette guerrière.
A ce bruit menaçant qui l'arrache au sommeil,
Le citoyen, frappé d'un sinistre réveil,

---

1. Non pas de l'Italie proprement dite, qui n'est close que par les Alpes et par la mer, mais de la province [illegible] que le Rubicon séparait de la Lombardie, nommée la Gaule Cisalpine.

On parle de poursuivre et de punir César.
Quand les dieux, qui pour vous ont fixé la victoire,
Allaient mettre en vos mains le fruit de tant de gloire,
C'est ainsi que César dans Rome est attendu!
Et que serait-ce donc si j'eusse été vaincu?
Ah! qu'il vienne ce chef dont l'oisive vieillesse
A langui si long-temps au sein de la mollesse,
Et ces guerriers en toge, et ces nouveaux soldats;
Les Catons, ces grands noms qui ne m'imposent pas.
Ce n'est donc point assez que depuis trente années,
Il ait vu tant d'honneurs charger ses destinées;
Que seul du joug des lois il ait pu s'affranchir;
Qu'il ait affamé Rome afin de l'asservir;
Qu'un triomphe inoui permis à sa jeunesse
De son orgueil précoce ait fait naître l'ivresse;
Qu'enfin il ait placé, pour comble d'attentats,
Dans l'asyle des lois l'appareil des combats;
Il n'est point satisfait de son règne tranquille;
Il veut, il veut vieillir dans la guerre civile,
En recueillir les fruits, en goûter les horreurs,
Et de Sylla son maître imiter les fureurs.
Malheureux! ce Sylla qui prit soin de t'instruire,
Aurait dû t'enseigner comme on quitte l'empire.
Quoi! pour avoir enfin achevé le trépas
D'un barbare accablé de trente ans de combats,
Pour avoir fait céder à ton heureux génie
Tous ces lâches brigands des mers de Cilicie,
Te serait-il encor donné par les destins
D'ajouter ma défaite à des titres si vains?
Pensais-tu qu'à ta voix mes mains obéissantes
Baisseraient devant toi mes aigles triomphantes?
Je ne veux rien pour moi, mais qu'au moins mes soldats

Jouissent des honneurs qu'on ne m'accorde pas.
Quand ils ont prodigué leur sang et leur jeunesse,
Quel est enfin l'asyle ouvert à leur vieillesse?
Dans les champs d'Italie aimes-tu mieux placer
Les brigands qu'autrefois ton bras sut disperser?
Allons, c'est trop long-temps endurer un outrage.
Le fer n'est pas en vain dans les mains du courage.
Suivez-moi, saisissons un moment fortuné.
En nous refusant tout, on nous a tout donné.
Les dieux seront pour moi, la justice est mon guide.
De l'or ni du pouvoir je ne suis point avide.
Rome que des tyrans sont prêts à maîtriser,
Leur demande des fers, et je cours les briser.

Un transport unanime à ce discours éclate.
Les soldats furieux, maudissant Rome ingrate,
Frappent leurs boucliers, poussent des cris perçants.
L'air n'est pas ébranlé de sons plus menaçants,
Quand les chênes d'Ossa, battus par la tempête,
Et courbant tour-à-tour et redressant leur tête,
Mêlent au bruit des vents l'un à l'autre opposés
Le cri de leur rameaux en longs éclats brisés.

César voit près de lui ses forces rassemblées.
De la Saône et du Var ses aigles appelées
Ont pris vers l'Italie un essor triomphant.
Accru de toutes parts, plus fier et plus puissant,
Il marche, et les cités s'ouvrent à son passage.
Rome de ses remparts voit approcher l'orage.
La renommée encor, grossissant les dangers,
Et prompte à se répandre en échos mensongers,
A de justes terreurs joint des alarmes vaines.

On parle de poursuivre et de punir César.
Quand les dieux, qui pour vous ont fixé la victoire,
Allaient mettre en vos mains le fruit de tant de gloire,
C'est ainsi que César dans Rome est attendu!
Et que serait-ce donc si j'eusse été vaincu?
Ah! qu'il vienne ce chef dont l'oisive vieillesse
A langui si long-temps au sein de la mollesse,
Et ces guerriers en toge, et ces nouveaux soldats;
Les Catons, ces grands noms qui ne m'imposent pas.
Ce n'est donc point assez que depuis trente années,
Il ait vu tant d'honneurs charger ses destinées;
Que seul du joug des lois il ait pu s'affranchir;
Qu'il ait affamé Rome afin de l'asservir;
Qu'un triomphe inoui permis à sa jeunesse
De son orgueil précoce ait fait naître l'ivresse;
Qu'enfin il ait placé, pour comble d'attentats,
Dans l'asyle des lois l'appareil des combats;
Il n'est point satisfait de son règne tranquille;
Il veut, il veut vieillir dans la guerre civile,
En recueillir les fruits, en goûter les horreurs,
Et de Sylla son maître imiter les fureurs.
Malheureux! ce Sylla qui prit soin de t'instruire,
Aurait dû t'enseigner comme on quitte l'empire.
Quoi! pour avoir enfin achevé le trépas
D'un barbare accablé de trente ans de combats,
Pour avoir fait céder à ton heureux génie
Tous ces lâches brigands des mers de Cilicie,
Te serait-il encor donné par les destins
D'ajouter ma défaite à des titres si vains?
Pensais-tu qu'à ta voix mes mains obéissantes
Baisseraient devant toi mes aigles triomphantes?
Je ne veux rien pour moi, mais qu'au moins mes soldats

Engloutir dans son sein de vivantes victimes;
Tant ce peuple égaré, courant de toutes parts,
Se hâte avec effroi de quitter ses remparts.

Quand le brûlant Auster repousse avec furie
La mer qui vient couvrir les Syrtes de Libye,
Quand le pâle nocher, entouré du trépas,
Entend le mât qui crie et se brise en éclats;
Passagers, matelots, même avant que l'orage
Ait brisé du vaisseau le fragile assemblage,
S'élancent dans les flots, et, se livrant au sort,
Préviennent le naufrage, et vont chercher la mort.
Telle était Rome alors, et l'insensé vulgaire
Court et se précipite au-devant de la guerre.
Nul ne s'arrête au moins, dans ces derniers instants,
Pour embrasser un père accablé par les ans,
Pour recueillir les pleurs d'une épouse chérie,
Pour adresser des vœux aux dieux de la patrie.
Nul ne retourne encor ses regards éperdus
Vers ces murs que peut-être ils ne reverront plus.
O destin! qu'aisément tu fondes les puissances!
Que tu les défends mal! quoi! ces remparts immenses,
Où tant de nations qui vivent dans nos fers
Viennent se rassembler des bouts de l'univers,
Où de tant de grandeurs la pompe se déploie,
Sont pour l'heureux César une facile proie!
Dans des climats lointains, à cent périls livrés,
D'ennemis imprévus nos guerriers entourés,
Élèvent de leurs mains, comme un abri tranquille.
D'un rempart de gazon l'édifice fragile.
C'est assez, le soldat se croit en sûreté,
Et s'endort sous la tente avec sécurité.

On répand que l'Ombrie, en ses fertiles plaines,
Où le Tibre et le Nar viennent mêler leurs eaux,
A déja de César vu briller les drapeaux.
Qu'il a de la Mévagne assiégé les rivages,
Qu'il traîne sur ses pas des nations sauvages,
Des guerriers abreuvés dans les sources du Rhin,
Et ceux que le Jura recèle dans son sein;
Que pour mieux enflammer leur rage mercenaire,
Le pillage de Rome est leur affreux salaire;
Que bientôt sous les yeux des malheureux Romains,
Rome doit être en proie à de barbares mains.
César lui-même alors n'est plus dans leur mémoire
Tel qu'ils l'ont vu jadis en sa naissante gloire.
Son cœur est plus cruel, ses traits sont plus affreux;
Le vainqueur des Gaulois est farouche comme eux;
Il s'avance implacable, il va punir en maître.
Ainsi la crainte ajoute aux maux qui la font naître;
On croit ce qu'on redoute; et leurs cœurs alarmés
Confirment tous les bruits que l'erreur a semés.
Tout paraît entraîné par un même délire;
Et les pères des lois, les soutiens de l'empire,
Remettant aux consuls le pouvoir du sénat,
Ordonnent en fuyant qu'on défende l'état.
Tous, sans savoir encore où choisir un asyle,
Quel refuge est plus sûr, quel parti plus utile,
Sénateurs, plébéiens, l'un par l'autre heurtés,
Précipitent leurs pas au hasard emportés.
L'épouvante est par-tout; et ce nombreux cortége
S'empresse vainement aux portes qu'il assiége.
On dirait que leurs toits, par le feu consumés,
Vont tomber sur leur tête en débris enflammés;
Ou qu'on va voir la terre, entr'ouvrant ses abymes,

Engloutir dans son sein de vivantes victimes;
Tant ce peuple égaré, courant de toutes parts,
Se hâte avec effroi de quitter ses remparts.

Quand le brûlant Auster repousse avec furie
La mer qui vient couvrir les Syrtes de Libye,
Quand le pâle nocher, entouré du trépas,
Entend le mât qui crie et se brise en éclats;
Passagers, matelots, même avant que l'orage
Ait brisé du vaisseau le fragile assemblage,
S'élancent dans les flots, et, se livrant au sort,
Préviennent le naufrage, et vont chercher la mort.
Telle était Rome alors, et l'insensé vulgaire
Court et se précipite au-devant de la guerre.
Nul ne s'arrête au moins, dans ces derniers instants
Pour embrasser un père accablé par les ans,
Pour recueillir les pleurs d'une épouse chérie,
Pour adresser des vœux aux dieux de la patrie.
Nul ne retourne encor ses regards éperdus
Vers ces murs que peut-être ils ne reverront plus.
O destin! qu'aisément tu fondes les puissances
Que tu les défends mal! quoi! ces remparts immenses
Où tant de nations qui vivent dans nos fers
Viennent se rassembler des bouts de l'univers
Où de tant de grandeurs la pompe se déploie
Sont pour l'heureux César une facile proie
Dans des climats lointains, à cent périls livrés
D'ennemis imprévus nos guerriers entourés,
Élèvent de leurs mains, comme un abri transporté
D'un rempart de gazon l'édifice fragile
C'est assez, le soldat se croit en sûreté,
Et s'endort sous la tente avec sécurité.

Toi, Rome, on t'abandonne au premier bruit des armes!
Et tes lâches enfants, en proie à leurs alarmes,
N'osent pas dans tes murs demeurer une nuit!
Pardonnons cependant l'effroi qui les poursuit;
Pardonnons aux terreurs dont leur ame est frappée;
Ils ont droit de tout craindre, ils ont vu fuir Pompée.

Les dieux mêmes, les dieux qui, pour mieux nous punir,
Souvent à nos frayeurs découvrent l'avenir,
De prodiges sans nombre avaient rempli la terre:
Le désordre du monde annonçait leur colère.
Des astres inconnus éclairèrent la nuit,
Et dans un ciel serein la foudre retentit.
Le soleil se cachant sous des vapeurs funèbres
Fit craindre aux nations d'éternelles ténèbres.
L'étoile aux longs cheveux, signal des grands revers,
En sillons enflammés courut au haut des airs.
Phébé pâlit soudain, et, perdant sa lumière,
Couvrit son front d'argent de l'ombre de la terre.
Vulcain, frappant l'Etna de ses pesants marteaux,
Réveilla le Cyclope au fond de ses cachots.
L'Etna s'ouvre et mugit: de sa cime béante
Descend à flots épais une lave brûlante.
L'Apennin rejeta de ses sommets tremblants
Les glaçons sur sa tête amassés par les ans.
L'aboyante Scylla, qui hurle sous les ondes,
Roula des flots de sang dans ses roches profondes.
La nature a changé sous le courroux des cieux,
Et la mère frémit de son fruit monstrueux.
On entendait gémir des urnes sépulcrales.
Secouant dans ses mains deux torches infernales,
Le front ceint de serpents, et l'œil armé d'éclairs,

CHANT II.

Ainsi la voix des dieux et l'effroi qu'elle imprime
Présageaient aux mortels et la guerre et le crime.
Eh! pourquoi fallait-il, puissant maître des cieux,
Rapprochant l'avenir placé loin de nos yeux,
Des malheurs qu'il nous cache éclairer le mystère,
Et de ce poids nouveau charger notre misère?
Soit que l'Être infini qui créa les humains,
Enchaînant son pouvoir, ainsi que nos destins,
Ait voulu se soumettre aux lois qu'il a portées,
Par un ordre immuable à jamais arrêtées;
Soit qu'au hasard aveugle abandonnant nos jours,
Aux jeux de la fortune il laisse un libre cours;
Ah! qu'il ne trouble pas notre heureuse ignorance,
Et que l'homme en ses maux garde au moins l'espérance!

Prête à justifier des oracles trop sûrs,
Rome vit l'épouvante habiter dans ses murs.
La publique tristesse en tous lieux étalée,
Des tribuns, des consuls, la dignité violée,
Les faisceaux dépouillés, sans pompe et sans orgueil,
Les lois dans le silence et la tribune en deuil;
Les citoyens tremblants étouffèrent leur plainte,
Et la douleur muette erra dans son enceinte.
Telle une tendre mère en pressant dans ses bras

Un fils que par degrés vient glacer le trépas,
N'accuse plus le ciel qu'imploraient ses alarmes;
Sa voix n'a point de cris, ses yeux n'ont point de larmes;
Son désespoir encor ne saurait éclater,
Et contemplant sa perte, elle semble en douter.

Les temples sont remplis de femmes éperdues,
Pâles, sans ornements, sur le marbre étendues;
L'une attache sa bouche au seuil religieux;
L'autre court embrasser les autels de nos dieux.
L'horreur est sur les fronts courbés par la prière,
Et leurs cheveux épars sont souillés de poussière.
Malheureuses, pleurez; pleurez, n'attendez pas
Que le ciel, dont les lois font le sort des combats,
De l'un des deux partis ait couronné les armes,
Et qu'un vainqueur altier vous défende les larmes.

Entre les chefs rivaux les guerriers partagés
Maudissent le serment qui les tient engagés.
Ils voudraient, à l'aspect de cette guerre impie,
Être nés dans les jours de Canne et de Trébie:
« Ah! disent-ils aux dieux, nos modestes souhaits
Ne vous demandent pas les douceurs de la paix.
Des peuples conjurés que la révolte éclate;
Soulevez, s'il le faut, et le Rhin et l'Euphrate;
Que de l'Elbe indompté, du Danube en courroux,
Les fiers enfants du nord viennent fondre sur nous.
Du Sarmate et du Gète armez la barbarie:
Nous combattrons le monde et non pas la patrie. »

Ainsi tout gémissait: ces cris, ces vœux perdus,
Vers le ciel adressés, n'en sont pas entendus.

Les vieillards accusaient leurs trop longues années,
A la guerre civile encore destinées.
L'un d'eux qui, pénétré d'un triste souvenir,
Lisait dans le passé les maux de l'avenir,
A ses concitoyens retraçant cette image,
De leur sort en ces mots leur montra le présage.

« Nous allons les revoir ces jours, ces jours d'horreurs,
Où l'affreux Marius, signalant ses fureurs,
Vint ensanglanter Rome après l'avoir servie.
Les succès, les malheurs, éprouvèrent sa vie.
Il passa tour-à-tour, par les plus grands revers,
Du triomphe à l'exil, et de l'exil aux fers.
Il cacha dans la fange un front couvert de gloire,
Son nom, six consulats, et trente ans de victoire;
Minturne en ses marais, par l'ordre des destins,
Conserva ce dépôt si fatal aux Romains.
Sa vieillesse, long-temps dans les chaînes flétrie,
Par avance expiait le sang de sa patrie.
Il fallait que son sort ainsi fût prolongé,
Qu'il expirât dans Rome et consul et vengé.
On le livrait en vain à la hache ennemie;
Le trépas s'éloigna de sa tête impunie.
Le Cimbre qui sur lui leva son bras tremblant,
Frappé d'un jour soudain, dans l'ombre étincelant,
Ne crut pas que sa mort fût au pouvoir d'un homme;
Il vit tout Marius, tel qu'il menaçait Rome;
Il vit à ses côtés les filles de l'enfer:
Une voix lui cria: Laisse tomber le fer;
Ce mortel au destin doit encor bien des crimes:
Avant que de périr, il nous doit des victimes.
Si tu prétends venger les Cimbres abattus,

fils que par degrés vient glacer le trépas,
accuse plus le ciel qu'imploraient ses alarmes;
voix n'a point de cris, ses yeux n'ont point de larmes;
n désespoir encor ne saurait éclater,
contemplant sa perte, elle semble en douter.

s temples sont remplis de femmes éperdues,
les, sans ornements, sur le marbre étendues;
une attache sa bouche au seuil religieux;
autre court embrasser les autels de nos dieux.
horreur est sur les fronts courbés par la prière,
t leurs cheveux épars sont souillés de poussière.
alheureuses, pleurez; pleurez, n'attendez pas
ue le ciel, dont les lois font le sort des combats,
e l'un des deux partis ait couronné les armes,
t qu'un vainqueur altier vous défende les larmes.

Entre les chefs rivaux les guerriers partagés
Maudissent le serment qui les tient engagés.
Ils voudraient, à l'aspect de cette guerre impie,
Être nés dans les jours de Canne et de Trébie:
« Ah! disent-ils aux dieux, nos modestes souhaits
Ne vous demandent pas les douceurs de la paix.
Des peuples conjurés que la révolte éclate;
Soulevez, s'il le faut, et le Rhin et l'Euphrate;
Que de l'Elbe indompté, du Danube en courroux,
Les fiers enfants du nord viennent fondre sur nous.
Du Sarmate et du Gète armez la barbarie:
Nous combattrons le monde et non pas la patrie. »

Ainsi tout gémissait: ces cris, ces vœux perdus,
Vers le ciel adressés, n'en sont pas entendus.

La vengeance égarée et l'ivresse du sang
Confondent les partis, et le sexe, et le rang.

Mais parmi tant de morts à qui donner des larmes?
Entouré d'assassins, eh quoi! tu les désarmes!
Antoine, dont la voix qui prédit tous nos maux,
Suspend, mais vainement, la fureur des bourreaux!
On porte à Marius ta tête vénérable;
Ton sang, qui fume encor, dégoutte sur sa table.
Mille bras à l'envi déchirent Bébius;
Fimbria sous ses coups fait tomber les Crassus;
Le meurtre des tribuns souille le Capitole;
Aux autels de Vesta l'on égorge Scévole.
Marius enfin meurt, après que ses longs jours
Ont épuisé du sort les dons et les retours,
Et rempli, pour la gloire et le malheur de Rome,
Tout ce qui peut entrer dans les destins d'un homme.

Mais quel nouvel effroi, quand son coupable fils
Excita le Samnite à ravir nos débris,
Quand ce peuple insolent crut, au gré de la haine,
Porter le dernier coup à la grandeur romaine.
Le fier Télésinus, qui des enfants de Mars
Fit ruisseler le sang autour de nos remparts,
Osa, même en mourant, espérer leur ruine.
Quel carnage à Préneste, à la porte Colline!
Contre tant d'ennemis, seul l'orgueilleux Sylla
Du poids de sa fortune enfin les accabla.
L'état n'eut dans ces jours, qu'à jamais l'on déteste,
Ni soutien plus puissant, ni fléau plus funeste.
De Rome déchirée il vint rouvrir le flanc,
Le cruel s'abreuva des restes de son sang.

Si tu hais les Romains, laisse-leur Marius.
Il accomplit trop bien cet oracle funeste;
Il était protégé par le courroux céleste,
Et les dieux, résolus de punir les Romains,
Pour ce grand châtiment avaient choisi ses mains.

Aux rives de l'Afrique il va bientôt descendre;
De Carthage détruite il foule aux pieds la cendre,
Erre autour des tombeaux d'une antique grandeur.
De ses premiers exploits rappelant la splendeur,
Il revoit ces climats soumis par son courage;
Il s'assied sur ces bords: Marius et Carthage,
Confondant leurs débris également fameux,
L'un sur l'autre abattus, pardonnèrent aux dieux;
Mais son cœur ulcéré se nourrit de sa haine,
Et sa fortune enfin dans nos murs le ramène.
Elle assemble à sa suite un indigne ramas
D'esclaves fugitifs, plus brigands que soldats,
Et nul n'obtient un rang dans cette horrible armée,
Qui n'y porte une main au crime accoutumée.
O jour où Marius, levant ses étendards,
Vainqueur impitoyable, entra dans nos remparts!
La mort le précédait, et de sa faulx rapide
Moissonnait en courant: sous l'acier homicide
Tombent entremêlés et le peuple et les grands;
Le sang romain dans Rome est versé par torrents.
Ses temples, ses palais, regorgent de carnage,
Le fer est sans pitié pour la faiblesse et l'âge.
Il se plonge sans honte au cœur déja glacé
Du vieillard par les ans vers la tombe affaissé,
Et l'enfance débile, à son berceau ravie,
Voit trancher ses destins aux portes de la vie.

La vengeance égarée et l'ivresse du sang
Confondent les partis, et le sexe, et le rang.

Mais parmi tant de morts à qui donner des larmes
Entouré d'assassins, eh quoi! tu les désarmes!
Antoine, dont la voix qui prédit tous nos maux,
Suspend, mais vainement, la fureur des bourreaux
On porte à Marius ta tête vénérable;
Ton sang, qui fume encor, dégoutte sur sa table
Mille bras à l'envi déchirent Bébius;
Fimbria sous ses coups fait tomber les Crassus;
Le meurtre des tribuns souille le Capitole;
Aux autels de Vesta l'on égorge Scévole.
Marius enfin meurt, après que ses longs jours
Ont épuisé du sort les dons et les retours,
Et rempli, pour la gloire et le malheur de Rome
Tout ce qui peut entrer dans les destins d'un homme

Mais quel nouvel effroi, quel [illegible]
Excita le Samnite à ravir nos [illegible]
Quand ce peuple insolent crut, [illegible]
Porter le dernier coup à la grande [illegible]
Le fier Telesinus, qui des enfans [illegible]
Fit ruisseler le sang autour de nos [illegible]
Osa, même en mourant, espérer [illegible]
Quel carnage à Préneste, à la porte [illegible]
Contre tant d'ennemis, seul [illegible]
Du poids de sa fortune entraîné [illegible]
L'état n'eut dans ces jours, qu'un [illegible]
Ni soutien plus puissant, ni [illegible]
De Rome désolée il vint couvrir [illegible]
Le cruel s'abreuva des restes de son sang,

Ce n'est qu'avec le fer qu'il fouilla ses blessures;
Il combla tous nos maux pour venger nos injures.
La victoire implacable anéantit les lois,
Et le seul droit du glaive effaça tous les droits.
Sur le fatal airain qui commandait le crime
Chacun put se choisir sa proie et sa victime.
Le crime fut la loi: juridique assassin,
L'esclave de son maître osa percer le sein;
Le frère fut payé du meurtre de son frère;
Des fils se disputaient la tête de leur père.
Moins de sang a rougi les murs d'OEnomaüs,
Les cavernes d'Épire, et l'antre de Cacus;
Les têtes des proscrits en triomphe portées,
Dans la place publique au hasard sont jetées.
Sylla put d'un coup-d'œil compter tous ses forfaits.
Mais le sang et la mort confondant les objets,
De la nature en deuil, au milieu du carnage,
Trompent les soins pieux et le dernier hommage.
Le Tibre gronde: il roule en son cours attristé
De ses flots souverains tout l'or ensanglanté,
Se soulève en fureur de ses grottes profondes,
Et rejette les morts qui profanaient ses ondes.
Dieux vengeurs! c'est au prix de ces succès affreux,
Qu'un barbare eut l'orgueil de se nommer heureux,
Et qu'un tombeau chargé de sa coupable gloire
En garde au champ de Mars la honteuse mémoire!
Si Pompée et César, en leurs vastes projets,
Osent à leur pouvoir mesurer leurs forfaits,
A plus d'horreurs encor, hélas! il faut s'attendre.
Dans les sanglants débats du beau-père et du gendre,
Je vois des maux plus grands à la terre annoncés,
Et pour ces deux rivaux Rome n'est pas assez.

Quand on va décider la querelle du monde,
Je serais seul tranquille! Eh! croira-t-on jamais,
Lorsque Rome combat, que Caton soit en paix,
Que, l'abandonnant seul alors qu'elle chancelle,
Caton ait craint, ô dieux! de tomber avec elle?
Non: privé de son fils, un père malheureux
Conduit jusqu'au tombeau ses restes douloureux;
Il pleure, il se repaît de ces pompes fatales;
Il porte dans ses mains les torches sépulcrales,
Allume le bûcher, s'y jette avec son fils....
O patrie! ô mes dieux! ô Romains trop chéris!
Si tu n'es plus qu'un nom, ô liberté sacrée!
Je m'attache à ton ombre; et toi, Rome adorée,
Je t'embrasse expirante, et lorsque tu péris,
Rien ne m'arrachera de tes derniers débris.
Pourquoi des rois soumis et des peuples dociles
Viennent-ils s'immoler dans nos guerres civiles?
O chefs ambitieux! ne poursuivez que moi,
Qui suis seul citoyen, qui ne veux point de roi,
En qui respire encor la liberté romaine:
Quand je ne serai plus, vous régnerez sans peine.
Brutus; Pompée au moins n'a pas manifesté
De coupables desseins contre la liberté.
Quoi qu'il puisse arriver, enchaînons sa victoire;
S'il triomphe, sans doute, il n'osera pas croire
Que Caton, de nos lois l'organe et le garant,
Ait été son soldat pour en faire un tyran. »

Ainsi parla Caton, et dans un cœur docile
Il alluma l'ardeur de la guerre civile.

Déja le ciel blanchit des rayons du matin,
Quand les portes s'ouvrant avec un bruit soudain,

La pieuse Marcie à ses yeux se présente.
De son second époux veuve encor gémissante,
Elle vient de pleurer auprès de son tombeau.
Jadis un premier nœud, et plus cher et plus beau,
Aux vertus de Caton enchaîna son jeune âge.
Caton, qui de ses feux reçut un triple gage,
Voulut qu'un autre hymen par lui-même arrêté
S'enrichît des présents de sa fécondité.
Mais à l'instant fatal où dans l'urne funeste
Sa main d'Hortensius a renfermé le reste,
Elle vient chez Caton, et s'offre à ses regards
Le sein meurtri, l'œil sombre, et les cheveux épars;
La poudre des tombeaux noircit son front austère;
Au farouche Caton cet appareil doit plaire:
« Tant que de cet hymen, dont j'acceptai les nœuds,
Ma jeunesse, dit-elle, a pu remplir les vœux,
Vous obéir en tout fut ma loi la plus chère,
Et j'ai pour deux époux consenti d'être mère.
Mais quand Lucine enfin ne promet plus ses dons
A mes flancs épuisés qu'elle rendit féconds,
Je viens au seul mortel de mes destins arbitre,
De son épouse au moins redemander le titre.
L'âge m'en interdit les droits et les plaisirs;
Un seul nom est l'objet de mes chastes désirs.
Ma vieillesse est heureuse, et ma mort adoucie,
Si du moins sur ma tombe on peut lire: *Marcie, Épouse de Caton*. Hélas! c'est le danger,
Et non pas le bonheur, que je viens partager;
Je vous suis au combat, je vous suis dans l'orage,
Et veux de Cornélie égaler le courage. »

Ce discours du stoïque attendrit la vertu;

Et malgré tous les soins dont il est combattu,
Quoiqu'en un tel moment Rome et la destinée
Laissent bien peu de place aux douceurs d'hyménée,
Sans pompe et sans éclat il veut former ces nœuds;
Il n'en veut pour témoins que Brutus et les dieux.
On ne vit point les fleurs sur le seuil répandues,
Les tresses de feuillage en festons suspendues.
On ne vit point le lit à l'hymen consacré,
Élevé sur l'ivoire et de pourpre paré.
L'appareil des flambeaux n'éclaira point la fête:
L'épouse de Caton ne couvrit point sa tête
Du voile délicat, tissu pour la pudeur,
Et qui doit de son front dérober la rougeur.
Comme elle était sans joie, elle était sans parure;
L'or et les diamants n'ornaient point sa ceinture.
Conservant de son deuil les lugubres habits,
Elle embrasse un époux comme on embrasse un fils.
Sans parents, sans festins, la sévère innocence,
Sous les yeux de Brutus, les unit en silence.
Caton même, au moment de cet hymen pieux,
N'éclaircit point son front qu'ombrageaient ses cheveux
Retombant en désordre, ils couvraient son visage.
Du jour qui des combats annonça le présage,
Son ame indifférente au sort des deux partis,
Pleura le genre humain et pleura son pays.
Étrangère au plaisir, cette ame magnanime
Ne se permit pas même un amour légitime.
De sa secte en effet telle fut la rigueur,
De réprimer ses sens, de combattre son cœur,
De dompter la nature au devoir asservie,
A ses concitoyens de dévouer sa vie,
De croire que le sage, enchaîné par la loi,

La pieuse Marcie à ses yeux se présente.
De son second époux veuve encor gémissante,
Elle vient de pleurer auprès de son tombeau.
Jadis un premier nœud, et plus cher et plus beau,
Aux vertus de Caton enchaîna son jeune âge.
Caton, qui de ses feux reçut un triple gage,
Voulut qu'un autre hymen par lui-même arrêté
S'enrichît des présents de sa fécondité.
Mais à l'instant fatal où dans l'urne funeste
Sa main d'Hortensius a renfermé le reste,
Elle vient chez Caton, et s'offre à ses regards
Le sein meurtri, l'œil sombre, et les cheveux épars;
La poudre des tombeaux noircit son front austère;
Au farouche Caton cet appareil doit plaire:
« Tant que de cet hymen, dont j'acceptai les nœuds,
Ma jeunesse, dit-elle, a pu remplir les vœux,
Vous obéir en tout fut ma loi la plus chère,
Et j'ai pour deux époux consenti d'être mère.
Mais quand Lucine enfin ne promet plus ses dons
A mes flancs épuisés qu'elle rendit féconds,
Je viens au seul mortel de mes destins arbitre,
De son épouse au moins redemander le titre.
L'âge m'en interdit les droits et les plaisirs;
Un seul nom est l'objet de mes chastes désirs.
Ma vieillesse est heureuse, et ma mort adoucie,
Si du moins sur ma tombe on peut lire: *Marcie, Épouse de Caton.* Hélas! c'est le danger,
Et non pas le bonheur, que je viens partager;
Je vous suis au combat, je vous suis dans l'orage,
Et veux de Cornélie égaler le courage. »

Ce discours du stoïque attendrit la vertu;

De la mer qui l'attend viennent heurter les flots,
Sans que jamais son lit ait reçu de vaisseaux;
Le Tibre enfin dans Rome ennoblissant son onde,
Orgueilleux de couler pour les maîtres du monde.

César poursuit sa route, et sa bouillante ardeur
Se plaint que les périls manquent à sa valeur;
Il reproche au destin des succès trop faciles;
Il veut briser des tours; il veut forcer des villes.
Le zèle pour Pompée en vain soutient la foi;
La patrie en vain parle et balance l'effroi.
Par-tout l'effroi l'emporte, et la foule infidèle
Change avec la fortune et se tourne vers elle.
Varus, qui d'Auximon défendait le rempart,
Cède au premier aspect des aigles de César.
La fuite de Libon lui livre l'Étrurie;
Thermus, sans résistance, abandonne l'Ombrie;
Lentulus, d'Ascoli chassé par la terreur,
Voit passer ses soldats au parti du vainqueur.
Et le jeune Sylla, novice dans la guerre,
Dément et la fortune et le nom de son père.
L'altier Domitius, plus ferme en son devoir,
Osa seul conserver plus d'audace et d'espoir.
Et de Corsinium il ferma le passage.
A peine il vit au loin, à travers un nuage,
Parmi les tourbillons élevés dans les airs
De l'airain enflammé rejaillir les éclairs:
Compagnons, cria-t-il, courez, volez en foule;
Que ce pont abattu dans le fleuve s'écroule.
Lorsque devant César tout fuit épouvanté,
Seuls nous aurons l'honneur de l'avoir arrêté;
C'est un triomphe, amis, si du moins ce rivage

Ralentit un moment ses pas et son courage. »
Il dit, et dans les champs descendus les premiers,
D'un pas impétueux s'avançaient ses guerriers.
César voit leur dessein, et bouillant de colère :
« C'est peu que de leurs murs ils ferment la barrière,
Dit-il, entre eux et moi l'on croit mettre les flots.
Le Gange vainement m'opposerait ses eaux :
En vain à m'arrêter leur audace s'essaie ;
Après le Rubicon, nul fleuve ne m'effraie ;
Devancez les soldats, allez, saisissez-vous
De ce pont déja prêt à tomber sous leurs coups. »
Dans leur rapide essor, ses escadrons dociles
Aiguillonnaient les flancs de leurs coureurs agiles ;
Ils franchissent le fleuve, et mille traits lancés
Repoussent loin du bord ses défenseurs glacés ;
Ils rentrent dans leurs murs, et déja vers la ville
César fait approcher le madrier mobile ;
Il fait rouler des tours le menaçant fardeau.
Soudain la porte s'ouvre : un attentat nouveau
Fait paraître, au milieu des cohortes romaines,
Un chef que ses soldats traînaient chargé de chaînes.
L'infortune pourtant n'abat point son grand cœur.
D'un regard assuré, qui brave le vainqueur,
Il demande la mort ; et cette ame affermie
Ne craint rien qu'un pardon, et dédaigne la vie.
« Tu vivras, dit César, et même malgré toi,
Je te laisse le jour que tu tiendras de moi.
Vis pour combattre encor celui qui te pardonne ;
Il ne t'engage à rien par l'exemple qu'il donne.
Sache, si ton parti doit l'emporter un jour,
Que César te veut bien dispenser du retour. »
Il ordonne à l'instant que le vaincu soit libre ;

De la mer qui l'attend viennent heurter les flots,
Sans que jamais son lit ait reçu de vaisseaux;
Le Tibre enfin dans Rome ennoblissant son onde,
Orgueilleux de couler pour les maîtres du monde.

César poursuit sa route, et sa bouillante ardeur
Se plaint que les périls manquent à sa valeur;
Il reproche au destin des succès trop faciles;
Il veut briser des tours; il veut forcer des villes.
Le zèle pour Pompée en vain soutient la foi;
La patrie en vain parle et balance l'effroi.
Par-tout l'effroi l'emporte, et la foule infidèle
Change avec la fortune et se tourne vers elle.
Varus, qui d'Auximon défendait le rempart,
Cède au premier aspect des aigles de César.
La fuite de Libon lui livre l'Étrurie;
Thermus, sans résistance, abandonne l'Ombrie;
Lentulus, d'Ascoli chassé par la terreur,
Voit passer ses soldats au parti du vainqueur.
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Ralentit un moment ses pas et son courage. »
Il dit, et dans les champs descendus les premiers,
D'un pas impétueux s'avançaient ses guerriers.
César voit leur dessein, et bouillant de colère :
« C'est peu que de leurs murs ils ferment la barrière.
Dit-il, entre eux et moi l'on croit mettre les flots.
Le Gange vainement m'opposerait ses eaux :
En vain à m'arrêter leur audace s'essaie ;
Après le Rubicon, nul fleuve ne m'effraie ;
Devancez les soldats, allez, saisissez-vous
De ce pont déja prêt à tomber sous leurs coups. »
Dans leur rapide essor, ses escadrons dociles
Aiguillonnaient les flancs de leurs coureurs agiles ;
Ils franchissent le fleuve, et mille traits lancés
Repoussent loin du bord ses défenseurs glacés ;
Ils rentrent dans leurs murs, et déja vers la ville
César fait approcher le madrier mobile ;
Il fait rouler des tours le menaçant fardeau.
Soudain la porte s'ouvre : un attentat nouveau
Fait paraître, au milieu des cohortes romaines,
Un chef que ses soldats traînaient chargé de chaînes.
L'infortune pourtant n'abat point son grand cœur.
D'un regard assuré, qui brave le vainqueur,
Il demande la mort ; et cette ame affermie
Ne craint rien qu'un pardon, et dédaigne la vie.
« Tu vivras, dit César, et même malgré toi,
Je te laisse le jour que tu tiendras de moi.
Vis pour combattre encor celui qui te pardonne ;
Il ne t'engage à rien par l'exemple qu'il donne.
Sache, si ton parti doit l'emporter un jour,
Que César te veut bien dispenser du retour. »
Il ordonne à l'instant que le vaincu soit libre ;

Et sur quoi donc César, qui brave nos vengeances,
A-t-il de tant d'orgueil enflé ses espérances?
Serait-ce ses progrès si pénibles, si lents,
Les rebelles Gaulois qu'il combattit dix ans?
Le Rhin dont il a fui la rive courroucée,
La Bretagne par lui vainement menacée,
Alors qu'il accusa de son retour honteux
Une mer inconnue et les flots orageux?
S'est-il enorgueilli dans sa vaine furie.
D'avoir porté le trouble au sein de sa patrie.
D'avoir vu les Romains en foule abandonner
Les foyers paternels qu'il venait profaner?
Son arrogante audace est encore trompée;
Ils n'ont pas fui César, ils ont suivi Pompée;
Pompée en tous les temps la terreur des pervers,
Qui, chargé d'assurer la liberté des mers,
Des brigands en deux mois acheva la défaite,
Et leur laissa par grace un rocher pour retraite;
Qui, d'efforts en efforts, de combats en combats.
Réduisit à la fin Mithridate au trépas,
Ce barbare indompté, qui, depuis tant d'années.
Balançait des Romains les hautes destinées,
Et sut échapper même, à demi-terrassé,
Au bonheur de Sylla, par le mien surpassé.
J'ai porté mes drapeaux, j'ai conduit la victoire,
Par-tout où le soleil put éclairer ma gloire;
Aux bords glacés du Phase, en ces âpres climats
Où le Caucase affreux est chargé de frimas,
Aux déserts où le Nil nous a caché sa source,
Que voit l'astre des jours du plus haut de sa course.
Aux rives du couchant, où le sein de Téthys
Repousse tour-à-tour et reçoit le Bétis,

Étrange aveuglement! des brigands, des rebelles,
Et Carbon, et Cinna, voilà tes seuls modèles!
Eh bien! tu tomberas ainsi qu'ils ont tombé,
Comme sous Catulus Lépide a succombé,
Comme ce fier proscrit qui souleva l'Ibère,
Comme a péri Carbon, qu'une tombe étrangère
Aux champs siciliens renferme sans honneur,
Et qu'a frappé jadis le fer de mes licteurs.
A regret cependant j'arme pour ta ruine
Ce bras qu'à te punir Rome aujourd'hui destine.
Si Crassus eût vécu, ce guerrier citoyen,
Vainqueur de Spartacus, devait être le tien.
Mais si l'arrêt du sort veut que cette victoire
Par un titre nouveau rehausse encor ma gloire,
Les ans n'ont point en moi refroidi le guerrier;
Cette main peut encor porter le bouclier.
Tu reverras Pompée en sa vigueur première;
Il a souffert la paix sans redouter la guerre.
Que ma vieillesse, amis, ne vous alarme pas;
Elle mûrit le chef et détruit les soldats.
Suivi de vétérans qu'un long service épuise,
César m'oppose en vain mon âge qu'il méprise.
Tout ce qu'un peuple libre et grand dans ses faveurs
Peut sur un citoyen accumuler d'honneurs,
Rome l'a quarante ans répandu sur ma vie;
Il n'est rien au-delà, rien que la tyrannie;
Et qui chez les Romains veut être plus que moi,
Attente à la patrie, et vous annonce un roi.
Les consuls, le sénat, les lois, voilà vos guides:
Seront-ils donc vaincus par des mains parricides?
Quoi qu'en ses jeux cruels puisse oser le destin,
Il ne peut jusques-là trahir le nom romain.

Il va chercher ces murs (1) où l'on vit autrefois
Les vaisseaux de Thésée apporter les Crétois,
Déployant dans les airs la voile mensongère (2)
Qui trompa les regards et la douleur d'un père.
C'est là que l'Ausonie, en ses flancs resserrés,
Offre le port de Brinde aux nochers rassurés.
Une chaîne de monts, s'avançant sur la rive,
Dans un double croissant retient l'onde captive.
Et l'abri des rochers défend contre les vents
Les vaisseaux retenus par des câbles tremblants:
Là s'ouvre sur les flots un chemin vers Corcyre,
Aux bords de l'Illyrie, aux rivages d'Épire.
Là Pompée et les siens méditent leur départ.
Il ne peut arrêter les progrès de César.
Trop d'espace à franchir, les fleuves, les montagnes,
De l'Ibère éloigné lui ferment les campagnes.
« Va, dit-il à son fils, arme les potentats,
De l'Orient dompté parcours tous les états.
Va jusqu'où de mon nom la gloire est répandue,
Où Rome a vu par moi sa puissance étendue;
Intéresse à ma cause, engage en mes projets
Les rois que j'ai vaincus et les rois que j'ai faits;
Tigrane, mon client, Pharnace, mon ouvrage:

---

(1) Brindes, que l'on disait fondé par des Crétois, qui abordèrent en Italie avec Thésée, lorsqu'il revenait vainqueur du Minotaure.

(2) La voile noire que Thésée avait laissée par oubli, et qui devait annoncer sa défaite et sa mort. Égée, trompé par ce signal, se tua lui-même.

Un pirate enchaîné réveille le courage.
Soulève l'Arménie, et l'Égypte, et le Pont,
Et le Scythe emporté sur un char vagabond,
L'habitant du Riphée et de ces bords arides
Qu'assiégent de glaçons les marais Méotides,
Les peuples et les rois soumis ou terrassés,
Et remets dans mon camp mes triomphes passés (1).
Vous, consuls, que les vents vous portent dans l'Épire;
Assemblez près de vous les forces de l'empire,
Et tandis que l'hiver suspendra les combats,
Allez armer la Grèce, et j'y suivrai vos pas. »
Il commande : à sa voix soudain chacun s'empresse,
Et déja les vaisseaux sont tournés vers la Grèce.
César, de ses succès prompt à suivre le cours,
Dans les faveurs du sort redoutant ses retours,
Presse de son rival la trace fugitive;
De Brindes qui l'enferme il assiége la rive.
Un autre, satisfait de tant de chefs domptés,
Et de tant de remparts en courant emportés,
Irait saisir dans Rome une conquête aisée,
Au pouvoir du vainqueur sans défense exposée;
La maîtresse du monde et l'arbitre des rois
Peut d'un prix assez grand payer tous ses exploits.
Mais César jusqu'au bout poursuit son adversaire;
Il croit n'avoir rien fait tant qu'il lui reste à faire.
Vainqueur de l'Italie, et vainqueur sans effort,

---

(1) *Redeant omnes in castra triumphi.*

Ce vers est tout entier de Brébeuf, qui l'a traduit, comme l'on voit, avec une exactitude très-heureuse. Je l'ai conservé, ne croyant pas pouvoir faire mieux.

De troncs entrelacés il forme une aut
Et pour dompter les flots, dépouille i
Tel on dit qu'autrefois le superbe Xe
Sur un pont de vaisseaux foula les ea
D'Abide et de Sestos rejoignit les deu
Sans craindre le courroux d'Eole mu
Marcha sur l'Hellespont de ses fers r
Et, renversant d'un mont l'importun
Fit dans les flancs d'Athos entrer sa f
Tel aujourd'hui César, poursuivant se
Fait gémir Amphitrite en des liens ne
Il resserre son lit sous de vastes ruin
Et la force à porter ses flottantes ma

Pompée avec effroi se voit environne
De ces remparts naissants qui vont l
Ses vaisseaux, par les vents poussés l
Vont briser chaque jour ces menaçan
Dispersent leurs débris, et, la flamme
De la mer affranchie il rouvre le che
Enfin prêt à saisir l'instant qu'il croit
Il défend que l'airain dans les airs re

Quand l'ordre fut donné de s'éloigner du port.
Dans le calme et dans l'ombre on descend sur le bord.
Le travail est muet : déja l'ancre penchée
Du sable qui la cède est sans bruit détachée.
On n'entend point siffler les cordages tremblants ;
On n'entend point gémir les avirons mouvants.
Le nocher dans les plis de la voile incertaine
Ne laisse entrer des vents que la plus faible haleine,
Et tandis qu'à l'envi matelots et soldats
Ici courbent l'antenne, ici dressent les mâts,
Tout se meut en silence ; et même alors Pompée,
En laissant à César l'Italie usurpée,
Ne demande aux destins, dans son timide espoir,
Que de quitter ces bords, qu'il ne doit plus revoir.
Il ne l'obtient qu'à peine, et dans la nuit obscure
La mer a retenti d'un sinistre murmure ;
Les flots en longs sillons sont au loin refoulés,
Et sous tant de vaisseaux mugissent ébranlés.

La ville abandonnée à César est rendue.
Il déplore en son cœur sa victoire perdue.
C'est peu d'avoir vu fuir le plus grand des Romains ;
Il se plaint qu'un rival échappe de ses mains ;
Et pendant qu'il poursuit sa vengeance trompée,
Tu voguais loin du port, infortuné Pompée,
Non plus tel qu'autrefois, lorsque, dans ton printemps,
Tu portas sur les mers les vaisseaux triomphants :
Hélas ! tout est changé : la fortune lassée
Retire sa faveur sur toi long-temps placée.
Tu fuis, accompagné d'une épouse et d'un fils,
Emportant avec toi tes pénates bannis.
Respectable exilé, tu traînes dans ta fuite

e, le sénat, les peuples, à ta suite.
, tu vas chercher, à travers les dangers,
igne tombeau sur des bords étrangers;
que les dieux jaloux refusent à ta cendre
honneurs que dans Rome elle devait attendre;
s ils nous faisaient grace, et sans doute le sort
t cacher à nos yeux le crime de ta mort.
le trop de honte aurait été flétrie,
ng de Pompée eût souillé sa patrie.

FIN DU SECOND CHANT.

CHANT VII.

Le dieu qui sur le monde épanche la lumière,
Jamais d'un pas plus lent n'entra dans sa carrière.
Il détourna son char dans l'Olympe emporté,
D'une pâleur sinistre il voila sa clarté.
Il parut s'arrêter en sa course fatale,
Refuser ses rayons aux horreurs de Pharsale,
Refuser aux mortels ce jour infortuné.
Cependant au sommeil encore abandonné,
Près du terme où l'attend la fortune ennemie,
Où des jours du bonheur la mesure est remplie,
Pompée était séduit par un songe flatteur.
Il croyait, au milieu d'un peuple adorateur,
Entendre de son nom retentir son théâtre;
Il recevait l'encens d'une foule idolâtre;
Tel qu'en ses premiers ans Rome le vit jadis,
Vainqueur déja fameux de l'Ebre et du Bétis,
De la commune loi dispensé par la gloire,
Monter avant le temps au char de la victoire,
Y traîner enchaînés les Ibères vaincus,
Les peuples et les rois qu'arma Sertorius,
Et ceindre sur son front ces palmes fortunées
Qu'embellissait l'éclat de ses jeunes années.

Le jour brillait enfin; les chefs et le soldat
Demandent à grands cris le signal du combat.

eut plus calmer leur rage impatiente.
e en tumulte ils assiègent la tente,
ent hautement sa timide lenteur.
l vertueux, cet illustre orateur,
ne ui de nos lois, ame républicaine,
porta si haut l'éloquence romaine,
Catilina confondant les desseins,
s faisceaux au fer des assassins,
que d'un camp l'appareil importune,
la parole, et grand dans la tribune,
ete ué de Rome et du sénat,
ance, et croit plaider la cause de l'état.
! c'est trop différer le triomphe de Rome.
monde encor long-temps doit-il combattre un hom
Le monde, qu'autrefois tu traînas à ton char,
Se plaint que son vainqueur n'ose vaincre César;
Qu'il retient trop long-temps si loin de leur patri
Et les enfants de Rome et les princes d'Asie;
Que son orgueil se plaît à mener [illegible]
Le sénat pour [illegible]
Rome a le droit [illegible]
Ou si que [illegible]
Sache qu'il défend [illegible]
Voyons si tu combats [illegible]
Il n'est plus [illegible]
On attend le signal [illegible] Pompée
Vont tant de serviteurs [illegible]
Ou comme ses soldats, ou comme ses [illegible]

Le héros s'aperçut que les deux [illegible]
Avaient trompé ses sens et confondu [illegible]
Il gémit. « Ah! dit-il, puisqu'il me faut [illegible]

Puisque je dois combattre et non plus commander,
Le ciel veut aux humains rendre ce jour funeste,
Obéis. O patrie! ô Rome que j'atteste!
Souviens-toi que Pompée, épargnant l'univers,
N'a pas voulu marquer l'instant de tes revers.
C'est toi qui l'as choisi. Regarde cette armée,
Réduite au désespoir, par la faim consumée,
Dévorant des moissons le germe à peine éclos;
Je leur ai su fermer et la terre et les eaux.
Encor quelques moments, le besoin nous les livre:
Et, ne se flattant plus de vaincre ni de vivre,
Ils doivent souhaiter comme un bienfait du sort
D'ensanglanter au moins leur défaite et leur mort.
Ton triomphe était sûr, si tu savais l'attendre.
Dieux! vous m'avez donné les Romains à défendre;
Vous m'avez quarante ans confié leurs destins;
Je vous rends ce dépôt agrandi dans mes mains.
Que le sort aujourd'hui m'élève ou m'humilie,
J'ai toujours à pleurer le sang de la patrie.
La fortune réserve en ce jour plein d'horreur
Tous les maux aux vaincus, tout le crime au vainqueur.»
Il dit: et des soldats ne retient plus la rage.
Ainsi du gouvernail renversé par l'orage,
Un pilote, à la poupe inutile fardeau,
Cède, et laisse les vents emporter son vaisseau.

Bientôt tout est réglé pour cette heure fatale,
Et l'œil des immortels s'arrête sur Pharsale.
Un grand spectacle s'ouvre, et l'on va dans ce jour
Du sort des nations décider sans retour,
Décider si César vaincra les dieux du Tibre,
Et si Rome à jamais doit être esclave ou libre.

Déja de soins guerriers tout s'occupe à-la-fois.
L'un raffermit son arc, ou remplit son carquois;
L'autre aiguise l'épée, ou redresse la lance.
L'on voit les bataillons dans un espace immense,
Se mouvoir sous le casque, et l'ardent cavalier
D'aiguillons plus piquants anime son coursier.
Si l'on peut comparer sans être téméraire
Les immortels à l'homme et l'Olympe à la terre,
Ainsi lorsque autrefois les Titans orgueilleux
S'élevaient menaçants jusqu'au trône des dieux,
La nature et le ciel parurent en alarmes;
Aux forges de Lemnos Mars reporta ses armes.
Vulcain, au dieu des mers ouvrant ses arsenaux,
Fit rougir le trident remis sous les marteaux.
Minerve, s'avançant sur les pas de Bellone,
Irrita les serpents de l'horrible Gorgone,
Et le noir Pyracmon, se plongeant dans les feux,
De foudres plus brûlants arma le roi des cieux.

Cependant des destins annonçant les menaces,
La voix des éléments présageait nos disgraces.
L'air poussé par les vents en épais tourbillons,
Renverse les drapeaux, heurte les bataillons.
La foudre gronde au loin dans la nue enflammée.
Des colonnes de feu se brisent sur l'armée.
Les traits de Jupiter tombant sur les Romains
Viennent fondre l'acier qui fume dans leurs mains.
L'aigle, que de la terre un long effort détache,
Semble s'y replonger sous le bras qui l'arrache.
Tous les dieux des Romains répandirent des pleurs,
Indignés de passer du côté des vainqueurs,

n'être désormais, sous l'ascendant d'un homme,
les dieux de César et non plus ceux de Rome.

ation choisie! ô grandeur! ô Romains!
ple en tout distingué du reste des humains,
i seul tiens la nature attentive, étonnée,
tu vois tout le ciel plein de ta destinée!
rsqu'on rappellera ces illustres revers,
it que la renommée, instruisant l'univers,
porte à l'avenir l'immortelle mémoire;
it qu'un jour mes travaux dignes de quelque gloire,
es vers, par nos neveux appris et répétés,
lent aussi mon nom aux noms que j'ai chantés,
e vois à ces récits tous les cœurs en alarmes
'intéresser encore au destin de tes armes.
ar l'espoir, par l'effroi, je les vois agités;
ls voudraient retenir des coups déja portés,
t dans ses vains souhaits la terre encor trompée
e range du parti de Rome et de Pompée.

Du fer et de l'airain le terrible appareil
Réfléchissait au loin les rayons du soleil,
Et de tant de guerriers l'armure étincelante
Renvoyait sur les monts la lumière ondoyante.
A leur poste appelés marchent les bataillons.
Là Lentulus se place avec deux légions.
Ici Domitius, qu'anime la vengeance,
Pour la seconde fois contre César s'avance.
Et toi, fier Scipion, soldat en ce grand jour,
Qui dois pour ton malheur commander à ton tour,
Tu conduis les guerriers qu'arma la Cilicie.

[illegible] de Cappadoce et celui de Syrie,
[illegible]étois léger armé de javelots,
Aux bords de l'Énipée ont planté leurs drapeaux
[illegible]u milieu de la plaine avec pompe s'étale
[illegible] soldats couronnés cette foule royale,
Ces tyrans alliés qu'entraînent nos destins,
[illegible]us ces esclaves rois qui suivent les Romains.
[illegible]uches Gaulois, nos rivaux dans la guerre
[illegible]ent aujourd'hui leur fameux adversaire;
[illegible]ol qu'ombrage un épais bouclier,
[illegible]nde agile et changeant de coursier,
Marchent tous réunis sous un astre contraire;
Et César dans Pharsale aura vaincu la terre.

Des bornes de son camp César ce même jour
Sortait pour enlever les moissons d'alentour;
Lorsqu'il voit l'ennemi dans la plaine descendre
Et de Pompée au loin les légions s'étendre.
Il voit qu'il touche enfin à ce moment heureux
Au moment tant de fois devancé par ses [illegible]
Il brûlait de combattre, et sa longue [illegible]
S'indignait des lenteurs de la guerre [illegible]
Mais à l'instant fatal qui va tout [illegible]
Que le ciel a choisi, qu'on ne peut [illegible]
Où sa fortune enfin, si longtemps [illegible]
Peut être sans retour tout-à-coup [illegible]
Cette ame impétueuse et prompte [illegible]
Qui de son ascendant n'a jamais su douter,
S'arrête cependant de quelque [illegible]
Et pèse son destin et [illegible]
L'un lui défend de [illegible]
A la fortune enfin [illegible]

Il s'adresse aux soldats, et plein de confiance,
Leur inspire en ces mots sa superbe assurance.

« Compagnons de ma gloire et de mes longs travaux,
O guerriers! sur mes pas devenus des héros,
Enfin voici le jour où j'ai su vous conduire,
Qu'aux bords du Rubicon je voyais déja luire.
Plus de vœux à former, plus de maux à souffrir,
Vous vouliez le combat, et l'on vient vous l'offrir.
Les biens qui vous sont dus, les riches récompenses,
Objets de vos efforts et de vos espérances,
Le fer vous les promet: César et ses destins,
Et Rome et l'univers, tout est entre vos mains.
Et que pourriez-vous craindre? Est-ce cette jeunesse
Qui n'a vu de combats que les jeux de la Grèce,
Ce ramas d'étrangers, ce misérable essaim
Que l'orient barbare a vomi de son sein,
Qui ne connaît encore, en sa fureur grossière,
Ni la voix de son chef, ni les lois de la guerre?
Croyez qu'en cette armée il est peu de Romains.
Ces nombreux alliés tomberont sous vos mains.
Moissonnez sans remords cette foule ennemie;
C'est en purger le monde et servir la patrie.
Et qu'importe à ces rois que l'on mène au combat
La cause de Pompée et celle du sénat?
Qu'importe à l'habitant de Grèce et de Syrie
Que Pompée ou César commande en Italie?
Ils nous haïssent tous, et le plus odieux
Est celui que le sort a placé plus près d'eux.
Mais moi, qui près de vous combattis dix années.
Qu'avec joie en vos mains j'ai mis mes destinées,
Moi, qui vis les Gaulois sous vos coups terrassés,

vous connais tous, et que vous connais
ous, compagnons, dans le cours de la g
pa eçu de moi quelque don militaire?
qui ne m'a pas eu, dans nos nombreux comb
ur juge et pour témoin des exploits de son b
z, et renversez du premier coup d'épée
ces triomphes vains dont s'enivra Pompée.
trez que ces pays subjugués en courant,
qu'il a vaincus, et qui l'ont fait si gra
nations, à son char entraînées,
r pas ensemble une de vos journées.
! si j'en crois ces yeux où je lis tant d'ardeur
Si j'en crois vos regards, soldats, je suis vainqu
Je le suis, et déja je vois dans la poussière
Les peuples et les rois, le sénat, Rome entière.
Jamais à mes désirs les dieux n'ont tant promis.
Encor quelques moments, tous mes vœux sont re
Le monde est à César, et César vous le donne.
Mais si votre valeur ici vous abandonne
Sachez quel traitement vous gardent les
Vous êtes réservés aux bûchers des
Pompée, à la vengeance restreint des
De la proscription a fait l'apprentissage
Dieux, dont les yeux sur nous ont
Faites vaincre le chef qui sauva
Ah! Romains, épargnez le sang de la
Vétérans, [illegible] soldats, laissez
Hélas! [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Désormais la victoire est votre seul rempart.
Mes soldats avec moi n'en connaissent point d'autre;
Le camp de l'ènnemi ce soir sera le vôtre. »

Il dit. On obéit : ce signal orgueilleux
Leur paraît un présage avoué par les dieux.
Sur les fossés comblés en foule l'on s'avance.
A leur marche rapide, à leur impatience,
On dirait qu'assurés de vaincre ou de périr
Tous ont comme César le monde à conquérir.

Pompée à cet aspect, de douleur immobile,
Et voyant tout délai désormais inutile,
Semble frappé du ciel et pénétré d'horreur.
Pompée est étonné de sentir la terreur.
Dans l'ame d'un héros ces étranges alarmes
Sont un pressentiment du malheur de ses armes.
Mais il cache aux soldats ses soucis dévorants;
Sur un coursier superbe il parcourt tous les rangs.
« L'instant, dit-il aux siens, qui doit finir la guerre,
Et qui va rendre enfin le repos à la terre,
L'instant que vous hâtiez, il est venu, Romains,
C'en est fait, et ce jour est celui des destins.
Si vos biens, vos enfants, si Rome et la patrie,
Ont conservé leurs droits sur votre ame attendrie,
Vous voyez à quel prix on vient vous les offrir;
Sur le champ de bataille il faut les conquérir.
Tout est pour les vainqueurs. A mes armes propice,
Le ciel doit de ma cause appuyer la justice.
Il doit venger les lois et punir les forfaits;
Dans le sein de César il conduira vos traits.
S'il voulait, des Romains achevant la disgrace,

ner le monde à sa coupable audace,
pris le soin de prolonger mes jours?
l conservés pour en flétrir le cours?
votre attente en moi ne sera point trompée;
me l'univers, s'il lui laisse Pompée.
fait ce que j'ai pu; je vois sous mes drapeaux
illustres enfants de nos premiers héros,
engeurs du sénat, soldats de la patrie.
nobles aïeux, que Rome déifie,
on, rev[illegible]nt parmi nous,
[illegible] uvraient Pompée, ils combattraient pour
ppelés dans mon camp des bornes de l'Asie,
s sommets du Taurus, des champs de la Mé[illegible]
nt peuples de ce jour partagent le hasard;
Du poids de l'univers j'accablerai César.
Voyez aux bords du Tibre et dans Rome en alar[illegible]
Vos mères, vos enfants, les yeux baignés de lar[illegible]
Les bras tendus vers vous et les cheveux épars;
Voyez nos sénateurs, ces augustes vie[illegible]
Que l'âge a dérobés aux dangers de [illegible]
Courber vers vous leurs fronts s[illegible]
Et la patrie en butte aux armes des [illegible]
Qui vous crie à genoux de la sauver [illegible]
Enfin jetez les yeux sur les races [illegible]
Des Romains qui naîtront entre [illegible]
Vous seuls êtes pour eux garants de [illegible]
Et vous les trahissez, s'ils naissent [illegible]
Près de ces grands devoirs que Rome [illegible]
Près de tels intérêts le monde est peu [illegible]
Epargne à vos regards l'espoir [illegible]
De votre propre chef à vos pieds [illegible]
Mais voyez-y tomber nos fils et mon [illegible]

Vous n'êtes vainqueurs, la fortune jalouse
Dans l'opprobre et l'exil leur prépare un tombeau;
Et l'on verrait Pompée, après un sort si beau,
Pleurant ses jours flétris, sa vieillesse avilie,
Esclave en cheveux blancs au terme de sa vie. »

Il voit à ce discours les soldats attendris,
Pour Rome et pour leur chef d'un nouveau zèle épris.
Tous frappés des revers que présage sa crainte,
Demandent que leur mort en détourne l'atteinte.

Tout s'ébranle à-la-fois; l'un vers l'autre emportés,
Marchent les deux partis à pas précipités.
L'un combat pour régner, l'autre pour être libre.
O jour le plus affreux qu'ait à pleurer le Tibre!
Rome, combien le sang versé par tes forfaits
T'aurait valu de gloire et donné de sujets!
Ah! si des nations ton aigle redoutée
Sur le Gange et l'Indus n'est pas encor portée,
Si le Parthe, deux fois vainqueur de tes héros,
A dérobé son sceptre à l'orgueil des faisceaux,
Et se vante aujourd'hui dans une paix profonde
D'être excepté des droits que Rome a sur le monde;
Si l'ombre de Crassus, qui périt sous leurs traits,
Erre encor sans vengeance aux sables de Carrès;
Si le soc jusque ici n'a pas tracé des villes
Aux Daces vagabonds, aux Scythes indociles,
Pharsale en est la cause; et ce jour destructeur
A marqué le premier un terme à ta grandeur,
Arrêté tes destins dans leur course prospère,
Et sauvé de ton joug le reste de la terre.

vi bien plus; ah! cette liberté,
à nos aïeux, qui leur a tant coûté,
delà du Rhin aujourd'hui retirée,
ous à jamais par des mers séparée.
! elle appartient aux Scythes, aux Germ
e retourne plus les yeux vers les Romains.
heureux si jamais nous ne l'avions connue!
pourquoi Brutus nous l'avait-il rendue?

ant plus que peu d'espace entre eux
es p sés se mesurent des yeux.
cun voit l'ennemi que son bras peut atteindre
lui qu'il peut frapper et celui qu'il doit craind
le crime se montre à leurs yeux interdits;
Là frère contre frère et père contre fils
Demeurent dans le rang où le destin les place.
Ils frémissent pourtant et tout leur sang se glace.
Ils baissent leurs regards, et leurs traits retenus
Quelque temps dans leurs mains s'arrêtent
Barbare Crastinus! que le ciel te pun
Non point par le trépas qu'il fera
Mais par ces longs remords qui te
Survivront à la vie et seront tes
Le premier trait partit de ta main
De Pharsale par toi commence la
Mille cris clameurs suivent ce trait
Et l'airain belliqueux donne
On entendit au loin sur les monts
Sur la cime d'Ossa de neiges
L'Hemus le répéta dans ses sombres
Pélion le redit dans ses antres
Cet effroyable bruit, que l'écho

De rochers en rochers remplit la Thessalie,
Va jusque sur l'Olympe, et vers ces noirs sommets
Où la foudre des dieux n'a retenti jamais,
Redescend en grondant sur la rive infernale,
Et revient plus affreux dans les champs de Pharsale.

C'est alors que les traits lancés de toute part
Volent avec la mort et frappent au hasard.
Plus altéré de sang, plus fait pour le carnage,
Bientôt le glaive seul peut suffire à la rage.
Les soldats de Pompée en leurs rangs affermis
Se forment un rempart de boucliers unis.
Mais sous ce mur d'airain enchaînés, immobiles,
Leur bras ne peut mouvoir leurs armes inutiles.
Dans un espace étroit l'un par l'autre pressés,
Tous de leur propre fer craignent d'être blessés.
L'ennemi plus ardent, plus fier, plus intrépide,
Et s'animant encor dans sa course rapide,
S'élance avec fureur, et le fer inhumain,
S'efforçant d'entr'ouvrir ces barrières d'airain,
Frappe à coups redoublés sur ces pesantes masses,
Se fait jour, et malgré l'épaisseur des cuirasses,
Malgré les boucliers que brise son effort,
Se trempe dans le sang et va porter la mort.
Un parti fait la guerre, et l'autre la repousse.
Là le glaive est oisif et la valeur s'émousse.
Ici le fer cruel, le fer ensanglanté,
Dans les flancs ennemis est sans cesse porté.
La défense est timide, et l'attaque est terrible.
Le sort, tenant alors sa balance invisible,
Fut prompt à déclarer sa haine et ses faveurs;
Qu'il lui faut peu de temps pour frapper les grandeurs!

Les nombreux escadrons qui marchent sous Pompée,
Cette foule étrangère au loin développée,
Ouvraient un cercle immense, et dans leurs longs replis
Menaçaient d'enfermer leurs vaillants ennemis.
Là s'avancent armés par une même haine
Les peuples qu'a soumis la puissance romaine,
Tous brûlant de venger leur honte et leurs malheurs,
Tous prêts à s'enivrer du sang de leurs vainqueurs.
De l'arc des Syriens part la flèche homicide;
Le Crétois lance un dard, et la fronde numide
Balance au loin la pierre, ou décoche en sifflant
Un plomb qui fend les airs et s'embrâse en volant.
Un nuage de traits dérobant la lumière
Suspendit sur Pharsale une nuit passagère.
Mais ces traits étrangers ne sont point criminels.
L'Orient peut haïr ses oppresseurs cruels.
Il a droit de frapper; sa cause est légitime;
Aux enseignes de Rome appartient tout le crime.

L'intrépide César soutient sans s'émouvoir
Ce choc tumultueux qu'il avait su prévoir.
Il fait marcher soudain une troupe éprouvée,
Qu'au moment du péril il avait réservée.
Elle avance à sa voix d'un pas ferme et pressé.
Le barbare en désordre est bientôt repoussé.
Peu fait pour résister à la valeur romaine,
De ses débris sanglants il couvre au loin la plaine.
Tout fuit, et l'on put voir qu'en ces tristes combats
Où des concitoyens la guerre arme le bras,
Des intérêts si grands, des querelles si chères,
Sont bien mal déposés en des mains étrangères.
Ils jettent éperdus leurs armes, leurs drapeaux.

Le coursier belliqueux, percé de javelots,
Se renverse sanglant sur le guerrier qu'il porte.
La honte parle en vain; la terreur est plus forte.
Le barbare effrayé tend la gorge au soldat;
Ce n'est plus qu'un massacre, et non pas un combat:
D'un côté l'on égorge, et de l'autre on expire.
A donner tant de morts le fer ne peut suffire.
Puisse du moins ce sang, méprisable à nos yeux,
Couler seul dans Pharsale, et contenter les dieux!

Mais l'on atteint enfin ce centre formidable,
Des forces de l'état ce dépôt respectable,
Les vrais enfants de Rome, et les soutiens des lois.
Ce n'est plus ce ramas d'alliés et de rois,
Cette foule impuissante aisément dissipée;
C'est Rome combattant sous les yeux de Pompée:
C'est le sénat entier rangé sous l'étendard:
Là s'arrête un moment la victoire et César.
Là frémit la nature à l'aspect des victimes.
Trop coupable César, c'est là que sont tes crimes.
O toi qui m'as dicté ces funestes accents,
Maîtresse de ma voix, maîtresse de mes sens!
Muse, épargne un Romain, épargne un cœur sensible,
Ne me commande pas cette peinture horrible.
Rome, dût l'avenir t'accorder moins de pleurs,
Je taîrai tes forfaits, je tairai tes fureurs;
Et périssent mes vers, s'il faut qu'à la mémoire
Je transmette avec eux cette exécrable histoire!

C'est là qu'on voit César dans le feu du combat,
De la voix et des yeux animant le soldat,
Quereller le remords, gourmander la faiblesse,

carnage échauffer la sanguinaire ivresse,
ourager le bras qui semble balancer,
promettre le prix du sang qu'il faut verser.
le dans les rangs, il est dans la mêlée.
les yeux en feu, sanglante, échevelée,
ne à son aspect fait pâlir les guerriers :
a lance à la main et poussant ses coursiers,
dégouttant de sang, le fier dieu de la guerre,
e son char d'airain qui fait trembler la terre.
l paraissait César : la mort est sur ses pas.
fer autour de lui jaillissent les éclats.
l pée avec fracas se brise sur l'épée.
On marche dans le sang dont la terre est trempée.
On entend retentir la chûte des guerriers,
Tombant sur un amas d'armes, de boucliers;
Ces accents de menace, et de plainte, et de rage,
Tous ces cris confondus dans un vaste carnage.
L'audacieux César, entouré de la mort,
Semble seul du combat soutenir tout l'effort.
Il dirige les coups, il commande au courage.
Soldat, dit-il aux siens, *soldat, frappe* [illegible]
Il craint d'un vieux respect le dangereux pr[illegible]
Il veut que ses Romains portent sur ses [illegible]
Sur des fronts révérés la pointe de leur [illegible]
Sur d'obscurs plébéiens il perdrait [illegible]
Elle s'adresse ailleurs; il vont dans le sen[illegible]
La liberté, les lois, et l'ame de l'état.
La de l'empire entier la perte se consom[illegible]
La coule par torrents le plus pur sang [illegible]
Chevaliers, sénateurs, tous ces fameux [illegible]
O Pompée ! après toi les premiers des [illegible]
Les fils des Metellus, des Sylla, des Lépides

Expirent renversés sous des mains parricides.
Égaré dans la foule, ô Brutus! où vas-tu?
Toi, dernier de ce nom qu'illustra la vertu,
De Rome qui succombe espérance dernière,
Héros encor caché sous un destin vulgaire,
Ah! ne prodigue pas des jours qui sont si chers:
Le glaive que tu tiens vengera l'univers.

Le plus infortuné des défenseurs du Tibre,
Ce guerrier généreux, jaloux de mourir libre,
Ce fier Domitius, qu'un courage obstiné
De défaite en défaite a sans cesse traîné,
Qui, d'un nouveau pardon évitant l'infamie,
Ne veut pas à César devoir deux fois la vie,
Vient tomber près de lui dans les flots de son sang.
« Eh bien! toi, qui voulais ma dépouille et mon rang,
Dit César, c'en est fait, ton attente est trompée.
Il faut quitter enfin le parti de Pompée.
Ce jour verra sans toi décider notre sort. »
Le Romain se soulève en combattant la mort,
Cherche un reste de force, et sa voix défaillante
Brave encor de César la hauteur insultante.
« Oui, je meurs, lui dit-il; mais j'ai cette douceur
De descendre aux enfers sans t'avoir vu vainqueur,
Sans avoir vu César au-dessus de Pompée.
Ta tête par les lois peut être encor frappée.
Du fruit de tes forfaits tu n'as pas à jouir,
Et je me fie aux dieux du soin de te punir. »
Il dit; et sa grande ame un moment consolée,
Dans ce dernier effort est bientôt exhalée.

Décrirai-je le sort de tant de malheureux?

Le trône des tyrans, le règne des forfaits
Les Romains en un jour sont vaincus pa
Ce qui dut naître libre est né pour être e
Injurieux arrêt du destin qui nous brave !
L'avons-nous mérité ? Devons-nous aujou
Expier la défaite et la honte d'autrui ?
Avons-nous mal servi Pompée et la patrie
Avons-nous pris la fuite aux champs de T
Quoi ! nous portons un joug forgé par d'a
Nous ne le brisons pas ! Fortune des Rom
Qui pour la servitude aujourd'hui nous f
Rends-nous la guerre encore, elle vaut mieu

Pompée en ce moment, de toutes parts p
Voit que pour son rival le sort a prononc
Il voit d'une hauteur ses innombrables pe
De ses vastes débris les campagnes couver
Il cède à son destin, sans accuser les dieu
Il porte sur son front un deuil majestueux
Et sa douleur auguste est celle d'un gran
De Pompée, en un mot, plaignant le sort

Il parut autrefois au-dessus de la gloire :
Il paraît dans Pharsale au-dessous du malheur.

Il fuit, il se dérobe aux armes du vainqueur.
Larisse de sa fuite est le premier asyle.
En foule répandus hors des murs de la ville,
Ces braves citoyens, dans leurs nobles transports,
Apportent à ses pieds leurs armes, leurs trésors,
Jaloux de partager la gloire de sa chûte.
Ainsi Pompée alors, à tant de maux en butte,
A pour dernier soutien, au comble des revers,
La grandeur de ce nom qui remplit l'univers.
Il voit qu'on s'arme encor pour ce nom que l'on aime,
Qu'il n'est encor tombé qu'au-dessous de lui-même.
Mais, quoiqu'il soit flatté d'un spectacle si doux,
« Je suis vaincu, dit-il; peuples, songez à vous :
Donnez-vous au vainqueur. » Tout ce peuple en alarmes
Lui répond par des cris, des sanglots et des larmes.
On veut le retenir; mais vainement : il part;
Il part, donnant déja des états à César.
C'est alors qu'il jouit de l'amour qu'il inspire.
Il doit à ses malheurs d'avoir vu son empire
Au fond de tous les cœurs par l'amour imprimé :
L'homme toujours heureux sait-il s'il est aimé?

César victorieux fait cesser le carnage,
Lui-même des soldats il désarme la rage.
Il épargne à leurs bras des meurtres superflus;
Il ne veut pas verser tout le sang des vaincus.
Mais avant que la nuit ait dissipé leur crainte,
Du camp qui les rappelle il veut forcer l'enceinte.

rofiter de ces heureux instants
ier succès en promet de plus grands,
er des siens l'avarice effrénée,
é le travail d'une telle journée,
cun soldat que n'entraîne soudain
ar du pillage et l'attrait du butin.
pompe d'orient, ses dépouilles brillantes,
, l'or de vingt rois amassé sous les tentes,
appartient, soldats, à qui peut s'en saisir.
r peu que vous ta[illegible], on va vous prévenir.
drez-vous le butin où César vous envoie?
sez-vous les vaincus enlever votre proie?
rlait. Élancés à travers les mourants,
des membres épars, sur des débris sanglants,
Sur les corps entassés de leurs fils, de leurs pères,
Ils volent. Quels remparts, quels murs, quelles barri
Arrêteraient les pas du soldat forcené?
Le salaire du crime est enfin décerné.
Ils sauront à quel prix ils ont été coupables
Ceux qui veut assouvir des cœurs insatiables
O nuit! qui a peine encore osé te retracer,
Digne du jour affreux que tu viens remplacer
O destin des vaincus! La soldat[illegible]
Dort sous les pavillons des monarques et des
Un farouche assassin, dans l'ivresse plongée
Presse le fer sanglant de son frère égorgé.
Mais tous ils sont punis, leur sommeil [illegible]
Le crime veille encore dans leur ame [illegible]
Pharsale les poursuit, Pharsale est dans leur [illegible]
L'un [illegible] en sommeil [illegible] des accents de [illegible]
L'autre s'agite en vain, le ver sa main tremblante,
Menace, se débat, et saisit son épée

De nuages affreux les astres sont couverts,
L'air paraît infecté de la nuit des enfers.
La vengeance poursuit ces assassins profanes,
Et la terre contre eux a soulevé les mânes.
Le vieillard voit son fils, le glaive dans le flanc,
Expirant par degrés et baigné dans son sang.
Le fils épouvanté croit voir son triste père
Retirant de son sein la lance meurtrière.
Ces fantômes vengeurs errent de toute part,
Et viennent tous ensemble environner César.
Il les voit, les entend : tel le fils des Atrides
Voyait autour de lui marcher les Euménides.
Telle, poussant en vain de lamentables cris,
L'insensée Agavé voyait par-tout son fils.
César est agité d'une terreur égale;
Il voit étinceler les glaives de Pharsale,
Les glaives que des lois le vengeur et l'appui,
Brutus, dans le sénat, doit tourner contre lui.

Fatale Thessalie! ah! terre infortunée!
Quel crime as-tu commis? quel dieu t'a condamnée
A servir de théâtre aux fureurs des Romains?
Deux fois, hélas! tu vis nos combats inhumains
Ensanglanter tes champs et désoler tes villes.
Deux fois tu vis l'horreur de nos guerres civiles.
Ah! que jamais nocher, accueilli dans tes ports,
N'ose attacher son ancre à tes funestes bords!
Qu'il craigne, en abordant, de trouver sur tes rives
Et des spectres errants, et des urnes plaintives!
Que jamais le pasteur n'aille avec ses troupeaux
Profaner le gazon qui croît sur nos tombeaux!
Qu'au fond de tes vallons religieux et sombres,

Coûtent-ils moins de sang, moins de n
Ah! Rome en tant de lieux déchirée
N'a rien à reprocher aux champs de

FIN DU SEPTIÈME CH

CHANT X.

Cependant de César la haine est occupée
A chercher sur les mers la trace de Pompée :
Il vogue, en le suivant, vers ces bords qu'à jamais
L'amour rendit fameux par les maux qu'il a faits,
Au détroit dont Hellé n'atteignit point la rive,
Où de l'amant d'Héro gémit l'ombre plaintive.
La renommée alors et l'orgueil de son nom
L'appellent aux débris de l'antique Ilion,
Aux sables de Sigée, aux roseaux du Scamandre,
Aux rochers qui d'Ajax gardent encor la cendre,
A ces grands monuments dont le nom respecté
Doit aux chants des neuf sœurs son immortalité.
Ses regards cherchent Troie, au moins dans ses ruines;
Ces remparts qu'ont jadis bâtis des mains divines :
Sous la ronce et la mousse ils sont ensevelis;
Et d'épaisses forêts, des bois long-temps vieillis,
Ont remplacé ces murs qui des ans sont la proie :
Le temps a dévoré jusqu'aux débris de Troie.
Le héros parcourait ces bords religieux :
« Voici, lui disait-on, l'antre mystérieux
Où Cypris soupira pour le père d'Énée.
On vit sur cette roche Hésione enchaînée :
Ici le fils de Tros aux cieux fut transporté.
Dans cette grotte assis pour juger la beauté,
Là Pâris à Vénus décernait la couronne :

qu'il trompa la trop crédule Œnone. »
té respire en cette région;
t bocage a ses dieux, tout rocher a son nom.
r un lit sablonneux une eau faible serpente:
sar sans le savoir avait passé le Xanthe.
s loin sur le gazon il s'avançait encor:
« Hélas! ne marchez point sur le tombeau d'Hec
Il foulait une pierre avec indifférence:
« C'est l'autel où Priam a péri sans défense. »
Art des vers, art divin! poëtes, fils du ciel,
Tout ce que vous chantez devient donc immorte
Ne porte point d'envie à tant de renommée,
César, si des neufs sœurs l'Italie est aimée,
Aussi long-temps qu'Homère aux siècles à venir
Transmettra d'Ilion l'éclatant souvenir,
Nos neveux dans mes chants liront aussi ta gloi
Et Pharsale et ton nom vivront dans la mémoire.

Quand il eut à loisir, d'un regard attentif
Contemplé de ces bords l'antique [illegible]
Il élève un autel, l'encens fume, [illegible]
« Monuments qui parlez à mon ame [illegible]
Dieux mânes, habitants de ces [illegible]
Dieux des cendres de Troie, en m[illegible]
O penates d'Iule et des rois mes ancêtres,
Que sur le mont Albain vont honorer [illegible]
Vous qui sur vos autels voyez toujours
Ce feu pur de Vesta qui ne doit point [illegible]
Qui gardez de Palès le symbole [illegible]
Le garant des destins de la ville éternelle
Dieux, depuis si long-temps négligés [illegible]
Reçoivent [illegible] encens, cet hommage pieux

porte le plus grand des descendants d'Énée,
;ez jusqu'au bout ma course fortunée.
:z mes serments : je jure ici qu'un jour
ıains releveront votre premier séjour.
ıânes phrygiens je promets cette joie,
ıs devrez à Rome une seconde Troie. »
et sur sa flotte en un moment rendu,
t à réparer le temps qu'il a perdu,
andonne aux vents, il se livre aux orages.
le lui de Lesbos il laisse les rivages,
gypte déja découvre à ses vaisseaux
are étincelant les nocturnes flambeaux.
ête, il attend le retour de l'aurore,
e dans la nuit se confier encore
bords étrangers, au loin tumultueux,
'élève un bruit sourd, un cri séditieux.
ıientôt démentant ce murmure sinistre,
ıne Ptolémée un infâme ministre
ache du port, aborde, et dans sa main
ıt d'un maître vil le présent inhumain,
ète sanglante, et d'un voile entourée,
ınter ainsi son offrande abhorrée.

rier dont Rome encor n'a point produit l'égal,
grace à mon roi, tu n'as plus de rival.
plus que pour toi Pharsale n'a pu faire,
s toi notre épée a terminé la guerre.
ée a sur nos bords apporté ses débris :
t plus ; Ptolémée a payé de ce prix
ié de César : il t'offre cette tête :
ême est ton client, l'Égypte est ta conquête.
dois au grand coup que nous avons porté ;

à tout ce qu'il vaut, s'il nous a peu coûté.
emblable service injuste ou légitime,
au monde à juger : pour toi, si c'est un crime
u à récompenser ceux qui l'ont ordonné;
o nt le commettre, ils te l'ont épargné. »

Il découvre à ces mots cette tête sacrée
Que le sang et la mort avaient défigurée.
César à cet aspect dissimule, et jouit.
La joie est dans son ame, et sa bouche gémit;
Et pour mieux feindre encore, à ses yeux il en
Des pleurs qui de son cœur ne partaient pas sans
Cet hommage, ô Pompée! à ton ombre est rend
Lui qui vit d'un œil sec tant de sang répandu,
Qui sans pitié vit Rome expirer sous ses armes,
N'ose pas cependant te refuser des larmes.
Il échappe au bienfait qui peut l'humilier,
Il veut pleurer ta mort, pour ne pas la payer.
Généreux sans péril, équitable sans
A son ame charmée il commande la
Et le plaisir honteux dont rougit sa
Se cache tout entier dans le fond de
« Ôte-toi de mes yeux, dit-il
Remporte les présents de ton indigne
Il ose m'enlever avec impunité
Le pardon qu'aux vaincus réservait ma
Il ose décider des jours d'un si grand
Les glaives de l'Égypte ont fait le sort
Pense-t-il, après tout, me cacher qu'au
Le même traitement m'attendait près de
Si mon sang ne teint pas cette rive
Je dois remercier mes destins et Pharsale

Et si j'avais du sort éprouvé la rigueur,
Ma tête est le tribut qu'on gardait au vainqueur.
Certes, lorsque j'allais disputer la victoire,
J'ai risqué, je le vois, plus que je n'ai pu croire.
Je ne soupçonnais pas encor tout mon danger :
Je pensais, si du sort toujours prompt à changer
Les retours trahissaient ma vaillance trompée,
N'avoir à redouter que Rome et que Pompée,
J'avais à craindre encor vos lâches attentats,
Et le fer de Septime, et la main d'Achillas.
Tout mon courroux s'allume à cet excès d'outrage;
Mais je plains Ptolémée, et fais grace à son âge :
Sa faiblesse au forfait seule a pu l'entraîner,
Et César fait beaucoup, s'il peut lui pardonner.
Portez sur le bûcher ces vénérables restes;
Non qu'il puisse expier vos trahisons funestes,
Mais pour rendre au héros immolé dans ces lieux
Des suprêmes devoirs l'honneur religieux.
Rassemblez, s'il se peut, sa cendre dispersée;
Arrosez de parfums son urne courroucée;
Et quoique sur ces bords je sois venu trop tard,
Qu'il sente la présence et les dons de César.
Grande ombre, entends du moins mes regrets et ma plainte!
Rival infortuné, quand ton injuste crainte,
Méconnaissant ce cœur prêt à tout oublier,
A ton client d'Égypte aime mieux se fier,
Quel beau jour, ô Pompée, est perdu pour la terre!
Les peuples auraient vu notre retour sincère.
La patrie et la paix allaient nous désarmer;
J'eusse obtenu de toi de vivre et de m'aimer.
Le rang de ton égal suffisait à ma gloire,
Et Rome eût à César pardonné sa victoire. »

vain affectant une noble douleur,
e d'un rival ressentir le malheur;
n croit ses regrets, et sous ses yeux
triompher du crime qu'il déplore.
e cependant à ce bord criminel.
i de l'Égypte un gage si cruel
r lui le garant d'un dévouement servile.
urs d'Alexandrie il s'avance tranquille,
ans les remparts: les licteurs, les soldats,
, les faisceaux, marchant devant ses p
un outrage à ville indignée:
La royale en est trop profanée:
Il entend éclater le murmure et les cris,
Et jetant sur la foule un regard de mépris,
Il observe, il parcourt les temples, les portiques,
De l'empire des Grecs les monuments antiques.
Mais le luxe des arts, l'or qui couvre les dieux,
Leur culte, leurs autels, fixent en vain ses yeux:
Aux demeures des morts il brûle de
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Voir l'un et l'autre pôle, et suivre sur les mers
La route de Neptune autour de l'univers.
Le trépas fut l'écueil qui brisa sa puissance,
Et nul ne recueillit son héritage immense;
Contraste humiliant! honte du nom romain!
Dans Babylone esclave il mourut souverain.
Nous devant qui les rois baissent un front timide,
Nous laissons l'Orient au superbe Arsacide,
Et le Parthe indompté, bravant nos étendards,
Sujet sous Alexandre, est rival des Césars.

Descendu de Péluse, à peine Ptolémée
Contenait le courroux d'une foule animée,
Et parmi les Romains ôtage couronné,
Répondait à César d'un peuple mutiné,
Lorsque de sa prison Cléopâtre échappée
Vint chercher les regards du vainqueur de Pompée :
Trop fatale beauté, dont les yeux corrupteurs,
De Mars et de l'Amour allumant les fureurs,
Jusques au Capitole ont porté les alarmes;
Tant inspira d'audace et d'orgueil à ses charmes
Cette coupable nuit, où reçu dans ses bras,
César, pour les plaisirs suspendant les combats,
Prodigue adorateur d'une reine adultère,
Vendit à ses appas le sceptre de son frère,
Et goûta sans rougir d'infâmes voluptés,
En des lieux qu'habitaient des mânes irrités.

Seule et sans ornements Cléopâtre s'avance,
Belle de sa tristesse et de sa négligence,
Dans un desordre heureux qui sied à la douleur;

Conservant la fierté du rang et du malheur,
Elle baisse les yeux, sans répandre de larmes,
Et sa voix et sa plainte ajoutent à ses charmes.
« La fille des Lagus, l'héritière des rois,
Dit-elle, et si César reconnaît tous mes droits,
Une reine, à ses pieds vient demander justice.
César à nos climats est un astre propice :
Qu'il console mes jours d'un long deuil obscurcis.
Mon trône est usurpé, mes biens sont envahis.
De Ptolémée en vain la volonté dernière
M'appelle au trône, au lit d'un époux et d'un frère.
Mon frère, mon époux lui-même est asservi;
Et tyran de son roi, Photin m'a tout ravi.
Ce prince enfant redoute un maître qu'il se donne,
Et son ame est esclave ainsi que sa couronne.
Qu'il soit libre; au devoir prompt à se conformer,
Il aimera bientôt celle qu'il doit aimer.
Mes mains de son empire affermiront les rènes,
Et l'on a vu l'Égypte obéir à des reines.
Délivrez-la, seigneur, d'un monstre ensanglanté,
Enorgueilli du crime et de l'impunité.
Fière d'avoir signé le trépas de Pompée,
A tramer des forfaits sa main est occupée :
Que n'oserait-il point après son attentat?
Que les dieux, protégeant César et cet état,
Détournent les horreurs que ma crainte présage!
Pour le monde et pour vous ce fut assez d'outrage,
Lorsque des nations décidant le destin,
La tête d'un héros fut un don de Photin. »

Peut-être sa prière eût eu moins de puissance;
Mais sa beauté plaidait mieux que son éloquence.

Ses yeux parlaient pour elle, et leur pouvoir charmant
D'un juge subjugué fit bientôt un amant.
Cléopâtre, étalant l'orgueil de sa conquête,
Fit dresser l'appareil d'une superbe fête,
Prodigua les trésors entassés par ses mains,
Et son luxe étonna le luxe des Romains.
A ces pompeux banquets l'enceinte préparée
Pour les fêtes des dieux paraissait décorée.
Leurs temples sont moins beaux que ce vaste pourpris :
Par-tout un or épais en couvre les lambris;
On y voit resplendir l'opulence africaine;
L'émeraude briller sur les portes d'ébène,
Et le marbre et l'ivoire épars abondamment,
Y servir de matière et non pas d'ornement.
On marche sur l'onyx, et l'œil surpris admire
Des colonnes d'albâtre et des murs de porphyre,
Et les vases de jaspe, et les lits somptueux
Mollement recouverts de tissus précieux,
Et la pourpre qu'aux rois Tyr donna pour parure,
Empruntant son éclat d'une triple teinture,
Où l'art, en dessinant les nuances des fleurs,
A des sucs tyriens relevé les couleurs.
Autour un peuple esclave en troupes se partage,
Différent et d'habit, et de couleur, et d'âge :
Les uns aux cheveux blonds, et César étonné
Sur les rives du Rhin croit être retourné :
D'autres, le teint noirci du soleil de Nubie;
Leur chevelure épaisse en boucles se replie.
Là ces rebuts du monde et de l'humanité,
Que le glaive priva de la virilité :
Plus loin une jeunesse en sa fleur profanée,
A de honteux plaisirs en naissant destinée.

Ptolémée et sa sœur ont pris place tous deux,
Et plus grand que les rois, César s'assied entre eux,
Arbitre de la paix, juge unique et suprême.
Mais le cœur d'un époux avec son diadême,
De Cléopâtre alors ne borne plus les vœux;
Elle s'est tout promis du pouvoir de ses yeux.
D'un luxe sans pudeur la criminelle adresse,
Des plus riants atours la pompe enchanteresse,
Relèvent ses attraits: l'art et la volupté
Jamais plus savamment n'ont paré la beauté.
Les perles, de ces mers éclatantes richesses,
Rattachent ses cheveux, en couronnent les tresses.
D'un voile de Sidon le tissu séducteur
Laisse voir de son sein la forme et la blancheur:
En séparant les fils, une main complaisante
Éclaircit à dessein la trame transparente.
L'Amour même inventa ce voile ingénieux:
Il ajoute au désir, sans rien ôter aux yeux.
Près d'elle, du plaisir tout respire l'ivresse,
Et sa gaieté folâtre appelle l'allégresse.

Là, dans des vases d'or on entasse à grands frais
Les tributs des deux mers, des airs, et des forêts,
Tout ce que le travail prodigue à la richesse,
Tout ce qui peut des sens caresser la mollesse,
Ces mets rares, exquis, que l'avarice au loin
Va chercher pour le faste, et non pour le besoin.
Le Nil dans le crystal voit épancher ses ondes,
Et l'agate reçoit dans des coupes profondes
Les vins que Méroé, sur ses coteaux brûlants,
Vieillit sous le soleil sans le secours des ans.
Les roses, de l'Égypte éternelles délices,

Exhalant les odeurs de leurs brillants calices,
Ornent des conviés le front voluptueux :
Le nard et le cinname embaument leurs cheveux
De ces parfums si purs, nés aux rives prochaines,
Et non tels qu'apportés des régions lointaines
Ils viennent jusqu'à nous, quand des cieux différents
En ont évaporé les esprits odorants.

Tandis que célébrant une pompe adultère,
César voit dissiper les trésors de la terre,
Et se livre aux douceurs d'une infidèle paix,
L'exécrable Photin, le cœur plein de forfaits,
Que des mânes vengeurs semblent pousser au crime,
Songe à porter ses coups sur une autre victime.
Le meurtre de Pompée enhardit sa fureur;
Il ose menacer la tête du vainqueur.
Cette tête échappée à la guerre civile
Fut prête de tomber sous une main servile.
Ah! ne le souffrez pas, dieux, maîtres des humains!
Ce n'est pas à l'Égypte à venger les Romains.
Si l'ennemi des lois ne périt dans leur temple,
Rome, Rome est trompée, et perd un grand exemple;
Et le destin cruel nous a trop abattus,
S'il permet à Photin de prévenir Brutus.

A peine dans son cœur cette trame est formée,
Il écrit à Péluse, où le chef de l'armée,
Achillas, exerçait un pouvoir absolu :
« Qu'attends-tu? lui dit-il, et qu'as-tu résolu?
Nos périls sont communs; hâte-toi : le temps presse.
Déja de ce palais Cléopâtre est maîtresse :
Femme de Ptolémée, amante de César,

Régnant sur tous les deux, elle va tôt ou tard
Signaler contre nous ses haines vengeresses;
Notre tête sera le prix de ses caresses.
Préviens-la, sauve-nous : par un subit effort
Au milieu des festins viens apporter la mort.
Noie au sang de César, au sang de Cléopâtre,
De leurs amours impurs le nocturne théâtre :
Et que crains-tu, dis-moi? Ce grand nom de César?
La victoire, il est vrai, l'élève sur son char :
Mais qui donc affermit sa puissance usurpée?
Il la doit à nos mains, qui frappèrent Pompée.
Nous l'avons délivré de ce puissant rival,
Et César que tu crains n'était que son égal.
Plongé dans les plaisirs, lui-même il s'abandonne.
Méritons par ce coup que Rome nous pardonne.
Les Catons, les Brutus, feront pour nous des vœux,
Et de notre parti vont ranger tous les dieux. »

Aisément entraîné dans ce projet barbare,
Sans bruit et sans éclat, Achillas s'y prépare,
Dispose ses soldats, les arme, les conduit;
Et s'il n'eût craint du moins qu'au milieu de la nuit,
Dans l'ombre et le tumulte une attaque formée
Peut-être n'exposât les jours de Ptolémée,
Cléopâtre et César périssaient à-la-fois :
Leur sang aurait coulé sur la table des rois.
Mais de l'Égyptien l'aveugle confiance
Méprisa l'ennemi qu'il voyait sans défense,
Et sûre que César ne pouvait échapper,
Dédaigna de saisir l'instant de le frapper.
Achillas jusqu'au jour reste oisif et tranquille,
Et diffère le crime en le croyant facile.

Le soleil éclairait ces vastes régions
Du feu déja brûlant de ses premiers rayons.
Tout-à-coup d'Achillas la marche menaçante
Aux murs d'Alexandrie apporte l'épouvante.
César, qui voit flotter de nombreux étendards,
Trop faible pour garder ces immenses remparts,
N'ose même en risquer la défense inutile.
Dans le fond du palais, seul et dernier asyle,
Il rassemble les siens, s'y renferme avec eux,
Rougissant de chercher ce refuge honteux.
Il y craint un assaut, et s'indigne de craindre:
Le soin de son salut peut à peine contraindre
Dans cet espace étroit son courage enchaîné.
Ainsi le fier lion rugit emprisonné;
Il mord en s'agitant la chaîne qui l'outrage,
Et brise sur le fer et ses dents et sa rage.
Tel César furieux, de toutes parts pressé,
Frémit dans ce palais tout près d'être forcé.
En vain le jeune roi, faible et timide ôtage,
S'efforce d'écarter des périls qu'il partage.
Vainement en son nom un ministre de paix
Rappelle à leur devoir de coupables sujets;
Un attentat de plus coûte-t-il à des traîtres?
Leur chef fait égorger l'envoyé de ses maîtres.
Il poursuit ses desseins, entoure de vaisseaux
La digue où le palais s'avançant sur les eaux
Domine cette mer qu'éclaire au loin le phare.
Sur les mers, sur les flots, la révolte barbare
Assiége les Romains de l'un à l'autre bout:
Contre tant d'ennemis César seul est par-tout.
Rien ne lasse son bras, rien n'étonne son ame.
Il oppose aux assauts et le fer et la flamme,

Par l'excès du danger sent croître sa fureur,
Et chez les ennemis renvoyant la terreur,
Il lance sur la flotte, au combat animée,
Des flambeaux sulfureux la résine allumée.
Le feu vole, s'attache, et gagne avec fracas
Les cordages, la voile, et l'antenne, et les mâts:
La flamme brille au loin sur les plaines profondes,
Et les vaisseaux brûlants s'enfoncent sous les ondes.
Déja l'on voit flotter les machines, les dards,
Les traits, les noirs débris, les cadavres épars;
Le feu contagieux jusqu'aux murs va s'étendre;
Les toits égyptiens tombent réduits en cendre;
Et l'ennemi, qu'alarme un vaste embrâsement,
Laisse les assiégés respirer un moment.
César en sait le prix, César en fait usage.
Des moments dans la guerre il connaît l'avantage:
Nul, il faut l'avouer, n'a dans tous les instants
Su mieux mettre à profit la fortune et le temps.
Il monte sur sa flotte, et va gagner le phare;
Dans l'ombre de la nuit de cette île il s'empare,
Et de la trahison désormais trop certain,
Ordonne le trépas du perfide Photin.
Ce monstre, d'Achillas détestable complice,
Devait subir l'horreur du plus affreux supplice;
Devait, pour expier des attentats si grands,
Mourir sur un gibet de la mort des brigands;
Mais on livra sa tête au tranchant de l'épée,
Et le traître Photin périt comme Pompée.
Du moins l'autre instrument d'un meurtre plein d'horr
Achillas, tombe aussi sous le glaive vengeur.
La fière Arsinoé, la sœur de Ptolémée,
Punit cet assassin; et, commandant l'armée,

Ranime les soldats et presse les assauts.
Les Romains sont en butte à des périls nouveaux.
César combat l'Égypte, et cet ardent courage
Jamais ne risqua plus, et ne fit davantage.
Jour terrible, et qui seul l'eût immortalisé!
Là près de perdre tout, pour avoir tout osé,
Sur une étroite digue où trop d'ardeur l'engage,
La mer et l'ennemi lui ferment le passage:
Nul espoir de salut: les vaisseaux et le port,
Et la ville et les flots, tout présente la mort.
A peine dans l'horreur du péril qui l'accable
Peut-il même espérer un trépas honorable.
Il se rappelle alors ton exemple et ton sort,
Scéva, mortel si grand dans ton dernier effort,
Qui vis à Durazzo ta valeur opprimée,
Invincible en mourant et seul contre une armée.....
.....
.....
.....
.....

FIN DU DIXIÈME CHANT.

ÉPILOGUE

AUX MANES DE LUCAIN

C'est là que tu cessas et d'écrire et de vivre,
Lucain, le trépas seul t'empêcha de poursuivre;
Et la mort, arrachant la palme de tes mains,
A ton cinquième lustre arrêta tes destins.
Un monstre, qui des arts crut disputer la gloire,
Indigné que ta muse emportât la victoire,
Pour prix de tes lauriers, qu'il ne pouvait flétrir,
T'envoya des bourreaux et l'ordre de mourir.
La voix de la vengeance et de la tyrannie
Vint frapper la demeure où chantait [illegible]
Mais si l'on te compta parmi ces vers [illegible]
Qui voulurent de Néron délivrer les [illegible]
De ce noble projet si tu peris victime
Poète et citoyen également sublime,
Il faut, il faut en toi payer d'un [illegible]
Et la grandeur de l'ame, et celle des [illegible]
En vengeant ton pays si ta vertu [illegible]
C'est un titre de plus que réclame [illegible]
Ton courage en fut digne à l'instant [illegible]
Et tu sas égaler Scipion et Thrasea
Sans que Tellus t'abaisse à des plaintes [illegible]
Tu vas d'un œil serein le fer ouvrir tes [illegible]

Tu vois couler ton sang épuisé lentement.
Ta muse, encor présente à ton dernier moment,
Te rappelait tes vers qui, traçant cette image,
Semblaient de ton destin renfermer le présage.
Cet esprit, que la mort ne put assujettir,
S'occupait de la peindre, au lieu de la sentir.
Digne fin d'un mortel qui, né pour un autre âge,
Sut garder un cœur libre en des temps d'esclavage!
Et, d'un républicain signalant la fierté,
Osa sous un tyran chanter la liberté.

Des bords de l'Élysée et des rives heureuses,
Séjour pur et sacré des ombres généreuses,
Ah! s'il te fut donné d'abaisser tes regards
Sur les Romains flétris sous le joug des Césars,
Tu n'as pas dû long-temps attendre la vengeance.
Son jour est arrivé; déja Vindex s'avance;
Il vient, et du fardeau d'un monstre couronné
Va soulager enfin l'univers indigné.
Le sénat, de Néron le servile complice,
Du maître qu'il flattait ordonne le supplice.
Tes mânes, ô Lucain! vont être satisfaits.
Une nuit va punir quatorze ans de forfaits.
Viens contempler Néron à son heure dernière;
Il est seul, repoussé par la nature entière:
Tout fuit avec horreur un tyran condamné:
Dans l'ombre qui l'effraie il erre abandonné.
Ces grands, ces courtisans, qui l'encensaient la veille,
Ferment à sa prière une inflexible oreille.
Au seuil de leur palais il vient heurter en vain;
Spectacle que le ciel devait au genre humain!
Le lâche implore un bras qui, terminant sa vie,

Du trépas qu'il attend prévienne l'infamie :
Nul ne veut le frapper, et nul le secourir.
Désespérant de vivre, et n'osant pas mourir,
Il fuit, et sous ses pas il sent trembler la terre.
Il entend son arrêt par la voix du tonnerre :
Il l'entend dans son cœur encor plus menaçant.
Sous d'obscurs souterrains il rampe en gémissant,
Et déja le supplice est dans son ame impie.
La mort est sous ses yeux, et son règne s'expie.
Il prévient les bourreaux, il se frappe ; et son bras
A besoin qu'un esclave achève son trépas :
Le Tartare attendait son ombre criminelle.

La tienne, dans le sein d'une paix éternelle,
Jouit de l'entretien des Catons, des Brutus,
Dont tes crayons si fiers ont tracé les vertus.
Heureux si cette ardeur, que rien n'a tempérée,
Cette sève abondante et souvent égarée,
Avait pu se mûrir sous les regards du temps,
Et si l'expérience eût instruit tes talents !
Pardonne, si ma main, peut-être téméraire,
Voulut faire pour toi ce que tu n'as pu faire.
Que n'ai-je su du moins, cherchant à les polir,
Retoucher tes tableaux, sans trop les affaiblir,
De tes mâles beautés y conserver la trace !
Mon zèle pour ta gloire excuse mon audace.
Au peuple ami des arts par le goût éclairé,
Permets que j'ose offrir ton ouvrage épuré ;
Et s'il est applaudi dans un autre langage,
L'honneur t'en appartient, je t'en dois tout l'hommage
L'auguste antiquité, dirigeant nos travaux,
A des adorateurs jusques dans ses rivaux.

;ile a dans nos jours acquis un nouveau lustre :
ile est près de toi : dis à cette ombre illustre,
la main dont sa muse a guidé les essais
net une Énéide à l'Hélicon français.
talents immortels ainsi se réunissent
s l'espace des temps que leurs ailes franchissent ;
approchent ainsi, par la gloire et les arts,
iècle de Voltaire et celui des Césars.

FIN DU HUITIÈME VOLUME.

TABLE

DES OUVRAGES CONTENUS DANS CE HUITIÈME VOLUME.

Notice sur le Camoëns.....Page 7
La Lusiade de Camoëns..... 21
Jérusalem délivrée..... 323
La pharsale de Lucain..... 589
Épilogue aux mânes de Lucain..... 666

JAN 3 - 1930